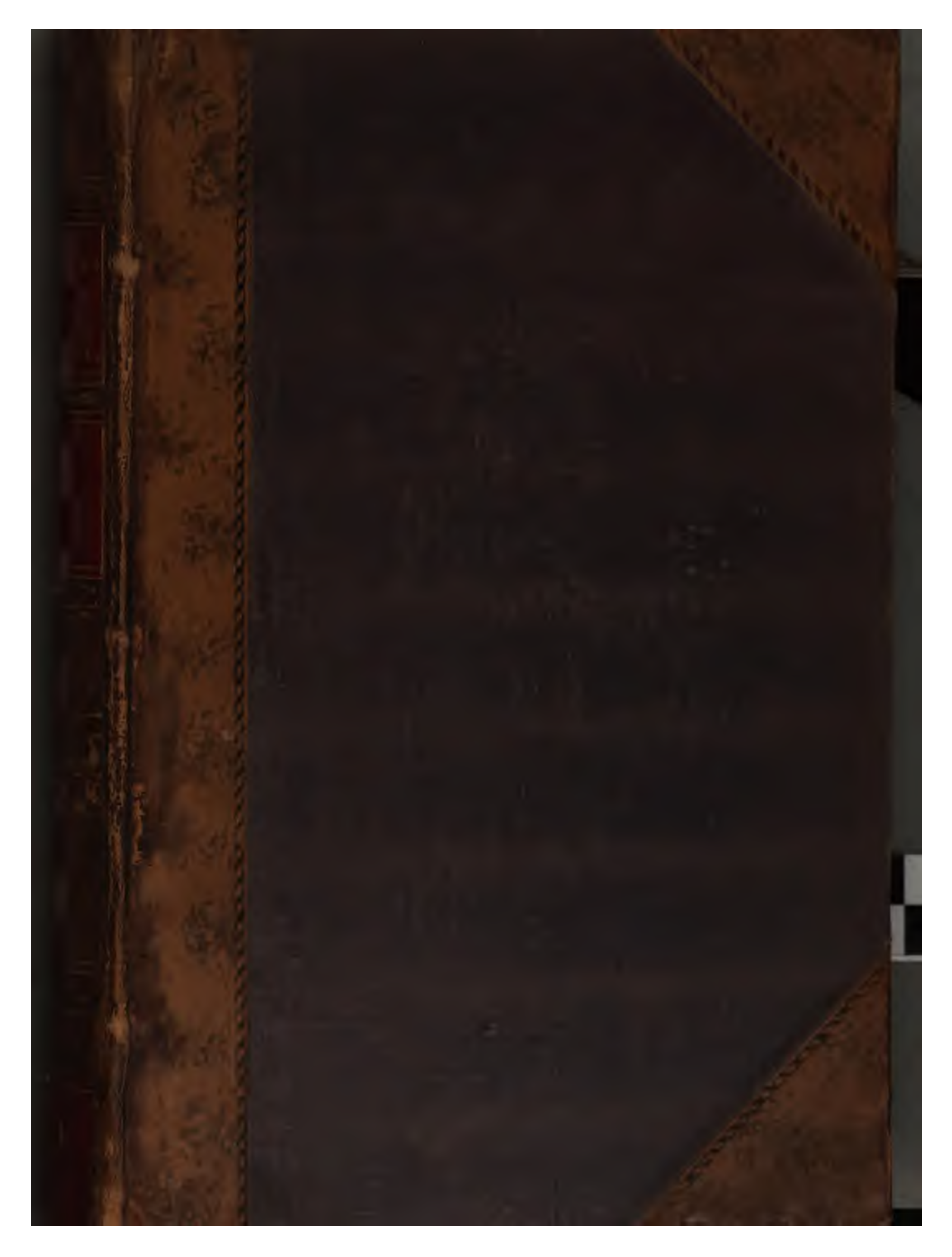
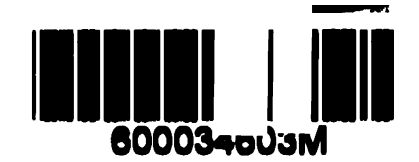
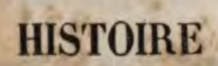



60003480O3M



HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, 5.

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE,

DURANT LES SIÈCLES ANTÉRIEURS A CHRISTOPHE COLOMB,

ÉCRITE SUR DES DOCUMENTS ORIGINAUX ET ENTIÈREMENT INÉDITS, PUISÉS AUX ANCIENNES ARCHIVES DES INDIGÈNES,

PAR

M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG,

ANCIEN AUMONIER DE LA LÉGATION DE FRANCE AU MEXIQUE, ET ADMINISTRATEUR ECCLÉSIASTIQUE DES INDIENS DE RABINAL (GUATÉMALA).

TOME TROISIÈME,

COMPRENANT L'HISTOIRE DES ÉTATS DU MICHOACAN ET D'OAXACA ET DE L'EMPIRE DE L'ANAHUAC JUSQU'A L'ARRIVÉE DES ESPAGNOLS. ASTRONOMIE, RELIGION, SCIENCES ET ARTS DES AZTÈQUES, ETC.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
rue Hautefeuille, 21.

1858


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

HISTOIRE
DES NATIONS CIVILISÉES
DU MEXIQUE
ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Mixtèque. Divisions anciennes de cette contrée et du Zapotecapan. Nations du Chiapas. Apoala, berceau des princes mixtèques. Description de Sosola. Montagne et temple d'Achiuhtla. Wixipecocha, le prophète de Monapostiac. Sa prédication. On le persécute. Il disparaît. Incertitude sur les origines religieuses de ces contrées. Les Toltèques dans le Mixtecapan. Xelhua et les Nonohualcas. La pénitence de Xelhua. Fondation du royaume de Quetzaltepec et de celui de Zoquiapan. Principauté de Tilantongo. Le Taysacaa, pontife d'Achiuhtla. Sacerdoce mixtèque. Éducation de la noblesse. Ses épreuves. Sanctuaire souterrain et grotte funèbre de Chalcatongo. Temple et caverne de Coatlan. Victimes humaines. Pontificat royal de Yopaa ou Mictlan. Sanctuaires de cette ville. Obsèques des rois. Célébration de la fête des morts. Visite des âmes. Palais de Yopaa. Puissance et splendeur de Wiyatao, grand-prêtre de cette ville. Divinités des Zapotèques. Sacerdoce de Yopaa. Rigueurs de la continence sacerdotale. Orgie sacrée du Wiyatao. Succession au pontificat. Vêtements des prêtres. Costume du Wiyatao. État des arts chez les Zapotèques.

La chaîne principale des montagnes d'Oaxaca commence brusquement derrière la bourgade indienne de Petapa, au nord de la ville de Tehuantepec. Elle alimente les sources du Coatzacualco,

s'étend ensuite entre les deux provinces d'Anahuac (1), dont elle sépare les eaux, et se termine au nord-ouest de Téohuacan (2). Elle se partage alors en plusieurs rameaux qui forment, en continuant à s'éloigner, les grands plateaux au centre desquels se trouve la vallée de Mexico. Ces montagnes colossales, filles de la Cordillière américaine, surgissent, par assises abruptes, des bords de l'océan Pacifique, où elles baignent leur base dans une onde tiède et embaumée par les parfums des tropiques, et s'élèvent jusqu'à des hauteurs incommensurables, où les frimas de l'hiver remplacent les chaudes haleines de l'été. Dans les régions des Mixi et de la haute Mixtèque, ces masses, qui paraissent avoir été amoncelées par une action volcanique puissante, sont coupées, ainsi que dans l'Amérique-Centrale, par d'innombrables précipices; leurs bords, couverts d'épaisses forêts, sont quelquefois si rapprochés, que, d'une montagne à l'autre, deux hommes peuvent se parler et s'entendre, quoiqu'il faille des journées entières pour franchir la distance qui les sépare. Dans leurs profondeurs effrayantes roulent convulsivement les eaux d'une multitude de torrents qui se précipitent, de cascade en cascade, au travers des rochers déchiquetés par les âges. Ce n'est que lorsqu'elles arrivent dans les belles vallées de la basse Mixtèque et du Zapotecapan, creusées dans les assises inférieures de la Cordillière, qu'elles prennent un cours plus régulier : elles arrosent alors un sol admirable, où la nature équinoxiale semble avoir voulu rassembler toutes ses merveilles.

(1) Nous avons dit ailleurs ce que les Mexicains entendaient par *Anahuac*. Sous ce nom, qui signifie voisin de l'eau, on connaissait spécialement la vallée de Mexico, à cause des lacs qu'elle renferme, et ensuite les provinces bordant les rivages de la mer. C'est ainsi que le commerce mexicain appelait *Anahuac-Xicalanco* toute la côte depuis la Véra-Cruz jusqu'au delà de Tabasco, et *Anahuac-Ayotlan* celle de l'océan Pacifique, d'Acapulco à Soconusco, et dont Ayotlan, Xamiltepec et Tututepec étaient les villes les plus importantes.

(2) *Téohuacan*, c'est-à-dire, la Ville des dieux, aujourd'hui *Tehuacan*, place importante encore de l'état de Puebla, à 46 l. E. N. E. de Mexico, à l'entrée de la route d'Oaxaca. Elle était célèbre autrefois par la grandeur et la beauté de ses temples, que les Espagnols comparèrent aux palais de Grenade.

Entre les crêtes les plus âpres de ces montagnes, les rivages de la mer Pacifique et les riches contrées arrosées par le cours impétueux du Mexcala (1), habitaient autrefois plusieurs nations dont les noms s'effacent davantage à mesure que les monuments qu'elles érigèrent disparaissent dans la poussière ; nations illustres, comme tant d'autres, avant la conquête du continent américain, et qui firent trembler plus d'une fois sur leur trône les monarques aztèques : les plus connues étaient les Wabi, les Chontales, les Zapotèques, les Mixtèques et les Mixi. Les Wabi avaient été, dans les siècles passés, possesseurs de la province de Tehuantepec, dont les fertiles campagnes furent si souvent un objet de convoitise pour les princes mexicains. Ils avaient été les maîtres du riche territoire de Soconusco (2), et avaient étendu leurs conquêtes jusqu'au sein même des montagnes, où ils avaient fondé ou accru la ville de Xalapa la Grande (3).

Les Chontales s'étaient vus en possession de toute la contrée qui s'étend entre la mer et la chaîne de Quyecolani, où ils avaient bâti la ville de Nexapa (4), dont ils furent chassés ensuite

(1) Le *Mexcala* ou Rio de las Balzas prend sa source principale près du village de Tlaxco, à quelques lieues au nord de Tlaxcala, arrose ce territoire d'abord sous le nom de Zahuapan, puis, en s'unissant à d'autres cours d'eau, prend celui d'Atoyac. Il descend au sud et, à 50 l. environ de Mexico, forme une courbe considérable pour rouler vers le N. O., séparant de l'état de Mexico le nouvel état de Guerrero, où il prend le nom de *rio de las Balzas*, en recevant plusieurs autres rivières considérables ; enfin, à Churumuco de Michoacan, se tourne de nouveau vers le sud et se jette dans l'océan Pacifique, non loin de Zacatula.

(2) *Soconusco*, autrefois *Xoconochco*, du mot *xoconochtli*, qui est la figue d'une espèce de nopal.

(3) *Xalapa*, ville autrefois nommée la Grande par les Espagnols, pour la distinguer de celle du même nom qui se trouve sur la route de la Véra-Cruz à la Puebla. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé Xalapa-del-Marques. C'était jadis une des villes les plus florissantes du Zapotecapan ; elle était située dans une vallée magnifique, à 170 l. S. E. de Mexico et à 3 N. O. de Tehuantepec ; elle était au confluent de deux rivières, le *Lyapi* et le *Nexapa*, qui, en s'unissant, prennent ce dernier nom, qui signifie Rivière des cendres : c'est aujourd'hui le Santa-Maria qui se jette dans la mer, près de Tehuantepec.

(4) *Nexapa*, autrefois grande ville sur la rivière du même nom.

par les rois du Zapotecapan. Les Zapotèques, d'abord resserrés dans la montagne de Wijazoo (1), d'où ils commandaient, comme d'un nid d'aigle, les régions environnantes, et principalement la vallée du lac de Rualo, s'étendirent ensuite sur toutes les contrées dont nous venons de parler, soumirent à leur domination les Chontales, et refoulèrent les Wabi dans les îles de Duic-Quialoy ou lagunes de Monapostiac (2). Le Mixtecapan comprenait les régions occidentales de l'état d'Oaxaca, depuis la frontière septentrionale d'Acatlan, qui le séparait des principautés des Tlahuicas et de Mazatlan, jusque sur le rivage de l'océan Pacifique. Elles se divisaient en haute et basse Mixtèque, l'une et l'autre également fertiles, la première resserrée entre les montagnes qui lui donnaient son nom; la seconde, occupant les riches territoires des bords de la mer, ayant pour capitale la ville de Tututepec (3). A commencer des plateaux supérieurs de la chaîne d'Oaxaca, la montagne était habitée à l'ouest par la tribu marchande des Beni-Xono (4), et, à l'est, par la vaillante nation des Mixi, qui s'étendaient jusqu'à l'isthme de Tehuantepec.

En sortant des limites de l'état actuel d'Oaxaca, on trouvait, à l'est, les régions plus fertiles de Chiapas : la nation des Quelènes, dont la capitale était Comitan (5), occupait la frontière guatémalienne; à l'intérieur, c'étaient les Tzendales, leurs voisins, qui avaient succédé aux fondateurs de Palenqué; celle des Chiapanè-

(1) *Wijazoo*, c'est-à-dire, Sentinelle de Guerre, suivant Burgoa, qui écrit ce mot *huijazoo*. C'est aujourd'hui la Montagne de Santa-Cruz qui sépare les vallées du Zapotecapan de la Mixtèque.

(2) *Duic-Quialoy*, c'est-à-dire, Mer-Grande ou Supérieure dans la langue wabi. On l'appelle aujourd'hui Laguna do San Dionisio, près Tehuantepec. *Monapostiac* est le nom d'une île de cette lagune, appelée encore aujourd'hui l'Ile enchantée.

(3) *Tututepec* ou *Totolepec*, la Montagne des Oiseaux, ville autrefois considérable, célèbre par les grandes foires, à l'embouchure du rio Verde, près des rivages de l'océan Pacifique.

(4) Burgoa, Geogr. Descrip. Historia de Guaxaca, etc., part. II, cap. 64.

(5) *Comitan*, ville encore importante aujourd'hui de l'état de Chiapas, à 12 l. environ de la frontière de Guatémala.

ques, dont le nom servit ensuite à désigner toute la province, enfin les Zotziles et les Zoqui, confinant, au sud-est, avec les Mixi montagnards, au nord avec les Nonohualcas, et les Xicalancas, qui habitaient les territoires fertiles de Tabasco. Ces deux dernières nations n'en firent ensuite plus qu'une, à cause de l'identité de leurs mœurs et de leurs coutumes : essentiellement occupées du commerce, elles étendaient leurs relations sur toutes les côtes qui environnent le golfe du Mexique, ayant leurs principaux comptoirs sur la lagune de Xicalanco et aux embouchures des fleuves de Tabasco, de Coatzacualco et de Papaloapan (1). Telle était la situation relative des populations principales de cette contrée durant les quatre ou cinq siècles qui précédèrent la conquête espagnole.

Si l'on cherche à pénétrer l'histoire des nations situées depuis le sommet de la Cordillière à l'océan Pacifique, on la trouve enveloppée de ténèbres encore plus épaisses que celle des Toltèques et des Quichés. A l'époque où la civilisation porta ses bienfaits dans les provinces de Chiapas et d'Yucatan, d'où elle paraît s'être répandue sur celles qui nous occupent en ce moment, de nombreuses tribus sauvages habitaient déjà les montagnes du Mixtecapan, dont les sombres forêts leur servaient de retraites, en leur fournissant le gibier et les racines dont elles se nourrissaient. On pourrait, aussi bien que les populations du nord, les confondre sous le titre générique de Chichimèques barbares; car ce ne fut que plus tard qu'on les désigna sous le nom de Miztoguijxi ou Mixtecas, nom qui, dans la langue zapotèque, veut dire Chats sauvages. Ce nom faisait allusion en même temps à leurs mœurs féroces et à l'âpreté naturelle de leur pays, couvert de bois, et entrecoupé de précipices et de cavernes, où ils se retiraient comme des bêtes fauves (2).

(1) *Coatzacualco*, aujourd'hui *Guazacualco*. Le *Papaloapan*, ou Fleuve des Papillons, est appelé actuellement *Alvarado*.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 25. — Les Mixtèques donnaient eux-

Les souvenirs historiques de la Mixtèque accordent à la chaîne sauvage d'Apoala l'honneur d'avoir été la première à recevoir les éléments de la civilisation. Cette chaîne commence au chemin qui descend de Téohuacan aux bords de l'Océan méridional; elle est regardée comme une des plus rudes de toute cette contrée. Dans un des endroits les plus solitaires de cette montagne s'ouvre une gorge étroite qui semble taillée de main d'homme, comme un rocher fendu en deux par un tremblement de terre. De cette gorge sort impétueusement un ruisseau au murmure duquel se joint sans cesse le bruit d'un souffle violent, produit du vent qui s'engouffre dans une caverne voisine. Ses eaux roulent ensuite plus paisiblement au travers des anfractuosités des rochers jusqu'au fond d'une vallée profonde; une roche altière, isolée entre les deux branches de la rivière, en garde l'entrée, et on la dirait placée à dessein en cet endroit pour dominer la vallée et les montagnes voisines. Le torrent, en rongeant sa base depuis des siècles, l'avait, en quelque sorte, rendue inaccessible, et elle n'attendait que la présence de l'homme civilisé pour devenir la forteresse la plus formidable du pays (1).

C'est dans ces lieux qu'apparurent, pour la première fois, ceux à qui devaient se soumettre les barbares de la Mixtèque, et en recevoir les bienfaits d'une vie policée, en échange de l'indépendance. La tradition raconte que deux arbres majestueux naquirent un jour à l'entrée de la gorge d'Apoala, sur les bords de la rivière, où ils se maintinrent, malgré la violence du vent qui ébranlait leur feuillage, en sortant de la caverne. De ces deux arbres sont issus les deux premiers princes de la Mixtèque, homme et femme, de qui descendit la race qui gouverna ensuite cette contrée (2). Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit pré-

mêmes à leur pays le nom de *Gnudzavui-Gnuhu*, Terre de pluie, pour la haute Mixtèque, et *Gnuundaa*, Côte de la mer, à la basse.

(1) Burgoa, ibid., cap. 23.

(2) Id., ibid.

cédemment relativement à Iztac-Mixcohuatl et à ses fils (1), dont l'un, Mixtecatl, aurait été le père de la nation mixtèque; ce personnage symbolique, aussi bien que la légende des grands arbres d'Apoala, cache certainement un fait historique. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que les descendants des princes du Mixtecapan considérèrent toujours ce lieu comme le berceau de leur famille, ils l'appelaient, dans leur langue, la terre du patrimoine; ce nom s'appliqua même à la ville et à la forteresse qui s'y élevèrent depuis et auxquelles les Mexicains donnèrent celui de Tzotzolan (2).

Des traditions historiques plus respectables attribuent les premières tentatives pour dominer ces contrées aux mêmes populations qui, du huitième au onzième siècle, continuèrent à envahir le Mexique. Sortant des régions lointaines du nord-ouest, berceau des enfants d'Iztac-Mixcohuatl, plusieurs tribus guerrières, guidées par leurs dieux, passèrent du plateau aztèque dans les humides forêts du Mixtecapan (3). La grande et riche vallée de Yancuitlan (4), où elles pénétrèrent à la descente de la chaîne d'Apoala, ne pouvait manquer d'attirer leurs regards : frappés de sa fertilité, de son étendue et de la douceur de son climat, leurs chefs se résolurent à y fixer leur séjour. Un peu plus haut dans la montagne, s'étend, avant d'y arriver, un plateau que la main du Créateur semble avoir environné, à dessein, de forêts impénétrables, de rochers escarpés et d'insondables précipices, pour servir de défense à cette belle contrée. Les guerriers du nord profitèrent habilement de ces fortifications naturelles, soit pour se garantir des attaques imprévues de leurs ennemis, soit pour établir plus facilement leur domination sur les habitants de ces montagnes.

On ignore par quels moyens ils parvinrent à les amener sous le

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 12.

(2) *Tzotzolan*, c'est-à-dire, Terre-Rugueuse, plus doucement rendu par le mot *Sosola*, qu'on trouve dans les auteurs, vient probablement de *tzotzotl*, plaie, coupure, à cause de la forme particulière des rochers environnants.

(3) Burgoa, ibid. ubi sup.

(4) *Yancuitlan*, c'est-à-dire, Terre-Nouvelle.

joug d'une vie policée; mais il y a apparence que les Mixtèques ne renoncèrent qu'à la longue à leurs coutumes barbares, et que les enseignements religieux eurent une plus grande part dans l'œuvre de leur civilisation que les armes de leurs envahisseurs. Dans le même temps que se fondait sur ce plateau la ville de Tilantongo (1), les prêtres qui avaient guidé jusque dans ces lieux les tribus septentrionales érigeaient, dans le voisinage, des autels aux divinités protectrices de leur marche. Ils firent choix d'une éminence placée entre deux abîmes profonds, dont l'un roule un torrent, l'autre une rivière impétueuse, cachée sous une ombre si épaisse, que jamais, peut-être, depuis la création, ses eaux ne réfléchirent la lumière du soleil. Des cyprès et des chênes séculaires forment, au-dessus de la colline, une ombre non moins épaisse, voilant mystérieusement le sentier qui montait au sommet, à travers mille aspérités décourageantes pour le voyageur (2).

C'est là qu'environné de tout ce que la nature de ces montagnes présente de triste et d'effrayant autour d'elles, on vit s'élever le temple, vénéré de la postérité, sous le nom d'Achiuhtla (3). L'époque de sa fondation paraît coïncider avec celle de la mission donnée par Topiltzin Céacatl-Quetzalcohuatl à ses disciples, lorsqu'il les envoya de Cholullan pour instruire les peuples voisins des préceptes de sa religion (4). Ce sanctuaire précéda-t-il l'arrivée des tribus, ou celles-ci entrèrent-elles dans la Mixtèque avant les fils de Quetzalcohuatl, c'est ce que l'histoire ne révèle point; il est certain, seulement, que les uns et les autres avaient une origine commune : il y a tout lieu de croire, d'ailleurs, que

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 23. *Tilantongo*, nom corrompu de la langue nahuatl, serait-il, par hasard, le *Tullantonco*, ou *Tollantonca*, des histoires toltèques?

(2) Burgoa, ibid. ut sup., cap. 23, 24, 26.

(3) *Achiuhtla*, mieux *Achiautlan*, aujourd'hui petit village à 20 l. environ au N. O. de la cité d'Oaxaca.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

c'est de l'union du sacerdoce d'Achiuhtla et des Olmèques fugitifs de Cholullan, lors de la prise de cette ville par le roi Huémac, que surgit la puissance que la civilisation commença à exercer, dès lors, sur les nations de ces âpres montagnes. Le Cœur du Peuple, tel est le nom qu'on donnait en ces lieux au dieu du prophète de Tollantzinco. Des milliers de bras concoururent à l'érection de son sanctuaire ; à côté s'élevèrent des palais et des monastères où se formèrent les prêtres qui propagèrent sa doctrine dans les contrées adjacentes, fondant de nouveaux temples, et soumettant les âmes par l'austérité de leur vie, la solennité de leurs rites et la douceur de leurs paroles.

Leurs enseignements pénétrèrent également dans les régions du Zapotecapan et de Tehuantepec, et les auteurs attribuent aux disciples de Quetzalcohuatl la construction des grands édifices de Yopaa (1), si célèbres, depuis, sous le nom de Mictlan (2). Ces lieux, cependant, auraient été illustrés, vers la même époque, ou en des temps antérieurs, par l'apparition d'un personnage extraordinaire, blanc de visage, auquel la tradition donne le nom de Wixipecocha (3). On ignore à quelle race il appartenait, et de quelles régions il sortait lorsqu'il se présenta aux populations zapotèques; une vague tradition le montre venant des mers du sud, une croix à la main, et débarquant aux environs de Tehuantepec (4), où l'on voyait encore, il y a peu d'années, une statue qui

(1) Yopaa, que Burgoa écrit en un autre endroit Lyobaa et Yobaa, signifie la Terre des sépultures, de Yo, terre, et de *paa*, sépulture, tombeau, dans la langue zapotèque le centre du repos. (Geogr. Descrip., etc., cap. 53.)

(2) *Mictlan*, Séjour des Morts, mot pris souvent dans le sens d'Enfer; c'est aujourd'hui le petit village de *Mitla*, à 7 l. N. E. de la ville d'Oaxaca. Voir, pour la description de ses ruines, Dupaix, II Expédition (Antiquités mexicaines, etc., éditées par MM. Saint-Priest, Baradère, etc. Paris, in-fol.).

(3) C'est le nom qu'a conservé la statue de ce personnage, érigée sur le rocher du village de la Magdalena, à 4 l. de Tehuantepec.

(4) Papeles curiosos de la historia de Indias, recogidos por Don Mariano Veytia, Rasgos y señales de la primera predicacion en el Nuevo-Mundo. MS. de Don Isidro Goudra. — Carriedo, Estudios historicos y estadisticos del Estado Oaxaqueño. Mexico, 1850, tom. I, cap. 1.

le représentait sur un haut rocher, au village de la Magdalena (1). On le dépeignait comme un homme d'un aspect vénérable, ayant une barbe blanche et touffue ; ses vêtements se composaient d'une longue robe et d'un manteau dont il s'enveloppait, en se couvrant la tête comme d'un capuchon, à la manière d'un religieux. Sa statue le montrait assis, dans une attitude réfléchie, paraissant occupé à entendre la confession d'une femme agenouillée à côté de lui (2). Sa parole, d'accord avec son extérieur, était d'une douceur remarquable. Il enseignait à tous à se détacher des biens de la terre, à s'adonner à des pratiques de pénitence et de mortification, et à s'abstenir des plaisirs sensuels. Ajoutant l'exemple à l'enseignement, il s'éloignait des femmes et ne se permettait aucun contact avec elles, à moins que ce ne fût dans l'action de la confession auriculaire qui faisait partie de sa doctrine (3).

Cette conduite extraordinaire lui attira jusqu'au respect des méchants ; car on considérait comme une chose inouïe qu'un homme pût se passer du mariage. Mais il fut souvent persécuté par ceux dont il attaquait les vices et les superstitions. Poursuivi dans une province, il passait dans une autre ; c'est ainsi qu'il arriva dans la vallée zapotèque, en grande partie occupée alors par un lac désigné sous le nom de Rualo. Étant entré ensuite dans le pays des Mixi, pour travailler à leur conversion, on le chercha pour le mettre à mort. Ceux qui avaient été envoyés pour le prendre l'atteignirent au pied du Cempoaltepec, le pic le plus élevé de toute la contrée ; mais, au moment où on croyait le saisir, il disparut à tous les regards, et bientôt après, ajoute la tradition, on aperçut sa forme au sommet le plus élevé de la montagne. Remplis d'étonnement, ils se hâtèrent d'en gravir les escarpements. Lorsqu'ils y arrivèrent, Wixipecocha leur apparut de nouveau pendant quelques instants ; mais, semblable à un fantôme, il s'éclipsa pour la se-

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 72.
(2) Id., ibid.
(3) Papeles curiosos, etc.

conde fois, et on ne retrouva d'autres traces de sa présence que l'empreinte de ses pieds gravée sur le rocher qu'il venait de quitter (1).

Dès lors, on ne revit plus Wixipecocha. La tradition ajoute, cependant, qu'il se montra encore dans l'île enchantée de Monapostiac, auprès de Tehuantepec (2), où peut-être il s'embarqua pour aller faire ailleurs de nouveaux prosélytes. Sa doctrine ne perdit rien de son influence par le départ de son premier apôtre. Malgré le silence de l'histoire sur l'époque de son apparition et les disciples qu'il laissa, on ne peut douter que le sacerdoce de Yopaa n'ait continué son œuvre, et que le Wiyatao (3), qui exerça, pendant plusieurs siècles, les fonctions de grand-prêtre et de pontife suprême du Zapotecapan, n'existât dans ces lieux, comme le vicaire et le successeur du prophète de Monapostiac. Si c'est de lui que le culte de Quetzalcohuatl prit les innovations que le prophète de Tollantzinco introduisit parmi les Toltèques, ou si c'est de celui-ci que Yopaa reçut les institutions qu'on retrouve également dans les deux religions, c'est ce que nous ne saurions décider : ce qui est certain, c'est que, malgré quelques différences assez notables, il y avait, entre leurs rites et leurs coutumes, des ressemblances frappantes qui militent certainement en faveur d'une origine commune.

Faute de documents entièrement originaux (4), nous sommes obligé de chercher dans les auteurs espagnols les rares lueurs qui se présentent pour l'histoire de ces contrées. Dans l'obscurité et l'incertitude dont elle est environnée, on ne trouve plus rien con-

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc.

(2) Burgoa, ibid., cap. 72. — Papeles curiosos, etc.

(3) *Wiyatao*, que Burgoa écrit *huijatoo* et traduit par Grande Sentinelle. Le vocabulaire zapotèque le traduit par le mot *papa* ou *sacerdote*. C'était le titre officiel de la plus haute dignité pontificale dans le Zapotecapan.

(4) L'ouvrage le plus complet que nous ayons sur ces contrées est celui de Burgoa, auquel nous empruntons la majeure partie des détails que nous donnons ici.

cernant les époques primitives jusqu'au temps de la ruine de l'empire toltèque. C'est avec cette période remarquable que s'ouvrent les annales de la plupart des nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale. En effet, nous savons, avec précision, que la civilisation, dont elles continuaient à se glorifier, lors de l'entrée des conquérants européens, avait été renouvelée, sinon fondée entièrement, par les restes dispersés du grand empire dont le nom de Quetzalcohuatl semble avoir été partout la personnification. Deux documents précieux de la langue nahuatl (1) nous donnent des renseignements d'une grande clarté à ce sujet, et, quoiqu'en termes fort concis, nous présentent l'ensemble des royaumes qui doivent leur établissement aux Toltèques.

Que le lecteur se reporte avec nous à Tollan, au moment de la mort du jeune Huémac, son dernier roi. Deux tribus, dont les chefs avaient participé à cette catastrophe, se trouvaient en présence dans cette ville; la première appelée des Chichimèques-Toltecas, captifs ensuite dans Cholullan dont ils s'emparèrent par trahison, et les Nonohualcas, dont le chef, Xelhua, avait été le premier à provoquer la vengeance des tribus contre Huémac. Après avoir traversé, autant qu'on peut en juger, d'après les noms des lieux, si difficiles à reconnaître aujourd'hui, une partie du Michoacan, jusqu'au bord de l'océan Pacifique, Xelhua et les siens seraient remontés de Zacatula (2) vers les terres tempérées du Mexique, et auraient fondé, au pied des montagnes qui ceignent au sud la vallée de l'Anahuac, plusieurs colonies importantes. Tout fait croire, cependant, que les régions fertiles arrosées par le Coatzacualco et les nombreux embranchements du Tabasco, désignées, dès lors, dans les cartes mexicaines, sous le nom de

(1) Le Codex Chimalpopoca et l'Historia Tulteca, peintures et MS. en langue nahuatl de la Coll. de M. Aubin.

(2) *Zacatula*, mieux *Zacatollan*, ville ancienne du Mexique sur l'océan Pacifique, à l'embouchure du rio de las Balzas, longtemps la capitale d'un état florissant, indépendant de Mexico, jusqu'à la fin du XV[e] siècle.

Nonohualco (1), virent surgir à cette époque leurs principaux établissements. Il paraîtrait qu'en arrivant dans ces contrées Xelhua aurait tenté de se fixer dans quelqu'une des antiques cités de la province de Tlapallan (2), où les législateurs primitifs avaient naguère promulgué leurs lois. C'est là qu'il eut une entrevue avec Tzohuaco, et il y entendit Zaquemetl, l'Oiseau aux plumes vertes, qui lui dit en chantant ces paroles : « Ce n'est pas ici que tu resteras. »

C'était un oracle aux inspirations duquel il fallait obéir. Xelhua se remit en marche, en se dirigeant vers Quetzaltepec ; mais, à Atlahuimolco, il trouva des ennemis qui s'apprêtaient à lui disputer le passage. Le combat s'engagea sur la frontière, et il y perdit plusieurs des chefs les plus vaillants de son armée. Comprenant que les dieux voulaient le châtier de son parricide, il s'efforça d'apaiser leur ressentiment, et offrit au soleil un sacrifice solennel, en le suppliant de ne pas lui retirer sa faveur. Autour de l'autel rustique, sept siéges furent dressés pour lui et pour ses principaux compagnons d'armes. Il commanda qu'on lui apportât ses instruments de pénitence, afin de satisfaire pour la part qu'il avait prise au meurtre de Huémac. C'étaient des épines d'aloès, avec lesquelles il se fit piquer les veines du front par le prêtre Atécatl (3), suivant les coutumes des Toltèques : s'étant posé ensuite des tuyaux de plumes pour recevoir son sang, il les offrit sur l'autel avec les épines : « Père des vivants, s'écria-t-il alors (4), les « yeux remplis de larmes, notre seigneur et maître, si tu consultes « ton cœur, tu nous donneras une patrie ; car tu es notre protec- « teur, notre créateur et notre bienfaiteur ; nous sommes tes créa- « tures et tes serviteurs ! »

(1) *Nonohualco*, que quelques-uns appellent *Onohualco*. Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

(2) Hist. Tulteca, etc.

(3) Hist. Tulteca, etc.

(4) Que l'on compare ce récit avec ceux des MS. Quiché et Cakchiquel, et l'on verra que, au fond, toutes ces populations avaient la même origine et le même langage.

Il se fit alors un profond silence parmi les Nonohualcas, et Atécatl, se laissant emporter par l'inspiration, répondit au nom du dieu (1) : « C'est ici que nous établirons notre patrie. Allez, Nonohualcas, allez chercher vos frères qui sont restés à Tollan, et « que tous se hâtent de nous rejoindre ici. » Ces paroles raffermirent le courage des Nonohualcas. On en porta la nouvelle à Tollan, et ceux qui avaient hésité, au premier abord, à suivre les pas de Xelhua, confiants maintenant dans les promesses de l'oracle, allèrent le rejoindre à Quetzaltepec. Huehuetzin, Quauhtzin et Citlalmacueitl se réunirent à lui avec le reste de leurs tribus, et leur accord, non moins que la désolation qui remplissait alors toutes ces contrées, soit par suite de la ruine de l'empire toltèque, soit de l'invasion universelle des Chichimèques, procura aux Nonohualcas les avantages les plus signalés. Leurs armes s'étendirent sur les contrées méridionales du Mexique, depuis le versant du Popocatepetl, qui reçut d'eux son nom (2), jusqu'aux rives de l'Uzumacinta.

Quetzaltepec, où Xelhua fixa le siége de son autorité, était situé sur une roche altière, au sommet de la Cordillière, dominant au loin les montagnes et les plaines, à partir du versant septentrional du Cempoaltepec, jusqu'à l'Atlantique. Dans les précipices profonds qui entourent sa base, roulaient les eaux formant la tête du fleuve Papaloapan (3), aux frontières des Mixi et des Mixtèques. On ignore si Xelhua porta ses conquêtes de l'autre côté de ces montagnes. Ce qui est certain, c'est que ce fut de là que partirent les chefs illustres qui fondèrent les grandes villes de Cuetlachtlan (4), de Chalchiuhcuecan (5), de Zoquiapan (6), d'Ama-

(1) Ce dieu, à ce qu'il paraît, était Tetzcatlipoca.

(2) Hist. Tulteca, etc.

(3) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 62.

(4) *Cuetlachtlan*, aujourd'hui *Cotasta*, dans l'état de la Véra-Cruz.

(5) *Chalchiuhcuecan*, ville ancienne qui était située à peu de distance de la cité actuelle de la Véra-Cruz.

(6) Il y avait anciennement plusieurs localités de ce nom ; mais *Zoquiapan*

camecan et de Téohuacan. Cette dernière, une des plus considérables entre les principautés aztèques, s'ouvrait sur la frontière du Mixtecapan, avec lequel elle fut souvent en guerre dans la suite. Les rois de Tilantongo, qui se vantaient de leur origine toltèque (1), étaient, peut-être, ainsi que ceux de Téohuacan, issus des compagnons d'armes de Xelhua. Pendant la vie de ce prince, les sept royaumes qu'il avait fondés demeurèrent unis ; mais sous le règne de Huehuetzin, son successeur, les Nonohualcas se fractionnèrent en un grand nombre de seigneuries indépendantes les unes des autres. Celle de Zoquiapan ou des Zoqui, dont Tecpantlan (2) fut longtemps la capitale, paraît avoir été florissante jusqu'à l'époque même de la conquête. A part quelques courts fragments et les noms de plusieurs de ses rois (3) que l'on considérait comme de grands sorciers (4), nous ne savons rien de son histoire.

Au Zoquiapan touchaient les frontières des Tzendales et celles des Chiapanèques. Au dire des auteurs (5), ceux-ci, au lieu d'être sortis de l'empire toltèque, seraient venus des régions de Nicaragua ; s'étant emparés, par la force des armes, du rocher de Chiapan, qui leur donna son nom (6), ils y bâtirent la cité puissante où ils se maintinrent indépendants jusqu'à sa réduction par les armes espagnoles. Nation aussi policée que vaillante, les Chiapanèques cultivaient tous les arts avec succès, et faisaient un commerce considérable, avec les provinces voisines, d'objets de

indique ici évidemment la ville principale des *Zoqui*, peut-être la cité de *Tecpantlan*, qui fut leur capitale.

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 33. — Codex Chimalpopoca, Hist. chronol. ad an. V Tochtli, 1458.

(2) Juarros, Hist. de la ciudad de Guatemala, trat. I, cap. 2.

(3) Hist. Tulteca, etc.

(4) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

(5) Remesal, Hist. de la province de San-Vicente de Chiapas y Guatemala, etc., lib. V, cap. 13. — Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc.

(6) *Chiapan*. C'est le nom du fleuve de ce nom, qui sort des rochers qui servent de base à la vallée où est bâtie la ville de Ciudad-Réal de Chiapas.

[illegible] qui se fabriquaient parmi eux. Leur gouvernement se composait de deux chefs électifs qui administraient ensemble les affaires de la république. Dans le siècle qui précéda l'arrivée des Européens, ils soumirent à leur puissance les Zoqui, les Tzendales et les Quelènes, et les forcèrent à leur payer tribut. Les Mexicains cherchèrent, de leur côté, à établir leur domination sur cette contrée : mais jusqu'au dernier moment, les Chiapanèques les tinrent en respect et surent les maintenir toujours à distance de leurs frontières (1).

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les populations voisines de celles de l'état d'Oaxaca qui fait principalement l'objet de ce chapitre, nous retournons à notre point de départ, afin de nous occuper d'une manière plus exclusive des Mixtèques et des Zapotèques. L'histoire de ces deux nations, nous l'avons déjà dit, reste dans l'obscurité la plus complète jusque vers la fin du XIVe siècle, époque où on commence à les connaître plus ou moins par leurs relations avec les peuples du plateau aztèque. Ce que nous possédons avec le plus de détail, c'est la description des temples qu'ils avaient élevés à leurs divinités, ce sont leurs cérémonies et leurs rites religieux, ainsi que la relation d'un petit nombre de coutumes particulières à ces contrées.

A part quelques rares indications, on ne trouve dans les auteurs aucune mention des dogmes de la religion des Mixtèques. Ce que l'on sait de la communauté d'origine de leur civilisation avec celle des Toltèques donne à penser, toutefois, qu'il n'y avait, au fond, que peu de différence entre leurs doctrines, qui, dans leur ensemble, étaient à peu près identiques chez la plupart des nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale. La fréquente répétition des mêmes sons dans leur langue (2) nous incline à pen-

(1) Herrera, Hist. Gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 11.

(2) Vocabulario en lengua Mixteca, hecho por los padres de la Orden de Predicadores que residen en ella, y ultimamente recopilado y acabado por el

ser qu'elle était pauvre et barbare, et que c'était par l'addition des mots étrangers, qu'elle était arrivée à exprimer les diverses idées relatives au culte, à la philosophie et à la société. Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que le mot « ñuhu », qui veut dire le feu, signifie à la fois la divinité, l'idole, tout ce qui est sacré, la terre même; aussi se trouve-t-il dans une foule d'expressions.

Le royaume de Tilantongo, qui comprenait la haute Mixtèque, était gouverné au spirituel par le grand-prêtre d'Achiuhtla qui avait le titre de Taysacaa (1), et dont la puissance égalait, si elle ne surpassait pas, celle du souverain. Le sacerdoce suprême se conservait, suivant toute apparence, dans la famille royale, et se transmettait de mâle en mâle; quant aux sacaas ou simples prêtres, ils pouvaient indifféremment être choisis dans toutes les familles libres. Tous, jusqu'au successeur même du pontife, subissaient un noviciat rigoureux d'un an, auquel nul ne pouvait se soustraire. Jusqu'à ce moment, ils devaient avoir vécu constamment dans un état de chasteté parfaite, et celui qui, auparavant, aurait connu une femme était jugé indigne des dieux. Leur nourriture, pendant le noviciat, consistait en herbes, en miel sauvage et en maïs rôti; leur vie était austère; elle se passait dans le silence et la retraite, leur seul distraction étant de servir les prêtres, d'avoir soin des autels, de balayer le sanctuaire et d'aller chercher le bois nécessaire aux sacrifices (2).

Le service obligé après le noviciat était de quatre années, durant lesquelles ils étaient encore tenus à la continence; ce temps expiré, ils pouvaient se marier s'ils le jugeaient à propos, tout en demeurant attachés à la vie sacerdotale; au cas contraire, ils en-

Padre fray Francisco de Alvarado, vicario de Tamaçulapa de la misma orden. En Mexico, 1593.

(1) C'est le titre qu'on trouve dans les auteurs espagnols; il vient probablement de *tay*, homme, et *sacaa*, pontife. (Vocabul. en lengua Mixteca, etc.)

(2) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaça, etc., cap. 23, 26.

traient dans un des monastères dépendants des temples, où ils continuaient également leurs fonctions d'une manière plus réglée et plus rigoureuse. Dans cette catégorie étaient choisis ceux que l'on destinait aux emplois plus élevés, à instruire les jeunes gens et à entrer dans le conseil des princes. Le roi ou les seigneurs, chacun dans ses états, pourvoyaient à leurs besoins, et certaines femmes vouées à la continence, que l'on changeait tous les quatre ans, préparaient leur nourriture. Ils ne sortaient du monastère que dans des circonstances urgentes, pour assister à quelque fête, jouer au jeu de balle dans la cour du seigneur, pour aller en pèlerinage accomplir un vœu, soit au nom du roi, soit pour leur propre compte, ou pour se mettre à la tête des armées, qu'ils commandaient à l'occasion. Un religieux qui tombait malade était soigné dans son monastère d'une manière toute spéciale; s'il venait à mourir, on l'enterrait dans une des cours de l'édifice. Si l'un d'eux violait ses vœux de chasteté, il était tourmenté par la bastonnade jusqu'à la mort (1).

Une coutume singulière, mais qui donne la mesure de l'empire que les choses religieuses avaient sur les âmes dans ces contrées, c'est l'obligation qui était imposée à tout fils de seigneur, héritier d'un majorat, de faire une année de noviciat dans un monastère, avant de recevoir les marques de sa dignité et d'entrer en possession de ses droits. Lorsque le temps d'entrer au couvent était venu, le chef des prêtres du lieu allait le chercher à la tête d'un cortége nombreux : il l'amenait au temple au son des instruments. Arrivé au pied de l'autel, on le dépouillait de ses vêtements, on lui mettait un maxtli trempé de certaines gommes odorantes et par-dessus une tunique grossière. Le sacaa lui faisait présent d'une petite boîte contenant des lancettes d'obsidienne, afin de se tirer le sang de la langue et des oreilles pour le service des dieux; après quoi, il lui frottait le front, les joues, la poitrine

(1) Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 3, cap. 13.

et les épaules avec des feuilles de jusquiame. Cette cérémonie achevait de le sanctifier : il restait alors un an dans le monastère, s'exerçant à des œuvres d'obéissance et de mortification. Cette année d'épreuve terminée, on venait le chercher avec la même pompe qu'il était entré. On le conduisait au bain dont il avait dû s'abstenir pendant tout cet intervalle : là quatre jeunes filles de qualité l'attendaient pour le laver, et surtout le dégraisser de la fumée des torches de pin dont il s'était noirci au service du temple. Ensuite on le revêtait d'habits nouveaux, et on le ramenait en pompe dans sa famille (1).

Outre le temple d'Achiuhtla, la Mixtèque renfermait un grand nombre d'autres lieux sacrés, également vénérables aux yeux des populations. Les plus célèbres étaient les sanctuaires souterrains de Yancuitlan, de Chalcatongo et de Coatlan. A Yancuitlan, c'était une grotte spacieuse que la main des hommes avait travaillé à embellir, où les malades et les infirmes, incapables de gravir les rudes escarpements d'Achiuhtla, allaient offrir au Cœur du Peuple leur encens et leurs hommages. C'est entre ces deux temples qu'était située, presque à égale distance de l'un et de l'autre, la ville de Tilantongo (2). La caverne de Chalcatongo était à une distance d'environ six lieues d'Achiuhtla, creusée dans les entrailles d'une montagne à qui sa grande élévation avait fait donner le nom de « Cime des faons. » Le chemin qui y conduisait se perdait, comme celui d'un labyrinthe, entre les rochers et l'épaisseur des bois qui l'environnaient de toutes parts ; mais, à quelques pas de la caverne, la forêt s'ouvrait tout à coup, formant une vaste clairière, disposée comme un jardin, où s'élevaient, au milieu des fleurs et des arbrisseaux odoriférants, les statues monstrueuses des dieux de la Mixtèque. C'est là que de pieux pèlerins venaient brûler leur encens sur des autels placés devant chaque simulacre, à l'entrée de la grotte. On y pénétrait par un large portique naturel, condui-

(1) Id., ibid.
(2) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 28.

sant à une vaste salle souterraine, que le ciseau de l'artiste avait contribué à rendre digne de l'objet sacré auquel elle était destinée. Des lucarnes, habilement pratiquées dans le haut de la voûte, laissaient tomber un jour mystérieux sur les cadavres embaumés des pontifes d'Achiuhtla et des rois de Tilantongo, qu'on voyait, de chaque côté de la salle, assis sur des siéges taillés dans le roc (1).

Plus loin, s'ouvraient d'autres appartements montrant, dans des niches, les statues des dieux protecteurs des cadavres royaux. C'est là que l'on gardait les archives de la nation, ainsi qu'une foule d'objets précieux qu'on voulait dérober aux regards des profanes. Aussi n'approchait-on de Chalcatongo qu'avec un respect mêlé d'une sainte frayeur. On était persuadé que ce temple de la mort, ce dépôt des annales du passé, était l'entrée des champs fleuris du ciel, et le lieu où l'on se rapprochait le plus de l'immortalité : on était assuré que les pontifes et les princes, à qui l'on y donnait le repos de la tombe, étaient autant de dieux qui allaient immédiatement peupler les plaines du paradis, et les populations n'y accouraient avec tant d'empressement que dans l'espoir d'obtenir, par leur intercession, une place auprès d'eux, après leur mort (2).

Le temple souterrain de Coatlan avait été consacré, de temps immémorial, à Petela (3), prince des temps antiques, à qui la superstition populaire attribuait une influence considérable auprès de la divinité. C'est dans ce lieu qu'il avait reçu la sépulture, et son tombeau était vénéré à l'égal des sanctuaires les plus augustes. L'entrée de cette grotte, retrouvée depuis quelques années, se dérobe, comme les autres, au sein d'une épaisse forêt. Des vents

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 29.
(2) Id., ibid.
(3) Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 3, cap. 14. — *Coatlan*, aujourd'hui *Santa-Maria-Coatlan*, village de peu d'importance non loin du bourg de Nexapa, dans l'état d'Oaxaca, à 120 l. environ de Mexico.

violents, occasionnés par des courants d'air intérieurs, soufflent continuellement dans les arbres entre lesquels on descend en suivant la pente d'une petite rivière. Le dedans, orné de stalactites d'une grande blancheur, forme plusieurs salles grandioses dont les voûtes reposaient sur des colonnes d'une hauteur merveilleuse, aujourd'hui couchées sur le sol et à demi enfoncées dans le sable fin qui le recouvre. A quatre-vingts pas de l'entrée, la voûte se rapproche subitement de la terre, et, sous ses sombres arceaux, le voyageur contemple avec stupeur, la bouche béante d'un abîme incommensurable, où se précipitent en mugissant les eaux de la rivière (1).

C'est au bord de cet abîme que l'on allait offrir à Petela de funestes holocaustes. Les Mixtèques, de même que les Zapotèques, leurs voisins, s'abstenaient, généralement, d'offrir des sacrifices humains (2); mais il était des moments d'épreuve où ils se croyaient dans l'obligation de satisfaire à la divinité à l'aide de victimes plus précieuses que de simples animaux. Alors ils amenaient en pompe les esclaves ou les prisonniers, captivés à cette intention; ils les couvraient de fleurs et de riches vêtements, et les précipitaient dans l'abîme, au milieu des nuages d'encens qu'ils envoyaient à l'idole.

On ne peut douter, par ce qui précède, de l'influence que l'autorité spirituelle exerçait dans le Mixtecapan, et l'on ne saurait se tromper en affirmant qu'elle balançait d'une manière à peu près égale le pouvoir royal. Dans le Zapotecapan, le Wiyatao paraît, de temps immémorial, avoir exercé à la fois les deux puissances. On ignore l'origine de la cité de Yopaa, où il avait fixé son séjour; mais on le voit, à l'aurore de l'histoire de ces contrées, commander en maître et en suzerain aux peuples et aux princes qui le reconnaissaient pour le chef de leur religion. Yopaa était

(1) Carriedo, Estudios historicos y estádisticos del Estado Oaxaqueño, tom. II, cap. 13. Oaxaca, 1849.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 32.

situé sur le penchant de la montagne de Teutitlan (1), qui forme, en cet endroit, un vallon resserré entre de sombres rochers, arrosé par un ruisseau qui va alimenter plus loin la rivière Xalatlaco. Semblables aux anciens brahmines de l'Indoustan, les disciples de Wixipecocha célébrèrent les premiers rites de leur culte dans une caverne profonde, creusée, probablement, par les eaux du déluge, dans les flancs de la montagne. Par la suite, lorsque les Wiyataos se virent, par l'accroissement de leurs prosélytes, portés à la puissance, l'art, dans ces lieux, vint au secours de la nature, et d'habiles architectes donnèrent à la caverne de Yopaa les formes sévères d'un temple : on y ajouta des salles, des galeries, des appartements nombreux, qu'on tailla dans le roc. C'est dans ces sombres demeures que les pontifes descendaient aux jours de fêtes solennelles pour assister aux sacrifices mystérieux, dont la vue était interdite aux regards profanes, ou aux cérémonies funèbres usitées pour la sépulture des rois (2).

Elles avaient lieu avec le même appareil que pour les pontifes. Le prince était porté, comme de son vivant, sur un palanquin, par douze gentilshommes. Le cortége, composé des seigneurs et des grands de sa cour, se mettait en marche la nuit, à la lueur des torches, de manière à arriver à minuit précis à l'entrée des tombeaux de Yopaa. Le Wiyatao sortait au seuil du palais à la rencontre du défunt, et le conduisait ensuite dans le temple souterrain, où on le plaçait sur un trône, revêtu de ses habits royaux, tenant d'une main un bouclier et de l'autre un javelot. Il retournait ensuite au sanctuaire supérieur : dès qu'il était arrivé sous le vestibule, ses officiers venaient le revêtir de ses habits pontificaux ; après quoi, il s'approchait de l'autel et offrait de l'encens à Pezelao et aux autres divinités. Il s'asseyait ensuite sur le siége sacerdotal, et commençait à s'entretenir avec ses dieux : il

(1) Burgoa, ibid., cap. 53. *Teutitlan*, Pays des dieux, en langue nahuatl. Son nom zapotèque était *Xaquiya*.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 53.

était saisi d'une fureur surnaturelle et se sentait transporté de mouvements extraordinaires; ses traits bouleversés, sa bouche écumante, ses cris inarticulés, tout, jusqu'au moindre de ses gestes, jetait l'effroi dans l'assistance. D'autres prêtres, spécialement chargés de cet office, recueillaient avec soin les paroles qu'il laissait échapper : l'assemblage de ces mots, interprété à leur gré, était répandu comme un oracle, dont le sens s'appliquait, avec plus ou moins de correction, au règne du futur monarque des Zapotèques (1).

Les honneurs que l'on rendait aux morts ne cessaient pas avec ses funérailles. Tous les ans, on célébrait leur anniversaire, non au jour où ils avaient expiré, mais à celui de leur naissance (2). On était persuadé que les âmes voyageaient pendant un certain nombre d'années avant d'entrer au séjour des bienheureux et qu'elles revenaient, une fois chaque année, visiter leurs familles. Cette opinion avait donné lieu à une fête uniquement consacrée à la réception de ces revenants et qui se renouvelait au douzième mois de l'année zapotèque, correspondant précisément au mois de novembre (3). Ce jour-là, les maisons étaient ornées avec le même appareil que pour la visite d'un ami ou d'une personne d'un rang distingué. La veille, chaque famille préparait des mets et des boissons de toute sorte, chacune suivant sa condition et sa fortune; on mettait le tout dans de grandes jarres que l'on recouvrait de feuilles d'ahuacatl (4), et on les plaçait sur une table, dans la pièce principale de la maison : les membres de la famille sortaient ensuite au-devant des esprits, chacun portant une torche, et on les invitait à entrer.

Tout le monde s'en retournait, après cela, dans sa demeure : on se mettait à genoux autour de la table, les yeux baissés vers la

(1) Id., ibid.

(2) Herrera, Hist. Gen., etc., decad. III, lib. 3, cap. 13.

(3) Burgoa, ibid. ut sup., cap. 74.

(4) L'*Ahuacatl* est le fruit que l'on nomme en français *Avocat*. Il est exclusivement américain.

terre, et on priait les âmes de recevoir agréablement ce qu'on leur offrait et de le présenter aux dieux, afin qu'ils daignassent accorder aux vivants la santé, la vie, avec les autres choses nécessaires au bonheur ici-bas. On demeurait à genoux jusqu'au matin, et l'on se gardait bien de lever les yeux sur la table; car on était persuadé que les âmes s'en offenseraient et ne voudraient toucher à aucun mets, si on venait à les regarder. Aux premiers rayons du soleil, tous se levaient, remplis de joie, se félicitant d'avoir si bien passé la nuit, sans avoir donné aux âmes le moindre sujet d'offense. On enlevait alors les jarres, persuadé que les esprits en avaient sucé tout ce qu'il y avait de nutritif (1); on en faisait présent aux pauvres, ou bien on en jetait le contenu dans quelque lieu caché, en disant que les esprits y ayant touché, les mets étaient bénis, et que ce serait un sacrilége que d'en manger (2).

On allait ensuite offrir des sacrifices dans tous les temples : là on rendait de nouveaux hommages aux morts; une sorte de catafalque recouvert d'un tapis noir était placé devant le sanctuaire, environné de mets et de fruits, dont les prêtres faisaient ensuite le partage. Dans les funérailles ordinaires, le mort était enterré les pieds tournés à l'orient, et, si sa famille était dans l'aisance, elle faisait retirer de terre les os du défunt après que toute la chair en était consumée, et les murait ensuite dans une tombe de ciment, dans sa maison, ou dans le temple voisin (3).

(1) Les mêmes coutumes existent encore aujourd'hui parmi les Indiens d'une grande partie du Mexique et de l'Amérique-Centrale. Au mois de novembre 1855, entrant, vers le soir, chez un des chefs de Rabinal, et voyant la table mise pour recevoir les esprits, je demandai au maître de la maison ce que signifiait tout cet apparat. C'est pour les morts de ma famille, et il me désigna tour à tour les couverts de chacun des esprits qu'il attendait. — Croyez-vous, lui dis-je en souriant, qu'ils viendront manger tout cela? — Non, répondit-il naïvement; mais, quand ils viennent, ils planent au-dessus et en aspirent l'odeur (todo lo vienen oler).

(2) Burgoa, ibid., cap. 74.

(3) Codex Letellier (Cod. Tell-Rem.), MS de la Bibliothèque Royale, fol. 2.

Le temple souterrain de Yopaa se composait de quatre divisions principales. Dans la plus spacieuse se trouvait le sanctuaire ou le temple proprement dit, ainsi que les salles destinées à l'initiation des Wiyanas, ou prêtres inférieurs. A droite, était la galerie souterraine destinée à la sépulture des Wiyataos, et à gauche, celle qui renfermait les dépouilles mortelles des rois du Zapotecapan. Enfin la quatrième division formait comme le vestibule d'une autre suite de souterrains, dont l'entrée était fermée avec une porte faite d'une grande pierre qui roulait sur elle-même. On y descendait par un escalier au bout duquel commençait un immense labyrinthe, aux voûtes soutenues par d'innombrables piliers, et dont on ne pouvait calculer l'étendue. C'est là que la tradition zapotèque plaçait le premier degré du paradis et du séjour des bienheureux : des salles sans nombre s'y succédaient, ainsi que des passages multiples, et il y avait, entre autres, un endroit spécial destiné à la sépulture des guerriers et des grands hommes qui avaient mérité, par des actions d'éclat, d'y être transportés après leur mort (1).

Au-dessus de ce temple souterrain, les Wiyataos avaient édifié un palais dont les restes, célébrés par les voyageurs, existent encore au bourg actuel de Mictla (2). Il se composait également de quatre corps de logis, correspondant, par leur situation, aux quatre divisions inférieures. L'habitation du pontife formait comme un étage au-dessus du sanctuaire et des salles attenantes ; elle consistait dans un grand vestibule, servant de salon d'apparat, et dans une cour entourée de divers appartements. L'édifice qui s'élevait sur les tombes pontificales servait de logement aux prêtres et aux autres ministres de sa maison : celui d'en face, au roi des Zapotèques, lorsqu'il venait à Yopaa, et celui qui était vis-à-vis de l'habitation du grand-prêtre, aux princes et aux seigneurs

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 53.
(2) Torquemada, Mon. Ind., lib. III, cap. 7. — Dupaix, IIe expédition, etc. (Antiquités mexicaines, etc.).

de la suite du souverain. De grandes dalles, de plus de deux pieds d'épaisseur, reposant sur des piliers d'une hauteur de trois mètres, formaient le plafond de ces palais (1) : au-dessus on voyait une corniche saillante ornée de sculptures capricieuses, dont l'ensemble formait comme une sorte de diadème posé sur le sommet de l'édifice (2). A l'intérieur des appartements, des nattes d'une grande finesse, par les couleurs et le tissu, recouvraient le sol ; de riches tapisseries de coton, d'étoffe de poil de lapin ou de cuir maroquiné, aux ornements splendides, voilaient la nudité des murailles. Des siéges, en forme de divans, aux coussins enveloppés de peaux de tigres, composaient l'ameublement des salons. Sur les estrades où le pontife et le roi avaient seuls le droit de s'asseoir, étaient leurs trônes ou fauteuils à dossier, surmontés de dais de plumes, insignes de la souveraineté (3). Tels étaient les palais de Mictlan, à l'époque où s'ouvre l'histoire des rois du Zapotecapan. . . . .

Cet assemblage d'édifices portait, dans la langue du pays, le titre de « Yohopehelichi Pezelao », c'est-à-dire la forteresse suprême de Pezelao. Qui était Pezelao? Quoique nos documents ne fournissent à ce sujet aucune explication, on sait qu'il était regardé comme le seigneur des lieux sacrés de Yopaa, où il avait les mêmes attributs que le Mictlanteuctli de la religion mexicaine (4), et c'est à ce dieu qu'on rendait le plus d'honneurs. Les dieux, de quelque

(1) Burgoa, ibid. ut sup.

(2) Ce couronnement, qui existait encore au temps de Burgoa qui en donne une description incomplète, devait ressembler, autant que nous pouvons en juger, à celui de certains temples de l'Indoustan.

(3) Herrera, Hist. Gen., etc., decad. III, lib. 3, cap. 12. — Burgoa, ibid. ut sup.

(4) Vocabulario en lengua çapoteca, hecho y recopilado por el M. R. Padre fray Juan de Cordova, de la Orden de Predicatores que reside en Nueva-España, en Mexico, 1578. — Le nom de *Pezelao*, donné dans le même vocabulaire pour le dieu de l'enfer, a été souvent traduit par celui de démon, à cause de son rôle dans le jour des Morts. En décomposant ce nom, on trouve *peezi* ou *peese*, c'est-à-dire, augure, présage, et *lao*, d'en haut.

nature qu'ils fussent, avaient dans la langue zapotèque le nom de « Pitao », qui correspond à l'idée du grand-esprit, d'un esprit étendu. Mais au-dessus de toutes les divinités inférieures, ils reconnaissaient un être suprême, qu'ils appelaient « Piyetao-Piyexoo », incréé, sans commencement; « Pitao-Cozaana », créateur des êtres; « Wichaana », créateur des hommes et des poissons; « Coquiza-Chibatiya, Cozaanatao », seigneur qui soutient et gouverne toutes choses; « Coqui-Cilla, Xeetao, Piyeexao, Cillatao », seigneur infini, sans principe ni fin, etc. Comme dans l'Yucatan et l'Amérique-Centrale, on ne peut s'empêcher de reconnaître encore, dans le Zapotecapan, la même religion que chez les Toltèques : les divinités, les génies qui président aux éléments, aux phénomènes de la nature, changent de nom, suivant la langue des peuples qui leur adressent leurs invocations, mais leur essence est la même, et leurs formes varient à peine. A Yopaa, on reconnaissait « Pitao-Cocobi » pour le dieu de l'abondance et des moissons, et « Cociyo », pour celui qui donne ou retient la pluie. « Cozaana » présidait à la pêche et à la chasse; « Pitao-Xoo », aux tremblements de terre. On sacrifiait à « Pitao-Peezé, à Pitao-Quillé, à Pitao-Yaaye », afin d'en obtenir les richesses et les douceurs de la vie; à « Pitao-Ziy, à Pitao-Yaa, à Pitao-Pee », afin qu'il en allégeât les misères et éloignât l'infortune. « Coqui-Lao » était le dieu des poules, « Pitao-Peeci », celui des augures et des auspices; et « Pitao-Pécala » inspirait les songes (1).

Aux prêtres chargés de les interpréter, on donnait le titre de « Colanil Cobee-Pécala ». Chaque forme de la divination avait les siens en particulier : les uns cherchaient à connaître le sort par les astres, par la terre, par le vent, par le feu ou par l'eau; les autres, par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, par les signes de la figure ou les cercles multiples de la magie. Entre autres divinités, on trouve encore le souvenir d'un ara couleur de

(1) Vocabulario en lengua çapoteca, etc.

feu, que l'on adorait en certains lieux : un dieu s'était incarné dans cet oiseau, disait-on (1), et il était descendu du ciel comme un météore. Il y avait, parmi les Zapotèques, des ermites ou fakirs qui passaient leur vie entière en extase et en méditation, renfermés dans une caverne obscure ou dans une hutte grossière, au milieu des bois, sans autre société que celle d'un ara qu'ils nourrissaient avec respect sur une espèce d'autel, se macérant tout le corps, et se tirant du sang en son honneur, le baisant à genoux avec une affection profonde, et lui présentant, soir et matin, avec l'offrande de leurs prières, un sacrifice de fleurs et de copal (2).

Aux prêtres d'un ordre inférieur, on donnait le nom de « Wiyana » et de « Wizaéchi », et aux moines celui de « Copapitao ». Le crédit qu'on leur supposait auprès des dieux, et le soin qu'ils avaient de se recruter parmi les cadets des plus illustres familles, leur donnaient une grande autorité sur les populations. Il n'y avait point de seigneur qui ne se trouvât honoré d'avoir un fils dans le sanctuaire : ils relevaient, d'ailleurs, l'éclat de leur profession par la régularité extrême de leurs mœurs, et la rigueur excessive avec laquelle ils gardaient la continence. Les parents qui souhaitaient consacrer quelqu'un de leurs enfants au service des autels, le conduisaient tout petit au chef des prêtres du lieu, et, celui-ci, après les avoir interrogés soigneusement, le confiait au maître des novices. Outre le soin du temple, qui leur revenait, ces enfants apprenaient à chanter des hymnes, à étudier les annales de la nation, à connaître enfin toutes les sciences dont ils étaient capables.

Les corporations religieuses étaient regardées généralement comme les corps les plus savants. Leurs membres étaient tenus de faire une étude spéciale sur la manière de marcher dans les rues et dans la maison, de garder la modestie et l'humilité dans

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 53.
(2) Id., Palestra historica, etc., cap. 32, Mexico, 1670.

leur maintien ; la moindre infraction à la règle était châtiée avec rigueur : un coup d'œil, un signe, qui pût faire soupçonner quelque désir charnel était puni comme un crime; et celui dont les actes ou les dispositions pouvaient faire craindre des penchants, contraires à la continence religieuse, était irrémissiblement condamné à être eunuque.

Les Wiyanas étaient partagés en plusieurs ordres ; mais tous dépendaient, de la manière la plus absolue, du pontife de Yopaa. Rien n'égalait la vénération qu'on avait pour ce monarque spirituel. On le regardait comme un dieu que la terre n'était pas digne de posséder, ni le soleil d'éclairer. Il eût profané sa sainteté si ses pieds avaient touché le sol. Les officiers qui le portaient en palanquin, sur leurs épaules, appartenaient aux premières familles du Zapotecapan : à peine daignait-il favoriser d'un regard les objets qui l'environnaient. Jamais il n'apparaissait en public qu'environné d'une pompe extraordinaire, et, dès que son cortége commençait à se montrer, tous, aussitôt, se jetaient la face contre terre, dans la crainte que la mort ne les frappât, s'ils venaient à apercevoir seulement l'ombre du Wiyatao. Les plus grands seigneurs n'entraient chez lui que les yeux baissés et les pieds nus, par respect, et les princes zapotèques s'asseyaient devant lui sur un siége plus bas que le sien (1).

Quoique la continence fût un des caractères particuliers du sacerdoce de Yopaa, la dignité pontificale n'en était pas moins héréditaire dans la famille du Wiyatao. Obligé, par sa haute position, à donner l'exemple de la chasteté, il n'avait point de femme et nulle ne pouvait communiquer avec lui. Mais à certains jours de l'année, célébrés ordinairement avec des danses et des festins, il était d'usage que le grand-prêtre s'enivrât. Dans cet état, où il ne semblait plus appartenir ni au ciel ni à la terre, on lui amenait les plus belles d'entre les vestales, consacrées au service des

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 53.

dieux. Si, à la suite de cette orgie sacrée, l'une d'elles donnait le jour à un enfant mâle, on l'élevait, avec le plus grand soin, comme un prince de famille royale : la succession du trône de Yopaa appartenait toujours à l'aîné des fils du pontife régnant, et, à défaut d'enfants de celui-ci, à son plus proche parent, sans qu'il fût nécessaire de recourir à l'élection (1). Les autres se consacraient au sacerdoce ou se mariaient dans le monde, suivant leur inclination ou la volonté paternelle, et, d'ordinaire, les emplois les plus élevés, les offices les plus honorables devenaient leur partage.

Le vêtement ordinaire des prêtres était une grande robe blanche, sans manches, ayant des ouvertures pour passer les bras, serrée à la ceinture par un cordon de couleur. Au temps des sacrifices ou durant les jours de fête, le Wiyatao se mettait par-dessus une espèce de tunique à manches larges, ornée de franges et de dessins de diverses couleurs, représentant des oiseaux et des animaux. Sur la tête, on lui posait une mitre en mosaïque de plumes, ornée d'un diadème d'or d'une grande richesse ; son cou, ses bras, ses poignets étaient chargés de colliers et de bracelets d'un grand prix, et ses pieds étaient chaussés de sandales d'or, attachées à ses jambes avec des cordons tissus d'or et de fils aux couleurs brillantes (2). Quant aux vêtements des séculiers, ils étaient, à peu de chose près, les mêmes chez toutes les nations dont nous avons déjà parlé.

Le travail et l'usage de la bijouterie étaient peut-être portés chez eux plus loin que dans d'autres contrées, l'abondance de l'or et l'état de leur civilisation ayant créé, parmi les Zapotèques et parmi les Mixtèques, des besoins de luxe incomparablement plus grands que chez leurs voisins. Tous les auteurs du siècle de la conquête sont d'accord sur la multitude des mines d'or existantes dans les états d'Oaxaca et de Chiapas, et ils assurent qu'il n'est pas une rivière dans ces régions qui ne roule considérablement de

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 53.
(2) Id., ibid. — Herrera, Hist. Gen., etc., decad. III, lib. 3, cap. 13.

sable d'or avec ses eaux (1). Le commerce des indigènes, avant la conquête, n'étant généralement qu'un commerce d'échange, ils se contentaient du métal qu'ils trouvaient à la surface des mines, sans, pour ainsi dire, y mettre aucun travail, et de ce que fournissait le lavage dans les cours d'eau. Ils réunissaient ensuite les précieuses particules dans des jarres remplies d'eau, et, au moyen d'un léger mouvement, séparaient aisément l'or de tout corps étranger. Mais il est hors de doute qu'ils en perdaient ainsi une quantité assez grande. Pour faire les bijoux, les idoles et autres objets d'art, ils fondaient le métal dans des creusets et le coulaient dans des moules faits d'argile ou de charbon (2). Nous avons tenu entre les mains un grand nombre d'objets d'art en or et surtout en bronze qui prouvent non-seulement le progrès des arts dans ces contrées, mais dont la perfection, au sortir de la matrice, atteste l'habileté que l'ouvrier avait acquise pour les ouvrages de fonte.

La civilisation toltèque, retranchée derrière les montagnes de Zapotecapan et de la Mixtèque, avait su s'y préserver, bien mieux que dans les provinces avoisinant l'Anáhuac, du contact des barbares; aussi donnait-on, de préférence, à ses habitants le titre d'enfants de Quetzalcohuatl (3). Le coton était cultivé, chez eux, avec une intelligence parfaite, et, en voyant les belles étoffes qu'on y faisait à l'usage des rois et des prêtres, on pouvait comprendre jusqu'à quel degré de finesse ils avaient poussé l'art du tisserand. Ils employaient des couleurs admirables, qu'ils appliquaient aux produits de leur manufacture, aux bois et même à la pierre ; outre la cochenille, dont l'éducation était une industrie particulière au Zapotecapan, ils usaient de tous les autres coloris dont nous avons parlé à propos des Toltèques. Nous ajouterons, pour terminer ce chapitre, que tout ce qui a été dit précédem-

(1) Herrera, Hist. Gen. de las Ind.-Occid., decad. III, lib. 3, cap. 13.
(2) Carriedo, Estudios historicos, etc., tom. I, cap. 5.
(3) Sahagun, Hist. Gen. de las cosas de Nueva-España, etc., lib. X, cap. 29, § 10.

ment au sujet de cette nation célèbre peut s'appliquer, à peu près sans réserve, aux populations de ces contrées, que les Mexicains regardaient comme les dépositaires de l'héritage de leurs ancêtres et comme les nations les plus policées de toutes celles qu'ils avaient subjuguées ou qu'ils s'efforçaient de soumettre à leur domination (1).

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. V Tochtli, 1458.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Langues et nations de l'état d'Oaxaca. Les Mixi paraissent avoir été les plus anciens. Leur caractère et leur langage. Les Wabi, venus de Nicaragua. Leur antique puissance. Ils sont conquis par les rois du Zapotecapan. Origine de ces princes. Le lac de Rualo. Zachilla-Yoho ou Teotzapotlan, capitale des Zapotèques. Alliance des rois de Teotzapotlan, de Tututepec et de Tilantongo. Richesse du royaume de Tututepec. État de la propriété dans ces contrées. Organisation du travail. Vigilance royale. Fêtes agricoles des Zapotèques. Classes diverses. Distinction accordée aux marchands. Les Beni-Xono, ou les Juifs du Zapotecapan. Tradition du Macuilxuchil. Baali et Baalo, guerriers célèbres. Leur tombeau donne naissance à la cité de Zeetopaa. Écoles, fêtes et foires de cette ville. Zaachilla, fondateur de Zaachilla-Yoho. Ses conquêtes. Les Wabi refoulés dans les lagunes de Tehuantepec. Il soumet les Chontales et érige la forteresse de Quiyecolani. Il fait la guerre aux Mixi. Légende de Condoy, prince de Xaltepec. Ses conquêtes. Ligue des nations voisines contre lui. Ruine de Xaltepec. Destruction des Mixi. Disparition de Condoy.

Nous avons signalé, dans le chapitre précédent, les noms des principales nations qui occupaient l'état d'Oaxaca à l'époque où les Espagnols entreprirent la conquête du Mexique. Dans ce nombre, cependant, nous en avons omis plus d'une, soit à cause de l'insignifiance de son rôle dans les faits que nous avons à rapporter, soit parce que, sous le titre de nations diverses, les auteurs mentionnent souvent de simples fractions d'un même peuple, à cause d'une légère différence dans leurs coutumes ou dans leur

langage. Malgré la variété et la multiplicité des langues qu'ils prétendent exister également dans ces contrées, Burgoa affirme que tous les Indiens du Mixtecapan s'entendaient les uns avec les autres, les différences consistant uniquement dans le retranchement, l'adjonction ou le changement de quelques syllabes et dans le mode de leur prononciation (1). Ce que cet écrivain disait de la Mixtèque peut également s'appliquer aux autres régions; l'examen attentif des faits nous donne la certitude qu'il n'y avait et qu'il n'y a encore aujourd'hui dans ces provinces que quatre langues distinctes, qui sont la mixtèque, la zapotèque, la mixi et la wabi; encore les trois premières ont-elles l'une avec l'autre plus d'un point de contact (2). Le même examen nous permet de former, avec quelque fondement, un jugement sur l'ancienneté relative des races qui les parlent et qui se sont succédé sur ce sol.

Au temps de l'invasion du continent américain par les Espagnols, les Mixi, refoulés, d'année en année, par les rois zapotèques auxquels ils refusaient de se soumettre, s'étaient retranchés dans les sections les plus inaccessibles de la chaîne d'Oaxaca. Les sombres forêts du Cempoaltepec étaient le seul asile qui eût été laissé à leur indépendance; environnés d'épais brouillards, dont l'humidité assure à jamais la fertilité à ces régions, ils y vivaient, sans obstacles, des fruits de la chasse, où ils trouvaient leur unique plaisir. Dans ces lieux, d'admirables paysages surprennent les regards de l'homme, en élevant son cœur vers l'auteur de la nature (3). Les Mixi avaient possédé anciennement la plus grande

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxara, etc., cap. 23. — Ce que cet auteur, né dans le Zapotecapan, dit des langues de son pays, s'applique à l'Amérique-Centrale, où les langues sont si variées précisément pour la même raison. Dans la prononciation, les voyelles changent presque constamment d'un village à l'autre, *a* pour *o*, pour *u* et *i* pour *o*, etc.

(2) Burgoa, ibid. ut supr. — Suivant Davila Padilla, on trouvait autrefois dix langues différentes dans l'état d'Oaxaca : la Mexicaine (nahuatl), la Zapotèque, la Mixtèque, la Nexicha (des Beni-Xono), la Chinanteca, la Mixi (mije), la Zoqui, la Wabi, la Chontal et la Cuicateca.

(3) Burgoa peint avec une naïveté pleine d'enthousiasme les beaux paysages

partie des royaumes de Tehuantepec, de Soconusco et du Zapotecapan (1); peut-être même les rivages de Tututepec leur devaient-ils leur première civilisation? Malgré l'état à demi sauvage auquel ils étaient réduits depuis plusieurs siècles, on retrouvait encore dans ce peuple les traces d'une grande nation. Sous le rude vêtement de peau qui couvrait à peine leur nudité, on reconnaissait les formes matérielles d'une des plus belles races de l'Amérique : la barbe touffue qui leur ombrage le visage, annonce même quelque chose d'encore supérieur aux autres. Leur courage, leur intrépidité, la bravoure avec laquelle ils défendirent pied à pied le sol de la patrie, d'abord contre l'envahissement de la nation zapotèque et, ensuite, contre les Espagnols eux-mêmes, témoigne hautement en leur faveur.

La ressemblance que présente la langue mixi avec la choche, la zotzile et la tzendale signale, dès l'abord, sa proche parenté avec le maya, qui paraît avoir été, dans des temps antérieurs, la langue universelle du Chiapas et de l'Amérique Centrale ; les sons gutturaux et brefs dont elle abonde (2) sont une preuve à peu près positive qu'elle est plus qu'un dérivé de l'idiome de l'Yucatan, et qu'elle en est, suivant toute probabilité, un dialecte plus ou moins corrompu par le temps et la différence des circonstances. Ceci, non moins que leurs superstitions, où l'on retrouve encore des restes déformés des rites antiques, comme la coutume de circoncire les enfants (3), ainsi que l'usage du calendrier tzendale (4), témoigne également en faveur de la civilisation et de l'origine

de sa patrie. Son style est des plus pittoresques, surtout pour son époque ; il est éminemment descriptif et on pourrait presque l'appeler le Walter-Scott religieux d'Oaxaca. Ce style est une chose fort rare pour ce temps-là ; il regrettait souvent de ne pas être peintre.

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 72, 74 et 75.

(2) Burgoa, ibid., cap. 56, f. 271.

(3) Cette coutume n'existait pas dans toutes les tribus, mais seulement chez quelques-unes, autant qu'il a été possible de s'en assurer.

(4) Le calendrier d'Oaxaca était le même que le calendrier chiapanèque, tzendal, etc.

reculées des Mixi. On ne peut guère douter qu'elles remontent à l'époque des premiers législateurs de ces contrées, et que la fondation de leur puissance soit contemporaine du séjour de Votan dans le territoire de Soconusco.

Les premières populations qu'on trouve en conflit avec les Mixi, dans les vagues traditions conservées à ce sujet, sont les Wabi (1); chassés de leur pays par un concours d'événements absolument ignorés aujourd'hui, les Wabi seraient remontés des régions méridionales de Nicaragua, et, suivant une autre version, du Pérou à Tehuantepec. Nous ignorons sur quels fondements s'appuient ces données; il paraît démontré, cependant, que la langue des Wabi a de grandes analogies avec quelqu'une de celles qu'on parlait à Nicaragua, et c'est un fait positif qu'ils arrivèrent par mer à Tehuantepec, en naviguant à voiles et à rames le long des rivages de l'océan Pacifique. Suivant leurs propres histoires (2), après avoir vainement tenté, à plusieurs reprises, de débarquer en d'autres lieux, ils arrivèrent à l'entrée des lagunes du golfe de Tehuantepec et réussirent enfin à prendre terre à la pointe sablonneuse de Wachilaïf, située entre la mer et la lagune de Waxlan-Duic (3). Ils s'y installèrent en dépit des Mixi qui étaient alors les maîtres de tous les territoires voisins, et, s'étant fortifiés sur la pointe voisine de Tuan-Umbah, ils passèrent de là dans les deux lacs supérieurs, s'emparèrent, l'un après l'autre, de tous les mamelons environnants, soit des îles ou de terre ferme, et finirent par s'établir d'une manière durable sur le rocher d'Arriangui-Umbah, ou du Vieux-Bourg, qui fut leur première cité.

Les Wabi étaient regardés comme d'habiles navigateurs ; lancés sur les vagues de l'Océan, dans leurs frêles pirogues, ils vécurent d'abord de la pêche et de la chasse des oiseaux aquatiques.

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 72, fol. 367, et cap. 75, fol. 390.

(2) Burgoa, ibid. « Y de sus historias y caracteres se supo, etc., » dit cet auteur. Preuve de la civilisation des Wabi, dont il écrit le nom *Huabi*.

(3) Aujourd'hui, San-Francisco de la Mar à 16 l. E. de Tehuantepec.

Avec le temps, leurs établissements devenant plus considérables, ils entreprirent un commerce de long cours sur les côtes lointaines, et finirent par se rendre puissants sur terre comme sur mer. Les Mixi s'effrayèrent de leurs progrès; mais ils ne purent y mettre obstacle, ni même les empêcher de s'emparer de quelques-unes de leurs provinces. C'est ainsi que le territoire de Tehuantepec devint la proie de ces hardis marins; ils s'étendirent même au delà de Xalapa, qui leur attribue sa fondation (1). Mais les délices de cette ville, dont toutes les traditions vantent l'aménité et le climat enchanteur, devinrent pour les Wabi ce que Capoue fut pour les soldats d'Annibal. Ils s'y énervèrent insensiblement dans les jouissances de leurs richesses, et, lorsque les rois du Zapotecapan se présentèrent, ils se trouvèrent hors d'état de leur opposer aucune résistance.

On ne saurait déterminer le temps qu'avait duré leur puissance, lorsque ces princes commencèrent à étendre leurs conquêtes ; il n'est pas moins dificile d'assigner une époque à l'origine des rois zapotèques, ni de déterminer par quelle suite d'événements ils se trouvèrent en possession de la souveraineté dans les mêmes lieux où commandait le pontife de Yopaa. Le sacerdoce suprême étant, par défaut d'enfants mâles, devenu leur héritage, quelques années avant la découverte de l'Amérique, on en peut conclure que la tige des rois du Zapotecapan sortait des Wiyataos, dont un des fils cadets fut probablement investi de la principauté de Zaachilla-Yoho, sous la suzeraineté du roi-pontife.

Les deux rivières qui coulent aujourd'hui librement dans la vallée d'Oaxaca vers la mer (2) n'avaient point d'issue alors; une barrière naturelle, renversée depuis par un tremblement de terre ou par la main des hommes, fermait le passage, que les eaux réunies des montagnes voisines ne pouvaient franchir qu'après

(1) Burgoa, ibid., cap. 72 et 75.
(2) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 39, fol. 197.

avoir formé un lac majestueux couvrant une étendue considérable (1). On le désignait sous le nom de lac de Rualo (2). Sur sa surface s'élevait un promontoire défendu par plusieurs mamelons dont l'ensemble paraissait avoir été, à dessein, séparé du rivage pour y recevoir la demeure d'un prince guerrier. C'est là que les fils des Wiyataos bâtirent la forteresse de Zaachilla-Yoho, dont les massives et hautes pyramides dominaient au loin le lac et la vallée (3). Elle s'appela sans doute ainsi du prince qui l'érigea; car le nom de Zaachilla est célèbre dans toutes les chroniques zapotèques. Les Mexicains lui donnèrent celui de Teotzapotlan (4), à cause de la richesse et de la beauté des fruits que produisaient ses jardins; de là vint aussi au peuple le nom de Zapotèque.

A l'époque où l'histoire de ces contrées commence à jeter quelques lueurs, Teotzapotlan était déjà une grande ville et la capitale de plusieurs riches provinces que nous avons fait connaître sous le nom de Zapotecapan (5). Partagées d'abord en seigneuries indépendantes les unes des autres, elles avaient été réunies insensiblement, par droit d'héritage ou de conquête, au domaine de Zaachilla-Yoho, dont la puissance commençait à rivaliser avec celle des princes mixtèques de Tilantongo et de Tututepec. Nous ne trouvons dans les rares fragments des annales d'Oaxaca aucune réflexion qui nous aide à former une idée concernant le gouvernement politique de ces trois royaumes ou les relations existant entre leurs divers chefs. Il y a tout lieu de

(1) Burgoa, ibid. Cet écrivain dit qu'il avait une étendue de plus de sept lieues de long.

(2) C'est le nom que lui donne Carriedo, dans son ouvrage déjà cité, Estudios historicos, etc.

(3) Burgoa, Geogr. Descrip., cap. 39, fol. 197.

(4) *Zaachilla-Yoho*, c'est-à-dire, le Palais ou la Forteresse de Zaachilla, suivant la langue zapotèque; mais le nom mexicain *Teotzapotlan*, prévaut généralement. Ce mot vient de *teo*, divin, et *tzapotl*, plus communément *sapote*, fruit dont il y a une grande variété dans l'Amérique tropicale.

(5) *Zapotecapan* est le nom que les Mexicains avaient donné à cette contrée, à cause de la quantité et de la qualité supérieure de ses fruits. Les Zapotèques appelaient leur pays *Lachea*.

croire, cependant, en nous fondant sur leur origine toltèque, que les lois du grand empire primitif de l'Anahuac auront servi de base à leurs institutions, comme le donnent à penser encore la plupart de leurs coutumes et de leurs rites religieux. L'alliance que l'on voit exister jusqu'à la fin entre le roi de Tututepec et celui de Tilantongo rappelle celle des cités de Culhuacan et de Tollan; dans les grandes guerres contre les Mexicains, on voit toujours le roi du Zapotecapan s'unir à eux pour défendre aux étrangers l'entrée du territoire national; mais, dans d'autres circonstances, celui-ci apparaît plus d'une fois seul aux prises avec ses deux voisins, dont il éveille les susceptibilités par son ambition et ses désirs de domination universelle.

Ainsi que tant d'autres empires puissants qui ont disparu sans laisser de traces, on n'a du royaume de Tututepec d'autre souvenir que celui de son nom. Il avait, sur la côte de l'océan Pacifique, une étendue de plus de soixante lieues (1), et ses princes passaient pour les plus riches du Mexique. La ville de Tututepec, dont on retrouve encore des ruines à trois ou quatre lieues de la mer, entre l'embouchure de la rivière du même nom et la lagune de Chicahua (2), était grande, belle et extrêmement peuplée; on y tenait, chaque année, une foire considérable, où se rendaient les marchands des contrées même les plus lointaines. La seule notion que nous ayons sur son gouvernement, c'est que son organisation était féodale et qu'un grand nombre de seigneuries étaient soumises à payer tribut à son roi. Ce système était également en vigueur dans les trois royaumes. Dans les divers états du Mixtecapan, les héritages passaient de mâle en mâle, sans que les femmes pussent y avoir droit. Nul n'avait le droit d'aliéner ses propriétés pour toujours: la loi avait établi qu'elles ne pouvaient sortir d'une famille par mariage ni autrement; si le propriétaire était forcé de

(1) Herrera, Hist. Gen., Descripcion, etc., tom. I, cap. 40.
(2) La rivière de Tututepec est aujourd'hui appelée *Rio Verde*.

s'en dessaisir par besoin, elles retournaient, au bout d'un certain nombre d'années, à son fils ou à son parent le plus proche, qui rendait alors à l'acheteur le prix ou l'équivalent du gage au moyen duquel il en était devenu l'acquéreur (1).

Tous les serfs ou vassaux, soumis à l'autorité d'un seigneur, travaillaient assidûment, chacun suivant son état; il n'était permis à personne de demeurer entièrement oisif. Dans les villes, aussi bien que dans les campagnes, il y avait des crieurs publics, réélus chaque année, dont l'emploi consistait à monter, tous les matins, au sommet de l'édifice principal, pour appeler le peuple au travail. Certains officiers étaient chargés de vérifier si chacun était attentif aux devoirs de son état et de prendre raison de tout ce qui se faisait dans l'étendue de chaque seigneurie. On veillait minutieusement à ce que tous se comportassent convenablement et observassent les lois et les coutumes du pays. On interrogeait avec un soin particulier les étrangers qui passaient par le royaume, à leur entrée et à leur sortie; on s'informait de ce qu'ils y venaient faire, des choses qu'ils y apportaient ou qu'ils emportaient, dans l'intérêt général de la communauté (2).

La vigilance de ces officiers se portait jusque sur la manière dont on s'occupait des travaux de la campagne; aussi l'agriculture y était-elle partout en honneur. Les macéhuales n'ignoraient rien de ce qu'il fallait pour bonifier la terre, les plantes et les arbres; dans la saison d'été, lorsque le grain était mûr, ils brisaient avec précaution les têtes des gerbes de maïs, afin de les faire sécher sur pied et d'empêcher ainsi une averse subite de leur porter dommage. Les auteurs nous ont laissé sur ce sujet intéressant la description d'une fête agricole qui avait lieu chaque année. C'était celle du renouvellement des semailles. Au temps de la moisson du maïs, les prêtres du lieu se rendaient en procession

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 37, fol. 188.
(2) Id., ibid., cap. 26, fol. 151.

dans la campagne, accompagnés de tout le peuple et de la noblesse. Arrivé au milieu des champs, on les parcourait soigneusement l'un après l'autre, examinant avec attention chaque gerbe en particulier, jusqu'à ce qu'on eût découvert celle qui, étant à la fois la plus grande et la plus forte, était également la plus fournie en grain.

Quand on l'avait trouvée, on l'emportait en cérémonie à la ville ou au village; on la plaçait dans le temple, sur un autel paré de fleurs champêtres et de pierres vertes de chalchihuitl (1). Les prêtres offraient devant l'autel un sacrifice au génie des moissons, avec accompagnement de chants, de danses et de festins, analogues à la circonstance. Après le sacrifice, on enveloppait la gerbe dans un linge fin et on la gardait précieusement jusqu'à l'époque des semailles suivantes. Ce jour-là, prêtres et seigneurs se réunissaient de nouveau dans le temple : l'un d'eux apportait la peau d'une bête fauve parée avec soin et on y roulait le linge qui renfermait la gerbe. On l'emportait de nouveau en cérémonie aux champs où on l'avait cueillie; on y avait, à l'avance, préparé une espèce de petit four ou de caveau souterrain où l'on déposait la précieuse gerbe avec ses diverses enveloppes.

Les prêtres offraient un nouveau sacrifice aux dieux des champs, afin d'obtenir une récolte abondante, et l'on y brûlait une grande quantité de copal. On fermait, après cela, le caveau, que l'on recouvrait de terre, ayant soin d'y laisser une marque qui pût en faire reconnaître la place. Les semailles avaient lieu immédiatement après cette solennité. Lorsque le temps de la nouvelle moisson approchait, on allait voir si le résultat des semailles était favorable. Si l'apparence était d'accord avec les vœux des habitants, on se rendait de nouveau en procession aux champs où l'on avait enseveli la gerbe : les prêtres la retiraient solennellement de la terre et en distribuaient les restes à tous ceux qui s'approchaient

(1) Le lecteur se souviendra que le *chalchihuitl* est une espèce d'émeraude dont les Indiens faisaient grand cas.

pour en recevoir des parcelles; ces parcelles étaient conservées précieusement, comme des talismans qui devaient porter bonheur, jusqu'au moment de la moisson prochaine (1).

Des fêtes de cette nature ne pouvaient manquer de relever la classe nombreuse des agriculteurs aux yeux des autres macéhuales; on ne voit pas, cependant, qu'ils aient joui d'aucun privilége particulier. La seule qui se distinguât véritablement du reste du peuple, sans, pour cela, faire partie du corps de la noblesse, était la classe des marchands. Ceux-ci jouissaient également, dans les trois royaumes, de grandes immunités, et leurs richesses leur donnaient facilement accès auprès du souverain (2); il leur arrivait souvent même d'épouser des filles de qualité, surtout dans les seigneuries de Nochiztlan (3) et des Beni-Xono (4), où l'on trouvait le commerce établi sur une plus grande échelle et où il comprenait la majeure partie de la population.

Ces derniers, habitant sur les confins des Mixi et des Zapotèques, semblaient, par leur caractère, n'appartenir ni aux uns ni aux autres. L'historien les représente comme une race de marchands, avide, menteuse, déloyale, astucieuse et pleine de malice, égoïste, orgueilleuse et inclinée à s'approprier le bien d'autrui; il la signale aussi comme adonnée à toute sorte de superstitions et de sortiléges, incorrigible et invétérée dans ses coutumes mauvaises, sans espérance d'amendement (5). Tels étaient les Beni-Xono; jouissant, en général, d'une grande aisance acquise par le trafic,

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 67, fol. 332. — Cette fête se conserva longtemps encore après la conquête; au bourg de Queyolani, dans la vallée de Nexapa.

(2) Herrera, Hist. Gen. de las Ind.-Occid., decad. III, lib. 3, cap. 12.

(3) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 35, fol. 181.

(4) Id., ibid., cap. 64, fol. 312. — Les Beni-Xono sont appelés aussi Nexicha et Cajones par le même auteur. Leur ville principale, depuis la conquête, s'appelait San-Francisco, à 15 l. N. O. de la cité d'Oaxaca.

(5) Ce portrait est tracé par Burgoa, qui les donne encore pour tels, longtemps après la conquête. On peut donc dire que les Beni-Xono étaient véritablement les Juifs de cette contrée.

ils composaient une province nombreuse, occupant en partie les routes qui conduisaient au Mexique et aux montagnes des Mixi. Ils paraissaient avoir fait partie anciennement de cette nation ; mais, lorsque les Zapotèques avaient commencé à étendre leurs armes au dehors, ils s'étaient soumis des premiers aux rois de Zaachilla-Yoho, pour ne pas s'exposer à perdre les biens qu'ils avaient acquis.

Entre les conquêtes les plus anciennes de ces princes, la tradition mentionne avec orgueil celle de la Montagne du Soleil, dans la chaîne de Teutitlan. A une courte distance de la ville de Macuilxuchil (1) s'élève brusquement un large mamelon dont la hauteur surpasse, dans une étendue de quatre lieues, toutes les montagnes voisines. Sa position est telle qu'on en aperçoit le sommet de tous les côtés, à une distance considérable, et elle avait reçu le nom de Montagne du Soleil, parce qu'elle est la première que l'astre, en se levant, commence à dorer de ses rayons. Sur le plateau qui la couronnait habitait une tribu barbare qui ne vivait que de sang et de rapine, et les populations du voisinage étaient sans cesse exposées aux plus cruelles déprédations. Plus d'une fois déjà on avait tenté de les soumettre ; mais tous les efforts avaient constamment échoué devant leur valeur féroce.

Les rois zapotèques y envoyèrent deux guerriers éprouvés, Baali (2) et Baaloo, avec les meilleures troupes de leurs états. Les deux héros sortirent de Macuilxuchil, et, ayant gravi les escarpements de la montagne, ils se rendirent maîtres du plateau, malgré la résistance obstinée de ses défenseurs ; ils en firent un carnage effroyable, et ils ne cessèrent de vaincre et de tuer que lorsqu'il n'en resta plus un seul homme (3). Cette victoire paraît avoir été l'origine de la grandeur zapotèque. Un temple et une

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., cap. 50, fol. 245.
(2) Baali est appelé ailleurs, par le même auteur, Baalachi.
(3) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 50, fol. 245.

forteresse furent érigés sur le sommet de la montagne, et l'investiture en fut donnée à Baali et à Baaloo, qui avaient si puissamment contribué à la placer sous la puissance de leurs rois.

Après leur mort, on leur rendit des honneurs plus grands encore, et leur mémoire resta en vénération parmi les populations de cette contrée. On creusa leur tombeau dans le rocher, au pied même du morne que leur courage avait conquis, et l'admiration qu'ils avaient inspirée de leur vivant, devint un culte qui ne tarda pas à avoir ses prêtres et ses autels. Leurs descendants n'eurent garde de manquer une si belle occasion d'accroître leur illustration, en même temps que leur puissance; ils ajoutèrent de nouveaux sépulcres aux tombes de leurs pères, et telle était l'opinion qu'on avait de leur sainteté que les seigneurs du Zapotecapan, qui ne pouvaient obtenir une place dans les souterrains de Yopaa, croyaient gagner le ciel en se faisant transporter, après leur mort, à côté de Baali et de Baaloo (1). Autour de ces sépultures vénérées se réunit rapidement une population considérable; elle fut l'origine de l'opulente cité de Zeetopaa (2). Ces princes accrurent encore la célébrité de cette ville, par les écoles qu'ils bâtirent ensuite dans l'enceinte du temple qui occupait la montagne, théâtre des exploits de leurs aïeux. On lui donna le nom de « Quewiquiyezaa » (3) ou le Palais de la doctrine et de l'enseignement; c'est de là, en effet, que la lumière de la civilisation se répandit, comme d'un foyer brillant, sur le royaume des Zapotèques et d'où sortirent les plus sages d'entre les membres du sacerdoce de cette contrée. On y voyait les vastes habitations qui servaient de col-

(1) Burgoa, ibid., cap. 49, fol. 235.

(2) Id., ibid., cap. 38, fol. 230, et cap. 39, fol. 235. — *Zeetopaa*, suivant l'auteur, veut dire autre lieu de sépulture. Son nom mexicain est *Teticpac*, qui signifie, Édifice au sommet du rocher. C'est un gros village à 4 l. S. de la cité d'Oaxaca.

(3) *Quehuiquiyezaa*, suivant Burgoa, veut dire Palais de pierre, d'enseignance et de doctrine. Les étymologies que donne Burgoa à tous les mots de la langue mixtèque et zapotèque ne sont pas d'une exactitude rigoureuse.

léges, où la science attirait, des provinces les plus lointaines, ceux qui désiraient s'instruire des leçons de la morale religieuse, de l'histoire nationale, de l'éloquence et de la philosophie.

La dévotion, non moins que la science, y guidait les hommes, et le concours de pèlerins y dura même longtemps encore après la conquête. La nature, d'ailleurs, favorisait des lieux où la sagesse faisait son séjour. Il n'était peut-être pas dans tout le royaume une région où l'air fût plus pur, le climat plus doux, le sol plus fertile, la campagne plus riche et la végétation plus active. Ses superbes édifices s'élevaient au milieu de vastes jardins, dont les ombrages parfumés invitaient à la méditation. Mais l'amour de la science n'y était pas tellement exclusif qu'on ne s'y livrât aussi au commerce. Il s'y tenait, tous les ans, aux époques des principales fêtes religieuses, des foires extrêmement fréquentées, et chaque semaine un marché où se rassemblaient les marchands des provinces voisines (1).

Rien ne nous donne à connaître l'époque où vécurent les deux héros dont nous venons de parler, ni le nom du souverain qui leur confia l'expédition de la Montagne du Soleil. Le premier nom de roi qui se rencontre dans nos documents d'une manière certaine, c'est celui d'Ozomatli, qui régnait, est-il dit (2), à Mictlan, lors de la grande défaite des Mixtèques par les guerriers de Téohuacan, en 1351. Ce prince était-il le pontife de Yopaa ou le roi du Zapotecapan, c'est ce que nous ignorons. Zaachilla est le premier monarque zapotèque qui figure ensuite avec quelque éclat dans les vagues fragments qui ont été conservés de leurs annales; il y a tout lieu de croire que ce fut lui, ou un de ses prédécesseurs du même nom, qui bâtit la ville de Zaachilla-Yoho, capitale de cette contrée. L'auteur que nous suivons dans ses récits (3) lui attribue la conquête de Nexapa et la réduction des Chontales. A

(1) Burgoa, ibid. ut sup.
(2) Codex Chimalpopoca; Hist. chronolog.
(3) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 67, fol. 330.

l'époque où Zaachilla entreprit de porter ses armes dans les montagnes de Quiyecolani, qui séparent, au sud-est, la vallée zapotèque du royaume de Tehuantepec, trois nations différentes se partageaient la possession de la grande vallée qu'arrose la rivière de Nexapa (1): c'étaient les Mixi, dans le haut, ayant pour capitale la ville de Zoquitlan; les Chontales, au milieu, occupant celle de Nexapa; et les Wabi, maîtres alors de la partie la plus riche et la plus fertile de la vallée, dont Xalapa la Grande était la cité principale (2). Le fleuve qui passe par ces belles contrées, prend sa source dans les hauteurs qui sont à l'est de Zeetopaa; ses eaux, limpides et froides comme la neige des monts d'où elles s'échappent, accrues par la multitude des ruisseaux qu'elles rencontrent sur leur route, se pressent avec impétuosité vers Zoquitlan, dont elles fécondent les plaines magnifiques. Son cours, en se régularisant, commence alors à s'élargir; il traverse majestueusement le val de Totolapan et arrose les terres basses de Nexapa. Ensuite il reprend sa violence, pour rompre l'orgueilleuse barrière de montagnes qui le séparent de la vallée de Xalapa, où il se précipite impétueusement au travers des roches fracassées. A une demi-lieue de sa chute, il rencontre la rivière de Lyapi, qui, en descendant des montagnes de Quiyecolani, vient doubler son cours; c'est en serpentant entre les belles collines de Tequicizlan qu'il coule, entre deux rives couvertes de fleurs, dans la plaine de Xalapa, d'où il s'achemine doucement ensuite vers le golfe de Tehuantepec (3).

Possesseur déjà des riches vallées du Zapotecapan, Zaachilla couvait du regard toutes celles qui s'étendaient à l'est de son royaume. Des trois nations qui les occupaient, les Chontales étaient la plus fière et la plus valeureuse; leur langue, qui ne présente que peu de différence avec celle des Mixi, donne à penser

(1) *Nexapa*, rivière des Cendres dans la langue mexicaine.
(2) Xalapa la Grande est à 60 l. S. E. de la cité d'Oaxaca.
(3) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 71, fol. 361 et suiv.

qu'ils ne formaient, anciennement, qu'un même peuple avec ceux-ci (1), dont ils étaient séparés peut-être depuis l'invasion des Wabi. A cette époque, les Chontales étaient en possession non-seulement de Nexapa, mais encore de la portion la plus importante de la montagne de Quiyecolani. Zaachilla, persuadé que, s'il parvenait à les subjuguer, il viendrait bien plus aisément à bout de soumettre les autres, leva une armée nombreuse. Les Zapotèques étaient des hommes forts, bien faits, vaillants et aguerris; avec eux, Zaachilla pouvait espérer une victoire aisée. En effet, les Chontales ne purent longtemps résister à leurs armes; malgré leur bravoure et le désir de conserver leur indépendance, ils furent forcés dans leurs montagnes, et la ville de Nexapa subit le joug du vainqueur (2).

La possession de cette ville assurait à Zaachilla la clef des montagnes des Mixi et des terres heureuses des Wabi; mais, se défiant des Chontales, dont il avait suffisamment éprouvé les vertus guerrières, il fortifia Nexapa de murs et de remparts, et lui donna une garnison de soldats zapotèques. Pour mieux contenir les populations conquises, il bâtit alors la forteresse célèbre de Quiyechapa, ainsi qu'une autre à l'entrée des montagnes de Quiyecolani, à laquelle il donna le même nom; elle était sur la cime d'un rocher d'une hauteur extraordinaire, et elle demeura, jusqu'au temps de l'entrée des Espagnols, une des citadelles les plus redoutables de la contrée (3).

Zaachilla continua ensuite ses conquêtes dans le pays des Mixi, il leur prit Zoquitlan et commença à les refouler dans les montagnes, qui devinrent bientôt l'unique asile de cette nation. De

(1) Tout ce que Burgoa dit au sujet des Chontales confirme cette opinion. Chontal est un mot de la langue nahuatl qui veut dire étranger. Il ne faut pas confondre les Chontales de la Zapotèque avec ceux du lac de Nicaragua.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 65, fol. 245 et suiv.

(3) Plusieurs voyageurs ont visité les ruines de cette forteresse à 25 l. environ à l'E. de la ville d'Oaxaca.

l'autre côté de la Cordillière, la puissance des Mixi avait été également circonscrite par les tribus qui avaient envahi les provinces chiapanèques ; ils n'y conservaient plus qu'une seule ville de quelque importance ; c'était Xaltepec (1), aujourd'hui caché sous les forêts qui ombragent les rives du Mixi, l'un des affluents du Coatzacualco, mais dont les majestueuses ruines attestaient encore, il y a deux siècles, sa gloire antique.

Aussi longtemps qu'ils avaient su garder Xaltepec, les Mixi avaient continué à se compter parmi les peuples, et les exploits de leur dernier roi jetèrent quelque éclat sur leur nationalité expirante. Ce prince s'appelait Condoy (2). La tradition, qui a conservé son nom, ne dit pas s'il descendait de l'ancienne race royale de ces contrées, ni quels princes l'avaient précédé au commandement de sa nation ; on sait seulement qu'il avait vu le jour dans les rudes escarpements qui environnent la montagne de Cempoaltepec. La légende, amie du merveilleux, ajoute qu'il n'avait eu ni père ni mère, étant sorti un jour de la caverne d'Atitlan (3), sépulcre des seigneurs de cette contrée, à la tête d'une puissante armée, avec laquelle il avait chassé les ennemis de son pays et rendu sa splendeur d'autrefois au royaume de ses ancêtres.

Prince d'un indomptable courage, Condoy était partout à la fois ; il courait avec une rapidité sans exemple de Totontepec (4), qui était situé parmi les cimes les plus altières de ces montagnes, à Xaltepec, dans la plaine, battant tour à tour les Mixtèques et les Zapotèques, les Chiapanèques et les Zoqui, sans être jamais vaincu lui-même. La ville de Xaltepec recouvra momentanément une partie de son importance passée ; elle devint l'entrepôt du commerce de la

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 58, fol. 280.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 60, fol. 292.

(3) Burgoa, ibid., cap. 50, fol. 292, et cap. 51, fol. 302. — Il faut se garder de confondre cet *Atitlan* avec la capitale des Tzutohiles dans le Guatémala.

(4) Totontepec, au centre de la montagne des Mixi, chef-lieu de cette nation au nord du Cempoaltepec.

montagne avec la mer. Mais cette prospérité fut de courte durée; les victoires de Condoy avaient jété l'effroi dans tous les esprits. C'était à la fin du XIVe siècle ou dans les premières années du XVe; un autre Zaachilla occupait alors le trône zapotèque. Uni aux rois du Mixtecapan, tous comprenaient également le danger qui les menaçait, s'ils laissaient à Condoy le temps de consolider sa puissance; ils marchèrent ensemble dans le pays des Mixi, à la tête de toutes leurs forces. Les Chiapanèques, qui avaient le même intérêt, s'avancèrent de leur côté, portant la destruction dans les lieux où ils trouvaient quelque résistance; ils se joignirent ensuite aux alliés contre Xaltepec. Cette ville tomba malgré les efforts surhumains de Condoy, et fut livrée aux flammes après un carnage terrible. Ce n'était pas assez; Condoy existait toujours. Après la prise de Xaltepec, il était parvenu à se retirer au fond de ses montagnes avec la majeure partie de ses soldats; ses ennemis le traquèrent comme une bête fauve, saccageant et brûlant les villes et les villages, massacrant leurs habitants, enfin n'épargnant rien pour conduire à bout leur entreprise. La montagne de Cempoaltepec offrait le spectacle de la plus parfaite désolation : les Mixi, désespérés, pouvaient à peine espérer même de trouver un asile dans les tanières des tigres ou des lions; les grottes les plus obscures devenaient, pour eux, un objet d'envie (1).

Dans cette affreuse extrémité, on apprit tout à coup que Condoy avait disparu. Les Zapotèques affirmèrent que leur roi avait, de sa propre main, tranché les jours de ce héros, et mis ainsi un terme à la guerre; mais, personne n'ayant vu son cadavre, ses sujets prétendirent que, fatigué de tant de combats et désireux de leur repos, il s'était retiré avec son armée, chargé de toutes les richesses de son royaume, dans la sombre caverne d'où il était sorti peu d'années auparavant. Ce qui est certain, c'est qu'on ne le revit plus. Le bruit courut que, ayant fermé avec une grosse

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 50, fol. 292, et cap. 51, fol. 302.

pierre l'entrée de la grotte, il en était sorti d'un autre côté, et qu'il était allé faire la conquête d'une région lointaine, où il continua à régner depuis. Quoi qu'il en soit, les Mixi, vaincus, demeurèrent soumis, dès ce moment, aux rois de Tilantongo et du Zapotecapan, à l'exception d'un petit nombre, qui gardèrent leur indépendance dans les régions les plus austères du Cempoaltepec (1).

Nous continuerons, plus tard, à nous occuper de ces contrées; mais, leur histoire étant désormais liée à celle du Mexique, proprement dit, nous en relaterons les faits à mesure qu'ils se présenteront dans les annales du peuple aztèque.

(1) Burgoa, ibid. ut sup.

CHAPITRE TROISIÈME.

Étendue et bornes du Michoacan. Topographie de cette contrée. Si elle faisait partie de l'empire toltèque. Populations diverses du Michoacan. Province de Matlatzinco. Les Tarasques. Tradition sur leur origine. Les Chichimèques dans le Michoacan au treizième siècle. El-Henditaré, ou le roi des îles du lac de Patzcuaro. Les Chichimèques-Wanacacés à Naranjan. Ils imposent un tribut à Ziranziran, seigneur de cette ville, au nom du dieu Curicaweri. Mariage d'Iri-Ticatamé, leur chef. Naissance de son fils Sicuiracha. Iri-Ticatamé tué par les habitants de Naranjan. Sicuiracha venge sa mort. Ses conquêtes. Commencement de la ville de Wayameo. Pacimwané et Sucurawé, rois de Tzintzuntzan. Fête de la déesse Xaratanga. Ivresse de ses prêtres. Ils sont changés en serpents. Mouvement des Chichimèques. Wapeani et Pawacumé, fils de Sicuiracha, rois de Wayameo. Leurs conquêtes. Le pêcheur du lac de Patzcuaro. Pawacumé épouse sa fille. Son alliance avec le roi des îles. Commencement de la civilisation parmi les Chichimèques. Ils érigent des temples à leur dieu Curicaweri. Fondation de la ville de Patzcuaro. Guerre entre les Chichimèques et les Tarasques. Wapeani et Pawacumé sont tués. Leurs funérailles. Tariacuri, fils de Pawacumé. Son éducation. Ses conquêtes dans le Michoacan qu'il réunit tout entier sous son sceptre. Il le partage en trois royaumes, de Coyucan, de Patzcuaro et de Tzintzuntzan. Hicucaxé, roi de Patzcuaro. Son fils, frappé de la foudre, est adoré comme un dieu au temple d'Apupato. Tangaxoan, roi de Tzintzuntzan. Son successeur, Ziziz-Pandaré, réunit de nouveau tout le Michoacan. Division régulière de ce royaume. Charges et titres de la cour. Culte de Curicaweri et de Xaratanga. Dogmes et doctrines des Tarasques. Traditions antiques. Prière au soleil. Maladie des rois. Leurs obsèques. Cortége du monarque au tombeau. Accession du nouveau roi.

Avant de reprendre le fil de l'histoire mexicaine, nous voulons achever, autant que possible, de faire connaître au lecteur celle des autres contrées du plateau aztèque, dont les annales réunies serviront ensuite de texte à notre travail. En remontant, au nord-ouest,

les rivages de l'océan Pacifique, au sortir des frontières du Mixtecapan, on traverse successivement les anciennes seigneuries des Yoppi (1), de Cohuixco (2), des Cuitlatecas (3) et de Zacatollan (4), avant d'atteindre le fleuve Mexcala, qui les sépare des états du Michoacan (5). Ce beau royaume, voisin de celui de Montézuma, qu'il surpassait par sa civilisation, et peut-être aussi par une puissance plus réelle et plus solide, était regardé, au temps de la conquête, comme la contrée la plus riche et la plus productive en or et en argent, entre toutes celles que les Espagnols subjuguèrent depuis dans l'Amérique-Septentrionale. C'est, cependant, le Michoacan qui a laissé le moins de traces dans l'histoire et qui a été le moins connu de l'Europe : mais, il faut le dire aussi, c'est ce pays qui fournit le plus de métaux précieux à ses rapaces conquérants; ce sont ses rois qui, après s'être soumis, sans la plus légère défense, aux lieutenants de Cortez, subirent la mort la plus cruelle et la plus outrageante, pour satisfaire leur cupidité féroce; disons-le aussi, pour l'honneur de l'Eglise catholique, c'est là que l'épiscopat fonda, pour les malheureux vaincus, les bienfaits les plus solides et les plus durables.

(1) Les *Yoppi* formaient une seigneurie importante qui s'étendait vers la mer du Sud, aux frontières du royaume de Tututepec, et dont Tlacotepec et Yopitzinco étaient les cités principales.

(2) *Cohuixco*, grande province des Tlappanecas confinant avec la précédente, et qui s'étendait jusqu'à la mer Pacifique ; elle était divisée en plusieurs seigneuries importantes dont les principales étaient celles de Tepécuacuilco et de Tlachmalaçac (Texmaluca) et dont le port le plus connu était Acapulco.

(3) La province des *Cuitlatecas*, touchant à la précédente et baignée par l'océan Pacifique, avait pour capitale la cité importante de Mexcaltepec.

(4) *Zacatollan*, aujourd'hui *Zacatula*, province importante et riche dont la capitale, du même nom, se retrouve dans la bourgade de Zacatula, à l'embouchure du fleuve Mexcala ou rio de las Balzas, près de l'océan Pacifique.

(5) *Michoacan*, c'est-à-dire, Terre-Poissonneuse, dans la langue nahuatl. C'est le nom que les Mexicains donnaient à la région des Tarasques. Le Michoacan s'étend, sur une longueur de soixante-dix-huit lieues, depuis les montagnes basaltiques de Parangeo jusqu'au port de Zacatula, dans une direction de N. N. E. à S. S. E., avec trente-huit lieues de côtes sur l'océan Pacifique.

..n, les lacs et les fleuves, que la nature semble, à des-
.ir placés entre le Michoacan et les états voisins, lui ser-
frontières, aujourd'hui, comme au temps de la découverte
rique. Au nord-est, le royaume de Tonalan et le territoire
de Colima en sont séparés par le rio Pantla et le fleuve
..ana, auquel s'unit cette rivière, dix lieues avant d'aller
dans la mer Pacifique, dont le rivage continue ensuite à
le Michoacan, au sud-ouest, jusqu'à Zacatollan. Là les
capricieuses du Mexcala lui constituent d'autres limites,
et au sud, puis, à l'est encore, les riches provinces de
..co et de Matlatzinco, qui furent les dernières conquêtes
Mexicains de ce côté. Plus au nord, c'étaient les Mazahuas,
les fertiles vallées, ainsi que celles des Matlatzincas, s'éten-
dans les régions les plus froides de la Cordillière; enfin le
... majestueux du Tololotlan (1) et les rives pittoresques du lac
...ala formaient une barrière naturelle entre les Tarasques et
.. nombreuses populations othomies et chichimèques des états
de Guanaxuato et de Queretaro.

Situé sur le versant occidental des montagnes de l'Anahuac, le
Michoacan se présente, dans son ensemble, comme un pays de
..ines ondulées, entrecoupé de chaînes nombreuses et non
moins variées dans leurs formes que dans leurs altitudes; on y
retrouve, néanmoins, quoique plus modérément que dans l'Amé-
rique-Centrale, ce caractère étrange de mornes abrupts et sour-
cilleux, de précipices taillés à pic dans des profondeurs incalcu-
lables, qui se présente dans toute l'Amérique équinoxiale. Le
climat, généralement tempéré, mais plutôt chaud que froid, est
admirablement adapté à la culture de toutes les productions tro-

(1) Le fleuve *Tololotlan*, aujourd'hui rio Grande de Lerma, prend sa source dans les montagnes voisines de Toluca, entre par Acambaro dans l'état de Guanaxuato qu'il sépare du Michoacan, jusqu'à son entrée dans le lac de Chapala, d'où il sort sous le nom de rio Grande de Santiago et se jette ensuite dans la mer Pacifique, à peu de distance du port de San-Blas.

picales comme à la plupart des fruits de l'Europe méridionale (1). De grandes et belles rivières arrosent la contrée, surtout dans la direction du sud. On y voit également plusieurs beaux lacs, dont les plus grands sont le lac Chapala (2), ceux de Cuitzeo (3) et de Patzcuaro. Le dernier est, sans contredit, le plus remarquable (4), ses bords, encadrés dans un cercle de montagnes plus ou moins boisées, offrent des sites, comparables aux scènes les plus pittoresques de la Suisse et du nord de l'Italie, dont ils rappellent involontairement le souvenir; ses eaux, limpides et abondamment poissonneuses (5), fournissent à ses habitants un aliment facile à obtenir; c'est ce qui a fait donner à cette contrée le nom de Michoacan.

On n'a, jusqu'à ce moment, pu découvrir aucune espèce de document relatif à l'histoire du Michoacan antérieure au XIIIe siècle : on ne saurait douter, toutefois, que ses provinces aient eu le bonheur de participer à la civilisation toltèque, et tout porte à croire qu'elles appartenaient à la circonscription de la couronne de Tollan; mais leur situation sur le grand chemin de l'Anahuac avait dû les exposer des premières aux calamités qui accompagnèrent l'invasion des barbares. Les relations des diverses nations qu'on vit arriver au plateau aztèque sont d'accord

(1) Herrera, Hist. Gen. de las Indias-Occid., decad. III, lib. 3, cap. 9.

(2) Le lac de *Chapala*, le plus grand du Mexique, auquel les géographes mexicains donnent environ de trente-cinq à quarante lieues de long. de l'est à l'ouest, et depuis trois jusqu'à dix de large. On y voit plusieurs îles dont la plus grande, nommée Mexcala, renferme un fort appartenant à l'état de Xalisco. Une particularité de ce lac, c'est qu'il éprouve un flux et un reflux comme la mer. (Frejes, Hist. breve de la conquista de los estados independientes de Mexico, Zacatecas, 1838. Page 52.)

(3) Le lac de *Cuitzeo*, le second du Michoacan, peut avoir de 14 à 15 l. de tour; il est situé au nord de l'état, et exhale beaucoup d'hydrogène sulfuré.

(4) Le lac de *Patzcuaro*, le plus beau du Mexique, mesure environ douze lieues de circonférence sur une longueur de cinq environ du N. E. au S. E. Le poisson y est bon et très-abondant.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 42. — Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 3, cap. 9.

à ce sujet; elles nous montrent des familles nombreuses, quelquefois des tribus entières, qui, pour se fixer sur ce sol fertile, trompaient leurs frères et imaginaient des prétextes, pour n'être pas dans l'obligation de les suivre. La conséquence naturelle de ces invasions ne pouvait être que la ruine du Michoacan, la désolation de ses cités, et, en grande partie, l'anéantissement des arts, avec la ruine de toute vie policée. Une autre conséquence devait être le mélange des races et des langues : cependant les calamités qui frappèrent l'Anahuac n'y auraient pas produit des effets aussi meurtriers que dans la vallée, et il paraîtrait que la dépopulation aurait été moins grande que dans les régions environnantes. Il en résulta donc que les indigènes, ayant absorbé peu à peu les nations envahissantes, conservèrent davantage leur caractère original ; aussi les idées, transmises par les anciennes annales mexicaines, concernant la physiologie de la race toltèque, trouvent-elles particulièrement leur application parmi les habitants du Michoacan.

Les auteurs les partagent ordinairement en quatre classes distinctes, chacune ayant une origine et un langage différents : ce sont les Chichimèques, les Mexicains, les Othomis et les Tarasques (1). Le lecteur sait déjà ce qu'étaient les premiers : on les trouvait surtout sur la frontière du nord-est ; ils faisaient partie, plus ou moins, de ces montagnards sauvages refoulés dans les forêts par la civilisation, et qui n'avaient pu se décider à embrasser le joug d'une vie policée. On sait cependant qu'un grand nombre d'entre eux reconnaissaient la souveraineté des princes tarasques, et leur prêtaient en cas de besoin l'aide de leurs arcs; leur langue, suivant toute apparence, était la « Pame, » qui est parlée encore aujourd'hui par des populations analogues, auxquelles on donne le nom de Chichimèques, dans les montagnes de Tzichu (2).

(1) Herrera, ibid. ut sup.
(2) Memoria Corografica y estadistica del Estado de Guanajuato, en el Bo-

Ceux qu'on désignait sous le nom de Mexicains étaient des restes de quelques tribus de la langue nahuatl, séparés de leurs frères durant leur marche, ou plutôt des Mexicains des frontières internes, en fuite, par une raison ou par une autre, dans le Michoacan. Sous le nom d'Othomis, on comprenait généralement les restes des nations primitives, répandus dans les hautes vallées qui bornent l'Anahuac à l'occident, et que la nature sauvage de ces régions avait, en grande partie, préservées de l'invasion barbare. Outre les Othomis proprement dits, c'étaient, au nord, les Mazahuas, qui étendaient leurs villages jusqu'à peu de distance de l'ancien Tollan ; au sud-ouest, la fertile province de Matlatzinco, dont Tolucan avait été longtemps la capitale. Isolés des grands théâtres de la guerre, au sein de leurs agrestes campagnes, ses princes, alliés des Tarasques, y conservèrent leur indépendance presque jusqu'à la dernière période de l'existence mexicaine; les lois antiques des Toltèques y étaient demeurées en vigueur, et l'ordre de succession au trône n'y avait subi aucune altération (1). Les Matlatzincas étaient moins policés que leurs ancêtres; le seul de leurs dieux dont on ait gardé le souvenir était Coltzin (2), à qui ils immolaient quelquefois des victimes humaines, mais en les étouffant dans une sorte de filet. Ils étaient laborieux, et leurs champs passaient pour les mieux cultivés et les plus soignés de tout le pays (3).

Les Tarasques, avec lesquels ils paraissent avoir eu une grande affinité, composaient, à vrai dire, la véritable population du Michoacan. Ils étaient généralement d'une taille élevée, bien faits et

letin de la Soc. Mex. de Geogr. y Estadistica, año de 1850. — La montagne de Tzichu couvre la frontière nord-est de l'état de Guanajuato.

(1) Zurita, Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne, page 389. (Coll. des Mém. sur l'Amérique, trad. par Ternaux-Compans.).

(2) Sahagun, Hist. gen. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29. — *Coltzin*, c'est-à-dire, l'Aïeul ou le Tortueux.

(3) Id., ibid.

l'une couleur moins cuivrée; dans leurs manières et leur langage, ils étaient élégants et polis (1). Qui étaient les Tarasques? d'où leur venait ce nom? Sahagun, qui les appelle aussi Quaochpanmé (2), c'est-à-dire, les têtes rasées, parce que les hommes et les femmes portaient, habituellement, les cheveux fort courts, fait dériver ce nom d'un dieu Taras ou Toras, qu'il dit être le même que le Mixcohuatl des Chichimèques. S'il en était ainsi, cette étymologie nous ramènerait à l'invasion des Toltèques, ce qui est loin d'être invraisemblable, d'autant plus qu'on se rappelle qu'Amimitl, un des premiers Mixcohuas, était, au dire d'un autre auteur (3), adoré, au Michoacan, comme un des héros fondateurs de ce royaume. Les auteurs téo-chichimèques (4) font sortir les Tarasques des Sept-Grottes, ainsi que les autres populations du plateau aztèque; l'explication qu'ils donnent de leur nom est assez singulière. Leur migration, disent-ils, étant fort nombreuse, ils se trouvèrent arrêtés, au passage du fleuve Tololotlan, faute de barques pour se transporter à l'autre bord; ils auraient alors construit des radeaux avec de forts troncs d'arbres, et, comme ils n'avaient point de cordes, ils se seraient servis, pour les attacher ensemble, de leurs maxtlis. Pour couvrir leur nudité, ils auraient pris les huipils ou chemisettes de leurs femmes, d'où ils auraient adopté, depuis, l'usage de porter des tuniques au lieu de caleçons. C'est en les voyant ensuite que les Mexicains leur auraient donné le nom de Tarasques, à cause du bruit que faisaient leurs parties naturelles, en frappant contre leurs jambes, lorsqu'ils se mettaient à courir (5). . . .

Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, nous savons, par le récit d'un auteur indigène (6), que le Michoacan était entièrement

(1) Herrera, ibid. ut sup.
(2) Sahagun, ibid. ut sup.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 29.
(4) Munoz-Camargo, Hist. de la republ. de Tlaxcallan.
(5) Id., ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, etc., tom. II, cap. 13.
(6) Relacion de las cerimonias y ritos y poblacion y gobernacion de los

occupé et civilisé lorsque les tribus chichimèques, destinées à établir, plus tard, leur empire sur ces belles provinces, commencèrent à y émigrer. Tout porte à croire qu'elles étaient de la même race que les Aztèques, qui, au treizième siècle, descendirent dans l'Anahuac ; leurs chefs se disaient les frères des Quaquatas qui s'établirent dans la province de Matlatzinco (1), vers le même temps où la sœur de Huitzilopochtli fondait là la ville de Malinalco. L'ensemble du Michoacan était alors partagé irrégulièrement en un grand nombre de petits états, dont les populations principales se reconnaissaient elles-mêmes sous le nom de Bétamas et d'Excomachas (2). Le plus puissant de leurs chefs était le roi des îles de Patzcuaro, à qui on donnait le titre d'El-Henditaré, c'est-à-dire, de Seigneur par excellence : plusieurs villes de terre ferme reconnaissaient sa suprématie, et un certain nombre de tribus chichimèques, établies antérieurement dans le pays, s'étaient soumises à son autorité.

A peu de distance du rivage du nord s'élevait la ville de Naranjan, seigneurie indépendante, gouvernée alors par Ziranziran-Camaro (3). C'est dans les forêts voisines de cette ville qu'on voit apparaître, pour la première fois, les guerriers nomades qui devaient, plus tard, fonder leur domination sur ces lieux, d'une manière permanente : on les nommait les Chichimèques-Wanacacés (4). Ils sortaient, disaient-ils, d'une contrée lointaine, appelée Bayameo (5),

Indios de la provincia de Mechoacan, hecha al Ilmo señor Don Antonio de Mendoza, virrey y gubernador de esta Nueva-España, MS. appartenant au Col. Peter Force de Washington.

(1) Ibid. — Sahagun, parlant des Quaquatas, dit qu'on les appelait ainsi parce qu'ils avaient la tête serrée avec leurs frondes, afin de les avoir toujours à la main.

(2) Relacion de las cerimonias, etc.

(3) La rareté des documents qui existent sur l'histoire du Michoacan nous a engagé à conserver intégralement tous les noms que nous avons rencontrés et qui serviront peut-être de jalons à des recherches ultérieures.

(4) Nom probablement de la famille des rois de Michoacan.

(5) *Bayameo*, ou *Bayamer*, nom qui ressemble beaucoup à celui de *Bayamo*,

berceau de leurs dieux et de leur race. Chasseurs intrépides, ainsi que les autres chefs septentrionaux qui les avaient précédés, ils entrèrent, en courant le lièvre et le serpent, dans les plaines fertiles dont ils s'apprêtaient à faire leur proie, ayant à leur tête Iri-Ticatamé (1), qui portait de droit Curicaweri, le dieu de sa tribu. Ils s'arrêtèrent dans le bois de Wiriu-Quarampejo, à la lisière duquel on voyait les édifices de Naranjan. Leur premier soin fut de bâtir un autel grossier à la divinité protectrice de leurs familles, sous les grands arbres qui ombrageaient leurs cabanes. C'était annoncer leur résolution de se fixer dans ces lieux. Les populations voisines en conçurent une profonde alarme. La présence des Chichimèques-Wanacacés, au milieu de leur héritage, était d'un augure sinistre pour leur repos : en effet, Iri-Ticatamé venait d'envoyer des hérauts au seigneur de Naranjan, pour lui signifier qu'il eût à faire porter du bois à l'autel de Curicaweri. C'était une manière de lui donner à comprendre qu'il devait se résoudre à payer un tribut aux Chichimèques, sous la forme d'une offrande religieuse, ou se préparer à la guerre. Les prêtres de Naranjan, réunis autour de leur prince, inclinaient vers le dernier parti. Ils avaient allumé l'encens dans leurs cassolettes, tout prêts à commencer leurs conjurations contre les envahisseurs de leur pays.

Mais Ziranziran-Camaro les apaisa : il leur parla, d'un ton modéré, du nombre et de la force des Chichimèques, de la valeur de leur chef, leur démontrant qu'on ne pouvait les vaincre que par la ruse, et que le temps ne manquerait pas de leur en offrir l'occasion. Alors faisant entrer les guerriers d'Iri-Ticatamé : « Vous « voyez sa puissance, ajouta-t-il ; donnons-lui notre sœur, afin « qu'elle travaille à le couvrir et à l'habiller, et qu'elle lui prépare « sa nourriture (2). Qu'on aille aux dieux de la montagne, afin d'y

qu'Alegre nous donne pour celui d'une tribu de Yaquis, située au bord du fleuve de ce nom.

(1) *Iri* paraît être un titre ou un pronom, et *Ticatamé* le nom du chef.

(2) Ces paroles dépeignent parfaitement les attributions de la femme dans ces contrées : tisser les vêtements de son époux ; lui faire son pain et cuire sa

« couper du bois pour faire des flèches et des arcs, et que notre « sœur parte pour aller coucher avec le dieu Curicaweri (1) ».

Les vassaux de Ziranziran s'empressèrent d'obéir aux ordres de leur seigneur ; ils portèrent aux Chichimèques des provisions de toute espèce avec des vivres frais pour toute la tribu, ainsi que des vêtements pour leurs chefs (2) et pour la mère de Curicaweri. Ils offrirent des dons aux dieux célestes, et menèrent à la cabane d'Iri-Ticatamé une parente de Ziranziran, destinée à devenir l'épouse du chef des Wanacacés. De ce mariage naquit un fils qui reçut à sa naissance le nom de Sicuiracha. Lorsqu'il fut en âge d'être séparé de sa mère, Iri-Ticatamé le remit entre les mains des prêtres de la montagne d'Oricuarapejo ; ceux-ci lui enseignèrent à veiller la nuit auprès des autels, et à aller chercher dans la forêt le bois destiné aux sacrifices. En même temps, ils lui apprenaient l'exercice des armes et l'envoyaient prendre le gibier nécessaire aux holocaustes. Étant devenu plus grand, ils le chargèrent d'aller chasser à l'occasion de la fête qui se célébrait près de Zacapo, en l'honneur de Wacamcuaro (3) ; mais les bêtes qu'il traqua s'échappèrent blessées de sa main, et allèrent mourir aux champs de Qmereeuaro. Les femmes, étant sorties pour chercher des gerbes de maïs qu'elles destinaient à la fête, trouvèrent le gibier mort.

On alla le dire aussitôt au seigneur de Naranjan (4) : celui-ci y vit un signal funeste pour Sicuiracha et pour les Chichimèques ; il assembla les prêtres et les chefs de ses vassaux, et tint conseil avec eux. Iri-Ticatamé, prévenu de leurs mauvais desseins, prit

nourriture, telles étaient généralement les occupations des femmes, telles elles sont encore parmi un grand nombre de populations indiennes.

(1) Le dieu désigne souvent son prêtre, et souvent aussi le prêtre est nommé à la place du dieu dans les histoires américaines.

(2) Le texte parle de vêtements pour les dieux célestes, c'est-à-dire, comme plus haut, pour les chefs qui portaient chacun le sien.

(3) Fête, dit le texte du MS., qui se célébrait le 25 octobre.

(4) Apparemment que c'était un crime de blesser le gibier sans le tuer immédiatement.

alors la résolution de changer de demeure. Il en fit part à sa tribu, et, s'étant chargé de son dieu Curicaweri, il se transporta, avec sa famille, au lieu nommé Quereqtò (1) : sa femme l'avertit qu'elle avait également son dieu, nommé Wasoricuaré ; elle alla le prendre et l'apporta dans sa nouvelle habitation, enveloppé dans une étoffe précieuse (2). Mais avec l'inconstance naturelle à cette race de chasseurs que le contact des Tarasques n'avait pas encore réussi à fixer, ils ne tardèrent pas à quitter cet endroit : ayant trouvé une localité plus convenable, nommée Zichajucuerò, à trois lieues de la ville de Michoacan (3), ils s'y firent bâtir une maison et des autels pour le culte des dieux.

Dans l'intervalle, Sicuiracha avait grandi ; il était devenu un homme et un chasseur intrépide ; mais les parents de sa mère n'avaient pas oublié que c'était par la violence qu'une de leurs filles était devenue l'épouse du chef des Chichimèques et que la naissance de son fils était une tache à leur honneur. Iri-Ticatamé était devenu vieux ; avec sa force il avait perdu son courage, et les hommes de sa tribu, plus ou moins énervés eux-mêmes par l'âge ou par le repos, paraissaient offrir plus de chance de réussite aux coups de leurs ennemis. Oresta était alors prince de Cumachen et prêtre du dieu Tiresupemé, dont tout le monde redoutait la puissance. C'est à lui que s'adressèrent les seigneurs de Naranjan : ils lui envoyèrent un présent de plumes et d'or, en le suppliant de leur prêter l'appui de ses armes contre les barbares et de revêtir le dieu en leur faveur (4). Oresta n'avait pas moins de mo-

(1) La plupart des lieux dont il s'agit ici paraissent avoir été à fort peu de distance les uns des autres.

(2) Chaque tribu, chaque famille, souvent chaque personne avait son dieu ou ses génies particuliers, à peu près comme les teraphim de Laban qu'enlevait à l'insu sa fille Rachel.

(3) Ainsi dit le texte : cette ville est alternativement nommée Michoaçan et Tzintzuntzan.

(4) Le texte ne dit pas s'il s'agit d'habiller le dieu ou bien, pour le prêtre, de se revêtir de la divinité, comme le grand-prêtre des Israélites le faisait, en revêtant l'éphod, afin de consulter le Seigneur.

tifs qu'eux de craindre la présence des Chichimèques; il entra facilement dans les desseins de ceux de Naranjan et leur envoya ses soldats pour les aider à faire la guerre à Iri-Ticatamé.

Les deux partis réunis ne tardèrent pas à marcher contre le lieu où demeurait le chef des Wanacacés; mais ils avaient tenu leur dessein secret, désirant le surprendre avant qu'il eût eu le temps d'appeler autour de lui les guerriers de sa tribu. En longeant les bords du lac, ils rencontrèrent sa femme : celle-ci comprenant aussitôt le danger qui menaçait Iri-Ticatamé, voulut courir pour le prévenir; mais eux, l'arrêtant, lui reprochèrent sa partialité pour les ennemis de son peuple : « Nous sommes tes « frères, lui dirent-ils; nous sommes les maîtres de ces montagnes, « dont nous sommes descendus aujourd'hui pour venger notre « injure et la tienne, pour venger la mort de nos frères, tués par « ces étrangers. » Mais elle refusa courageusement de les entendre, et chercha à se débarrasser de leurs mains pour aller au secours de son mari. Elle n'en eut pas le temps; ils arrivèrent avant elle et attaquèrent en grand nombre le village des Chichimèques. Iri-Ticatamé, environné d'ennemis dans sa maison, se défendit en vaillant guerrier, malgré le poids de sa vieillesse. Quelques hommes étaient accourus à son aide, au premier bruit de l'attaque; ils firent durer la lutte assez longtemps pour tuer encore une partie des assaillants; mais enfin, le nombre l'emportant sur la valeur, la maison du chef des Wanacacés fut prise d'assaut, et il tomba mort sur un monceau de cadavres. Sa femme arriva pour le voir expirant : les ennemis firent de vains efforts pour l'emmener avec eux; fidèle à son devoir jusqu'au dernier moment, elle resta, malgré eux, auprès du corps de son époux, tandis qu'ils se retiraient, emportant le dieu Curicaveri, après avoir mis le feu à la maison.

Pendant que la ruine tombait sur la demeure de son père, Sicuiracha chassait tranquillement dans les bois, à quelques lieues de son village. A la première alarme, on était couru l'avertir; mais il n'arriva que pour être témoin du deuil de sa mère pleu-

rant sur Iri-Ticatamé, à la lueur des flammes qui éclairaient son cadavre. Il lui demanda ce que tout cela voulait dire. « Ce sont « tes oncles, répondit-elle, c'est ton aïeul, qui ont fait toutes ces « choses et qui ont enlevé le dieu Curicaweri. »

Ces paroles, en inspirant à Sicuiracha le désir de la vengeance, firent de lui un héros ; il réunit à la hâte le petit nombre de Chichimèques échappés au massacre, et, le cœur brûlant de colère, il se met avec eux à la poursuite des ennemis. Déjà le dieu dont ils avaient voulu faire leur prisonnier s'était chargé de leur châtiment ; il leur avait donné la dyssenterie, accompagnée de maladies honteuses et leur avait en même temps inspiré le goût des boissons enivrantes. Sicuiracha ne tarda pas à les rencontrer : il les trouva dans un état d'ivresse terrible, étendus dans le chemin, et le dieu dans son arche, abandonné au pied d'un chêne. Alors il saisit sa divinité protectrice, et, dans le premier transport de la vengeance, il tomba avec fureur sur ses ennemis, dont un grand nombre passa, sans s'éveiller, du sommeil de l'ivresse à celui de la mort. Il fit le reste prisonnier, s'empara de leur or et de leurs riches vêtements, et les amena à Wayameo (1), où il avait sa demeure. C'est ainsi que les guerriers de Naranjan et de Cumachen devinrent les esclaves du fils d'Iri-Ticatamé. Les plus puissants n'obtinrent d'être libérés qu'à des conditions avantageuses pour Sicuiracha ; il en profita pour étendre sa puissance et la faire reconnaître de tous, en obligeant les princes voisins à lui décerner, avec les rites et les cérémonies en usage parmi eux, le titre de roi, dont aucun des chefs chichimèques n'avait encore joui jusque-là.

Sicuiracha songea, dès lors, à ériger des autels à ses dieux, et spécialement à Curicaweri, à la protection duquel il croyait de-

(1) « Wayameo, où était sa maison, près de Santa-Fé et de la ville de Me« choacan, etc. », dit le MS. — Nous trouvons que Wayameo ressemble étonnamment au Bayameo ou Bayamer, d'où étaient sortis les Wanacacés. Ce nom aurait-il été donné en mémoire du premier ?

voir sa grandeur. Il lui bâtit un temple, et, ayant fait venir des prêtres, il leur donna des maisons à l'entour, afin qu'ils prissent soin de son culte et lui offrissent des sacrifices. Telle fut l'origine de la ville de Wayameo, qui devint ainsi la première capitale des rois chichimèques du Michoacan. A la suite de cette institution, il porta les armes dans les seigneuries qui environnaient la sienne; il fit des conquêtes relativement importantes, et ajouta à ses domaines plusieurs villages dont la réunion lui donna un rang distingué parmi les petits rois qui se partageaient alors cette contrée. Après un règne aussi long que glorieux, Sicuiracha mourut à Wayameo, et on l'enterra solennellement au pied du temple qu'il avait édifié à Curicaweri. Ce prince laissait deux fils, Pawacumé et Wapeani, qui, après lui, gouvernèrent conjointement ses états (1).

Vers le même temps, Tarigaran régnait avec ses deux frères, Pacimwané et Sucurawé, sur les riches populations qui habitaient le rivage méridional du lac. Leur cité principale était Tzintzuntzan (2), la plus belle et la plus considérable de toute la région du Michoacan. C'est là qu'on voyait s'élever, sur une colline dominant le lac et les îles, le grand temple de la déesse Xaratanga et de son fils Manowapa (3). Xaratanga était la divinité la plus redoutée de tout le pays, celle à laquelle on rendait le plus d'hommages à cette époque; elle avait, pour la servir, un collége

(1) L'obscurité du MS. laisse du doute à cet égard. Ces deux princes régnèrent-ils ensemble ou bien se partagèrent-ils les états de leur père, c'est ce qu'on ne voit pas clairement; il est également douteux si Curatamé, qu'en un endroit du MS. on donne pour fils de Wapeani, n'était pas plutôt son père, aussi bien que de Wapacumé, et si ces deux princes n'étaient pas plutôt les petits-fils que les fils de Sicuiracha.

(2) Le MS. appelle cette ville continuellement Michoacan; son vrai nom était *Tzintzuntzan*, quoiqu'en un endroit du MS. on l'appelle aussi *Yawaro*. Cette diversité de noms peut provenir des différents quartiers de la ville; on sait que chacun de ces quartiers avait le sien en particulier.

(3) Qui était la déesse *Xaratanga*, qui était son fils *Manowapa*, c'est ce que l'historien n'explique pas.

nombreux de prêtres qui portaient le titre de Watarecha (1); chaque jour avait des heures réglées pour les sacrifices, et le bois qu'on brûlait sur ses autels, on devait l'aller chercher dans la forêt d'Atamataho (2), sur les frontières de Wayameo; les prêtres en profitaient pour en offrir quelquefois au temple de Curicaweri, qui commençait à avoir un nom respecté chez les peuples voisins. De leur côté, les Chichimèques, rendant honneur pour honneur, s'empressaient souvent de couper du bois et de le porter au sanctuaire de Xaratanga.

Or il arriva qu'un jour les prêtres de la déesse se préparaient à célébrer sa fête. Tarigaran était venu pour y assister avec ses frères et une suite nombreuse de vassaux : ils tressèrent des guirlandes de fleurs, dont ils ornèrent les images de la déesse et de son fils, ainsi que les autres statues des dieux qu'on voyait dans les édifices du temple, après quoi ils offrirent du maïs, des frijoles avec diverses autres choses; mais, les trois princes ayant trop bu, la déesse, irritée, les rendit ivres pour les châtier de leur irrévérence. Dans cet état, comme ils chancelaient sur leurs jambes, ils eurent peur, et ils cherchèrent les moyens de détruire les effets de la boisson. En conséquence, ils envoyèrent leurs femmes chercher du poisson, persuadés que, en le mangeant, ils dissiperaient aisément les fumées de l'ivresse (3). Mais la déesse avait caché le poisson et empêchait qu'on pût le prendre; les femmes, ayant fait de vains efforts, ne trouvant qu'un grand serpent, le portèrent aux prêtres, qui le firent cuire, et, au coucher du soleil, le mangèrent avec les princes, accompagnant ce mets de tourtes de maïs. Mais, à minuit, Tarigaran, ainsi que ses frères et les prêtres, s'aperçurent avec horreur qu'ils se changeaient en serpents;

(1) Était-ce leur nom de famille ou le titre générique de leur office?

(2) *Atamataho*, non loin de Santa-Fé, dit le MS. C'est encore aujourd'hui Santa-Fé de la Laguna, à l'extrémité nord-est du lac de Patzcuaro.

(3) « Vers la ville des Chichimèques de Wayameo; or ces Chichimèques « s'appelaient *Hiyoca*. » (Relacion de las ceremonias y ritos, etc.)

bientôt la métamorphose fut complète. Dans leur affliction, ils allèrent se jeter dans le lac et nagèrent vers la ville de Wayameo. Ils abordèrent en ce lieu, en poussant des gémissements plaintifs et entrèrent dans la montagne de Tiriacuri, contre laquelle était bâtie la ville : là ils disparurent, et ce lieu s'appela depuis de leur nom Quahueyucha-Zecüaro (1).

Les Chichimèques de la tribu Wacusecha, témoins de ce prodige, en tirèrent un augure favorable. La seigneurie de Tzintzuntzan demeurait abandonnée sans maîtres ; ils en profitèrent pour s'étendre sur ses frontières. Un chef nommé Tarapecha Chanhori, emportant son dieu Odecawecara, alla prendre possession du village de Curincuaro-Achurin et s'y fixa. Ipinchuani alla, avec son dieu Tiripénié-Xugapeti, au lieu appelé Pechetaro ; il s'en empara et y fit sa demeure.

Toute la contrée était bouleversée de nouveau, chacun se préparait à la guerre. En voyant les mouvements des Chichimèques, les anciens Tarasques étaient remplis d'épouvante ; il semblait que l'ère des invasions qui avaient naguère ensanglanté leur patrie fût prête à recommencer. Wapeani et Pawacumé, qui, depuis la mort de leur père, étaient demeurés tranquilles à Paceo, avaient pris les armes à leur tour, jetant des regards de convoitise sur les belles régions qui les environnaient. Chargeant sur leurs épaules l'arche vénérée de Curicaweri, ils signalèrent le rocher de Capacureo qui dominait le lac, en disant que le dieu leur avait ordonné d'y édifier un autel. Les guerriers de leur tribu entendirent avec joie ces paroles ; ils marchèrent en avant, et, de gré ou de force, les vassaux de Capacureo durent se soumettre aux fils de Sicuiracha ; ceux de Patamagua-Nacarabo plièrent à leur tour. Ce fut en ce lieu que les dieux, frères de Curicaweri, se séparèrent ; chacun des chefs chichimèques, prenant le sien, alla se fixer au lieu que la victoire lui donna. Pour lui, continuant le cours de ses con-

(1) Nous rapportons cette légende telle que la donne le MS.

jettes, il chassa tour à tour le gibier sur les terres voisines, passant d'une montagne à l'autre, et jetant la terreur dans les populations d'alentour (1).

Cuyupuri, chef des prêtres qui avaient succédé, aux autels de Xaratanga, à ceux que la déesse avait métamorphosés, finit par prendre l'alarme à son tour, en voyant son territoire sacré envahi par les Chichimèques. Mais ceux-ci s'empressèrent de le rassurer, et, sur leur invitation, il transporta sa divinité auprès des lieux mêmes où les serpents avaient disparu (2). Trouvant ensuite des conditions plus favorables pour l'établissement de son culte, il se transféra à Sipico, sur le bord du lac; il y bâtit un nouveau temple, ainsi que des bains et un édifice pour le jeu de pelote (3). Il y fit un séjour de plusieurs années; mais ensuite il finit par suivre les Chichimèques sur la montagne de Haracotin (4), où Wapeani avait momentanément fixé sa demeure.

Cependant la guerre continuait avec plus ou moins de vivacité; le fils de Sicuiracha portait ses armes tantôt sur un territoire et tantôt sur un autre, soumettant à sa domination les divers villages des bords du lac qui, naguère, reconnaissaient pour chefs Tarigaran ainsi que les prêtres de Xaratanga; mais aucune des îles situées sur cette belle nappe d'eau n'avait encore admis les Chichimèques, et nul de leurs chefs n'avait eu le bonheur de contempler de près leurs verts ombrages. Du haut du mont d'Atupen, qu'il venait de gravir, Wapeani embrassait un jour du regard le noble archipel qui s'encadrait, avec tant de grâce, dans le con-

(1) L'auteur anonyme dit souvent chasser à tel endroit, pour porter la guerre et conquérir, et Curicaweri est désigné comme le conquérant.

(2) Ce lieu est appelé ici Tariacaherio. Nous ne sommes cependant pas absolument certain de l'orthographe de ce mot.

(3) Amusement sacré et, comme nous avons dit ailleurs, qu'on retrouve chez toutes les populations dont le culte avait quelque relation avec celui des Toltèques.

(4) Avant d'arriver à Haracotin, il transporta tour à tour la déesse à Oricutu, Wiramangarum, à Watapu, qu'on appelle actuellement San-Angel, dit le MS., enfin à Taziara-Acueziran, puis à Haracotin.

tour pittoresque de ses montagnes. De l'une des îles s'élevait une pyramide dont l'œil pouvait mesurer facilement la hauteur et les formes.

Apercevant un pêcheur qui venait de jeter ses filets à quelque distance du lieu où il était, il l'appela : le pêcheur, effrayé, parut disposé à s'éloigner dans son canot et à regagner les rivages opposés ; mais, intimidé par les menaces des Chichimèques, et voyant leurs arcs bandés au-dessus de sa tête, il laissa sa barque et s'avança vers leur chef. Aux questions de Wapeani, il répondit que l'île dont il voyait le temple était celle de Xaracuero (1), et que l'autre était Pacandan (2) ; il fit connaître aussi les noms des dieux qu'on y adorait (3), et celui du roi Curicaten, à qui l'on donnait le titre d'El-Henditaré (4). Il ajouta qu'il y avait également des Chichimèques dans ces îles, mais qu'ils ne parlaient pas la même langue que les Wanacacés. Wapeani répliqua : « Nous pensions être ici les seuls de notre race ; mais nous « sommes tous, cependant, d'une même famille. Et toi, demandèrent ensuite les guerriers de sa suite, comment t'appelles-tu ? « — Mon nom est Curipajan, répondit le pêcheur. — As-tu des filles ? « — Non, je n'en ai point, répondit-il. — Tu mens, s'écrièrent « les Chichimèques, tu as des filles. — Non, non, seigneurs, « je n'ai point d'enfants, reprit le pêcheur effrayé, je suis vieux « et hors d'état d'en avoir. — Nous savons que tu as des filles,

(1) *Xaracuero*, autrement dite *Warucatem-Hacicurin*.

(2) *Pacandan*, appelée aussi *Tiripitihonto* et *Wanquipen-Haxixurin*. C'est la plus grande et la plus fertile des cinq îles du lac de Patzcuaro. Les autres îles sont Xanicho, qui est la plus belle, Yunuan et Tecuen.

(3) Les dieux de Xaracuero étaient Hacuizé-Capemé, Sulic, Parupé, Cuxareti, Nurité, Xariné-Warichu, Ocuari et Tanga-Churani. — Ceux de Pacandan étaient Chupi Tiripemé, Onacihicecha et Suhza-Camawaperi.

(4) Le texte dit que les Chichimèques demandèrent comment s'appelait l'île, et le pêcheur répondit : El-Henditaré (ce qui est seigneur) ; mais ailleurs il donne à cette île les noms de Xaracuero, autrement dit Warucatem-Hacicurin. Le titre d'El-Henditaré se donnait ainsi apparemment à cause du roi des îles qui y demeurait.

« reprirent les Chichimèques, nous te le disons, non pour leur « faire du mal, mais parce que nous voulons avoir des femmes de « ces îles. Le dieu Curicaweri nous a promis cette terre et cette « eau ; tout cela doit être notre partage. »

Alors le pêcheur répondit : « J'ai une fille, mais elle est petite « et laide; elle ne vaut pas la peine que mon seigneur la regarde. « — N'importe, dirent les Chichimèques, va la chercher; ne dis « rien à personne; amène-la demain, et reviens ici avec elle. »

Le pêcheur alors se retira. Le lendemain, il arriva, conduisant sa fille; Wapeani n'était pas encore au rendez-vous. Après s'être fait attendre assez longtemps, il vint avec ses Chichimèques, et, trouvant la fille à son gré, il l'emmena avec lui, en ordonnant au pêcheur, si on le questionnait à ce sujet, de dire au seigneur de Xaracuero que les Chichimèques l'avaient enlevée et faite esclave.

Wapeani alla fixer alors sa demeure à Tarimi-Chundido, village situé à un quart de lieue du lac (1), à l'ouest de Tzintzuntzan; mais, au lieu de garder pour lui la fille du pêcheur, il la donna à son frère Pawacumé, qui l'épousa. En prenant ainsi une femme de ces contrées, à quelque rang qu'elle appartînt, ce chef croyait acquérir un nouveau droit aux territoires que Curicaweri avait promis aux Chichimèques-Wanacacés. Au bout d'un an, la fille du pêcheur lui donna un fils qui reçut, en naissant, le nom de Tariacuri. Celui-ci fut le second roi de la race chichimèque parmi les Tarasques (2), et le véritable fondateur de la monarchie au Michoacan.

A la suite de ces choses, le roi des îles, ayant appris le mariage de la fille du pêcheur avec le prince chichimèque, en conçut de l'ombrage; il appela le père et lui demanda, d'un ton de colère, pourquoi il avait donné sa fille à Pawacumé.—« Seigneur, répondit-il,

(1) « *Tarimi-Chundido*, qui fut depuis un des quartiers de Patzcuaro, » dit le texte.

(2) Nous laissons ce nom de Tarasques à l'ancienne race pour la distinguer des Chichimèques.

ils me l'ont enlevée. » Alors il assembla les divers seigneurs du voisinage, et délibéra avec eux sur les moyens à prendre pour arrêter les usurpations des Wanacacés. Tous furent d'avis que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de séduire les deux chefs et de les amener, par l'appât des honneurs et des richesses, à s'établir parmi eux. « Nous voulons aussi donner nos filles aux Chichimè-« ques, s'écrièrent-ils; que Pawacumé et Wapeani viennent « parmi nous; nous ferons le premier sacrificateur au grand « temple, et son frère sera le prêtre du dieu Cuangari-Chan-« gatun. » Là-dessus, ils envoyèrent aux deux frères des députés chargés de présents, qui leur firent, d'une manière flatteuse, l'offre de passer aux îles. Pawacumé et Wapeani, enivrés de leurs éloges et éblouis des dons magnifiques qu'ils étalèrent à leurs yeux, acceptèrent, pleins de joie, les propositions du roi de Xaracuero, et s'embarquèrent aussitôt avec eux.

En abordant au rivage, ils trouvèrent tous les seigneurs assemblés pour les recevoir. La population entière était dans l'allégresse, et ce fut au milieu des applaudissements universels qu'ils arrivèrent au palais. Avant de les présenter au roi, on les amena au bain; là des laveuses vinrent leur laver tout le corps; un barbier (1) leur coupa les cheveux, qu'on trouvait trop longs, les parfuma, les tressa avec soin, et, après qu'on les eut revêtus de bijoux et de riches habits, on les conduisit devant le souverain. Il y eut alors un banquet somptueux, à la suite duquel Pawacumé fut investi de la dignité de sacrificateur, et son frère de celle de prêtre du dieu.

Tout le monde paraissait également satisfait de cet état de choses; mais on avait compté sans les Chichimèques restés à la côte. Ces guerriers, ne voyant pas revenir leurs princes, s'embarquèrent, à leur tour, pour les îles. Ils allèrent trouver le roi et, se plaignant avec amertume qu'on leur eût enlevé les deux frères que

(1) « Le barbier » est textuel, ainsi que les autres détails.

Curicaweri avait choisis pour ses gardiens, ils le menacèrent de lui faire la guerre, s'il ne se hâtait de les renvoyer. Curicaten, justement effrayé de leur force et de leurs menaces, leur promit la satisfaction qu'ils demandaient ; Pawacumé et Wapeani cédèrent à regret à ses ordres et retournèrent, avec leurs guerriers, à leur ancienne demeure.

Cependant le séjour qu'ils avaient fait parmi les Tarasques leur avait inspiré des idées nouvelles. Comprenant les douceurs d'une vie policée, ils avaient pris la résolution de faire participer les Chichimèques à ses avantages. Cette entreprise n'était pas sans difficultés. Malgré le long intervalle qui s'était écoulé depuis l'établissement des tribus wanacacées dans le Michoacan, elles étaient loin d'avoir renoncé aux habitudes barbares de leurs frères : la vie nomade avait encore trop de charmes ; on le voit dans les fréquents changements de demeure des deux frères eux-mêmes et de l'arche de Curicaweri. Prêtres du dieu, en même temps que princes de leur tribu, ils reconnaissaient qu'il n'y avait qu'un moyen de fixer les pas de leurs guerriers et d'arrêter leur humeur inconstante; c'était de faire parler la divinité, comme ils avaient vu qu'elle parlait aux habitants des îles.

Quelque temps se passa encore après leur retour, sans rien changer à leurs anciens usages : mais un jour ils annoncèrent que le dieu des enfers (1) leur était apparu en songe, et leur avait commandé de bâtir des temples en l'honneur de tous les dieux des Chichimèques. Chaque tribu, chaque famille étaient intéressées à cet oracle ; elles en écoutèrent avec respect le décret, et, obéissant aux injonctions de leurs princes, elles se mirent en devoir de chercher en quels lieux il convenait de mettre à exécution les volontés que leur dictait le ciel. Tout près de Tarimi-Chundido s'élevait une colline abrupte, couverte de grands bois, dont l'ombre épaisse était rarement troublée par les rayons du soleil. C'est en cet endroit que

(1) Qui était ce dieu des enfers, c'est ce que le texte n'explique pas : il paraîtrait que Xaratanga était une divinité des enfers.

les deux frères guidèrent les pas du peuple chichimèque. Sur la cime du mont ils découvrirent une source merveilleuse dont les eaux coulaient en abondance sous le riche feuillage de la forêt. Cette fontaine porta depuis le nom de Cuirizcatero (1). A cet aspect, qui semblait répondre à leurs désirs, tous ensemble s'écrièrent : « Voici le lieu annoncé par les dieux, Zacapu Homacutia « Patzcuaro (2) » Le nom de Petezecua (3) demeura depuis à cette place, que le ciel paraissait leur avoir fait connaître à dessein pour y ériger les temples des dieux.

Un peu plus haut, ils aperçurent des pierres d'une qualité supérieure. Les Chichimèques, dans l'admiration, répétèrent : « Oui, « c'est bien ici le lieu choisi par les dieux ; voici la pierre du dieu « Siritacherengué ; voici la pierre de Wacuzecha, son frère aîné ; « celle-ci sera la pierre de Tingarata, et celle-ci de Miecua-« Ugewa. C'est ici Patzcuaro. »

Tous, aussitôt, se mirent au travail avec ardeur. La nouvelle se répandant ensuite aux alentours de la situation merveilleuse que le ciel avait fait découvrir, on accourut de toutes parts, chacun s'empressant d'aider les princes à préparer l'aire sacrée destinée aux sanctuaires des dieux. Le défrichement s'opéra avec une incroyable rapidité : on abattit les arbres ; on brûla les souches, qu'on arracha ensuite avec soin, afin qu'aucun obstacle ne se présentât à l'édification des temples de Curicaweri. Bientôt les édifices s'éle-

(1) « *Cuirizcatero*, au lieu que l'on appelle actuellement la Fontaine de « Monseigneur l'Évêque, El agua del Obispo. » (Relacion de las ceremonias y ritos, etc.)

(2) *Patzcuaro* veut évidemment dire le lieu des temples ; *cu* ou *cua*, dans la langue tarasque, comme dans la langue yucatèque. Le texte dit : « Ils des-« cendirent ensuite au lieu où se trouve maintenant la maison du gouverneur « du Mechoacan, appelé *Carop* ou *Patzcuaro*. » Il est question ici du temps où le gouvernement du Michoacan était encore dans cette ville avant d'être transporté à Valladolid (Morelia), la capitale actuelle.

(3) « Or à l'endroit où se trouve maintenant la cathédrale ils donnèrent « le nom de *Petezecua*, c'est-à-dire le site des Cues ou temples. » L'église paroissiale de Patzcuaro, ou l'ancienne cathédrale, occupe donc le même site que le temple de Curicaweri, comme la cathédrale à Mexico.

vèrent à l'entour avec une somptuosité qui remplit d'étonnement les populations du voisinage. Aussi est-ce de ce lieu que le dernier souverain du Michoacan disait avec respect : « Que c'était « véritablement là la porte du ciel et non ailleurs; que là seulement on pouvait offrir dignement, parce qu'il y avait trois « sanctuaires réunis sur la même place, chacun ayant son autel « destiné aux holocaustes (1), et qu'il y avait trois palais pour la « demeure des prêtres (2). »

Les flancs de la colline continuèrent à se couvrir ensuite de nouvelles habitations, chacun des chefs chichimèques rivalisant avec ses princes pour avoir sa maison, abritée, en quelque sorte, à l'ombre du dieu. Ainsi se forma la ville de Patzcuaro, longtemps la capitale et ensuite une des cités principales du Michoacan. Les progrès des Chichimèques dans les voies de la civilisation marchaient de front avec l'accroissement de cette ville; leurs voisins en conçurent enfin sérieusement de l'alarme. Le royaume de Curincuaro, qui comprenait une partie du lac, était alors un des plus puissants de ces régions; de là partit le premier signal des hostilités contre les fils de Sicuiracha. Un ambassadeur arriva solennellement auprès d'eux, chargé de leur signifier qu'ils eussent à prendre les armes ou à payer tribut au roi de Curincuaro. « Votre « frère, dit-il, en saluant les princes wanacacés, nous fait dire « qu'il a besoin de bois, et qu'il faut que vous en apportiez pour « alimenter ses autels. »

C'était là un défi dont la forme était assez connue des Chichimèques; ils en avaient usé eux-mêmes plus d'une fois avec les Tarasques. Pawacumé et Wapeani, ayant congédié l'ambassadeur, se préparèrent au combat. Malgré leurs années, les deux

(1) Le texte dit *fogon*, âtre, fourneau, que nous traduisons par autel des holocaustes, car ces *fogones* étaient de grands autels quadrangulaires de forme pyramidale, avec un escalier à chaque angle où l'on montait pour jeter le bois qui alimentait le feu sacré.

(2) Relacion de las ceremonias y ritos, etc.

princes étaient encore des guerriers remplis d'ardeur; ils envoyèrent leurs hérauts dans toutes les tribus, pour répandre le cri de guerre, et les trompettes sinistres de Curicaweri firent résonner l'écho des montagnes. Les soldats peignirent leur corps de couleurs brillantes, et les chefs s'armant de leurs larges massues, s'ornèrent la tête de leurs diadèmes de panaches flottants. Ils marchèrent ainsi dans la direction d'Ataquaro (1), d'où ils savaient qu'allaient sortir les ennemis. La rencontre eut lieu auprès de cette ville, et, pendant plusieurs heures, Tarasques et Chichimèques se battirent avec un incroyable acharnement; mais la chance des combats se tourna contre les fils de Sicuiracha, et, quoique la victoire fût indécise, ils se retirèrent, blessés, du champ de bataille. Ils retournèrent à Patzcuaro, et, pour le moment, les affaires en restèrent là. C'était la saison où l'on célébrait la fête de la déesse de Curincuaro; dans ces temps d'allégresse toute inimitié cessait, et, sans distinction de partis, les populations accouraient d'un lieu à un autre pour prendre part aux sacrifices.

Les seigneurs de Curincuaro, ignorant le résultat des blessures qu'avaient reçues les deux princes de Patzcuaro, étaient curieux de savoir s'ils se présenteraient, comme les autres, à la fête; ils se servirent, à ce dessein, du ministère d'une vieille femme, qui trouva moyen de s'introduire auprès de Pawacumé. Elle lui parla, ainsi qu'à son frère, des pompes et de la grandeur des sacrifices qu'on allait offrir à Curincuaro, et de la joie qu'on aurait de les y voir. Ils allaient se décider, lorsque les prêtres Chupitani, Miziwan et Tangua, ayant eu vent de ce qui se pratiquait, les conjurèrent de s'en abstenir, en les assurant qu'on tramait contre eux quelque perfidie à Curincuaro. Les deux frères, alors, renoncèrent positivement à leur dessein. Mais, bientôt après, les habitants de Curincuaro trouvèrent moyen de les persuader de nouveau, et, le jour de la fête, ils se mirent en chemin pour s'y rendre. Sur la

(1) Aujourd'hui *Atécuaro*, dans la section de Piripetio, au S. O. de Morelia ou Valladolid.

route, ils tombèrent dans une embûche qu'on leur avait tendue : Wapeani, surpris le premier, fut tué aussitôt par ses ennemis. Pawacumé parvint à s'échapper de leurs mains et se sauva à Patzcuaro ; mais la ville était sans défense, la plupart des guerriers étant partis de bonne heure pour assister au sacrifice de Curincuaro. On poursuivit le prince dans sa capitale, et il fut tué, comme son frère, au lieu nommé Zacapu-Hacuzua, où était la demeure des nagualali (1).

Les prêtres, apprenant cette catastrophe, se rendirent auprès des insulaires, afin de racheter les cadavres des deux princes : ils les trouvèrent réunis autour de leurs victimes, qu'ils contemplaient avec une satisfaction barbare ; ils leur offrirent de l'or et des plumes, et obtinrent de les enlever à force de présents. Les ayant transportés sur la hauteur de Petezecua, ils y dressèrent un bûcher, qu'ils ornèrent avec une grande magnificence. Ayant lavé les corps des deux princes, ils les revêtirent de leurs plus riches habits ; après quoi, ils les placèrent sur le bûcher, avec des parfums et les objets précieux qui leur avaient servi de leur vivant L'un d'eux y mit le feu, tandis que les autres exécutaient, au son des instruments, une danse funèbre autour du bûcher, qui acheva de les consumer. De leurs cendres ils firent deux masses, qu'ils revêtirent de nouveaux ornements, et à chacune d'elles ils mirent un masque d'or imitant le visage du défunt ; après quoi, ils les enterrèrent dans un caveau profond, creusé au pied de l'escalier du temple de Curicaweri (2).

A la suite de ces événements, Curatamé, fils de Wapeani, prit le commandement des Chichimèques de Patzcuaro. Il avait deux frères, Xetaco et Aramen. Pawacumé avait, de son côté, ainsi que

(1) *Nagualali*. Ce mot rappelle encore les usages toltèques, et identifie de plus en plus les habitants du Michoacan avec les autres populations du Mexique et de l'Amérique-Centrale. Les *Nagualali* étaient, sans doute, les sages, les astrologues du pays.

(2) Relacion de las ceremonias y ritos, etc.

nous l'avons marqué plus haut, laissé un fils nommé Tariacuri, qu'il avait eu de la fille du pêcheur. Ce prince était beaucoup plus jeune que ses cousins, et les prêtres l'avaient envoyé à l'île de Xaracuero. Ils l'y firent élever par d'autres prêtres de leur connaissance, désireux qu'ils étaient de lui faire acquérir les connaissances d'un prince tarasque, tout en conservant l'énergie d'un Chichimèque, afin de le mettre en état de venger son père et son oncle. De retour à Patzcuaro, Tariacuri s'occupait pieusement à porter du bois au temple de Ziripemeo, à ceux d'Acuaracohato, de Yongoan, et en d'autres lieux sacrés. Ses deux cousins Aramen et Xetaco s'y réunissaient souvent avec lui : mais ils ne s'acquittaient qu'avec dégoût de ce devoir : ils étaient indociles et n'avaient pas le même respect que lui pour les prêtres. C'est pourquoi, ceux-ci les engagèrent à se retirer et à laisser Tariacuri remplir seul cet office. Mais, tout en appliquant le jeune prince au service des autels, ils lui enseignaient le métier des armes ; ils lui apprirent à courir le gibier dans les forêts, à bander un arc avec légèreté, à lancer des flèches avec justesse, et à faire la guerre à l'ennemi.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de régner, il fut investi, par les prêtres, de la puissance, et prit le commandement de toutes les tribus chichimèques. La mémoire de son père, assassiné par les insulaires, était toujours présente à son esprit ; c'est dans l'intention de le venger qu'il commença à étendre ses armes sur les régions voisines de Patzcuaro. Mais, devançant les exploits de ses ancêtres, ce ne fut plus dans un rayon étroit de quelques lieues qu'il circonscrivit ses conquêtes ; après avoir subjugué ses voisins, il ravagea les provinces les plus lointaines du Michoacan, et partout remporta les avantages les plus signalés. Les princes, alarmés de ses progrès, se liguèrent contre lui : leurs armées réunies marchèrent sur Patzcuaro ; il les surprit tour à tour à Ataro et à Tupuxanchuen, conquit le royaume de Zirumbo, battit en tous lieux ses adversaires et finit par bloquer le reste dans les

îles du lac, où il les tint comme assiégés. Dans l'intervalle, ses cousins, jaloux de sa gloire et gagnés par ses ennemis, se mirent d'accord avec eux pour l'attirer dans un piége et le faire périr, comme Pawacumé et Wapeani (1). Mais il finit par triompher également de leur perfidie, déjoua leurs trahisons et s'empara des îles du lac de Patzcuaro ; c'est ainsi que le Michoacan tout entier devint la récompense de ses magnifiques exploits.

Avant de mourir, Tariacuri divisa en trois royaumes l'empire qu'il avait conquis. Malgré la trahison de ses cousins, qui avaient pris part à la conjuration de ses ennemis, il fit entrer leurs enfants au partage avec son propre fils. Le premier, Hicipan, reçut Coyucan (2), où se trouvait alors la pierre de Curicaweri (3), et qui passait pour la cité la plus importante du Michoacan. Hicucaxé, le second, eut la ville de Patzcuaro avec ses dépendances, et à son fils Tangaxoan, Tariacuri donna Tzintzuntzan avec son territoire, qui comprenait les îles du lac. C'est ainsi que toutes les provinces tarasques devinrent l'apanage des Chichimèques-Wanacacés, qui achevèrent alors de se confondre avec le reste des populations de ces contrées. Ces événements, auxquels l'historien anonyme n'assigne aucune date, correspondent, suivant toute probabilité, avec la première période du xve siècle, Tangaxoan ayant été contemporain de Montézuma Ier, roi de Mexico.

Le partage fait par Tariacuri n'eut cependant pas une longue durée. Hicucaxé, roi de Patzcuaro, ayant un grand nombre de fils, fut forcé lui-même de les faire mettre tous à mort, à cause de

(1) Cette portion du MS. contient une suite d'aventures extraordinaires qui forme comme un poëme épique à part des actions héroïques de Tariacuri. Il serait heureux que M. Peter Force de Washington, à qui appartient ce document intéressant, le publiât dans toute son originalité, ce serait un grand service rendu à la science américaine.

(2) *Coyucan*, actuellement *Coyuca*, village de la province de Huetamo, à 8 l. S. de Patzcuaro, et à 18 l. S. O. environ de Morelia ou Valladolid.

(3) Serait-ce aussi une pierre noire comme celle de Tecpan-Guatemala? Au reste, il paraît que le dieu Curicaweri n'était pas autre chose qu'une pierre à peu près brute.

leurs débordements et de l'oppression qu'ils exerçaient sur le peuple. Un autre fils, du même nom que lui, qu'il eût ensuite, fut tué par la foudre. Dans l'opinion superstitieuse de cette époque, cette mort funeste était un bienfait du ciel; et le jeune Hicucaxé fut regardé comme un dieu : on embauma son corps avec le plus grand soin et on le plaça dans une chapelle du temple de l'île d'Apupato, où il reçut les honneurs divins (1). Le royaume de Coyucan demeura aux mains d'Hicipan ; mais ses descendants cessèrent bientôt d'y exercer l'autorité royale, tout le Michoacan ayant été de nouveau réuni sous un même sceptre par Ziziz-Pandacuaré, successeur de Tangaxoan. Ce fut ce prince qui fixa d'une manière permanente le siége du gouvernement à Tzintzuntzan, où il demeura jusqu'au temps de la conquête. Ziziz-Pandacuaré érigea, dans cette ville, des monuments somptueux et bâtit un nouveau temple, où il transporta le dieu Curicaweri. Il augmenta et embellit les temples d'Apupato, où plusieurs de ses prédécesseurs avaient reçu la sépulture, et y plaça la plus grande partie des trésors royaux. Ce prince organisa définitivement l'administration de ses vastes états et acheva de régulariser l'étiquette que les Espagnols y trouvèrent établie, à leur arrivée dans cette contrée.

A cette époque, l'empire du Michoacan était divisé en quatre grands royaumes, soumis au même monarque, auquel on donnait, en parlant, le titre de « Gwangwa-Pagua » (2), qui équivalait à ce-

(1) Les Espagnols, depuis, le dépouillèrent des richesses que la dévotion des peuples avait accumulées sur cette momie.

(2) Les relations et les histoires relatives au Michoacan donnent toutes au roi des Tarasques le titre ou le nom de *Cazontzin*. Était-ce un titre? c'est incertain. Torquemada ne sait ce qu'il doit en penser. Quant à Herrera, voici ce qu'il en dit : Ce dernier monarque s'étant mis en chemin pour aller voir Cortes, ce prince se revêtit, par soumission et humilité, d'habits plus que modestes, tandis que ceux qui le portaient et les seigneurs qui l'accompagnaient étaient couverts de bijoux. Alors les Mexicains, se raillant de ce prince qui n'était jamais venu au Mexique, l'appelèrent *Cazoncin*, qui signifie, dit-on, Vieux-Soulier (peut-être de *Cac-tzon*, tête de soulier, talon). Ce sobriquet lui resta depuis, sans que les Espagnols l'appelassent jamais autrement. (Her-

lui de majesté. La maison de ce prince n'était composée que de femmes, la première ayant le titre « d'Areri »; celle-ci commandait à toutes les autres et avait le rang d'épouse et de reine. Il n'y avait, au dedans de la demeure royale proprement dite, qu'un seul homme; c'était un vieillard toujours respectable par son âge et ses mœurs, qui avait la charge de surveiller les femmes, comme le chef des eunuques chez les princes orientaux.

Aux seigneurs du premier ordre on donnait le titre d' « Achaëcha »; à ceux du second le titre de « Carachaca-pacha », et à ceux du troisième le titre d' « Acambecha ». Au dignitaire, suivant immédiatement le monarque, on disait « Pirowanquen-Candari », et il était comme le lieutenant général du roi dans toute l'étendue de son empire. Après celui-ci venait le « Curü-Apendi », qui était le pourvoyeur général des victimes humaines pour la déesse Xaratanga (1). Suivait ensuite la première classe des prêtres appelés « Hauri-piapecha » (coupeurs de cheveux), dont le chef avait le titre de « Petamiti». La seconde classe s'appelait des Curitiecha, et il y en avait une troisième qu'on nommait « Curi-pecha », ou donneurs d'encens. Tous ensemble formaient une caste à part et pouvaient se marier.

On a déjà vu que Curicaweri était la divinité principale du Michoacan : il est clair, toutefois, qu'elle ne prit cette place que lorsque cette région eut été entièrement soumise aux Chichimèques-Wanacacés. Un texte du document qui nous a servi de guide, dans le cours de ce chapitre, laisse entrevoir que Curicaweri était le même que le soleil. Wapeani, parlant au pêcheur dont il enlève ensuite la fille, lui dit : « Que les Chichimèques, suivant leur cou« tume, offraient, dans leurs sacrifices, les produits de leur chasse

rera, Historia General de las Indias-Occidentales, decad. III, lib. 3, cap. 8.)

(1) Ce titre de pourvoyeur de victimes humaines pour la déesse Xaratanga prouve que la coutume abominable de verser le sang humain existait au Michoacan comme ailleurs, quoique nous n'en trouvions pas d'autre mention spéciale.

« au soleil, aux dieux célestes et aux quatre coins du monde, et « puis qu'ils mangent ce qui reste (1). »

Cet usage rappelle exactement ce qu'on a vu, ailleurs, des autres races chichimèques qui envahirent le Mexique. Les Wanacacés avaient encore d'autres dieux qu'ils nommaient Encani Zacapu, Hereti et Wanacacé, noms des héros primitifs ou génies protecteurs des premières tribus chichimèques. Ils disaient de la déesse Cuerawapéri qu'elle entrait parfois subitement dans ceux qui avaient en elle le plus de dévotion, et opérait alors des choses merveilleuses. Quant à la déesse Xaratanga et à son fils Manowapa, qui paraissent avoir été, avec plusieurs autres que nous avons nommées plus haut, les divinités primitives des Tarasques, nous avons mentionné tout ce que nous savions capable d'éclairer le lecteur à leur égard.

A part ces dieux ou héros, le Michoacan, ainsi que la plupart des nations de l'Amérique, reconnaissait un créateur et dieu invisible, maître de toutes choses, auquel on donnait le nom de « Tucapacha » (2). C'était la providence universelle, qui donnait la vie et la mort, qui accordait les biens temporels ou les ôtait à son gré. C'était enfin le dieu véritable qu'on adorait, non dans des images quelconques, mais en élevant les yeux vers le ciel, en lui demandant le pardon des péchés qu'on avait commis, en l'invoquant dans les maux ou les angoisses de ce monde. Les Tarasques confessaient la vérité des récompenses ou des châtiments dans une autre vie, et, par conséquent, l'immortalité de l'âme. Ils racontaient, suivant en ceci la légende dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, que Dieu avait créé d'abord un homme et une femme d'argile; que cet homme et cette femme, ayant été se baigner à la rivière, s'imbibèrent tant d'eau, qu'ils tombèrent comme de l'argile mal pétrie; que Dieu recommença

(1) C'est précisément la même chose que chez les Chichimèques de Xolotl.
(2) Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 3, cap. 10.

à les faire une deuxième fois de cendres, et une troisième de métal, et, qu'étant allés se baigner de nouveau ils donnèrent naissance au genre humain (1). La tradition de cette contrée rappelle également le souvenir du déluge universel. Alors, disent-ils, un prêtre, nommé Tezpi, s'embarqua dans un grand bateau avec sa femme et ses enfants; ils y admirent, en même temps, un grand nombre d'animaux de diverses espèces, ainsi que les semences nécessaires à la reproduction des plantes. Au moyen de ce bateau, tous échappèrent au naufrage de la race humaine. Les eaux étant venues à diminuer, Tezpi laissa s'envoler un vautour particulier au pays, appelé Zopilotl. L'oiseau étant parti ne revint point, ayant rencontré des corps morts à dévorer. Tezpi en mit encore divers autres en liberté; mais ils restèrent partis également. Alors, ayant ouvert la porte à un colibri, celui-ci retourna, portant une branche verte dans son bec (2).

Les prêtres du Michoacan, à quelque classe qu'ils appartinssent, portaient les cheveux longs et pendants, ayant une espèce de tonsure au sommet de la tête (3) : leurs robes étaient ornées de franges de diverses couleurs. Lorsqu'on allait en guerre, ils marchaient en avant des corps d'armée, portant les arches de Curicaweri et de la déesse Xaratanga avec des étendards brodés de plumes d'oiseaux. Avant de se mettre en chemin pour combattre, ils se plaçaient devant un brasier ardent où ils jetaient des pelotes de copal, en disant : « O toi! dieu du feu, qui apparus au milieu « des maisons des papas (4), peut-être ce bois que nous avons apporté au temple n'a point de vertu, non plus que ces parfums « qui sont ici pour t'encenser. Reçois-les, ô toi, que l'on nomme

(1) Cette tradition rappelle parfaitement celle des créations diverses dont nous avons parlé au livre second de notre histoire.

(2) Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 3, cap. 9.

(3) Herrera, ibid.

(4) Relacion de las ceremonias y ritos, etc. — Qui sont ceux que l'auteur nomme ici papas? Les prêtres apparemment.

« Matinée d'or, et toi, Urede-Cuawecana, ô vierge au visage « suave (1), toi dieu de l'étoile du matin! et toi, qui as la face ver« meille, regarde ici ce peuple contrit et humilié que je te pré« sente, regarde avec bonté ce bois qu'on a apporté pour « toi (2)! »

La suite de notre récit a démontré suffisamment que la royauté était héréditaire dans le Michoacan. Le fils aîné succédait ordinairement au prince défunt ; mais il arrivait que pour plus de sécurité, si le roi se voyait vieux et près de mourir, il désignait de son vivant celui de ses fils à qui il voulait laisser la couronne. Si les médecins jugeaient le mal du monarque incurable, l'héritier présomptif envoyait des messagers à tous les grands de l'empire, avec ordre de s'assembler dans la capitale. Nul n'était exempt de se présenter, et celui dont l'absence n'était pas suffisamment motivée était regardé comme coupable de lèse-majesté. Ils passaient tour à tour dans la chambre du roi moribond et lui témoignaient leur chagrin de le voir partir ; en sortant, ils déposaient dans la salle du trône les présents qu'ils avaient apportés pour prendre congé de lui (3).

Dès qu'il avait cessé de vivre, son successeur en donnait lui-même la nouvelle à la cour. Tout le monde éclatait alors en cris et en gémissements ; c'était une douleur universelle. On ouvrait ensuite les portes du palais, et les seigneurs entraient pour l'ensevelir. On lavait le corps : on le revêtait d'une chemise d'une grande finesse ; à ses pieds on mettait des sandales de cuir maroquiné incrustées d'or, et on couvrait littéralement tout le cadavre de bijoux de toute espèce, colliers et bracelets, pendants d'oreilles, etc., ornés des pierres les plus précieuses. On le dé-

(1) Ibid. — C'est dans une variante que nous trouvons ce titre, *Vierge au visage suave*, qui n'est probablement que la traduction des mots *Uredecuawecana*.

(2) Relacion, etc.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 46.

posait ensuite sur un lit de parade fort élevé, composé d'étoffes magnifiques; puis au-dessus on asseyait une poupée de la taille du défunt, avec un masque d'or représentant sa figure, et on l'habillait comme si c'eût été le monarque en personne. Alors toutes ses femmes entraient dans la salle, et, pendant un long intervalle, faisaient entendre leurs soupirs et leurs gémissements (1).

Suivant une coutume antique, un grand nombre de personnes devaient accompagner le monarque dans la tombe; c'était à son successeur qu'il appartenait de les désigner. Il commençait par les femmes, et c'était ordinairement parmi les plus distinguées qu'il faisait ce choix. La première était chargée des bijoux que le roi avait portés de son vivant à la lèvre inférieure, et il y en avait une quantité, tous différents les uns des autres, et d'une grande richesse; elle les serrait dans un mouchoir qu'on lui attachait au cou. La seconde était une femme de chambre, garde-joyaux; une autre la suivait pour servir d'échanson au défunt, une autre pour lui verser de l'eau sur les mains; enfin une cuisinière et une autre femme qui lui portait le pot de nuit (2). Entre les hommes de service destinés au même sort, il y en avait deux qu'on chargeait de la garde-robe; c'étaient un coiffeur et un fleuriste pour tresser les guirlandes du roi, un porte-hache pour couper son bois (3), un porte-éventail pour chasser les mouches, un porte-parasol pour lui faire de l'ombre, un valet pour le chausser, un autre chargé de ses parfums, un rameur et un pilote pour passer l'eau, un balayeur, un peintre en bâtiments, le portier de ses appartements, un gardien pour ses femmes, un plumiste (4), un bijoutier,

(1) Id., ibid.

(2) Cette énumération est textuelle.

(3) « Como si en el infierno fuessen necesarios, » dit naïvement Torquemada.

(4) Nous disons plumiste; car nous ne trouvons pas d'autre mot pour exprimer l'office de celui qui travaillait en mosaïque de plumes, chose inconnue parmi nous.

un officier pour ses armes, deux ou trois chasseurs; un bouffon, un conteur d'anecdotes, un cellier, un garde-liqueurs, un musicien, un danseur, un ébéniste fabricant d'instruments de musique, et un grand nombre d'autres de ses serviteurs qui s'offraient avec joie à l'accompagner dans l'autre monde, sans compter deux ou trois d'entre ses médecins qui n'avaient pu lui sauver la vie et lui rendre la santé (1).

Dès qu'on avait achevé les préparatifs des funérailles, on faisait passer au bain tous ceux qui devaient servir le monarque ; on les couronnait de fleurs et, à minuit précis, le cortége se mettait en chemin pour le grand temple. Il était précédé d'un certain nombre de musiciens qui touchaient d'une espèce de marimba lugubre, faite d'une carapace de tortue (2). Le corps du prince défunt était porté en palanquin sur les épaules de ses fils ou de ses parents les plus proches : à leur suite marchaient les seigneurs d'Encani, de Zacapu, d'Heriti et de Wanacacé, chefs des anciennes familles chichimèques, dont les domaines environnaient Patzcuaro. Ceux-ci répétaient une espèce de chant monotone sur les hauts faits de celui qu'on allait brûler. Une multitude d'autres allaient en avant et en arrière, les uns portant des flambeaux, les autres balayant le chemin par où s'avançait la procession. Un immense bûcher était préparé à l'avance avec un soin particulier dans la cour du grand temple ; le cortége, en arrivant, en faisait le tour quatre fois, au son d'une musique plaintive. On y plaçait ensuite le cadavre, et, pendant qu'on mettait le feu à la pile, les mêmes seigneurs entonnaient de nouveau ses louanges.

Pendant ce temps, on enivrait les gens de la suite du roi, en leur donnant à boire des liqueurs d'une grande force, afin de leur faire oublier qu'ils allaient à la mort, et, dès que le corps

(1) Nous avons donné ici toute cette nomenclature, afin de mettre le lecteur à même de juger des emplois de la cour de Michoacan et du degré de civilisation que cette nomenclature suppose naturellement.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 46.

était réduit en cendres, on les assommait à coups de massue. On les enterrait aussitôt, quatre par quatre, dans des fosses profondes, derrière le temple de Curicaweri, et avec eux l'on mettait les objets dont ils étaient chargés. Au point du jour, on réunissait les cendres et le reste des ossements du monarque dans un grand drap ; on en faisait une poupée, au visage couvert d'un masque d'or, orné de pierres précieuses, que l'on portait en cérémonie au pied de l'escalier du temple. On y avait d'avance creusé un caveau profond, tapissé de nattes et d'étoffes d'une grande richesse : on asseyait sur un siége royal la poupée qu'on venait de faire, avec un bouclier d'or derrière ses épaules ; un prêtre mettait à ses côtés un arc et des flèches du même métal, et, ainsi arrangé, on déposait le tout dans une urne énorme de terre cuite, qui était ensuite descendue dans la fosse, le visage tourné au soleil levant. On la recouvrait avec son couvercle, puis on y jetait une quantité de pièces de toile fine. On plaçait dans la même fosse une jarre remplie de liqueur, avec des corbeilles contenant les présents apportés par les seigneurs, après quoi on fermait la fosse avec des poutres et des planches épaisses, sur lesquelles on amassait la terre.

Une fois les funérailles terminées, tous ceux qui, de quelque manière, avaient touché au cadavre allaient se baigner, dans la crainte que par cet attouchement ils ne contractassent quelque maladie; puis ils retournaient tous ensemble au palais. Chacun s'asseyait suivant son rang et prenait part à un repas somptueux qu'on leur servait au nom du nouveau roi. Celui-ci leur donnait ensuite à tous un peu de coton pour s'essuyer la bouche. Durant cinq jours ils demeuraient réunis en grand silence, après quoi ils retournaient chez eux. Pendant tout ce temps, la ville paraissait plongée dans le deuil ; on ne pouvait ni vendre ni acheter, chacun jeûnait avec une grande tristesse et toutes les nuits on voyait les seigneurs et les princes se rendre au temple, où ils allaient prier pour le monarque décédé. Telles étaient les cérémonies

funèbres, conservées sans doute, en partie, des anciens Toltèques, usitées pour les rois du Michoacan.

Ce qui nous reste à dire de l'histoire de cette contrée trouvera désormais sa place avec les annales des autres nations du Mexique, à mesure que les faits se présenteront dans leur ordre chronologique.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'empire d'Acolhuacan à la mort de Techotlala. Ixtlilxochitl Ier, roi. Son caractère. Dispositions hostiles de Tezozomoc, roi des Tépanèques, à son égard. Motifs de cette hostilité. Conférence des princes. Tolérance d'Ixtlilxochitl pour les cultes toltèques. Accroissement de Chalco. Supplice d'Ehuatlycué, princesse de Quauhtitlan. Restauration de la ville de Culhuacan par Ilancuëitl. Mort de cette princesse. Acamapichtli prend de nouveau possession du trône de Mexico. Guerre des Mexicains et des Chalcas. Guerre de Tezozomoc contre Xaltocan. Aepaxapo, divinité de cette ville. Elle prédit sa ruine. Xaltocan est pris et détruit par les armes tépanèques et mexicaines. Accroissement de la puissance de Tezozomoc. Il fait assassiner les seigneurs de Cuitlahuac. Famille de Tezozomoc. Il travaille à humilier Ixtlilxochitl. Ce prince lui envoie un défi et se prépare à la guerre. Premières hostilités entre les deux rois. Naissance de Nezahualcoyotl, fils d'Ixtlilxochitl. Mort d'Acamapichtli, roi de Mexico-Tenochtitlan. Progrès de cette ville sous son règne. Son fils Huitzilihuitl est élu à sa place. Son avénement. Le sénat mexicain demande pour lui une fille de Tezozomoc. Son mariage avec cette princesse. Légende de Miahuaxochitl, fille du prince de Quauhnahuac. Elle devient l'épouse de Chimalpopoca, frère de Huitzilihuitl. Suite des hostilités de Tezozomoc contre Ixtlilxochitl. Il fait assassiner Xaltemoc, seigneur de Quauhtitlan, et s'empare de ses états.

A la mort de Techotlala, fils de Quinantzin, l'empire, formé des états de la couronne de Tetzcuco, paraissait avoir atteint son apo-

gée. Grand roi et habile politique, ce prince avait non-seulement mené à bonne fin tous les desseins que son père avait conçus pour la civilisation de l'Anahuac, mais encore il avait réussi à comprimer l'aristocratie et à faire des nobles chichimèques, naguère si orgueilleux, autant de serviteurs courbés devant sa puissance. Quelque violent que fût cet état de choses, il est à croire qu'il se serait consolidé et la féodalité aurait fini par céder entièrement la place à l'autorité du monarque, si, des mains de Techotlala, le sceptre impérial était passé entre des mains aussi capables de le porter que les siennes. Son fils et successeur, Ixtlilxochitl-Ometochtli (1), était né en 1325 (2), au palais de la forêt de Tzinacan-Oztoc (3). Dès ses premiers ans, on lui donna pour gouvernante une dame toltèque de haut rang, nommée Zacaquimil (4), native de la province de Tepepulco, et le roi assigna en même temps les revenus de plusieurs grandes villes pour son entretien (5). A la mort de son père, Ixtlilxochitl avait atteint l'âge requis pour régner (6). Mais il manquait de l'expérience des af-

(1) *Ixtlilxochitl*, c'est-à-dire, Œil de Vanille, de *ixtli*, œil et de *tlilxochitl*, fleur noire, Vanille. *Ome-Tochtli*, Deuxième Lapin.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Calli. — L'auteur anonyme dit que cette date est celle de la chronique bien informée de Cuitlahuac. Celle de Culhuacan, moins bien informée, fait naître ce prince en l'an VII Tecpatl, 1292. La première paraît être la plus exacte. Veytia, s'appuyant sur le nom d'Ome-Tochtli (II Lapin), en tire la conséquence qu'il devait être né dans une année signalée par ce signe; mais il se trompe, l'enfant, en naissant, recevait à la vérité le nom du signe du jour, mais non celui de l'année. Le nom d'Ome-Tochtli prouve donc simplement qu'il était au jour ainsi signalé.

(3) *Tzinacan-Oztoc*, c'est-à-dire, dans la grotte de la chauve-souris. C'était un lieu de plaisance et un rendez-vous de chasse des rois de Tetzcuco, non loin de cette ville.

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, trad. Tern. Comp., tom. I, chap. 13. — On trouve dans cet auteur le nom de cette dame écrit Zacacuilmitzin. Nous avons suivi l'orthographe, plus simple, de Veytia, qui l'aura trouvé ainsi dans une autre des relations d'Ixtlilxochitl.

(5) Id., ibid.

(6) Suivant l'historien Ixtlilxochitl, d'accord avec le Codex Xolotl (Coll. Aubin), la mort de Techotlala aurait eu lieu en l'an VIII Calli, 1357. Le Codex Chimalpopoca, sans parler de la mort de ce prince, place l'avénement du r[illegible]

faires s'il avait celle des années, et, joignant à cela un caractère naturellement mou, indécis et vacillant, il se trouva, à son accession au trône d'Acolhuacan, exposé à tous les dangers d'un gouvernement placé dans une situation délicate et qui n'avait pas encore eu tout le temps nécessaire pour s'affermir. S'il fallait une si grande volonté pour maintenir les grands dans la soumission à laquelle Techotlala les avait accoutumés à se plier, combien n'en fallait-il pas davantage pour conserver sur eux son autorité, en présence d'un compétiteur aussi redoutable que Tezozomoc, roi d'Azcapotzalco?

En effet, Tezozomoc n'attendait que la mort du fils de Quinantzin, pour travailler à ressaisir l'empire qu'avait possédé son aïeul, avec la suprématie que les Tépanèques avaient naguère étendue sur l'Anahuac, aux dépens des successeurs d'Amacui. Les prévisions qui avaient attristé les derniers jours de Techotlala et dont il avait si sagement entretenu son fils commencèrent à se réaliser dès le temps même de ses funérailles. Au lieu de cette foule de princes qu'on avait vus accourir à la mort de Quinantzin, on remarqua plutôt l'absence des grands feudataires de la couronne, dont un grand nombre manquèrent dans ce moment solennel (1), afin de pouvoir se dispenser ensuite de prêter foi et hommage au nouveau monarque. L'usage avait été établi que, à la suite des obsèques du prince défunt, les rois alliés, avant de se séparer, assistassent, par courtoisie autant que par convenance, à toutes les fêtes du couronnement. Tezozomoc n'avait pu se refuser d'aller avec les autres à l'enterrement de Techotlàla; mais la terre n'eut pas plutôt re-

Ixtlilxochitl à l'an I Acatl, 1363. — Les Essais d'Hist. mexicaine, en langue nahuatl de Chimalpain, marquent à la même année 1363 une explosion avec éruption de lave au volcan du Popocatepetl.

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 27. — Suivant cet auteur, tous les grands, à l'exception des quatre seigneurs d'Acolman, de Quauhquechollan, de Tetlanexco et de Teocalco, auraient manqué aux obsèques de Techotlala. Torquemada et Ixtlilxochitl (Hist. des Chichimèques) les y font assister tous ensemble.

couvert ses dépouilles, que, sans attendre l'intronisation d'Ixtlilxochitl, il quitta furtivement la cour de Tetzcuco et s'en retourna dans sa capitale (1).

Son départ ne pouvait manquer d'être remarqué. Ixtlilxochitl se souvint tristement des avis de son père mourant; il dissimula son ressentiment, se promettant de profiter d'un moment plus opportun pour en tirer vengeance; mais les choses n'en restèrent pas là. Le roi des Tépanèques avait la vue trop perçante pour ne pas avoir pénétré depuis longtemps les sentiments de l'aristocratie chichimèque, et les entretiens secrets qu'il avait eus avec quelques-uns d'entre eux, aux funérailles du dernier souverain, l'avaient facilement convaincu du peu de fond qu'Ixtlilxochitl pourrait faire sur leur fidélité. Le plus grand nombre ne soupirait qu'après le jour où il leur serait permis de recouvrer leur indépendance et de briser les liens serviles qui les attachaient à la cour. Ces sentiments, longtemps comprimés, devaient nécessairement éclater d'un instant à l'autre, et il était visible aux yeux de tout homme expérimenté que, dans la situation tendue où se trouvait l'Anahuac, Ixtlilxochitl serait difficilement en état de faire face aux éventualités d'une révolution, surtout si elle trouvait de l'encouragement dans Tezozomoc.

La ruine de Culhuacan et la dislocation des états qui naguère avaient relevé de ce beau royaume avaient rompu l'équilibre entre les chefs de l'Anahuac; aucune autre seigneurie n'était alors capable de prendre sa place et de compléter la fédération dont ces contrées avaient ordinairement tiré tant d'avantages. Xaltocan, affaibli par des dissensions intestines et par la conduite extravagante de ses princes, était en guerre avec la plupart de ses voisins. Mexico ne faisait que de naître, et Chalco, qui commençait à sortir de son obscurité, avait assez à faire de travailler à assurer sa prépondérance sur les vallées du Popocatepetl et d'Amecame-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19.

can, avant de pouvoir songer à jeter ses regards de l'autre côté. Tezozomoc et Techotlala demeurèrent ainsi seuls en présence, s'observant avec une défiance secrète, mais trop sages l'un et l'autre pour entreprendre de se mesurer et également résolus, peut-être, à laisser à la nature le soin de décider auquel devait échoir le sceptre de la domination universelle. Les peuples ne s'étaient guère préoccupés de cette situation durant la vie du fils de Quinantzin; mais, quand ce grand prince eut cessé d'exister, il fut aisé de prévoir que le roi des Tépanèques ne tarderait pas à faire pencher la balance en sa faveur. Son grand âge et son expérience, non moins que l'habileté qu'il avait constamment déployée, lui avaient concilié, au suprême degré, le respect de ses voisins. Tous avaient les yeux tournés vers lui, décidés d'avance à se conduire d'après son exemple et à se ranger sous sa bannière, s'il se déclarait contre Ixtlilxochitl. Tezozomoc sentait sa force, et il comptait bien faire usage de ces dispositions pour renverser le nouveau roi. Il s'en était ouvert déjà d'une manière particulière avec les princes d'Aculman et de Coatlychan, qui n'attendaient, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs chichimèques, qu'un signal pour commencer la révolte. Tous s'imaginaient également travailler à leur indépendance personnelle, et, sans le vouloir, ils donnaient des armes à un despote plus entier et plus ambitieux encore que les monarques d'Acolhuacan (1).

En prince prudent, Tezozomoc se garda bien, cependant, de les pousser trop vite sur cette pente dangereuse, voulant laisser au temps le soin de mûrir les événements et d'augmenter le mécontentement des Chichimèques. Pour le moment, il se contenta d'accueillir les plaintes de tous, d'encourager secrètement leurs espérances, tout en manifestant, par son absence aux cérémonies du couronnement, qu'il ne voulait avoir rien de commun avec Ixtlil-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 15. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 28.

xochitl. Par les inégalités de son caractère, celui-ci ne tarda pas à donner de nouveaux motifs à l'éloignement qu'on avait commencé à concevoir pour sa personne : roide et inflexible parfois, en d'autres moments il montrait une patience et une facilité incroyables ; c'est de cette manière qu'il s'aliéna plusieurs nobles du plus haut rang qui avaient été dans l'intimité de son père et qu'il blessa sans ménagement dans des accès de mauvaise humeur.

Cependant la cour d'Azcapotzalco, minutieusement instruite de tout ce qui se passait à Tetzcuco, mettait habilement à profit les dispositions des uns et des autres. Plus Ixtlilxochitl montrait d'orgueil et d'impatience dans ses boutades de jeune homme, plus Tezozomoc manifestait d'égards et d'affabilité envers ceux qui venaient lui confier leurs contrariétés. De son côté, il n'était pas sans avoir des motifs parfaitement légitimes de haine contre lui, mais qu'il gardait au fond de son cœur. A la suite des coutumes toltèques, introduites parmi les Chichimèques par Quinantzin et Techotlala, la polygamie, cause auparavant de tant de maux, avait fini par gagner la noblesse de l'empire d'Acolhuacan et avait gangrené jusqu'aux membres de la famille royale. Malgré sa jeunesse, Ixtlilxochitl avait déjà pris un certain nombre de concubines, dont il avait des enfants. Cependant, d'après la volonté expresse de son père, il s'était décidé à se marier et avait pris pour épouse Tecpaxochitl, princesse d'Azcapotzalco ; mais, après l'avoir gardée quelque temps auprès de lui, sans consommer son mariage, il avait déclaré à Techotlala qu'il lui était impossible de vivre davantage avec elle, et, sous prétexte d'incompatibilité de caractère, il l'avait renvoyée dans sa famille. Cette mesure n'était pas opposée aux coutumes de l'Anahuac ; mais elle n'en était pas moins affligeante pour le cœur d'un père : on l'attribua, avec ou sans raison, à l'influence que les concubines exerçaient sur l'esprit du prince royal, et Tezozomoc en éprouva jusqu'à la fin de ses jours un profond ressentiment (1).

(1) Veytia, ibid., cap. 25.

Les premières années du règne d'Ixtlilxochitl s'écoulèrent, cependant, sans qu'en apparence rien fût changé aux relations habituelles des deux cours; on se contentait d'échanger, à de rares intervalles, quelques froides politesses, et les choses en restaient là. Dans sa légèreté, Ixtlilxochitl oubliait l'ennemi qui convoitait sa couronne; Tezozomoc, au contraire, veillait avec toute la constance d'une ambition profonde et le désir de la vengeance. Dans ces conjonctures eut lieu la conférence secrète, rapportée par les auteurs (1) comme le début des hostilités qui éclatèrent entre les états de Tetzcuco et d'Azcapotzalco, et qui, après une longue guerre, souvent interrompue et toujours reprise avec plus de fureur, finit par la ruine de l'empire de Quinantzin et de Techotlala. Ceux qui assistèrent à cette conférence furent d'abord Acamapichtli, roi de Mexico-Tenochtitlan, et Quaquauhpitzahuac, roi de Tlatilolco; le premier neveu, le second fils de Tezozomoc, l'un et l'autre ses feudataires (2). Avec eux s'assemblèrent tous les seigneurs tépanèques et un grand nombre d'autres chefs chichimèques, xochimilcas et acolhuas, d'une catégorie plus ou moins importante. L'artificieux monarque, ayant pris la parole, commença par exposer longuement les griefs de tous; il parla de la tyrannie que Techotlala avait fait peser sur les divers états de la vallée, pendant un si grand nombre d'années; il rappela les immunités et les droits dont il avait privé violemment les principaux feudataires de l'empire, en les obligeant, pour ainsi dire, à renoncer aux héritages qu'ils avaient reçus de leurs ancêtres, dans l'intention formelle de ruiner la noblesse et de l'asservir à ses volontés. Maintenant que Techotlala n'était plus, il devenait grand temps de mettre un terme à ce despotisme; c'était le moment pour chacun de chercher à recouvrer son indépendance. Quant à lui, il ne

(1) Torquemada, ibid. ut sup. — Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, ibid.

(2) Tlatilolco était considéré comme un fief de la couronne tépanèque et Mexico-Tenochtitlan s'était engagé à payer un tribut pour l'occupation de la localité où la ville était bâtie et qui appartenait à Azcapotzalco.

songeait nullement à dépouiller Ixtlilxochitl de ses domaines ni de sa couronne; mais il croyait de son devoir de travailler à rétablir entre tous les princes de l'Anahuac un juste équilibre. Pour ce qui le touchait personnellement, le vieux roi ajouta qu'il avait déjà fait comprendre suffisamment au petit-fils de Quinantzin sa façon de penser à cet égard, en s'abstenant d'assister à son couronnement. Mais ce n'était pas tout; en ce moment solennel, en la présence des rois et des princes, ses alliés et ses voisins, il protestait contre toute prétention qui donnait au souverain de Tetzcuco des privilèges supérieurs à ceux des autres souverains de l'Anahuac; il n'admettait en lui aucune suprématie, et il était tout prêt à soutenir son langage les armes à la main. Il y avait assez longtemps, dit-il, en terminant, qu'Ixtlilxochitl insultait à tous par sa présomption et son orgueil; que, d'ailleurs, c'était un jeune homme qui avait trop peu d'expérience pour conserver un empire si vaste, et qu'il était juste que le plus ancien d'entre les rois fût aussi le premier en autorité dans l'Anahuac (1).

Jamais Tezozomoc n'avait parlé avec tant d'éloquence et d'autorité. Ces raisons et d'autres encore, qu'il fit valoir dans son discours, inclinèrent unanimement tous les avis en sa faveur, et l'assemblée ne se sépara qu'après lui avoir juré solennellement de l'aider de toutes ses forces. Quelques seigneurs (2) acolhuas de Coatlychan et le prince d'Aculman (3), ainsi que les rois de Mexico-Tenochtitlan et de Tlatilolco, secrètement intéressés à un partage éventuel des états de Tetzcuco, applaudirent avec plus de chaleur que les autres : les premiers étaient impatients de

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 15. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 28.

(2) Veytia dit un grand seigneur de Coatlychan; mais on voit, par le récit des auteurs, qu'ils étaient plusieurs et que les historiens ne sont pas d'accord sur leur identité.

(3) Ce prince d'Aculman était fils de Tezozomoc. On lui donne alternativement le nom de Huitzilihuitl et de Teyolcocohuatzin.

secouer le vasselage sous lequel leurs états étaient courbés depuis un siècle, et les seconds, dont les sujets ne subsistaient encore que des produits de leur industrie et du commerce du lac, ne cessaient de se plaindre des entraves que la puissance tetzcucaine mettait à la liberté de la navigation, dont elle s'arrogeait le monopole à l'orient. En les congédiant, Tezozomoc leur fit promettre à tous de garder le silence sur l'objet de leurs délibérations et leur recommanda d'attendre prudemment qu'il leur donnât le signal de l'action (1) ; car Ixtlilxochitl, quoique jeune et léger, avait donné des preuves incontestables de sa valeur, et il était aimé particulièrement des classes inférieures de son royaume (2).

Malgré ces recommandations, la nouvelle de la conférence ne pouvait manquer d'arriver bientôt aux oreilles de ce prince. Son premier mouvement fut de réunir des troupes, dans l'intention de marcher sur Azcapotzalco ; mais quelques flatteries adroites et des explications hypocrites suffirent aux ambassadeurs de Tezozomoc pour apaiser son courroux : l'armée, à qui on avait déjà fait prendre les armes, fut licenciée, et avec une nonchalance, inexplicable dans un descendant des Xolotl, il se replongea dans les douceurs du repos, partageant son temps entre les exercices de la chasse et les plaisirs du sérail. Ce qui manquait à Ixtlilxochitl, c'était la décision et surtout la persistance dans ses desseins : s'il avait possédé les qualités de son père ou de son aïeul, il aurait pris sur lui de châtier sur-le-champ l'orgueil de ses feudataires et l'ambition de son rival ; mais son irrésolution naturelle et ses hésitations l'empêchèrent d'agir dans les premières années de son règne. Fermant volontairement les yeux sur les embarras de sa situation, il négligeait de rappeler à l'ordre les seigneurs chichimèques qu'il voyait quitter la cour sous des prétextes spécieux et abandonner les charges qu'ils avaient reçues de son père : d'un autre côté,

(1) Veytia, ibid. ut sup.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, cap. 15.

soit indifférence, soit que, par bonté naturelle, il redoutât réellement d'user de châtiments à l'égard de ses sujets, il se refusait à frapper les coupables, lorsqu'il aurait fallu déployer de la rigueur, ouvrant, par cette clémence intempestive, la porte à tous les désordres.

D'année en année, cette faiblesse devenait plus manifeste. Tetzcuco surtout en présentait un témoignage frappant. Cette grande ville, habitée par tant de populations d'origine et de coutumes distinctes (1), s'était vue protégée jusque-là contre leurs innovations par les règlements salutaires établis par Quinantzin et Techotlala : si le premier s'était opposé à l'exercice public d'aucun des cultes en vogue naguère dans l'empire toltèque, le second, tout en permettant l'érection de quelques temples et l'usage extérieur des cérémonies religieuses, avait défendu sévèrement de verser le sang humain. Mais à l'événement d'Ixtlilxochitl, ces sages dispositions furent universellement abrogées. On vit des téocallis s'élever dans tous les quartiers de la cité, et ils ne tardèrent pas à être souillés par les rites les plus barbares ; c'est ainsi qu'après trois siècles d'interruption Tetzcuco rendit à Tetzcatlipoca les autels qu'elle avait été naguère la première à dédier à cette cruelle divinité. Ces changements, quelque attendus qu'ils eussent été, pouvaient difficilement s'opérer sans donner lieu à des troubles : les prosélytes d'un temple ne voyaient pas toujours de bon œil l'encens dont fumait le temple voisin, et parmi les Chichimèques il devait s'en trouver encore un grand nombre qui ne regardaient pas ces sacrifices sans horreur. Des mésintelligences analogues à celles qui avaient provoqué la ruine de Culhuacan commencèrent à se manifester parmi les habitants, et leurs dissensions furent, plus

(1) La population tetzcucaine se composait : 1° de Chichimèques, parlant un dialecte différent de celui de Tetzcuco ; 2° de Tlaïlotlacas et de Chimalpanecas, civilisés et adorateurs de Tetzcatlipoca, d'origine toltèque ; 3° de Culhuas, Mexicas, Huitznahuas, Tépanécas, agriculteurs et policés, aussi d'origine toltèque, venus des bords de la mer de Californie (Aubin, Mémoire sur la peinture didactique, etc., page 100.)

tard, une des causes qui contribuèrent le plus à la chute d'Ixtlilxochitl. Quant à lui, incapable de châtier les agitateurs, il chercha toujours à temporiser avec ses ennemis de toute classe et, lorsqu'il se vit enfin obligé de prendre les armes, il était trop tard, la révolution, qu'il avait négligé d'étouffer dans ses commencements, avait pris des proportions immenses.

Dans l'intervalle, Tezozomoc avait continué sourdement à se tenir prêt à toute éventualité. La situation des affaires générales se dessinait, chaque jour, plus nettement dans l'Anahuac. L'année même de l'élection d'Acamapichtli au trône de Mexico-Tenochtitlan, les princes chalcas, concentrés jusque-là dans la petite île de Xicco, avaient transféré le siége de leur seigneurie sur le rivage du lac, où ils avaient érigé une nouvelle ville qui ne tarda pas à prendre de l'importance (1). Leur puissance s'était accrue avec l'abandon de Culhuacan, dont ils avaient usurpé en partie le territoire; ils étaient en possession de la province d'Ameçamecan (2), qui embrassait toutes les vallées au nord-ouest du Popocatepetl, et, au temps où nous reprenons le fil de notre histoire, avec le commencement de ce chapitre, ils étaient en guerre, à cause de leurs limites, avec Tezozomoc lui-même (3). Celui-ci, d'un autre côté, profitant de la fausse sécurité ou de l'incertitude de son rival, continuait, à l'est et à l'ouest, à agrandir ses domaines. Il avait formé une colonie tépanèque à Toltitlan, non loin de la cité nouvelle de Quauhtitlan (4), et de temps

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. I Tochtli, 1350.

(2) *Amacamecan*, ville située à 12 l. S. de Mexico, différente de plusieurs autres localités du même nom, connues aujourd'hui sous les noms de *Meca*, ou *Mecameca*, également dans le voisinage du Popocatepetl. Amaquemacan était alors, à ce qu'il paraît, le centre des seigneuries chalcas.

(3) Les Chichimèques de Techichco prétendaient que le terrain où la ville de *Chalco-Atenco* (Chalco, au bord de l'eau) leur appartenait. Tezozomoc avait embrassé la cause des Chichimèques, qui étaient sujets de la seigneurie de Quauhtitlan.

(4) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. VII Tecpatl, 1356.

à autre il reprenait, d'accord avec les Quauhtitlanques, les hostilités contre Xaltocan.

Les Chichimèques, soumis à Iztactototl, étaient eux-mêmes en querelle, et, dans les dernières années de ce seigneur, de graves mésintelligences avaient éclaté parmi eux, à cause des cérémonies et des rites introduits par les Culhuas exilés. Ehuatlycué, épouse d'Iztactototl, s'était montrée surtout d'une grande partialité pour les divinités nouvelles. A la mort de son époux, arrivée en 1367, l'influence des prêtres la fit monter au trône : les chefs chichimèques et culhuas allèrent au temple de Mixcohuatl, où elle avait continué à faire son séjour, la saluer du titre de princesse de Quauhtitlan (1). Mais son règne fut de courte durée : au bout de quatre ans, ceux d'entre les seigneurs chichimèques qui avaient continué à repousser le culte nouveau, irrités de la préférence que leur souveraine donnait trop ouvertement à leurs rivaux, et de l'abandon où restaient leurs anciennes divinités, Mitl et Aztapamitl, se mutinèrent tout à coup. Ils envahirent avec fureur le palais d'Ehuatlycué et, se saisissant de cette princesse avant que les Culhuas eussent pu accourir à son secours, l'entraînèrent à Callacohuayan ; là ils l'attachèrent en croix à un tronc d'arbre et la firent aussitôt périr à coups de flèches (2).

Cependant les Mexicains, unis à d'autres Culhuas, continuaient à s'affermir sur la lagune ; ils comprenaient, chaque jour, davantage combien leur puissance s'était accrue, en adoptant pour leurs souverains Ilancueitl et Acamapichtli. Du chef de ce prince, ils se considéraient déjà comme les légitimes héritiers du royaume de Culhuacan et commençaient à voir avec jalousie les empiétements incessants de Chalco sur les anciennes provinces de cette ville. Trop prudents, toutefois, pour déclarer, dès lors, la guerre aux Chalcas, ils se contentaient de prendre acte de toutes leurs

(1) Id. ibid., an VI Tecpatl, 1368.

(2) Id. ibid., ad an. X Tecpatl, 1372. — Le supplice d'Ehuatlycué fut imité du sacrifice que les Chichimèques de Quauhtitlan faisaient chaque année.

entreprises, en attendant qu'ils se trouvassent assez forts pour les attaquer de pied ferme. Pour mettre un terme à leurs usurpations et tâcher de sauver les débris de ce royaume, ils résolurent de le rétablir, en repeuplant l'antique métropole et en lui donnant pour chef un seigneur culhua, sous la suzeraineté du roi de Mexico-Tenochtitlan.

Depuis longtemps, Ilancueitl s'affligeait de la désolation où était réduite la cité glorieuse de ses aïeux, et son plus vif désir était de la voir, avant de mourir, rendue à une partie de ses honneurs, sinon à sa splendeur première. Ses désirs se trouvaient d'accord avec ceux de la nation mexicaine et la saine politique : elle communiqua sa pensée au sénat, qui l'engagea aussitôt à la mettre à exécution. Elle s'empressa de convoquer les Mexicains et les Culhuas qu'elle savait attachés à sa famille; elle leur parla longuement du triste abandon de la cité de Culhuacan, de la nécessité de repeupler cette ville et de réparer ainsi les maux qu'avait causés Achitometl. Les Mexicains y envoyèrent alors une colonie, et tels étaient le respect qu'inspirait Ilancueitl et l'amour que les Culhuas portaient encore à leur patrie délaissée, qu'un grand nombre se déplacèrent immédiatement pour obéir à sa volonté. Elle leur donna pour chefs trois seigneurs nommés Mimich, Xiuhtonal et Tlatolcatzin : Acamapichtli nomma, de son côté, pour la gouverner en son nom, un prince du nom de Nauhyotl (1), à qui il donna l'investiture de la seigneurie. D'autres habitants vinrent se ranger promptement autour de lui et nettoyèrent l'ancienne capitale de la végétation qui l'avait envahie. Le nouveau chef de Culhuacan prit la même année possession du palais, abandonné depuis trente ans, et s'empressa de signifier son avénement aux seigneurs voisins. (An II Calli, 1378.)

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Calli, 1377. — En comptant du premier Nauhyotl qui fonda la monarchie toltèque à Culhuacan, celui dont il s'agit faisait le quatrième du même nom.

On comprend aisément que cette restauration ne pouvait être vue de fort bon œil de ceux dont elle menaçait les usurpations. Mais les droits d'Acamapichtli étaient incontestables. Six ans après, Ilancueitl mourut, heureuse d'avoir vu cet événement et d'y avoir si puissamment coopéré avant de fermer les yeux. Les Mexicains et les Culhuas payèrent un juste tribut de regret à sa mémoire; ils lui témoignèrent la reconnaissance qu'ils éprouvaient pour ses bienfaits, en lui faisant des obsèques véritablement royales. (An VIII Acatl, 1383.)

L'année suivante, Acamapichtli prit, pour la seconde fois, possession solennelle du trône de Mexico-Tenochtitlan : car, quoiqu'il eût déjà gouverné avec Ilancueitl, depuis trente-quatre ans, on ne marque, toutefois, le commencement de son règne et la fondation de la monarchie mexicaine (1) qu'à dater de la mort de la reine. En outre de cette princesse, qu'il n'avait épousée que pour lui offrir le premier rang dans le royaume, Acamapichtli avait reçu de sa main deux autres femmes, destinées à lui donner des enfants. Son âge lui ayant fait perdre l'espérance d'en avoir elle-même, elle n'avait pas voulu priver son mari des moyens de procréer une descendance légitime, qu'elle regardait avec raison comme une des colonnes de l'état. Trop heureuse de jouir des honneurs de souveraine et du titre d'épouse de son fils adoptif, elle s'était fait un devoir et un plaisir de choisir celles qu'elle voulait placer dans son lit (2). Toutes deux étaient des dames culhuas de grande naissance (3); la première était Tezcalamiahuatl,

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronolog., ad an. IX Tecpatl, 1384. « Chiucnahui « Tecpatl, quitoa Cuitlahuaca quin oncan in tzintic Mexica tlatocayotl, in « motlalli Acamapichtli. — Au neuvième Tecpatl, dit le texte, ceux de Cuitla- « huac disent que là se fonda la royauté mexicaine, et que s'assit Acamapich- « tli. » Ainsi s'expliquent les dates de la fondation de la royauté qui commence avec Acamapichtli et que des auteurs confondent avec celle de la fondation de Mexico, comme ville ou du règne d'Ilancueitl.

(2) Les historiens, Torquemada et autres, sont fort embarrassés pour expliquer tout cela, n'ayant pas démêlé qu'Ilancueitl était la mère adoptive d'Acamapichtli, et que, seulement par reconnaissance, ce prince l'avait épousée.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronolog., ad an. III Tecpatl, 1404.

fille du seigneur de Tetepanco, qui devint mère de Huitzilihuitl (1), et la seconde était une fille de Nauhyotl, seigneur de Culhuacan (2), qui fut la mère de Chimalpopoca (3), l'un et l'autre rois de Mexico-Tenochtitlan, après Acamapichtli.

Dès l'année qui suivit la mort d'Ilancueitl, les princes mexicains commencèrent à manifester leur nature belliqueuse; mais il eût été difficile alors aux rois de l'Anahuac de prévoir les desseins des futurs dominateurs de la vallée. Quelques escarmouches avaient déjà eu lieu avec Chalco, elles se changèrent alors en une véritable guerre. La première action s'engagea près de Techichco où les Mexicains, marchant sous les drapeaux des Tépanèques, mirent en déroute l'armée de Yecalteuctli, prince des Chalcas. Cette guerre, la première que Tenochtitlan entreprit depuis sa fondation, fut aussi la plus longue. Après soixante-douze ans d'hostilités et de combats, rarement interrompus par des moments de trêve, elle ne se termina qu'avec la soumission entière des seigneurs de Chalco à la couronne mexicaine (4). La chronique de Quauhtitlan rapporte que Xaltemoc et Iquehuacatl, comptés l'un et l'autre entre les principaux chefs de cette ville, furent faits prisonniers, au quatre-vingtième jour de cette guerre, et qu'on alla leur demander à Chalco, où ils subissaient leur captivité, l'autorisation nécessaire pour jeter les fondements du grand temple qu'on voulait bâtir et dont la cité de Quauhtitlan se glorifiait encore au temps de la conquête : il était à cinq rangs de terrasses et ne fut terminé que dix ans plus tard.

Quelques années après, Xaltemoc était appelé à gouverner la seigneurie de Quauhtitlan. Ce fut lui qui eut l'honneur de mettre un terme à la guerre de Xaltocan; elle avait commencé un siècle

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 13.

(2) Tezozomoc, Fragments de l'Hist. mexicaine, MS. en langue nahuatl, coll. Aubin. — Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, etc. MS. tom. I, cap. 8.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. III Tecpatl, 1404.

(4) Codex Chimalp., ibid., ad an. X Calli, 1385.

auparavant, à l'occasion de la déroute des Mexicains à Chapultepec. Depuis lors elle avait rarement cessé de tenir en état d'hostilité les cantons septentrionaux de la vallée, sous un prétexte ou sous un autre (1). Tzompantzin, qui régnait sur cette ville au temps de Techotlala, uni à quelques-uns des principaux chefs du Metztitlan, avait tenté contre l'empire un mouvement qui avait reçu alors un châtiment sévère (2), et Tezozomoc, en sa qualité de premier allié de Tetzcuco, s'était ensuite chargé de le contenir. Plusieurs défaites avaient, depuis, achevé d'abaisser l'orgueil des Xaltocamèques, et Tzompantzin, suivant les uns (3), avait succombé dans une action contre les Tépanèques; suivant les autres (4), il s'était retiré à Metztitlan, pour éviter de tomber entre les mains de ses ennemis.

Sa disparition ne mit pas, néanmoins, fin à la guerre. Les Quauhtitlanques avaient à venger des injures particulières : leur animosité, loin de rabattre, semblait s'accroître avec le temps et avec l'affaiblissement de leurs adversaires. Enfin le moment paraissait propice pour frapper un grand coup. Tezozomoc, comptant sur l'indifférence ou l'inertie d'Ixtlilxochitl, résolut de pousser la guerre avec vigueur et de se faire une proie des belles provinces de la seigneurie de Xaltocan, qu'il convoitait depuis si longtemps. Il convoqua ses feudataires; Tlatilolco et Tenochtitlan joignirent leurs troupes aux Tépanèques, et Xaltemoc, avec celles de Quauhtitlan, fut chargé de commencer les opérations (5).

Xaltocan, situé dans une île du lac du même nom, était alors une des cités principales de la vallée. Sa fondation remontait aux premières époques de l'empire toltèque, et elle avait toujours été

(1) Id., ibid., ad an. VII Acatl. 1395.

(2) Les auteurs rapportent au règne de Techotlala la ruine entière de Xaltocan. Nous préférons suivre le Codex Chimalpopoca qui la remet à quelques années plus tard et dont la chronologie est une garantie pour sa véracité.

(3) Torquemada. Monarq. Ind., lib. II, cap. 7.

(4) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 22.

(5) Codex Chimalp., ibid. ut sup.

regardée comme un des boulevards de la nation othomie. A la suite de l'invasion de l'Anahuac par les Chichimèques, étant tombée au partage d'un des compagnons d'armes des Xolotl, elle n'avait pas tardé, sous son administration, à regagner sa prospérité antique; elle devint, de fait alors, la capitale des Othomis, dont le nom même passa aux Chichimèques et aux Acolhuas qui se mêlèrent à la population indigène soumise à l'autorité de ses princes. Lorsque Xaltemoc arriva pour mettre le siége devant cette ville, elle était gouvernée par Pantictzin-Teuctli, un des guerriers les plus fiers de son époque. Quoique environné d'ennemis, il ne perdit point courage; il travailla avec ardeur à mettre sa capitale en état de défense, résolu à périr sous ses ruines, plutôt que de se rendre aux Quauhtitlanques et aux Mexicains, pour être le vassal de Tezozomoc. Tout, cependant, jusqu'à ses propres dieux, lui présageait sa destruction prochaine. Acpaxapo était la divinité tutélaire des Xaltocamèques (1); ils lui avaient érigé un temple magnifique, sous le nom d'Acpaxapocan (2), au sommet d'une colline qui dominait le lac. Au temps de leur prospérité, elle leur apparaissait fréquemment, sous la forme d'un grand serpent, au visage de femme, s'élevant sur la surface des eaux (3). Lorsque la nation fut à son déclin, on cessa de la voir; mais on entendait souvent sa voix, répétant aux vents du lac ces paroles sinistres : « Qu'allez-vous devenir, ô Xaltocamèques? Périrez-vous, serez-« vous mis à mort ou tomberez-vous prisonniers de vos ennemis? « Or voici les Chichimèques, ils s'approchent, ils sont tout prêts « à vous chasser de vos demeures (4). »

Cette prédiction funèbre allait enfin s'accomplir. L'armée tépanèque descendit sur les bords du lac de Xaltocan, portant le ra-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. XIII Calli, 1297.

(2) *Acpaxapocan*, c'est-à-dire, le lieu d'Acpaxapo. Ce devait être le quartier où le temple était bâti.

(3) Ce sont les seuls détails que l'histoir présente de cette divinité.

(4) Codex Chimalp., ibid. ut sup.

vage et l'incendie sur toute la portion de son territoire qui s'étendait entre Tepotzotlan et l'entrée de la vallée de Xocotitlan. Pantictzin tenta vainement de porter secours à ses vassaux : chaque fois qu'il voulut sortir de sa ville insulaire, il se vit repoussé avec perte par les ennemis. Chaque jour, il les voyait se rapprocher davantage de ses rivages : déjà maîtres de ses communications, du côté de Quauhtitlan, ils s'apprêtaient à couper la chaussée qui l'unissait à la terre ferme de l'est. Dans ces conjonctures, les Xaltocamèques se décidèrent à leur livrer bataille. Xaltemoc, après avoir contourné le lac de Tzompanco, s'était porté, avec l'armée tépanèque et mexicaine, sur les hauteurs de Tecaman (1) qui séparent les plaines de Téotihuacan des rivages de Xaltocan. Le prince des Othomis, ayant réuni le reste de ses vassaux, s'y présenta avec la résolution du désespoir : le combat s'engagea avec fureur; en peu de temps toute la campagne fut couverte de morts et de blessés. Pantictzin étant tombé dans la mêlée, son armée se débanda et reprit en désordre le chemin de la ville dans l'intention d'y continuer la défense ; mais les Tépanèques y entrèrent pêle-mêle avec les habitants dont ils firent un affreux carnage. Dans l'intervalle, Chalchiuh, à qui était échu le commandement des Othomis, se voyant désormais sans espoir, alla se présenter à Xaltemoc, accompagné des seigneurs de Huitznahuac, d'Ixayactonco, de Totollan, de Tlapallan et de Tlilhuacan, demeurés, jusqu'au dernier moment, fidèles à la fortune de leur souverain. Le prince de Quauhtitlan les accueillit avec bonté ; mais il leur signifia que la volonté de Tezozomoc était de démanteler Xaltocan et qu'ils eussent à la désemparer. Déjà les Tépanèques avaient mis le feu à la ville ; on acheva de la ruiner, et ses habitants se dispersèrent les uns à Tlaxcallan, les autres dans la province de Metztitlan (2). Au moment où les ennemis y étaient entrés, une

(1) *Tecaman*, ville autrefois importante, aujourd'hui petit village, à 4 l. E. de Xaltocan.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. VII Acatl, 1395.

troupe considérable d'habitants, composée surtout de femmes, d'enfants et de vieillards, étant parvenue à gagner le rivage, prit la fuite du côté de Chiucnauhtla, sur les terres de l'empire d'Acolhuacan. Le roi de Tetzcuco donna ordre de les accueillir avec bonté, et leur permit de s'interner dans ses états. De son consentement, ils allèrent se fixer ensuite dans les territoires de Yahualican et de Mazapan. D'autres obtinrent l'autorisation d'occuper les environs d'Otompan qui commençait à sortir de ses ruines; mais cette ville était loin d'avoir repris l'importance qu'elle avait eue sous l'empire toltèque. La présence des réfugiés de Xaltocan lui porta bonheur : la cour lui donna pour chef un noble Acolhua du nom de Quauhquetzal, et sous son gouvernement elle ne tarda pas à regagner en partie son antique prospérité (1).

Pendant le reste de l'année, les Tépanèques, aidés des Mexicains et des Quauhtitlanques, continuèrent la guerre dans les seigneuries othomies, jusqu'au delà même de Tollan, dont les habitants se joignirent à eux contre la ville de Huecatlan-Atlauhco (2). Le partage eut lieu ensuite. Tezozomoc s'adjugea la plus belle part dans ces conquêtes, et le reste fut donné à Xaltemoc et aux rois de Mexico-Tenochtitlan et de Tlatilolco, en récompense de leurs services. (An VII Acatl, 1395.)

Le monarque tépanèque, dont la puissance croissait à vue d'œil, ne reculait, d'ailleurs, devant aucun moyen pour l'accomplissement de ses desseins ambitieux. La ruine de Xaltocan avait été précédée, trois ans auparavant, par la soumission de Cuitlahuac, dont les habitants avaient été battus par Acamapichtli de Mexico (3). Pichatzin était alors seigneur du quartier de Ticic (4), dont la po-

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 22.
(2) Cod. Chimalp., ibid. ut sup.
(3) Codex Chimalp., Abrégé de l'hist. des rois de Mexico, à la fin du MS.
(4) *Cuitlahuac*, aujourd'hui *Tlahuac*, village à 6 l. S. E. de Mexico, entre les lacs de Xochimilco et de Chalco. Nous avons déjà dit ailleurs que cette ville, jadis fort importante, était divisée en quatre seigneuries distinctes.

pulation était presque entièrement d'origine tépanèque : trouvant en lui une résistance qui contrariait trop vivement ses projets, il commanda de tuer Pichatzin, qui fut massacré dans sa maison avec six de ses fils (1). Les meurtriers marchèrent ensuite sur le quartier de Tecpan où du Palais, gouverné par un seigneur du nom d'Anahuacatl : à la nouvelle de ce qui venait de se passer à Ticic, celui-ci avait pris la fuite vers les Chinampas (2), où il se cacha ; mais il fut promptement découvert, et il périt comme Pichatzin. A la place de ce dernier, Tezozomoc envoya gouverner Cuitlahuac par Tepolotzmaïtl (3), une de ses créatures.

Le roi des Tépanèques continuait à marcher ainsi à son but avec une audace qui imposait à tous les princes de l'Anahuac. Fécond en inventions de toute espèce, puissant par son génie, par sa persévérance, non moins que par l'étendue de ses états, aussi vastes que ceux de Tetzcuco, le vieux monarque l'était encore par les nombreux rejetons de son sang qui occupaient les principales seigneuries de la vallée. De sa femme Iztacxochitl, fille d'Izcozauhcatzin (4), il avait neuf fils, sans compter les enfants qu'il avait eus de ses concubines. Depuis de longues années, Quaquauhpitzahuac, l'un de ses aînés, occupait le trône de Tlatiloloo. Malgré l'opposition d'Ixtlilxochitl, il avait eu l'habileté d'en mettre un, du nom de Teyolcocohua, à la principauté d'Aculman, tributaire de la couronne de Tetzcuco ; il avait donné Toltitlan à Epcohuatzin, Mexicatzinco à Quetzalcuixin ; à Maxtlaton, qui lui succéda, la seigneurie de Cuyohuacan, et à Tepanquizqui celle de Xochimilco (5). Aux plus jeunes de ses fils, il réservait des domaines dans les propres états d'Ixtlilxochitl, dont il continuait sourdement à saper le trône. Mais, avec la connaissance

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. IV Tecpatl, 1392.

(2) Les *Chinampas*, ou jardins flottants.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. V Calli, 1393.

(4) Manuscrit de 1528. — Ce document ne fait pas connaître qui était cet Izcozauhcatzin.

(5) Codex Chimalp., ibid., ad an. XIII Acatl, 1427.

qu'il avait du caractère du roi de Tetzcuco, il savait qu'il devait se garder de le heurter trop violemment, avant d'avoir terminé tous ses préparatifs. Aussi, voulant savoir jusqu'à quel point il serait disposé à céder à ses prétentions, il chercha d'abord à l'humilier, en lui envoyant une assez grande quantité de coton, avec prière de le faire filer et d'en faire tisser des étoffes (1).

Depuis vingt ans qu'il avait hérité du trône d'Acolhuacan, Ixtlilxochitl avait vu s'éloigner, l'un après l'autre, les premiers dignitaires de sa cour. Ses feudataires avaient travaillé devant ses yeux à rétablir dans les états, précédemment gouvernés par leurs ancêtres, leur ancienne juridiction, en éloignant sous des prétextes futiles les mandataires du souverain. Tezozomoc, de son côté, n'avait cessé d'agir contre lui, en le détachant de ses alliés et en s'emparant des provinces voisines, sans que le fils de Techotlala parût en prendre d'autre souci que de formuler quelques plaintes ou quelques menaces inutiles devant ses favoris. Parfois, encore, dans un moment de colère, il avait réuni à la hâte les troupes qu'il pouvait avoir sous sa main; mais, le lendemain, elles s'en retournaient à leurs quartiers, sans avoir combattu, faute de direction de la part du monarque. Ixtlilxochitl, cependant, ne manquait pas de courage; mais il était également incapable de s'arracher aux douceurs paisibles de son palais, comme de prendre une décision, et sa vie entière se passa dans des fluctuations de toute espèce. Il était impossible qu'il ne vît pas un défi ou, tout au moins, l'intention d'exiger un tribut, dans les charges de coton que lui envoyait Tezozomoc. Dans la crainte, toutefois, d'amener une rupture qui l'eût obligé à sortir de son repos, ou, peut-être, faute de savoir ce qu'il voulait faire, il céda à la demande du Tépanèque et lui renvoya, au bout de quelque temps, le coton parfaitement filé et tissé. Encouragé par ce premier succès, le roi d'Azcapotzalco lui en envoya une quantité encore plus grande

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 28.

l'année suivante, qu'Ixtlilxochitl fit tisser comme la première fois. Tezozomoc renouvela sa demande une troisième fois; le monarque, blessé, comprit alors qu'il fallait se décider à combattre ou bien se résoudre à payer un tribut qui l'abaisserait au rang d'un vassal. Son cœur enfin s'émut : il répondit aux messagers tépanèques qu'il remerciait leur maître de cet envoi; qu'il gardait le coton pour en faire des cottes de mailles pour ses guerriers, et qu'il le priait de lui en expédier davantage. Avec cette réponse, les envoyés de Tezozomoc se retirèrent confus. De là data véritablement le commencement de la guerre entre les deux rois (1).

Ces paroles furent suivies promptement d'une déclaration plus formelle. Il envoya ses hérauts d'armes signifier à Tezozomoc que, s'il avait patienté jusqu'alors, malgré l'injustice de ses entreprises, c'était par égard pour leur parenté et pour ses cheveux blancs; mais que, puisque son ambition le poussait à ne plus rien respecter, ni les liens du sang, ni l'alliance jurée avec son père, il saurait l'attendre sur le champ de bataille. Malgré tous ses préparatifs, le roi des Tépanèques fut pris au dépourvu; il se hâta d'appeler auprès de lui les rois de Mexico-Tenochtitlan et de Tlatilolco, ses conseillers ordinaires, et, après en avoir conféré avec eux, il répondit simplement qu'il s'en remettait à la chance des armes, désignant le voisinage de Quauhtitlan, comme étant le lieu le plus convenable pour une action entre les deux armées (2). Ixtlilxochitl, de son côté, avait convoqué tous les vassaux de la couronne de Tetzcuco; la plupart se rendirent à son appel, quoiqu'il y en eût déjà parmi eux un certain nombre qui fussent secrètement d'accord avec Azcapotzalco. Après leur avoir rappelé sommairement les bienfaits dont l'empire était redevable à sa famille, il exposa longuement tous ses griefs contre Tezozomoc, fit connaître ses injustices et ses perfidies, et conclut en disant que

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 15. — Veytia, ibid.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19.

sa longanimité devait avoir un terme, et qu'il était résolu à le châtier suivant ses mérites. Les provinces sur lesquelles il pouvait alors le mieux compter étaient celles de Tollantzinco, de Tepepolco et de Tenamitic, naguère les plus rebelles à l'empire; c'est de là qu'il tira les principaux corps d'armée qu'il voulait faire agir contre les Tépanèques. Il en donna le commandement à Tochin-Teuctli, fils de Mitlato, prince de Coatlychan (1), quoiqu'il ne plaçât actuellement que peu de confiance dans la fidélité de cette famille (2); mais il lui adjoignit Ixcontzin, seigneur d'Iztapalocan, sur le dévouement duquel il savait qu'il pouvait compter entièrement. L'un et l'autre, toutefois, remplirent leur mission d'une manière également honorable; malgré la supériorité numérique des Tépanèques, ils ne remportèrent pas le moindre avantage sur les troupes d'Ixtlilxochitl et, pendant trois ans, la guerre traîna en longueur sans que son rival pût se vanter d'avoir avancé le moins du monde ses affaires (3). Cette suite d'actions sans éclat releva, au contraire, les armes du roi de Tetzcuco; elles raffermirent la loyauté chancelante d'une partie de ses vassaux et lui permirent, en même temps, d'aller châtier, en personne, les villes de Xaltepec, d'Axapochco, de Temazcalcalpan, de Tolquauhyocan et d'Otompan qui avaient osé faire des propositions secrètes au souverain d'Azcapotzalco (4).

C'est au milieu de ces événements que naquit Nezahualcoyotl, que le ciel destinait à relever, après son père, la gloire de l'empire chichimèque et à donner à Tetzcuco cette renommée de sagesse et de splendeur qui devait en faire la première des cités du plateau aztèque. Ixtlilxochitl n'avait eu, pendant longtemps, que des concubines qui lui avaient cependant donné plusieurs enfants;

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19.
(2) On a déjà vu ailleurs que les membres de cette famille n'étaient pas tous également dévoués à Ixtlilxochitl.
(3) Torquemada, ibid.
(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 15.

mais; vers le milieu de son règne, il épousa Matlalcihuatzin, princesse de Mexico-Tenochtitlan et sœur du prince Chimalpopoca (1). Il n'en eut que deux enfants, une fille, Atotoztli et Acolmiztli Nézahualcoyotl, appelé aussi Yoyontzin, qui nous occupe en ce moment (2).

Les histoires et les annales que nous avons sous les yeux rappellent, avec plus ou moins de détails, l'époque de la naissance de Nézahualcoyotl (3), le plus connu, certainement, et l'un des plus illustres de tous les rois qui régnèrent sur l'Amérique, avant Montézuma. Il naquit le 28 avril 1402, au premier jour Mazatl (4), à la fin du mois Tozoztontli de l'année Cé-Tochtli (5), au rapport de la chronique de Cuitlahuac (6). Sa naissance fut marquée avec beaucoup de soin par les devins et les astrologues, appelés, pour prendre leurs observations, au moment de l'accouchement de la reine sa mère; car elle eut lieu à midi précis (7), à la grande joie de toute sa famille et surtout de son père. Ce jour-là même, Ixtlilxochitl lui assigna les villes et les villages qui devaient pourvoir à son entretien, et le soin de l'élever fut confié à Huitzilihuitzin, noble seigneur toltèque, qui passait pour le plus instruit et le plus sage de cette époque (8).

Quelques mois après cet événement, mourut, à Mexico-Tenochtitlan, Acamapichtli, premier roi de cette ville (9); il avait régné

(1) Elle était sœur aussi de Huitzilihuitl, mais seulement du côté maternel, tandis qu'elle l'était de père et de mère de Chimalpopoca.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

(3) *Nezahualcoyotl*, nom d'un fétiche adoré au Mexique. Il vient de *nezahualiztli*, le jeûne, et *coyotl*, renard ou chacal, c'est-à-dire, le Renard à jeun. Il est vrai aussi qu'il naquit dans le mois du jeûne Tozoztontli.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. — Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1402.

(5) Codex Chimalp., ibid.

(6) La chronique de Cuitlahuac, souvent citée par l'auteur anonyme du Codex Chimalpopoca, est ordinairement d'une grande exactitude.

(7) Le Codex Chimalp. dit à midi précis; Ixtlilxochitl, au lever du soleil. C'est peut-être une erreur du traducteur ou du copiste de ce dernier.

(8) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 25.

(9) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Acatl, 1403.

cinquante-trois ans, à compter de son élection avec Ilancueitl, et vingt et un ans, depuis la mort de cette princesse. Ce ne fut qu'à cette époque que l'on commença à le traiter en roi et que les Mexicains lui composèrent une maison conforme à la dignité dont ils l'avaient revêtu (1). Les historiens attribuent à ce prince plusieurs conquêtes importantes. Nous ne repoussons point cette assertion ; mais, ainsi que la soumission de Cuitlahuac, ces conquêtes eurent lieu probablement au nom de Tezozomoc, dont les Mexicains étaient tributaires. En cette qualité de lieutenant du roi des Tépanèques, Acamapichtli put entreprendre également la réduction de Mizquic, et ensuite celle de Xochimilco (2), dont la seigneurie fut donnée à l'un des princes d'Azcapotzalco; c'est de la même manière qu'il porta ses armes à Quauhtinchan (3) et à Quauhnahuac (4), d'où il ramena ensuite à Tenochtitlan les premiers bijoutiers qu'on eût encore vus dans cette ville (5). Cette dernière entreprise apporta alors quelque peu d'aisance dans Mexico dont les habitants continuaient à vivre pauvrement de la pêche et de la cultivation des légumes. Ses premiers seigneurs ne s'habillaient encore, à cette époque, que d'étoffe de nequen, et le tribut qu'ils payaient aux Tépanèques était aussi durement exigé d'eux qu'il était acquitté péniblement par les sujets d'Acamapichtli. Les annales mexicaines sont remplies d'histoires et de légendes qui rappellent sous toutes les formes les exigences de Tezozomoc; elles devinrent la source de la haine qui naquit contre Azcapotzalco et que les Tenuchcas nourrirent avec patience jusqu'à la ruine de cette capitale (6).

Si, durant son long règne, Acamapichtli n'avait point fait de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 15.
(2) Codex Chimalp., Hist. abrégée des rois de Mexico, à la fin du MS.
(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. X Tochtli, 1398.
(4) Id., Hist. abrég.
(5) Id., Hist. Chron., ad. an. II Tochtli, 1390.
(6) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 15.

conquêtes brillantes au nom de son peuple, il l'avait du moins gouverné paisiblement et avec justice ; il avait étendu sa juridiction sur Culhuacan, dont il était le légitime héritier, et sur une partie de son territoire; il avait accru et embelli Mexico, en construisant des temples et des maisons en pierre, en desséchant le sol, en formant des rues nouvelles, en creusant et en élargissant les canaux qui devaient, au bout d'un petit nombre d'années, faire de cette ville une autre Venise et la placer au premier rang parmi les cités du Nouveau-Monde.

Avant de rendre le dernier soupir, Acamapichtli convoqua autour de son lit les membres de sa famille, avec les divers chefs de la république. Il leur fit un long discours, leur faisant entendre que, n'ayant désigné pour son successeur aucun de ses enfants, il désirait leur laisser entièrement la liberté du choix; tout ce qu'il demandait était qu'ils élussent le plus digne; son seul regret, en mourant, ajouta-t-il, étant de laisser les Tenuchcas tributaires du Tépanèque. Les Mexicains donnèrent des larmes à sa mémoire, et ses funérailles eurent lieu avec toute la pompe que leur permettaient leur médiocrité et la nature des circonstances où l'on se trouvait, car la mort d'Acamapichtli arriva durant les jours de la ligature du cycle toltèque (1), de l'an II Acatl, 1403.

Aussitôt qu'ils eurent rendu les derniers honneurs à leur roi, ils s'assemblèrent avec les prêtres, les anciens et les chefs des quatre quartiers de la cité, afin de procéder à l'élection de son successeur. Le sacerdoce aurait voulu profiter de la conjoncture pour ressaisir le pouvoir et amener la nation à ne choisir son chef que dans les cas spéciaux où il s'agirait de conduire les armées au combat. Mais un vieillard qui était le plus ancien de l'assemblée, se levant tout à coup de son siége, s'écria : « Mexicains, « mes frères! mes années me donnant le droit de parler le pre- « mier, permettez-moi de vous dire mon sentiment. Vous savez,

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron. de l'an II Acatl, 1403 à l'an III Tecpatl, 1404.

« tous aussi bien que moi, combien nous avons perdu en perdant « notre roi et seigneur ; vous savez qu'il a laissé un grand nombre « d'enfants ; eh bien, songez à élire à sa place et à mettre au com- « mandement de cette ville un prince qui sache avoir pitié des « vieillards, des veuves et des orphelins, qui soit le père de tous ; « car c'est nous qui sommes les plumes de ses ailes, les cils de ses « yeux, les poils de son visage. Réfléchissez donc bien pour savoir « qui vous élèverez à ce rang suprême ; pensez à celui que vous « ferez asseoir sur le trône, afin qu'il en soit véritablement digne et « qu'il sache défendre son peuple de ses ennemis, accroître la « gloire de notre ville et celle de notre dieu Huitzilopochtli (1). »

En terminant ce discours, le vieillard proposa le nom de Huitzilihuitl, fils aîné d'Acamapichtli. Tous aussitôt s'écrièrent que Huitzilihuitl était digne de succéder à son père, et son nom, ayant été répété au peuple, assemblé en dehors du palais, fut acclamé avec transport par la foule (2).

Une députation du sénat se rendit aussitôt auprès du prince et, lui ayant annoncé le choix qui avait été fait de sa personne, l'amena dans la salle des délibérations. On l'assit sur le siége royal ; ensuite on le dépouilla de ses habits ordinaires, on l'oignit de l'onction sacrée des rois toltèques, après quoi on le revêtit des ornements et des insignes de la puissance souveraine. Un des anciens, s'avançant alors au pied du trône, lui parla en ces termes : « Notre fils bien-aimé, Huitzilihuitl, « notre roi et seigneur ! prenez courage en vous chargeant de « gouverner le peuple qui a été forcé de chercher un refuge au « milieu des joncs et des marécages, sous la protection du dieu « Huitzilopochtli, dont vous êtes l'image et le représentant. Vous « savez ce que nous avons souffert, vous savez ce que nous conti-

(1) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tom. I, cap. 10. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 16.

(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, chap. 5, MS. des archives nationales de Mexico. *Huitzilihuitl* signifie Plume de Colibri.

« nuons à souffrir, sous le joug d'un tribut odieux. Nous vous le « répétons maintenant, non que vous l'ignoriez, mais afin que « vous compreniez davantage encore qu'en devenant notre roi « vous prenez sur vous nos travaux et nos tribulations, et qu'au « lieu des honneurs et de la richesse vous n'acquérez que la pau- « vreté et les humiliations (1). » A la suite de ce discours, chacun des seigneurs présents passa tour à tour devant le nouveau souverain, en lui adressant les paroles qu'il jugeait à sa manière être les plus convenables dans la circonstance. C'est ainsi qu'eut lieu, sans pompe et sans ostentation, l'exaltation du second roi des Mexicains de Tenochtitlan (2).

Huitzilihuitl n'était pas encore marié. Les Mexicains, souhaitant célébrer à la fois les fêtes de son mariage avec celles de son avénement, envoyèrent, quelques jours après, à Azcapotzalco une ambassade composée des membres les plus illustres du sénat : ils étaient chargés de déposer leurs présents aux pieds de Tezozomoc et de demander, pour leur roi, la main d'une princesse de sa famille. « Seigneur suprême et roi tout-puissant, dirent-ils, en se « prosternant devant lui, nous voici, humiliés devant votre hau- « tesse pour vous demander une faveur insigne ; car à qui pour- « rions-nous recourir, puisque nous sommes vos vassaux et vos « serviteurs ? Nous voici, attendant vos commandements, prêts, « au premier mouvement de vos lèvres, à suivre votre volonté de « tout notre cœur. Nous venons donc à vous, de la part de vos « serviteurs, les anciens et les vieillards de Mexico-Tenochtitlan, « d'accord avec votre fils et serviteur, Huitzilihuitl, qui commande « et gouverne cette ville, au milieu des joncs et des marécages, afin « que vous daigniez, à nos humbles prières, laisser aller une de vos « perles ou de vos émeraudes, une de ces plumes précieuses qui « sont vos filles, non pour qu'elle sorte en pays étranger, mais afin

(1) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, cap. 10. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 16.
(2) Torquemada, ibid.

« qu'elle entre chez elle et qu'elle soit en des lieux où tous s'em-
« presseront à l'envi de lui obéir (1). »

Tezozomoc écouta, avec une attention remplie de bienveillance, la pétition des Mexicains. Lorsqu'ils eurent terminé, prenant la parole à son tour, il leur répondit : « Je suis trop content de votre « demande et de votre humilité, ô Tenuchcas, pour vous dire « autre chose, sinon que mes filles sont ici pour être mariées, et « que c'est pour cela que le maître de la création les a mises au « monde. Pour correspondre à vos souhaits, je vous donne celle « qui a pour nom Ayauhcihuatl; emmenez-la et conduisez-la à « votre roi, à qui je la confie de bon cœur (2). »

Les ambassadeurs se prosternèrent de nouveau, en rendant grâces à Tezozomoc, et, ayant reçu de ses mains la jeune princesse, ils la conduisirent à Mexico, accompagnés d'un grand nombre de seigneurs tépanèques. Ils la présentèrent à Huitzilihuitl avec les cérémonies ordinaires, et les noces se célébrèrent avec une magnificence inconnue jusque-là à Tenochtitlan. Ayauhcihuatl ne tarda pas à donner à son époux des preuves de sa fécondité, et, l'année suivante, elle mit au monde un fils qui reçut le nom d'Acolnahuacatl (3); mais le principal fruit de cette union fut, pour les Mexicains, l'allégement du tribut annuel qu'ils payaient à Azcapotzalco et dont Tezozomoc leur fit, en grande partie, la remise à cette occasion.

Chimalpopoca, suivant l'exemple de son frère, épousa, l'année même de la naissance de son neveu, Miahuaxochitl, fille d'Ozo-

(1) Nous répétons ici quelques-uns de ces discours qui rendent généralement le langage des Mexicains et qu'on retrouve encore aujourd'hui chez les Indiens qui n'ont pas eu trop de contact avec les habitants des villes. « C'est là, dit « Torquemada, le langage de ces peuples, dans les demandes qu'ils adressent, « surtout s'ils traitent de quelque mariage, disant de la demoiselle, Plume « brillante, Pierre précieuse, Bijou de valeur, ce qui, dans les langues in« diennes, sonne avec élégance et distinction. » (Monarq. Ind., lib. II, cap. 17.)

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 17.

(3) Torquemada, ibid.

matli (1), prince de Quauhnahuac (2). Les légendes de cette époque s'étendent avec complaisance sur la beauté de cette princesse et sur le grand nombre des prétendants qui aspiraient à sa main ; elles ajoutent que son père n'était pas moins renommé par ses richesses que par la connaissance profonde qu'il avait des arts de la magie. Idolâtre de sa fille, dont il avait constamment refusé de se séparer, et craignant qu'on ne la ravît à sa tendresse, il l'avait renfermée dans un château, bâti sur le sommet d'un rocher fort élevé, où elle était entourée de tout ce qui pouvait flatter ses goûts. Par suite des précautions qu'il avait prises, il semblait impossible qu'on parvînt jusqu'à elle ; mais l'amour a partout des ailes. Chimalpopoca, enivré de ses charmes sur le seul bruit qui en avait couru dans la vallée, trouva cependant le moyen de communiquer avec elle : à l'aide d'une flèche dont la pointe était d'émeraude, il lança, dans ses appartements, un bouquet de fleurs composé d'une manière symbolique, et réussit ainsi à s'en faire écouter (3). Vaincu malgré ses précautions, Ozomatli consentit à laisser partir Miahuaxochitl avec les ambassadeurs de Mexico, où elle entra aux acclamations de la multitude. Son mariage avec Chimalpopoca fut, pour les Mexicains, comme l'aurore d'une ère plus prospère. La belle princesse de Quauhnahuac était accompagnée d'un nombreux cortége de seigneurs, dont la pompe et les riches vêtements contrastaient avec la rusticité des Tenuchcas : ceux-ci commencèrent alors, pour la première fois, à user, dans leurs habits, de belles toiles de coton, et ce fut la province de Quauh-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. III Tecpatl, 1404. — Torquemada met ce mariage sur le compte de Huitzilihuitl, à qui il donne ainsi deux femmes légitimes ; mais on voit qu'il en est embarrassé, car les faits suivants sont en désaccordance avec ce second mariage. Le Codex Chimalpopoca ne nomme pas Michuaxochitl, le mot est illisible dans l'original, mais il la donne pour fille de Quauhnahuac, et c'est le Mémorial de Culhuacan qui nomme son père Ozomatzin. Torquemada nomme ce prince Tezcacoatzin ; mais il pouvait avoir à la fois les deux noms.

(2) Mémorial de Culhuacan, MS. en langue nahuatl de la coll. Aubin.

(3) Mémorial de Culhuacan.

nahuac, située sous un climat plus chaud, qui en fournit les marchés de Tenochtitlan, où elles avaient été presque inconnues jusqu'à cette époque (1). Miahuaxochitl ne tarda pas à devenir mère à son tour; ce fut elle qui donna le jour à Ilhuicamina, plus connu sous le nom de Montézuma Ier, ou l'Ancien (2).

Cependant le roi des Tépanèques continuait, malgré son grand âge, à marcher, avec une persévérance digne d'un meilleur objet, vers le but qu'il s'était constamment proposé, depuis qu'il était monté sur le trône, celui de se rendre maître de l'Anahuac tout entier. Par ses talents politiques, par son habileté dans l'art profond de la dissimulation, non moins que par sa puissance et la terreur qu'inspirait son nom, il était parvenu à étendre prodigieusement ses états et à détacher de la couronne de Tetzcuco ses alliés et ses feudataires les plus marquants. Visant plus haut encore que son aïeul, il attendait que le moment propice se présentât pour achever de ruiner Ixtlilxochitl, en frappant un grand coup; dans l'intervalle, il continuait à se débarrasser des divers obstacles qui auraient pu gêner sa marche, faisant mourir tour à tour les seigneurs et les princes, ou les dépouillant de leurs domaines, pour les donner à ses propres enfants.

Depuis longtemps déjà il jetait un œil de convoitise sur ceux de Quauhtitlan. Par les soins de Xaltemoc, cette ville s'embellissait en s'agrandissant, et elle était devenue insensiblement une des plus considérables de la vallée. Son temple, si tristement célèbre depuis, avait été achevé avec une grande magnificence et passait alors pour le plus beau des monuments religieux de l'Anahuac (3). Xaltemoc était également chéri des Culhuas et des Chichimèques, et sa mort semblait devoir présenter de nombreuses difficultés à Tezozomoc; mais l'astucieux vieillard avait tout prévu. Dans un festin que Xaltemoc voulut donner en son honneur au pa-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 17.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. III Tecpatl, 1404.
(3) Id., ibid., ad an. XI Acatl, 1399.

lais de Tepanohuayan, il trouva moyen de faire inviter un grand nombre de ses amis et de ses parents, tout en éloignant, sous divers prétextes, les alliés de ce seigneur. Le repas commença avec les réjouissances accoutumées; mais, à un signal donné par le roi d'Azcapotzalco, les Tépanèques tirèrent leurs armes; la salle, en même temps, fut envahie par les soldats du tyran, et Xaltemoc périt avec les siens, avant d'avoir pu songer à la résistance (1). Aucun des Chichimèques présents n'échappa à ce drame sanglant, et la nouvelle en fut portée à Quauhtitlan par les Tépanèques eux-mêmes, qui s'y rendirent pour proclamer le nom de Tezozomoc. (An VII Tecpatl, 1408.)

On ne saurait imaginer la consternation qui saisit cette ville, en apprenant le meurtre de son chef et de tant d'autres nobles citoyens. Le deuil fut universel, mais on était si peu préparé à cette catastrophe et l'on était si convaincu de la puissance de Tezozomoc, que le silence des habitants de Quauhtitlan témoigna seul de leurs sentiments. Les restes de la noblesse, hors d'état de résister aux forces imposantes qu'il déploya, préférèrent se retirer, et allèrent chercher un asile dans les montagnes. Le fief de Xaltemoc fut aussitôt partagé en plusieurs seigneuries dont l'investiture fut donnée à ses alliés ou à ses fils. C'est ainsi que le roi des Tépanèques s'acheminait, par la perfidie et l'assassinat, à la domination universelle de l'Anahuac.

(1) Id., ibid., ad an. VII Tecpatl, 1408.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Assassinat de Nauhyotl, seigneur de Culhuacan, par ordre de Tezozomoc. Ce prince cherche à s'emparer de Tetzcuco par surprise. Couronnement de Nezahualcoyotl à Huexotla. Ixtlilxochitl pousse la guerre avec ardeur contre les Tépanèques. Ses victoires. Il met le siége devant Azcapotzalco. Situation précaire de Tezozomoc. Il s'humilie devant son ennemi. Faute incroyable d'Ixtlilxochitl. Il lève le siége d'Azcapotzalco et retourne à Tetzcuco. Mécontentement de ses vassaux. Embellissements de Tlatilolco et de Mexico-Tenochtitlan. Sage prévoyance de Huitzilihuitl. Sa mort. Chimalpopoca lui succède. Colère de Tezozomoc contre Ixtlilxochitl et la princesse Quauhcihuatl. Sa fourberie. Il arme de nouveau contre Ixtlilxochitl. Ce prince est abandonné des siens. Sa détresse. Son frère Tocuiltecatl est mis à mort par ordre de Tezozomoc. Marche des Tépanèques sur Tetzcuco. Siége de cette ville. Fuite d'Ixtlilxochitl. Reddition de Tetzcuco. Ixtlilxochitl à Tzinacanoztoc. Il envoie Coacuecuenotl demander du secours à Otompan. Celui-ci est massacré dans cette ville. Nouvelle fuite d'Ixtlilxochitl. Il est poursuivi par les sicaires de Tezozomoc. Ses adieux à sa famille. Sa mort. Joie de Tezozomoc à cette nouvelle. Il partage les états de la couronne d'Acolhuacan. Mécontentement secret de la noblesse. La tête de Nezahualcoyotl est mise à prix. Il se retire à Tlaxcallan. Suite de l'histoire de cette ville. Commencement de la désaffection pour le parti tépanèque, surtout dans le peuple. Les reines de Mexico et de Tlatilolco demandent à Tezozomoc la grâce de Nezahualcoyotl. Retour de ce prince à Mexico et ensuite à Tetzcuco. Songe de Tezozomoc à son sujet. Sa dernière vieillesse et sa mort. Son caractère. Nezahualcoyotl assiste à ses funérailles.

Cependant les divers états de la vallée commençaient à sentir la pesanteur du joug que la maison d'Azcapotzalco s'efforçait d'établir. Ixtlilxochitl, que son insouciance des affaires et ses incertitudes habituelles avaient replongé dans l'inaction depuis les légers avantages que ses armes avaient remportés, effrayé, d'un

côté, par la défection croissante de ses alliés et de ses feudataires, de l'autre par le meurtre des plus grands seigneurs de l'Anahuac, avait fini par ouvrir de nouveau les yeux sur les dangers qui le menaçaient. L'assassinat de Nauhyotl, qu'Ilancueitl avait envoyé gouverner Culhuacan, commis par ordre de Tezozomoc (1), en 1413, accrut encore ses alarmes. Le vieux roi des Tépanèques ne songeait plus, d'ailleurs, à cacher ses desseins; les levées de troupes qui se faisaient partout par son ordre n'annonçaient que trop clairement ses intentions hostiles. Par le conseil des princes de sa famille et sur les pressantes sollicitations de ses amis, Ixtlilxochitl avait enfin commencé à se mettre sur la défensive; mais, avant qu'il eût eu le temps d'achever ses préparatifs, Tezozomoc avait réuni une armée considérable et s'était décidé à rompre en visière, de façon à pouvoir surprendre son rival à l'improviste et à s'assurer la victoire par un coup d'éclat.

Les troupes tépanèques reçurent l'ordre de se mettre en marche par détachements insignifiants et de se réunir au plus tôt à Aztahuacan, village des Culhuas, situé sur les limites de la seigneurie d'Iztapalocan (2), dont le chef était regardé comme un des plus fidèles feudataires de Tetzcuco; elles devaient tomber à la fois sur cette ville, et après s'en être rendues maîtresses, avancer, sans tarder, sur la capitale de l'empire chichimèque et s'emparer de la personne d'Ixtlilxochitl. Ce que le vieux roi d'Azcapotzalco avait prévu arriva : Iztapalocan, livré par un traître (3), fut surpris et abandonné momentanément au pillage; mais la noble défense de Quauhxilotl, qui y commandait au nom de son seigneur, empêcha l'ennemi de garder la place et d'exécuter la suite du plan qu'il s'était proposé. En se retirant, les Tépanèques réussirent cependant à faire

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. XII Calli, 1413.
(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 31. — Iztapalocan est à peu de distance de Chalco.
(3) Id., ibid. — L'auteur dit que ce traître était un gentilhomme de Cohuatepec.

tomber dans une embuscade ce fidèle serviteur, qui paya de sa vie son dévouement à son souverain. Cette fâcheuse nouvelle arriva le même jour à Tetzcuco, où elle ne laissa pas de causer une grande commotion. Le monarque, outré de la perfidie de Tezozomoc, joignit à la hâte quelques milliers d'hommes, et, sans attendre l'arrivée de ses autres vassaux, marcha en personne sur Iztapalocan, croyant encore y trouver les Tépanèques: mais ceux-ci, n'ayant pu mettre leur dessein à exécution, avaient eu la précaution de rebrousser sur Azcapotzalco, après avoir laissé des garnisons suffisantes dans Mizquic, Cuitlahuac, Culhuacan et Aztahuacan. Tezozomoc, quoique irrité du peu de succès de cette expédition, n'en éprouva que plus d'ardeur à continuer la guerre; il poussa ses armements avec une incroyable vigueur, obligeant les tlatoanis de Mexico et de Tlatilolco, ainsi que le reste de ses alliés, à y concourir de toutes leurs forces. Non content d'avoir redoublé les garnisons de ses frontières, il envoya mettre en état de défense la ville d'Écatepec ainsi que les ruines de Xaltocan, avec ordre d'observer avec la dernière vigilance les moindres mouvements de ses ennemis (1).

Durant cet intervalle, Ixtlilxochitl, ne voyant, pour le moment, plus d'armée à combattre dans la campagne, était retourné en Acolhuacan, après avoir mis ordre à ses propres frontières. Par son commandement, la noblesse du royaume avait été convoquée à Huexotla; au milieu des bruits de guerre qui se faisaient entendre de toutes parts, il paraissait urgent à ses amis de travailler sans délai à assurer les droits de Nezahualcoyotl à la couronne impériale, dans le cas éventuel de la mort de son père, et à lui faire prêter serment, comme au seul et légitime héritier de Quinantzin et de Techotlala, avant de continuer à pousser la guerre contre Tezozomoc.

Sans atendre, toutefois, que tout le monde fût arrivé, on pro-

(1) Id., ibid.

céda, suivant le cérémonial toltèque, au couronnement du prince royal ; le concours était peu nombreux, et parmi les chefs d'un rang supérieur, on ne remarqua que Tlacateotzin, de Huexotla, Payntzin, tlatoani de Coatlychan (1), Ixcontzin, d'Iztapalocan, Totomintzin et les princes de la famille royale (2). Nezahualcoyotl reçut l'onction royale des mains de Tozan (3), grand-prêtre de Huexotla, aidé, dans ses fonctions, par Tlalhuacan-Amatzin, pontife de Cholullan (4). C'était le premier des princes chichimèques pour qui l'on eût employé tous les rites sacrés de l'antique rituel de Quetzalcohuatl (5). Il n'était encore âgé que de douze ans : mais les amis de son père comprenaient qu'avec un prince du caractère d'Ixtlilxochitl il n'y avait guère à compter pour le moment, tandis qu'en se considérant comme les tuteurs du jeune roi, ils pouvaient, au besoin, prendre des mesures sans attendre les ordres du monarque. D'un autre côté, Nezahualcoyotl commençait déjà, malgré son extrême jeunesse, à manifester les grandes qualités dont la nature l'avait doué, et tous se flattaient également de lui voir réaliser leurs espérances dans l'avenir. (An I Acatl, 1415.)

Aussitôt après le couronnement, la cour rentra à Tetzcuco et envoya dans toutes les directions des hérauts pour en donner avis aux grands de l'empire, les engageant à se rendre au plus tôt dans la capitale pour ratifier, par leur hommage, la prise de pos-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19. Cet auteur fait de cette cérémonie le couronnement même d'Ixtlilxochitl, et donne au seigneur de Huexotla le nom de Millato, et à celui de Coatlychan le nom d'Omicxipan.

(2) Id., ibid.

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 16. — Veytia, ibid. ut sup. Ce dernier auteur dit pour Tozan, Tazatzin ; dans Torquemada, Tuzan (Taupe).

(4) Id., ibid.

(5) Pourquoi ce couronnement à Huexotla et, pour ainsi dire, sans témoins? Le superstitieux Ixtlilxochitl voulait-il s'assurer, par les rites toltèques, la succession à son fils, et, d'un autre côté, craignait-il d'en rendre témoins les seigneurs chichimèques? C'est un mystère historique dont nous ne trouvons pas la clef dans les histoires.

session du jeune roi. Il y en eut encore un grand nombre alors qui jugèrent à propos de faire acte de présence, et Ixtlilxochitl ne les congédia qu'après leur avoir donné l'ordre de lui amener tous les renforts dont il avait besoin pour continuer la guerre contre les Tépanèques. Déjà toutes les provinces étaient en mouvement dans l'Anahuac. L'armée tetzcucane ne tarda pas à se mettre en campagne ; à sa tête étaient Tochintzin, petit-fils du prince de Coatlychan, guerrier plein d'ardeur, et Ixcontzin d'Iztapalocan, qui agirent, chacun de leur côté, sur les frontières des Tépanèques : Ixtlilxochitl, ayant pris le commandement d'un troisième corps d'armée, devait se porter, au besoin, au secours de l'un ou de l'autre, suivant les circonstances. Les premiers mois se passèrent en escarmouches de peu d'importance, mais dont les populations voisines des frontières furent les victimes. Tezozomoc, trop âgé pour sortir en personne à la tête de ses troupes, leur avait donné pour chefs son propre fils Maxtlaton, ainsi que les deux rois des Mexicains. Tlatilolco avait alors pour souverain Tlacateotzin, fils de Quaquauhpitzahuac, qui était descendu dans la tombe peu de temps après Acamapichtli (1); ce fut lui à qui échut la charge de général en chef. Une bataille sanglante fut livrée, cependant, vers la fin de l'année, près de Chiuhnauhtlan, où les Tépanèques éprouvèrent une défaite cruelle de la part de Tochintzin. Deux autres, qu'ils essuyèrent successivement ensuite dans les plaines de Huexotla, abattirent considérablement leur orgueil. Cette fois, l'honneur en revint à Tzihuacnahuacatl, petit-fils du grand-prêtre de cette ville qui commandait les troupes impériales (2).

Ces succès répétés ramenèrent la confiance dans les esprits. Ceux d'entre les feudataires de la couronne qui ne s'étaient pas encore détachés entièrement de Tetzcuco, retrouvant alors dans Ixtlilxochitl ce qu'ils attendaient d'un descendant de Qui-

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 30.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 16. — Veytia, ibid., cap. 31.

nantzin, eurent honte d'avoir hésité entre lui et Tezozomoc, et bientôt on les vit, suivis de leurs vassaux, grossir les rangs de son armée. A côté des tlatoanis de Huexotla, de Coatlychan, vinrent se ranger ceux de Chiauhtlan, de Tepetlaoztoc, de Tezoyocan, de Tepechpan, de Chiuhnauhtlan, d'Aculman, d'Ahuatepec, de Tizayocan, de Tlanalapan, ainsi que les seigneurs des terres plus lointaines de Tollantzinco, de Tepepolco et de Cempoallan (1). Jamais, depuis les jours mémorables de Quinantzin, Tetzcuco n'avait assisté à un déploiement si considérable de forces. Profitant de l'ardeur de ses soldats, Ixtlilxochitl se mit personnellement à leur tête, ayant pour lieutenant Tzihuacnahuacatzin et son neveu Coacuecuenotl. Il marcha aussitôt sur Xaltepec des Othomis, qu'il emporta malgré sa résistance, puis sur Otompan, qui, malgré ses bienfaits, avait pris parti pour Tezozomoc. Après un combat sanglant livré devant ses murs, il entra dans cette ville, écrasant les débris des Tépanèques vaincus et l'abandonna au pillage. Poursuivant sa course victorieuse, il prit successivement les villes de Xapuchco, de Cuenenecan, de Temazcalapan, qu'il mit à feu et à sang, passa dans la vallée de Xocotitlan et se présenta devant Tollan, dont les habitants continuaient à soutenir le despote d'Azcapotzalco. Leur résistance fut des plus vigoureuses; mais elle céda devant l'opiniâtreté et la valeur des troupes tetzcucanes, qui exercèrent, en y entrant, les plus affreux ravages.

La terreur suivait leurs pas De Tollan elles revinrent sur l'Anahuac, saccagèrent, en passant, Citlaltepec, d'où Ixtlilxochitl les conduisit dans la province de Tepotzotlan. Tlacateotzin les y attendait pour leur livrer bataille : elle ne pouvait manquer d'être sanglante; les uns et les autres s'attaquèrent avec un égal courage, et leurs pertes furent également cruelles. Mais les Tépanèques, renversés par l'impétuosité de leurs adversaires, finirent par leur

(1) Codex Xolotl, de la coll. Aubin. — Ixtlilxochitl, Novena Relacion, etc. — Veytia, ibid., cap. 32, 33.

laisser les honneurs de la journée. Le roi de Tlatilolco se retira sur Quauhtitlan, puis sur Tepatec, toujours suivi par Ixtlilxochitl, qui lui livra encore en ce lieu un combat acharné. Il n'eut que le temps de battre en retraite sur Azcapotzalco : car il était à peine rentré dans cette capitale, dont il achevait de fermer les portes, que le monarque chichimèque, après avoir passé Tlanepantla, venait camper sur le sommet de la colline du Temacpatl, en face même de la cité tépanèque. Devant lui s'étendait le ravin où coule la rivière qui couvrait le front de cette grande ville, ainsi que le village de Temacpalco qui lui servait de faubourg. C'est là que Tezozomoc avait rassemblé ses dernières ressources avec la fleur de ses guerriers. Ixtlilxochitl entreprit aussitôt d'en former le siége ; il établit ses lignes sur l'ensemble des collines qui environnent Azcapotzalco, à l'ouest, depuis le voisinage de Tlanepantla jusqu'au rivage même du lac de Tenochtitlan (1).

Le vieux despote, renfermé dans les circonvallations ennemies, pouvait désormais se considérer comme vaincu. Cependant, malgré tant de défaites, malgré les pertes réelles qu'il n'avait cessé de subir, depuis plusieurs mois, son orgueil ne fléchissait pas encore, et, ce fut au moment où il paraissait devoir désespérer de son salut, que son génie artificieux conçut le plan le plus hardi qu'il fût possible d'imaginer dans ces conjonctures menaçantes. La perfidie en fit tous les frais. Le blocus durait depuis quatre mois, et la ville, serrée de près, s'attendait, chaque jour, à un assaut qui la livrerait aux Acolhuas et aux Chichimèques : déjà ceux-ci se réjouissaient de l'immense butin qu'ils allaient y trouver, et leurs chefs se partageaient d'avance les richesses des palais de Tezozomoc. L'armée, divisée en quinze corps de bataille, était distribuée autour d'Azcapotzalco, et les généraux avaient reçu les ordres du roi pour un assaut général.

Le tyran se voyait ruiné sans ressource; mais il connaissait le caractère d'Ixtlilxochitl, sa faiblesse, sa condescendance, et surtout sa vanité. Pendant que, d'un côté, des émissaires habiles

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 16. — Veytia, ibid.

parcouraient les lignes extérieures, faisant, en son nom, les promesses les plus extravagantes aux chefs ennemis, une ambassade, composée des premières familles tépanèques, se rendait au camp du monarque acolhua, et se jetait à ses pieds, lui demandant pardon du passé, en le suppliant, dans les termes les plus humbles et les plus capables de le fléchir, de se souvenir de sa parenté et d'accorder la paix à ses adversaires : ils achevèrent, en disant qu'ils étaient prêts, au nom de leur souverain, à se soumettre aux conditions qu'il lui plairait de lui imposer et qu'il se considérerait heureux désormais de n'être que son serviteur et son vassal.

Par suite de cette inconcevable facilité de caractère que son insidieux ennemi n'appréciait que trop bien, Ixtlilxochitl se laissa gagner par ces démonstrations hypocrites. Mais il était fatigué des lenteurs de cette guerre, et il lui tardait de rentrer dans son palais d'Oztoticpac et de s'abandonner de nouveau aux douceurs d'un repos, incompatible avec le bruit des armes et les excitations du combat. Contre l'avis unanime de ses parents et de ses généraux, il se hâta d'accorder le pardon demandé et conclut avec Tezozomoc un traité que celui-ci viola, quelques jours après, de la manière la plus flagrante. En conséquence, le siége d'Azcapotzalco fut levé, et le monarque chichimèque rentra triomphant dans Tetzcuco, où il fut reçu avec un applaudissement universel. On célébra ses victoires par des fêtes splendides, et il s'empressa de récompenser par des présents magnifiques les chefs qui l'avaient accompagné pendant tout le cours de cette expédition. Mais ceux-ci avaient compté sur le pillage d'Azcapotzalco et le partage des seigneuries tépanèques : ils se trouvaient froissés d'avoir été obligés de mettre bas les armes, au moment le plus glorieux et le plus décisif ; aussi, dès que la bienséance le leur permit, se hâtèrent-ils de quitter la cour et d'aller exhaler leurs plaintes loin de la capitale (1). Les uns se retirèrent dans leurs domaines; les autres, trouvant plus de profit à servir Tezozomoc, dont ils avaient

1) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 23.

pénétré l'astuce, se rendirent auprès de lui. (An II Tecpatl, 1416.)

Le vieux despote, délivré de ses appréhensions, s'applaudissait, avec les siens, du succès de son hypocrisie, tout en livrant au mépris la pusillanimité d'Ixtlilxochitl. Accueillant avec distinction les guerriers qui venaient, chaque jour, lui offrir leurs services, il se préparait à recommencer la guerre à la première occasion. Mexico-Tenochtitlan et Tlatilolco, à qui il avait promis l'affranchissement de tout tribut et la liberté de la navigation et de la pêche, avec une partie du littoral, encore dépendant de la couronne d'Acolhuacan, ne demandaient pas mieux que de recommencer. Dans la situation où se trouvaient ces deux villes, naturellement rivales et ennemies l'une de l'autre, elles avaient néanmoins un égal intérêt à briser les entraves que les souverains de Tetzcuco continuaient à mettre sur le commerce du lac : souvent en opposition lorsqu'il s'agissait de questions personnelles, elles s'unissaient aussitôt qu'il le fallait pour les besoins communs, et leur rivalité même était pour elles un motif d'encouragement et une source de prospérité. Tlatilolco, cependant, l'emportait alors sur Tenochtitlan : sous le règne de son dernier roi, cette ville avait été ornée d'édifices somptueux et considérablement agrandie. Ce prince avait travaillé à utiliser partout le marécage, qu'il avait desséché, en ouvrant à droite et à gauche plusieurs grands canaux, bordés déjà de jardins et de maisons, de l'aspect le plus agréable. Tenochtitlan n'avait cessé, de son côté, de prospérer sous la sage administration de Huitzilihuitl. Ce prince lui avait donné un code de lois nouvelles, en rapport spécialement avec ce qui concernait le culte des dieux (1) ; il avait embelli le temple de Huitzilopochtli et travaillé à diminuer, autant que possible, les charges qui pesaient sur les Mexicains-Tenuchcas. Il avait encouragé le commerce avec les autres villes du voisinage : la pêche et la chasse étant, pour ses sujets, les seuls moyens de subsistance, il en avait,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 17.

par ses efforts, tellement accru le produit, que non-seulement ils s'étaient rendus en état d'approvisionner constamment et avec abondance la ville de Mexico, mais encore de payer facilement leurs impôts à Tezozomoc et de trafiquer, avec un grand nombre d'autres endroits, de l'excédant de leur industrie.

Pour mettre sa capitale à même de profiter de sa situation, il commença le premier, à l'exemple de Tlatilolco, à creuser des canaux intérieurs, en suivant l'alignement des rues, afin de faciliter le transport des marchandises et des comestibles qui arrivaient, chaque jour, dans les marchés; il fit fabriquer un grand nombre de chinampas, ou îles flottantes, qu'il destina à amener en ville les fruits et les fleurs, aussi bien que les matériaux nécessaires à la construction des édifices publics et particuliers. Prince aussi prévoyant pour l'avenir qu'attentif au présent, il avait compris que, dans la condition isolée des Mexicains, au milieu des marécages, réduits, comme ils l'étaient, à un territoire borné, environnés, de toutes parts, de voisins puissants, il n'y avait pour eux qu'un seul espoir de s'agrandir à leur tour et que cet espoir consistait en entier dans le métier des armes. C'est dans ces idées que, bannissant le vain éclat du luxe, il s'attacha, durant toute sa vie, à aguerrir ses sujets : il fit construire un grand nombre de barques et d'acallis (1) armés en guerre; il exerça constamment les Mexicains à les ménager avec habileté, à les former en escadrilles pour leur apprendre à combattre sur l'eau, à attaquer avec avantage sur les lacs et les canaux; en sorte que, s'il fit peu la guerre, durant son règne, pour son propre compte, il contribua puissamment, par ces mesures prévoyantes, aux victoires qu'ils remportèrent dans la suite. Il savait qu'avant de conquérir des territoires en dehors de leurs marais il fallait d'abord conquérir leur indépendance et l'affranchissement de leur cité.

Huitzilihuitl mourut après un règne de treize ans, vivement re-

(1) Id., ibid.

gretté des Tenuchcas qui avaient reconnu ce qu'il y avait de grandeur et de sagesse dans les travaux de leur prince (1). Il ne laissait d'autre postérité que des enfants bâtards, nés de ses nombreuses concubines, le fils de la reine Ayauhcihuatl étant mort peu d'années auparavant, tué, à ce que disait la rumeur publique, par ordre de Maxtlaton, son oncle, fils de Tezozomoc (2). Le corps de Huitzilihuitl, ayant été brûlé, suivant l'ancienne coutume toltèque, fut enseveli avec honneur dans la grotte de Chapultepec, choisie dès lors pour la sépulture des rois mexicains. Aussitôt après ses funérailles, le sénat s'assembla et élut, pour lui succéder, son frère Chimalpopoca, qui fut inauguré le jour suivant et couronné avec toutes les cérémonies d'usage. (An III Calli, 1417.)

Cependant le roi des Tépanèques continuait activement ses préparatifs contre Ixtlilxochitl. Assuré, cette fois, de la difficulté que ce prince aurait à rappeler ses vassaux autour de lui, il ne négligeait rien pour être en état de pousser la guerre avec efficacité et la mener ensuite au gré de ses désirs ambitieux. Un autre motif, non moins puissant que son ambition, excitait d'ailleurs Tezozomoc à se mettre en campagne et à en finir avec ce rival odieux. Un secret qu'il venait d'apprendre lui en faisait un point d'honneur non moins pour lui que pour sa famille. Chalchiuh-Tlatonac, l'un de ses fils, avait été marié, dans le temps, avec une proche parente d'Ixtlilxochitl, nommée Quauhcihuatl. Cuacuecuenotl, général des troupes acolhuas, dont il a été question plus haut, avait été le fruit de cette union. A sa naissance, sa mère, heureuse de donner le jour à un prince, avait eu l'imprudence de se vanter, devant les autres fils de Tezozomoc, d'avoir mis au monde un héritier de son trône. Ceux-ci, indignés des propos de leur belle-

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronolog., ad an. III Calli, 1417.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 17. — Cet écrivain, qui a un grand nombre de documents intéressants et véridiques, joint assez souvent les contes populaires de l'époque, donne, au sujet d'Ayaucihuatl, une histoire assez peu vraisemblable que nous n'avons pas cru devoir rapporter.

sœur, avaient fait enlever l'enfant, puis transporter à Mazahuacan, avec ordre de le faire périr secrètement. La mère, désespérée de cet acte barbare, s'était mise à la poursuite des assassins : elle était arrivée à temps pour sauver son fils; mais, au lieu de retourner à Azcapotzalco auprès de son mari, elle alla se réfugier à Tetzcuco (1). Ixtlilxochitl accueillit avec bonté une sœur qu'il aimait et éleva ensuite son neveu aux premiers emplois de sa cour.

C'était là, toutefois, une circonstance que Tezozomoc ne pouvait désapprouver au fond du cœur. Mais l'épouse de Chalchiuh-Tlatonac, ennuyée de vivre seule, avait fini par choisir parmi les guerriers attachés au monarque un amant avec lequel elle vécut longtemps dans un concubinage secret. C'était pour Tezozomoc un grief bien autrement grave que celui qu'il reprochait intérieurement à Ixtlilxochitl, qui avait renvoyé sa fille : car pour la famille de son époux c'était un outrage que son sang seul était capable d'expier; il ne paraîtrait, toutefois, avoir été connu des princes d'Azcapotzalco que dans les derniers temps de la vie d'Ixtlilxochitl. A la nouvelle de ce scandale, le vieux Tezozomoc, si calme d'ordinaire, se sentit remué jusqu'au fond des entrailles. Partagé entre l'indignation et la colère, il convoqua ses amis et ses parents : « Mes frères, s'écria-t-il, lorsqu'ils furent en sa présence, « n'avez-vous pas entendu parler de ce que votre frère Chalchiuh-« Tlatonac a ouï dire, que celle qui était son épouse a osé prendre, « pour dormir avec elle à Huexotla, un guerrier, un misérable « Aztèque du nom de Zacanatl? Écoutez-moi bien, mes enfants, « puisque vous êtes ici; car je suis vivement irrité, et mon cœur « en est tout bouleversé. Y a-t-il un seul de mes fils qui pourrait « maintenant s'empêcher d'agir? Qu'a donc fait Chalchiuh-Tlato-« nac, pour que chose semblable arrivât? N'est-il pas de notre

(1) Quauhcihuatl est souvent nommée sœur d'Ixtlilxochitl. Suivant le Codex Chimalp., elle était fille de Coxcoxtzin, sœur de Techotlala.

« sang? Ah! n'est-ce pas là un bien grand crime et un épouvan-
« table scandale (1)? »

Ce discours faisait connaître suffisamment la pensée de Tezozomoc : ne pouvant châtier lui-même sa bru, puisqu'elle continuait son commerce criminel, en quelque sorte sous les yeux et la protection d'Ixtlilxochitl, c'était sur lui qu'il entendait faire tomber tout le poids de sa vengeance. En conséquence, les préparatifs de la guerre furent poussés avec une ardeur inouïe jusque-là dans l'Anahuac : des émissaires furent envoyés secrètement aux feudataires du roi de Tetzcuco, pour les engager à abandonner le service d'un prince, odieux à tant de titres, sans respect pour les mœurs de sa famille, en le représentant, d'ailleurs, comme un tyran et le violateur sacrilége des lois les plus augustes. Mais, après avoir été si récemment l'objet de sa magnanimité, il se garda, cependant, de jeter le masque ouvertement, voulant, au moins, tenir compte des apparences jusqu'au dernier moment. Sous le prétexte de célébrer dignement la paix qui venait d'être proclamée entre les deux couronnes, il envoya partout des hérauts annoncer, au son de trompe, des fêtes brillantes à Tenamatlac, maison de plaisance des princes tépanèques, située dans les montagnes de Chiucnauhtecatl, près de la frontière tetzcucane (2). Là se réunirent, avec le gros de son armée, les deux rois des Mexicains et tous les chefs à l'aide desquels il espérait pouvoir tomber bientôt sur le territoire contigu : Tochmiltzin, seigneur de Chiucnauhtlan, dont les domaines touchaient, d'un côté, à la montagne, de l'autre aux plages de Tetzcuco, gagné au parti d'Azcapotzalco, devait leur ouvrir le chemin de la capitale (3).

Poussant, jusqu'au dernier excès, la fourbe et la perfidie, Tezozomoc avait ordonné les apprêts d'un tournoi et d'une chasse aux

(1) Codex Chimalp., ibid. ut sup.
(2) Torquemada, Mon. Ind., lib. II, cap. 19.
(3) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 34.

bêtes fauves dans la forêt voisine ; il en fit donner avis à Ixtlilxochitl par une députation composée des personnages les plus distingués de sa cour, en le suppliant de lui accorder l'honneur d'y assister avec sa famille. Malheureusement pour le monarque, il n'en était déjà plus à pouvoir prêter la moindre confiance aux paroles de son ennemi. Le succès des complots révolutionnaires des Tépanèques avait surpassé leurs espérances : en un court espace de temps la cour d'Acolhuacan s'était vue abandonnée de la plupart de ses magnats, et le prince comprenait, mais trop tard, tout le tort qu'il s'était fait à lui-même par son imprudente générosité. Ceux-là même qui avaient paru le plus attachés auparavant à sa famille s'éloignaient d'elle, soit par un motif d'aversion quelconque, ou par crainte de Tezozomoc, soit enfin, comme tant d'autres, pour profiter de l'occasion qui s'offrait à eux de se rendre indépendants. Les choses allèrent si loin, que les fournitures ordinaires de la maison du roi, les vivres et les provisions qu'apportaient, chaque jour ou chaque semaine, les villes environnantes, commencèrent même à manquer au palais (1).

C'est dans ces tristes conjonctures qu'Ixtlilxochitl vit arriver les envoyés tépanèques : sa situation ne lui en avait déjà que trop appris pour ne pas voir un piége dans l'invitation qu'ils lui firent de la part de leur maître. Il refusa d'abord, prétextant ses occupations ; mais, sur leur insistance, il répondit froidement qu'il s'y rendrait. Comme ils venaient de se remettre en chemin, le prince Tecuiltecatl, son frère, arrivait d'Azcapotzalco ; c'est de lui qu'il apprit les immenses préparatifs qui se faisaient à Tenamatlac. Le malheureux roi n'était que trop certain d'une perfidie ; ne voulant cependant pas avoir l'air de se défier de son ennemi ni retirer entièrement sa parole, il se résolut d'envoyer à la fête ce même frère, accompagné de quelques seigneurs, en le chargeant de l'excuser sous prétexte d'une indisposition (2).

(1) Torquemada, ubi sup.
(2) Id., ibid. — Veytia, ibid.

A son arrivée à Tenamatlac, Tocuiltecatl trouva les ennemis d'Ixtlilxochitl assemblés en conseil : il y avait parmi eux un grand nombre de nobles de Tetzcuco, ainsi que des seigneurs de Huexotla, de Coatlychan, de Chimalhuacan, de Cohuatepec, d'Iztapalapan et d'Aculman, qui y avaient amené leurs vassaux. Ayant salué Tezozomoc, il lui délivra son message; mais le vieillard lui répondit d'un air hautain que ce n'était pas lui, mais son frère qu'on avait convié. Outré d'avoir été de nouveau déçu dans son espérance, il donna ordre de saisir le prince chichimèque et de l'écorcher tout vif. Ce commandement cruel fut aussitôt exécuté, et de sa peau on recouvrit un rocher du voisinage. Tous ceux qui l'avaient accompagné subirent immédiatement le même sort (1).

Ixtlilxochitl apprit cette funeste nouvelle, en même temps que celle de la marche des Tépanèques qui s'avançaient en toute hâte sur la capitale, dans l'espoir de l'y surprendre. Il eut à peine le temps d'envoyer hors des murs les hérauts nécessaires pour aviser ses vassaux du péril où il se trouvait. Mais nul ne vint à son secours, et il se trouva réduit à s'y défendre avec les seuls tlatoanis de Huexotla, de Coatlychan et d'Iztapalocan, demeurés fidèles à son infortune. Malgré leur diligence, Tezozomoc et ses alliés ne purent, toutefois, exécuter leur dessein aussi facilement qu'ils se l'étaient imaginé : pendant quarante jours le monarque repoussa les attaques des assiégeants avec une bravoure qui leur rappela suffisamment ses prouesses passées; mais, si les Tépanèques perdaient beaucoup de monde, il leur arrivait, chaque jour, des troupes fraîches, tandis que Tetzcuco en était réduit à ses seuls habitants. Cette grande ville n'était déjà plus même un asile assuré pour ce malheureux prince contre les tentatives de ses ennemis : il se voyait trahi par ses propres serviteurs jusqu'au sein de son palais. C'est au milieu de ces conjonctures terribles qu'un de ses favoris, nommé

(1) Id., ibid — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 17.

Tochpilli, abandonnant la cause de son maître, tenta d'introduire les Tépanèques dans la cité : il leur ouvrit les portes du quartier Chimalpanecan, où l'on se battit pendant quelques heures avec un acharnement incroyable. Mais la multitude, outrée de cette trahison, parvint à chasser l'ennemi hors des murs; elle se porta ensuite vers les maisons de ceux qu'elle soupçonnait d'y avoir pris part. Deux seigneurs nommés Huitzilihuitl et Iztactepoyotl furent assommés à coups de bâton, et leurs palais furent livrés au pillage. Elle lapida ensuite un riche seigneur nommé Tequixqué-Nahuacatl-Acatzin et traîna son cadavre dans les rues (1).

Cependant le siége continuait avec vigueur. Tetzcuco, bloqué de toutes parts, était vivement pressé par les Tépanèques. Ixtlilxochitl, se voyant abandonné des courtisans même auxquels il avait le plus de confiance, songea à quitter cette ville avec sa famille et à se transporter avec elle dans l'intérieur des montagnes. Le peu d'amis qui lui restaient lui en faisaient un devoir; déjà la plupart avaient péri dans la défense de la capitale, et le peuple, mourant de faim, était hors d'état de soutenir un plus long siége. Dans cette extrémité, il sortit nuitamment, accompagné de Nezahualcoyotl et de quelques autres de ses fils, avec son neveu Cuacuecuenotl et un petit nombre de serviteurs. Ils gagnèrent heureusement la forêt voisine et allèrent s'abriter derrière les murs du château de Tzinacanoztoc, avant que les Tépanèques eussent eu vent de leur départ (2).

Aussitôt que le bruit s'en répandit dans Tetzcuco, cette ville ouvrit ses portes au vainqueur. La confusion la plus grande régnait non-seulement dans la capitale, mais dans tout l'empire : les uns proclamaient Ixtlilxochitl, les autres Tezozomoc; le père embrassait un parti et le fils un autre : la même division existait entre

(1) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, ut sup. — Les auteurs ne sont pas également d'accord sur le rôle de ces personnages qu'ils paraissent avoir confondus.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 18.

les frères et les parents. Cependant les Tépanèques eurent d'autant plus de facilité à se rendre maîtres de la ville, que le peuple, toujours inconstant, se réunit à eux pour piller les maisons des grands. Ceux qui préférèrent rester fidèles au roi cherchèrent un refuge à Tlaxcallan et à Huexotzinco. Quant aux seigneurs de Huexotla, de Cohuatepec et d'Iztapalocan, ils avaient réussi à se dérober à l'ennemi et s'étaient engagés dans la forêt voisine, à la recherche de leur maître (1).

Le monarque, renfermé dans Tzinacanoztoc avec les siens, s'y voyait sans ressources, n'ayant pas même les hommes suffisants pour garnir les remparts de cette forteresse. Ne sachant de quel côté tourner ses regards, il prit la résolution d'envoyer son neveu à Otompan. Malgré la défection de cette province, il avait encore quelque espoir dans son chef Quetzalcuixtli, qu'il avait comblé de ses bienfaits, à la suite de la levée du siége d'Azcapotzalco. Mais Coacuecuenotl le détrompa : « Puissant et noble seigneur, « répondit-il, je vous remercie de la grâce que vous me faites, en « me chargeant de ce message, mais sachez bien que je n'en re- « viendrai point, car il est certain qu'on a déjà proclamé Tezo- « zomoc dans la province d'Otompan. Tout ce que je vous de- « mande donc en ce moment suprême, c'est de ne pas abandonner « mes fils Tzontecohuatl et Acolmizton (2), encore en bas âge, et « puisque les dieux vous en ont donné un fils tel que le prince « Nezahualcoyotl, qu'ils l'accompagnent toujours, en restant à « son service et qu'ils vivent à son ombre (3). »

Ces paroles touchèrent le roi jusqu'aux larmes. Il tint quelques instants Coacuecuenotl serré dans ses bras, puis le laissant aller, il lui dit : « Mon neveu chéri, que les dieux t'accompagnent : ce que « tu sembles prévoir de ton sort sera probablement le mien ; car

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 35.

(2) Torquemada appelle le premier Tzontecuichatl, et Ixtlilxochitl nomme le second Acalmitone.

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 18.

« tu vois à quel point mes ennemis me traquent et me poursuivent « de tous côtés (1). »

Coacuecuenotl entra dans Otompan par Ahuatepec ; il possédait en ce lieu des biens et des métairies considérables, et il désirait, en passant, assurer des vivres pour son maître et pour l'armée. Mais, dès que la nouvelle de son arrivée se fut répandue, ceux de Quauhtlatzinco s'emparèrent de sa personne et le conduisirent sur la place du grand temple d'Otompan. Un grand nombre d'habitants de la province s'y étaient réunis ; ils lui demandèrent le motif de sa venue : mais il n'eut pas plutôt répondu qu'il était venu demander des secours au nom d'Ixtlilxochitl, que Quetzalcuixtli, qui était présent, s'écria : « Tous ceux qui sont ici ont entendu ce « que demande Ixtlilxochitl; mais nous ne lui accorderons aucun se« cours ; mieux vaut nous mettre sous la protection du grand Te« zozomoc, notre père. » Icatzon, gouverneur de la province, dit ensuite : « Pourquoi irions-nous? Qu'il se défende lui-même, puis« qu'il est un si puissant seigneur et qu'il se vante de descendre « d'une race si illustre. Mais, en attendant, qu'on tue son lieute« nant général qu'il nous a envoyé. » Cet ordre fut exécuté, et, malgré sa résistance, Coacuecuenotl fut immédiatement lapidé par la populace (2), aux cris réitérés de « Vive Tezozomoc, notre père! » Icatzon, s'avançant ensuite, se fit donner les ongles des mains de cet infortuné ; il les enfila comme un collier, disant avec un sourire insultant : « Puisque ces gens sont si nobles, leurs ongles doi« vent être des pierres précieuses, je veux les porter désormais (3) « comme un ornement. »

Pendant que la plèbe se jouait des restes du prince, la nouvelle en était portée à son maître par Itzcuintlaca, gentilhomme d'A-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. V Acatl, 1419. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 18. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19.

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 18.

huatepec, qui s'était trouvé présent à ce drame funeste. Ixtlilxochitl versa des larmes abondantes. Mais bientôt après, sur le bruit de l'approche de l'armée tépanèque, il sentit la nécessité d'abandonner Tzinacanoztoc, s'il ne voulait s'y voir assiégé : il prit aussitôt avec sa famille le chemin de Chicuhnayocan, où il demeura caché durant trente jours. Ne croyant plus, après cela, pouvoir y demeurer avec sécurité, il s'enfonça dans la ravine de Quetlachac, sans autres compagnons que Nezahualcoyotl et deux de ses officiers. Mais, le lendemain, un soldat accourut les avertir en toute hâte qu'il avait aperçu un groupe d'ennemis à peu de distance et qu'ils s'approchaient rapidement. Ixtlilxochitl, reconnaissant alors que sa dernière heure était venue, s'écria : « Nezahual« coyotl, mon fils bien-aimé, mes malheurs vont finir ici. Je vais « quitter ce monde ; mais je te recommande de ne pas abandon« ner mes sujets et tes vassaux. N'oublie pas que tu es Chichi« mèque et sache recouvrer l'empire dont Tezozomoc te dépouille « aujourd'hui si injustement. Venge la mort de ton père ; jusque« là ne laisse reposer ni ton arc ni tes flèches. Maintenant laisse « moi seul, je te le commande, ta mort me serait inutile et met« trait fin à l'empire et à la race glorieuse de tes aïeux (1). »

En disant ces paroles, il obligea son fils à se retirer dans le feuillage avec ses deux officiers et s'avança seul au devant de ses ennemis. C'étaient presque tous des hommes d'Otompan avec des nobles de Chalco qui s'étaient mis à sa recherche, dans l'espoir de la haute récompense promise par Tezozomoc à celui qui tuerait le monarque. En les voyant arriver, Ixtlilxochitl les chargea vigoureusement avec sa masse d'armes, et ne tomba qu'après en avoir étendu plusieurs à ses pieds. Dans l'intervalle, ses officiers étaient allés à Chicuhnacoyan avertir ses gens du danger de leur maître. Ils accoururent aussitôt; mais ses assassins, le voyant mort, aban-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 20. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 19.

donnèrent son cadavre et reprirent, en toute hâte, le chemin d'Otompan. Ses serviteurs relevèrent, en pleurant, son cadavre et procédèrent aussitôt à ses funérailles. Ils dressèrent de leur mieux une espèce de bûcher funéraire sur le bord de la rivière Quetlachac, qui coule au fond du ravin, et y placèrent les restes de l'infortuné roi. Ils veillèrent auprès du corps durant toute la nuit et le lendemain, au point du jour, ils le brûlèrent. Ayant recueilli ensuite ses cendres, ils les gardèrent précieusement jusqu'à ce que l'occasion se présentât de les inhumer convenablement. Ixtlilxochitl était le premier des rois de sa race dont les obsèques fussent célébrées de cette manière qui était particulière aux Toltèques (1). Il était le dernier des monarques d'Acolhuacan dont la suprématie eût été reconnue presque universellement dans l'Anahuac. (An V Acatl, 1419.)

A la nouvelle de sa mort, Tezozomoc fit éclater une joie extrêmement vive. Il accorda de grandes faveurs à ses meurtriers et distribua des présents magnifiques aux rois de Tlatilolco et de Tenochtitlan qui étaient demeurés constamment dans son alliance depuis tant d'années; il les exempta de tout tribut, se réservant de récompenser plus amplement leur dévouement, aussitôt que les circonstances le lui permettraient. Malgré l'étendue de son triomphe, le souverain des Tépanèques ne pouvait se dissimuler les difficultés qu'il aurait à vaincre encore, avant de réussir à affermir entièrement le pouvoir dans sa maison et sa suprématie sur les états du plateau aztèque. La plupart des seigneurs qui dominaient dans les provinces lointaines, profitant des troubles de l'empire et du changement de maître, s'en étaient détachés complétement, entraînés par le désir bien naturel de l'indépendance, ou bien par éloignement pour Tezozomoc lui-même. Ce prince eût bien la pensée de les soumettre à son sceptre, mais il en fut empêché par d'autres soins et par la courte durée de son règne (2).

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 19.
(2) Id., ibid., chap. 20. — Veytia, Hist. Antig., etc., tom. II, cap. 37[illegible]

Plusieurs années même se passèrent avant qu'il eût pu consolider son autorité sur l'Anahuac : il eut à prendre les armes plus d'une fois encore contre des vassaux obstinés à la méconnaître, et ce ne fut même qu'en 1425 qu'il parvint à organiser d'une manière définitive l'administration de son empire (1). Au lieu de rétablir l'antique confédération toltèque des trois couronnes, il avait partagé la vallée en sept souverainetés distinctes, gardant pour lui seul la puissance suprême, avec un tiers environ du royaume d'Ixtlilxochitl, qu'il ajouta à celui d'Azcapotzalco. Les deux autres tiers furent distribués de la manière suivante : Chimalpopoca, roi de Mexico-Tenochtitlan, reçut pour sa part la province de Tetzcuco (2) avec trois des quartiers de Cuitlahuac (3) et Tlacateotzin, de Tlatilolco, la moitié de celle de Huexotla, ainsi que le quartier de Ticic à Cuitlahuac et quelques autres lieux (4). Quetzalmacuixtli (5) obtint la province de Coatlychan, avec la suzeraineté de celle d'Otompan, et son fils Quappiyo, celle de Huexotla, avec plusieurs seigneuries voisines. A Aculman et à Chalco, qui sont nommés dans ce partage, il concéda d'autres provinces dont il n'est pas parlé dans les auteurs (6). Tezozomoc distribua, en outre, une quantité de faveurs, avec des domaines d'une importance secondaire, à d'autres seigneurs ; mais cet accommodement, tout en restaurant jusqu'à un certain degré les formes féodales dont Techotlala avait si longtemps miné les bases, ne satisfit qu'une partie des intéressés. Ceux qui s'étaient flattés d'en obtenir davantage se trouvèrent le moins bien partagés, et un grand nombre d'autres, quoique dégoûtés du service d'Ixtlilxochitl, nè virent pas sans peine

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. XI Calli.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 21.
(3) Codex Chimalp., ibid. ut sup.
(4) Id., ibid. — Torquemada, ibid. ut sup.
(5) Ce nom est orthographié *Quetzalmaquixtli* dans le Codex, qui le fait fils de Tezozomoc. Ce doit être apparemment le même personnage, revêtu antérieurement, par Ixtlilxochitl, de la seigneurie d'Otompan.
(6) Veytia, Hist. Antig. de Mexico; tom. II, cap. 37.

qu'on dépouillât entièrement Nezahualcoyotl de son héritage. Les plus mécontents, toutefois, furent les rois de Mexico-Tenochtitlan et Tlatilolco. Le roi des Tépanèques leur avait fait la promesse de renouveler avec eux l'alliance toltèque et de les associer ainsi à l'empire : au lieu de cette haute prérogative, ils n'avaient reçu que quelques dédommagements insignifiants et se trouvaient, par le fait, réduits, avec les tlataonis de Huexotla, d'Otompan, d'Aculman et de Chalco, au simple rang de premiers feudataires d'Azcapotzalco. Nul, toutefois, d'entre ces princes orgueilleux ne laissa paraître l'humiliation qu'il ressentait; mais ce mécompte, en relâchant intérieurement les liens qui les unissaient à Tezozomoc, fut le principe de l'opposition que les Mexicains manifestèrent plus tard contre sa famille et qui aida à la précipiter de ce trône, élevé au prix de tant de sang.

Un an après la mort d'Ixtlilxochitl, ayant été convoqués à Azcapotzalco, pour ratifier ce nouveau pacte et confirmer par leur présence son avénement à la suprématie de l'Anahuac, on les vit accourir et prodiguer également au monarque les marques serviles de leurs hommages. Le royaume de Tetzcuco s'y trouva représenté par les membres les plus distingués de la noblesse chichimèque ou acolhua, dont quelques-uns même étaient les propres frères de Nezahualcoyotl; mais ceux qui s'abstinrent d'y paraître furent peut-être plus nombreux, et le degré de leur élévation dans la hiérarchie aristocratique n'en rendit leur absence que plus remarquable. Ce furent les seigneurs de Tlaxcallan, de Huexotzinco, de Chollullan, de Tepeyacac, de Zacatlan, de Tenamitic, de Tepepolco, ainsi que les chefs des contrées plus septentrionales de Metztitlan et de Tollantzinco. Les premiers, quoique alliés jusque-là de Tezozomoc, comme ils l'avaient été d'Ixtlilxochitl, ne pouvaient voir que d'un œil inquiet le développement de cette puissance qui paraissait déjà les menacer eux-mêmes dans un avenir prochain. Tezozomoc en éprouva un profond ressentiment; mais, quelque désir qu'il eût d'en tirer vengeance, son grand âge et les

embarras de son gouvernement ne lui permirent jamais de la mettre à exécution. Pour eux, d'ailleurs, reconnaissant en lui un despote non moins dur et non moins exigeant que les rois de Tetzcuco, ils rejetèrent constamment son joug. C'est dans ces alternatives, où l'épée fut souvent tirée de part ou d'autre, que s'écoulèrent le peu d'années durant lesquelles le roi tépanèque régna en maître absolu sur l'Anahuac (1).

Cependant, avant même que tous ces arrangements eussent été réglés définitivement, on avait, par son commandement, convoqué, dans une plaine située entre Tetzcuco et Tepetlaoztoc, tous les nobles et citoyens des villes, bourgs et villages qui dépendaient de la couronne d'Acolhuacan, dans l'Anahuac ; un de ses officiers monta au sommet d'un ancien temple toltèque (2) et proclama, en son nom, une amnistie générale, à condition que tous retourneraient paisiblement dans leurs foyers et reconnaîtraient Tezozomoc pour leur souverain seigneur et roi, et Azcapotzalco pour seule et unique capitale de l'empire (3). Cette proclamation fut faite dans les deux langues, toltèque et chichimèque. Le héraut ajouta que les impôts, qui jusqu'alors avaient été portés à Tetzcuco, le seraient dorénavant dans la cité des Tépanèques, et il termina en mettant à prix la tête de Nezahualcoyotl, fils et héritier d'Ixtlilxochitl. Suivant toutes les relations, ce prince se trouvait en personne présent à cette assemblée, caché sous un déguisement. Sa colère fut telle, en entendant les derniers articles, qu'il serait allé se jeter sur l'officier, s'il n'eût été retenu par Chimalpopoca, roi de Mexico, avec qui il était venu et qui avait pour lui une affection toute particulière. A la suite de ces événements, ses amis, craignant son caractère fougueux, lui conseillèrent de quitter le pays et de laisser passer l'orage, certains que la mort de Tezozomoc,

(1) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 20.
(2) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 37.
(3) Ixtlilxochitl, ibid.

qui ne pouvait tarder bien longtemps, à cause de son grand âge, apporterait des changements à la situation. Nezahualcoyotl se soumit prudemment à cet avis et se retira à Tlaxcallan (1).

A la suite du meurtre d'Ixtlilxochitl, plusieurs seigneurs de haut rang étaient venus trouver le jeune roi dans la retraite où il se tenait caché au milieu des bois, décidés à partager les malheurs de son exil. De ce nombre étaient deux de ses frères naturels (2), également distingués par leur valeur, et les fils de son cousin Coacuecuenotl, assassiné à Otompan(3). Tous ensemble versèrent des larmes sur leur calamité commune; ils tinrent ensuite conseil sur les moyens à prendre pour se mettre à l'abri des fureurs de Tezozomoc. Dans cette conjoncture, ils furent rejoints par le tlatoani et le grand-prêtre de Huexotla, et par les seigneurs de Cohuatepec et d'Iztapalocan, dont ils étaient séparés depuis leur sortie de Tetzcuco. Ils se retirèrent d'abord sur le territoire de Chalco, se cachant le jour et voyageant de nuit, sous divers déguisements : ils errèrent ainsi, pendant quelque temps, dans les montagnes, s'arrêtant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; après quoi, ils se décidèrent à aller demander un asile à Tlaxcallan (4).

Cette ville, que nous avons vue précédemment aux prises avec les diverses familles téo-chichimèques de la plaine de Chollullan, pour la conservation de sa prééminence, après avoir existé, pendant plusieurs années, sous l'autorité d'un seul chef, s'était ensuite constituée en une sorte de république aristocratique. Culhua-Teuctli, qui avait si vaillamment défendu son indépendance con-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 21. — Ixtlilxochitl, ibid. — Nous n'insérerons pas ici les nombreuses aventures de Nezahualcoyotl, rapportées par les auteurs et par le Codex Chimalpopoca; elles formeraient à elles seules un volume considérable qu'on pourrait appelér le roman de Nezahualcoyotl, comme les romans de chevalerie de Charlemagne ou de la Table ronde, etc.

(2) Appelés Quauhtlahuanitzin et Ixhuezcatocatzin.

(3) C'étaient Tecoxatzin-Tzontecohuatl et Acolmiztli.

(4) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 36.

tre les prétentions de Huexotzinco, avait, dans sa vieillesse, associé à son trône son frère Teyohualminqui, avec qui il partagea la ville et le territoire de Tlaxcallan ; il lui concéda en même temps une partie des reliques de Camaxtli, qui n'avaient pas moins de valeur à leurs yeux que leurs domaines (1). Teyohualminqui alla bâtir un palais sur le rocher d'Ocotelolco, qui devint dans la suite le principal quartier de la ville : par sa valeur et ses conquêtes, il augmenta considérablement son petit état et, du vivant même de son frère, on le regardait déjà comme le chef de la nation. Avant de mourir, Culhua-Teuctli avait fait, d'ailleurs, un nouveau partage, en faveur d'un chef chichimèque, nommé Mizquitl, qui fut ainsi le fondateur du quartier de Quiahuiztlan. Le quatrième quartier s'appelait Tizatlan, plus connu sous le nom de Xicotencatl (2).

Il devait sa fondation aux habitants des deux quartiers les plus anciens, Tepeticpac et Ocotelolco, qui, se trouvant trop à l'étroit dans l'enceinte de ces forteresses, commencèrent à descendre dans le vallon voisin, nommé Teotlalpan. L'agrément de ce lieu en attira promptement un grand nombre d'autres, et ils y constituèrent leur municipe sous l'autorité d'un chef, nommé Tepolohua-Teuctli (3). Il les gouverna, pendant plusieurs années, avec une grande modération, travaillant avec tant d'ardeur au bien-être et à la prospérité de ses sujets, que les nobles du voisinage en conçurent de la jalousie. S'apercevant que les autres quartiers se dépeuplaient au profit de Teotlalpan, ils accusèrent Tepolohua de chercher à étendre sa juridiction sur les autres seigneuries et de vouloir asservir à son joug tout le territoire de Tlaxcallan. Une nuit étant descendus secrètement, ils l'assaillirent à l'improviste et, après l'avoir tué, ils livrèrent sa maison aux flammes, abandonnant son

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.
(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 14.
(3) Tepolohua-Teuctli, appelé ailleurs Xayaçamachan-Tzompané.

cadavre parmi les débris fumants. Les habitants, remplis d'affliction, lui rendirent, le lendemain, les honneurs funèbres et se transportèrent avec sa famille au lieu nommé Tizatlan, où ils établirent la seigneurie qui se continua paisiblement jusqu'à Xicotencatl l'Ancien, au temps de l'arrivée des Espagnols.

Vers l'époque où Nezahualcoyotl alla chercher un asile à Tlaxcallan, une révolution avait eu lieu dans le quartier d'Ocotelolco, et la famille de Teyohualminqui avait été précipitée, par un crime, du trône dans l'obscurité. Acatenehua, petit-fils de ce prince, en héritant des domaines paternels, n'avait pu voir, sans ressentiment, l'infériorité à laquelle les concessions de ses aïeux avaient réduit leur puissance. Au lieu d'un roi, Tlaxcallan en avait quatre, sans cesse surveillés par une noblesse jalouse et par une population guerrière qui semblait plutôt vouloir commander à ses princes que préparée à recevoir leurs ordres. Dans ces conjonctures, Acatenehua saisit le sceptre, bien résolu à travailler de toutes ses forces à replacer la royauté au rang d'où elle n'aurait, à ses yeux, jamais dû descendre. Ses vertus militaires, non moins que ses talents politiques, lui firent, en peu d'années, atteindre l'objet de ses vœux. Il étendit le territoire de la république, fonda de nouvelles seigneuries qu'il soumit à la sienne, et, s'il laissa sur leurs trônes les princes des trois autres quartiers de la cité, ce fut à condition de n'être plus que les premiers de ses feudataires.

Parmi les nouveaux fiefs qu'il avait érigés était celui de Tecuitlixco dont il avait investi un noble chevalier de la province de Cholullan qui était venu lui offrir ses services et son bras : il s'appelait Tecuhtotolin. Humble d'abord, et entièrement dévoué en apparence à son roi, celui-ci chercha, plus tard, à attirer sur lui l'attention du reste de la noblesse : son ambition alla au point de porter les regards sur le trône d'Acatenehua. Flattant les goûts et les aspirations des princes actuellement dépouillés de leur puissance, il espérait, avec leur aide, arriver à prendre la place de celui dont la volonté régissait Tlaxcallan. Il mourut avant d'avoir

pu mettre à exécution ce dessein hardi, en léguant, comme un héritage, sa pensée à son fils Axochua-Memeloc. Celui-ci vécut trop peu, mais avec la seigneurie de son aïeul, qu'il laissa à Tlacomihua, son aîné, il lui recommanda, dans ses derniers moments, de ne pas oublier quel avait été l'objet constant de ses désirs, celui de voir entrer dans sa famille le sceptre d'Ocotelolco (1).

Tlacomihua était, en effet, destiné à l'arracher à son maître. Dans l'espérance de réussir plus facilement, il commença par se faire des amis dans les classes inférieures de la population, les animant, par des insinuations perfides, contre la personne d'Acatenehua, et dépeignant le monarque comme un vieillard morose, inquiet et soupçonneux, entièrement incapable désormais de gouverner avec la rectitude et l'esprit de justice d'autrefois. Par ces discours insidieux, fréquemment répétés, il réussit d'abord à le discréditer insensiblement et enfin à le rendre tout à fait odieux au peuple et à la noblesse. L'espoir de récupérer les prérogatives dont ils avaient joui avant le règne d'Acatenehua contribua naturellement à entraîner les membres de l'aristocratie dans un complot contre sa personne, et Tlacomihua ayant promis aux trois autres rois de partager avec eux la puissance d'une manière égale, ils prirent jour pour se défaire du souverain : ils l'attaquèrent dans son palais et le tuèrent avec la plupart de ses parents et ceux de ses amis dont ils purent se saisir. Il n'échappa de sa famille que deux enfants en bas âge qui furent sauvés par leurs nourrices et qui, dans la suite, héritèrent d'une petite seigneurie voisine. Au milieu de la confusion, causée par la mort d'Acatenehua, son meurtrier se mit en possession de la principauté d'Ocotelolco, en dépit d'un grand nombre de nobles Tlaxcaltèques, et elle demeura dans sa famille jusqu'à la conquête du Mexique par les Espagnols.

C'est à dater de cette époque que le gouvernement de Tlaxcallan

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 14 et 15.

paraît avoir adopté particulièrement la forme aristocratique. Ses quatre rois ne furent plus, après cela, que des magistrats héréditaires, dont la réunion composait le haut conseil de la république. Immédiatement au-dessous d'eux, venaient les nobles du premier rang, qui portaient le titre de Teuctli ou chevaliers. Ceux-ci possédaient dans l'étendue de la juridiction de l'une ou de l'autre seigneurie, des territoires considérables, renfermant des villages ou des villes, dont le domaine, conquis par leurs aïeux, était pour eux comme une sorte de majorat, désigné sous le nom de Pilcalli ou Teccalli (1), c'est-à-dire, Maison du noble ou du chevalier, à cause de la résidence du chef qui en occupait la principale localité. Ce territoire, partagé dès l'origine de la conquête, entre ses parents ou ses soldats, était, par eux, donné aux paysans ou laboureurs qui se reconnaissaient pour leurs vassaux et leur payaient en retour une partie du produit. Mais, de leur côté, ils avaient l'obligation de construire la maison du Teuctli, de l'entretenir et de lui fournir abondamment les vivres, les vêtements, les ustensiles et les hommes dont il avait besoin. On donnait à cette classe inférieure de seigneurs le titre de Teixhuihua (2), comme si l'on disait, les enfants de la maison. S'il s'agissait de traiter une affaire de quelque importance, ceux-ci s'assemblaient au Teccalli et formaient le conseil du Teuctli : dans les matières plus graves, les Teuctlis se rendaient au Tecpan ou palais de l'une des quatre seigneuries dont ils dépendaient à Tlaxcallan (3).

Telle était la condition de cette ville, lorsque le prince Nezahualcoyotl alla y demander un asile contre la fureur de Tezozomoc. Les descendants de Culhua-Teuctli-Quanex continuaient à

(1) *Pilcalli*, c'est-à-dire, Maison du noble, et *Teccalli*, c'est-à-dire, Maison du chevalier.

(2) *Teixhuihua* est traduit par le mot *nieto*, petit-fils, dans Molina. Le sens que lui donne Muñoz-Camargo en était, sans doute, l'acception ordinaire dans le cas dont il s'agit.

(3) Muñoz-Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 17.

régir la seigneurie de Tepeticpac, et, dans cette qualité, ils étaient regardés comme les premiers de la république. Nezahualcoyotl fut reçu avec tous les égards dus à son malheur et au souvenir de la parenté qui unissait leurs familles : mais, pour le moment, il n'en obtint autre chose que l'hospitalité. Quoiqu'ils ne vissent qu'avec une extrême défiance les entreprises tyranniques de Tezozomoc, et qu'ils eussent préféré, dans l'intérêt de leur propre conservation, le maintien de l'ancien équilibre dans l'Anahuac, les Tlaxcaltèques respectaient sa puissance, et ils ne croyaient pas encore que le moment fût venu de travailler directement au rétablissement du trône de Tetzcuco. Nezahualcoyotl fut assez sage pour s'en contenter. Il resta environ deux ans dans la république; mais il repassait souvent les monts, tantôt sous un déguisement ou sous un autre, avançant même dans l'intérieur des provinces, naguère soumises à son père, afin de se tenir au courant de ce qui s'y passait et de chercher à reconnaître les sentiments des populations à l'égard de leurs nouveaux maîtres.

Mais, dans ce court espace de temps, le mécontentement et la désaffection firent des progrès bien plus rapides qu'on aurait pu se l'imaginer, principalement dans les classes secondaires. Si les chefs de l'aristocratie chichimèque et acolhua se réjouissaient d'avoir reconquis quelques-uns de leurs priviléges, leurs vassaux, au contraire, avaient vu augmenter leurs charges, sans aucune compensation pour ces nouvelles exigences. En passant sous la domination de Tezozomoc, ils avaient espéré d'être traités, au moins, sur le même pied que ses sujets tépanèques. Il en fut tout autrement. On les considéra comme des peuples conquis : les artisans de toute classe, ouvriers ou marchands, furent imposés presque au double de ce qu'ils payaient auparavant par leur travail ou en nature. Quant au service personnel, on ne se contenta plus des simples macéhuales que chaque localité à tour de rôle devait fournir, comme auparavant ; on voulut des hommes capables de se rendre utiles en quelque profession que

ce pût être, soit de la mécanique ou d'autres travaux, et on obligea même les communes à envoyer un certain nombre de femmes pour filer, tisser ou faire d'autres ouvrages, suivant le besoin, pendant le temps de leur service. Les masses, ainsi froissées dans leurs intérêts et dans leurs usages, sentirent vivement la différence. Les regrets qu'elles éprouvaient pour l'ancienne famille régnante, d'une nature transitoire d'abord, finirent, avec leur antipathie croissante pour leurs nouveaux maîtres, par s'enraciner profondément dans les cœurs. D'autre côté, les princes de Mexico-Tenochtitlan, de Tlatilolco et de Chalco, qui avaient cru à une augmentation de territoire dans les états que leur avait octroyés Tezozomoc, découvrirent, après tout, que le vieux despote ne leur en avait, en réalité, donné que l'intendance. En effet, dès les premiers temps de leur administration, il leur fit comprendre que, s'en étant réservé le domaine, il ne leur en avait concédé que le gouvernement, qu'ils eussent, en conséquence, dans la collection des tributs, à en remettre les deux tiers entre les mains des calpixques ou receveurs royaux, l'autre tiers étant seul destiné à entrer dans leurs propres coffres. Le même emploi devait avoir lieu quant au service personnel. Ces mesures arbitraires ne pouvaient manquer de refroidir singulièrement les alliés et les partisans des Tépanèques; mais elles servirent admirablement la cause de Nezahualcoyotl. Ce ne furent pas seulement ses anciens sujets qui tournèrent vers lui leurs regards, mais les princes qui avaient le plus contribué à la ruine de son père, furent des premiers à favoriser son retour.

Tlacateotl et Chimalpopoca lui envoyaient fréquemment des présents d'or, de plumes, d'habits et de choses précieuses pour son entretien; mais les deux reines, ses tantes, épouses de ces princes, touchées de son infortune, résolurent alors de demander à Tezozomoc qu'il lui permît de vivre en sécurité dans l'Anahuac. Elles se rendirent à Azcapotzalco accompagnées d'une suite nombreuse, composée des principales dames de Mexico, brillamment

parées et chargées de riches présents destinés au despote. Arrivées au palais, elles demandèrent à lui parler. Surpris de cette nouveauté, le vieillard donna ordre aussitôt de les introduire dans son appartement. Elles se prosternèrent à ses pieds, suivant l'usage, et lui offrirent les dons qu'elles avaient apportés, en lui expliquant avec respect l'objet de leur ambassade. Leurs caresses et leurs larmes, non moins que leurs paroles, fléchirent le monarque ; il sourit avec bonté et leur accorda leur demande, à condition que le prince se contentât de vivre en simple particulier, et sans en sortir, dans la ville de Mexico qu'il assignait pour sa résidence. Trop heureuses du succès de leur pétition, elles prirent congé de Tezozomoc et s'empressèrent d'envoyer un message à Nezahualcoyotl qui se trouvait précisément dans les bois voisins de Poyauhtlan avec quelques-uns de ses amis. Il arriva bientôt après à Mexico, avec une escorte que Chimalpopoca avait mise à sa disposition, et il y fut reçu de tout le monde avec les égards dus à son rang et à ses malheurs. Sa bonne mine, son esprit, ses manières aimables, non moins que ses rares qualités, lui gagnèrent promptement l'estime générale. Deux ans après, sur de nouvelles instances des princesses mexicaines, le roi des Tépanèques lui accorda l'autorisation de retourner à Tetzcuco et lui rendit le palais de Cillan qui avait dépendu de son domaine privé avec quelques villages pour le servir (1) ; ce qui lui laissa plus de liberté et de loisir pour s'occuper du rétablissement de sa puissance.

Depuis la chute de la monarchie chichimèque-acolhua, la ville de Tetzcuco était administrée par deux gouverneurs, nommés par Tezozomoc, l'un d'origine chichimèque et l'autre toltèque, ce prince ayant jugé que chacun, dans sa catégorie, serait davantage en état de prendre les intérêts de ceux auxquels il appartenait par son origine (2). Quelques histoires de l'époque rap-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 21. — Veytia, Hist. Antig., etc., tom. II, cap. 38.
(2) Veytia, ibid., cap. 37.

portent que, à l'occasion du retour de Nezahualcoyotl, Chimalpopoca, qui exerçait, sous la suzeraineté tépanèque, l'autorité royale dans la province, y envoya un héraut avec ordre de proclamer ces paroles au nom de son maître : « Attention, Chichimèques et « Acolhuas, que nul n'ait la hardiesse de porter la main ni de « s'élever en quoi que ce soit contre notre fils Nezahualcoyotl. Que « personne ne s'arroge le droit de l'offenser, s'il ne veut encourir « notre indignation et être châtié avec rigueur (1). »

Ces traits, que l'on trouve épars dans les chroniques du règne de Tezozomoc, donnent à penser, ou que ce prince n'était pas aussi cruel que le représente l'historien Ixtlilxochitl, ou qu'il espérait, sous les apparences d'une fausse clémence, s'emparer plus facilement de la personne de Nezahualcoyotl. Quant à Chimalpopoca, quoiqu'il eût contribué, comme vassal d'Azcapotzalco, à la chute du dernier monarque d'Acolhuacan et qu'il eût eu part à ses dépouilles, il avait constamment professé pour son neveu une tendresse particulière, et il y a tout lieu de croire qu'il se serait empressé de lui restituer cette portion de ses états dont il avait été si cruellement privé, si la politique générale le lui eût permis alors. Ce qui est certain, toutefois, c'est que Mexico-Tenochtitlan fut une des premières villes à favoriser les espérances de restauration de Nezahualcoyotl.

Cependant le roi d'Azcapotzalco se repentit bientôt des faveurs qu'il avait accordées au fils de son ennemi. Une nuit, au moment où l'étoile du matin se levait à l'orient, il songea que Nezahualcoyotl, transformé en aigle royal, le saisissait et lui dévorait le cœur; une autre fois, qu'il se changeait en tigre et lui déchirait les jambes avec ses griffes et ses dents, qu'il s'enfonçait ensuite dans les eaux, dans les montagnes, dans les forêts et en devenait le cœur (2). Il se réveilla tout épouvanté et fit ensuite approcher

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 21.

(2) Ce songe a un rapport direct avec les superstitions de la sorcellerie chez les Mexicains comme chez les populations de l'Amérique-Centrale où l'on

ses devins, avec ordre de lui expliquer son rêve. Ceux-ci lui répondirent que l'aigle qui lui dévorait le cœur signifiait que son ennemi détruirait sa race et sa maison; que le tigre faisait allusion au ravage d'Azcapotzalco, qui était sa capitale et le cœur de son royaume; enfin qu'il recouvrerait l'empire, parce qu'il était devenu le cœur des eaux, des forêts et des montagnes. Tezozomoc ayant demandé aux devins ce qu'il devait faire pour en éviter l'accomplissement, ceux-ci lui répondirent qu'il n'y avait d'autre moyen que de tuer Nezahualcoyotl, mais qu'il fallait que ce fût par surprise, car on n'y parviendrait jamais autrement (1).

Quoique Tezozomoc eût atteint une extrême vieillesse, il jouissait encore de toutes ses facultés intellectuelles; mais son corps était devenu si débile et si délicat au toucher, qu'il ne pouvait plus ni se coucher ni s'asseoir. Il se maintenait enveloppé dans une espèce de panier d'osier, tout recouvert de coton en dedans, où l'on faisait passer la fumée des torches de pin, ce qui entretenait chez lui la chaleur vitale (2). C'est ainsi qu'il passa les deux ou trois dernières années de sa vie. Se sentant enfin près de mourir, il fit appeler ses fils auprès de lui (3). Après leur avoir fait plusieurs recommandations importantes, il ajouta que, s'ils voulaient hériter de l'empire, il fallait qu'ils tuassent Nezahualcoyotl. Il désigna ensuite pour son successeur le sixième de ses fils, nommé Quetzalayatzin, en

croyait qu'un homme pouvait se changer en oiseau ou animal quelconque. C'est peut-être une allusion au *Tepeyololl*, ou le Cœur de la Montagne, divinité des Aztèques, génie des monts, des eaux et des forêts. Il n'est nullement impossible que Tezozomoc, imbu des idées de son pays, ait fait un tel songe. Tous les grands rois furent de grands magiciens chez ces nations. Nezahualcoyotl avait cette réputation ainsi que Gucumatz et Qikab chez les Quichés.

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chron., ad an. I, Tecpatl, 1428. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 21. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 24.

(2) Torquemada, ibid. ut sup.

(3) Codex Chimalp. Hist. Chronol., ad an. XIII Acatl, 1427. — Torquemada et Ixtlilxochitl ne font venir ici que trois de ses fils, que ce dernier nomme Maxtla, Tayatzin (Quetzalayatzin) et Tlizpatzin.

disant : « C'est toi qui me remplaceras ici et régneras en Azcapotzalco (1). » Tezozomoc mourut le jour Cé Cozcaquauhtli, quatrième du mois de Tlacaxipehualiztli, qui commençait l'année XIII Acatl, ou 24 mars 1427 (2). Il était âgé de cent quarante-trois ans (3).

Malgré sa politique tortueuse et perfide, Tezozomoc peut être regardé comme un des plus grands rois de l'Anahuac. Considéré comme administrateur et comme souverain, on ne lui doit que des éloges; car il s'occupa constamment de la félicité publique et de l'amélioration des classes inférieures, tout en se montrant le fléau des princes et des grands. Comme il sentait le prix de l'instruction, il avait voulu que la nation y participât : il érigea des universités et des colléges avec des maîtres habiles qui furent salariés; il fut un des premiers à encourager les célèbres écoles de Tetzcuco qui commencèrent, sous son règne, à remplacer avantageusement celles de Culhuacan, et à se distinguer par la variété de leurs connaissances et la pureté avec laquelle on y parlait la langue nahuatl. Il était réglé dans ses repas et dans sa vie ordinaire, et tout, autour de lui, avait un caractère d'austérité, dont s'imprégnaient ceux qui vivaient à sa cour, ce qui contrastait avec les magnificences de l'étiquette toltèque, adoptées naguère à Tetzcuco : aussi garda-t-il, jusque dans la plus extrême vieillesse, l'usage complet de ses facultés physiques et morales. Dans la distribution de la justice, il fut toujours inflexible : ni le rang ni les richesses ne pouvaient sauver les coupables; ses propres enfants étaient soumis au châtiment, comme les derniers de ses sujets. Ses mœurs étaient réglées comme sa table, et il exigeait des autres la même rigidité : il fit plusieurs lois pour le maintien de l'honnêteté

(1) Codex Chimalpopoca, ubi sup.

(2) Si cette date, donnée par Ixtlilxochitl, est absolument exacte, elle termine la question, perplexe jusqu'ici, du commencement de l'année mexicaine.

(3) Ixtlilxochitl et Torquemada lui prêtent un âge plus avancé encore; mais nous nous en tenons à la chronologie du Codex Chimalpopoca.

et tint la main à leur stricte exécution (1). Il paraît certain qu'une grande partie de sa haine pour Ixtlilxochitl provenait de sa vie efféminée, et que ce qui l'enflamma davantage, dans ses dernières années, fut la connaissance qu'il eut du concubinage adultère de sa bru, épouse de son fils Chalchiuh-Tlatonac.

Aussitôt que le monarque eut rendu le dernier soupir, avis en fut donné aux rois de Tlatilolco et de Mexico, ainsi qu'à tous ses autres parents et feudataires, afin qu'ils se tinssent prêts à assister à ses funérailles. La plupart arrivèrent le lendemain, au lever de l'aurore (2). Nezahualcoyotl n'en apprit la nouvelle que deux jours après, par des gens de sa maison, qui, ayant vu, au marché d'Azcapotzalco, les majordomes du palais acheter certains objets dont on n'usait qu'à l'enterrement des princes, s'enquérirent de ce qui était arrivé et se hâtèrent d'aller le reporter à leur maître (3). Il commanda aussitôt qu'on lui préparât son bouquet (4), et se mit en chemin avec sa suite pour Azcapotzalco, où il arriva précisément le quatrième jour de la mort du roi. C'était celui qui était désigné pour les obsèques. Étant entré dans la salle de réception, il y trouva tous les princes assis suivant leur ordre : sans faire attention à la surprise que causait sa présence, il les salua les uns après les autres et alla prendre place auprès de Maxtlaton, qui, comme le plus jeune, occupait la dernière. Il lui fit son compliment de condoléance, et, lui ayant présenté son bouquet, il s'assit, ayant l'air de pleurer comme les autres (5). On remarqua cependant que Maxtlaton, au lieu de recevoir le bouquet, comme

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 12.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 22. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 25.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap 25.

(4) C'est un bouquet de fleurs à la main que les princes et seigneurs aztèques et autres de la langue nahuatl se saluaient en allant se visiter, surtout s'ils allaient visiter un homme supérieur en rang.

(5) Torquemada, ibid. ut supra.

il était d'usage, tourna le dos avec dédain, sans répondre à la politesse de Nezahualcoyotl (1).

Quetzalayatzin avait gardé dans sa mémoire les recommandations de son père mourant, relativement à Nezahualcoyotl. Il en parla secrètement à Maxtlaton. Celui-ci répondit qu'il y avait un temps pour tout; qu'il serait de la dernière inconvenance d'exciter des désordres qui troubleraient les cérémonies funèbres célébrées en l'honneur du roi, auxquelles assistaient tant de nobles seigneurs, qui en seraient indubitablement offensés et qu'on les blâmerait de commettre un meurtre, au moment où ils ne devaient penser qu'à pleurer la mort de leur père. En conséquence, cette exécution fut remise à un autre moment. On acheva tranquillement les obsèques de Tezozomoc, dont le corps fut brûlé avec toutes les cérémonies et les rites des Toltèques; on réunit ensuite ses cendres qui furent placées dans le temple principal d'Azcapotzalco. Aussitôt après, Nezahualcoyotl, averti, par le roi Tlacateotl, de ce qui se tramait contre lui, se hâta de quitter cette capitale, sans prendre congé de personne, et retourna à Tetzcuco (2).

(1) Ixtlilxochitl, Decima Relacion, etc.

(2) Torquemada, ibid. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 22. Ixtlilxochitl dit ici que ce fut Montézuma et non Tlacateotl qui donna ce conseil à Nezahualcoyotl.

CHAPITRE TROISIÈME.

Maxtlaton se fait reconnaître chef de l'empire tépanèque, contre les droits de son frère Quetzalayatl. Celui-ci se retire à Mexico-Tenochtitlan. Sa conversation avec Chimalpopoca est rapportée à Maxtlaton. Celui-ci l'invite à un festin et le fait massacrer. Chimalpopoca, voué à la mort par Maxtlaton, veut se sacrifier à Huitzilopochtli. Maxtlaton y met obstacle. Il cherche à attirer Nezahualcoyotl dans un piége pour le faire mourir. Nezahualcoyotl s'échappe d'Azcapotzalco à Tetzcuco. Premières tentatives en sa faveur. Son frère Quauhtlehuanitzin l'engage à se retirer. Fuite de Nezahualcoyotl. Il est poursuivi par les satellites de Maxtlaton. Plusieurs de ses partisans se joignent à lui. Il gagne la frontière de Huexotzinco. Maxtlaton fait tuer Chimalpopoca et Tlacateotl de Tlatilolco. Il veut rétablir l'ancien tribut sur Mexico et fait bloquer cette ville. Indignation de la noblesse et du peuple mexicain. Ils se préparent à la guerre contre les Tépanèques. Élection d'un nouveau roi. Magnanimité de Montézuma-Ilhuicamina. Il fait élire Itzcohuatl. Quauhtlatohua, prince de Tlatilolco. Nezahualcoyotl à Huexotzinco et à Tlaxcallan. Il y est reçu en roi. Les républiques mettent leurs troupes à ses ordres. Ligue des nations contre les Tépanèques. Nezahualcoyotl marche sur Tetzcuco. Prise d'Aculman et de Coatlychan. Premières victoires de Nezahualcoyotl. Mexico, serré de près par les Tépanèques, invoque le secours de ce prince. Perfidies du prince de Chalco. Quauhtitlan secoue le joug des Tépanèques. Nezahualcoyotl et Itzcohuatl unissent leurs forces contre Azcapotzalco. Siége de cette ville. Bataille de Petlatlacalco. Défaite des Tépanèques. Prise d'Azcapotzalco et mort de Maxtlaton. Les provinces tépanèques se soumettent à Itzcohuatl. Commencement de la grandeur de Mexico.

Tezozomoc laissait huit fils légitimes, tous puissants et maîtres de nombreux vassaux, plusieurs autres enfants qu'il avait eus de ses concubines et une descendance considérable, issue des uns et des autres, pendant son long règne. Quetzalayatzin, le sixième, avait

été désigné pour lui succéder au trône ; mais il était timide et irrésolu. Dès le moment où Tezozomoc eut rendu le dernier soupir, Maxtlaton (1), envahissant le palais, à la tête de ses vassaux, en avait pris le commandement, et c'était de lui que tous les ordres avaient émané pour l'ensevelissement du monarque et l'ensemble de ses funérailles. Maxtlaton était seigneur de Coyohuacan : il n'était que le septième des fils du roi défunt ; mais c'était un homme fier et guerrier, et, sans s'inquiéter de ses dernières volontés, il pensa que la couronne devait appartenir à celui qui saurait la prendre et qui se sentirait capable de gouverner. En conséquence, il se fit proclamer, quatre jours après les obsèques de son père. Quetzalayatzin avait des partisans, entre lesquels il fallait compter les rois de Tlatilolco et de Mexico-Tenochtitlan ; mais le plus grand nombre se rangea du côté de Maxtlaton, avec les guerriers les plus distingués de l'armée tépanèque, et ses autres frères, redoutant de se faire de lui un ennemi, l'acceptèrent sans hésiter. Le nouveau roi, connaissant la pusillanimité de celui qu'il venait de supplanter, lui donna en échange sa seigneurie de Coyohuacan, dont il alla aussitôt prendre possession : mais, ayant eu lieu d'appréhender quelque trahison, il se retira, quelques jours après, à Mexico, auprès du roi Chimalpopoca (2).

Ce prince était alors occupé à faire rebâtir le temple de Huitzilopochtli (3). Il reçut Quetzalayatzin avec les honneurs dus à son rang et le traita avec une distinction marquée. Il y avait cent cinq jours que Maxtlaton avait saisi le sceptre des Tépanèques, lorsque Quetzalayatzin, causant un soir avec Tlacateotzin, roi de Tlatilolco, et Chimalpopoca, celui-ci, l'interrompant tout à coup, lui dit : « Je m'étonne, seigneur, que vous vous

(1) *Maxtlaton*, augmentatif de *Maxtla*, pagne, caleçon. C'était apparemment un sobriquet. Ce prince n'était que le septième des fils de Tezozomoc, suivant le Codex Chimalpopoca ; il en était l'aîné, suivant Ixtlilxochitl.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 26. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 22.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. I Tecpatl, 1428.

« soyez laissé dépouiller de la puissance que vous avait léguée « votre père Tezozomoc, et que vous ayez souffert que votre frère « s'en emparât. C'est vous qui êtes le roi des Tépanèques. — Il « est bien difficile, répondit le prince, de recouvrer une cou- « ronne perdue, surtout quand elle est possédée par un homme si « puissant. — Suivez mon conseil, reprit le roi de Mexico, et vous « saurez la ressaisir. Faites construire un palais : vous inviterez « ensuite Maxtlaton pour en célébrer l'inauguration, et vous l'y « tuerez au moment où il y pensera le moins (1). »

Les trois princes continuèrent, pendant quelque temps, à causer sur cette matière, sans s'apercevoir que leur conversation était entendue par un nain, nommé Telon, servant de page à Quetzalayatzin et qui se tenait caché derrière un des piliers de la salle. Ce prince étant retourné plus tard à Azcapotzalco, le nain s'empressa d'aller raconter secrètement à Maxtlaton l'entretien des trois princes : celui-ci lui commanda de garder le silence, en lui promettant de grandes récompenses. Mais, furieux contre son frère, il fit venir tous les architectes de la ville et leur ordonna de bâtir un palais pour Quetzalayatzin, disant que, quoiqu'il lui eût donné la seigneurie de Coyohuacan, il voulait toujours le conserver à sa cour. On se mit aussitôt à l'œuvre, et, dès que l'édifice fut terminé, il invita son frère à venir en célébrer l'inauguration. Au moment le plus joyeux du festin, il fit entrer ses sicaires, et le malheureux prince, ayant été percé de coups, tomba dans le piége même dont l'idée lui avait été suggérée par Chimalpopoca. Le roi de Mexico avait été, de son côté, invité à la fête, mais il s'en était excusé sous prétexte qu'il était occupé, ce jour-là, à célébrer un sacrifice solennel à Huitzilopochtli (2).

Dès qu'il eut appris le sort de Quetzalayatzin, il devina facilement que Maxtlaton, averti de la conversation qu'il avait eue avec

(1) Codex Chimalp., ibid. ut sup. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 22. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 26.
(2) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

lui, ne l'avait convié au banquet que dans le dessein de le faire périr avec son frère. Bien persuadé que le monarque saisirait la première occasion de se venger, il comprit qu'il ne lui restait plus d'autre ressource que de prendre les armes et de se décider à vaincre ou à mourir. Il songea, dès lors, à se mettre en mesure d'armer la nation mexicaine et de la préparer à la guerre. Avant de se déclarer, toutefois, il voulut se convaincre, par un stratagème, des véritables dispositions de Maxtlaton et jusqu'à quel point il pouvait compter sur ses sujets dans ces conjonctures difficiles. « Plutôt que de mourir d'une manière ignominieuse des « mains du tyran tépanèque, dit-il à Tlacateotl (1), j'aime mieux « faire comme certains de mes ancêtres qui moururent à Atlauhco, « et me sacrifier, ainsi qu'eux, dans une danse sacrée, à notre dieu « Huitzilopochtli. Nous verrons alors quels sont les véritables sentiments de nos vassaux; instruits du motif de notre sacrifice, « s'ils nous aiment, ils jetteront le cri de guerre pour nous défendre; s'ils se montrent indécis, mieux vaut consommer le sacrifice et finir par une mort glorieuse. »

Il ne tarda pas à mettre son dessein à exécution. Revêtu des ornements du dieu Huitzilopochtli, Chimalpopoca se rendit au temple, accompagné d'un grand cortége de seigneurs et de dames de haut rang qui avaient formé la résolution de mourir avec lui. La danse commença; mais, au moment où les prêtres s'apprêtaient à saisir les premières victimes pour les immoler sur la pierre fatale, arriva un parti nombreux de soldats tépanèques qui mirent aussitôt arrêt sur le sacrifice par ordre de Maxtlaton. Non moins

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 28. Cet auteur ainsi qu'Ixtlilxochitl rapportent encore ici plusieurs légendes et contes populaires tels que la prison de Chimalpopoca dans une cage fort grande et son suicide, faits qui, tous, paraissent en contradiction avec l'histoire véritable, quoique plusieurs de ces contes soient appuyés plus ou moins sur des peintures mexicaines, mais faites, sans doute, à l'usage du peuple. Nous aimons mieux nous en référer aux documents originaux qui paraissent écrits par des hommes sérieux et instruits.

artificieux que son père, ce prince ne s'était pas laissé prendre à un tel piége : instruit des préparatifs belliqueux de Chimalpopoca, et s'imaginant que la danse sacrée n'avait lieu que pour enflammer davantage les Mexicains à prendre les armes, il s'était décidé, sans délai, à y mettre obstacle. Mais, d'un autre côté, se voyant menacé, dans sa puissance, par les rois de Tenochtitlan et de Tlatilolco, et prévoyant les embarras qu'ils pouvaient lui susciter, d'un moment à l'autre, par leur alliance avec Nezahualcoyotl, il prit la résolution de se défaire à la fois de ces trois princes.

Depuis l'avénement de Maxtlaton, Nezahualcoyotl ne vivait plus à Tetzcuco qu'avec une extrême défiance. Au lieu des deux gouverneurs que Tezozomoc y avait placés, pour régir les intérêts municipaux de cette ville, c'était un de ses frères, nommé Tlilman, bâtard d'Ixtlilxochitl, qui en avait obtenu l'administration à lui seul. Lié, depuis son enfance, avec le monarque tépanèque, dont il servait avec dévouement tous les intérêts, il haïssait intérieurement son jeune frère, dont la légitimité et les prétentions offusquaient son orgueil. Il l'accueillit cependant avec des démonstrations courtoises, au moment où il prit possession de son poste; mais le prince savait à quoi s'en tenir sur ses véritables sentiments, et il ne se hasarda plus dès lors à s'éloigner de son palais, qu'avec les précautions les plus minutieuses (1). Le jour même où Chimalpopoca avait fait mine de s'offrir en sacrifice, Nezahualcoyotl reçut l'ordre de se rendre à Azcapotzalco, sous le prétexte d'y traiter de quelques affaires relatives au gouvernement de la province de Tetzcuco. Malgré ses défiances, il résolut d'obéir; il prit un acalli (2) sur le lac et alla se faire débarquer à Tlatilolco, au quartier de Contlan, chez un de ses amis, nommé Chichincatl. Informé du motif de son passage, celui-ci chercha à le dissuader de se rendre à Azcapotzalco,

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. III, cap. 42.
(2) *Acalli*, c'est-à-dire, Maison d'eau : expression dans la langue nahuatl pour rendre toute espèce de barque, navire, etc.

Maxtlaton ayant arrêté non-seulement de le faire périr lui-même, mais encore d'envelopper dans le même sort Tlacateotzin et Chimalpopoca, dont il connaissait la trahison. Le prince persista néanmoins dans l'idée de se présenter au monarque. En arrivant au palais, il envoya annoncer à Maxtlaton qu'il attendait ses ordres, pour être admis en sa présence; mais, dans l'intervalle, il fut prévenu secrètement, par un des officiers présents dans les antichambres, que les gardes stationnés dans la première cour avaient été, depuis le matin, postés en cet endroit pour le tuer; sur cet avis, il s'enfuit par les jardins et reprit le chemin de Tlatilolco, d'où il se rembarqua en toute hâte pour Tetzcuco. Le despote, voyant qu'il avait réussi à s'échapper, déchargea sa colère sur les soldats et les envoya au supplice (1).

Mais Maxtlaton n'était pas homme à renoncer facilement à ses résolutions; l'inquiétude qu'il remarquait, depuis la mort de Tezozomoc, dans la plupart des seigneuries de l'Anahuac, non moins que les qualités brillantes de Nezahualcoyotl et la faveur dont il jouissait à la cour d'Azcapotzalco, lui faisaient comprendre la nécessité d'en finir promptement avec ce jeune prince, qui pouvait, avec le temps, devenir pour lui un rival redoutable. N'en pouvant venir à bout par la ruse, il résolut d'employer la force ouverte; une troupe d'élite se mit en marche pour Tetzcuco, avec l'ordre de l'attaquer dans son palais, et de rapporter, à quelque prix que ce fût, la tête du fils d'Ixtlilxochitl. Par un hasard providentiel, un macéhual, natif de Cohuatepec, qui se trouvait présent, avait tout entendu. Il partit aussitôt et en alla donner avis à Tomihua, seigneur de cette ville. Celui-ci était entièrement dans les intérêts de Nezahualcoyotl : sur la déposition du macéhual, il réunit, à la hâte, une partie de ses vassaux, et, se joignant à quelques autres seigneurs de Huexotla et de Coatlychan, déjà compromis pour avoir trop ouvertement montré leurs sympathies, il se rendit à

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 24.

Tetzcuco, résolu à repousser, s'il le fallait, la force par la force, afin de sauver les jours du prince.

En entrant dans la ville, ils se dirigèrent tout droit au palais de Cillan, cachant leurs armes et annonçant l'intention d'aller prendre part à une partie de paume à laquelle ils auraient été invités. C'était, en effet, un divertissement auquel Nezahualcoyotl se livrait fréquemment et qui lui permettait de réunir beaucoup de monde à la fois, sans exciter trop de soupçons. Ils s'empressèrent, en arrivant, de lui faire part des ordres donnés par Maxtlaton et du dessein qu'ils avaient conçu de recevoir ses sicaires, les armes à la main, en proclamant ses droits. Il était temps, disaient-ils, de secouer une tyrannie odieuse, tout le monde soupirant, avec une égale ardeur, après le moment de la délivrance. Ils ajoutèrent qu'ils savaient de bonne part où en étaient les préparatifs des chefs de Tlaxcallan, de Huexotzincò et de Tepeyacac, destinés à soutenir sa cause et que les rois de Tlatilolco et de Mexico-Tenochtitlan étaient tout prêts à s'allier avec eux contre le tyran (1).

Sur ce discours, Quauhtlehuanitzin, frère naturel du prince, guerrier aussi brave dans le combat que sage dans le conseil, se leva : il répondit qu'il estimait la loyauté et l'attachement de ceux qui venaient de parler; mais il lui paraissait que le temps n'était pas encore venu de se déclarer si ouvertement contre le tyran. Les amis de Nezahualcoyotl n'étaient pas assez nombreux et ne pouvaient pas encore disposer de forces assez puissantes pour résister à Maxtlaton, et les seigneurs des montagnes étaient encore trop peu préparés eux-mêmes à prendre les armes en sa faveur; que ce qu'il y avait de mieux à faire pour le moment, c'était que le prince se hâtât de se mettre à l'abri des embûches des Tépanèques, en quittant Tetzcuco, et en se réfugiant à Tlaxcallan, d'où il pouvait continuer à animer ses amis et ses vassaux, tout en se ménageant les secours des chefs de la montagne (2).

(1) Id., Undecima Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig., tom. III, cap. 16.
(2) Id., ibid.

Ces paroles si sages trouvèrent de l'écho dans toute l'assemblée. Mais, avant que Nezahualcoyotl eût eu le temps de mettre à profit l'avis de son frère, les officiers tépanèques chargés de le prendre arrivèrent à Tetzcuco. Pendant que les soldats se répandaient dans la ville, s'emparant de toutes les issues, afin qu'il ne pût s'échapper, ils se rendaient, de leur côté, au palais de Cillan. Feignant d'ignorer les motifs de leur venue, le prince leur fit servir une riche collation ; mais, dans l'intervalle, il envoya un de ses serviteurs à son ancien précepteur Huitzilihuitl, pour lui demander conseil dans cette situation pressante. « Va dire à mon élève, « répondit le vieillard, de prendre courage et de faire son devoir : « qu'il aille demander le secours de Huexotzinco de Tlaxcallan et « de Totolepec. Il en connaît les habitants : ce sont des hommes va- « leureux, presque tous de race chichimèque ou othomie : ils ne l'a- « bandonneront pas et ils sont prêts à sacrifier leur vie pour lui (1). »

Sur cette réponse, le prince quitta son palais et gagna la campagne par le conduit d'un aqueduc. Il passa la nuit dans les bois voisins : étant entré de là dans la montagne, il gagna le village de Coatitlan, presque en entier habité par une population de tisserands. Déjà les satellites de Maxtlaton étaient sur ses traces, et et un homme de peine qu'ils avaient rencontré sur le chemin leur désigna l'endroit vers lequel il s'était dirigé : mais les gens du village, voyant qu'on le poursuivait, le cachèrent sous un amas de toiles de nequen, sans qu'il fût possible de découvrir sa retraite. Ses ennemis le cherchèrent vainement : ils employèrent la torture pour en arracher le secret à ceux qui l'avaient caché : tout fut inutile, et plusieurs même, préférant la mort à la trahison, périrent pour sa défense. De ce nombre furent Tochman, seigneur de Coatitlan, et une dame noble, nommée Matlalintzin. Voyant alors qu'ils n'en pouvaient venir à bout, les soldats tépanèques se dispersèrent dans les environs, comptant bien le voir sortir d'un côté

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 25.

ou de l'autre. Cet espoir fut également trompé ; après quelques autres incidents, il gagna le palais de Tetzcutzinco, l'une des anciennes résidences de son père (1).

Plusieurs seigneurs de ses amis l'attendaient en cet endroit, après avoir couru, comme lui, par monts et par vaux, afin de le rejoindre. La même nuit, Nezahualcoyotl tint conseil avec eux sur ce qu'il y avait à faire : il fut résolu qu'il enverrait des messagers à Chalco, annonçant le dessein qu'il avait d'en finir avec cette vie de périls et d'aventures et de tenter le sort des armes, pour recouvrer l'héritage de ses ancêtres, comme la seule voie capable de le délivrer des persécutions de Maxtlaton. Quoique le prince de Chalco se fût montré, dans le temps, des plus opposés à son père, il le suppliait de ne pas oublier leurs liens de parenté et de lui venir en aide avec ses troupes contre le tyran. D'autres messagers furent envoyés avec les mêmes ordres de différents côtés ; après quoi, il se mit en chemin, avec le reste de ses amis, pour gagner, par le nord-est, la frontière de Tlaxcallan. Il ne s'arrêtait que dans des localités dont les chefs lui étaient connus et sur le dévouement desquels il pouvait compter, leur faisant part de ses desseins, et les engageant à se tenir prêts, avec leurs vassaux, pour le moment de son retour (2). Un Othomi nommé Quacoz, qui avait été au service de la reine sa mère, le conduisit par des sentiers à lui connus, dans les défilés de Patlachiuhcan, d'où ils gagnèrent le village d'Atlauhcatepec et celui de Tliliuhquitepec, voisins de la frontière tlaxcaltèque. Étant ensuite allé chercher à Tetzcuco les femmes du prince, il les lui amena en ce lieu, vêtues en femmes du peuple, afin qu'elles pussent échapper aux regards des observateurs (3) : trois d'entre elles y accouchèrent chacune d'un fils, et ils reçurent de leur père des noms destinés à rappeler toujours la mémoire de cette fuite (4).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 33.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 33. — Ixtlilxochitl, ubi sup.
(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1428. Ixtlilxochitl, ibid.
(4) Codex Chimalp., ibid. — Le premier de ces enfants fut appelé *Tlecoyotl*,

Cependant Maxtlaton, craignant que Chimalpopoca et Tlacateotzin ne parvinssent, de leur côté, à déjouer ses projets de vengeance, avait envoyé, dans le même temps, des hommes armés à Mexico, avec l'ordre exprès de tuer les deux rois partout où on les rencontrerait. En arrivant à Tenochtitlan, ils allèrent droit au temple de Huitzilopochtli, où le premier était occupé avec quelques sculpteurs qui travaillaient à une statue du dieu Texuchilotl. Pour éloigner tout soupçon, l'un des officiers tépanèques entra seul auprès du roi et le pria de vouloir bien passer avec lui dans une salle voisine, ayant, disait-il, à lui communiquer une affaire importante. Chimalpopoca lui montra le chemin; mais, dès qu'il se fut éloigné des siens, les meurtriers tombèrent sur lui et l'assommèrent à coups de massue. En se retirant, ils crièrent aux Mexicains d'aller rejoindre leur roi qu'ils avaient trouvé endormi et prirent rapidement la route de Tlatilolco. Prévenu de leur approche, Tlacateotzin avait chargé à la hâte une barque de ce qu'il avait de plus précieux en or et en pierreries et avait pris le chemin de Tetzcuco. Mais un de ses domestiques l'avait trahi, dans l'espoir de gagner les bonnes grâces de ses ennemis : ceux-ci coururent aussitôt sur ses traces et l'atteignirent au milieu du lac. Là un combat s'engagea : dans la lutte, son acalli, trop pesamment chargé, chavira, et il périt noyé avec toutes ses richesses. Ainsi finirent les deux rois des Mexicains. Mais les Tenuchcas ne tardèrent pas à tirer vengeance des assassins : ayant découvert le corps de Chimalpopoca, ils se mirent aussitôt à leur poursuite; ils les atteignirent avant qu'ils eussent eu le temps de débarquer au rivage de Tlacopan, et en tuèrent le plus grand nombre (An I Tecpatl, 1428).

La nouvelle de cet attentat causa dans toute la cité une émotion

nom qui se donnait, suivant Molina, à une sorte de massepain, mais qui, étymologiquement, signifie Renard de feu; le second reçut le nom de *Tliliuhquitepetl*, de la montagne de ce nom où ils étaient, et le troisième de *Tlahuexol*, qui se rapporte à une sorte de dindon sauvage.

difficile à décrire. Également partagés entre la crainte et l'indignation, les Mexicains enlevèrent religieusement les cadavres de leurs rois et célébrèrent leurs funérailles avec les honneurs accoutumés. A la vue du corps sanglant du souverain, Quauhtlecohuatzin, frère naturel de Chimalpopoca, qui exerçait la charge de Tlacochcalcatl, ou grand-maître des armes de Tenochtitlan, s'écria avec tristesse : « Ils ont tué la fleur de la patrie : c'est maintenant « que la guerre éclatera terrible, et que l'on verra couler le sang « des captifs sur la pierre du sacrifice (1). »

Pendant les jours suivants, l'indignation publique, loin de s'apaiser, ne fit que croître : les jeunes gens demandaient la guerre à grands cris, en frappant sur leurs boucliers; mais les vieillards, redoutant la vengeance de Maxtlaton, s'efforçaient de les calmer. Ils avaient encore trop présentes devant les yeux la misère des Mexicains et l'oppression sous laquelle ils avaient été si longtemps courbés. Les artisans, qui craignaient de se voir imposer de nouveau les lourdes charges dont ils avaient été dégrevés, depuis si peu de temps, par Tezozomoc, les conjuraient, de leur côté, de ne point s'abandonner aux éclats d'une colère dont les conséquences ne rendraient leur servitude que plus dure et plus cruelle. Leurs appréhensions n'étaient, d'ailleurs, que trop bien fondées. En frappant Chimalpopoca et Tlacateotl, Maxtlaton se montrait décidé à briser tous les obstacles pour consolider sa puissance. Voulant châtier les Mexicains de l'opposition de leur roi, il avait pris le parti de leur ôter, par un redoublement d'impôts et de corvées, les moyens de lui faire aucune résistance. En effet, ses officiers ne tardèrent pas à arriver. Le sénat mexicain était assemblé pour l'élection d'un roi : ils se présentèrent avec hauteur devant les Tenuchcas et, ajoutant l'insulte à l'orgueil de leurs manières, ils dénoncèrent la résolution du monarque tépanèque; ils

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chronol., ad an. 1428. Vetancourt place la mort de Chimalpopoca au 31 mars 1427. (Teatro Mexicano, etc.)

conclurent en disant que des gardes avaient été placées tout à l'entour du lac, aux divers débarcadères que Mexico avait en terre ferme, afin de tenir la ville bloquée, jusqu'à ce que ses citoyens se fussent engagés entièrement à se soumettre à la volonté de Maxtlaton (1).

C'était en quelque sorte une déclaration de guerre. La colère brilla dans les yeux du plus grand nombre, en entendant ces paroles insolentes. Elle éclata dès que les envoyés d'Azcapotzalco se furent retirés, et les vieillards firent de vains efforts pour l'apaiser. — « Pourquoi, s'écrièrent-ils, pourquoi Tenuchcas, refusez-« vous de vous soumettre? Votre cœur n'est-il pas saisi de pitié à « la vue de tant de vieillards, de femmes et d'enfants, qui seront, « par votre faute, victimes des Tépanèques? Vos ennemis sont si « nombreux, que les montagnes en sont couvertes, et, si vous n'ac-« ceptez leur joug, il vous faudra combattre un contre plus de dix. « Ils sont défendus par les forêts et les monts, et nous, nous n'a-« vons pas même un rocher où nous puissions nous dérober à leur « fureur (2). »

Quand les vieillards eurent cessé de parler, mille voix s'élevèrent aussitôt contre cette motion timide : « Nous saurons faire la « guerre comme la firent jadis nos pères, répondit-on de toutes « parts. N'avons-nous donc plus ni flèches ni boucliers? Si la « patrie tombe au pouvoir des ennemis, notre honneur, au moins, « sera vengé (3). »

Les vieillards, épouvantés de cette résolution, firent de vains efforts pour la changer; ils montraient aux Mexicains leur petit nombre, en leur exagérant les forces de Maxtlaton. « Et nous « donc, s'écrièrent, dans la multitude, les jeunes gens de toute « classe, ouvriers, pêcheurs et marchands, nous comptez-vous « pour rien? Nous saurons venger la mémoire de notre roi et

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. III, cap. 50.

(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, MS., cap. 6. — Torquemada, Mon. Ind., lib. II, cap. 32.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad au. 1428.

« nous faire respecter par le monde entier. — Allez donc, répon-
« dirent les vieillards, vaincus par ce dernier trait, allez! Si vous « revenez vainqueurs des Tépanèques, vous serez nos égaux ; nous « vous anoblirons, vous, vos femmes et vos enfants. — La « guerre, la guerre! s'écrièrent-ils tous alors, d'une voix unanime. « Que pas un ne reste en arrière dans sa maison, que nul ne s'ar- « rête en chemin, jusqu'à ce que nous ayons remporté la victoire « sur nos ennemis (1). »

Dès cet instant tout se mit en mouvement dans Mexico, et toutes les mains s'employèrent sans relâche aux préparatifs de la grande guerre qu'on allait entreprendre contre les Tépanèques. C'est au milieu du bruit et des clameurs de tout genre, que le sénat procéda à l'élection du nouveau roi. Le choix unanime des anciens tomba sur Montézuma, surnommé Ilhuicamina (2), fils aîné de Chimalpopoca et de la princesse de Quauhnahuac. Mais les seigneurs mexicains s'étant rendus auprès de lui, pour lui faire part de son élévation, il refusa modestement d'accepter la couronne, alléguant sa jeunesse et son inexpérience. Sur leurs instances, cependant, il se rendit au palais où le sénat était réuni ; dans un discours rempli de sagesse, il leur conseilla vivement de conférer le sceptre à son oncle Quautlecohuatzin, plus connu sous le nom d'Itzcohuatl (3). On objecta sa bâtardise : « Quelle que soit la « femme qui lui a donné le jour, reprit Montézuma, elle était « Mexicaine ; elle était votre fille et notre sœur, et le sang d'Aca- « mapichtli n'en coule pas moins dans les veines d'Itzcohuatl (4). »

(1) Alv. Tezozomoc, ibid. ut sup.

(2) Codex Chimalp., ibid. — Montézuma est généralement orthographié *Moteuhzoma*, pris pour Seigneur sévère, mais qui signifie exactement, Celui qui s'indigne ou se fâche en dieu ou seigneur ; cependant nous continuerons, pour plus de facilité, à dire Montézuma, auquel le lecteur est accoutumé. *Ilhuicamina* signifie, qui darde des flèches au ciel. Ce prince paraît être le même que Tlacaëllel, le héros romanesque des légendes mexicaines de son époque.

(3) *Itzcohuatl*, serpent d'obsidienne. Le Codex Chimalpopoca lui donne aussi le nom de Teutlehuacatzin. (Hist. Chron. ad an. 1428.)

(4) Codex Chimalp., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 28. — Alv. Tezozomoc, Cron. Mexic., cap. 6.

Sur ces nobles paroles, le sénat et la population entière se rangèrent à l'avis de Montézuma. Itzcohuatl était un homme d'un âge mûr et d'une grande expérience : à la gravité de ses mœurs il joignait une valeur et un courage indomptables; fils d'Acamapichtli, par une des nombreuses concubines de ce prince, il avait, sous le règne de Chimalpopoca, exercé la charge de Tlacochcalcatl, ou de grand-maître des armes, qui correspondait à celle de ministre général de la guerre. Sous les rois mexicains elle était la première après la dignité royale, et ils la conférèrent constamment à celui des princes de leur famille qu'ils croyaient devoir leur succéder. En conséquence du refus de Montézuma, Itzcohuatl fut placé sur le trône et couronné avec le cérémonial d'usage (1). Tlatilolco, de son côté, avait fait choix d'un nouveau souverain et avait donné le sceptre à Quauhtlatohua, guerrier illustre, mais d'un rang inférieur aux enfants d'Acamapichtli. Malgré l'envie que leur inspiraient la prospérité croissante et la supériorité de Tenochtitlan, les Tlatilolques se joignirent aux Tenuchcas pour faire la guerre à Azcapotzalco, le désir de la vengeance l'emportant, cette fois, sur leurs sentiments jaloux (2).

Cependant Nezahualcoyotl, après avoir passé quelques semaines dans les villages voisins de la frontière de Tetzcuco, invisiblement gardé par le peuple des campagnes, dont l'attachement lui était connu, avait continué son chemin vers le territoire de Tlaxcallan. Accompagné de sa famille et des seigneurs de son parti, dont le nombre croissait chaque jour, il avait gravi la chaîne du Papalotepec et était allé coucher à Apan. C'est là que, la même nuit, il eut la consolation de voir arriver des députés de Cholullan, envoyés par les pontifes, pour lui offrir d'aller faire sa résidence dans cette ville, en attendant que les troupes qu'on était

(1) Id., ibid.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. III, cap. 50. — Cette élection d'un guerrier qui n'était pas de sang royal paraît avoir baissé depuis l'influence de Tlatilolco et avoir été une des causes de son infériorité vis-à-vis de Mexico.

occupé à lever pour son service dans cette république et dans les cités voisines fussent prêtes à marcher sous ses ordres. Il accueillit les ambassadeurs cholultèques avec une satisfaction visible : tout en déclinant leurs offres, à cause de l'éloignement où il se serait trouvé des frontières, il leur en témoigna vivement sa reconnaissance (1). Le lendemain il continua son chemin vers le mont Huilotepec, où il arriva au coucher du soleil. A ses pieds s'étendaient les belles vallées de la seigneurie de Huexotzinco, plongeant déjà dans les ombres du soir; de ce lieu il envoya un message aux chefs de cette république pour les prévenir de ses résolutions, et du dessein qu'il avait de passer incessamment dans leur ville. Plusieurs nobles de ses amis vinrent encore le rejoindre dans cet endroit : ils arrivaient de Tetzcuco; ils lui apprirent que l'on continuait à faire, de tous côtés, des recherches autour de cette ville pour le découvrir, et qu'un seigneur nommé Huitzilihuitl était mort dans les tourments à cause de lui.

Nezahualcoyotl sentait vivement la douleur de ne pouvoir mettre de suite un terme à ces odieuses persécutions; mais il n'en était que plus ardent à marcher en avant et à pousser ses alliés à déclarer la guerre à Maxtlaton. Huexotzinco, où il entra le lendemain, lui fit l'accueil le plus empressé : les quatre seigneurs l'accablèrent de présents et de caresses, en lui annonçant qu'ils étaient prêts à descendre pour lui dans la vallée. Tout les peuples du plateau aztèque étaient également fatigués des exactions et de la dureté de Maxtlaton : Tenocelotzin, un des quatre chefs huexotzincas, avait, en particulier, à se plaindre de lui; il s'était vu forcé, quelque temps auparavant, à payer en colliers d'or et en armes de toute espèce un tribut onéreux au monarque d'Azcapotzalco, et il ne demandait pas mieux que d'avoir l'occasion de les reprendre sur le champ de bataille (2). De Huexotzinco, Nezahualcoyotl passa

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 27.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chron. ad an. 1430.

ensuite à Tlaxcallan. Cette ville se souvenait de son origine et des bienfaits que ses fondateurs devaient aux ancêtres de ce prince; depuis le jour où il avait été demander un asile dans ses murs, elle n'avait cessé de penser à lui et aux moyens de le rétablir sur le trône. Maintenant elle était prête; après avoir fait un appel aux républiques voisines, elle avait réuni toutes ses forces, résolue de n'épargner ni son sang ni ses efforts, pour aider à la ruine de la puissance tépanèque. Elle fit au prince acolhua une réception toute royale. A la nouvelle de son approche, les quatre seigneurs se portèrent à sa rencontre et l'amenèrent au palais de Tepeticpac, avec les mêmes honneurs et les mêmes témoignages de respect, que s'il eût été déjà en possession de son royaume. Nezahualcoyotl en fut profondément touché; la nuit venue, il tint conseil avec les chefs, et ils arrêtèrent ensemble la résolution de commencer la guerre au plus tôt. On lui annonça que le rendez-vous général des alliés avait été désigné à Calpullalpan, ville située à mi-chemin environ de Tlaxcallan et de Tetzcuco; qu'il y trouverait des quartiers préparés d'avance pour recevoir les troupes, ainsi que les munitions et approvisionnements nécessaires à une longue campagne.

Ces heureuses nouvelles, si bien faites pour ranimer ses espérances, comblèrent de joie le fils d'Ixtlilxochitl. Le lendemain, il prit congé des seigneurs de Tlaxcallan qui accompagnèrent encore son cortége assez loin hors de leur ville. Calpullalpan dépendait de son héritage : il y demeura plusieurs jours, soit pour prendre ses dispositions ultérieures, soit pour attendre l'arrivée des secours qu'on lui avait promis des diverses provinces du plateau de Huitzilapan. Il ne tarda pas à les voir arriver : les guerriers de Zacatlan, de Tototepec, de Tepepolco, de Cempoallan, de Chollullan, de Tepeyacac et d'autres lieux firent, l'un après l'autre, leur entrée dans la ville. Il reçut également des envoyés de Tlatilolco et de Tenochtitlan qui vinrent lui faire part de l'élection de leurs nouveaux rois : le choix que les Mexicains avaient fait d'Itzco-

huatl, dont il appréciait les grandes qualités, lui causa un sensible plaisir, et il y vit l'augure d'un avenir plus prospère pour les nations de l'Anahuac, que le bras du roi des Mexicains lui paraissait seul capable de soutenir dans la lutte qui allait commencer. Avant de se mettre en marche, il eut la satisfaction de recevoir la réponse du prince de Chalco et de quelques autres seigneurs des provinces de Huexotla et de Coatlychan, annonçant qu'ils étaient prêts à joindre leurs forces aux siennes (1).

Sur cette assurance, il prit le chemin de Tetzcuco et alla descendre à Oztopolco, petit village situé à peu de distance de cette capitale, et dont il fit, pour le moment, son quartier général. Sa présence y attira un grand nombre des anciens vassaux d'Ixtlilxochitl et des habitants même de Tetzcuco, qui s'empressèrent d'aller lui offrir leurs services : mais il est à remarquer que la plupart appartenaient à la petite noblesse ou aux classes inférieures de la province, la haute aristocratie, renfermée dans cette ville avec son frère Tlilman, se montrant plus opposée que jamais à son élévation. Mais cette résistance ne servit qu'à faire éclater, avec plus d'avantage, la constance et les vertus de Nezahualcoyotl. Son parti croissait à tout moment et l'on sentait instinctivement que c'était lui qui allait enfin régner.

Le lendemain, la fumée des feux allumés sur le sommet des montagnes voisines, en lui signalant la présence de ses alliés, lui annonça en même temps qu'ils étaient prêts à agir d'après ses ordres. Il en fut comblé de joie : car il voulait, sans retard, livrer l'assaut à Tetzcuco, tandis que les alliés se porteraient sur les villes d'Aculman et de Coatlychan, où les ennemis avaient concentré des forces considérables : la première devait être attaquée par les Tlaxcaltèques et les Huexotzincas et la seconde par les Chalcas. L'attaque eut lieu, en effet, sur tous les points précités. C'était le jour Cé-Tecpatl (2). Les mouvements des alliés et la réunion de leurs

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap 33.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. III Tochtli, 1430. — Torquemada, ibid., cap. 31.

troupes avaient été concertés avec tant d'ensemble et de rapidité, que les Tépanèques, pris à l'improviste, de tous les côtés à la fois, furent culbutés à la première charge, et, après quelques instants d'une résistance inutile, ils furent mis dans une complète déroute. Un grand nombre périrent sur le champ de bataille ou bien dans les retranchements, où ils tentèrent de continuer la défense. Les villes d'Aculman et de Coatlychan furent emportées et livrées aux flammes. Tamayahuitzin, l'un des chefs de Huexotzinco, força la première à la tête de ses troupes et tua de sa main Yolcohuatl, petit-fils de Tezozomoc, qui en était seigneur (1). Quetzalcuixtli, qui avait si cruellement trahi la confiance d'Ixtlilxochitl à Otompan, en faisant massacrer le fils de sa sœur, tomba sous les coups des Chalcas, à Coatlychan : retranché dans le grand temple, avec ses principaux officiers, il s'y défendit vaillamment; mais quelques soldats, ayant escaladé le téocalli, le précipitèrent du haut en bas et lui fracassèrent le crâne (2).

Pendant ce temps, Nezahualcoyotl livrait bataille aux Tépanèques devant Tetzcuco ; après leur avoir tué beaucoup de monde, il essaya de pénétrer dans la capitale, dont il saccagea quelques édifices. Mais son frère Tlilman avait mis cette grande ville à l'abri d'un coup de main, et tout ce qu'il put obtenir fut de rester maître de Chiauhtla qui formait comme un de ses faubourgs (3). Il s'y fortifia de manière à pouvoir, sans cesse, observer de là ses ennemis et les tenir en respect, jusqu'à ce qu'il se vît en état de les chasser entièrement de ses domaines. Il s'y trouvait, d'ailleurs, à même de continuer ses opérations sur le royaume d'Acolhuacan

(1) Id., ibid. — Torquemada, ibid.

(2) Id., ibid.

(3) Id., ibid. — Ixtlilxochitl et, d'après lui, Veytia affirment que Nezahualcoyotl s'empara alors de la ville de Tetzcuco ; mais le Codex Chimalpopoca dit positivement le contraire, et Torquemada, après avoir appuyé à demi l'opinion d'Ixtlilxochitl, s'accorde avec le Codex dans le cap. 35, etc. C'est lui, d'ailleurs, qui avance qu'il s'établit à Chiauhtla, ce qu'il n'aurait pas fait s'il avait été maître de la capitale, où sa résidence ordinaire était le palais de Cillan.

et de se mettre en correspondance avec Itzcohuatl, dont la réussite devait avoir une influence décisive sur les événements de la guerre actuelle.

En effet, dans la condition présente de l'Anahuac, le salut de l'un et de l'autre paraissait devoir dépendre entièrement de leurs succès mutuels : si les armes mexicaines sortaient victorieuses de la lutte avec Maxtlaton, aucune puissance humaine ne serait capable d'empêcher le triomphe de Nezahualcoyotl. Jusqu'à ce moment rien ne faisait prévoir quelle en serait l'issue, aucun engagement sérieux n'ayant encore eu lieu entre les Tépanèques et les défenseurs de Mexico. Après avoir sommé, selon l'usage, le monarque d'Azcapotzalco de retirer ses troupes et de rendre la liberté aux Tenuchcas, Itzcohuatl avait commencé la guerre, en attaquant avec fureur les lignes ennemies, aux débarcadères de Nonohualco, de Xoconochpalyacac, de Mazatzin-Tamalco et de Popotlan (1). C'était dans les premiers mois de l'an 1429. Maxtlaton venait d'apprendre successivement le retour de Nezahualcoyotl, la prise de Chiauhtla et le sac des deux places les plus importantes du royaume d'Acolhuacan, après Tetzcuco. Ces nouvelles étaient bien faites pour exciter sa colère; mais se doutant peu, dans son orgueil, que les troupes alliées réunies, par ce prince, fussent jamais en état de se présenter devant Azcapotzalco, il négligea, pour le moment, de convoquer les forces dont il pouvait disposer, se contentant de serrer, chaque jour, de plus près le blocus de Mexico. Il avait coupé toutes les communications de cette ville avec la terre ferme, et ses habitants, privés des secours qu'ils étaient accoutumés à en retirer, depuis de longues années, étaient réduits, comme autrefois, à se nourrir des produits de la pêche et de la chasse dans les marécages. Leur condition devenait, chaque jour, plus rigoureuse, et, malgré le courage héroïque de ses défenseurs, ses habitants, aux abois, s'attendaient, avec une in-

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 6.

quiétude croissante, à une attaque générale de la part des Tépanèques (1).

Dans cette extrémité, Itzcohuatl, ayant rassemblé le sénat, proposa d'envoyer demander du secours à Nezahualcoyotl. On venait d'apprendre encore la reddition de quelques autres places à ce prince, à qui les chances devenaient de moment en moment plus favorables. Montézuma, dont le nom était déjà respecté de tous, fut chargé de cette ambassade; on lui adjoignit deux nobles mexicains, Tepolomichin et Tepochtli. Les bords du lac, du côté de Tetzcuco, étant gardés encore par les Tépanèques, ils furent forcés de se faire débarquer sur le rivage septentrional, et un incident ayant séparé le dernier des deux autres, il tomba entre les mains des ennemis de Nezahualcoyotl, qui l'envoyèrent prisonnier à son frère Tlilman, gouverneur de la capitale acolhua. Cependant Montézuma était arrivé à Chiauhtla, avec son compagnon; admis aussitôt dans la présence du prince, il lui avait rendu compte du message dont il était chargé et de la triste situation de Mexico. Nezahualcoyotl, après l'avoir entendu, témoigna toute sa joie de voir Itzcohuatl à la tête des Tenuchcas; mais en même temps, en lui expliquant tout ce qu'il éprouvait encore lui-même de difficultés, à cause de l'opposition que lui faisait l'aristocratie acolhua, il lui fit sentir combien il se trouvait peu en état de porter secours à son oncle. Cependant, en réfléchissant aux conséquences fâcheuses que la prise de Mexico par les Tépanèques aurait pour sa propre cause, il promit de s'entendre à ce sujet avec ses alliés et de faire en sorte d'avoir prochainement une entrevue avec Itzcohuatl (2).

Dans l'intervalle, Tlilman, instruit de la présence de Montézuma à Chiauhtla, avait envoyé, secrètement, des soldats sur tous les chemins par où il devait passer, pour retourner à Mexico;

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 35.
(2) Torquemada, ibid.

aussitôt qu'il eut pris congé de Nezahualcoyotl, il le fit saisir avec son compagnon et l'envoya, sous bonne garde, à Chalco, ainsi que Tepuchtli. Toteozin Caltzinteuctli venait de monter sur le trône de cette ville ; il détestait Nezahualcoyotl, ainsi que sa famille, et la voix publique l'accusait d'avoir été un des premiers à porter la main sur Ixtlilxochitl, entre les meurtriers envoyés par Tezozomoc. Par l'effet de l'inconstance naturelle aux Chalcas, il avait prêté ses armes à Nezahualçoyotl contre les Tépanèques et déjà regrettait ses succès. Cependant il exécrait les Mexicains, encore plus que Nezahualcoyotl, et le gouverneur de Tetzcuco était persuadé qu'il ne pouvait lui causer un plaisir plus sensible que de lui faire présent de prisonniers de la qualité de Montézuma. Depuis l'établissement des Mexicains dans l'Anahuac, les Chalcas étaient restés leurs ennemis jurés, et ils n'avaient cessé de se montrer jaloux de leurs progrès. Tlilman, en leur rendant compte de l'entrevue de Montézuma avec Nezahualcoyotl, était certain de les animer encore davantage, et il leur faisait voir, en même temps, qu'en prêtant le secours de leurs bras à ce prince ils servaient tout simplement de marchepied à la grandeur d'Itzcohuatl. Toteotzin, enchanté de les avoir en son pouvoir, les jeta dans une étroite prison, les donnant à garder à un de ses officiers, nommé Quateotl, avec ordre de les traiter avec la dernière rigueur ; mais celui-ci, plus humain que son maître et rendant justice aux vertus de Montézuma, eut pour lui, au contraire, tous les ménagements compatibles avec sa situation. De son côté, le prince des Chalcas, trop lâche pour assumer sur lui seul la mort de ces nobles Mexicains, et confiant dans les sentiments des seigneurs de Huexotzinco, non moins hostiles que lui aux Tenuchcas, leur dépêcha un message, leur proposant de leur livrer ses prisonniers, pour les immoler sur les autels de Camaxtli. Mais les Huexotzincas eurent horreur d'une pareille lâcheté (1) ; ils répondirent avec

(1) Les seigneurs des quatre quartiers de Huexotzinco étaient alors Xayacamachan, Chiyanhcoyatzin, Tenocelotzin et Texochimatitzin.

indignation qu'ils n'étaient pas en guerre avec les Mexicains, pour leur faire cette injure, et que, d'ailleurs, ils n'immolaient que des captifs qu'ils eussent eux-mêmes pris sur le champ de bataille.

Toteotzin, débouté de ses efforts, de ce côté, se tourna vers les Tépanèques. Dans l'espoir de faire de ses prisonniers un instrument de réconciliation avec Maxtlaton, il le prévint du nom et de la qualité des Mexicains qu'il tenait entre ses mains, ajoutant qu'ils étaient à sa disposition et qu'il n'avait qu'à commander pour qu'on les lui envoyât. Le roi d'Azcapotzalco ne se montra pas moins irrité de cette perfidie que les Huexotzincas ; il reprocha durement aux députés chalcas la duplicité et la couardise de leur maître, ainsi que son alliance avec Nezahualcoyotl, et finit par leur dire que, s'il ne se hâtait de mettre ses prisonniers en liberté, il ne tarderait pas à lui faire sentir les effets de sa colère (1). Mais dans l'intervalle, Quateotl, touché de l'infortune de Montézuma et de la tache que sa mort laisserait à l'honneur chalca, s'était résolu à briser ses fers, et, avant le retour de la réponse de Maxtlaton, ce prince avait, ainsi que ses compagnons, regagné Mexico. Toteotzin, furieux non moins de son désappointement que de leur fuite, déchargea son ressentiment sur Quateotl et le fit massacrer avec toute sa famille; il n'en échappa qu'un de ses fils et une fille, qui allèrent se réfugier sous la protection mexicaine (2).

Itzcohuatl et la noblesse, qui pleuraient déjà la mort de Montézuma, témoignèrent vivement toute la joie qu'ils avaient de le revoir. Dans les conjonctures pénibles où se trouvait la population, par suite des préparatifs de Maxtlaton, la perte d'un tel guerrier eût été également sentie au conseil et dans les combats. Avec l'arrivée de Nezahualcoyotl, qui se fit annoncer, quelques jours après, à son oncle, le deuil qui commençait à peser sur

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

(2) Suivant Torquemada, le fils s'enfuit à Yacapichtlan, et la fille à Mexico, où elle fut toujours considérée avec beaucoup de respect.

Mexico se changea tout à fait en allégresse. Il était porteur des plus heureuses nouvelles. Dans un conseil tenu avec ses alliés, il avait été décidé de s'unir aux Mexicains, et de marcher tous ensemble sur Azcapotzalco, dont la ruine importait, avant tout, au succès de leurs armes. La perfidie des Chalcas envers Montézuma n'avait peut-être pas été sans influence sur la détermination des Tlaxcaltèques et des Huexotzincas, et la crainte de voir Chalco quitter la ligue, pour se joindre de nouveau au despote, avait sans doute été de quelque poids dans leur décision. Quoi qu'il en soit, c'était contre lui qu'ils croyaient maintenant devoir diriger leurs efforts, avant de songer à reconquérir le royaume d'Acolhuacan, la chute de Maxtlaton ne pouvant manquer d'entraîner ensuite celle de Tetzcuco. Itzcohuatl, prévenu de la visite de Nezahualcoyotl, alla le recevoir à Tenayocan, où les troupes alliées venaient de faire leur entrée (1); de là il l'amena à Tenochtitlan, où il fut accueilli de tout le monde avec les transports de la joie la plus vive.

L'occasion était des plus favorables pour les deux rois. Après plusieurs années de la tyrannie la plus cruelle, les Culhuas et les Chichimèques de Quauhtitlan venaient de chasser les Tépanèques de cette ville. A l'époque où Tezozomoc l'Ancien était assiégé dans sa capitale par les forces d'Ixtlilxochitl, les Quauhtitlanques, profitant de l'humiliation de ce prince, avaient travaillé à réparer les calamités qui avaient suivi la mort de Xaltemoc; ils avaient rétabli la chefferie à Huexacalco et avaient appelé à les gouverner Tezozomoc, fils de Quauhtlatohua qui, depuis, régna à Tlatilolco. On ignore de quel œil ceux d'Azcapotzalco envisagèrent pour lors ces choses; mais plus tard, le roi Tezozomoc ayant voulu réunir toute la seigneurie de Quauhtitlan sur la tête de son fils Epcohuatzin, prince de Toltitlan, y avait rencontré une forte opposition. Elle ne fit que croître avec le temps, et, lorsque Maxtlaton succéda à son père, les Chichimèques montrèrent la résolution de

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1430.

restaurer les priviléges de leur cité. Encouragés bientôt après par l'élection de Quauhtlatohua à Tlatilolco et d'Itzcohuatl à Mexico, ils chassèrent les Tépanèques de tous les lieux qu'ils occupaient, et rétablirent dans Quauhtitlan les foires mensuelles, abolies depuis le gouvernement de leur dernier seigneur (1).

Les habitants de Tepotzotlan, de Quauhtlaapan, de Quahuacan, de Tepotzco, de Coyotepec, d'Otlazpan, de Citlaltepec et de Tzompanco, jaloux, d'une part, de l'ancienne prééminence de cette ville, et excités, de l'autre, par les Tépanèques de Toltitlan, se levèrent en masse. Epcohuatzin était à leur tête, et ce fut sous ses étendards qu'ils marchèrent contre leur ancienne capitale. Les Quauhtitlanques s'étaient mis en état de défense; pendant plusieurs semaines, ils résistèrent vigoureusement à tous les efforts de l'ennemi. Mais Maxtlaton ayant envoyé à son frère des secours considérables, les Chichimèques, épuisés, capitulèrent. Les Tépanèques, une fois maîtres de la place, leur firent subir les plus sanglants outrages; après avoir, par des farces grotesques, tourné en ridicule le dessein qu'ils avaient eu de rétablir leurs foires, ils mirent le feu aux portiques du marché, ainsi qu'au temple de Mixcohuatl. Un grand nombre de personnes périrent au milieu de ces désordres; on imposa aux habitants un nouveau gouverneur tépanèque, et une capitation qui devait se payer tous les deux mois, plus dure et plus onéreuse que jamais.

Tezozomoc le Jeune était à Huexacalco, lorsqu'il apprit la triste nouvelle de la prise de Quauhtitlan. Il en éprouva une affliction profonde. Mais l'Anahuac entier commençait à prendre part à la guerre que les Mexicains avaient déclarée aux Tépanèques; en conséquence, il envoya des ambassadeurs à Itzcohuatl, lui faisant connaître le désir qu'il avait de s'unir avec lui contre l'ennemi commun. Il leva lui-même de nouvelles troupes, dans le dessein de récupérer sa capitale; mais il éprouva une seconde défaite, et

(1) Id., ibid.

Huexacalco ayant été enlevé, durant son absence, acheva d'abattre son courage. Dans un accès de désespoir, il avala du poison et mourut à Atzompan, où il s'était réfugié. (An III Tochtli, 1430.)

Cette triste fin affligea sensiblement tous ses amis; ils s'empressèrent, avec ses parents, d'enterrer son corps dans le temple voisin, pour tâcher de dérober au monde la connaissance de ce fatal suicide. Sur ces entrefaites, un seigneur chichimèque, nommé Tecocoatzin, surprit le palais de Huexacalco et en chassa les Tépanèques. Pour le récompenser de ce fait d'armes, les Chichimèques le proclamèrent seigneur de Quauhtitlan et le couronnèrent avec toutes les cérémonies accoutumées. Dans la crainte, toutefois, d'attirer sur eux les forces de Maxtlaton, ils tinrent cette affaire secrète et n'en donnèrent avis qu'aux Mexicains et aux seigneurs de Huexotzinco, d'où Tecocoatzin était originaire (1).

Par une heureuse coïncidence, la ville de Quauhtitlan réussit en même temps à se délivrer de ses oppresseurs. Après quatre-vingts jours de la plus dure tyrannie, les Quauhtitlanques, ayant appelé à leur secours les Chichimèques exilés ou errants dans les montagnes, chassèrent les Tépanèques, après leur avoir tué beaucoup de monde. Sur leur prière, Tecocoatzin s'empressa d'aller prendre possession du chef-lieu de sa seigneurie, où il fut reçu au milieu d'une allégresse universelle. Il envoya aussitôt des députés à Itzcohuatl de Mexico et à Tenocelotzin de Huexotzinco. C'était le moment où les Huexotzincas et les Tlaxcaltèques achevaient de conclure de marcher tous ensemble, avec Nezahualcoyotl, à la conquête d'Azcapotzalco.

Malgré les succès de ses adversaires, Maxtlaton doutait encore qu'ils eussent l'intention sérieuse de s'engager à ce point contre lui; dans son orgueil, il lui paraissait impossible qu'ils songeassent à lui arracher l'empire et à l'assiéger dans sa propre capitale. Les défaites que les Tépanèques avaient essuyées si ré-

(1) Codex Chimalp., ibid.

cemment, au nord et à l'est de la vallée, n'avaient pu réussir encore à lui ouvrir les yeux, lorsqu'on vint lui annoncer la présence des armées ennemies à Tenayocan. Le roi d'Azcapotzalco disposait cependant d'immenses ressources, et, sans compter la grande ville de Tetzcuco, où commandaient ses alliés, de l'autre côté du lac il tenait toujours dans sa main la plupart des chefs des montagnes occidentales jusqu'aux frontières du Michoacan. A son appel, leurs bataillons commencèrent à se mouvoir, et, dans l'espace d'un petit nombre de jours, on les vit descendre des hauteurs environnantes, au nombre de plus de deux cent mille combattants. C'était l'effort suprême des Tépanèques. A la tête de cette grande armée, Maxtlaton avait placé un vieil officier de Tezozomoc, du nom de Mazatzin, et, au moment de l'arrivée d'Itzcohuatl, elle venait de prendre position sur les collines, autour d'Azcapotzalco (1).

La campagne dura cent quinze jours; elle commença par une action générale dans les marais voisins de Tlacopan, où il y eut beaucoup de monde de tué de part et d'autre, mais sans aucun résultat marquant pour l'un ou l'autre des deux partis. Dans cet intervalle, les villes d'Aculman et de Coatlychan, excitées par les Tépanèques de Tetzcuco, se soulevèrent contre l'autorité de Nezahualcoyotl, dans l'espoir de faire une diversion utile à Maxtlaton (2); mais cette tentative ne servit qu'à faire briller avec plus d'éclat la constance du fils d'Ixtlilxochitl. Abandonnant à Itzcohuatl et à Quauhtlatohua le soin de continuer la campagne à l'occident du lac, il courut à l'autre bord avec un corps de Tlaxcaltèques, battit partout ses ennemis, releva son drapeau dans les villes révoltées et les courba de nouveau sous son autorité. Dans cette affaire, qui ne fut que de courte durée, il ne perdit que peu de monde; mais on eut à déplorer la mort d'Acoltzin, seigneur

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 36. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. III, cap. 53.
(2) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 31.

de Culhuacan, qui périt dans la mêlée, victime de sa bravoure (1). Au moment de se remettre en chemin pour aller rejoindre Itzcohuatl, les chefs de Huexotzinco, de Tlaxcallan, de Cholullan et de Tepeyacac lui amenèrent de nouveaux contingents ; c'étaient des troupes fraîches que lui envoyaient les républiques du plateau supérieur, afin d'aider les princes alliés à agir plus efficacement contre Azcapotzalco, dont tout le monde attendait la ruine avec une égale impatience (2).

Son retour donna aux opérations une nouvelle vigueur. Il avait été convenu, avec Itzcohuatl, qu'à son arrivée auprès de Mexico il annoncerait sa présence par des feux qu'il allumerait sur le mont de Quauhtepec (3), et que ce serait le signal pour attaquer les Tépanèques à la fois sur toutes leurs lignes. La bataille commença, en effet, sur le rivage voisin d'Azcapotzalco ; à la vue des flammes brillant au sommet du rocher, les princes mexicains débarquèrent auprès de Tlacopan et marchèrent en bon ordre sur cette ville. Totoquihua, qui en était seigneur, mécontent du service de Maxtlaton, dont il était cependant le proche parent, avait donné secrètement avis à Montézuma qu'il lui ouvrirait ses portes sans combat; pendant que ce prince en prenait possession, le roi de Tenochtitlan se portait sur les fortifications de Petlatlacalco, qui défendaient les avant-postes de la capitale des Tépanèques. Mazatzin, qui s'y était retranché, s'y conduisit avec une bravoure admirable : mais Montézuma, étant venu rejoindre son oncle, donna, par sa présence, un élan aux troupes alliées, auquel il fut incapable de résister ; il abandonna sa position aux Mexicains, et, à la tombée de la nuit, alla se renfermer dans les retranchements de Mazatzin-Tamalco, dont les larges fossés et

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1430.
(2) Veytia, Hist. Antig., tom. III, cap. 53.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 36. — Quauhtepec est un rocher en arrière de celui de Tepeyacac, sur lequel se trouve la chapelle de Guadelupe, et d'où l'on domine le lac et la plaine.

les hautes murailles couvraient toute l'enceinte extérieure d'Azcapotzalco.

Maxtlaton, se voyant pressé de si près, expédia, la même nuit, des courriers dans toutes les directions d'où il espérait pouvoir obtenir des secours; ceux-ci, étant parvenus à échapper à la vigilance des assiégeants, réussirent à rassembler encore une armée considérable dans les villes de la province de Quauhtitlan. Mais, à la nouvelle de son approche, Nezahualcoyotl ayant tenu un conseil de guerre avec les autres chefs alliés, il fut résolu de donner, le lendemain, un assaut général à la ville d'Azcapotzalco, avant que les renforts attendus eussent pu s'y introduire. L'attaque commença de grand matin avec une fureur incroyable; mais, après quelques heures de combat, les Mexicains, rejetés dans les fossés de Petlatlacalco, commencèrent à plier. Mazatzin, arrivant sur ces entrefaites, en fit un grand carnage. Avec le désordre, le découragement entra dans leurs rangs; épouvantés du nombre toujours croissant des Tépanèques, ils fuyaient éperdus, demandant grâce à leurs vainqueurs et maudissant l'ambition de leurs princes qui les avaient exposés à ce sort funeste. Ceux-ci, furieux, à leur tour, de leur lâcheté, étaient prêts à se ruer sur leurs propres soldats. La colère redoubla leur ardeur; ils se lancèrent avec impétuosité sur le corps commandé par Mazatzin, renversant tout devant eux. Après quelques instants d'une lutte acharnée, la valeur mexicaine l'emporta de nouveau, et Montézuma, s'étant pris corps à corps avec Mazatzin, eut la gloire de le tuer de sa main (1).

Ce fut le signal de la victoire. Les cris de triomphe des Mexicains annoncèrent sa mort, dont le bruit se répandit dans tous les rangs avec la rapidité de l'éclair. Les Tépanèques, saisis d'épouvante, se rejetèrent aussitôt sur l'intérieur de la ville, où Nezahualcoyotl entra pêle-mêle avec eux, les suivant intrépidement

(1) Id., ibid. — Veytia. Hist. Antig., tom. III, cap. 54.

l'épée dans les reins. Mexicains et Tlaxcaltèques venaient sur ses pas, massacrant les fuyards. Cependant, Maxtlaton continuait à diriger les opérations au dedans de sa capitale : mais tels étaient son orgueil et le mépris qu'il professait pour ses ennemis, que, jusqu'au dernier moment, il mit en doute la défaite de ses généraux, ne pouvant s'imaginer que les Mexicains, si humbles encore quelques jours auparavant, fussent en état de les vaincre. Aux cris, aux gémissements qui arrivaient de toutes parts à son oreille, à la vue des femmes et des enfants accourant éperdus vers son palais, la vérité le frappa comme la foudre. Alors il chercha à fuir à son tour : mais déjà l'ennemi occupait les issues de la demeure royale. Avant qu'il eût eu le temps de prendre aucun parti, il fut surpris dans un bain où il s'était retranché et tué sur la place (1). Au récit d'un auteur contemporain de la conquête (2), ce prince serait parvenu à s'échapper dans les montagnes voisines et il y serait mort obscurément après quelques années d'exil. Sa capitale fut saccagée sans pitié : le carnage fut horrible ; trop de vengeances s'étaient accumulées contre elle, pour qu'on l'épargnât dans un moment pareil. Les alliés rasèrent ses temples et ses principaux édifices et passèrent la plupart de ses défenseurs au fil de l'épée. Pour rendre leur vengeance plus complète, ils la chargèrent de honte aux yeux de toutes les nations, en lui ôtant son rang de capitale et en ordonnant que désormais on y tiendrait les marchés à esclaves. (3) ; ses propres citoyens y furent vendus les premiers, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, et jusqu'au temps de la conquête par les Espagnols, elle demeura comme un lieu d'opprobre pour l'Anahuac.

Les Tépanèques qui avaient eu le bonheur d'échapper à cette

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 31. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 36.

(2) Manuscrit de l'an 1528. — Le Codex Chimalpopoca ne dit pas non plus que Maxtlaton eût été tué à Azcapotzalco.

(3) Ixtlilxochitl, ubi sup. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 54.

grande catastrophe obtinrent, plus tard, de retourner dans leur ville. Les plus braves, réfugiés dans les marais de Quauhximalpan (1), s'y maintinrent encore pendant quatre ans, jusqu'à l'entière soumission de l'empire à Itzcohuatl et à Nezahualcoyotl. A la tête de leurs vaillantes armées, les deux rois ravagèrent les alentours des villes qui continuaient à tenir pour Maxtlaton, sur les rivages occidentaux du lac, en attendant qu'ils parvinssent à les réduire totalement. Nezahualcoyotl songea ensuite à congédier ses auxiliaires : dès le commencement du siége d'Azcapotzalco, il avait licencié les Chalcas, dont il redoutait le caractère versatile et la jalousie envers les Mexicains. Ceux de Tlaxcallan, de Huexotzinco, de Cholullan, de Tepeyacac et des autres villes libres furent renvoyés, à leur tour, à leurs foyers : avant de se séparer d'eux, il les remercia des services qu'ils lui avaient rendus, en leur concédant, comme aux Chalcas, tout le butin des villes qu'ils avaient prises; il ne garda près de lui que les guerriers qui n'avaient d'autre profession que celle des armes et à l'aide desquels il comptait marcher plus tard à la réduction de Tetzcuco. (An III Tochtli, 1430.)

Les deux princes retournèrent ensuite à Mexico, où ils furent reçus avec les témoignages du plus grand respect et de l'allégresse la plus sincère. Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes et sacrifices dans tous les quartiers, et les autels ne cessèrent de fumer de l'encens que la gratitude allait de toutes parts brûler en l'honneur des dieux. Itzcohuatl était, en ce moment, le plus puissant des rois de l'Anahuac. Avec le concours de son neveu, il avait conquis la plus belle des provinces tépanèques et s'apprêtait à soumettre les autres. De vassale d'Azcapotzalco, Tenochtitlan, en succédant à ses droits, devenait sa maîtresse. Le changement était immense; jamais la nation mexicaine ne dut se complaire à considérer ses rois avec un plus légitime orgueil. Cet orgueil allait encore être satisfait dans ses souhaits les plus ambitieux. Après la

(1) Codex Chimalp., ad an. 1430.

disparition de Maxtlaton, un grand nombre de Tépanèques, épouvantés du sort cruel qui avait été fait à leur capitale, s'étaient réfugiés dans les montagnes, avec leurs femmes et leurs enfants; depuis plusieurs mois, ils vivaient dans la plus extrême misère, souffrant, avec les angoisses de la terreur, tous les tourments du froid, de la faim et de la soif. Hors d'état de supporter plus longtemps l'excès de leurs douleurs, les plus nobles de ces réfugiés se décidèrent à descendre à Mexico, pour implorer la clémence d'Itzcohuatl. En arrivant au palais, ils se jetèrent à ses pieds, le suppliant, avec larmes, d'avoir pitié de leurs malheurs et de permettre à tant d'infortunés de retourner dans leurs foyers. Après avoir dépeint avec éloquence leur triste condition, ils ajoutèrent que, puisque le ciel avait voulu que les choses fussent ainsi changées, ils s'engageaient, au nom de tous, à l'accepter pour leur maître et souverain, et à se reconnaître pour ses sujets et ses vassaux. Itzcohuatl, touché de ce discours, les accueillit avec bonté : après quelques paroles sévères sur les événements passés, il les assura de sa protection, leur promit de les traiter comme des fils et des frères, en ajoutant que, puisqu'ils avaient perdu leur roi, il serait désormais leur roi et leur père; qu'il ne cesserait de les tenir à l'égal de ses sujets mexicains, aussi longtemps qu'ils seraient eux-mêmes fidèles à l'engagement qu'ils venaient de prendre, mais qu'il saurait les châtier avec rigueur, s'ils tentaient jamais de secouer son autorité (1). Sur ces paroles, les nobles Tépanèques s'empressèrent de rapporter à la montagne ces heureuses nouvelles : tous, aussitôt, se mirent en devoir de redescendre à Azcapotzalco. Dès lors cette ville se repeupla rapidement, et elle demeura attachée constamment aux souverains de Mexico-Tenochtitlan.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 37.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Conquête des provinces du royaume d'Acolhuacan par les armes réunies de Nezahualcoyotl et d'Itzcohuatl. Sac de Teotihuacan. Résistance de Tetzcuco. Retour des deux rois à Mexico. Renouvellement de la fédération toltèque. Nezahualcoyotl et Itzcohuatl associent à l'empire Totoquihua, seigneur de Tlacopan. Convention des trois royaumes des Culhuas de Mexico, d'Acolhuacan et de Tlacopan. Nezahualcoyotl couronné à Mexico. Embellissements de cette ville. Suite des conquêtes d'Itzcohuatl. Soumission définitive des Tépanèques à ses armes. Il marche à la conquête de Tetzcuco. Reddition de cette capitale. Nezahualcoyotl y retourne. Il est couronné de nouveau. Sa clémence. Il rétablit la noblesse féodale dans une partie de ses priviléges. Statistique de son royaume. Administration et gouvernement. Tribunaux et université. Guerre d'Itzcohuatl contre Xochimilco. Soumission de cette ville aux Mexicains. Construction de la chaussée de Xoloc. Soumission de Cuitlahuac. Conquête de Quauhnahuac par les armes réunies des trois chefs de l'empire. Assujettissement de cette province. Réédification de Xaltocan. Embellissement du temple de Huitzilopochtli. Intolérance des prêtres culhuas. Persécution religieuse exercée contre les Chichimèques de Quauhtitlan. Ils sont condamnés au tribunal d'Itzcohuatl. Mort de ce prince. Avénement de Montézuma Ier Ilhuicamina. Ce prince transporte les reliques de Mixcohuatl de Cuitlahuac à Mexico. Reprise de la guerre contre Chalco. Cruauté de Toteotzin, prince des Chalcas. Les trois rois envahissent son territoire. Action glorieuse d'Axoquentzin, fils de Nezahualcoyotl. Déroute de Toteotzin. Assujettissement des Chalcas. Guerre de Montézuma contre Tlatilolco. Cause des guerres de l'empire à l'est au sud de l'Anahuac. Conquête des provinces de Cohuixco et de Mazatlan, de Tlachco et de Tlachmalac, au profit de Mexico.

La conquête d'Azcapotzalco et la ruine de la monarchie tépanèque, fondée au prix de tant de sang, étaient accomplies. Un

nouvel ordre de choses s'ouvrait pour les nations du plateau aztèque, et surtout pour les princes de l'Anahuac. En voyant les succès éclatants qui avaient accompagné les armes d'Itzcohuatl et la gloire précoce qui environnait la cité de Mexico, à peine sortie de ses langes, ils pouvaient bien craindre avec raison que les Mexicains ne songeassent à rétablir à leur profit le despotisme qui venait si récemment d'être renversé chez leurs voisins: mais la part que Nezahualcoyotl avait prise à ces grands changements et les ovations dont il était l'objet montraient bien que le roi des Tenuchcas ne l'avait pas oublié, et qu'il songeait à partager avec lui la puissance qu'il venait de conquérir. Les villes libres du plateau de Huitzilapan continuaient, d'ailleurs, d'avoir les yeux ouverts sur la vallée et se préparaient à mettre à sa disposition de nouvelles forces, pour l'aider à récupérer le royaume de son père, dont la plupart des provinces continuaient à demeurer indépendantes de son autorité : dans les unes c'était la désobéissance naturelle des grands, dans les autres l'adhésion que les chefs donnaient encore aux alliés des Tépanèques, qui maintenaient cette situation fâcheuse ; chacun, de son côté, redoutant également de se voir dans l'obligation de renoncer à ses privilèges féodaux, dès que le fils d'Ixtlilxochitl aurait saisi les rênes du gouvernement en Acolhuacan (1).

Sur ces entrefaites, Huexotla, qui avait été soumis une première fois par les armes de Nezahualcoyotl, tenta de nouveau de se soustraire à sa domination ; sa révolte fut aussitôt suivie de celle de Coatlychan et d'Aculman, qui étaient les seules places de considération qui jusque-là eussent reçu le joug de ce prince. Dans la condition où se trouvait le royaume d'Acolhuacan, cette rébellion pouvait engendrer des conséquences fâcheuses pour la pacification future de ses états. Mais, à la première nouvelle de ces événements, le sénat mexicain s'était assemblé, et, d'accord avec

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 38, 40.

Itzcohuatl, il avait résolu de mettre aussitôt en campagne toutes les forces de Tenochtitlan, afin de soutenir ses droits et de travailler à les faire reconnaître par les diverses provinces encore rebelles à son autorité. Tlatilolco, depuis le commencement de la guerre, avait suivi constamment la fortune de sa rivale. Placés désormais en un rang secondaire, les princes de cette ville ne pouvaient plus se refuser, malgré leur jalousie, à marcher avec elle. L'impulsion était donnée, et Quauhtlatohua, tout en rongeant son frein, amena ses vassaux sous les étendards d'Itzcohuatl et de Nezahualcoyotl. Les premiers mouvements de l'armée furent dirigés contre Huexotla, qui fut emporté, après une résistance de courte durée, et saccagé avec fureur. Coatlychan, Cohuatepec et quelques autres localités, jusqu'à Iztapalocan, subirent tour à tour le même sort. L'armée, ayant ensuite contourné de nouveau Tetzcuco, tomba sur la cité d'Otompan, dont la prise détermina la soumission de toutes les places situées au nord-est de cette capitale (1).

C'est pendant cette marche victorieuse que Nezahualcoyotl vit arriver les nouveaux secours que lui envoyaient les républiques du plateau de Huitzilapan. Il en profita immédiatement pour étendre ses opérations dans tout le royaume d'Acolhuacan et renforcer les garnisons des diverses places dont la possession lui était déjà assurée. Il livra successivement bataille à ses ennemis sous les murs de Coatlychan et sur les bords de la rivière Papalotlan, entre la petite ville d'Acolhuacan (2) et les murs de Chiauhtla qui touchaient à Tetzcuco. Vainqueur partout, il s'avança sur Aculman, dont la situation insulaire paraissait devoir lui offrir une longue résistance ; après la capitale, c'était la plus forte place du royaume, et une grande partie de la noblesse tépanèque et acolhua s'était renfermée dans ses murs. Mais, après trois jours de combats,

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, lib. III, cap. 1 et 2.
(2) Id., ibid.

elle fut emportée d'assaut : le carnage fut effroyable ; toute la population fut passée, cette fois, au fil de l'épée, et on n'épargna pas même les femmes ni les enfants. Les princes laissèrent à peine un jour à leurs troupes pour se reposer ; mettant à profit leur ardeur, ils les conduisirent, bientôt après, contre les villes de Tecoyocan, de Tepechpan et de Chinauhtlan, célèbres déjà par les victoires de Quinantzin. Ce fut ensuite au tour de Teotihuacan; cet antique séjour des dieux, ce sanctuaire vénéré du Soleil et de la Lune, était considéré encore à cette époque comme une cité importante, mais bien déchue, cependant, de sa splendeur d'autrefois. Le temps n'était plus où l'on ne regardait ses murs qu'avec respect ; Nezahualcoyotl, furieux de sa résistance, y entra l'épée à la main, et elle fut abandonnée sans pitié aux sanglantes orgies d'une soldatesque effrénée (1).

Quelques autres villes éprouvèrent encore le même sort ; mais le reste, rempli d'effroi à la vue de ces exemples terribles, finit par se courber sous la main victorieuse de son souverain. Ahuatepec, Tepepolco, Apan et une foule d'autres, situées plus au nord, et qui n'avaient jamais reconnu l'autorité de Tezozomoc ni de son fils, se souvenant alors de leur ancienne allégeance, vinrent s'offrir spontanément au fils d'Ixtlilxochitl ; c'est ainsi que, dans l'espace d'un petit nombre de mois, la plupart des provinces des états de Tetzcuco se trouvèrent de nouveau rattachées à sa couronne. Cette grande ville manquait seule pour compléter son triomphe. Il en réserva la conquête pour un temps plus opportun, et, satisfait de cette campagne glorieuse, il retourna à Mexico, où Itzcohuatl l'attendait pour régler avec lui le partage de la puissance et lui mettre sur la tête le diadème de Quinantzin et de Techotlala.

La noblesse des diverses provinces de l'Anahuac, convoquée pour la célébration de cette solennité, fut appelée, suivant toute

(1) Id., ibid.

apparence, à prendre part aux délibérations du sénat mexicain relativement à cette importante affaire. On ne pouvait se dissimuler que la rupture de l'équilibre entre les principales couronnes de la vallée n'eût été la source des usurpations successives des rois d'Acolhuacan et d'Azcapotzalco, et, conséquemment, des nombreuses calamités dont on avait tant souffert. Pour obvier à des inconvénients si graves, il fut décidé qu'on rétablirait l'ancienne alliance toltèque, avec les modifications, toutefois, que pouvaient demander les changements des temps et des circonstances. De l'avis de l'assemblée, ou bien par un accord mutuel entre les deux monarques, ils associèrent à la souveraineté Totoquihua, seigneur de Tlacopan (1). Ce prince était Tépanèque, neveu de Maxtlaton : mais il avait donné des preuves de sa sympathie aux Mexicains et à Nezahualcoyotl, durant le siége d'Azcapotzalco. Les Tépanèques formaient, d'ailleurs, une population nombreuse dans la vallée, puissante encore dans ses revers, et il était d'une saine politique de ne pas les pousser à bout. En rétablissant la royauté dans la famille de leurs anciens souverains, on leur donnait un motif raisonnable de se rallier sans honte, et en en transportant le siége à Tlacopan, ville alors d'une importance tout à fait secondaire, on achevait de ruiner l'influence que celle d'Azcapotzalco aurait encore pu exercer sur eux. Si l'on en croit les auteurs, et surtout Ixtlilxochitl (2), Itzcohuatl aurait fait quelque opposition à ce choix, aussi bien qu'à l'idée d'admettre un tiers au partage de la dignité suprême ; mais, dans les deux cas, l'avis de Nezahualcoyotl, exprimé avec autant de décision que de sagesse, aurait fini par l'emporter.

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de croire que toutes les conven-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 32. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 39. — Veytia, Hist. Antig., etc., lib. III, cap. 3. — Le lecteur sait déjà que *Tlacopan*, aujourd'hui *Tacuba*, n'est plus qu'un village peu important à 2 l. O. de Mexico.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, cap. 34.

tions relatives à cette question furent arrêtées entre les trois souverains, avant de procéder au couronnement de ce prince. Tous les trois devaient être considérés également comme les héritiers de l'empire de l'Anahuac, et chacun, en particulier, des états qui lui appartenaient en propre, sans qu'aucun eût le droit de se mêler en rien des affaires intérieures de son voisin. Une ligne fut tirée dès lors, du nord au sud, à travers les montagnes et les lacs, depuis le territoire de Tototepec jusqu'à la montagne de Cuexcomatl, située au midi, par rapport à Mexico (1), et cette ligne servit de démarcation entre les états d'Itzcohuatl et le royaume de Nezahualcoyotl, le premier gardant les provinces situées au couchant, le second toutes celles qui s'étendaient au levant, jusqu'aux frontières des villes libres. Le royaume de Tlacopan, renfermé entièrement dans les limites de celui de Mexico, se composa de cette seigneurie proprement dite et de quelques autres villes tépanèques, auxquelles on ajouta toute la grande et fertile province de Mazahuacan, au nord-ouest (2). Il fut convenu, en outre, que, dans toutes les matières d'une importance grave, surtout en ce qui concernait la guerre, au dedans ou au dehors de la vallée, nul des trois souverains ne pourrait agir, sans s'être entendu, auparavant, avec ses deux collègues. Quant aux provinces qu'on serait dans le cas de conquérir, le partage en devait être fait de la manière suivante : deux cinquièmes en seraient adjugés au roi de Mexico et deux autres au roi d'Acolhuacan ; le dernier cinquième appartiendrait à celui de Tlacopan ; il devait en être de même pour les tributs et les dépouilles de tout genre, provenant de l'ennemi ou de l'étranger vaincu par leurs armes (3). Par un article qui fut peut-être tenu secret dans les commencements, il fut entendu également que,

(1) Veytia, ibid., cap. 4. — Du temps de cet écrivain, on voyait encore près du lac de Mexico, à l'endroit appelé *el Peñon del Marques*, des traces de la ligne divisoriale des deux royaumes.

(2) Veytia, ibid.

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 32.

dans toute ville ou province qui serait conquise et réunie à l'une ou l'autre des trois couronnes, toute souveraineté individuelle serait immédiatement abolie et qu'elle serait administrée par un gouverneur royal (1). Telles furent les provisions qui furent adoptées alors pour l'organisation de l'empire, dont elles firent la grandeur et qui furent gardées fidèlement jusqu'à l'arrivée des Espagnols en Amérique.

C'est à la suite de cette convention qu'eut lieu l'inauguration de Nezahualcoyotl, en qualité de souverain d'Acolhuacan. Tetzcuco étant encore au pouvoir des rebelles, Mexico-Tenochtitlan fut choisi pour cette grande cérémonie. On peut imaginer aisément avec quelle joie cette annonce fut accueillie dans cette ville. Le sénat et le peuple étaient dans une égale ivresse, en voyant dans leurs murs les vainqueurs de leurs tyrans et les auteurs de leur indépendance. Dès ce moment, Mexico avait pris rang parmi les nations, et son nom allait se faire redouter sur toute l'étendue de la terre américaine. La plupart des princes, jadis vassaux de Tezozomoc, assistèrent au couronnement de Nezahualcoyotl, qui fut célébré avec une pompe extraordinaire. Environné d'un cortége brillant, le futur monarque se rendit au palais d'Acamapichtli, ayant à sa droite Itzcohuatl, et à sa gauche Totoquihua. Le grand-prêtre de Huitzilopochtli lui ayant fait les onctions accoutumées, les deux rois le revêtirent des ornements de sa dignité ; mais ce fut Itzcohuatl qui lui attacha le manteau et lui posa sur la tête la tiare d'or, ornée d'émeraudes et de plumes de quetzal. Il s'assit ensuite sur le tlatoca-icpalli, au siége royal, ayant à ses côtés ses deux collègues ; tous les seigneurs des trois royaumes indistinctement, à commencer par le prince de Tlatilolco, passèrent devant eux tour à tour, prêtant serment d'abord aux trois rois, comme héritiers communs de l'empire, et ensuite

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 39. — Veytia, Hist. Antig., lib. III, cap. 3.

à chacun des souverains dont ils relevaient en particulier. Dans cette circonstance, Nezahualcoyotl fut salué des titres de Chichimecatl-Teuctli et d'Acolhua-Teuctli, qui étaient ceux de ses ancêtres ; Itzcohuatl de celui de Culhua-Teuctli, en qualité d'héritier du royaume de Culhuacan, uni maintenant à celui de Mexico, et Totoquihua du titre de Tépanéca-Teuctli, porté auparavant par les rois d'Azcapotzalco (1).

Les trois monarques se rendirent ensuite au temple de Huitzilopochtli, où de nombreuses victimes donnèrent leur sang sur la pierre du sacrifice. Le reste du jour se passa en jeux et en festins de toute espèce, qui continuèrent, toute la nuit, à la lueur des torches de résine dont la ville avait été illuminée. (An IV Acatl, 1431.)

A dater de cette époque, ils commencèrent à régner ensemble, tout en gouvernant séparément leurs états respectifs. Le pacte par lequel ils venaient de s'engager l'un envers l'autre, en mettant une barrière à leur ambition mutuelle, garantissait, avec leur indépendance personnelle, la paix intérieure, et assurait pour longtemps les bases de leur puissance. Ils furent forts aussi longtemps qu'ils demeurèrent unis ; dans les premières années du seizième siècle, les mêmes causes qui avaient produit les révolutions précédentes se représentèrent. Montézuma II, s'élevant au-dessus de ses deux collègues, tendait à la monarchie universelle : une nouvelle coalition était imminente : alors parut Cortès ; il profita habilement de ces dispositions, et, s'aidant de son génie autant que des chevaux, des armes et de l'artillerie espagnols, il renversa, en moins de deux années, la royauté fondée par Itzcohuatl et Nezahualcoyotl.



Après son couronnement, ce prince continua à demeurer à Mexico, où il se fit bâtir un palais avec des jardins qui contribuèrent considérablement à l'embellissement de cette ville ; du-

1) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

rant les quatre années qu'il y séjourna, avant de rentrer dans Tetzcuco, il ne cessa de travailler à son bien-être matériel. Toltèque de cœur et par son éducation, plus encore que son père et son aïeul, Nezahualcoyotl était considéré, non-seulement, comme un artiste de grand mérite, mais comme un des premiers architectes de l'Anahuac (1). Ce fut lui qui commença à clore le parc de Chapultepec et jeta les fondations du palais qui devint ensuite la maison de plaisance des rois de Mexico ; il construisit également les grands bassins destinés à recevoir les eaux de la fontaine et dessina les plans de l'aqueduc qui les conduisit, quelques années après, dans la cité même de Tenochtitlan. En attendant que l'exécution de ce grand ouvrage devînt possible, il travailla à donner à cette capitale un aspect plus conforme au rang qu'elle occupait, érigeant de nouveaux édifices, aussi remarquables par leur étendue que par leur magnificence (2).

De son côté, Itzcohuatl continuait à étendre ses armes dans la vallée, ajoutant de nouvelles conquêtes aux anciennes, et affermissant partout la puissance dont ses premières victoires l'avaient investi. Coyohuacan et Atlacohuayan (3) étaient les plus fortes places des Tépanèques après Azcapotzalco. Après avoir été humiliées une première fois, avant la prise de cette capitale, elles tentèrent de se soustraire à sa domination. A la tête des armées réunies de Mexico et d'Acolhuacan, il marcha contre ces deux villes et, après plusieurs combats, où la victoire fut toujours de son côté, il obligea les rebelles à les lui abandonner et à s'enfuir dans les montagnes. Ils se retirèrent d'abord à Tequiahuac, puis à Axochcan, entre les rochers les plus âpres de la cordillière du sud ; Itzcohuatl les y poursuivit sans relâche, répandant la terreur de son nom dans des lieux où à peine on savait, auparavant, ce que

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, lib. III, cap. 4.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 31.
(3) *Atlacohuayan*, ou *Atlacuecuayan*, aujourd'hui Tacubaya.

n'était que Mexico. Ils s'éloignèrent alors pour toujours de l'Anahuac (1), qui demeura ainsi délivré de toute inquiétude de leur part. Le vainqueur redescendit ensuite dans ses domaines, non sans avoir jeté auparavant un coup d'œil d'envie sur les magnifiques régions du Tlahuican et du Cohuixco, où commandait la forte cité de Quauhnahuac. A la suite de ces brillants exploits, toutes les villes riveraines des lacs jusqu'à Xochimilco, qui, naguère, avaient été soumises à la souveraineté des rois de Culhuacan, se reconnurent tributaires de leur descendant, le roi des Tenuchcas. C'est alors qu'Itzcohuatl, jugeant que le moment était venu de manifester sa puissance, voulut entrer dans sa capitale avec toute la pompe d'un triomphateur. Devant lui marchaient de longues files de captifs, couronnés de fleurs et chargés des dépouilles de leur propre pays : les anciens de Tenochtitlan, qui ne se souvenaient que trop des humiliations que leur faisaient souffrir les Tépanèques, si peu d'années auparavant, pleuraient de joie, en allant recevoir le glorieux monarque qui, après les avoir affranchis, les rendaient les arbitres des nations voisines. (An V Tecpatl, 1432.)

L'Anahuac était dans l'étonnement, en voyant surgir les nouveaux maîtres que le ciel lui donnait. Tous les princes, les uns après les autres, courbaient la tête devant Itzcohuatl et Nezahualcoyotl (2). C'est alors que le roi des Mexicains dit à son neveu qu'il était temps qu'il prît possession de sa capitale (3). Des levées se firent aussitôt sur tous les points à la fois et se disposèrent à marcher contre la cité rebelle. Itztaquauhtli de Huexotla s'y trouvait renfermé avec Nonohualcatl, beau-frère du monarque acolhua, Totomihua, seigneur de Cohuatepec et une foule d'autres qui, par crainte ou par orgueil, s'étaient opiniâtrés dans leur résistance. La chute successive de tous les lieux jadis soumis à la puissance

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 40.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad. an. V Tecpatl, 1432.
(3) Torquemada, ibid. ut sup.

tépanèque leur inspirait cependant une juste terreur. Lorsqu'ils apprirent qu'Itzcohuatl avait enfin jeté le cri de guerre contre Tetzcuco, ils désespérèrent de leur salut. Après une première sommation, les plus coupables, redoutant la colère de leur souverain, abandonnèrent la ville et s'expatrièrent à Tlaxcallan. Dès qu'ils eurent disparu, les autres s'empressèrent d'envoyer une ambassade, portant de riches présents pour les deux rois, et chargée de supplier le monarque mexicain d'intercéder en leur faveur auprès de Nezahualcoyotl : ayant rempli la première partie de leur mission, ils conjurèrent celui-ci de leur pardonner leur rébellion et de leur faire la grâce de rentrer dans sa capitale bien-aimée : elle avait hâte, disaient-ils, de lui ouvrir ses portes, ses sujets et ses vassaux étant dans les larmes à cause de sa longue absence.

Le prince les accueillit avec bonté. Il répondit qu'il pardonnait à tous également et qu'il exhortait ceux qui s'étaient éloignés par crainte du châtiment à retourner dans leurs foyers, qu'il oubliait le passé et qu'il ne leur serait fait aucun mal. Il s'embarqua ensuite avec Itzcohuatl et un grand nombre de seigneurs des nations mexicaine et acolhua ; ils allèrent descendre au bois d'Acayucan, tout près de Tetzcuco. La population entière les attendait au débarquement. Le monarque ne voyant ni Nonohualcatl ni les autres chefs des rebelles, après s'être plaint avec sensibilité de leur absence, entra dans la ville au milieu de l'allégresse générale et alla se loger avec son oncle au palais de Cillan (1).

Quelques jours après son retour, Nezahualcoyotl célébra, de nouveau, son avénement au trône d'Acolhuacan et reçut la couronne des mains d'Itzcohuatl, en présence de toute la cour. A cette occasion, il fit publier une ordonnance d'amnistie générale, réintégrant dans leurs biens tous ceux qui en avaient été dépouillés par Tezozomoc ou ses fils, et rappelant autour de sa personne tous ceux d'entre les nobles qui croyaient avoir encore

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 33.

quelque vengeance à redouter de sa part; il déclarait, en même temps, qu'il était prêt également à leur rendre, comme aux autres, les héritages qu'ils avaient reçus de leurs ancêtres. Cette clause fut, néanmoins, combattue avec vivacité par le roi de Mexico; tout en approuvant la clémence de Nezahualcoyotl, il était d'avis de profiter de la condition où les rebelles avaient été réduits, pour abolir d'un coup tout le système de l'antique féodalité; que, ayant perdu leurs domaines par leur propre faute, il valait mieux, actuellement, les réunir à la couronne, et ne les laisser vivre que par la faveur du monarque, en les récompensant ensuite d'après leurs mérites. Il termina en disant que, par ce moyen, on augmentait les revenus royaux, tout en ôtant des mains de cette orgueilleuse aristocratie les moyens de troubler l'empire, comme elle l'avait fait tant de fois auparavant. Nezahualcoyotl répondit en maintenant sa résolution : il ajouta que priver entièrement les seigneurs de leurs domaines serait une usurpation; mais que, s'il était disposé à les leur rendre, ce n'était pas, toutefois, dans les mêmes conditions qu'auparavant, et qu'il s'arrangerait de manière à ce que ni eux ni leurs vassaux ne pussent être, désormais, en état de se révolter. « Il est de mon devoir, dit-il, en concluant, de les élever « et de leur donner des biens, puisqu'ils descendent tous de ma « maison. Je m'en ferai honneur et je marierai avec eux mes fils et « mes filles; car il importe à la grandeur des rois que leurs infé« rieurs soient des gens puissants (1). »

Toute la noblesse applaudit vivement à cette conduite. Lorsqu'on se fut convaincu qu'il était sincère dans ses promesses, et que, loin de châtier les coupables, il récompensait, par de nouvelles dignités, ceux qui avaient le courage de se représenter devant lui, les autres commencèrent à sortir de leurs retraites et finirent par aller se jeter à ses pieds, afin de participer aux bienfaits de sa clémence. Par cette modération, il étouffa prompte-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 34, 35.

ment les germes de révolte qui existaient encore dans ses états et se concilia, d'une manière durable, l'amour et le respect des diverses classes de ses sujets. La même année, il passa à Tlaxcallan, afin de remercier personnellement la seigneurie des services éminents qu'elle lui avait rendus. Il conclut avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, et, pour lui donner un gage plus réel de sa gratitude, il augmenta son territoire, en reculant ses frontières vers Tetzcuco et en lui cédant en toute souveraineté plusieurs villes dépendantes de la couronne d'Acolhuacan. (An VI Calli, 1433.)

De retour à Tetzcuco, Nezahualcoyotl travailla, avec une constance infatigable, à rétablir les diverses branches de l'administration, suivant le plan commencé par Techotlala, et restaura dans son entier les formes du gouvernement toltèque (1). Il régla avec un soin particulier l'ordre des divers conseils et des tribunaux dont ils devaient se composer, assignant à chacun d'eux des édifices convenables et mettant, dans les offices, des hommes probes et éclairés auxquels il croyait pouvoir accorder une pleine confiance. Les documents qui restent à cet égard sont généralement assez complets, et ils ont été éclaircis, depuis peu, d'une manière aussi remarquable que consciencieuse (2). On y trouve généralement tous les détails qui ont rapport aux circonscriptions administratives de diverse classe, aux fournitures et à l'entretien de la maison du roi.

Quand on lit, dans les auteurs, le catalogue des provisions de toute espèce qui venaient annuellement de chaque province alimenter le palais du monarque, des étoffes et des meubles destinés à son usage, on est étonné de l'immense quantité de ces choses (3). Mais si l'on réfléchit à la multitude des personnes em-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 41.

(2) Aubin, Mémoire sur la peinture didactique, etc., page 102 et suiv.

(3) Suivant les registres royaux que Torquemada dit avoir lui-même consultés à ce sujet, on consumait, chaque année, dans la maison de Nezahual-

ployées à la cour, qui toutes étaient nourries aux dépens du roi, si l'on considère que les services et les emplois étaient payés en nature, l'étonnement cessera. Il y avait vingt-neuf villes, spécialement affectées pour l'approvisionnement de la demeure royale et qui ne rendaient point d'autre tribut : durant la première moitié de l'année, c'étaient Tetzcuco, Huexotla, Coatlychan, Chiauhtla, Tezonyucan, Papalotlan, Tepechpan, Tepetlaoztoc, Xaltocan, Aculman, Chimalhuacan, Itztapalocan, Chicuhuauhtlan et Cohuatepec ; durant l'autre moitié, c'étaient Otompan, Teotihuacan, Aztaquemecan, Cempoallan, Axapuchco, Tlalanappan, Tepepolco, Tizayocan, Ahuatepec, Oztoticpac, Quauhtlatzinco, Coyoac, Oztotlatlauhcan, Achichillachocan et Tetliztacan. De là venaient les bois, le charbon, les nattes et les autres choses nécessaires au service royal ; on en tirait, en outre, les divers employés et hommes de peine, tels que les porteurs d'eau, les balayeurs, les cultivateurs et les jardiniers, etc. (1). De leur côté, les seigneurs acquittaient leur part par le service personnel qu'ils faisaient auprès du monarque.

Les garçons, encore trop jeunes pour être employés comme les hommes, étaient chargés d'aller chercher le bois qui servait à alimenter les brasiers allumés, jour et nuit, dans les salles principales du palais ; quatre cents brassées étaient le moins qu'ils pussent apporter annuellement. Les jeunes gens de Tollantzinco fournissaient, par eux-mêmes ou par leurs serviteurs, des nattes

coyotl quatre millions neuf cent mille trois cents fanègues de maïs ; deux millions sept cent quarante-quatre mille fanègues de cacao ; de six à sept mille dindes ou dindons, sans compter les lièvres, les lapins, les chevreaux, les cailles, les canards, etc. ; trois mille douze cents fanègues de chilé et de tomate ; deux cent quarante fanègues de chilé tecpin (ou chilé piquant) ; seize cents pains de sel, etc. ; chose incroyable, ajoute Torquemada, et que je n'oserais écrire, si je n'avais en mon pouvoir le compte exact de toutes ces dépenses dans les registres du palais, authentiqués par son petit-fils, Don Antonio Pimentel. (Monarq. Ind., lib. II, cap. 53.)

(1) Id., ibid.

fines, des siéges appelés « icpalli »; des échardes de pin pour allumer le feu (ocotexolotl), d'autres pour servir de torches (coa), des encres de diverses sortes, du liquidambar en pains, du liquidambar vert et en vases, de l'encens (copal) coulé dans des cannes d'or, en forme de petites tuiles ou de boucliers, et une foule d'autres objets de luxe dont la description serait oiseuse (1). A l'exception des noms des villes chargées de fournir ces divers articles, on peut conclure du palais de Nezahualcoyotl à ceux des rois de Tlacopan et de Mexico, où le service ne tarda pas à être mis sur un pied analogue.

Ainsi que sous Techotlala, le conseil d'état, érigé également en tribunal et cour suprême du royaume, fut composé des principaux personnages de la cour; ils étaient quatorze, comme les fiefs qu'ils conservèrent par la faveur du monarque ou que celui-ci leur conféra, pour remplacer des titulaires nommés par Tezozomoc et disparus durant le cours de la guerre. Ce furent d'abord Tlazolyaotl, seigneur de Huexotla; Motolinia, de Coatlychan; Tezcapoctli, de Chimalhuacan; Cocopitli, de Tepetlaoztoc; Motlatocazoma, d'Aculman; Tencoyotzin, de Tepechpan; Techotlala, de Tezonyocan; Tezozomoc, de Chicuhnauhtlan; et enfin son propre fils Quauhtlatzacuilotl, qu'il fit seigneur de Chiauhtla. Un peu plus tard, il compléta ce conseil, en rétablissant dans leurs domaines Tlalolin, de Tollantzinco, Nauhécatl, de Quauhchinanco, et Quetzalpayntzin, de Xicotepec, puis en nommant Quecholtecpan à la seigneurie d'Otompan et Quetzalmamalli à celle de Teotihuacan. Ce dernier, ayant été élevé, en 1435, au poste éminent de « Huey-Tlacochcâlcatl » ou généralissime, épousa alors une fille de Nezahualcoyotl (2) et fut nommé, en même temps, président du tribunal des nobles, dont le siége fut rétabli, comme au temps de l'empire toltèque, dans sa ville de

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 35.
(2) Id., ibid. — Aubin, Mémoire, etc., pag. 108 et suiv.

Teotihuacan. Ce tribunal connaissait de tous les procès entre gens de classe élevée appartenant à la campine, c'est-à-dire, qui n'étaient pas du ressort immédiat de la ville de Tetzcuco. Un autre tribunal, érigé à Otompan, devait connaître de tous les procès entre les gens du peuple de la campine, et des deux ensemble se composait l'administration provinciale du royaume d'Acolhuacan (1).

L'administration centrale comprenait la justice, la guerre, les finances et les académies. Pour la première section, c'était un conseil de huit juges, dont quatre étaient nobles et quatre roturiers; ils connaissaient de toutes les affaires civiles et criminelles qui pouvaient tomber sous le coup des quatre-vingts lois rédigées par Nezahualcoyotl; mais la plus importante ne pouvait durer au delà de quatre-vingts jours. Le conseil de guerre était composé des six plus vaillants guerriers de la ville de Tetzcuco, trois nobles et trois citoyens inférieurs et de quinze officiers, natifs des principales villes du royaume; il se tenait dans les salles voisines de l'arsenal royal. Celui des finances avait l'intendance générale des tributs et des impôts de toute nature et l'administration des revenus provenant des villes du domaine privé (2). Le conseil académique, qu'on pourrait avec justice appeler l'université de Tetzcuco, se composait des musiciens, des poëtes, des philosophes et des historiens, à quelque rang qu'ils appartinssent : ils étaient partagés en plusieurs classes parfaitement distinctes, ayant leur édifice spécial où chacune tenait ses séances, et c'est là qu'étaient gardées les archives du royaume. Ce conseil avait la surveillance des écoles et des colléges établis par Techotlala et par Tezozomoc, aussi bien que de l'enseignement et des professeurs qui y étaient commis : Nezahualcoyotl les augmenta et les dota avec une munificence toute royale, et nomma, plus tard, à la tête de cette université, son fils Xochiquetzal, qui était renommé pour ses talents

(1) Id., ibid. — Aubin, Mémoire, etc., page 102 et suiv.
(2) Id., ibid.

et ses connaissances variées (1). Ces divers établissements, on le comprend fort bien, ne purent se faire tout d'un coup, et il fallut plusieurs années avant qu'ils eussent pris une marche régulière et stable.

La cité de Tetzcuco fut alors divisée définitivement en six quartiers qui furent : Mexicapan, Culhuacan, Tecpanecapan, Huitznahuac, Chimalpanecau et Tlailotlacan. Les divers corps de métiers furent partagés, à cette occasion, au nombre de trente et quelques-uns, et placés, suivant leur profession, dans le quartier que le roi leur assigna ; les orfèvres à côté des orfèvres, les ouvriers en plumes les uns avec les autres, et ainsi de suite. Il fit construire, pour les seigneurs de sa cour, un grand nombre de maisons et de palais proportionnés au rang et aux services de ceux qui devaient les occuper. On en comptait, dans la ville, plus de quatre cents, avec des bains, des jardins et des bosquets dont on voyait encore les débris du temps de Torquemada (2), plus de cent ans après la conquête.

La mort de Tecocohuatzin, seigneur de Quauhtitlan, arrivée dans les premiers temps du retour de Nezahualcoyotl à Tetzcuco, fit alors reprendre les armes à Itzcohuatl. Cette ville ayant été troublée par les partis pour l'élection de son successeur, le roi de Mexico marcha contre elle avec une armée composée également des citoyens de Tlatilolco et de Tenochtitlan. Elle ne se rendit qu'après une vive résistance. Pour la punir, Itzcohuatl partagea son territoire aux villes voisines, tout en en attribuant une large portion aux Mexicains : la cité chichimèque garda, toutefois, ses priviléges : mais chacun de ses quartiers reçut un seigneur particulier qui le gouverna au nom du roi, et la principauté de Quauhtitlan fut concédée avec le titre de Quauhtla-

(1) Id., ibid. — Le nom de Xochiquetzal, représentant en quelques écrivains la déesse des beaux-arts, n'était, peut-être, qu'un titre ou un surnom honorifique de ce prince à qui il aurait été donné à cause de sa charge.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 41.

Huexaçalco à Ayactlacatzin, fils d'un intendant de Xaltemoc, dans la famille duquel elle resta jusqu'à la conquête (1).

A la réduction de Quauhtitlan succéda celle de Xochimilco. Depuis la ruine de la puissance tépanèque, les habitants de cette ville, ainsi que d'un grand nombre d'autres, sujets auparavant de Maxtlaton, étaient demeurés dans une sorte d'indépendance, se gouvernant par eux-mêmes, dans l'attente des événements. Itzcohuatl, considérant qu'il avait succédé aux droits de ce prince par la chance de la guerre, attendait avec prudence qu'ils vinssent lui faire leurs offres de soumission et le reconnaître pour leur souverain. Mais le temps passait, et les Xochimilques, loin de songer à s'humilier, travaillaient, au contraire, à remuer les populations voisines contre la domination mexicaine. Itzcohuatl, à bout de patience, leur envoya dire qu'ils eussent à se soumettre ou à se préparer à la guerre. Ils s'assemblèrent en conseil : quelques-uns, craignant pour leur cité le sort de Coyohuacan et d'Atlacohuayan, dont les terres avaient été partagées par les vainqueurs, opinaient pour la paix ; mais la majorité repoussa cette proposition avec colère : « Eh quoi ! s'écria l'un d'eux en se levant, irais-je donc « m'abaisser jusqu'à balayer pour les Mexicains, et leur donner « à laver ? Ne vaut-il pas mieux faire nos efforts pour conserver « notre indépendance et tenter le sort des combats (2). »

Sur cette réponse, Itzcohuatl s'apprêta à leur faire sentir la force de son bras. Xochimilco était, à cette époque, une ville importante, bâtie mi-partie en terre ferme, mi-partie sur l'eau, où elle était établie sur pilotis, ainsi qu'un grand nombre d'autres localités riveraines des lacs. Les Xochimilques faisaient un commerce considérable, et on les regardait, avec ceux de Tlatilolco, comme les plus riches marchands de la vallée. Pour en venir à bout, il était nécessaire de réunir bien plus de forces qu'il n'en avait fallu contre

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1431.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib II, cap. 42. — Alv. Tezozomoc, Cronica Mex., cap. 16.

Quauhtitlan. En vertu des conventions de leur alliance, Itzcohuatl convoqua ses deux collègues, et les troupes de Mexico, de Tetzcuco et de Tlacopan marchèrent sous ses ordres contre la cité rebelle. Une bataille sanglante fut livrée en vue de la place; mais la victoire restait indécise. Itzcohuatl, ne voulant pas perdre son temps en escarmouches inutiles, résolut d'en finir d'un seul coup. Il appela autour de lui une armée de réserve; dans un second combat il dérouta ses adversaires, et, après leur avoir tué beaucoup de monde, les obligea à s'enfuir dans la montagne voisine. La ville, où il entra ensuite, fut livrée au pillage. Bientôt après, les Xochimilques, se voyant sans ressources, vinrent s'humilier à ses pieds, envoyant devant eux leurs femmes et leurs enfants, dans l'espoir d'apaiser sa colère. Les chefs reconnurent son autorité souveraine et s'engagèrent à lui payer tribut; en attendant, ils lui livrèrent tout ce qu'ils possédaient de plumes, de colliers d'or et de vêtements de prix. Itzcohuatl, chargé des dépouilles ennemies, rentra ensuite dans Mexico, après une absence de onze jours. Au dire d'un chroniqueur (1), c'est la guerre de Xochimilco qui donna naissance à la première chaussée qui eût été bâtie jusque-là, pour unir Tenochtitlan à la terre ferme : c'était celle qui, partant de Tlalpan, venait aboutir à l'entrée, appelée Xoloc, où elle se joignait à celle de Coyohuacan, dont les habitants contribuèrent, avec les vaincus, à fournir les ouvriers et les matériaux nécessaires à sa construction.

Tel fut le premier avantage matériel que les Mexicains retirèrent de leurs guerres avec leurs voisins. Cette expédition leur en procura une autre d'une utilité plus actuelle : ce fut de fournir de vivres leur ville qui souffrait, depuis quelques mois, d'une espèce de famine, les semailles ayant totalement manqué cette année (2). L'expédition contre Cuitlahuac, qui eut lieu quelque temps après,

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 17.
(2) Torquemada, ibid. ut sup.

accrut encore leurs ressources. D'après un partage antérieur, fait sous le règne d'Acamapichtli, cette ville était devenue du domaine du Mexico ; mais, ayant repris son indépendance avec les événements de la guerre tépanèque, elle s'était refusée, depuis lors, à se remettre sous la puissance d'Itzcohuatl. Confiante dans sa position, entre deux lacs, plus forte même que celle de Xochimilco, elle résistait à toutes ses menaces, sous les inspirations de son chef Tezozomoc, parent de l'ancien despote. A la demande du monarque mexicain, les troupes tetzcucanes, étant plus rapprochées de Cuitlahuac, se mirent, les premières, en mouvement. Tezozomoc se porta immédiatement au devant d'elles, dans l'espoir de livrer bataille avant l'arrivée des Mexicains. La rencontre eut lieu avant l'aube du jour (1) ; de part et d'autre on se battait avec un égal acharnement, et rien ne paraissait annoncer de quel côté serait l'avantage, lorsque, tout à coup, la vue des Mexicains, arrivant par le lac, força les gens de Cuitlahuac à rentrer précipitamment dans leur ville. Ils continuèrent à s'y défendre durant sept jours ; après quoi, se voyant à bout de ressources, ils envoyèrent les principaux d'entre leurs citoyens, avec une flottille chargée de présents, au roi de Tenochtitlan (2) ; ils lui firent humblement leur soumission et se reconnurent pour tributaires de la couronne mexicaine. (An VII Tochtli et VIII Acatl, 1434-1435.)

Déjà la renommée d'Itzcohuatl et de Nezahualcoyotl avait passé les montagnes qui environnent d'une ceinture de porphyre les états de l'Anahuac, et les regards des nations lointaines commençaient à se tourner vers eux avec étonnement. Cohuatzin-Tecuhtli, seigneur de Xiuhtepec (3), ville située sur le versant méridional de la chaîne d'Amecameca (4), avait demandé en mariage la

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. VII Tochtli, 1434.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. VIII Acatl, 1435.
(3) Xiuhtepec, ancienne ville seigneuriale à une lieue de la ville actuelle de Cuernavaca.
(4) C'est la chaîne à laquelle appartient le Popocatepetl.

fille du prince de Quauhnahuac, son voisin. Après avoir accueilli d'abord ses propositions, celui-ci, pour des motifs que l'histoire ne rapporte point, avait donné la main de la princesse à un autre seigneur du nom de Tlaltexcal, et les noces avaient été célébrées avec une grande magnificence. Cohuatzin, outré d'un procédé si insultant pour lui, était hors d'état d'en tirer vengeance personnellement, à cause de la puissance supérieure du prince de Quauhnahuac; il eut alors recours à Itzcohuatl. Il connaissait la valeur du roi de Mexico, et le bruit des prodiges que Huitzilopochtli opérait en tous les lieux en faveur de son peuple s'était répandu au loin au delà des montagnes. Il supplia le monarque de l'aider à se venger des dédains de Quauhnahuac, lui offrant, en retour, de se rendre vassal de son trône.

La proposition était trop séduisante pour n'être pas acceptée. Itzcohuatl se souvenait des belles campagnes de Quauhnahuac et de leurs riches productions, quoiqu'il n'eût fait que les entrevoir, à l'époque où il s'était mis à la poursuite des Tépanèques de Coyohuacan. Il accueillit avec une bienveillance marquée les députés de Xiuhtepec et leur promit aussitôt le secours demandé par leur seigneur. C'était la première fois qu'il allait porter ses armes au midi, à l'extérieur de la vallée. Il convoqua de nouveau ses deux alliés, et les trois rois marchèrent, de concert, à la conquête de la riche province dont on leur ouvrait ainsi les portes. Les Mexicains prirent au couchant par le chemin d'Ocuillan, qui avait jadis fait partie du royaume de Culhuacan. Totoquihua s'engagea dans les montagnes, et descendit par Tlalzacapechco, au nord de Quauhnahuac. Nezahualcoyotl y entra par les régions de l'est, et alla se joindre, à Xiuhtepec, aux troupes de Cohuatzin. Le prince de Quauhnahuac, se voyant menacé de tant de côtés à la fois par des ennemis si puissants, réunit toutes ses forces pour les attendre à peu de distance de sa capitale. Ceux de Tlacopan, étant arrivés les premiers, engagèrent le combat, et ce fut avec tant de fureur, qu'ils obligèrent leurs adversaires à reculer aussitôt avec une

grande perte. Dans ce moment arrivèrent les troupes de Tenochtitlan et celles de Tetzcuco unies aux gens de Xiuhtepec. Ils se jetèrent tous ensemble avec une telle impétuosité sur ceux de Quauhnahuac, qui continuaient à battre en retraite, qu'ils entrèrent avec eux pêle-mêle dans cette ville, sans laisser à ses habitants le temps même de respirer ou de penser à la résistance. Le combat continua au pied du grand temple dont les Mexicains s'emparèrent et qu'ils livrèrent ensuite aux flammes. Le prince de Quauhnahuac, incapable de soutenir longtemps la violence de cette attaque, implora la clémence de ses vainqueurs. Il se soumit à leur payer un tribut annuel de coton brut et travaillé, d'étoffes de toute espèce, de manteaux, de wipils (1), de jupons et d'habits richement brodés (2).

Telle fut l'issue de cette expédition rapide, une des plus glorieuses qu'eussent encore entreprises les armes des trois royaumes. Les Mexicains, en faisant la conquête de Quauhnahuac, venaient de s'ouvrir un chemin vers les belles provinces du sud : l'une après l'autre, elles allaient devenir leur proie et se soumettre aux tributs qui allaient faire de Mexico-Tenochtitlan la plus riche et la plus florissante des villes de la lagune.

Dans l'intervalle, Itzcohuatl ne négligeait rien de ce qui pouvait lui assurer, au dedans de la vallée, la paisible possession de la puissance. D'accord avec Nezahualcoyotl, il avait repeuplé l'ancienne province de Xaltocan et rétabli la ville de ce nom. Après sa destruction par Xaltemoc, les Othomis s'étaient vus dans la nécessité de se disperser dans les régions voisines : les uns s'étaient retirés à Metztitlan et à Tollantzinco ; un grand nombre avait obtenu de s'établir dans les territoires de Huexotzinco et de

(1) Wipil, que les Espagnols écrivent huipil ou guipil, est une espèce de tunique brodée, avec ou sans manches, dont se servent encore les femmes indiennes du Mexique et de l'Amérique-Centrale. C'est quelquefois un vêtement très-riche et fort élégant.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 42.

Tlaxcallan. Par une sage prévoyance, le roi tenuchca releva les édifices de Xaltocan ; il y envoya diverses colonies qui sortirent des royaumes d'Acolhuácan, de Culhuacan et de Mexico, accordant, en même temps, à tous les Othomis qui en éprouveraient le désir, la faculté de rentrer dans leurs anciens héritages (1).

De son côté, Mexico s'embellissait de nouveaux édifices. Chimalpopoca, peu de temps avant sa mort, avait fait venir dans cette ville la fameuse pierre « Temalacatl, » destinée aux combats des gladiateurs (2), toute sculptée à l'entour et percée au milieu pour laisser couler le sang des combattants : c'était lui qui l'avait placée dans la vaste enceinte du quartier de Tlalcocomocco, où il avait commencé les travaux de la reconstruction du temple de Huitzilopochtli (3). A la grandeur de cette divinité était attachée, dans l'opinion des Mexicains, la grandeur de leur nation, et leurs rois s'efforcèrent, à l'envi, d'ennoblir son sanctuaire. Au retour de la guerre de Cuitlahuac, Itzcohuatl avait jeté les fondements de celui de Cihuacohuatl (4), appelée la mère des dieux, parce qu'elle avait élevé l'enfance de Quetzalcohuatl (5). L'année suivante, il avait repris les travaux du temple de Huitzilopochtli qui se continuèrent ensuite sans relâche (6).

D'un caractère énergique et dur, Itzcohuatl poursuivait, sans se laisser arrêter par aucun obstacle, la marche qu'il s'était tracée, dans l'intérêt de la nation mexicaine, que déjà il avait élevée si

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1435. — MS. en langue nahuatl, de l'an 1528, coll. Aubin.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 28. Cette pierre est probablement la même que l'on voit encore dans la cour de l'université de Mexicó, décrite par Gama et que, très-improprement, on appelle la « Pierre des Sacrifices. »

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 28.

(4) Id., ibid., lib. II, cap. 42.

(5) Ainsi que nous l'avons dit dans l'histoire des Toltèques, Cihuacohuatl était la sœur de Mixcohua-Camaxtli et de Texcaltepoca, et la fille du premier Mixcohuatl.

(6) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 42.

haut. Il y a tout lieu de croire que c'est dans ce but qu'il ordonna la destruction des monuments antiques dont parle Sahagun (1); d'après cet écrivain, le roi de Tenochtitlan, d'accord avec sa noblesse, voulant dérober à la connaissance du vulgaire les histoires anciennes de cette contrée, livra aux flammes les livres et les peintures où elles étaient consignées, dans la crainte de déchoir dans l'estime publique. L'auteur s'explique suffisamment pour faire comprendre que ces histoires étaient celles des populations qui, avant les Mexicains, avaient dominé dans l'Anahuac : il nomme, entre autres, les Acolhuas et les Tépanèques, dont apparemment elles rappelaient des faits humiliants pour l'amour-propre des Mexicains, et commémoraient, sans doute, les nombreuses défaites de ceux-ci, aussi bien que l'origine récente de leur puissance. De toute façon, elles devaient contenir des choses bien compromettantes pour leur orgueil, puisqu'ils ne trouvèrent d'autre moyen d'échapper à la comparaison, qu'en détruisant les monuments de la gloire de leurs rivaux, assez semblables, en cela, aux anciens Romains, lorsqu'ils anéantissaient les monuments de l'histoire des Étrusques et, plus tard, de Carthage.

La religion, représentée par le symbole de Huitzilopochtli, étant le pivot de la société mexicaine, l'unité religieuse devait être, à ses yeux, une nécessité politique autant que morale. Dans cette conviction, les rois de Tenochtitlan, en admettant dans le sein de leur cité tous les dieux des nations qu'ils conquirent et en leur édifiant des temples, ne le faisaient point dans d'autre dessein que de les soumettre à la suprématie de cette divinité, dont

(1) Sahagun, Hist. Gen. de las cosas de Nueva-España, etc., lib. X, cap. 29, § 12. « ... Y gobernaron los señores de los Tultecas, y de los Mexi« canos, de los Tepanecas y de los Chichimecas; por la cual cuenta, no se « puede saber que tanto tiempo estuvieron en Tamoanchan, y se sabia por las « pinturas, que se quemaron en tiempo del señor de Mexico que se decia Itz« coatl, en cuya epoca los señores, y los principales que habia entonces, « acordaron que se quemasen todas, para que no viniesen á manos del vulgo, « y fuesen menospreciadas. »

ils formaient ainsi la cour ; jamais ils ne souffrirent de dissidences parmi leurs sujets, tous devant se conformer également aux prescriptions du rituel compliqué, composé par le sacerdoce mexicain, dont le roi était le chef. On voit la preuve de cette rigueur dans la persécution qui s'exerça, sous le règne d'Itzcohuatl, contre plusieurs nobles chichimèques de Quauhtitlan qui refusaient d'adopter les coutumes introduites dans leur ville par les Culhuas exilés.

Les prêtres s'étaient aperçus, durant la célébration du grand jeûne (1), que les membres des familles de Xiuhcac, de Pitzallotl, et de Cocotl s'abstenaient, ainsi que Maxtlaton de Xallan et les chevaliers de Tzictlacopahuic, de paraître aux sacrifices qu'on offrait d'ordinaire en ce temps de pénitence : ils en recherchèrent la cause et, ayant voulu les contraindre, ils apprirent aussitôt, de la bouche même des réfractaires, que des raisons de conscience les empêchaient d'adhérer à leurs rites. Ils s'empressèrent de les dénoncer au tribunal d'Itzcohuatl, et, par ordre du roi, les coupables furent enlevés et amenés, pieds et poings liés, avec leurs femmes et leurs enfants, à Mexico. Il y avait Xiuhcac de Toltepec, les petits-fils de Pizallotl, Cocotl de Cocotitlan, les chevaliers de Tzictlacopahuic et Maxtlaton, avec un grand nombre d'autres. Ayant été convaincus de vivre en dissidence volontaire avec le culte national, ils furent condamnés à la peine de mort, et leurs biens furent confisqués au profit de l'état (2). Beaucoup d'autres Chichimèques, épouvantés de cette persécution, prirent la fuite

(1) Ce grand jeûne, appelé par les Mexicains Huey Tozoztli, nom qui signifie Grande Veille, correspondait au 5 avril. Il était consacré à Centeotl, déesse des fruits et des moissons, et avait été établi pour obtenir les bénédictions du ciel sur les biens de la terre : il avait beaucoup d'analogie avec nos Rogations.

(2) Cette histoire est rapportée dans le Codex Chimalpopoca, à la suite du récit de l'établissement des Culhuas à Quauhtitlan, ad an. XII Tecpatl, 1348. L'auteur, en anticipant ce récit, dit que cette persécution religieuse eut lieu sous le règne d'Itzcohuatl au tribunal duquel furent déférés les Chichimèques récalcitrants.

vers les montagnes et allèrent se fortifier parmi les âpres rochers de Motozahuican et de Tlachco (1).

Ces exemples d'intolérance paraissent avoir été les derniers actes de la vie d'Itzcohuatl. Une lutte insignifiante contre les habitants d'Ecatepec, qui avaient tué leur seigneur, fils naturel de Montézuma, et la reprise des hostilités avec Chalco marquent les derniers temps de son règne (2). Il mourut bientôt après (3), vivement regretté des Mexicains, qui le regardaient, avec raison, comme le second fondateur de leur monarchie. Durant les douze années qu'il tint le sceptre, il vengea la mort de son frère, en abolissant l'odieux tribut que ses sujets payaient aux Tépanèques, et en déclarant, le premier, la guerre à Maxtlaton, dont il contribua si vaillamment à ruiner la puissance; uni à Nezahualcoyotl, il parvint, par des coups successifs, à changer la face de l'Anahuac, à rendre sa patrie heureuse et libre, et à la placer au premier rang des nations de cette époque. (An XIII Tecpatl, 1440.)

Itzcohuatl n'eut pas plutôt été réuni à ses ancêtres que tous les regards se portèrent sur Montézuma-Ilhuicamina (4), comme le plus digne de succéder à son oncle. Déjà ce prince avait été élu douze ans auparavant; cette fois encore, le choix unanime de la nation le plaça sur le trône de Mexico. Suivant la convention faite entre Itzcohuatl et ses deux collègues, il appartenait à ces derniers de confirmer l'élection et de fonctionner, comme chefs de l'empire, au couronnement du nouveau monarque. Montézuma avait exercé, sous son oncle, la charge de grand-prêtre de Huitzilopochtli et de généralissime des armées du royaume; il avait mûri dans l'administration et la guerre, et il était, en tout, digne de prendre

(1) Codex Chimalp., ubi sup. — Tlachco, aujourd'hui Tasco, lieu célèbre par ses mines d'argent, à 30 l. S. environ de Mexico.

(2) Codex Chimalp., Hist. chron., ad an. 1435-1437.

(3) Suivant Vetancourt, Itzcohuatl mourut le 13 août 1440.

(4) On distingue dans les chroniques le premier Montézuma par le titre *Huehue* ou l'*Ancien*, et on donne au second celui de *Xocoyotl* ou le *Jeune*.

la place de son père Chimalpopoca. Les rois de Tlacopan et de Tetzcuco s'empressèrent de venir donner, par leur présence, leur assentiment au choix des Mexicains, et ce fut Nezahualcoyotl qui lui plaça sur la tête le « copilli » ou diadème, en forme de mitre, orné de plumes de quetzal (1). Un auteur (2) observe qu'il fut le premier d'entre les rois mexicains à se décorer de cet ornement, regardé comme divin et qui les mettait, pour ainsi dire, au-dessus même de la plupart des dieux, deux seulement, Tonacateuctli et Mictlanteuctli (3), étant représentés la tête ceinte de cette couronne auguste. Cette distinction ne saurait, cependant, donner lieu à aucune difficulté ; elle était la marque la plus haute de la souveraineté, unie au pontificat suprême, et Montézuma était le premier de sa famille, depuis l'établissement de la royauté à Mexico, qui se trouvât dans cette capacité, Itzcohuatl ayant été placé sur le trône, lorsque cette ville était encore considérée comme vassale des Tépanèques (4).

Les premiers actes qui signalèrent l'avénement de ce prince sont empreints d'un grand caractère religieux. Désireux de porter ses armes dans les régions méridionales qui s'étendent au pied du Popocatepetl, il voulut commencer par apaiser les divinités tutélaires de ces contrées, auxquelles on donnait, dans la langue

(1) Le *Copilli* était un ornement qui prenait sur le front la forme d'une mitre basse, et se réduisait, par derrière, à deux larges rubans que l'on nouait et laissait flottants. La matière était d'or ou d'une étoffe précieuse tissue d'or et de pierreries.

(2) Codex Letellier (Tell-Rem.) ; MS. de la Biblot. Royale, fol. 31, verso.

(3) *Tonacateuctli*, le Seigneur de notre subsistance (de notre chair), l'un des noms de la divinité suprême. — *Mictlanteuctli*, seigneur de la région des morts.

(4) C'est, peut-être, à quoi fait allusion le texte suivant du Codex Chimalpopoca, dans l'abrégé de l'histoire des rois de Mexico, qu'il y a à la fin du MS. : « Concuic (Moteuczomatzin) in *teucyotl*, in tlatocayotl. — Il prit (Montézuma) « la *chose sacrée* (le sacerdoce) et la royauté. » Le mot *teucyotl* laisse du doute ; il peut s'entendre en divers sens et peut s'appliquer aussi au droit souverain des rois de Mexico de s'appeler *Culhua-Teuctli*, Chevalier Culhua, par excellence, comme les anciens monarques de Culhuacan.

nahuatl, le titre générique de Centzon-Huitznahua (1). Un nouveau quartier s'éleva dans les îlots de Tenochtitlan, qu'on appela Huitznahuac; au centre il érigea un temple superbe qui fut dédié sous le titre de Huitznahuateuhcalli (2), et dont la fête principale se célébra ensuite annuellement dans le mois Panquetzaliztli (3). Afin de donner à cet édifice la splendeur et les proportions convenables, il eut recours à ses deux collègues, demandant au roi de Tlacopan les ouvriers dont il avait besoin, et à Nezahualcoyotl les plans et les dessins du nouveau temple (4).

Ces travaux venaient à peine de commencer, lorsqu'il songea à jeter les fondations d'un autre sanctuaire destiné à célébrer la mémoire de Mixcohuatl, du chef de la race toltèque, dont il se vantait de descendre. Depuis sept siècles, Cuitlahuac se glorifiait de posséder le tombeau de ce héros déifié, conjointement avec le tlaquimilolli (5) de la célèbre magicienne Itzpapalotl, dont nous avons eu occasion de parler au commencement de cet ouvrage. Ce tombeau n'avait cessé d'être en vénération parmi les populations de la vallée; ni les guerres ni les convulsions de tout genre que Cuitlahuac avait subies, comme les autres villes de l'Anahuac, n'avaient empêché les populations d'accourir annuellement à ce lieu vénéré. Suivant la tradition de cette ville (6), la famille des Tzompantzin-Teteuctin, issue des fils de Mixcohuatl et

(1) *Centzon-Huitznahua*, les quatre cents (ou légion) de Huitznahuas, hommes Nahuas, ou Mexicains, ou Toltèques du Sud. Ces mots ont beaucoup de significations et font allusion probablement aux Centzon-Huitznahua dont parle la légende de la naissance de Huitzilopochtli, c'est-à-dire aux Mexicains partisans de Malinalxochitl et ennemis de ceux de la vallée.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 43, et lib. VIII, cap. 12.

(3) *Panquetzaliztli*, quinzième mois de l'année mexicaine.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 43.

(5) Nous avons donné ailleurs la description du *tlaquimilolli*, Enveloppe ou Paquet qui renfermait les reliques des demi-dieux ou fétiches des Toltèques et des Mexicains.



(6) Codex Chimalp., Chronique des Tzompantzin de Cuitlahuac, Épisode ad an. XII Calli, 1517.

de Camaxtli, était demeurée constamment à la garde de ce sanctuaire. Investie de grands priviléges par les rois qui s'étaient succédé, elle avait gardé plus ou moins son indépendance, gouvernant la ville et son territoire avec les chevaliers des divers ordres (1), qui y formaient comme une corporation religieuse et militaire. Cuitlahuac ayant pris un accroissement considérable par la réunion de plusieurs tribus aztèques (2), Quetzalteuctli, chef des Tzompantzin, avait, sous le règne d'Acamapichtli ou de son successeur, divisé cette ville en quatre quartiers (3) et en avait partagé d'une manière égale la juridiction aux chevaliers de son ordre (4). On ignore dans quelles conditions les choses continuèrent après lui; mais il était impossible que la mort violente des seigneurs de Ticic et de Tecpan, par le commandement de Tezozomoc, n'entraînât pas des conséquences fâcheuses pour l'indépendance de l'ordre; son influence dut naturellement baisser considérablement et le préparer aux usurpations subséquentes de Montézuma-Ilhuicamina.

Lorsque ce prince monta sur le trône, la guerre engagée, depuis tant d'années, entre Chalco et Mexico avait repris une apparence de vigueur, et Cuitlahuac, comme les autres cités voisines,

(1) *Nahual-teteuctin*, au sing. *teuctli*, chevaliers du Nagual (génie, démon particulier, nom donné quelquefois à Mixcohuatl à cause des prodiges qu'il opéra). *Nahual-teteuctli*, peut encore signifier le sage ou le savant chevalier. Voir tom. I, livre II, chap. 4, page 237.

(2) Spécialement en l'année I Calli, 1233. Voir le Codex Chimalpopoca.

(3) Codex Chimalp., Chronique des Tzompantzin, etc. Ces quartiers furent *Teopan*, *Ticic*, *Tecpan* et *Atenchicalcan*, noms qui existent encore aujourd'hui dans le village de Tlahuac qui a succédé à la grande et sage cité de Cuitlahuac. Ce village est la patrie de Don Faustino Galicia Chimalpopoca, descendant d'un frère de Montézuma, professeur à l'université de Mexico, et mon maître dans la langue mexicaine.

(4) On ignore totalement quels étaient les règlements de ces chevaliers et s'ils furent véritablement le fondement de la chevalerie mexicaine. Ce qui est certain, c'est que les Tzompantzin conservèrent jusqu'à la fin une grande renommée de sagesse et que, s'ils perdirent l'influence des armes, ils gardèrent celle de la science. La chronique de Cuitlahuac, tirée des archives historiques de cette ville, était une des plus exactes et des plus judicieuses du Mexique.

feudataires de Tenochtitlan ou de Tetzcuco, y prenaient part, de temps à autre, suivant que le leur suggéraient leurs intérêts ou les circonstances. Acolmiztli gouvernait alors le quartier d'Atenchicalcan, et Tezozomoc celui de Ticic, où il avait succédé à l'autorité de son père Tepolotzmaitl, parent et créature de l'ancien despote d'Azcapotzalco. Il était considéré comme le plus puissant des deux, ayant réuni sous son commandement les deux autres quartiers de Tecpan et de Teopancalcan ; mais, quoique né dans cette ville, il était peu aimé des habitants, à cause de son origine étrangère et de son usurpation. Dans les commencements de l'année 1441, les Chalcas ayant enlevé une jeune fille du quartier de Ticic, Tezozomoc, irrité, courut à leur poursuite, à la tête de tous les hommes valides qu'il avait sous la main. Il alla assez loin ; mais ayant réussi à les rejoindre, il les battit, reprit la jeune fille, et retourna triomphant à Cuitlahuac (1).

Malheureusement pour lui, Acolmiztli, son rival, avait profité de son absence pour envahir Ticic ; n'ayant trouvé que des femmes, des vieillards et des enfants, il avait pillé le quartier et saccagé les maisons du seigneur, sans qu'on pût lui opposer la moindre résistance. A son retour, Tezozomoc, indigné de cette perfidie, l'envoya provoquer au combat et tomba sur son quartier avec une fureur qui fit payer cher aux Atenchicalcas leur attaque sur Ticic. La nuit sépara les combattants ; mais Tezozomoc les ayant menacés de recommencer le lendemain, Atenchicalcan fut abandonné, pendant la nuit, par ses habitants. Tous ensemble se retirèrent à Itztapalapan, et ensuite passèrent à Tenochtitlan, où ils allèrent porter leurs plaintes au pied du trône de Montézuma.

Le monarque les écouta avec faveur. Il trouvait là une occasion d'humilier un sujet trop puissant et de se faire donner en même temps les reliques de Mixcohuatl, qu'il convoitait ardemment pour en enrichir sa capitale. Il convoqua aussitôt son conseil de

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron. ad an. 1 Calli, 1441.

guerre, présidé par le Tlacochcalcatl Citlalcohuatzin et le Tlacateccatl Izquehuacatzin : « Venez, seigneurs et chevaliers, s'écria-« t-il, voici que le peuple d'Atenchicalcan se remet entre nos « mains : il est venu nous demander à se placer à l'ombre de « notre royale protection, afin que nous lui prêtions un léger « secours. Allons, Mexicains et Tlatilolques, allons, avec notre no-« blesse de Mexicaltzinco, de Culhuacan et d'Itztapalapan, réin-« tégrer les Atenchicalcas dans leurs demeures (1). »

Tezozomoc était incapable d'offrir la moindre résistance à Montézuma ; il demeura spectateur du retour triomphant de ses ennemis et eut encore la douleur de voir le même jour l'incendie du temple de Mixcohuatl, auquel un accident inconnu mit le feu (2). Aussitôt qu'on en eut aperçu les flammes, un soldat de Mexicaltzinco s'élanca au sommet de la pyramide sacrée et en enleva les quetzals (3), avec les tlaquimilolli d'Itzpapalotl et de Mixcohuatl. Citlalcohuatzin et les autres nobles qui avaient commandé l'expédition, au nom du souverain, prirent alors à part le prince de Ticic et lui communiquèrent les désirs de Montézuma : « Seigneur Tezo-« zomoctzin, lui dirent-ils, maintenant que le temple de Mixco-« huatl est brûlé, puisque vous n'avez plus à faire la guerre, et « que vous n'avez point d'endroit convenable où vous puissiez « placer le dieu, faites-nous la grâce de nous le laisser emporter. » Dans sa situation, il eût été dangereux au prince de Ticic de refuser ; malgré l'affliction qu'il éprouvait de se séparer de ce trésor, il répondit : « Eh bien ! je vous donne Mixcohuatl, et que mes fils « vous le donnent encore après moi (4). »

Chargés de cette relique précieuse, les guerriers s'en retournè-

(1) Codex Chimalp., ibid. ut sup.

(2) Le Codex ne dit pas qu'il y fut mis par ordre de Montézuma ; mais il le laissa plus ou moins entrevoir.

(3) Sans doute les plumes de quetzal. Il y a ici dans le texte quelques mots qu'on traduit, mais qu'on ne comprend point ; ils doivent avoir quelque sens symbolique attaché aux choses sacrées.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chron. Tout ceci est textuel.

rent, remplis de joie, à Mexico : le roi et les prêtres s'avancèrent pour les recevoir, accompagnés d'un nombreux cortége. On bâtit aussitôt un temple en son honneur qui fut appelé Mixcohuatepec (1), et l'enceinte où il fut érigé se nomma Teotlalpan (2), en mémoire des lieux où la légende du héros déifié annonçait qu'il avait fait ses premières conquêtes. (An I Calli, 1441.)

Cet événement précéda de peu l'expédition contre Chalco. Au milieu des bouleversements qui avaient, tour à tour, mis un terme à la puissance des royaumes d'Acolhuacan et d'Azcapotzalco, les princes chalcas, sortis de l'îlot de Xicco, avaient eu l'adresse de se ménager sans cesse entre ces deux états rivaux, de manière à pouvoir se montrer à la fin de la lutte, sans avoir à craindre ni les uns ni les autres. Alternativement amis et ennemis d'Ixtlilxochitl et de Tezozomoc, ils avaient grandi loin du théâtre de leurs jalousies mutuelles, sans autres adversaires déclarés que les Mexicains. Pour être de la même race et sortis d'un même berceau, ils n'en étaient que plus implacables les uns contre les autres : c'était un prince chalca qui avait présidé au sac et à l'incendie de Chapultepec et c'étaient encore les Chalcas qui avaient mis la main avec le plus de rapacité sur les débris du territoire de Culhuacan, après l'abandon de cette capitale. Maîtres des fertiles vallées qui s'étendent entre le versant septentrional du Popocatepetl et les rivages méridionaux du lac qui porte leur nom, ils s'étaient emparés, durant l'enfance de Tenochtitlan, des belles provinces que les Culhuas avaient possédées dans les montagnes voisines, jusqu'à Chollullan, et avaient fondé leur nouvelle capitale, à l'époque de l'exaltation d'Acamapichtli, pour être plus à même de surveiller et de défendre le fruit de leurs usurpations. Depuis lors, ils n'avaient cessé de grandir : de même qu'ils avaient aidé à la ruine d'Ixtlilxochitl, ils aidèrent à celle de Maxtlaton, lorsqu'ils crurent qu'il devenait trop puissant pour eux ; mais ils s'étaient empres-

(1) Id., ibid.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 12.

sés de trahir Nezahualcoyotl, du jour où ils avaient vu surgir la grandeur de Mexico de son alliance avec Itzcohuatl.

Jusque-là leur guerre avec les Mexicains n'avait été qu'une sorte de jeu pour entretenir leurs armes, où ils se défiaient mutuellement, en cherchant à se prendre des captifs, afin d'avoir des victimes à offrir aux autels de leurs dieux. Mais lorsque par les victoires de ce prince, et ensuite par ses conquêtes au midi des montagnes, ils crurent avoir découvert ses véritables tendances, ils envisagèrent les choses d'une manière plus sérieuse. En écrivant cette histoire, ce qui nous étonne parfois, c'est que Chalco, qui pouvait lutter de puissance avec Tetzcuco et Tenochtitlan, n'eût pas été choisi pour servir de lien entre ces deux états et pour maintenir entre eux l'équilibre au lieu de Tlacopan. Les documents qui nous sont restés de cette époque n'éclaircissent pas ce point obscur (1). Serait-ce que Chalco était alors déjà trop puissant et que Nezahualcoyotl et Itzcohuatl craignaient de trouver dans ses princes des collègues trop redoutables, ou bien Chalco refusait-il de s'unir à eux?

Ce qui est certain, c'est que ce fut l'orgueil de son souverain qui provoqua, à dessein, la colère des rois alliés, afin d'avoir l'occasion de mesurer, d'une manière plus décisive, ses armes avec les leurs. Toteotzin-Caltzinteuctli, qui continuait à régner sur les Chalcas (2), était un vieillard cruel et rempli d'un esprit de perfidie et d'audace incroyable pour son âge. Déjà il s'était suffisamment donné à connaître par la violence de son caractère : depuis la chute d'Azcapotzalco, il avait montré constamment une haine égale

(1) De l'histoire particulière de la principauté de Chalco, qui joua un si grand rôle dans ces contrées, il ne nous est resté que quelques fragments tronqués disséminés dans un grand nombre d'ouvrages, et la liste à peu près complète de ses seigneurs ou rois depuis les temps de la ruine de l'empire toltèque jusqu'à la conquête. On les trouve dans le Codex Chimalpopoca.

(2) Ce prince est appelé Toteotzin-teuctli par Torquemada et Ixtlilxochitl. Le Codex lui donne celui de Caltzinteuctli-Temitzin. Il a pu les porter également tous les trois et prendre les deux derniers en montant sur le trône de Chalco.

pour les Mexicains et Nezahualcoyotl (1), et cherchait toutes les occasions d'insulter le monarque acolhua, en ravageant ses frontières et en envoyant ses soldats marauder jusqu'aux portes mêmes de Tetzcuco (2).

Le besoin de mettre ordre à l'administration de ses états et de pacifier les provinces rebelles avait toujours empêché Nezahualcoyotl de songer à se venger des injures du prince des Chalcas ; les Mexicains, de leur côté, étaient peu disposés à porter leurs armes contre ce puissant ennemi. Mais, au commencement du règne de Montésuma-Ilhuicamina, deux des fils du souverain d'Acolhuacan, entraînés par l'ardeur de la chasse, s'étant engagés dans les montagnes voisines de Chalco, avec quelques seigneurs mexicains de leurs amis, furent surpris par les satellites de Toteotzin, qui les conduisirent prisonniers à leur maître. Celui-ci donna ordre aussitôt de les faire mourir ; sans considération pour le rang illustre de ses victimes, il fit ensuite sécher et embaumer leurs cadavres, et les plaçant, comme des statues, une torche à la main, les fit servir en guise de candélabres, pour éclairer la salle de son palais où l'on exécutait les danses nocturnes. Il ajouta à cette barbarie, en faisant enchâsser leurs cœurs dans une chaîne d'or qu'il se plaisait à porter au cou dans les cérémonies publiques (3).

La nouvelle en arriva promptement aux oreilles de Nezahualcoyotl et de Montézuma. Parmi les seigneurs mexicains que Toteotzin avait fait mettre à mort étaient les petits-fils de ce dernier, frères d'Axayacatzin, généralissisme et grand-prêtre de Huitzilopochtli (4). C'était un égal outrage à leurs sentiments, comme pères et comme rois : ils n'en éprouvèrent pas moins de douleur que

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 35.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 45.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 44. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 45.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. Cet auteur les fait fils d'Axayacatzin, ce qui est impossible, ce prince étant alors à peine âgé lui-même de vingt et un ans. Ils ne pouvaient être tout au plus que ses frères.

d'indignation. Ils comprirent, l'un et l'autre, qu'il fallait, au prix de tous les sacrifices, mettre un terme aux atrocités du prince chalca, et, en conséquence, ils se préparèrent à la guerre (1). Dans l'intervalle, une femme native de Tetzcuco, qui était esclave dans le palais de Toteotzin, touchée du triste spectacle qu'offraient les corps des princes desséchés et embaumés, trouva moyen de les enlever une nuit et de les porter à leur père, dont cette vue redoubla la douleur. Quoiqu'il n'adorât qu'avec répugnance les dieux des Mexicains, il se décida, à la demande de toute sa cour, à leur faire sacrifier les prisonniers pris sur Chalco : ce à quoi il s'était refusé constamment jusque-là. Mais, se repentant bientôt de sa faiblesse, il se retira dans ses jardins de Tetzcutzinco, où il acheva de se préparer à la guerre. Les trois rois devaient fournir leur contingent, et ils étaient résolus à faire les derniers efforts pour abattre l'insolence de leurs ennemis.

La manière dont les auteurs relatent les préparatifs auxquels on travailla à cette occasion donne une idée suffisante de la puissance des Chalcas et de la difficulté que présentait cette entreprise. On avait disposé à Tenochtitlan une escadre formidable de canots et d'acallis de toute grandeur, destinés à embarquer les troupes mexicaines et tépanèques ; elles ne tardèrent pas à se mettre en chemin sous le commandement de leurs rois respectifs et s'avancèrent en bon ordre vers Cuitlahuac, afin de passer de là dans le lac de Chalco (2). De son côté, l'armée acolhua prit la route de terre le long du rivage; elle s'avança sous les ordres des fils aînés du monarque, Ichantlatohua et Xochiquetzal, deux jeunes gens d'un grand courage et qui brûlaient de venger la mort de leurs frères et l'affront que leur supplice avait fait à leur famille : leur père ne devait les rejoindre que plus tard.

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

(2) Cuitlahuac était à la jonction des deux lacs ; sous les longs ponts qui unissaient l'îlot de cette ville à la terre ferme, coulaient les eaux douces du lac de Chalco qui se déversent dans celui de Tetzcuco.

La guerre commença par un combat sanglant sur les frontières de Chalco, où les troupes de terre et d'eau prirent une part également glorieuse contre les ennemis, mais sans aucun avantage décisif ni pour les uns ni pour les autres. Toteotzin, aussi brave qu'il était féroce, était partout malgré son grand âge, et, quoiqu'il fût presque aveugle, c'était lui qui, à l'aide de deux vaillants officiers, sans cesse debout à ses côtés, dirigeait tous les mouvements de son armée pour la défense de son territoire. Revêtu de ses ornements royaux, la mitre en tête, avec son collier de cœurs humains suspendu autour de son cou, on le voyait, sur sa chaise royale, se faisant porter, tour à tour, sur tous les points menacés et commandant avec une vivacité et une rapidité d'action inconcevables. Cet état de choses dura plusieurs semaines, sans que la victoire se déclarât en faveur d'aucune des nations belligérantes (1).

Sur ces entrefaites, Axoquentzin, autre fils de Nezahualcoyotl, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, se rendit, avec quelques-uns de ses amis, au camp de ses frères, dans l'intention de les visiter. Les princes se disposaient à prendre ensemble sur un bouclier leur repas du matin, lorsqu'ils aperçurent Axoquentzin; ils l'invitèrent aussitôt à s'asseoir et à déjeuner avec eux. Comme il mettait la main au plat que lui tendait Ichantlatohua, Xochiquetzal, lui frappant sur le bras, s'écria d'un ton railleur et en le repoussant avec quelque force : « Celui qui veut manger avec des « soldats et des guerriers doit être lui-même un guerrier et un « soldat. Si tu veux être admis à notre société, va le mériter en te « battant contre les Chalcas (2). » Le jeune prince, indigné de ces paroles et préférant la mort au mépris, se lève ; saisissant secrètement les armes de son frère, dans une chambre voisine, il s'en revêt et court dans le camp opposé se précipiter sur les ennemis.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 44.
(2) Torquemada, ibid.

Ceux-ci, ne voyant entrer qu'un seul homme, le prirent pour un des leurs ; mais Axoquentzin, se ruant sur les premiers qu'il rencontra, les attaqua avec tant de furie, que les autres, croyant avoir une armée à leurs trousses, reculèrent remplis d'épouvante. En deux sauts, il entra dans la tente (1) de Toteotzin, et saisissant par les cheveux Contecatl, l'un de ses deux lieutenants, il l'entraîna d'une main, tandis que, de l'autre, il repoussait les Chalcas éperdus (2).

Le bruit et le tumulte avaient attiré dehors toute l'armée acolhua : en voyant le désordre des ennemis, elle n'avait pas tardé à achever leur déroute ; les frères d'Axoquentzin n'apprirent son départ que par les chants de triomphe qui l'accueillirent à son retour, traînant après lui son captif. Déjà les autres avaient commencé à profiter de son audace héroïque. Toteotzin, saisi de terreur pour la première fois, s'était fait emporter par les siens ; mais il n'échappa aux Acolhuas que pour tomber entre les mains de Montézuma, qui venait, avec Totoquihua, prendre part à l'action (3). Cette capture importante, en terminant la journée, mit fin à la puissance des Chalcas (4).

Pendant que Xochiquetzal et Ichantlatohua, pleins d'admiration pour leur jeune frère, lui attachaient sur la tête le bouquet de pachtli (5), insigne du courage militaire, Montézuma envoyait

(1) Les tentes des Aztèques et autres populations de cette époque étaient des cabanes de feuillage appelées encore aujourd'hui *chinama ;* elles se dressent rapidement et sont assez solides pour résister momentanément à l'inclémence de l'air et offrir un abri agréable dans ces contrées ; les chefs seuls s'en servaient ; les soldats couchaient en plein air, comme encore aujourd'hui ceux des républiques hispano-américaines.

(2) Ixtlilxochitl fait tomber Toteotzin lui-même aux mains d'Axoquentzin. Nous croyons plus volontiers Torquemada dans un récit où la famille d'Ixtlilxochitl est trop personnellement intéressée.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 44.

(4) Id., ibid.

(5) *Pachtli* est le nom de cette espèce de mousse qui tombe en guirlandes légères autour des grands arbres de l'Amérique et dont on fait des matelas. On en attachait un bouquet au sommet de la tête des guerriers qui s'étaient

un courrier à Nezahualcoyotl pour lui annoncer l'heureux succès de leurs armes, la victoire de son jeune fils et la capture de leur ennemi. On ne sait s'il attendit l'arrivée de son collègue pour faire mourir le prince de Chalco; ce qui est certain, c'est que les rois de Mexico et de Tlacopan, après lui avoir durement reproché ses cruautés et ses nombreuses perfidies, l'envoyèrent au supplice (1). Ce ne fut; toutefois, que lorsque le monarque acolhua se fut rendu au milieu d'eux, qu'ils partagèrent les dépouilles des vaincus (2).

En voyant tomber leur chef, les Chalcas avaient abandonné le champ de bataille; les uns se réfugièrent dans les marécages, les autres dans les montagnes voisines. Lorsque les rois entrèrent dans Chalco, ils trouvèrent cette ville à peu près déserte. Ils s'empressèrent de faire proclamer une amnistie générale, engageant les habitants à rentrer paisiblement dans leurs foyers. Pour les tenir néanmoins dans l'obéissance, ils laissèrent dans la place une forte garnison en grande partie composée de soldats mexicains. Mais ils eurent, plus d'une fois, à lutter contre l'insubordination et la révolte : les Chalcas souffraient impatiemment le joug d'une nation étrangère et surtout des Mexicains, pour lesquels ils n'éprouvaient pas moins de jalousie que de mépris. Ceux-ci, de leur côté, appréciant le courage et le mérite de leurs ennemis, se fièrent rarement à eux et, quoiqu'ils n'eussent plus à appréhender aucun danger sérieux de leur part, ils ne cessèrent, pendant bien des années encore, à se considérer comme en guerre avec Chalco. Malgré la défense que Montézuma avait faite à ce qu'on donnât un successeur à Toteotzin, il n'eut pas plutôt repris le chemin de sa capitale, que les Chalcas élurent pour leur chef Tlaltzinteuctli,

distingués par une action très-héroïque, et cette distinction était recherchée même des rois, qui ne l'obtenaient pas toujours.

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

(2) A cause du grand respect qu'on avait pour Nezahualcoyotl, sans qui rien ne se décidait, ajoute ici Torquemada.

qui régna encore vingt-quatre ans (1) avant l'asservissement complet de ce peuple valeureux à la domination mexicaine. (An III Acatl, 1443.)

A quelque temps de là, Montézuma se vit engagé dans une guerre au cœur même de sa capitale. Tlatilolco, qu'un simple canal séparait de Mexico-Tenochtitlan (2), après avoir souffert, avec cette ville, de la tyrannie des Tépanèques et partagé ses premiers triomphes, avait fini par céder à son ancienne jalousie et par se séparer de nouveau de cette alliée naturelle. Après la mort de son roi Tlacateotl, les Tlatilolques, suivant les drapeaux d'Itzcohuatl, avaient, comme on le sait, proclamé pour leur chef un des leurs, nommé Quauhtlatohua. Au lieu de vivre en paix avec ses voisins et de se contenter de la part qu'on lui avait faite dans les dépouilles des Tépanèques et de Quauhtitlan, ce prince, d'un caractère naturellement brouillon, travailla à raviver les anciennes querelles entre les deux portions du peuple mexicain ; loin de continuer à aider Itzcohuatl, il passa sa vie à lui exciter secrètement des ennemis et à jeter des obstacles dans son chemin. Ce prince, trop occupé à raffermir sa puissance au dedans et ses conquêtes au dehors, mourut sans avoir tiré vengeance de ces menées ; mais Montézuma, moins patient, n'eut pas plutôt terminé avec les Chalcas, qu'il déclara ouvertement la guerre à Quauhtlatohua. Il entra dans Tlatilolco à la tête de ses troupes les plus aguerries, et mit aussitôt fin, par sa présence, à toutes les entreprises de ce prince (3). L'histoire ne dit pas s'il fit mourir Quauhtlatohua, ou bien si ce fut dans le combat même que le roi de Tlatilolco perdit la vie. Ce qui est certain, c'est qu'il ne survécut point à l'entrée de Montézuma dans sa capitale. Les haines et les jalousies ne s'apaisèrent pas, toutefois, avec sa mort, et quoique les relations,

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. III Acatl, 1443.

(2) Ce canal est aujourd'hui à peu près rempli ; mais on en discerne toutefois encore les traces.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 46.

surtout dans les classes inférieures, souffrissent peu de cet état de choses, la rancune entre les deux gouvernements ne cessa que lorsque Tlatilolco eut été incorporé à la cité de Tenochtitlan, ce qui arriva quelques années plus tard (1).

Pendant que Montézuma était occupé à pacifier les Tlatilolques, la province de Tollantzinco, qui s'était révoltée, quelque temps auparavant, contre Nezahualcoyotl, continuait à résister aux efforts de ce prince pour la ramener au devoir. En une seule nuit, les rebelles brûlèrent trois villes où il entretenait des garnisons acolhuas : c'étaient Macanacazco, Tlayacac et Chiquiuhtepec, et massacrèrent tous les soldats qu'il y avait laissés, quatre ans auparavant. Nezahualcoyotl se mit alors en personne à la tête de ses troupes, marcha contre eux et les châtia sévèrement. Cependant il ne déposa pas leur ancien seigneur : il le laissa siéger parmi les quatorze grands chefs du royaume; mais il le réduisit à lui payer un tribut considérable (2) et l'obligea à faire planter d'arbres tous les jardins et à reboiser les montagnes de ses états, que l'incurie ou la malveillance avait dépouillées de leurs forêts. Cette corvée même était un service qu'il rendait aux habitants de cette province qui, à compter de ce moment, resta fidèle aux rois de Tetzcuco. Nezahualcoyotl y fonda une ville qu'il nomma Tzihuinquilocan et la peupla au moyen d'une colonie tirée de la capitale.

Les souverains de l'Anahuac, dont l'ambition croissait avec la puissance, conçurent, vers ce temps-là, le dessein d'une expédition plus considérable que toutes celles qu'ils avaient entreprises auparavant. Elle était dirigée contre les riches provinces de Cohuixco et de Mazatlan, situées au sud de Quauhnahuac, et baignées, dans la presque totalité de leur étendue, par les eaux ra-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 46.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 39. — Le tribut imposé consistait en soixante chargés de pièces de coton, et quatre cents mesures de frijol (espèce de haricots du Mexique).

pides du Mexcala, des frontières de Michoacan aux montagnes de la Chinanteca. Les villes les plus importantes étaient Oztoman, Quetzaltepec, Ixcateopan, Teoxahualco et Poctepec, d'un côté; de l'autre, celles de Chilapan, de Tzompahuacan, de Cozamaloapan, d'Ohuapan, de Tamazulapan et de Quiyauhtepec, qui touchaient aux frontières du Mixtecapan (1), toutes riches, puissantes et habitées par des populations nombreuses, adonnées à un grand commerce avec les nations voisines. C'était là ce qui avait attiré sur elles les regards des marchands de l'Anahuac, dont la cupidité précédait d'ordinaire les armes de leurs rois, et leur en ouvrait ensuite le chemin, dans l'espoir d'en profiter tout les premiers. Les habitants de ces provinces, alarmés des progrès étonnants des Mexicains et des Acolhuas, dont le nom commençait à pénétrer au loin, ne voyaient déjà plus qu'avec défiance ces marchands étrangers, dont le trafic ne paraissait pas toujours le but unique de leurs voyages, et dont l'arrogance passait souvent toute mesure dans leurs relations avec eux. Plus d'une fois déjà des querelles sanglantes s'étaient élevées sur divers points, et les princes de Cohuixco et de Mazatlan avaient fini par leur interdire entièrement leurs frontières.

Mais il était plus difficile de porter la défense que de la mettre à exécution : les sujets de l'empire que la gloire de leurs monarques ne rendait que plus superbes de jour en jour, insensibles à la crainte, entreprirent de forcer le passage. De telles violences ne pouvaient rester impunies : elles provoquèrent des vengeances cruelles; un grand nombre de marchands attirés dans des embûches périrent sur le chemin, et il n'échappa que ceux qui allèrent raconter à Montézuma les outrages qu'ils avaient soufferts. Il n'en fallait pas davantage pour exciter le courroux du roi des Mexicains : son imagination, enflammée par leurs ré-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 46. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 40.

:its, lui montrait dans l'assujettissement de ces contrées le moyen l'acquérir de nouveaux lauriers, en s'enrichissant de leurs dépouilles. Il tint conseil avec ses collègues, et la conquête des provinces de Cohuixcó et de Mazatlan fut résolue. On en ignore entièrement les détails; tout ce que l'on sait, c'est que, dans le courant de l'année 1448, elles furent soumises en grande partie et rendues tributaires de l'empire de l'Anahuac (1). Dans ces expéditions lointaines, où concouraient à la fois les trois souverains, les trois armées, mexicaine, acolhua et tépanèque, marchaient ordinairement réunies et d'un pas égal, ne se divisant qu'à l'approche de l'ennemi. Elles attaquaient simultanément, chacune de son côté; « de cette manière, ajoute l'historien indigène (2), l'ennemi était promptement mis en déroute, chaque armée brûlant de se signaler séparément. »

Ces conquêtes, ainsi que celle des riches villes de Tlachco et de Tlachmalac, confinant au nord-ouest des mêmes provinces, eurent lieu dans le court espace de quelques mois. Les avantages qu'en retirèrent les cités intérieures de la vallée devenaient, chaque jour, plus sentis, à cause de l'accroissement du commerce et de la population. Celle-ci augmentait en raison de la prospérité de l'Anahuac, et la consommation devenant plus grande, il eût été peut-être impossible aux provinces riveraines des lacs ou à celles des montagnes voisines d'alimenter tant de monde avec les seuls produits de leur sol. Les régions conquises y pourvurent, et nous verrons, dans les chapitres suivants, comment la stérilité qui affligea la vallée servit encore à propager le nom et l'influence des Mexicains.

(1) Torquemada, ibid.
(2) Ixtlilxochitl Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 40.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Prospérité de l'Anahuac sous Montézuma Ier et Nezahualcoyotl. Inondation de Mexico. Travaux exécutés par les princes pour secourir cette ville. Construction de la grande digue. Grande famine. Désolation du peuple. Origine des combats sacrés entre les royaumes de l'Anahuac et les villes libres. Fondation du grand temple de Huitzilopochtli. Fin de la disette. Guerre contre Cohuaïxtlahuacan. Légende du roi Dzawindanda. Causes de la jalousie de Tlaxcallan contre Mexico. Histoire du commerce de l'Anahuac. Ses marchands cherchent à supplanter les Tlaxcaltèques. Leur arrogance. Route des caravanes aztèques. Obstacles qu'elles rencontrent dans les régions du midi. Dzawindanda met des entraves à leurs voyages. Montézuma lui envoie une ambassade. Réponse hautaine du roi de Tilantongo. Les rois de l'Anahuac lui déclarent la guerre. Leur défaite. Ils ramènent leurs troupes contre lui. Dzawindanda s'allie aux Tlaxcaltèques. Invasion de son royaume par les souverains de l'Anahuac. Prise de Tilantongo. Humiliation de Dzawindanda. Il se soumet à payer tribut à Montézuma. Ce prince amoureux de la reine de Cohuaïxtlahuacan. Conjuration contre Dzawindanda. Sa mort. La reine, conduite prisonnière à Mexico, se refuse aux vœux de Montézuma. Nouvelles conquêtes de ce prince. Mission des chefs mexicains dans le Cuetlachtlan. On les met à mort par le conseil des Tlaxcaltèques. Expédition des armées impériales contre cette province. Les républiques du plateau lui prêtent le secours de leurs armes. Indécision des Mexicains et des Acolhuas. Fermeté de Moquihuix, prince de Tlatilolco. Conquête du Cuetlachtlan. Nouvelle campagne contre Chalco. Courage de Tlacahuepan. Fête commémorative des morts à Mexico. Soumission définitive des Chalcas. État prospère du commerce sous Montézuma. Faveur qu'il lui accorde. Les corporations marchandes de l'Anahuac. Fondation de la compagnie mercantile de Tlatilolco. Titres de noblesse accordés aux marchands. Services rendus par eux à l'empire. Conquêtes dans le Cuextlan. Abaissement des républiques du plateau de Huitzilapan.

Après des efforts si constants et si énergiques pour accroître leur puissance et étendre les limites de leurs états, les rois de

l'Anahuac commençaient à jouir de leurs travaux, en voyant la prospérité de leur empire, l'abondance qui régnait dans toutes les provinces et la nombreuse population qui remplissait la vallée. « On cultivait jusqu'aux montagnes les plus escarpées, dit l'auteur indigène que nous avons déjà si souvent cité (1), et le moindre village avait plus d'habitants que n'en ont actuellement les villes les plus florissantes de la Nouvelle-Espagne, comme on peut le voir par les registres royaux de cette époque (2). Mais les choses de cette vie sont sujettes au changement, ajoute philosophiquement le même historien, et les malheurs ne manquent jamais, comme le témoignent ceux que l'on éprouva à cette époque, et qui furent les premiers désastres qui assaillirent cette nation. »

En effet, dans la neuvième année du règne de Montézuma-Ilhuicamina, les eaux du lac, grossies apparemment par les pluies de l'hiver, plus abondantes que de coutume, montèrent si fort, que toute la ville s'en trouva inondée. Un grand nombre d'habitants périrent dans leurs maisons, les autres furent obligés de se sauver dans les étages supérieurs ou sur les terrasses; pendant assez longtemps ils n'eurent d'autre moyen de se communiquer que d'aller en bateaux, ne sachant qu'imaginer pour se défendre de cette crue extraordinaire, ni quel remède y apporter. Dès les premiers jours, une multitude d'édifices publics ou privés s'étaient effondrés dans les eaux, et beaucoup d'autres paraissaient

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 41.

(2) M. Aubin, de Paris, possède plusieurs MS. des cadastres originaux faits par ordre des rois de Mexico. L'un d'eux, le Codex Vergara, est remarquable par le grand nombre de noms qu'il renferme en signes rigoureusement syllabiques. Un autre renferme des dates, depuis l'an 1361. Il est accompagné d'une ordonnance du roi Itzcohuatl, de l'an 1438, touchant les terres distribuées par ce prince aux officiers qui l'avaient servi dans ses guerres, et d'une autre ordonnance rendue par Quauhtemoc en 1523 (Quatimozin), depuis traduite et expliquée à l'occasion d'un procès par Manuel Mancio, interprète de l'Audience royale de Mexico, en 1704. Voir Aubin, Mémoire sur la peinture didactique, etc., pag. 17-20.

sur le point de tomber en ruines. A la première alarme, le roi s'était empressé d'envoyer des courriers à Nezahualcoyotl, dont il savait apprécier les talents et le génie inventif, espérant bien que ce prince saurait lui indiquer les moyens de se tirer d'embarras et de mettre sa capitale à l'abri d'une seconde calamité de ce genre. Le monarque en fut aussi affligé que si c'eût été sa propre cité de Tetzcuco; il s'embarqua aussitôt et se fit conduire à force de rames au palais de Montézuma. Ils se transportèrent ensuite ensemble dans les principaux quartiers de la ville, afin de connaître toute l'étendue du désastre et de voir en même temps comment on pourrait y remédier (1).

Ayant examiné avec soin la position de Mexico, Nezahualcoyotl déclara qu'il n'y avait d'autre ressource, pour empêcher une nouvelle inondation, que de construire une digue de bois et de pierre, dans toute la largeur du lac, qui, en cet endroit, était de près de trois lieues, si on voulait mettre la ville à couvert de la violence des eaux. La grandeur de cette entreprise et les difficultés qu'elle offrait ne furent point un obstacle à son exécution. Les Mexicains, encouragés par les paroles de leur roi et par la présence de celui de Tetzcuco, se mirent aussitôt à l'œuvre avec un courage et une énergie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans un peuple dépourvu de la plupart des instruments employés parmi nous pour des travaux de ce genre. Pour les activer davantage encore, Montézuma convoqua son collègue le roi de Tlacopan, avec Cuitlahuatl, d'Iztapalapan, et Chimalpopoca, de Tenayocan, ainsi que Xiloman, seigneur de Culhuacan, dont les auteurs mentionnent avec éloge les connaissances variées, surtout en architecture. Dans les circonstances actuelles, ces princes, qui tous avaient des notions assez étendues en fait de barrage et d'hydraulique, devaient non-seulement lui prêter le concours de leurs lumières, mais encore des bras de leurs vassaux, et demeurer

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 47.

présents pour les surveiller en qualité d'inspecteurs royaux. C'est un spectacle bien digne de fixer l'attention que l'empressement avec lequel les plus grands princes de l'Anahuac cultivaient alors personnellement les arts et s'adonnaient à tous les travaux d'utilité publique. On ne saurait certainement leur refuser un juste tribut d'éloges, et l'on comprend le respect que les peuples de ces contrées avaient pour la personne de leurs rois, en voyant ceux-ci s'occuper à ce point de leurs intérêts et de leur bien-être. Sur les ordres de Nezahualcoyotl, on se mit aussitôt à l'œuvre, et c'est alors que l'on jeta en travers du lac ce que les Espagnols appelèrent depuis la vieille digue, et qui fut pour eux un si grand objet d'admiration, à leur entrée dans la vallée (1); elle partait d'une extrémité à l'autre de la lagune, proprement dite, de Mexico, qu'elle embrassait, en formant comme une demi-lune, du nord au sud, laissant entre elle et la ville un espace de près de trois quarts de lieue, semblable à un lac ou port intérieur, appliqué particulièrement au commerce de la capitale, et qui séparait les eaux douces, apportées par les ruisseaux voisins, de celles de Tetzcuco, qui sont salées (2).

Cette digue fut construite avec des pieux d'une dimension énorme, les eaux, en quelques endroits, étant fort profondes; les Tépanèques d'Azcapotzalco, de Xochimilco et de Coyohuacan furent chargés de les couper dans la montagne et de les apporter à Mexico. En dedans des palissades, formées par ces pieux, on amassa d'énormes pierres qu'on allait chercher à trois ou quatre lieues de distance, jusqu'à ce que la digue eût été entièrement consolidée. Elle avait environ trente pieds de large, établie comme un môle immense, qui servit depuis de promenade aux

(1) Les Espagnols comparèrent cette digue et les autres chaussées qu'ils virent établies sur le lac aux plus beaux travaux hydrauliques qu'ils eussent vus dans les Pays-Bas, dont ils étaient alors les maîtres.

(2) C'est ce qu'on appela depuis le lac d'eau douce, par opposition au reste du lac de Tetzcuco qui est d'eau salée.

habitants de la capitale. Mais ce qui n'a pas moins droit d'étonner que l'œuvre elle-même, c'est la rapidité avec laquelle elle marcha, ayant été terminée dans un espace si court, que les populations voisines n'apprirent, pour ainsi dire, la nouvelle du désastre qui avait frappé Mexico, que lorsqu'on y avait apporté les remèdes nécessaires pour prévenir une autre inondation du même genre (1). Pendant tout le temps que durèrent les travaux, Nezahualcoyotl et Montézuma ne cessèrent de se montrer aux ouvriers, se mêlant au milieu d'eux, les encourageant par leur présence et mettant eux-mêmes souvent la main à l'œuvre, ainsi que les princes inspecteurs. (An IX Calli, 1449.)

Deux ans après l'inondation, lorsque le peuple commençait à se remettre de cette calamité, il tomba dans l'Anahuac une neige si abondante, que tout le pays en fut couvert à la hauteur de plus de trois pieds (2), ce qui occasionna une ruine générale. Presque toutes les semailles furent détruites, et la saison fut si froide, qu'il régna une espèce de rhume pestilentiel, par suite duquel il périt un grand nombre de personnes, particulièrement dans les rangs élevés (3). La disette fut universelle dans ce qu'on appelait la terre froide, c'est-à-dire, sur les hauts plateaux; mais, comme il restait encore beaucoup de grains de l'année précédente, le peuple ne s'en ressentit que faiblement. Dans la saison suivante, 1452, les mêmes froids se renouvelèrent, et en 1453 ce fut une extrême chaleur qui vint détruire les espérances des agriculteurs. En 1454, faute de grain, on ne put faire les semailles ordinaires, et le peu que l'on ensemença ne fut guère favorisé du ciel : il y eut alors une grande famine, et la mortalité augmenta d'une manière effrayante. La disette était si excessive, que les

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 47.

(2) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol. ad an. XI Acatl, 1451. L'auteur dit que la neige tomba pendant quatre jours à Mexico jusqu'à la hauteur de la jambe. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 41.

(3) Ixtlilxochitl, ibid.

populations étaient réduites à se nourrir de racines sauvages et de glands (1) : c'est ainsi que, pour ne pas mourir de faim, les plus pauvres vendirent leurs propres enfants aux plus riches, et les choses arrivèrent au point, que l'on donnait une jeune fille pour quatre cents gerbes de maïs et un garçon pour cinq cents. L'extrême nécessité empêcha les chefs de l'empire de s'opposer à ce commerce ; de leur côté, ils firent tout ce qui dépendait d'eux pour alléger la misère de leurs sujets. Ils les dispensèrent de toute espèce de tribut pendant les six années que dura la famine et leur firent distribuer tout le maïs qu'ils avaient amassé dans leurs greniers, durant les dix ou douze années précédentes.

Un grand nombre de Mexicains et d'Acolhuas s'éloignèrent de la patrie et allèrent chercher un ciel plus propice dans les provinces de terre chaude qui avoisinaient la mer du Nord, et surtout dans celle de Totonacapan (2), où la disette ne s'était pas fait sentir. Les uns s'y vendirent comme esclaves, afin d'avoir de quoi manger, les autres s'y établirent avec l'autorisation de leurs rois (3). Ainsi se formèrent plusieurs colonies mexicaines qui répandirent dans ces régions lointaines la langue et les coutumes avec l'influence de leur patrie.

On fait remonter à l'époque de cette famine l'origine de la guerre et des inimitiés qui, depuis, se succédèrent presque sans intervalle entre les Mexicains et la république tlaxcaltèque. Voyant que les calamités qui avaient fondu sur le pays n'avaient point de terme, les chefs des trois royaumes se consultèrent avec ceux de la république de Tlaxcallan pour y chercher un remède. Les prêtres et les ministres des temples de Mexico déclarèrent que les dieux étant irrités contre l'empire, il n'y avait d'autre moyen de les apaiser que de sacrifier un grand nombre de vic-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 47.

(2) De là vint qu'on donna ce nom à la province de Totonacapan, qui veut dire la Région de notre substance ou alimentation.

(3) Torquemada, ibid. ut sup.

times humaines et de continuer à en offrir sans cesse de nouvelles, pour les avoir toujours propices. Nezahualcoyotl, naturellement opposé à ces idées barbares, chercha à empêcher qu'elles ne prévalussent, en disant qu'il suffisait, pour alimenter les autels, des captifs pris en guerre, et qu'il importait peu qu'ils mourussent ainsi, ou qu'ils fussent tués sur le champ de bataille. Il ajouta qu'il était bien plus glorieux, pour un guerrier, de prendre son ennemi vivant, et que les vainqueurs, en outre des récompenses qu'ils recevraient pour prix de leur héroïsme, auraient encore l'avantage d'offrir aux dieux leurs prisonniers. Mais les prêtres répondirent que la guerre n'ayant lieu que de temps à autre et quelquefois à des époques fort éloignées, ces captifs étaient insuffisants; que les esclaves destinés aux sacrifices arrivaient, d'ordinaire, fatigués; et qu'il était plus convenable à la majesté divine d'immoler fréquemment des hommes frais et dispos, comme l'étaient les esclaves ordinaires ou les enfants qu'ils sacrifiaient autrefois (1).

C'est alors que, pour trancher la question, un des quatre chefs de la seigneurie aurait proposé d'établir une guerre régulière et perpétuelle entre les villes libres d'un côté, et le royaume d'Acolhuacan, uni à ses alliés, de l'autre, en convenant de déterminer les localités où ces combats auraient lieu. Tous les prisonniers qu'on y ferait devraient être sacrifiés aux dieux, ce qui ne pouvait manquer, aurait-il dit, de leur être agréable, puisque ce serait pour eux une nourriture toujours fraîche et toute chaude, et que ce serait, d'ailleurs, pour les fils de la noblesse, une occasion continuelle de s'exercer et de se préparer à devenir d'habiles capitaines. Cette guerre entre les deux nations ne devait avoir lieu que dans les limites de l'endroit désigné et sans qu'on cherchât à faire aucune conquête, ni d'un côté ni de l'autre. Elle devait être suspendue quand l'une des deux nations éprouverait quelque revers, et, dans ce cas, on devait se secourir mutuellement, comme on avait co-

(1) Ixtlilxochitl. Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 41.

tume de le faire antérieurement. Cette proposition plut à tout le monde. Nezahualcoyotl choisit un endroit entre Quauhtepec et Ocelotepec ; mais l'empire étant composé de trois états distincts, on désigna également les trois républiques, de Tlaxcallan, de Huexotzinco et de Cholullan, pour leur être opposées. Il fut convenu, de part et d'autre, qu'on ne se battrait jamais qu'à nombre égal : le combat aurait lieu dans les premiers jours de chaque mois, d'abord contre ceux de Tlaxcallan, ensuite contre ceux de Huexotzinco et enfin contre ceux de Cholullan, qui se présenteraient avec ceux d'Atlixco, et ainsi de suite. De cette manière, on trouverait toujours de quoi pourvoir d'un nombre suffisant de victimes les autels des divinités adorées chez les uns et chez les autres.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'histoire de cette proposition sanguinaire, c'est qu'elle avait précisément pour auteur un personnage qui, seul de tous les hommes considérables de cette époque, devait survivre assez longtemps à ses contemporains pour voir l'arrivée de Cortès et l'abolition de ce culte inhumain dans Tlaxcallan. C'était Xicotencatl, surnommé l'Ancien, seigneur du quartier de Tizatlan (1), qui, à la nouvelle de l'approche des Espagnols, fut un des premiers à voter contre leur admission sur le territoire de la république, où ils avaient demandé à passer pour se rendre à Mexico. Ainsi commencèrent à se multiplier dans les temples de l'Anahuac les victimes humaines, dont le nombre, en peu d'années, monta à un degré si excessif, qu'il serait incroyable, s'il n'était attesté par les documents les plus authentiques et les plus dignes de foi. Mais il était parfaitement inutile de conclure aucune convention à cet égard ; les guerres et les conquêtes des Mexicains devinrent si fréquentes, à cette époque, que jusqu'au temps de la chute de leur capitale, les captifs ne cessèrent d'affluer sous le couteau de leurs prêtres abominables.

Malgré l'aversion naturelle qu'on prête à Nezahualcoyotl pour

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 41. — Ce Xicotencatl était âgé de plus de cent ans, lors de l'arrivée de Cortès.

ces sacrifices barbares, on sait, cependant, qu'il édifia un grand nombre de temples somptueux aux divinités qui en étaient l'objet, soit qu'il entrât dans ses vues de satisfaire aux exigences de l'opinion publique, soit qu'il les construisît uniquement par suite de son goût pour le faste et la magnificence dans les travaux d'art. Dans la quatrième année de la famine, il jeta à Tetzcuco les fondements d'un grand teocalli, mais qui ne fut terminé que longtemps après (1). L'année suivante, 1455, fut celle de la ligature du cycle mexicain. C'était l'époque où l'on allait en procession au mont Huexachtecatl, auprès de Culhuacan, pour célébrer le renouvellement du feu sacré (2). Après la période désolante que l'on venait de passer, on regarda cette année comme d'un heureux augure pour le cycle suivant, par l'abondance inaccoutumée des fruits de la terre. Les pluies qui tombèrent dans la saison furent si satisfaisantes, que, quoiqu'on n'eût fait aucune sorte de semailles, on recueillit, toutefois, considérablement de légumes, en particulier des huauhtli (3), du chian et du frijol : mais les populations affamées depuis si longtemps, en ayant mangé avec trop peu de précaution, en contractèrent des maladies, qui firent encore mourir beaucoup de monde (4). Cependant l'espoir commençait à renaître avec l'abondance, et l'allégresse était dans tous les cœurs. (De l'an II Acatl, 1455, à l'an III Tecpatl, 1456.)

Durant ces temps désastreux de famine, la guerre, qui paraissait être, depuis tant d'années, devenue la vie des Mexicains, avait cessé comme par enchantement, soit qu'ils se sentissent, dans ces moments cruels, moins disposés à courir au combat,

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron. ad an. I Tochtli, 1454.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 47.

(3) Voir ce que nous disons des céréales américaines au premier chapitre du premier volume. Suivant Hernandez, ce que les Mexicains appelaient huauhtli serait une espèce de froment indigène, abondant surtout dans le Michoacan.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1455-1456. — Torquemada, Monarq. Ind., ibid. ut sup.

soit que, par une disposition naturelle des événements, ils eussent eu moins d'ennemis à cette époque. Les Chalcas seuls, mettant à profit les calamités qui pesaient sur Tenochtitlan, avaient repris les armes et s'étaient révoltés, après avoir massacré la garnison mexicaine. Mais Montézuma, saisissant son arc et son bouclier, était couru en personne sur le champ de bataille et avait promptement abattu l'orgueil de ces turbulents tributaires (1).

Cependant la disette eut à peine cessé ses ravages, que le cri de guerre résonna de nouveau dans la capitale des Mexicains. L'ennemi qu'il s'agissait de combattre, cette fois, n'était plus un de ces petits princes à qui il suffisait que Montézuma montrât son visage ou fît entendre sa voix. C'était Dzawindanda, le plus puissant et le plus formidable des monarques du sud (2). Toute la haute Mixtèque était soumise à son autorité, et un grand nombre de seigneuries, voisines de ses frontières, se reconnaissaient pour ses vassales ou ses tributaires. Dzawindanda était connu des Mexicains sous le nom d'Atonaltzin (3), et ses états, désignés dans les histoires de l'Anahuac sous celui de Cohuaïxtlahuacan, avaient pour capitale la grande et riche cité de Tilantongo, dont il a été question précédemment. Il se vantait de descendre des anciens seigneurs de Toltitlan-Tamazolac, qui s'étaient exilés de la vallée, à l'époque de la ruine de l'empire toltèque (4), et c'était toujours un des membres de sa famille qui exerçait le pontificat suprême de la nation mixtèque au temple d'Achiuhtla (5).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 47.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 26, fol. 149.

(3) *Atonaltzin*, c'est-à-dire, Soleil d'eau. Il ressort évidemment de la lecture de l'ouvrage de Burgoa et des histoires mexicaines qu'Atonaltzin et Dzawindanda étaient le même personnage. On sait que les Mexicains donnaient toujours des noms en leur langue à tous les princes avec qui ils étaient plus ou moins en relation. Du reste, les faits et les dates sont parfaitement d'accord.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chron. ad an. V Tochtli, 1458.

(5) Burgoa, ibid. ut sup.

Mais la tradition racontait de lui des choses merveilleuses; elle disait que le premier de ses ancêtres, marchant à la conquête des provinces de la basse Mixtèque, et se sentant dévoré par les ardeurs du soleil couchant, au milieu d'une plaine immense, avait lancé des flèches contre l'astre du jour, en lui demandant d'un ton courroucé comment il osait brûler un si grand guerrier. Dans ce moment le soleil descendit derrière les montagnes, et le présomptueux conquérant, se tournant vers ses soldats, leur aurait fait croire qu'il avait blessé le grand luminaire et qu'il l'avait forcé à battre en retraite devant lui. Dzawindanda était issu de ce héros, comme la plus grande partie de la noblesse mixtèque (1), et c'est peut-être par allusion à cette légende que les nations du plateau aztèque lui donnaient le nom d'Atonaltzin. Ce qu'on disait de lui était plus extraordinaire encore. Non loin de Tilantongo s'élève, entre des précipices profonds environnés d'épaisses forêts, une montagne si haute et d'un accès tellement difficile, qu'elle semble avoir été interdite, dès le temps de la création, à tout être humain: suivant les croyances populaires, des bêtes d'une incroyable férocité et des fantômes effrayants en défendaient l'entrée; on n'en apercevait que le sommet, qui a, de loin, l'apparence unie d'une table. C'était là, ajoutait-on (2), que le roi de Tilantongo s'élevait par une vertu surnaturelle, lorsqu'il pensait à déclarer la guerre à quelque voisin puissant. En arrivant, il s'agenouillait sur un tertre d'où il dominait tous les environs, et priait ses dieux de lui accorder leurs faveurs. Alors il secouait un sac suspendu à sa ceinture, et il en sortait aussitôt des légions de soldats tout armés, il les passait en revue sur le haut de la montagne, et, descendant ensuite silencieusement, il marchait à la conquête de toutes les contrées dont il avait envie.

Tels sont les prodiges que la tradition du Mixtecapan attri-

(1) Id., ibid., cap. 33, fol. 175.
(2) Id., ibid., cap. 26, fol. 149.

buait à Dzawindanda. Les annales du plateau aztèque, plus positives dans leur ensemble, le représentent comme un prince aussi fier que valeureux. Il avait accru considérablement ses états par des conquêtes importantes, au sud et au nord de ses montagnes, et se croyant, pour le moins égal, sinon supérieur, à tous les rois de la terre, il ne reconnaissait à personne le droit de lui dicter des lois ou de s'ingérer dans les affaires intérieures de son royaume.

On a vu précédemment avec quelle rapidité le commerce mexicain s'était développé depuis le commencement des conquêtes d'Itzcohuatl et de Nezahualcoyotl. Les marchands de la vallée ne se bornaient plus à parcourir, avec un petit nombre de serviteurs ou d'esclaves, les montagnes voisines de l'Anahuac, leurs regards se portaient au loin sur les riches régions de l'orient et du midi, dont ils convoitaient les productions, comme leurs rois en ambitionnaient le domaine. Les documents relatifs au commerce des anciennes nations américaines sont trop rares pour qu'il nous soit possible d'entrer, avec quelque extension, dans les développements qu'exigerait cette matière intéressante. De l'ensemble des détails qu'on y rencontre, on peut conclure, cependant, que si les jalousies nationales et l'ambition d'étendre leurs territoires aux dépens de leurs voisins furent souvent la cause des guerres qui désolèrent les peuples du plateau aztèque, au sortir de la barbarie du moyen âge, les jalousies mercantiles et les monopoles commerciaux établis par les uns ou par les autres y eurent également une part considérable.

Les Xicalancas, que l'on voit, dès les temps héroïques de l'histoire américaine, occupés à fonder des comptoirs sur toute l'échelle du golfe du Mexique, gardèrent, jusqu'au moment même de l'arrivée des Espagnols, le nom des plus riches et des plus nobles trafiquants du nouveau monde. À l'intérieur, Chollan n'était pas moins célèbre par ses foires que par ses pèlerinages; mais, après la cessation des invasions barbares, cette ville ne tarda pas à trouver des rivales dans les seigneuries voisines et, en particulier,

dans celle de Tlaxcallan. Les habitants de cette république eurent à peine commencé à jouir de quelque repos, qu'on les vit entrer en concurrence avec les Cholultèques sur tous les marchés de l'orient et du midi; aussi hardis comme marchands qu'ils s'étaient montrés guerriers intrépides, ils ne tardèrent pas à rivaliser avec les Xicalancas eux-mêmes, et cent ans ne s'étaient pas écoulés, depuis que les Téo-Chichimèques avaient fait la conquête des vallées de la Matlalcuéyé, qu'ils possédaient déjà des colonies nombreuses dans les terres basses du Cuetlachtlan et du Coatzacoalco et jusque sur les bords des grandes rivières qui arrosent les terres chaudes du Honduras (1).

Pendant un siècle et demi Tlaxcallan vit, ainsi que la ville de Quetzalcohuatl, affluer sous les portiques de ses tianquiz les productions variées du nord et du midi. Les relations qui n'avaient jamais cessé d'exister entre la république et ses diverses colonies avaient créé entre elles un grand commerce d'échange, et les marchands des quatre seigneuries en tiraient annuellement une quantité considérable d'or, de cacao, de coton brut et travaillé, d'étoffes de toute espèce, de cuirs maroquinés, de miel, de cire, de sel marin (2), de panaches et d'oiseaux de tous les plumages. En échange, ils y exportaient d'autres articles; mais le plus estimé était la cochenille, dont les Tlaxcaltèques avaient développé l'industrie d'une manière remarquable (3). En un petit nombre d'années ils acquirent de grandes richesses, et leur prospérité devint un objet de jalousie pour toutes les villes voisines. Cholullan, Huexotzinco, Quauhquechollan, Itzyucan, Tecalpan, Tepeyacac, Tecamachalco, etc., formaient, autour de Tlaxcallan, une série de républiques rivales, quelquefois unies, quelquefois en lutte avec elle,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 17.

(2) Lorsque les Mexicains eurent étendu leurs conquêtes autour du territoire de Tlaxcallan, de manière à ne laisser aucun passage ouvert à ses marchands, le manque de sel fut, dans les commencements, la plus grande privation des Tlaxcaltèques.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 16.

mais qui, jusque-là, avaient été dans l'impuissance de lui causer un dommage sérieux. Mais, dans la seconde période du quinzième siècle, d'autres trafiquants parurent à ses côtés; les Acolhuas, les Tépanèques et les Mexicains, confédérés par l'alliance de leurs monarques, commencèrent à entrer en lice avec les marchands du plateau de Huitzilapan et ne tardèrent pas à les laisser derrière eux. Ceux-ci n'avaient guère prévu que l'équilibre que les républiques avaient travaillé si ardemment à rétablir entre les nations de l'Anâhuac tournerait sitôt à leur désavantage. Quand ils s'en aperçurent, il était trop tard pour s'en repentir et réparer la faute qu'ils avaient commise. Cependant, avant de se résoudre à en supporter les conséquences, ils cherchèrent à créer sourdement des entraves au commerce de la vallée; ils multiplièrent les obstacles sur la route des caravanes mexicaines, usant contre elles de l'influence qu'ils exerçaient d'ancienne date sur les populations étrangères, représentant les sujets de l'empire, comme des espions envoyés par leurs rois, pour reconnaître les contrées lointaines, afin d'en faire ensuite leur proie; aussi peut-on regarder comme indubitable que les premières vexations qu'ils éprouvèrent, au commencement du règne de Montézuma, n'avaient, au fond, d'autres motifs sérieux que la jalousie tlaxcaltèque.

Les marchands de la république, trop bien posés, d'ailleurs, pour n'être pas à même d'apprécier à sa juste valeur le caractère mexicain, pouvaient certainement avoir raison à leur égard. Si, pour leur part, ils s'étaient contentés de faire des profits considérables sur les articles qu'ils importaient au plateau aztèque, sans chercher à faire aucune conquête, ils avaient parfaitement reconnu qu'il n'en serait pas de même de leurs rivaux, et, dès les premières victoires de Montézuma, ils les avaient devinés déjà à travers le voile qui couvrait leur ambition : astucieux et entreprenants, ayant à la fois l'audace des guerriers de leur patrie et la souplesse perfide de leur état, les marchands de l'Anahuac avaient réussi promptement à s'insinuer parmi les populations de la côte du sud, et,

après la soumission de Cohuixco, on n'avait pas tardé à les voir arriver en nombre marquant aux grandes foires de Nochiztlan, de Tututepec et d'Ayotlan (1), où les Mexicains de Tlatilolco se rendirent surtout de préférence, sous le règne de Montézuma.

Aussi longtemps qu'ils s'étaient contentés de faire tranquillement leur métier comme les Tlaxcaltèques, sans s'occuper d'autre chose, on les avait laissés traverser, sans les molester, les divers états situés sur leur passage. Mais, enflés par la prospérité et les victoires de leurs monarques, ils ne tardèrent pas à donner la véritable mesure de leur caractère. Ce n'était plus par petites troupes, comme autrefois, mais bien par caravanes de quatre à cinq cents hommes, qu'ils entraient dans les régions du sud, pour se rendre aux foires où les appelaient leurs intérêts (2) ; non contents d'y faire un trafic avantageux, ils ne se mêlaient que trop souvent aux questions de politique ou d'administration intérieure, se mettant orgueilleusement au-dessus des lois, pour y substituer leurs volontés ou leurs caprices.

En sortant de la vallée de l'Anahuac, les caravanes contournaient d'ordinaire le pied du Popocatepetl par Quauhnahuac et Itzyucan ; elles gagnaient ensuite la seigneurie de Teohuacan, d'où, en suivant l'une ou l'autre des branches du Papaloapan, elles se rendaient à Tochtepec, grande ville située au bord de ce fleuve, à l'entrée des régions montagneuses des Mixi. C'est là qu'elles se séparaient et qu'elles se réunissaient ensuite au retour. Les unes descendaient au nord dans les terres basses d'Anahuac-Xicalanco, les autres entraient à l'est dans le territoire chiapanèque ; les derniers se dirigeaient sur le Mixtecapan ou par la route

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. IX, cap. 2 et suiv. — *Ayotlan* était une grande ville, chef-lieu de la seigneurie du même nom, aujourd'hui *Ayutla*, à 10 l. environ de l'océan Pacifique, près du fleuve Topi, dans les états de la basse Mixtèque. C'est cette ville qui donnait son nom à toute la côte que les Mexicains appelaient *Anahuac-Ayotlan*.

(2) Sahagun, ibid. ut sup.

de Chuapa à Tehuantepec, pour se répandre à droite vers Soconusco, ou, à gauche, sur toute l'étendue des côtes de l'océan Pacifique, connues sous le nom d'Anahuac-Ayotlan. Nous avons parlé, ailleurs, des lois de cette contrée concernant les voyageurs étrangers, et de l'espèce d'inquisition qui s'y exerçait à l'égard de tous, dans l'intérêt de la sécurité publique. De tous les princes régnant alors sur les états, compris actuellement sous le nom générique d'Oaxaca, nul n'était plus susceptible à leur égard et plus rigoureux observateur de la législation de son pays que Dzawindanda. Jusque-là, les sujets de l'empire de l'Anahuac avaient pu passer d'ordinaire, sans être exposés à trop de molestations; mais, après la sujétion de Cohuixco et de Mazatlan, leur orgueil, croissant chaque jour davantage, avec le nombre des trafiquants, le roi de Tilantongo finit par leur interdire, à leur tour, ses frontières, et châtia avec sévérité tous ceux qui tentèrent d'enfreindre ses ordres à cet égard. Ni le nom ni les armes de Montézuma, dont ils le menacèrent, ne parvinrent à l'intimider, et il ne fit que rire de leurs bravades (1).

Ces choses se passaient précisément à l'époque où Mexico, délivré des fléaux qui avaient si cruellement décimé sa population, commençait à respirer, tout en songeant à de nouvelles conquêtes. Ainsi que dans les royaumes du sud, les corporations marchandes avaient acquis insensiblement une grande influence dans le conseil des souverains de la vallée; le développement du commerce et l'accroissement de la prospérité publique, en multipliant les ressources des cités impériales, fournissaient de nouveaux aliments au luxe de la royauté et à la splendeur du culte. Aussi Montézuma et Nezahualcoyotl veillaient-ils, avec un égal intérêt, à toutes les entreprises commerciales où leurs sujets se trouvaient engagés. Les marchands avaient leur confiance. S'étant réunis à Mexico, ils se présentèrent en corps au palais et se

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 48.

plaignirent avec amertume des entraves que Dzawindanda avait mises à leur passage par les provinces du Mixtecapan. Le prince mexicain, qui se faisait rendre compte avec exactitude de toutes les particularités concernant les pays étrangers où ils avaient cherché à pénétrer, était déjà suffisamment au courant de la puissance des rois du midi et des richesses dont ils disposaient; mais, quoique jaloux de leur grandeur et de leur magnificence, il n'avait pas encore osé se flatter de pouvoir saisir cette belle proie. Incapable, toutefois, de résister aux plaintes et aux sollicitations de ses sujets, il voulut tenter d'abord la voie de la conciliation, avant de prendre les armes contre un monarque du caractère de Dzawindanda. Dans ce dessein, il se résolut à lui envoyer une ambassade : elle devait lui dire qu'il avait été informé des préjudices causés aux Mexicains sur les frontières de son royaume, et qu'il le priait d'y mettre un terme ; que, s'il était vrai, cependant, qu'il eût l'intention de continuer à leur être hostile, il n'avait qu'à le déclarer, et que lui, Montézuma, ne tarderait pas à aller le trouver, les armes à la main, et à commencer la guerre (1).

Dzawindanda reçut avec un dédain superbe les ambassadeurs mexicains. Faisant ensuite apporter devant eux une portion considérable de bijoux et d'autres objets précieux : « Ces choses, dit-il « alors, d'un ton insultant, et d'autres plus riches et plus belles, « sont les tributs que me donnent mes vassaux. Prenez-les et les « portez à votre roi Montézuma. Dites-lui qu'il apprenne, en « les voyant, quelle est l'estime que font de moi mes sujets et « mes serviteurs. Qu'il me fasse savoir, en même temps, quelles « sont les richesses qu'il me donnera si je suis son vainqueur et « que j'apprenne quels sont les tributs que lui apportent les « siens, parce que, ainsi qu'ils les lui présentent à lui, comme à « leur seigneur, de même ils me les présenteront à moi. Mais, si

(1) Id., ibid.

« c'est lui qui a le bonheur de me vaincre, je le ferai le maître « de tout ce que vous voyez et de tous les tributs que l'on m'ap- « porte. Comme il ne convient pas que les rois fassent mourir « les ambassadeurs qui les viennent visiter dans leurs domaines, « et que ce serait une lâcheté de tuer des innocents, à cause de « cela j'épargne vos jours. Mais sortez, et en portant ce don à « votre roi répétez-lui ce que je viens de vous dire (1). »

Cette provocation altière remplit de stupeur le monarque et sa cour. Montézuma considéra, avec un mélange de curiosité et d'admiration, les présents magnifiquement belliqueux de Dzawindanda. Ayant ensuite donné avis à Nezahualcoyotl de ce qui se passait, il convoqua son conseil, persuadé que des paroles si arrogantes ne pouvaient être que l'expression des sentiments d'une âme courageuse. Il n'y avait donc pas à balancer : si les chefs de l'empire étaient résolus à soutenir leur honneur et à continuer leur protection au commerce national, source si abondante actuellement de la prospérité publique, il fallait qu'ils se décidassent promptement à mettre sur pied toutes les forces dont ils pouvaient disposer, afin de marcher avec assurance contre un prince de cette valeur. Les trois rois ne tardèrent pas à se mettre en campagne ; ils s'avancèrent de concert contre les frontières de Cohuaïxtlahuacan. Mais le roi de Tilantongo connaissait déjà trop bien l'orgueil et la puissance des Mexicains et des Acolhuas, pour douter un seul instant que son défi ne fût suivi de la guerre ; aussi s'était-il préparé à les recevoir dignement. A leur approche, il sortit au-devant d'eux sur ses frontières et se mit aussitôt en devoir de leur offrir la bataille. Au premier choc, il les aborda avec tant de vigueur et de précipitation, qu'il les força à reculer avec une perte considérable : il eut, dans cette première rencontre, tout l'avantage de la journée. Le lendemain, il compléta son triomphe. Les rois alliés, comprenant que cette fois il n'y avait rien

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 48.

à gagner en s'obstinant, repassèrent en toute hâte les montagnes et rentrèrent dans l'Anahuac (1). Dzawindanda les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'aux premiers plateaux intérieurs, d'où l'on aperçoit tout le bassin de la vallée. Mais, en voyant la multitude des villes et des villages qui en couvraient le sol et les eaux, il craignit peut-être de se commettre trop loin ; il se contenta pour lors de brûler les champs et de détruire les moissons environnantes, et reprit ensuite le chemin de ses états, heureux et fier d'avoir porté ses armes là où aucun prince du midi n'avait jamais osé hasarder ses pas (2).

Une trêve de quelques mois suivit cette campagne malheureuse. Quoique accoutumés à vaincre depuis tant d'années, Nezahualcoyotl et Montézuma avaient trop bien appris, dans leur jeunesse, à connaître les caprices de la fortune, pour se décourager, après une première défaite. C'était pour eux une leçon dont ils s'empressèrent de profiter. Ils comprenaient que ce n'était pas avec des ressources ordinaires qu'ils pouvaient espérer de réduire un ennemi de la force de Dzawindanda. Durant la saison suivante, ils travaillèrent avec ardeur à de nouveaux préparatifs, avec la résolution bien arrêtée de mourir plutôt que de se laisser battre une seconde fois. Tous les princes de l'Anahuac furent convoqués avec leurs vassaux pour marcher sous les bannières impériales, et la tradition compare les multitudes qui sortirent, l'année d'ensuite, contre Cohuaïxtlahuacan, à ces nuées de sauterelles qui, parfois, couvrent le ciel dans ces contrées de manière à obscurcir même la face du soleil (3). Par suite de cette politique artificieuse qui faisait le fond du caractère indigène, voulant se ménager, en même temps, des amis au sein même du pays qu'ils se disposaient

(1) Torquemada, ibid.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 26, fol. 149. Burgoa raconte ici que les ravages causés par Dzawindanda, aux abords de la vallée, furent une des causes de la rareté extrême des vivres qu'il y eut cette année à Mexico.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 48. — Burgoa, Geogr. Descrip., etc.

à envahir, ils envoyèrent sonder Malinal, prince de Tlachquiauhco (1), le plus puissant des feudataires de Dzawindanda, dont il était secrètement l'ennemi. Ce seigneur, jaloux de la grandeur de son suzerain et offensé, peut-être, de son orgueil, prêtant aisément l'oreille aux suggestions perfides des rois de l'Anahuac, conclut avec eux un traité d'alliance, dont ils surent tirer les plus grands avantages.

Devant cette ligue formidable, dont il fut promptement instruit, Dzawindanda commença à éprouver quelque inquiétude. Mais, à la vue des grands armements qui avaient lieu dans la vallée, les républiques du plateau de Huitzilapan avaient pris, plus que jamais, l'alarme. Jusque-là, les progrès rapides des fils d'Acamapichtli n'avaient pas laissé de leur inspirer souvent de vives inquiétudes; mais elles s'étaient bien gardées de les exprimer ouvertement. Les premières conquêtes de Montézuma, au midi du Popocatepetl, les convainquirent de la nécessité d'intervenir entre lui et les princes du Mixtecapan dans l'intérêt de leur propre conservation, et déjà des levées d'armes avaient eu lieu à Huexotzinco et à Tlaxcallan, lorsque Dzawindanda, informé de leurs dispositions, se résolut à leur envoyer des ambassadeurs.

Arrivés à Tlaxcallan, ils se présentèrent aux chefs de la seigneurie, en leur faisant connaître, de la part de leur souverain, l'extrémité où il allait être réduit, s'ils ne venaient à son secours. Ils ajoutèrent fort à propos que, si Montézuma et Nezahualcoyotl se rendaient une fois les maîtres de Cohuaïxtlahuacan, il n'était guère à présumer qu'ils épargnassent bien longtemps leurs voisins du plateau aztèque, dont la langue et les coutumes étaient identiques avec celles des Mexicains et des Acolhuas. Les Tlaxcaltèques accueillirent avec empressement les ouvertures du roi de Tilantongo et promirent d'envoyer promptement une armée, pour coopérer à la défense de son royaume. Instruits, en même temps, que

(1) Tlachquiauhco, aujourd'hui Tlaxiaco, ville ancienne à l'entrée de la Mixtèque, à 8 l. environ au nord-ouest de Tilantongo.

Malinal, mettant le sceau à sa trahison, avait reçu une garnison mexicaine dans ses états, il fut convenu que les troupes de la république commenceraient par tomber sur Tlachquiauhco, afin de châtier ce seigneur et de le mettre hors d'état de rendre aucun service aux impériaux durant la guerre. Cette ville, qui ne s'attendait à rien moins qu'à une attaque, se vit, en effet, assaillie à l'improviste; son territoire fut ravagé sans miséricorde, et un grand nombre de Mexicains périrent avec les habitants dont ils avaient pris la défense (1).

Malinal, trop faible pour tirer vengeance de ce qu'il regardait lui-même comme une trahison, attendit, pour prendre sa révanche, l'arrivée des rois de l'Anahuac. C'était au commencement de l'année 1458. Leurs innombrables bataillons venaient de franchir les montagnes; ils les passèrent en revue dans la plaine d'Itzyucan, qui avait été désignée comme le lieu du rendez-vous général de l'armée. On trouva vingt-cinq « xiquipils, » de huit mille hommes chacun, formant un effectif de deux cent mille combattants, sans compter cent mille « tlamèmes », chargés des vivres et du bagage (2). Ils ne tardèrent pas à paraître sur les frontières du Mixtecapan. Pour la première fois, depuis la restauration du trône d'Acolhuacan, les soldats de Nezahualcoyotl allaient se trouver en face des alliés qui avaient si puissamment contribué à l'y établir; mais il n'y avait pas à reculer. Après une suite de combats sanglants où les républiques de Tlaxcallan et de Huexotzinco perdirent la fleur de leurs guerriers, Dzawindanda fut vaincu sans retour. Assiégé dans son palais, il fut témoin de la désolation de sa capitale et vit livrer aux flammes les sanctuaires sacrés de ses ancêtres (3). Se voyant alors perdu sans ressources et considérant que les plus belles villes de son royaume étaient déjà tombées au pouvoir de ses ennemis, il consentit à recevoir Mon-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 48.
(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 33.
(3) Torquemada, ibid. — Alv. Tezozomoc, ibid.

tézuma dans les murs de la citadelle où il s'était retranché et se soumit à ses armes. Cette conquête importante rendait Cohuaïxtlahuacan tributaire de l'Anahuac. Elle mettait à la discrétion des chefs de l'empire les cités importantes de Tochtepec, de Tepzol, de Chinantla et de Quauhnochco, et ouvrait librement à leurs marchands les riches provinces de Tututepec, du Zapotecapan et de Tehuantepec, dont la renommée publiait les merveilles. L'or, les bijoux, les plumes, les étoffes précieuses et les meubles de luxe, le cacao divin de Soconusco et de Xuchiltepec, les aromates délicieux de Quauhtémalan entrèrent dans Tenochtitlan à la suite de l'armée victorieuse. Ils étaient précédés par les prisonniers de Cohuaïxtlahuacan : les uns étaient chargés de ces dépouilles précieuses ; les autres faisaient retentir les airs de leurs chants de mort, et exécutaient tristement la danse funèbre des vaincus, en s'avançant vers le temple de Huitzilopochtli. Jamais auparavant on n'avait vu une telle abondance, une telle profusion de richesses, une si grande facilité d'acquérir les superfluités de la vie que, jusqu'alors, les Mexicains n'avaient fait qu'entrevoir (1).

Mais Montézuma, en quittant Cohuaïxtlahuacan, avait laissé derrière lui un objet bien plus précieux à ses regards que tous les trésors de Dzawindanda, c'était la reine de Tilantongo, l'épouse de ce prince, qu'il avait surprise, environnée à la fois des splendeurs de sa cour et des alarmes du combat, et dont les charmes et les appas l'avaient rendu passionnément amoureux (2). Jamais, dans une Mexicaine, il n'avait vu tant de grâces unies à tant de majesté. Quoique vainqueur, la bienséance l'avait empêché de déclarer ses sentiments à cette princesse ; mais, de retour à Mexico, il ne tarda pas à apprendre qu'une conspiration, à laquelle il ne paraît pas avoir été étranger, avait mis fin à la vie de Dzawindanda. Les principaux feudataires de ce prince, irrités des malheurs que

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. V Tochtli.
(2) Id., ibid.

son patriotisme avait attirés sur son royaume, et excités apparemment par les suggestions perfides de Malinal, le massacrèrent dans son palais et élevèrent à sa place un de ses parents qui, pour le moment, parut se soumettre entièrement à la loi du vainqueur. Avec Dzawindanda périrent les Tlaxcaltèques et les Huexotzincas demeurés dans le pays. Les conspirateurs se rendirent ensuite à Mexico pour se mettre à la disposition de Montézuma ; ils amenaient avec eux leur belle souveraine, que le monarque leur avait commandé d'escorter jusqu'à sa capitale, en lui faisant rendre, sur sa route, tous les honneurs dus à son rang : elle arriva dans une litière superbe, fermée de rideaux, et portée sur les épaules de ses officiers, mais environnée de tant de richesse et d'éclat, que les Mexicains en étaient dans l'admiration (1).

Montézuma combla de ses faveurs les seigneurs de Cohuaixtlahuacan; il les chargea de recevoir en son nom les tributs du royaume, suivant les anciennes coutumes du pays, sans rien changer à ce qui avait été établi précédemment. La fête annuelle du Teoquauhxicalli étant proche, il les retint auprès de lui et les invita à y assister avec les grands de l'empire présents à Mexico. Le jour du sacrifice, le monarque se fit oindre le corps d'une espèce de bitume noir et brillant et, suivant l'usage, se noircit le visage de noir de fumée. Sur la tête, il portait un bonnet orné d'une plume noire appelée « xiuhuatzalli, » et, dans cet attirail, il se rendit au temple de Huitzilopochtli. A cette occasion, on avait placé aux narines du dieu son anneau de pierre verte, appelé « yacaxihuitl, » on lui avait ceint le « matemecatl, » ou baudrier de cuir doré qui passait sous son bras droit, avec une cuirasse en peau de tigre, il portait sur ses épaules un manteau magnifiquement brodé et orné d'émeraudes, ainsi qu'un maxtlatl semblable autour des reins.

Les premiers dignitaires de la cour accompagnaient Montézuma,

(1) Torquemada, ibid. ut sup. — Codex Chimalp., ibid.

qui devait s'acquitter, ce jour-là, de ses fonctions de souverain pontife. Il avait pour ministres le Cihuacohuatl, ou grand-juge, et son petit-fils Axayacatl, généralissime du royaume et grand-prêtre du dieu. L'un et l'autre tenaient à la main un couteau tranchant d'obsidienne, destiné à ouvrir la poitrine aux captifs qu'on devait immoler. Derrière eux se tenaient les prêtres « Quaquaquiltzin, » ou Mangeurs d'herbes, le corps peint en rouge, choisis pour combattre ensuite les prisonniers sur la pierre des gladiateurs. Aussitôt qu'un des captifs destinés à ce combat était tombé sous les coups de son adversaire, on le portait sur la pierre du sacrifice ; Montézuma lui ouvrait la poitrine et lançait quelques gouttes de son sang vers l'Orient. Un des sacrificateurs lui arrachait ensuite le cœur et l'offrait à l'image du dieu de la guerre. Cette offrande cruelle étant terminée, un autre ministre apporta de la grande salle appelée « Tlanacatl » un vaste brasier, et, prenant une torche de résine, en forme de serpent vert, à laquelle on donnait le nom de « Xiuhcohuatl, » ou serpent de feu, il la plaça sur l'orifice de la pierre gladiatoriale et y mit le feu. C'était la fin de la cérémonie. Montézuma retourna ensuite à son palais : deux jours après, on célébra, dans l'enceinte du temple, une danse solennelle (1), après quoi le monarque, ayant distribué de nouveaux présents aux seigneurs étrangers qui y avaient assisté, les congédia. Il ne retint auprès de lui que la reine de Cohuaïxtlahuacan, à qui il fit bâtir un palais, en s'efforçant d'y rassembler les splendeurs qu'elle avait laissées derrière elle ; mais la fière princesse, insensible à ces marques de tendresse et dédaignant l'amour du roi des Mexicains, se refusa constamment à ses vœux, et, captive de Montézuma, elle demeura jusqu'à la fin fidèle à la mémoire de Dzawindanda (2).

Après la seigneurie de Cozamaloapan, qui fut subjuguée l'an-

(1) Alv. Tezozomoc, ib. ut sup.
(2) Codex Chimalp , ib. ut sup.

née suivante, celle de Quauhtochco, voisine du Mixtecapan, attira, à son tour, les armes des rois de l'Anahuac. Quelques marchands, en passant par son territoire, avaient été tués à la suite d'une rixe avec ses habitants. Se fiant ensuite à la hauteur et à la scabrosité de leurs montagnes, ils crurent pouvoir braver impunément la puissance impériale. Montézuma ne différa pas longtemps la vengeance; il envoya contre eux une armée aguerrie, également composée des soldats des trois couronnes. La résistance fut longue et vigoureuse, et les pertes furent grandes de part et d'autre. Mais Quauhtochco, emporté, après un assaut terrible, fut mis à feu et à sang; la seigneurie se soumit, et un grand nombre de ses habitants furent emmenés captifs à Mexico, et livrés aux prêtres du temple de Yopitli (1), dont on célébrait alors la dédicace (2).

Une conquête en entraîne presque toujours une autre. Accoutumés à vaincre, les Mexicains et les Acolhuas devenaient, chaque jour, plus insatiables, et le moindre soupçon leur fournissait le prétexte de jeter le cri de guerre. La province de Cuetlachtlan, située au sud-est de l'Anahuac, était une région également renommée par son étendue, sa fertilité, comme par la variété et la richesse de ses productions; partagée en plusieurs états confédérés, elle touchait, au nord-ouest, aux seigneuries puissantes du Totonacapan, à l'est aux contrées populeuses arrosées par les nombreux affluents de Coatzacualco, et les villes maritimes qu'elle possédait à peu de distance des rivages de l'Atlantique mettaient ses habitants en relations de commerce avec ceux des côtes les plus lointaines. Ses frontières touchaient, au midi, à celles du Mixtecapan et de Chinantla, et le monarque de Tenochtitlan avait cru entrevoir la main des tlatoanis du Cuetlachtlan dans le massacre des marchands mexicains à Quauhtochco. Confiant dans

(1) Le temple de *Yopitli* était peut-être dédié aux divinités des Yoppi, nation du sud qui fut vaincue par Montézuma.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 49.

la victoire qui avait si constamment suivi ses armes, et se croyant désormais le droit de parler partout en maître, il résolut de sonder leurs dispositions; mais, en attendant, il se prépara aux éventualités d'une nouvelle guerre (1).

Plusieurs guerriers du rang de Tequihua (2) reçurent la mission d'aller, de sa part, les visiter, ainsi que les chefs de Cempoallan et de Quiahuiztlan, qu'on regardait alors comme les plus puissants d'entre les Totonaques. « Dites à ces princes, ajouta Montézuma, que nous les saluons et que nous leur demandons un « présent de beaux coquillages, de tortues et de perles, et, pour « que nous jouissions des mêmes avantages qu'eux, nous deman- « dons que les tortues soient vivantes. » A Ahuilizapan, on reçut avec honneur les envoyés du monarque; mais, en arrivant dans la ville de Cuetlachtlan, ils trouvèrent un accueil bien différent. Céatonal et Tepeteuctli gouvernaient conjointement la province; introduits dans la présence de ces deux seigneurs, ils leur exposèrent, avec assurance, le message dont ils étaient chargés. Plusieurs chefs tlaxcaltèques, qui étaient présents, entendant cette prétention exorbitante, ne purent retenir leur colère. « Que « veulent donc ces Mexicains? s'écrièrent-ils, en se tournant vers « les deux princes. Êtes-vous, par hasard, leurs esclaves ou leurs « tributaires, pour qu'ils aient l'audace de vous faire de pareilles « demandes? Avez-vous été vaincus par eux? Tuez-les donc, « c'est ce que vous avez de mieux à faire avec des gens qui se « chargent d'un semblable message. Rois de la côte, ajoutèrent- « ils ensuite, si les Mexicains viennent vous attaquer, adressez- « vous à nous, et nous vous enverrons du secours. »

Ce conseil ne fut que trop bien suivi. Sans égard pour leur caractère d'ambassadeur, on se saisit des envoyés de Montézuma, qui

(1) Id., ibid.

(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 31. — Le *Tequihua* était un des hauts degrés de la hiérarchie militaire, dont on verra l'explication dans un des livres suivants.

furent aussitôt massacrés. Tous les marchands de la vallée dont on put alors s'emparer partagèrent leur sort ; seuls, quelques citoyens d'Iztapalapan parvinrent à s'échapper et retournèrent annoncer à Mexico le destin de leurs frères. La nouvelle y arriva comme on se préparait à porter la guerre contre Chalco. Les habitants de cette principauté avaient commencé à remuer de nouveau, dans l'espoir de recouvrer leur indépendance. Mais, en apprenant ce qui venait de se passer dans le Cuetlachtlan, les trois rois, réunis en conseil, crurent que leur honneur, non moins que la sécurité de leurs sujets à l'étranger, demandait une prompte vengeance, et qu'il valait mieux, pour le moment, ajourner leurs projets contre les Chalcas, que de différer le châtiment des princes de Cuetlachtlan.

L'expédition fut aussitôt résolue. Les hérauts des trois capitales se répandirent immédiatement dans la ville et les faubourgs, annonçant que, dans cinq jours, on se mettrait en marche et que les jeunes gens en état de porter les armes eussent à se tenir prêts à entrer en campagne. Tous, chefs et soldats, étaient invités, en même temps, à se rendre au temple de Huitzilopochtli, à se tirer du sang de la langue et des oreilles, à faire enfin toutes les œuvres de pénitence qui pouvaient attirer sur eux la protection de la divinité. Au cinquième jour, leurs bataillons commencèrent à se mouvoir ; ils ne tardèrent pas à s'engager dans les montagnes et à prendre le chemin de Cuetlachtlan. Ils étaient commandés par les guerriers les plus signalés de cette époque, et l'on comptait parmi eux les trois derniers prédécesseurs de Montézuma II, en qui s'acheva l'empire. C'étaient Axayacatl, Tizoc et Ahuitzotl ; avec eux, on remarquait encore Moquihuix, prince de Tlatilolco, Chimalpopoca, seigneur de Tenayocan et Xilomantzin de Culhuacan, tous également ardents et renommés par leur valeur (1).

Depuis la conquête de Cohuaïxtlahuacan, toute espèce d'entente avait cessé d'exister entre les royaumes de l'Anahuac et les

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 49. — Alv. Tezozomoc, Cron. Mex., cap. 32.

villes libres de la plaine de Huitzilapan ; les relations même les plus vulgaires avaient été rompues, et les ambassadeurs des républiques de Tlaxcallan et de Huexotzinco avaient été remplacés, à Mexico, par des espions qui les informaient journellement de tous les desseins de Montézuma ou de ses collègues. C'est ainsi que les seigneuries furent instruites de l'expédition qui se préparait contre Cuetlachtlan ; elles en donnèrent aussitôt avis au gouvernement de Cholullan, en l'engageant à se joindre à elles pour protéger cette province contre l'ambition démesurée des Mexicains et des Acolhuas. Les trois républiques unirent, en effet, leurs forces ; elles descendirent en terre chaude et allèrent camper sur les bords d'une des rivières qui, sortant des froides régions qui entourent le Poyauhtecatl (1), arrosent les plaines voisines, avant d'aller se jeter dans la mer. Pour inspirer plus de confiance à leurs soldats, les Choloultèques avaient emporté avec eux la statue de Quetzalcohuatl ; ils étaient persuadés que c'était cette divinité qui dirigeait les conseils de leurs chefs, et que, sous son égide, ils marcheraient infailliblement à la victoire (2).

Cependant l'armée impériale, ignorant les desseins des Tlaxcaltèques et de leurs alliés, continuait à s'avancer à grands pas sur Ahuilizapan. Ce ne fut même que plusieurs jours après son départ qu'on eut, à Mexico, des nouvelles de cette coalition : les trois rois, s'étant aussitôt réunis en conseil, furent d'avis de renoncer à l'expédition ; en réfléchissant aux forces imposantes que leurs troupes allaient avoir à combattre, ils crurent plus prudent de les rappeler que de les exposer à un échec dont les conséquences pouvaient ne pas être sans gravité pour l'empire. Des courriers furent, en conséquence, expédiés aux chefs de l'armée, avec ordre de s'arrêter et de retourner sur leurs pas. Mais leur marche avait été si rapide, qu'ils étaient déjà à une grande distance de la vallée,

(1) *Poyauhtecatl*, appelé quelquefois *Citlaltepetl*, en l'honneur de Quetzalcohuatl, est le nom du pic aujourd'hui appelé *Orizaba*.

(2) Torquemada, ibid.

lorsque les envoyés les atteignirent ; ils venaient d'arriver dans les plaines d'Ahuilizapan, et ceux-ci les trouvèrent occupés à se retrancher et à dresser leurs tentes de feuillages en face de l'ennemi. A la réception du message impérial, les chefs s'assemblèrent aussitôt en conseil de guerre avec leurs principaux officiers, pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Les uns étaient d'avis d'obéir aux ordres qu'on venait de recevoir ; les autres, au contraire, soutenaient que ce serait une lâcheté de retourner sur leurs pas, sans rien faire, après avoir fait un chemin si long. La nécessité de l'obéissance paraissait, toutefois, devoir l'emporter sur ce sentiment, lorsque Moquihuix, prenant la parole, s'écria avec feu : « Eh bien, que les Mexicains s'en retournent avec les Acolhuas ; « pour moi, je reste, et je suis résolu à attaquer avec mes seuls « Tlatilolcas, ces nombreux bataillons d'ennemis qui nous at- « tendent. »

Ces paroles rallièrent aussitôt l'assemblée. Elle se rangea en entier à l'avis de Moquihuix, en disant que, dans de telles conjonctures, la désobéissance était un devoir ; que l'armée étant composée de la plus belle fleur de leur jeunesse, jamais il n'y avait eu plus de chance d'attaquer à la fois tous les ennemis de l'empire. Dans l'ardeur de cette résolution, ils se préparèrent au combat. C'était Axayacatl qui était investi du principal commandement. Il marcha au-devant des coalisés et les chargea avec tant de précipitation et de furie, qu'il les mit promptement dans une déroute complète. Les plaines du Cuetlachtlan furent jonchées des cadavres de leurs fils, mêlés à ceux des soldats des trois républiques. La capitale, épouvantée, s'empressa d'ouvrir ses portes et s'offrit humblement à payer un tribut au vainqueur. Toutes les autres villes de cette province se soumirent jusqu'à la mer, et la côte de Chalchiuhcuecan, qui devait, soixante ans plus tard, subir, la première, le joug des Espagnols, reçut la loi des Mexicains. Ayant laissé une garnison nombreuse dans la ville de Cuetlachtlan, l'armée victorieuse se remit en marche vers l'Anahuac, chargée des

dépouilles ennemies et traînant à sa suite six mille captifs, destinés, dès cet instant, aux autels des dieux de Tenochtitlan. Dès qu'on apprit à Mexico la nouvelle de leur approche, le sénat sortit en corps au-devant d'eux jusqu'à Acachinanco, par ordre de Montézuma. Les anciens portaient des cassolettes, en brûlant du picietl (1), pour encenser les principaux capitaines; ils se rendirent ensuite tous ensemble au temple de Huitzilopochtli, et lui ayant adressé leurs actions de grâces, ils allèrent se présenter au roi. A l'imitation de ses prédécesseurs, ce prince continuait à travailler à l'embellissement de ce grand édifice. Il venait d'achever celui auquel on donnait le nom de Tzompantli (2), destiné à recevoir les têtes des principales victimes. Profitant de la victoire de ses petits-fils et de leurs valeureux compagnons d'armes, il en célébra alors la dédicace avec un grand appareil et l'on immola, à cette occasion, les nombreux prisonniers venus des plaines du sud-est (3).

Pour récompenser Moquihuix de sa bravoure, Montézuma lui donna en mariage une princesse de son sang; c'était une fille de sa propre fille Atotoztli qui avait épousé Tezozomoc, fils du roi Itzcohuatl (4). Elle était la sœur unique des trois rois qui régnèrent après lui sur les Mexicains. Les noces se célébrèrent avec une grande magnificence, et le prince de Tlatilolco reçut, comme dot de son épouse, les terres d'Aztacalco qui touchaient au bois de Chapultepec (5).

C'est à la suite de ces fêtes que les trois chefs de l'empire, se voyant déjà les maîtres absolus de tant de royaumes, résolurent

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 32. — Le *picietl* est une espèce de tabac.

(2) *Tzompantli*, c'est-à-dire, l'Édifice aux têtes; il était situé en dehors, mais tout près du temple de Huitzilopochtli. Nous en parlerons en son lieu et place.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 49.

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 46.

(5) Torquemada, ibid., cap. 50.

d'en finir avec les Chalcas, dont l'inquiétude et la turbulence les avaient si souvent préoccupés. Récemment encore ils avaient fait périr un prince de la famille royale de Mexico, Chimalpilli, seigneur d'Ecatepec, et leur ville était un foyer perpétuel de conspiration contre la tranquillité intérieure de l'Anahuac (1). La tradition raconte que, dans une des escarmouches fréquentes qu'ils avaient avec les Mexicains, ils surprirent plusieurs guerriers de renom, dont l'un nommé Tlacahuepan était, dit-on, un propre frère de Montézuma. Les chefs chalcas, rassemblés autour de lui, ayant voulu le faire roi, il se mit à rire : pour toute réponse il se contenta de leur demander de faire ériger un grand mât au milieu de la place et d'apporter un tambour, afin qu'il pût danser, chanter et se divertir avec ses compagnons. On s'empressa de le satisfaire. Les Mexicains alors commencèrent à répéter à voix basse un chant mélancolique, pendant que Tlacahuepan montait en haut du mât. Dès qu'il y fut arrivé, il s'écria à haute voix : « Chalcas, je vous achète pour mes esclaves et ceux de mes enfants; « vous verrez que ma prédiction se vérifiera. » Les Chalcas répondirent qu'ils le voulaient pour leur roi : mais il n'en fit que rire et dit aux Mexicains : « Mes frères et mes amis, continuez vos chants « et dites aux Chalcas qui vous entourent qu'ils assistent aux funérailles de leurs enfants et petits-enfants. » Puis, prenant son élan, il ajouta : « Mexicains, je pars et je vais vous attendre. » En disant ces mots, il se précipita. Les Chalcas épouvantés, ayant relevé son cadavre, le portèrent au temple, et immolèrent ensuite les Mexicains les uns après les autres (2). Ils n'en furent pas moins fort troublés de cet événement. La nuit suivante, ils crurent entendre deux hiboux gémir tristement sur la tour du grand teocalli, ce qui fut regardé de tout le monde comme un augure funeste et un signe de la ruine prochaine de la nation (3).

(1) Id., ibid.
(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 24.
(3) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 16.

En effet, dans ce temps-là même, les guerriers de l'Anahuac s'assemblaient sous les bannières impériales, pour marcher sur Chalco. Pendant que l'armée était à Cocotitlan, attendant des renforts et des vivres de Mexico, les parents de ceux qui avaient été tués précédemment dans les guerres contre les Chalcas se disposaient, par ordre de Montézuma, à célébrer la mémoire de ces illustres morts. Les pères guidèrent le cortége au temple de Huitzilopochtli, les uns portant des arcs et des flèches, les autres des boucliers dorés, ornés de plumes brillantes. Les plus vieux tenaient à la main des cassolettes remplies de picietl, et ils étaient suivis des gens du peuple, habillés suivant leur condition. A la suite des femmes et des enfants, venaient des jeunes filles et des jeunes garçons, dansant et chantant, sur un ton mélancolique, au son du téponaztli et du tlapanhuehuetl : « Si nos pères, disaient-ils, si nos fils et nos « frères ont souffert la mort, ce n'est pas comme un châtiment, ce « n'est pas pour avoir volé, menti ou commis quelque autre bas« sesse ; mais c'est pour l'honneur de la patrie, c'est pour la dé« fense de l'empire et pour la gloire de notre dieu Huitzilopochtli, « qu'ils ont succombé ; c'est pourquoi leur mémoire sera à jamais « honorée. » En les écoutant, les parents des morts étaient assis en cercle autour d'eux dans la cour du temple et versaient des larmes. « Consolez-vous, leur disait-on, leur sang sera vengé ! Invoquez « donc la faveur du soleil, des vents et des tempêtes. »

Le jour commençant à baisser, les ministres de Montézuma distribuèrent à tous des présents de toute espèce, des vivres et des vêtements. On apporta ensuite un mannequin revêtu comme un guerrier. On l'assit sur un siége, ayant au-dessus de sa tête un étendard aux feuilles d'or ; les jeunes gens jouèrent des instruments funèbres, on entonna le chant du combat, et les parents des défunts commencèrent à danser tristement la danse des morts. Durant quatre jours, on répéta ces cérémonies, puis on brûla le mannequin devant le temple (1). Dans cet intervalle, l'armée impériale

(1) Alv. Tezozomoc, Cron. Mex., cap. 25.

s'était rapprochée de Chalco. La nuit suivante, on vit briller sur les montagnes voisines de cette ville les feux qu'on allumait dans les occasions importantes et scintiller à côté les haches dont le symbolisme terrible annonçait, de la part des assaillants, la détermination de mettre tout à feu et à sang. La bataille se donna le lendemain, dans les environs de la cité menacée ; elle dura tout un jour sans que de part ni d'autre on signalât aucun avantage spécial. Les Chalcas combattaient pour leur indépendance et le salut de leur patrie; leur courage était proverbial dans tout l'Anahuac. Mais enfin, accablés par le nombre trop supérieur de leurs ennemis, ils commencèrent à lâcher pied ; ils ne tardèrent pas à être déroutés entièrement. Les débris de leur armée s'enfuirent dans les montagnes qui forment la base du Popocatepetl et allèrent implorer un asile chez leurs voisins de Huexotzinco et d'Atlixco.

Les chefs de l'empire entrèrent alors sans résistance dans la ville de Chalco, qu'ils trouvèrent à peu près déserte : elle fut livrée au sac et au pillage ; après quoi, des hérauts allèrent publier dans les environs que les habitants pouvaient rentrer sans crainte dans leurs demeures. Au bout de quelques jours, un grand nombre finirent par se rendre à cette invitation : on y laissa les plus pauvres, mais les riches et ceux qui étaient en état de fomenter des troubles furent dispersés dans le voisinage de Tlalmanalco, de Tenanco, de Chimalhuacan, de Tecuanipan et de Mamalhuazcan. Il y en eut cependant encore un grand nombre qui, préférant la misère au joug des Mexicains, restèrent dans les montagnes où ils périrent, pour la plupart, de froid et d'inanition. Ceux qui leur survécurent finirent par avoir recours à la pitié de Montézuma, après avoir souffert, durant plusieurs mois, les plus cruelles privations (1).

Les nobles et les guerriers qui s'étaient distingués dans cette guerre, à quelque rang ou quelque canton de l'Anahuac qu'ils

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 50.

appartinssent, reçurent leur part du butin provenant de Chalco. Mais le partage des terres et domaines de cette principauté ne fut pas si aisé. Les travaux que le gouvernement mexicain ordonna pour faire le nouveau cadastre donnèrent lieu, plus tard, à des difficultés d'autant plus sérieuses, qu'un grand nombre de Chalcas, étant retournés dans leurs héritages, s'opposèrent constamment à ce qu'on en fît une répartition nouvelle (1).

Les solennités funéraires de ceux qui étaient morts dans cette guerre continuèrent après la réduction de Chalco. Après avoir brûlé le mannequin qui les représentait, leurs femmes et leurs parents, ayant conclu le jeûne de quatre-vingts jours, imposé par le rituel, allèrent en enterrer les cendres sur la colline de Xahualhuacan, aux frontières des vaincus. A leur retour, le roi leur fit distribuer de nouveaux présents, et chaque famille prit part à un festin, suivant sa qualité et ses moyens; à la fin du repas, on brûla les vêtements des défunts et on servit à leurs parents du pulqué blanc et jaune. Les vieillards, s'adressant ensuite aux morts, s'écrièrent avec emphase : « Maintenant, nos enfants, vous êtes « avec les dieux, vous jouissez de la lumière du soleil. Nous vous « invoquerons désormais dans les cavernes, sur les montagnes, « dans les déserts et dans les lieux habités; car il n'y a plus pour « vous, pour qui le soleil brille toujours, ni ténèbres ni brouil- « lards ; vous jouissez d'une gloire bienheureuse dans l'allégresse « et dans la présence des dieux. » Cette apothéose fut suivie de nouvelles libations qui mirent fin à la solennité (2).

L'année d'après la soumission des Chalcas, les Mexicains et les Tlatilolcas convinrent de délimiter leurs territoires respectifs, en ce qui concernait directement leur ville et la banlieue. Le canal qui séparait Tlatilolco de Tenochtitlan s'était mis presque à sec, peut-être, depuis les grands travaux qui avaient été faits pour ga-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron.
(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 25.

rantir Mexico des eaux du lac salé. Ils convinrent alors de le nettoyer à frais communs, de l'élargir et de l'approfondir, de sorte que, tout en le faisant servir à marquer les limites des deux villes, les habitants pussent, en même temps, en faire usage comme voie de communication, pour le transport des denrées et marchandises. Le grand tianquiz ou marché principal de Tlatilolco fut alors augmenté considérablement et reçut des embellissements et des améliorations notables. On amena, par un nouveau canal, les eaux du lac à côté même des portiques de cette place immense que les conquêtes de Montézuma avaient rendue l'entrepôt du commerce de la plus grande partie de l'Amérique. Comme elle était commune aux deux villes, elle fut également achevée aux frais de l'une et de l'autre (1). C'est là qu'au rapport des conquérants on trouvait les productions variées de cet autre monde et que se donnaient rendez-vous les marchandises de toutes les nations occidentales.

Montézuma-Ilhuicamina, qui n'avait pas moins en vue la prospérité de l'Anahuac que sa propre grandeur, s'était montré constamment l'ami et le protecteur le plus ferme du commerce mexicain et acolhua. Administrateur éclairé autant que guerrier redoutable, il avait aidé puissamment à l'organisation de cette branche importante du gouvernement, et c'était à l'abri des portiques de Tlatilolco que s'étaient formées ces grandes corporations de marchands dont le patriotisme et le courage avaient apporté à Mexico les richesses du midi et ouvert à leurs souverains les portes de tant de royaumes. Aiguillonnés, non moins par le désir d'être utiles à leur pays que par celui de servir leurs intérêts particuliers, ils avaient pénétré récemment dans les provinces inconnues de Tehuantepec, de Soconusco et de Guatémala et, peut-être, jusqu'aux régions lointaines qui s'étendent au delà de Nicaragua et de l'isthme de Panama. C'étaient eux qui, au retour de leurs expédi-

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

tions, rendaient confidentiellement compte à leurs rois des ressources des divers pays qu'ils avaient parcourus, de la puissance des souverains qui y régnaient, de l'organisation intérieure de leurs états, de leurs forces, du nombre de leurs vassaux, de la quantité et de la valeur des impôts qu'on y prélevait annuellement. C'est ainsi que Montézuma, Nezahualcoyotl et Totoquihua obtinrent la connaissance de tant de particularités intéressantes et qu'ils purent s'assurer des moyens nécessaires pour conquérir ensuite quelques-unes de ces belles contrées. Les choses en étaient arrivées au point que les marchands de l'Anahuac étaient devenus un objet de terreur pour un grand nombre de princes ; ayant devant les yeux l'exemple du puissant roi de Cohuaïxtlahuaean, vaincu et mis à mort ensuite par ses propres sujets, pour avoir voulu fermer l'entrée de ses états à ces ambitieux trafiquants, ils ne redoutaient pas moins de les repousser que de les recevoir. C'est qu'en effet toutes les guerres entreprises par les chefs de l'empire, depuis la mort d'Itzcohuatl, en dehors des limites de l'Anahuac, n'avaient eu d'autre objet avoué que la protection des marchands et la nécessité de châtier les peuples qui s'étaient montrés hostiles à leur égard.

Le commerce jouissait alors de grands priviléges en dedans et en dehors de la vallée ; quoiqu'il soit difficile de déterminer quelle était sa condition, antérieurement à cette époque, il y a lieu de croire, cependant, qu'elle fut toujours supérieure à celle des artisans et des laboureurs. Dans toutes les villes de quelque importance, il y avait des corporations de marchands, dont le rang suivait d'ordinaire celui de la noblesse féodale. Pour leur appartenir, il fallait prouver d'abord qu'on était né dans une famille connue et de mariage légitime : on y entrait alors, mais avec la licence du souverain, nécessaire lors même qu'on était fils de négociant. Ceux qui en faisaient partie étaient exempts de tout service personnel, à moins d'urgence ou de nécessité publique. Nul seigneur ne pouvait les obliger à s'employer pour lui

dans ses champs ou ailleurs; les impôts qu'ils payaient étaient cotés sur la valeur des marchandises dont ils étaient les possesseurs, et on ne leur demandait une capitation qu'en cas de guerre, ce qui les exemptait alors du service des armes (1).

Au sortir des troubles causés par l'ambition de Tezozomoc et la tyrannie de Maxtlaton, les villes de Mexico-Tenochtitlan, de Tlatilolco, de Tetzcuco, de Huexotla, de Coatlychan, de Huitzilopochco, de Chalco, d'Azcapotzalco, de Quauhtitlan, de Coyohuacan, de Xochimilco et d'Otompan passaient pour les plus commerçantes de la vallée. Leurs corporations étaient riches et puissantes, et leurs marchands trafiquaient déjà en dehors de l'Anahuac, en cherchant à faire concurrence aux Tlaxcaltèques et aux Cholultèques, sur les marchés étrangers. Ceux de Tlatilolco paraissent avoir été, cependant, les plus avancés dans leurs affaires, et leur tianquiz était regardé comme le plus achalandé de tous ceux qu'il y avait sur les lacs. Ils avaient été les premiers à parcourir les régions lointaines, et, dès le règne de Quaquauhpitzahuac, fils de Tezozomoc, ils avaient créé une compagnie marchande, avec un tribunal de commerce, ayant à sa tête deux consuls ou prévôts dont les noms ont été conservés ainsi que ceux de leurs successeurs (2).

Avec les guerres d'Itzcohuatl, les relations de toutes les villes de l'Anahuac prirent, comme on l'a vu, un développement subit qui excita promptement l'envie des nations voisines ; mais dans la dernière période du règne de Nezahualcoyotl et de Montézuma, on voit le commerce s'organiser partout d'une manière remarquable et prendre définitivement dans l'état un rang distingué

(1) Herrera, Hist. Gen. de las Ind.-Occid., decad. III, lib. 4, cap. 17.

(2) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. IX, cap. 1 et 5. — Sous le règne de Quaquauhpitzahuac, les chefs du commerce de Tlatilolco etaient Itzcohuatl et Tziuhtecatl. Sous Tlacateotl, c'étaient Cozmatzin et Tzompantzin. Sous Quauhtlatohua, on les nommait Tollamimich et Micxotziuyauh; enfin sous Moquihuix, Popoyotzin et Tlacochin.

entre l'aristocratie et le peuple. Les corporations de Mexico, de Tetzcuco, de Huitzilopochco, d'Azcapotzalco et de Quauhtitlan s'étant unies à la compagnie de Tlatilolco, sous la protection de ces deux souverains (1), obtinrent d'eux le privilége exclusif de trafiquer en dehors de la vallée et de pourvoir ses habitants des produits de l'étranger. Cette compagnie, hiérarchiquement constituée, comprenait trois classes de marchands, distingués les uns des autres, suivant l'importance de leurs charges ou de leurs richesses. C'est parmi les premiers, appelés Pochtecas, qu'on choisissait les membres du grand conseil, et leur influence était telle qu'à quelque moment que ce fût, ils avaient accès auprès du monarque. C'étaient eux qui fixaient le prix des marchandises étrangères, qui avaient la direction et la police des tianquiz; ils en composaient les tribunaux et pouvaient, au besoin, rendre des sentences de mort dans l'étendue de leur juridiction. Enfin, si, dans quelque province du dehors, une insurrection venait à éclater contre des marchands de l'Anahuac, où ceux-ci eussent été maltraités, c'était encore à la compagnie que le souverain déléguait le soin d'en faire exécuter le châtiment contre la nation coupable : les marchands levaient alors eux-mêmes l'armée qui leur était nécessaire, l'équipaient à leurs frais, nommaient les officiers et les généraux qui devaient la commander, et élisaient le général en chef, qui prenait le titre de « Quappoyahuatzin » (2). Cependant Tlatilolco demeura, comme auparavant, le siége de cette compagnie, et ses marchands continuèrent à avoir le pas sur les autres. Après la conquête de Cohuaïxtlahuacan et des provinces voisines, la ville de Tochtepec étant devenue l'entrepôt central des opérations commerciales de l'Anahuac, en dehors de la vallée, et le rendez-vous principal des caravanes de l'est et du midi, au dé-

(1) Sahagun, ibid. — Les marchands des autres grandes villes de l'Anahuac, et en particulier de Huexotla, Coatlychan, Chalco et Otompan, entrèrent ensuite en partage des mêmes priviléges en s'unissant au corps de la compagnie.
(2) Sahagun, ibid., cap. 5.

part et au retour de leurs voyages, un grand nombre de Tlatilolcas allèrent s'y établir et y fondèrent des maisons de commerce importantes, succursales de celles de Mexico. Dans cette ville était le temple le plus renommé du dieu des marchands, Yacateuctli (1); nul n'y passait sans lui présenter quelque don, et les chefs des caravanes ou des expéditions commerciales offraient à ses autels des sacrifices d'une grande valeur, avant de se séparer, pour se rendre dans les diverses contrées où les appelaient leurs intérêts ou ceux de leurs souverains (2). C'est en instituant cette grande compagnie et en lui donnant le monopole exclusif du trafic avec les nations lointaines que les maîtres de l'empire récompensèrent les services que ses membres leur avaient rendus. Ce ne fut pas tout : pour des services particuliers et d'un ordre éminent, une noblesse spéciale fut créée en leur faveur, et ils furent admis à la chevalerie sous le titre de « Topilhuani » (3). En cette qualité ils participaient aux grandes charges de l'état en rapport avec leur profession, entraient aux conseils de la monarchie et donnaient leur avis dans les consultations importantes.

Cependant, les guerres que l'empire avait soutenues, sur les plaintes ou à l'instigation du commerce, en dehors de l'Anahuac, avaient, jusque-là, profité bien plus à Montézuma qu'à Nezahualcoyotl. Dans les limites que s'étaient tracées mutuellement les chefs de l'empire, les conquêtes territoriales, faites en commun, devenaient le partage de celui des trois souverains aux états duquel elles se rattachaient par leur position géographique. C'est ainsi que Mexico avait droit à toutes celles qui se faisaient à l'est et au sud, tournant à l'ouest jusqu'aux frontières du Michoacan, Tetzcuco à toutes les régions du nord et de l'est depuis la ligne

(1) *Yacateuctli*, Seigneur au grand nez, tel est le sens du nom de ce dieu dont nous parlerons amplement au livre de la religion, des mœurs et coutumes des Mexicains.

(2) Sahagun, ibid., cap. 11.

(3) *Topilhuani*, c'est-à-dire, celui qui porte ou a droit de porter une baguette, insigne du commandement.

divisoriale qui coupait les lacs par le milieu, et Tlacopan à celles du nord-ouest, où la puissance des rois tarasques et le courage farouche des Chichimèques sauvages empêchèrent constamment les rois de l'Anahuac d'étendre leurs armes. Jusque-là, Tetzcuco même n'avait que peu profité de leurs victoires ; mais, à la suite des travaux entrepris au canal de Tlatilolco, les armes impériales s'étant portées sur les seigneuries de Tziauhcohuac et d'Atochpan, au nord-est de l'Anahuac, les rendirent tributaires de Nezahualcoyotl, qui les réunit à son domaine privé. Celle d'Atochpan comprenait sept provinces, dont les riches productions augmentèrent considérablement les revenus de la cour de Tetzcuco (1). Cette expédition, où le monarque acolhua s'était rendu en personne, fut suivie, vers le même temps, d'une autre non moins importante ; ce fut celle du Cuextlan qui fit le plus grand honneur à sa famille. Des marchands, sujets de l'empire, s'étaient réunis à la foire de Tuzpan, grande ville située à peu de distance du golfe du Mexique, entre Tampico et Nauhtlan (2). A la suite d'une querelle, excitée, peut-être, par la jalousie des Tlaxcaltèques ou par leur propre insolence, ils y avaient été attaqués par les habitants,

(1) Les tributs de la province de Tziauhcohuac consistaient en quarante charges de riches étoffes, vingt de tuniques (wipil) tissues de diverses couleurs, trente-trois charges de cacao, deux mille de boules d'ulli (caoutchouc), quatre cents pièces d'étoffes teintes avec la cochenille, sans compter divers ouvrages de plumes, etc. Les tributs de la région d'Atochpan consistaient en [illegible] cent charges d'étoffes de diverses espèces, cent charges d'étoffes de [illegible]inhqui, cent autres plus belles, etc. En outre, quatre cents petacas ou coffrets travaillés, quatre cents cuirs de cerfs, cent cerfs vivants, cent charges de chilé (espèce de piment), cent charges de pepitas (ou pepins de melon farineux qui, réduits en poudre, servent à faire une espèce d'orgeat), cent grands perroquets, quatre cents sacs de plumes blanches pour ouvrager des étoffes, quatre cents sacs de plumes de diverses couleurs, deux cents charges de serviettes, ainsi qu'un certain nombre de femmes pour le service du palais. (Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 40.)

(2) *Tuzpan* est encore une bourgade de quelque importance, sur la rivière et près de la lagune du même nom, à peu de distance du golfe du Mexique, à 30 l. au sud de Tampico.

qui les avaient presque tous mis à mort. La nouvelle en fut apportée à Tetzcuco par des marchands de Tollantzinco.

Nezahualcoyotl convoqua aussitôt ses collègues, et la guerre fut résolue. Les troupes réunies des trois royaumes furent placées sous la conduite de son fils Xochiquetzal, qui joignait au titre de président des académies le rang de Tlacochcalcatl, ou lieutenant général du royaume (1). Peu de jours après qu'il eut quitté Tetzcuco, le monarque, dans le dessein d'assurer plus promptement la victoire, fit partir une seconde armée sous les ordres de son fils Acapipiol. Ce prince, saisissant cette occasion pour ajouter de nouveaux lauriers à sa gloire militaire, prit un chemin différent de celui de son frère et s'avança à marches forcées sur le Cuextlan, où il arriva quelque temps avant lui. A son arrivée sur les bords du fleuve de Panuco, ayant trouvé les Cuextecas, qui venaient d'y camper, il les chargea avec une telle furie, qu'il les mit promptement en déroute. Un grand nombre se noyèrent en passant la rivière, qu'Acapipiol traversa, de son côté, à leur poursuite. Lorsque Xochiquetzal arriva, il leur avait déjà livré plusieurs batailles sanglantes et avait réduit à son obéissance la plupart de leurs villes : telles étaient Tlahuitollan, Cocolitlan, Acatlan, Païztla, Tecocoyocan, Otlaquiquiztla et Xochiquepalco : elles s'étaient soumises à payer tribut aux Acolhuas, et il ne lui resta plus qu'à seconder les efforts de son frère. Les deux princes, satisfaits de ce succès, ne crurent pas devoir étendre plus loin leurs armes ; ayant laissé des garnisons suffisantes pour contenir ces villes, ils reprirent le chemin de Tetzcuco, où ils furent reçus avec les honneurs du triomphe (2).

(1) A Mexico, celui qui avait le titre de *Tlacochcalcatl* était le généralissime. A Tetzcuco, il n'était que le second, le premier ayant le titre de *Huey-Tlacochcalcatl*, c'est-à-dire, Grand-Maître de la Maison des Armes.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. — Le Codex Letellier, MS. de la bibliothèque royale (Cod. Tell.-Rem.), marque, à l'année 1460, un tremblement de terre au Mexique, et un second à l'an 1462.

La réduction des seigneuries, situées au midi de Cholullan, par les armes impériales fut accomplie également avant la conclusion de cette année ; c'étaient celles de Tepeyacac, de Tecamachalco, de Quauhtinchan, de Tecalco et d'Acatzinco, regardées jusque-là comme le boulevard des cités libres du plateau de Huitzilapan. Leurs chefs n'avaient cessé de sympathiser avec ceux de Tlaxcallan et de Huexotzinco, dont les intérêts leur étaient communs; mais, à l'instigation de ces derniers, ils provoquèrent la colère des souverains de la vallée, en laissant tuer des marchands de l'Anahuac, de passage sur leur territoire. Après une campagne aussi courte que glorieuse, elles furent réduites au rang de provinces mexicaines et adjugées au domaine de Montézuma. Par cette conquête, les rois alliés achevaient de circonscrire, dans leurs limites naturelles, les turbulentes républiques qui leur avaient prêté naguère un appui si puissant ; ils les mettaient hors d'état de leur nuire désormais d'une manière sérieuse, et, à l'exception du Totonacapan, au levant, elles se trouvaient bornées, de tous côtés, par les possessions des Acolhuas ou des Mexicains. (De l'an VI Acatl, 1459 à l'an VII Tecpatl, 1460.)

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Inquiétude et tristesse de Nezahualcoyotl. Son amour pour Azcaxochitl, fiancée de Quauhquauhtzin. Il fait tuer celui-ci à la guerre. Il épouse Azcaxochitl. Naissance de son fils Nezahualpilli. Étendue et prospérité de Tetzcuco. Palais du roi. Composition des conseils et tribunaux. Jardins de Tetzcutzinco. Misère des Chalcas. Aqueduc de Chapultepec. Chaussées diverses de Mexico. Travaux divers de Montézuma et de Nezahualcoyotl. Insurrection de Tzompanco. Mort de Montézuma Ier. Il déshérite son fils au profit de ses petits-fils. Élection d'Axayacatl. Ce prince songe à porter ses armes contre Tehuantepec. Description de l'isthme de ce nom et de cette ville. Expédition rapide d'Axayacatl dans cette contrée et dans le Soconusco. Prise de Coatolco. Apparition de Tetzcatlipoca aux Mexicains, au combat d'Atlixco. Origine de la jalousie d'Axayacatl contre Tlatilolco. Mort de Totoquihua, roi de Tlacopan. Chimalpopoca lui succède. Lois sévères de Nezahualcoyotl sur les forêts royales. Anecdote à ce sujet. Histoire du bûcheron et de sa femme. Le chasseur au renard. Goût de Nezahualcoyotl pour la musique et la poésie. Chants de Nezahualcoyotl. Maladie de ce prince. Il nomme, pour son successeur, son plus jeune fils Nezahualpilli et le recommande à son fils Acapipiol. Celui-ci le reconnaît pour son roi en présence de ses frères. Mort de Nezahualcoyotl. Son caractère et ses qualités.

Cependant Nezahualcoyotl était arrivé déjà à un âge avancé, et quoiqu'il eût un grand nombre d'enfants de ses diverses con-

cubines, n'ayant jamais songé à se marier, il se voyait privé d'héritiers légitimes. Cette pensée le préoccupait péniblement depuis plusieurs années ; il commençait à craindre que les fils qu'il avait élevés, les uns après les autres, aux emplois les plus éminents, et qui, tous, s'étaient distingués avec plus ou moins d'éclat dans les guerres de l'empire, ne vinssent, après sa mort, à se disputer sa succession et à mettre en lambeaux les états qu'il avait travaillé, avec tant de courage et de constance, à replacer sous son sceptre. La succession royale était héréditaire dans la maison de Tetzcuco; mais, au défaut d'un fils légitime, tous les autres pouvaient élever des prétentions, entre lesquelles il serait peut-être aussi dangereux que difficile de décider. Ce n'était pas, comme à Mexico, où elle était élective parmi les membres de la famille royale, et où le sénat, d'ordinaire, tranchait seul la question, en choisissant celui qu'il croyait le plus capable de ceindre le diadème. Comme Nezahualcoyotl se promenait, un jour, roulant tristement ces pensées dans son esprit, il entra dans les bosquets qui bordaient le rivage du lac, et continua à marcher jusqu'à Tepechpan. Quauhquauhtzin était seigneur de cette ville, et l'un des quatorze principaux dignitaires de la cour. Il avait, auprès de lui, une jeune Mexicaine, d'une rare beauté, nommée Azcaxochitl, alliée, comme lui, à la famille royale (1), et qu'il élevait dans l'intention d'en faire, plus tard, son épouse : l'ayant reçue fort jeune, comme il arrive encore souvent parmi les Indiens, il la traitait comme sa fille, en attendant qu'il la mît dans son lit. Ayant appris l'arrivée de Nezahualcoyotl, il s'empressa d'aller le recevoir et de lui offrir à manger. Contre l'usage ordinaire, mais pour faire honneur à la présence royale, il le fit servir à table par

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 43. — Cet écrivain dit ici qu'Azcaxochitl était fille de Temictzin, oncle de Nezahualcoyotl. — Torquemada, au contraire, dit qu'elle était fille de Totoquihua, roi de Tlacopan et épouse de Temictzin; il ajoute que ce fut ce Temictzin que Nezahualcoyotl fit périr, et donne à Azcaxochitl le nom de Matlalcihuatl.

Azcaxochitl, dont les grâces et la dignité touchèrent vivement le cœur du monarque.

Sa tristesse se dissipa à l'instant ; mais il dissimula sa passion le mieux qu'il put, et, ayant pris congé de son hôte, il retourna à sa cour, en songeant aux moyens de se débarrasser de lui, afin de pouvoir épouser sa cousine. Pour y arriver plus sûrement, il le chargea d'une expédition qui devait avoir lieu sur les frontières, avec ordre, au Tlacateccatl qui devait l'accompagner en qualité de lieutenant, de l'entraîner au plus fort de la mêlée, et de faire en sorte qu'il succombât sous les coups des ennemis. Quoique étonné de voir confier un poste si éminent à un vieux soldat usé comme lui, Quauhquauhtzin se disposa à obéir au roi : mais il entrevit le piége et composa une ballade plaintive à ce sujet, qu'il répéta à ses parents et à ses amis dans un festin d'adieu. Il se mit ensuite en chemin pour les frontières, et y reçut la mort de la main des Tlaxcaltèques (1). Dès que le temps fixé pour le deuil d'Azcaxochitl fut écoulé, Nezahualcoyotl la fit demander en mariage à ses parents, qui s'empressèrent d'accepter, pour la jeune fille, une alliance si haute (2). On célébra leurs noces avec une grande magnificence. Les rois de Mexico et de Tlacopan y assistèrent, ainsi qu'une multitude de seigneurs des trois royaumes, et elle fut proclamée solennellement reine des Chichimèques et des Acolhuas. Nezahualpilli, qui, depuis, succéda à Nezahualcoyotl, sur le trône d'Acolhuacan, fut l'unique fruit de ce mariage (3). Ce prince, presque aussi célèbre que son père, naquit le 1er janvier 1464 (4).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 45. — Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

(2) Il y a ici, dans Ixtlilxochitl, une suite d'aventures qui conviennent plus à un roman de chevalerie qu'à une histoire sérieuse.

(3) Torquemada, ibid. — Ixtlilxochitl donne deux fils à Azcaxochitl, mais à un intervalle considérable. Nous aimons mieux suivre pour cela, Torquemada, dont le récit est beaucoup plus vraisemblable.

(4) Le Cod. Chimalp. met cette naissance à l'an XI Tecpatl, ou 1464, d'après l'ordre suivi jusqu'ici ; mais l'année mexicaine terminant vers la mi-mars, Ixtlilxochitl cite pour ce signe l'an 1465, qui en comporte à peine trois mois.

Cette époque peut, avec raison, être considérée comme la plus florissante de l'Anahuac. Le souverain de Tetzcuco n'exerçait pas une autorité moins despotique que Quinantzin et Techotlala : mais si, en dedans de la vallée, ses états étaient plus limités, sa puissance, au dehors, était bien plus étendue que celle de ces deux monarques, et un grand nombre de royaumes étrangers reconnaissaient actuellement Nezahualcoyotl pour leur maître, ou lui payaient des tributs considérables. Tetzcuco, partagé en six quartiers principaux qui auraient pu, chacun en particulier, passer pour une grande ville, était certainement alors la cité la plus importante de toute l'Amérique. La multitude et la grandeur de ses palais sont attestées par tous les auteurs contemporains de la conquête, et l'on peut encore s'en rendre compte, à l'aspect des ruines qu'on rencontre dans la ville actuelle et dans ses environs.

La description de la demeure royale, avec celle de ses cours, de ses portiques, de ses galeries et de ses vastes salles, de ses jardins ornés de statues, de riches volières, de pièces d'eau, de lacs artificiels, de ses immenses rochers sculptés, avec leurs escaliers gigantesques, embrasse presque un volume entier dans les œuvres d'Ixtlilxochitl (1). Nezahualcoyotl en avait lui-même tracé le plan, et l'inspection des travaux avait été confiée à deux princes, également illustres alors par leur rang et leurs talents, Xilomen de Culhuacan et Moquihuix de Tlatilolco.

La salle principale, qu'on pourrait appeler la salle du trône, renfermait le « teo-icpalpan, » ou tribunal divin, le plus auguste du royaume. C'était un siége à dossier en or massif, incrusté de turquoises et d'autres pierres précieuses. Sur le devant, on voyait une petite table où étaient étalés un bouclier, une massue, un arc, des flèches, avec un carquois, et par-dessus, un crâne humain, surmonté d'une émeraude de forme pyramidale, avec le panache

(1) Cet écrivain consacre à ces descriptions les chapitres 36, 37 et 42 de son Histoire des Chichimèques.

« tecpilotl, » ornement de tête des rois de l'Anahuac. Des peaux de tigres et de lions, ainsi que des étoffes tissues des plumes de l'aigle royal, servaient de tapis, et les murailles étaient recouvertes de tentures en poil de lapin, de toutes sortes de couleurs, représentant des animaux, des oiseaux et des plantes. Au-dessus de ce siége s'élevait un dais de plumes magnifique, surmonté d'un faisceau de foudres d'or et de pierreries. Au-dessous, était un autre tribunal, richement orné, où le roi siégeait, d'ordinaire, pour l'expédition des affaires, et où il donnait ses audiences; mais, quand il avait à juger des causes plus graves et qui pouvaient entraîner la peine de mort, il allait s'asseoir au tribunal divin, plaçait sa main droite sur le crâne, prenait, dans la gauche, une flèche d'or qui lui servait de sceptre, et se couronnait de la mitre, symbole de la dignité souveraine (1).

Les quatorze grands dignitaires siégeaient, par ordre de rang, dans la même salle, qui avait trois divisions distinctes. La première étant réservée au roi, les six premiers seigneurs occupaient la seconde, et les huit autres la troisième. En face de cette salle, du côté de l'est, il y en avait une autre qui était partagée en deux : dans la partie intérieure, regardée comme la plus honorable, siégeaient les huit juges, quatre nobles et quatre plébéiens, dont nous avons parlé plus haut, ayant avec eux les quinze juges provinciaux, natifs des principales villes du royaume, avec lesquels ils devaient connaître de toutes les affaires civiles et criminelles. Dans l'autre division de la salle, se trouvait un tribunal, composé de quatre juges, qui étaient les présidents des quatre conseils : près d'eux s'ouvrait une petite porte au moyen de laquelle ils communiquaient avec le roi (2).

Outre les grands jardins de Hueytecpan ou du Palais-Vieux, et ceux de Cillan, situés près du palais de son père, Nezahualcoyotl

(1) Ixtlilxochitl, ibid., tom I, chap, 36.
(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 53.

en possédait un grand nombre d'autres, dont les plus célèbres étaient ceux d'Acatelolco, de Tepetzinco et de Tetzcotzinco. Les deux premiers étaient situés sur les bords du lac : on y voyait de beaux édifices, avec des aqueducs, des fontaines, des étangs, des bains et des labyrinthes ; on y cultivait toutes sortes d'arbres et de fleurs, que le roi faisait venir à grands frais des provinces les plus éloignées de sa capitale. Mais, de tous ses jardins, les plus renommés étaient ceux de Tetzcotzinco ; ils étaient échelonnés en terrasses immenses sur le versant de la montagne du même nom, et l'on arrivait au sommet par de grands escaliers taillés dans le roc. Un aqueduc y amenait des eaux considérables, distribuées en cascades et en jets de diverses hauteurs. On trouve encore aujourd'hui les restes de ces magnifiques travaux, et le voyageur, en les admirant, déplore l'insouciance des conquérants qui les ont abandonnés à la ruine et à la désolation (1). C'est encore là qu'on voyait le temple célèbre dont les premiers missionnaires espagnols vantaient les belles proportions et l'élégance (2) : on y adorait la statue d'un renard, symbole de Nezahualcoyotl (3), détruit plus tard par ordre de Zumarraga, premier évêque de Mexico. Au bas de la colline se montraient les palais du monarque, où il aimait à recevoir les visites des princes voisins, et à leur suite s'étendait un parc immense, environné de murailles, rempli de

(1) Bulloch, le Mexique en 1823, tom. II, chap. 2.

(2) Valades, Rhetorica Christiana, part. IV, cap. 7.

(3) *Nezahualcoyotl*, c'est-à-dire, le Renard à jeun. C'est le nom d'un fétiche adoré au Mexique et au Pérou. « Quand ils prennent un renard, ils l'ouvrent, le vident et le font sécher au soleil ; ils l'habillent ensuite d'un costume de veuve et l'attachent avec une écharpe comme celles qu'elles ont l'habitude de porter, et, après l'avoir placé sur une espèce de trône, ils lui offrent de la chicha, etc. » (Recueil de Documents sur l'Amérique Méridionale, trad. par M. Ternaux-Compans, Gide, 1840, pag. 106.) Il y a apparence que le chacal ou renard des jardins de Tetzcotzinco était sculpté dans cet attirail. Peut-être même qu'au lieu d'avoir été fait comme le symbole de Nezahualcoyotl, c'était ce prince qui l'avait adopté, comme nous faisons d'un patron, en souvenir de ses courses vagabondes.

bêtes fauves, et où il se donnait les plaisirs de la chasse (1).

Pour punir les Chalcas de leurs fréquentes rébellions, Nezahualcoyotl en avait obligé un grand nombre à venir travailler à ses constructions et à fournir le bois, les pierres et les matériaux de la plupart de ces édifices : aussi ces corvées les réduisirent-elles à une extrême misère ; car beaucoup d'hommes ayant péri durant la dernière guerre, on força les femmes elles-mêmes à prendre part à ces travaux pénibles (2). Touché, néanmoins, de leurs souffrances, le monarque ordonna d'en alléger le poids : c'est vers ce temps-là que les Chalcas, demeurés jusque-là en état d'insurrection dans les montagnes, commencèrent à se présenter aux deux rois et à repeupler leur ville (3). Deux de leurs principaux chefs, Nequametl et Huehuetepoz, s'étant rendus spontanément à Mexico et à Tetzcuco, furent reçus honorablement par Montézuma et son collègue, qui les décorèrent de colliers d'or ; ils furent ensuite chargés du soin de réunir leurs concitoyens et de les gouverner. Ce ne fut, toutefois, que l'année d'après la naissance de Nezahualpilli, que la rébellion cessa totalement par la mort de leur prince Tlaltzinteuctli, qui se tenait renfermé dans les montagnes, auprès d'Amecamecan, où il continuait à braver les efforts des Mexicains et des Acolhuas. Dès qu'il eut expiré, ce qui restait de rebelles rendit les armes et se soumit immédiatement à l'autorité qui gouvernait leur pays. (An XII Calli, 1465.)

Les grands travaux, entrepris par Itzcohuatl, pour amener à Mexico les eaux de la montagne de Chapultepec, furent heureusement terminés dans le courant de l'année suivante. Montézuma eut la gloire de mettre la dernière main à cette œuvre gigantesque, et Nezahualcoyotl, qui en avait tracé les plans, ne cessa de la guider et de l'inspecter personnellement. On avait jeté sur le lac

(1) Ixtlilxochitl, ibid., chap. 42.
(2) Id., ibid., chap. 46.
(3) Codex Chimalp., Hist. Chronolog., ad an. IX Tochtli, 1462.

une chaussée qui, faisant un circuit, en arrivant près de la terre ferme, allait rejoindre le réservoir. Le royal architecte y fit poser un double tuyau en terre cuite, assez large pour qu'un homme fût en état d'y entrer, afin de pouvoir le nettoyer, et les Mexicains eurent bientôt le bonheur de voir arriver, au sein de leur cité, les eaux limpides dont ils s'abreuvèrent désormais. La chaussée sur laquelle était construit l'aqueduc eut alors un double avantage; elle relia, de ce côté, Mexico à la campagne, et servit de chemin public à ceux du dehors pour arriver à la capitale (1). La chaussée de Xochimilco et de Cuyohuacan, jetée sur le lac sous le règne précédent, avait été la première œuvre de ce genre Celle qui réunissait Tlacopan à l'aqueduc et celle qui joignait la ville au rocher de Tepeyacac (2) furent, peut-être, construites vers le même temps, la dernière ayant été la chaussée de Cuitlahuac, passant par Itztapalapan et Mexicaltzinco, par où entrèrent ensuite les conquérants.

Des ouvriers, fournis par les nombreuses provinces tributaires de l'empire, étaient continuellement occupés à des travaux d'utilité publique, soit à Tenochtitlan, soit à Tetzcuco ou à Tlacopan. Dans la première de ces villes, les édifices consacrés au culte, et surtout le temple de Huitzilopochtli, étaient l'objet le plus constant de la sollicitude royale. On venait alors de rebâtir ce sanctuaire, déjà considérablement agrandi par Chimalpopoca et par Itzcohuatl, sur des proportions beaucoup plus vastes; mais il ne fut entièrement terminé qu'après la mort de Montézuma, et la dédicace n'en fut célébrée que sous Ahuitzotl, le troisième de ses successeurs. Nezahualcoyotl avait, de son côté, érigé un grand nombre de teocallis dans sa capitale; mais celui qu'il avait con-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. XII Calli, 1465 et XIII Tochtli, 1466.

(2) *Tepeyacac*, différent de la seigneurie de ce nom, et connu aujourd'hui par le sanctuaire de *Nuestra Señora de Guadalupe*, qui a pris la place de la déesse *Toci*.

sacré à Tetzcatlipoca et à Huitzilopochtli surpassait tous les autres (1). A l'époque de la famine, il avait jeté les fondements d'un nouveau temple en face de ce dernier, et, reconnaissant des faveurs qu'il avait reçues de la Providence, il voulut le dédier au créateur invisible de l'univers. C'était une vaste pyramide à quatre rangs de terrasses, d'une hauteur considérable (2). Au sommet s'élevait, au centre de la plate-forme, une tour à neuf étages figurant les neuf cieux. Le couronnement, qui représentait le dixième ciel (3), était peint de noir en dehors et parsemé d'étoiles; il était, intérieurement, incrusté d'or, de pierreries et de plumes précieuses, et consacré au dieu inconnu (4), qui n'était représenté par aucune figure; il se terminait par trois pointes. Au neuvième étage se trouvait un instrument nommé « chililitli », qui donna son nom au temple et à la tour; entre autres instruments de musique qui y avaient été réunis était une espèce de vaisseau de métal nommé « tetzilacatl » (5), qu'on frappait, ainsi qu'on le fait des cloches, à l'aide d'un marteau du même métal. On jouait de tous ces instruments quatre fois le jour, et du chililitli à l'heure où le roi priait.

Ce sanctuaire remarquable, ayant été terminé au bout de treize ans, s'écroula malheureusement l'année de son achèvement (6), et Nezahualcoyotl se vit forcé de le réédifier à de nouveaux frais. N'ayant pas, dans ce moment, un nombre suffisant

(1) Pomar, Relacion de la ciudad de Tetzcuco, enviada à Su Magestad, etc. MS.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 45.

(3) Sahagun dit que les Toltèques reconnaissaient douze cieux; Ixtlilxochitl ne parle ici que de dix.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

(5) *Tetzilacatl*, sorte d'instrument de cuivre qu'on touche pour danser ou exécuter les ballets (Molina, Vocab. en leng. Castell. y Mexicana, etc.). Ce mot vient de *Tetzilhuia*, tordre beaucoup une corde, etc. Fait-il allusion à la danse ou aux sons tremblants de l'instrument? Nous croyons y voir une espèce de gong chinois.

(6) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. I Acatl, 1467.

d'ouvriers disponibles, il envoya demander à Montézuma de lui laisser employer ceux de Tzompanco, de Xilotzinco et de Citlaltepec, qui appartenaient à la couronne de Mexico : le prince s'empressa de donner, à ce sujet, les ordres nécessaires au seigneur de Quauhtitlan, de la juridiction de qui dépendaient ces trois villes avec leur territoire. Mais ceux de Tzompanco détestaient les Acolhuas; ils refusèrent d'obéir, et, lorsque les inspecteurs des travaux de Nezahualcoyotl se présentèrent pour les chercher, ils prirent les armes et en tuèrent plusieurs. Craignant d'être poursuivis pour ce méfait, ils appelèrent à leur secours les Totonaques du voisinage et les guerriers du Cuextlan, et, d'un incident insignifiant en apparence, sortit une guerre qui ne put s'achever que sous le règne suivant. Après avoir battu deux ou trois fois les troupes de Nezahualcoyotl, le seigneur de Tzompanco, vaincu, à son tour, par des forces supérieures, s'humilia, et la rébellion se vit étouffée presque aussitôt après sa naissance (1). Mais les provinces du nord, qui avaient profité de cette insurrection pour relever la tête, ne purent être sitôt subjuguées, la mort de Montézuma, qui arriva peu de temps après, ayant empêché, pour lors, qu'aucune expédition sérieuse s'organisât de ce côté.

Ce prince mourut à Mexico, en 1469, après un règne de vingt-neuf ans (2), durant lequel il s'acquit la réputation, justement méritée, d'un grand roi, d'un grand guerrier et d'un habile administrateur. Il laissait son royaume dans un état de prospérité inconnu avant lui, et les Mexicains, malgré la famine qu'ils avaient soufferte, plus puissants que jamais. Les réformes que Nezahualcoyotl avait établies parmi les Acolhuas, Montézuma les avait, en grande partie, introduites également dans ses états; il avait accru et embelli considérablement sa capitale, augmenté le nombre des

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1467.

(2) Vetaucurt place la mort de Montézuma-Ilhuicamina au 12 novembre 1468. Nous préférons suivre la chronologie du Codex Chimalpopoca.

temples et des palais. Le premier, il établit dans le sien l'apparat et l'étiquette que les Espagnols admirèrent, depuis, chez son successeur Montézuma II, ajouta, à l'imitation des anciens rois toltèques, à la majesté de son entourage, institua de nouvelles charges et releva la splendeur des anciennes. Non moins ami de la pompe et des cérémonies religieuses, il en rehaussa l'éclat, en enrichissant les sanctuaires des dépouilles ennemies ; il augmenta le nombre des ministres, ajouta de nouvelles cérémonies aux anciennes, et perfectionna, par ses soins, le rituel sacré des Mexicains, dont la complication et la variété furent ensuite un si grand sujet d'étonnement pour les conquérants (1). Le temple de Huitzilopochtli n'était pas achevé; mais il le laissait dans de telles conditions de grandeur, à pouvoir lutter bientôt avec les plus vastes et les plus beaux monuments du monde occidental.

Montézuma-Ilhuicamina avait un fils, son héritier naturel à la couronne du Mexique (2); mais il l'écarta de sa succession pour la laisser à ses petits-fils Tizoc, Axayacatl et Ahuitzotl, issus du mariage de sa fille Atotoztli avec Tezozomoc, fils d'Itzcohuatl. Sur le point de rendre le dernier soupir, il appela auprès de lui toute sa famille, ainsi que les grands dignitaires de son royaume, avec les principaux membres du sénat. Après quelques avis paternels touchant l'administration future de ses états, s'adressant à l'assemblée, il témoigna que, dans l'intérêt du peuple mexicain, il renonçait à désigner lui-même son successeur d'une manière formelle; mais il voulait leur faire connaître qu'il léguait ses armes, comme un souvenir de son estime, à Axayacatl, qui s'était distingué d'une manière particulière dans la guerre contre la ville de Tepeyacac (3), que ce prince avait rendue tributaire des

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 54.

(2) Torquemada, id., ubi sup. On ne dit pas qui était ce fils et ce qu'il devint ensuite.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1466. Le *Tepeyacac* dont il est question ici était une grande ville et seigneurie, voisine de Tlaxcallan, aujourd'hui village de Tepeaca.

Mexicains; que, si on le jugeait convenable, on pouvait le placer sur le trône après sa mort, lui donner ensuite pour successeurs ses frères Tizoc et Ahuitzotl, et, après eux, leurs enfants, à commencer par un des fils d'Axayacatl. Il ajouta que, par amour pour la nation, il renonçait à leur donner pour roi son propre fils, mais qu'il le recommandait à la généreuse amitié de tous, les conjurant de le regarder comme un frère (1). . . .

En achevant ce discours, Montézuma fit tendrement ses adieux à ceux qui l'environnaient, et mourut bientôt après, vivement regretté du peuple et des grands, qui le considéraient comme leur père. Ses obsèques se firent avec une pompe analogue à la puissance et aux richesses présentes des Mexicains, et, son corps ayant été brûlé suivant l'usage, on réunit ses cendres dans une urne précieuse, qui fut ensuite murée dans le temple de Huitzilopochtli (2).

Axayacatl (3) exerçait, depuis plusieurs années, la charge de Tlacochcalcatl, ou généralissime des troupes royales. Se conformant aux vœux de son aïeul, le sénat lui donna aussitôt ses suffrages, et il fut élu roi des Mexicains et des Culhuas, quoiqu'il ne fût que le second des fils de Tezozomoc et d'Atotoztli; mais sa bravoure et ses hauts faits étaient connus de tous, et il passait pour le premier guerrier de l'empire. Montézuma ayant offert un grand nombre de victimes humaines aux fêtes de son couronnement, il devenait, en quelque sorte, obligatoire pour Axayacatl de ne pas rester en arrière de son aïeul; c'est ce qui le détermina, dès les premiers jours de son avénement, à porter ses armes au dehors de l'Anahuac, afin de satisfaire la soif sanguinaire des prêtres de Huitzilopochtli par une offrande non moins considérable (4). Durant les dernières années du règne qui venait de s'écouler, les

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 54.
(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 40.
(3) Axayacatl, c'est-à-dire, Visage d'eau.
(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 55.

rincipautés de la Mixtèque, excitées par les menées des Tlascaltèques ou par le désir si naturel de s'affranchir du joug de l'étranger, avaient refusé d'acquitter le tribut annuel auquel elles avaient été assujetties depuis la défaite de Dzawindanda. Leurs chefs, unis aux rois du Zapotecapan, avaient massacré ou chassé de leur territoire une partie des garnisons mexicaines, et fortifié ensuite les passages qui, de Teohuacan ou de Tochtepec, pouvaient conduire à l'intérieur de leurs montagnes (1).

Axayacatl, suffisamment instruit de ces mouvements hostiles, ne pouvait songer, pour le moment, à aller les forcer dans ces retranchements naturels, à moins de vouloir ajourner, par les lenteurs d'une guerre interminable, les cérémonies de son intronisation. Il conçut alors le dessein hardi d'envahir le royaume de Tehuantepec, en traversant les montagnes de l'isthme, peu gardées depuis la défaite et la disparition du fameux Condoy (2). Cette partie des régions mexicaines diffère totalement des terres marécageuses qui touchent au rivage de l'Atlantique. La Cordillère s'y rétrécit et s'abaisse tout à coup, en traversant l'isthme, de l'est à l'ouest. On dirait une haute vallée transversale, ouverte d'une mer à l'autre, large de douze à quinze lieues, mais coupée en trois ou quatre endroits par des chaînes secondaires, et une multitude de contre-forts intérieurs qui s'entrelacent au milieu de ce bassin, comme les doigts de deux mains croisées. La Guacamaya, qui est la principale de ces chaînes, ne s'élève guère à plus de deux mille mètres de hauteur, et atteint à peine la région des pins. Elle forme le point de section des eaux, inégalement distribuées entre les deux océans. Le Pacifique, à peine éloigné de dix lieues de distance, ne reçoit que les petites rivières du versant méridional, lesquelles arrosent la plaine de Tehuantepec, littéralement entourée jusqu'aux bords de la mer par les grandes

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., cap. 41, fol. 203.
(2) Id., ibid. Torquemada, Monarq. ind., lib. II, cap. 58.

montagnes du Zapotecapan et du Soconusco; au contraire, du côté du golfe du Mexique, éloigné de quarante lieues, coulent le Coatzacoalco et ses nombreux affluents qui descendent de la longue vallée ouverte au nord et bordée, à l'est et à l'ouest, par les hautes cimes de l'Atravesado et du Guichicovi.

Les plateaux supérieurs de ces deux mornes gigantesques doivent, à l'humidité des nuages dont ils sont constamment enveloppés, une fraîcheur et une magnificence de végétation qui contrastent avec la sécheresse et l'aridité comparative du bassin intermédiaire. Dès qu'on a franchi la lisière de la forêt du Mal-Paso, on perd de vue jusqu'au rivage du Pacifique tout vestige de cette splendide nature, si luxuriante au bord opposé. Le climat, l'aspect du pays, comme sa végétation, tout prend un caractère africain : l'air est sec et chaud ; le roc blanc et friable affleure souvent la surface de la terre, couverte d'un chaume desséché et que ne suffisent pas à fertiliser les quatre ou cinq mois de pluie tombant durant l'année (1). Au temps de la domination zapotèque, les vassaux industrieux de la couronne de Teotzapotlan, par des travaux d'irrigation faciles, trouvaient les moyens de faire rendre encore, à cette nature, en apparence si aride, des moissons abondantes, et la plaine de Tehuantepec, aujourd'hui si négligée, était renommée pour la magnificence et l'agrément de ses bosquets, l'abondance et la variété de ses productions, cause perpétuelle de jalousie entre eux et les rois de Mexico (2).

A l'époque où nous sommes arrivé, Zaachilla III régnait sur le Zapotecapan. Prince non moins courageux et entreprenant que ses ancêtres, il venait d'accroître leurs conquêtes par la prise de Xalapa et la réunion du reste de la vallée de Nexapa à son royaume Les Wabi, dépouillés de leurs plus belles provinces, en étaient réduits au territoire de Dani-Guivedchi (3), situé entre la

(1) Jouve, Voyage à Tehuantepec, § XCIII. (Courrier de Lyon, février 1854.)
(2) Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., cap. 72.
(3) *Dani-Guivedchi*, c'est-à-dire, la Montagne du Tigre en langue Wabi.

chaîne de la Guacamaya et la mer, et à quelques cantons montagneux aux frontières de Chiapas et de Soconusco. C'est dans ces circonstances qu'Axayacatl, ayant rassemblé une armée considérable, descendit vers le royaume de Tehuantepec et arriva aux portes de cette ville, avant que les rois du Mixtecapan et des Zapotèques eussent été instruits de son départ de Tenochtitlan.

Un rocher porphyrique, situé à quatre lieues de la mer, mais dominant, à peu de distance, les grandes lagunes de Duic-Quialoy et de Duic-Quialiat (1), portait alors à son sommet la cité wabi de Dani-Guivedchi : la rivière de Nexapa, sortant de la Cordillière zapotèque pour se répandre dans la plaine, entourait sa base d'un cordon de verdure, dont la fraîcheur contrastait avec l'aride monotonie du morne voisin, qu'elle séparait, à l'est, d'une autre montagne, appelée Dani-Lieza (2). De leurs cimes escarpées, le voyageur contemple avec admiration le splendide panorama de la plaine de Tehuantepec, mamelonnée çà et là de grands cônes isolés : partout à l'horizon, le regard est arrêté par le vaste demi-cercle de la Cordillière, hérissée de pics nuageux, ou bien, va se perdre sur l'immensité du Pacifique. Du côté de l'est, les flots azurés de cet océan s'avancent à quatre lieues dans les terres, où ils forment, en arrière de Tehuantepec, la baie magnifique de Duic-Quialoy, parsemée d'îles rocheuses, dont chacune raconte sa légende et ses mystères ; en face de la ville, à moins d'une lieue de distance, vers l'ouest, ce sont les formidables montagnes du Zapotecapan, où le fleuve torrentueux de Nexapa s'entr'ouvre un

et dont *Tehuantepec* (mieux *Tecuantepec*) n'est qu'une traduction. Tout ce pays, en effet, est célèbre par la multitude de ses tigres, et chaque hacienda ou métairie a encore aujourd'hui son *Tigréro*, ou Chasseur de tigres, dont l'office est de détruire ces animaux féroces avec une meute de chiens dressés à cette chasse.

(1) *Duic-Quialoy*, c'est-à-dire, Mer supérieure; *Duic-Quialiat*, Mer inférieure, dans la langue Wabi.

(2) C'est entre et autour de ces deux montagnes que l'on voit la ville actuelle de Tehuantepec. Le Dani-Guivedchi, à cause de son escarpement et de sa grande élévation, n'est plus occupé que par quelques pauvres huttes.

passage dans une large et profonde vallée, bordée de cimes aiguës, au-dessus desquelles apparaît, dans le lointain, la tête blanche du Cempoaltepec. C'est sur les crêtes sourcilleuses de cette gorge que, vingt ans plus tard, le successeur de Zaachilla III devait édifier une forteresse où viendraient, pour toujours, échouer les armes mexicaines (1).

En attendant, Axayacatl se rendait maître de Tehuantepec. En un jour, il renversa les bandes indisciplinées des Chontales et des Wabi, accourues pour s'opposer à son passage, et étant entré, par un stratagème, dans cette place, considérée comme imprenable par ses habitants, il en saccagea les temples et les palais, qu'il livra ensuite aux flammes. Il se saisit ensuite d'Uzalang, roche fortifiée à l'extrémité de la presqu'île qui divise les deux lagunes et qui servait de port à la capitale, et ayant laissé, dans l'une et dans l'autre, des forces suffisantes pour protéger sa retraite, en cas d'insuccès, il se précipita à marches forcées dans l'intérieur du Soconusco, qu'il réduisit momentanément en province mexicaine (2); il apparut comme un météore sur les frontières des royaumes guatémaliens, qu'il ne remplit pas moins d'épouvante que d'étonnement.

La crainte d'exposer ses conquêtes, en s'avançant trop avant dans ces régions inconnues, l'empêcha de poursuivre ses succès : il retourna sur ses pas, renforça la garnison de Tehuantepec, et alla s'emparer du port de Coatolco (3), qui appartenait au Zapotecapan. Cette place, importante alors par son commerce avec les habitants des côtes voisines, était même, au dire d'une tradition

(1) Garay, Reconocimiento del istmo de Tehuantepec, practicado en los años de 1842-1843. Mexico, 1844. — Jouve, Voyage à Tehuantepec, § XCVI. — Burgoa, Geogr. Descrip., etc., *passim*.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 55.

(3) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 18. — *Coatolco*, c'est-à-dire, le lieu du Grand Serpent, petit port sur l'océan Pacifique, aujourd'hui appelé *Gualulco*, dans l'état d'Oaxaca. On voit encore, dans ses environs, des traces de ses anciennes chaussées et des vestiges nombreux d'édifices.

conservée jusqu'aujourd'hui en ces lieux (1), en relation avec des nations puissantes, établies bien loin au delà des mers occidentales. Axayacatl y laissa des troupes suffisantes pour en continuer l'occupation ; ayant ensuite repris le chemin des montagnes de l'isthme, il retourna à Mexico, chargé des dépouilles ennemies et entraînant à sa suite une multitude de captifs. De retour dans sa capitale, il procéda aux cérémonies de son couronnement, qui fut célébré avec d'autant plus de pompe, qu'il put étaler davantage aux yeux des Mexicains les riches trophées des régions conquises, à peine connues auparavant des marchands de Tlatilolco eux-mêmes. Les rois de Tlacopan et de Tetzcuco assistèrent, suivant l'usage, à toutes les fêtes de son intronisation, et félicitèrent avec chaleur le nouveau souverain sur ses dernières victoires.

Les autels de Huitzilopochtli fumaient encore du sang des captifs de Tehuantepec et de Soconusco, lorsque Axayacatl se vit obligé de porter ses armes contre ses voisins de Huexotzinco et d'Atlixco, dont il avait à se plaindre. Nezahualcoyotl et Totoquihua l'accompagnèrent dans cette expédition. On raconte qu'au moment où le combat était engagé avec le plus d'acharnement, Tetzcatlipoca apparut aux Mexicains, sous les ornements et les symboles de Titlacahuan, exprimant ainsi les effets de la providence divine. Cette vision les remplit de joie ; elle était, pour eux, du plus heureux augure : animés d'une vigueur presque surnaturelle, ils chargèrent les ennemis avec tant d'impétuosité, qu'en peu d'instants ils les mirent dans une déroute complète. A leur retour à Mexico, ayant interrogé les devins sur ce prodige, il leur fut répondu que c'était un signe que la guerre n'était pas terminée et qu'elle ne tarderait pas à recommencer avec succès. Axayacatl bâtit alors un nouveau temple, qu'il dédia, sous le nom de Coatlan, aux divinités de Huexotzinco, en actions de grâces

(1) Bustamente, supplemento al lib. III de Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, etc.

de sa victoire; il en commit l'entretien à des prêtres natifs de cette ville, qu'il obligea à venir habiter Mexico, suivant en cela l'exemple de Montézuma, qui avait, le premier, commencé à élever de nouveaux sanctuaires aux dieux protecteurs des nations qu'il avait vaincues. Par esprit d'opposition, Moquihuix, prince de Tlatilolco, en érigea, de son côté, un autre plus somptueux qu'il dédia à Chantico, sous le titre de Cohuaxolotl : aussi cette concurrence fut-elle regardée comme de mauvais augure pour les Mexicains. Le monarque en éprouva un vif ressentiment, et ce fut là le commencement de la brouillerie qui amena, plus tard, la guerre civile entre les deux cités de Mexico-Tenochtitlan et de Tlatilolco. Une éclipse de soleil eut lieu dans le même temps. Elle accrut encore le malaise superstitieux de la population : on la regarda comme l'annonce de quelque événement sinistre; ce qui se vérifia, dans l'idée de tous, par la mort de Totoquihua, roi de Tlacopan, qui arriva aussitôt après.

Ce prince était parvenu à un âge fort avancé; il avait été témoin et acteur dans les grands événements qui avaient changé la face du monde occidental et fait du Mexique le plus puissant des royaumes de l'Amérique septentrionale. Il eut pour successeur son fils Chimalpopoca, déjà renommé par sa valeur et ses talents dans la guerre, et qui saisit, appuyé de la confiance générale, les rênes du gouvernement tépanèque (1). La même année que mourut le roi de Tlacopan, ou la suivante (2), fut signalée par l'embrasement des vastes forêts de Matlatzinco qui s'étendaient entre les provinces d'Azcapotzalco et de Quauhtitlan et la vallée de Tolucan : cet incendie, qui dépouilla de leur végétation une étendue considérable de montagnes, fut regardé généralement comme un accident des plus funestes, vu la quantité de bois qui se consommait dans les temples et dans les résidences princières (3); ce fut

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 55.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. V Acatl. 1471.
(3) Torquemada, ibid., cap. 53.

une calamité d'autant plus sensible que les prohibitions qui existaient au sujet des forêts royales étaient d'une rigueur excessive.

Par les lois que Nezahualcoyotl avait promulguées, il y en avait une qui décernait la peine de mort contre quiconque serait assez hardi pour toucher aux bois réservés aux chasses du souverain ; la sévérité à cet égard allait si loin, qu'il était défendu même d'en enlever le bois mort et d'y couper les madriers nécessaires aux constructions des maisons que faisait bâtir le monarque. Ces prohibitions furent adoucies, néanmoins, vers la fin de son règne, et les annales de Tetzcuco mentionnent l'anecdote suivante, comme y ayant donné lieu. Nezahualcoyotl aimait à sortir déguisé dans les rues de sa capitale, ou à parcourir les environs seul ou peu accompagné ; il voulait se mettre ainsi en état d'apprendre, par lui-même, ce que l'on pensait de son gouvernement et si l'on n'avait pas à se plaindre de ceux qu'il employait. Étant sorti, un jour, habillé en chasseur, accompagné d'un seul officier, il rencontra un pauvre enfant qui avait réuni à grand'peine quelques misérables morceaux de bois, pour les porter à sa maison. Le roi lui dit alors : « Pourquoi n'entres-tu pas dans la « forêt? tu y trouverais plus de bois sec que tu n'en pourrais « porter. — Je ne ferai jamais une pareille chose, répondit « l'enfant, car le roi me ferait mourir. — Mais qui est le roi ? re- « prit Nezahualcoyotl. — C'est un avare, s'écria l'enfant, puis- « qu'il ôte aux hommes ce que Dieu leur a donné à pleines « mains. » Le monarque l'engagea vainement ensuite à outrepasser les limites fixées, lui promettant que personne n'en dirait rien. Mais l'enfant se mit en colère et lui dit : « Tu n'es qu'un « traître et l'ennemi de mes parents, puisque tu me conseilles une « chose qui pourrait leur coûter la vie. »

Le roi, étant alors retourné au palais, avait laissé l'officier avec ordre de suivre l'enfant et de le lui ramener avec ses parents. Ils arrivèrent remplis d'effroi, ne sachant pourquoi Nezahualcoyotl

les faisait demander. Quand ils furent arrivés en sa présence, il leur fit remettre, par ses intendants, plusieurs charges d'étoffes, du maïs, du cacao et d'autres présents ; puis il les congédia, en remerciant l'enfant de la leçon qu'il lui avait donnée, et en le complimentant de l'exactitude avec laquelle il observait les lois. A dater de ce moment, il révoqua sa première ordonnance, et autorisa tout le monde à entrer dans les forêts royales, pour y prendre ou couper du bois mort, à condition de ne toucher à aucun arbre vivant (1).

Une autre fois, pendant qu'il prenait le frais sur un balcon qui donnait sur la place, un bûcheron, épuisé de fatigue, ayant jeté à terre la charge qu'il portait, s'assit dessus avec sa femme, et, considérant la magnificence des édifices qui l'entouraient, il se mit à dire : « Femme, le propriétaire d'aussi beaux palais est « heureux et rassasié, et nous autres nous mourons de faim et « de fatigue. » Sa femme le fit taire, en lui disant que, si quelqu'un entendait de pareils discours, il serait sévèrement puni. Ils ne furent cependant pas perdus pour le roi, qui ordonna à un de ses serviteurs de lui amener le bûcheron. On l'introduisit avec sa femme dans une salle basse, et Nezahualcoyotl leur demanda d'un ton sévère de quoi ils avaient parlé, leur commandant de lui confesser toute la vérité. Ils avouèrent leur faute ; alors il leur dit : « Allez et ne murmurez plus ; car, ici, les murailles ont des « oreilles. Si vous me croyez si heureux, c'est que vous ne con- « naissez pas les charges d'un empire. » Il ordonna ensuite à un de ses majordomes d'apporter une certaine quantité de cacao, d'étoffes et d'autres choses. « Retournez chez vous, ajouta le roi « en les leur donnant, et soyez heureux ; ce que je vous donne me « suffirait, car qui a trop n'a rien. »

Un chasseur, qui gagnait sa vie à ce métier, rentra un jour dans sa maison, après avoir couru par monts et par vaux, sans avoir

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 46.

pu rien prendre; il tâcha alors de tuer quelques petits oiseaux, pour avoir de quoi manger ce jour-là. Un jeune voisin, s'apercevant qu'il ne pouvait pas même atteindre ces oiseaux, lui dit en riant : « Tire sur moi, peut-être seras-tu plus heureux. » Le chasseur, irrité, prit son arc et ses flèches, et le blessa dangereusement. Le jeune homme jeta un cri si perçant, qu'il ameuta tout le quartier. On arrêta le chasseur et on l'amena, ainsi que le blessé, en présence des juges qui siégeaient au palais. Le roi entendit le bruit, pendant qu'ils traversaient la cour et s'informa de ce que c'était. On lui répondit que c'était un chasseur qui avait blessé un jeune homme d'un coup de flèche. Alors il commanda qu'on les amenât en sa présence. Lorsqu'il eut appris comment la chose s'était passée, il dit au chasseur d'avoir soin du blessé, et que, s'il guérissait, il le lui donnerait pour esclave, à moins qu'il ne se rachetât.

Le chasseur, satisfait de la décision du monarque, chercha les moyens d'obtenir de lui quelque nouvelle faveur. Il laissa devant la porte de sa maison un dindon qui lui appartenait, de manière à ce qu'il pût être pris par quelque animal carnassier, et il se mit à le guetter. La même nuit, un renard, attiré par l'odeur du dindon, le saisit et l'emporta. Le chasseur le suivit de si près, qu'il n'eut pas le temps de le dévorer, et, l'ayant atteint auprès de sa tanière, dans l'intérieur de la forêt, il le tua à coups de flèches. L'ayant ensuite chargé sur ses épaules, ainsi que le dindon, il se rendit au palais au moment où le roi était occupé à s'habiller, car il était encore de bonne heure. Comme il représentait aux gens de service qu'il venait demander réparation, Nezahualcoyotl ordonna qu'on le laissât entrer. En arrivant en sa présence, il dit au roi : « Puissant seigneur, je viens demander justice contre celui « qui porte le nom de Votre Altesse (1), et qui, cette nuit, m'a en« levé ce dindon ; c'était tout mon bien, et j'implore votre aide. »

(1) *Coyotl*, le renard ou chacal, seconde partie et la principale du nom de Nezahualcoyotl.

Le roi répondit : « Que ne m'as-tu amené le coupable vivant, je « l'aurais châtié ; tâche que pareille chose n'arrive point une « autre fois ; car je sais aussi punir les mauvais plaisants. » Il ordonna ensuite qu'on lui payât la valeur de dix dindons, et que la peau du renard fût placée dans une des pièces de l'arsenal (1).

Nezahualcoyotl était aussi sensible à la bonne poésie qu'il était poëte élégant. Le seigneur d'Otompan, ayant été accusé faussement d'un adultère, fut condamné à demeurer en prison, quoiqu'il fût le propre gendre du souverain. Au bout de quatre ans, le monarque, ayant appris la fausseté de l'accusation, châtia avec sévérité les calomniateurs, et donna ordre qu'on amenât son gendre en sa présence. Il était, dans ce moment, occupé, dans les jardins de Tetzcotzinco, à célébrer une fête. Le seigneur d'Otompan, ignorant encore que son innocence eût été reconnue et s'imaginant que, suivant la sévérité des lois toltèques, Nezahualcoyotl ne le faisait conduire devant lui que pour lui signifier sa sentence, composa, en chemin, une élégie touchante où il donnait toutes les preuves de la fausseté des calomnies dont il avait été victime. En arrivant auprès du roi, il commença à la réciter avec tant de grâce et d'harmonie, que le monarque en versa des larmes ; il le reçut comme un fils et, l'embrassant tendrement, il le renvoya à ses domaines comblé de faveurs (2).

Ce prince laissa lui-même des poésies dont plusieurs ont été conservées (3). Il y en a, dans ce nombre, que ses descendants ont regardées comme des prophéties, bien que les malheurs dont parle Nezahualcoyotl eussent pu aussi bien se vérifier à la suite d'une invasion indigène ; il avait été témoin de tant de catastrophes, et se voyait alors l'objet d'une prospérité si grande, qu'il n'était pas étonnant qu'il songeât quelquefois aux calamités qui pouvaient survenir à ses descendants. C'est ainsi qu'à la dédicace

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 46.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 51.
(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 47.

de son temple, en 1467, il chantait avec tristesse : « Dans quelle « année sera détruit le temple qu'on consacre aujourd'hui? Qui « assistera à sa ruine? Seront-ce mes enfants ou mes petits-enfants? « C'est alors que le pays dépérira et que les princes finiront. On « taillera le maguey avant qu'il ait atteint sa croissance; les ar- « bres donneront des fruits prématurés, et la terre deviendra sté- « rile. Les hommes et les femmes se livreront, dès leur bas âge, « au vice et à la sensualité; ils se dépouilleront les uns les au- « tres »...

« Écoutez, disait-il dans un autre chant (1), écoutez ce que dit « le roi Nezahualcoyotl sur les malheurs qui affligeront son « royaume. O roi Yoyontzin (2)! quand tu auras quitté cette vie « pour une autre, le temps viendra où tes vassaux seront vaincus « et malheureux. C'est vraiment alors que le pouvoir cessera d'être « dans tes mains, car il sera dans celles de Dieu; c'est alors que « tes enfants et tes petits-enfants éprouveront mille calamités, et « que, en pleurant, ils songeront à toi; car ils seront orphelins « et serviront les étrangers dans leur propre patrie. C'est ainsi « que finissent les empires; car la puissance, ici-bas, ne dure « que peu de temps. Tout ce que nous possédons dans cette vie « ne nous est que prêté, et il faut la quitter au moment où l'on s'y « attend le moins, comme tant d'autres l'ont quittée avant nous. « O Nezahualcoyotzin! tu ne vois plus Zihuapantzin, Acolnahua- « catzin et Quauhtzontezoma, dont tu étais inséparable. »

Pour parler avec tant de vérité et de tristesse de l'avenir de l'Anahuác, Nezahualcoyotl avait-il quelque pressentiment de ce qui allait arriver? Quelqu'un de ces hardis navigateurs, qui alors doublaient le cap de Bonne-Espérance, avait-il abordé déjà aux côtes de l'Amérique, ou avait-il fait naufrage vers les régions maritimes qui obéissaient, dès lors, aux lois des princes acolhuas et

(1) Id., ibid.
(2) *Yoyontzin* était un des noms de Nezahualcoyotl.

mexicains? C'est un mystère que l'histoire peut-être un jour révélera. Ce qui est certain, c'est qu'il mourut rempli des idées exprimées dans ses élégies. Il avait atteint l'âge de soixante-dix ans: il y en avait quarante et un qu'il régnait, conjointement avec les rois de Mexico et de Tlacopan, sur l'empire de l'Anahuac (1), lorsqu'il fut atteint d'une maladie causée par la fatigue; il avait eu, en tout, cinquante filles et soixante fils, parmi lesquels on ne compte de légitime que Nezahualpilli, qui fut son successeur (2).

Sentant que la mort était proche, il fit appeler, un matin, ce jeune prince, qui n'était âgé alors que de huit ans. L'ayant pris dans ses bras, il le recouvrit de ses ornements royaux. Il commanda ensuite qu'on fît entrer les ambassadeurs du Mexico et de Tlacopan, qui attendaient, dans une salle voisine, le moment de le saluer. Quand ils furent repartis, il tira l'enfant de dessous son vêtement, lui disant de répéter les discours que lui avaient tenus les deux ambassadeurs, et ce qu'il leur avait répondu; ce qu'il fit sans hésiter et sans se tromper. Le roi parla alors au prince Acapipiol et à ses quatre frères, présidents des divers conseils, qui se trouvaient réunis dans la salle avec les autres membres de sa famille; il leur rappela tous les travaux qu'il avait endurés, la vie errante qu'il avait menée dans sa jeunesse, depuis la mort de son père Ixtlilxochitl, jusqu'au moment où il avait reconquis l'empire, qu'il avait ensuite gouverné avec tant de prudence; il leur représenta que, pour consolider son ouvrage, il fallait que la paix et la concorde régnassent entre eux. Pour conclure, il exprima le désir que, si l'un d'eux venait à se révolter ou à occasionner des troubles, il fût puni de mort, quand même ce serait l'aîné de ses fils et le plus redouté; enfin il ajouta, en leur montrant Nezahualpilli: « Voilà votre prince et votre sei-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 49.

(2) Dans le chapitre 44 de son Histoire, Ixtlilxochitl donne à Nezahualcoyotl soixante fils et soixante-sept filles.

« gneur naturel, à qui votre devoir est d'obéir désormais, Nezahualpilli, que je fais mon successeur et mon héritier. Quoique ce ne soit qu'un enfant, il est sage et prudent; il fera régner parmi vous l'union et la justice. Si vous lui obéissez comme de loyaux et fidèles vassaux, il saura vous conserver vos domaines et vos dignités (1). »

S'adressant ensuite en particulier à Acapipiol, qui était l'aîné, il continua : « Cet enfant n'a pas encore l'âge nécessaire pour gouverner et régir cette grande monarchie ; c'est donc à toi que je le confie, comme à son frère et à son aîné : tu gouverneras en son nom et tu prendras sa défense, si quelqu'un cherchait à l'offenser. Tu es mon fils, tu es le plus grand de mes capitaines, et tu serais roi maintenant, si la mère de Nezahualpilli t'avait donné le jour. Le sort ne l'a pas voulu ; aie le courage cependant de sourire à ta fortune et reçois ce qu'elle te donne. Prends cet enfant et le présente à ses frères et à ses autres parents comme leur chef et leur souverain. Dès cet instant, c'est toi qui es son père et qui lui apprendras à bien vivre et à bien gouverner l'empire (2). Maintenant, dit-il en achevant, je sens que ma mort approche ; mais, quand je ne serai plus, au lieu de tristes lamentations, répétez des chants d'allégresse, afin de montrer votre grand cœur ; que les nations que j'ai soumises ne vous croient point découragés et qu'elles pensent qu'un seul de vous suffit pour les tenir en bride (3). »

Acapipiol répondit avec humilité qu'il était prêt à mettre à exécution toutes les volontés de son père. Alors, prenant son petit frère par la main, il le conduisit dans la salle voisine, où les grands de l'empire, rassemblés avec le reste de la famille royale, attendaient avec anxiété l'issue des événements : « Voilà, leur dit-il, en le saluant lui-même le premier avec le respect dû au

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 40.
(2) Torquemada, Mon. Ind., lib. II, cap. 56.
(3) Ixtlilxochitl, ubi sup.

« monarque, voilà notre roi Nezahualpilli, que Nezahualcoyotl, « notre roi et seigneur, vient de nommer son successeur et son « héritier légitime et à qui il commande que tous obéissent à « l'instant comme à lui-même. »

Ils demeurèrent un moment étonnés de cette communication ; mais, en voyant Acapipiol lui rendre ses hommages, tous aussitôt acclamèrent Nezahualpilli et lui prêtèrent serment de fidélité (1). Ils rentrèrent ensuite auprès de Nezahualcoyotl, qui remercia Acapipiol de lui avoir donné cette consolation avant de mourir, ajoutant qu'il l'avait choisi précisément à cause de sa loyauté et de sa prudence. Il prit ensuite, en pleurant, congé de tout le monde, et, les ayant renvoyés, donna ordre qu'on ne laissât plus pénétrer personne auprès de lui. Il expira le lendemain. Ainsi finit ce prince, un des plus sages qu'eût produits le monde occidental. « Il était, dit son panégyriste (2), magnanime, clément et libéral ; il eut moins de faiblesses qu'aucun de ses aïeux, et il châtia sévèrement celles-ci chez les autres (3). Il s'occupa toujours davantage du bien général que de son intérêt personnel. Il était si charitable, que, quand les pauvres gens ne trouvaient pas à vendre leur marchandise, il la leur achetait double de sa valeur pour la donner à d'autres. Il avait soin des vieillards, des infirmes, des veuves et des orphelins. Dans les années stériles, il ouvrait ses coffres pour distribuer à ses sujets ce dont ils avaient besoin, et leur remettait les tributs qu'ils lui devaient. Il regardait comme des faux dieux les idoles qu'on adorait, et disait que c'étaient des démons ennemis du genre humain. Il était très-avancé dans les sciences morales, et cherchait à connaître le véritable Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui nourrit toutes les créatures, n'a pas d'égal et demeure au-dessus des neuf cieux. Il

(1) Torquemada, ubi sup.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. 1, chap. 49.

(3) Ce qui n'était guère juste, quoi qu'en dise Ixtlilxochitl. Il faut d'abord se corriger soi-même, puis châtier les autres.

croyait que c'était auprès de lui que vont ceux qui ont pratiqué la vertu, et que les coupables sont précipités dans les abîmes de la terre, où ils souffrent des tourments horribles. Quand il parlait de la Divinité, il ne faisait jamais mention des idoles (1), quoiqu'il en eût un grand nombre ; mais il invoquait toujours Tloque-Nahuaque Ipalnemohualoni (2). Il reconnaissait le soleil pour son père et la terre pour sa mère (3). Il disait souvent en secret à ses fils de ne pas croire aux idoles et de ne les adorer en public que pour la forme. S'il ne put abolir entièrement les sacrifices humains usités chez les Mexicains (4), il obtint du moins d'eux qu'ils ne sacrifieraient plus que des esclaves et des prisonniers de guerre, et non leurs concitoyens, et même leurs enfants, comme ils avaient coutume de le pratiquer auparavant. » (An VI Tecpatl, 1472.)

(1) Ces sentiments étaient, au fond, les mêmes chez tous les princes et hommes instruits de ces contrées, qui savaient fort bien que les idoles n'étaient que du bois et de la pierre et reconnaissaient, au-dessus de tout, l'existence d'un Dieu suprême et unique.

(2) Tloque-Nahuaque, celui qui fait tout. Ipalnemohualoni, celui en qui nous vivons et nous sommes.

(3) C'était la doctrine antique des Chichimèques, doctrine antique chez un grand nombre de peuples qui disaient que la terre fécondée par le soleil engendrait tout ; c'est Osiris et Isis, etc.

(4) Quoi qu'en dise Ixtlilxochitl, son aïeul Nezahualcoyotl éleva des temples à Huitzilopochtli et lui offrit lui-même des victimes humaines. Sa parenté peut ici faire excuser plus ou moins sa partialité.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Funérailles de Nezahualcoyotl. Jalousie et ambition de ses fils aînés. Ils cherchent à supplanter Nezahualpilli. Axayacatl, roi de Mexico, les amène dans cette ville. Nouvelle élection et couronnement de Nezahualpilli. Séjour d'Axayacatl à Tetzcuco. Expédition de ce prince à Soconusco et à Xuchiltepec de Guatémala. Ambition et conduite désordonnée de Moquihuix, prince de Tlatilolco. Conjuration des Tlatilolcas et des autres villes de la vallée contre Tenochtitlan. La princesse de Tlatilolco en avise son frère Axayacatl. Elle s'enfuit auprès de lui. Commencement des hostilités de Tlatilolco et de Tenochtitlan. Moquihuix réunit les conjurés et leur fait boire un breuvage sanglant. Il invoque les dieux contre les Tenuchcas. Plaisirs sacriléges de Moquihuix. Malédictions des sorcières de Tlatilolco. Défaite de Moquihuix. Sa mort. La cité de Tlatilolco est réunie définitivement à Mexico-Tenochtitlan. Châtiment des conjurés. Axayacatl fait mourir Xiloman, prince de Colhuacan. Partie de balle entre Axayacatl et Xihuiltemoc, seigneur de Xochimilco. Axayacatl perd le marché et le lac de Mexico. Mort de Xihuiltemoc. Campagne contre Matlatzinco. Ambition de Ziziz-Pandacuaré, roi de Michoacan. Ses conquêtes. Il est battu par les Matlatzincas. Axayacatl envahit leur contrée. Bataille de Xiquipilco. Lutte d'Axayacatl et de Tlilcuetzpalin, prince de cette ville. Celui-ci est vaincu. Conquête de Matlatzinco. Triomphe d'Axayacatl. Il fait porter la guerre au Michoacan. Destruction de Taximaroa. Défaite des Mexicains par les Tarasques. Axayacatl achève de soumettre les Matlatzincas. Mort de ce prince. Élection de son frère Tizoc. Sagesse de Nezahualpilli, roi d'Acolhuacan. Comment il entend les reproches de ses frères. Ses premières campagnes. Fêtes magnifiques à Mexico. Combat de Huexotzinco. Nezahualpilli vainqueur dans sa lutte avec Huehuetzin, seigneur de cette ville. Ses travaux. Tizoc achève le temple de Huitzilopochtli. Sa mort funeste.

Les funérailles de Nezahualcoyotl furent célébrées avec toute la pompe et les cérémonies du rit toltèque, en présence d'un

concours considérable de princes et de seigneurs de tout rang ; on y vit figurer à la fois les rois de Mexico et de Tlacopan, les ambassadeurs des républiques de Tlaxcallan, de Huexotzinco, de Chelullan, avec ceux d'un grand nombre de souverains étrangers, ennemis même, qu'il était d'usage d'inviter dans ces solennités, en leur envoyant des sauf-conduits ; tels furent, entre autres, ceux de Tehuantepec, du Michoacan et de Panuco (1). Mais, avant même que l'on eût achevé le deuil du monarque, les frères de Nezahualpilli, en particulier Ichantlatohua, Xochiquetzal et Ehcahuéhué, foulant aux pieds les dernières volontés de leur père, s'efforcèrent de le supplanter, et travaillèrent à soulever la population pour se faire proclamer à sa place. Acapipiol demeura seul entièrement fidèle à ses devoirs. Axayacatl, ainsi que son collègue Chimalpopoca, à qui était dévolu le droit d'assister à l'intronisation du nouveau roi d'Acolhuacan et de la confirmer, ayant été informés des intentions déloyales de ces princes, résolurent d'emmener avec eux, à Mexico, Nezahualpilli et ses frères, et de les y garder jusqu'après le couronnement. En qualité de chefs de l'empire, ils donnèrent ordre à tous les seigneurs, encore réunis pour les obsèques de Nezahualcoyotl, de les suivre dans cette capitale, en annonçant qu'à l'exemple de son père c'était là que le nouveau roi recevrait avec la couronne l'hommage de ses vassaux.

La suprématie des trois royaumes devenait naturellement le partage d'Axayacatl, au moins pendant la minorité de Nezahualpilli. Il sut en profiter avec habileté pour donner à son autorité une prépondérance réelle et dont son fils, Montézuma, deuxième de ce nom, sut particulièrement se prévaloir. Il fit asseoir Nezahualpilli, avec ses quatre frères, dans une salle qui précédait celle du conseil, sur des siéges égaux, et, à leur suite, tous les princes et seigneurs du royaume de Tetzcuco. Deux orateurs dis-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 50.

tingués par leur éloquence, choisis par les rois de Mexico et de Tlacopan, étant entrés après eux, leur donnèrent la bienvenue; ils leur annoncèrent que ces deux souverains avaient le plus extrême désir de mettre un terme à l'interrègne et de choisir un troisième chef pour remplacer dans l'empire celui qui venait de décéder ; ajoutant que, pour empêcher toutes les querelles et les prétentions auxquelles cet état de choses pouvait donner lieu, ils donneraient leur vote à celui dont les droits leur paraîtraient le mieux établis. Ayant parlé longuement dans ce sens, ils furent remplacés par les généralissimes des deux rois, qui entrèrent accompagnés de plusieurs seigneurs de haut rang : ils apportaient les insignes et les ornements dont on avait coutume de revêtir le monarque d'Acolhuacan, au moment de la prestation du serment : derrière eux marchaient Axayacatl et Chimalpopoca.

Les généralissimes prirent dans leurs bras le jeune Nezahualpilli et l'emportèrent dans la salle du conseil ; les deux souverains, l'ayant placé sur un trône, le revêtirent des habits royaux et le proclamèrent roi de Tetzcuco, seigneur suprême des Chichimèques et des Acolhuas et leur collègue à l'empire. Il reçut aussitôt les félicitations de tout le monde, chacun prenant place autour de lui, suivant son rang et sa dignité, et l'on procéda immédiatement aux fêtes et aux réjouissances accoutumées. On supprima, cependant, en raison de la jeunesse du nouveau roi, une partie des cérémonies religieuses qui avaient lieu, d'ordinaire, en cette occasion, en les réservant pour l'époque de sa majorité (1). Après avoir passé quelques jours à Mexico, Nezahualpilli, accompagné de ses deux collègues et des grands de l'empire, reprit le chemin de Tetzcuco, où son entrée fut célébrée par de nouvelles réjouissances.

(1) Id., ibid. — Torquemada ajoute que le peuple, trop peu instruit de la raison de cette suppression, fit une foule de commentaires à ce sujet ; le bruit courut même que Nezahualcoyotl n'était pas vraiment mort ; qu'il n'avait fait que disparaître comme Quetzalcohuatl et que, comme ce dernier, il reparaîtrait un jour.

Axayacatzin, qui préférait le séjour de cette capitale à la sienne, le climat de Tetzcuco étant plus favorable à sa santé, continua d'y demeurer durant la plus grande partie de la minorité de Nezahualpilli ; par ce moyen, il était sûr de conserver son influence sur ce jeune prince et sur le royaume d'Acolhuacan, tout en tenant en échec les autres fils du monarque défunt. Ichantlatohua, Xochiquetzal et Ehcahuéhué, se voyant déçus dans leurs espérances par le couronnement de leur jeune frère, s'étaient éloignés de Mexico, remplis de dépit et de douleur, sans même prendre congé des souverains, et ils restèrent assez longtemps, sans vouloir se rapprocher de celui qui était maintenant leur roi (1).

L'année même qu'Axayacatl avait envahi les territoires fertiles de Soconusco, les volcans des provinces voisines avaient fait entendre leur voix sinistre, et trois d'entre eux tremblèrent sur leurs bases (2). Les populations en furent dans l'épouvante ; elles y virent l'avant-coureur des maux prêts à fondre sur elles. En effet, trois ans après la conquête de Tehuantepec et de Coatolco, le terrible roi des Mexicains, prenant le même chemin que la première fois, redescendit des montagnes des Mixi sur les rivages de l'Océan méridional, qu'il parcourut avec la rapidité de la foudre. Il ravagea les régions magnifiques que, pour leur fertilité merveilleuse, la richesse de leurs productions et l'aménité incomparable du climat, on appelait, dès lors, du nom de Xuchiltepec (3); il s'empara tour à tour des grandes cités qui, cinquante ans plus tard, devaient devenir la proie d'Alvarado et de ses compa-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 58. — Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

(2) Torquemada, ibid. — D'après ce calcul, ces éruptions auraient eu lieu en l'année 1469.

(3) *Xuchiltepec*, aujourd'hui Sochitepeques, c'est-à-dire, dans les montagnes fleuries. Cette grande province, de l'état de Guatémala, confine à l'ouest avec le territoire de Soconusco, à l'est avec celle d'Escuintla, au nord-est avec celle de Solola, au nord avec celle de Quetzaltenango, et au sud avec l'océan Pacifique, où elle s'étend sur une longueur d'environ 32 lieues. Les Indiens, qui y sont nombreux et fort industrieux, parlent la langue quichée.

gnons, en enleva des dépouilles et des captifs sans nombre, et les laissa désolées, avant que les rois du Quiché, dont elles étaient tributaires (1), eussent pu penser à leur porter secours. Quelques semaines suffirent à cette brillante expédition : on le revit, bientôt après, rentrer victorieux dans Mexico, traînant ses prisonniers au pied des autels de Huitzilopochtli (2).

Dans l'intervalle qui s'écoula ensuite jusqu'à la guerre civile de Tlatilolco, aucun événement remarquable n'est signalé dans le règne d'Axayacatl. Les causes de cette guerre, qui se termina par la réunion définitive des deux cités de Mexico-Tenochtitlan et de Tlatilolco, sont racontées à peu près de la même manière par tous les auteurs. Le lecteur se rappellera qu'une sœur de ce prince avait été donnée en mariage à Moquihuix, prince de cette ville, en récompense des services qu'il avait rendus dans la campagne du Cuetlachtlan. Moquihuix était, après les chefs de l'empire, un des premiers seigneurs de l'Anahuac ; quoiqu'à la tête d'un état incomparablement inférieur à un grand nombre d'autres qui se reconnaissaient pour tributaires de Mexico ou d'Acolhuacan, il était indépendant. Mais, malgré la communauté de leurs intérêts, les Mexicains de Tlatilolco n'avaient cessé d'éprouver une profonde jalousie pour ceux de Tenochtitlan ; de son côté, Moquihuix, non moins ambitieux que vaillant, ne pouvait s'empêcher d'encourager ces sentiments et de déplorer souvent la condition de ses sujets qui, après avoir été si longtemps les égaux des Tenuchcas et presque leurs supérieurs, étaient réduits maintenant à n'être, pour ainsi dire, que les premiers de leurs vassaux. Oubliant le sort de son prédécesseur, Quauhtlatohua, qui avait succombé dans la lutte contre Montézuma, il travaillait, à son tour à relever les Tlatilolcas, en cherchant les moyens de supplanter

(1) C'est ce qui a pu faire croire que le conquérant était entré au cœur des royaumes guatémaliens et qu'il les avait rendus tributaires, ce dont on ne trouve aucune preuve dans l'histoire.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 58.

Axayacatl, pour se mettre à sa place. L'entreprise offrait d'immenses difficultés; le roi de Tenochtitlan n'était pas seulement un monarque puissant, il était encore le plus grand des guerriers de son époque.

Mais, en conspirant contre lui, Moquihuix savait qu'il trouverait des alliés dans un grand nombre de nations voisines, et qu'au besoin la plupart des cités riveraines des lacs uniraient leurs efforts aux siens. Toutes étaient également envieuses de la prospérité rapide des Mexicains et de la grandeur des fils d'Acamapichtli; quoiqu'elles fussent personnellement intéressées à leurs succès, qu'elles eussent participé aux dépouilles des nations étrangères et à tous les avantages dont leurs armes unies avaient doté la vallée, elles ne se trouvaient pas moins humiliées d'être aux pieds de cette ville, dont les vieillards pouvaient encore se rappeler la détresse ancienne, et il n'en était, peut-être, aucune, à l'exception de Tlacopan et de Tetzcuco, qui n'eût volontiers battu des mains à sa ruine. Moquihuix connaissait leurs sentiments; mais ne se souvenant pas, non plus, que Tlatilolco devait à sa proximité de Tenochtitlan et à l'union de son commerce avec celui des Mexicains les richesses et la gloire dont sa capitale était si fière, il mit son orgueil à la place de la félicité publique et résolut la perte de ses voisins. Avec un génie audacieux et fécond en moyens, il travailla à ourdir les trames d'une conjuration redoutable, dans laquelle il amena l'une après l'autre la plupart des villes au midi et à l'occident de l'Anahuac.

Non content de conspirer contre Axayacatl, il abusait de la manière la plus indigne de la princesse son épouse, sœur du roi, et lui faisait subir les outrages les plus humiliants (1). Elle finit

(1) Les histoires du temps sont remplies de relations curieuses à ce sujet et de légendes qui pourraient prendre place dans les Mille et une Nuits. Le Codex Chimalpopoca entre à cet égard dans des détails curieux et que nous ne pouvons donner autrement qu'en latin; nous traduirons mot à mot : « De regina vero Axayactli filia (elle était sa sœur) dicitur quod manum totam

par se plaindre à son frère des traitements injurieux de son mari; mais, quoique Axayacatzin en eût appelé plusieurs fois aux sentiments de Moquihuix, celui-ci n'y répondait que par un silence dédaigneux. C'est dans ces conjonctures que s'organisa la conjuration contre Tenochtitlan. Pour mettre à exécution ses vastes desseins, il convoqua secrètement les capitaines les plus expérimentés d'entre les Tlatilolcas, exigeant d'eux une coopération active et la maturité de leurs avis. Tous à l'unanimité applaudirent à sa résolution; mais ils ajoutèrent que le silence le plus absolu était nécessaire à la réussite d'une telle entreprise, Axayacatl et les Tenuchcas ne pouvant être vaincus qu'à la condition d'être surpris à l'improviste (1).

La princesse de Tlatilolco eut vent de ce qui se tramait; quoique mère de quatre fils qu'elle avait eus de Moquihuix, se souvenant davantage des mauvais traitements qu'elle avait essuyés et du sang qui coulait dans ses veines, que de sa qualité d'épouse, elle donna aussitôt avis de ce qu'elle savait à son frère (2). Axayacatl se défiait de Moquihuix; il prit toutes les mesures que pouvait lui suggérer la prudence et se prépara silencieusement à recevoir les Tlatilolcas. Il connaissait le nombre et la force de ses ennemis; mais il eut foi dans son propre courage et dans le destin qui n'avait cessé de veiller sur Tenochtitlan. Moquihuix, de son côté, continuait à agir, comme si le secret eût été inviolablement gardé. Tlacopan et Tetzcuco, qu'il avait fait sonder, s'étaient refusés à entendre ses plaintes; mais les villes de Chalco, de Xilotepec, de Toltitlan, de Tenayocan, de Mexicaltzinco, de

« Moquihuix in imis partibus, inter femora ejus introivisset; vox autem de « visceribus nobilis dominæ exivit, dicens : Quid scire vis? ô Moquihuixe! orbatus es jam a regno tuo; jam exstitit, jam splendori ejus finis datus est. « Tunc ad ima palatii secessit ac menstrua reginæ ibi conjecit ac de eis lu« dum accepit. Deinde omnes uxores suas denudari jussit, etc. » (Hist. Chron., ad an. VII Calli, 1473.)

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

(2) Id. ibid. — Codex Chimalp., ibid.

Huitzilopochco, de Xochimilco, de Cuitlahuac et de Mizquic lui avaient envoyé leurs émissaires, pour l'assurer qu'elles étaient disposées à concourir de toutes leurs forces à son entreprise et à prendre part à la guerre, dès qu'elle serait commencée. L'histoire ne dit rien de Tlaxcallan. Il est probable que les Tlatilolcas, qui s'étaient montrés, depuis un demi-siècle, les concurrents les plus hardis des marchands de cette république, dans les tianquiz des nations voisines, craignirent de se compromettre, en demandant son assistance dans les circonstances présentes. Ils se contentèrent de s'en ouvrir aux chefs de Huexotzincq, de Quauhpanco et de quelques autres seigneuries d'une importance secondaire; ceux-ci entrèrent avec chaleur dans les vues de Moquihuix et s'engagèrent formellement à lui fournir des secours, à sa première demande. Xiloman, seigneur de Culhuacan, brûlant de secouer le joug d'Axayacatl et concevant, peut-être, l'espoir de rendre à cette ville le rang suprême dont elle était déchue, depuis la mort d'Achitometl II, lui fit la même promesse. Comme gages de son amitié et de l'alliance qu'il contractait avec ses confédérés, le prince de Tlatilolco leur envoya à tous des présents magnifiques, en plumes, en colliers d'or et en armes d'un travail précieux.

Sur ces entrefaites, l'épouse de Moquihuix, incapable de résister plus longtemps aux outrages dont il ne cessait de l'accabler, s'enfuit de son palais et alla se réfugier avec ses enfants auprès du roi son frère. Cette conduite extraordinaire fut jugée diversement. L'opinion publique n'était pas, d'ailleurs, très-favorable à ce prince; on l'accusait tout bas d'entretenir des relations peu honnêtes avec les prêtresses de Chanticon, et d'abuser des femmes de ses officiers qu'il trouvait à sa convenance. Instruits des emportements libertins de leur maître, il ne manqua pas d'hommes sensés parmi les Tlatilolcas, pour condamner avec force les scandales de sa vie privée; mais la majorité blâma la princesse et n'éprouva pas moins de ressentiment de sa fuite que lui-même (1). L'amour-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 58.

propre national en fut profondément blessé et, dès ce jour, on commença à voir que les hostilités ne tarderaient pas à éclater. Mexicains et Tlatilolcas, après s'être mutuellement provoqués par des mots insultants, en vinrent promptement à des voies de fait. Les premières rencontres eurent lieu naturellement entre les bateliers du grand canal qui séparait les deux villes; c'est là qu'ils se pressaient dans toutes les directions, un seul pont joignant Tlatilolco à Tenochtitlan. Quelques rixes eurent lieu; mais les femmes des deux partis, qui se voyaient, chaque jour, en nombre considérable sous les portiques du grand marché, ne furent pas les dernières à y prendre part; elles se montrèrent, dès l'abord, d'un acharnement et d'une rudesse de langage incroyables (1).

Dans ces conjonctures, Moquihuix, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, fit savoir à tous ses alliés que le moment était venu d'agir. Ayant assemblé de nouveau ses conseillers, avec les guerriers investis de sa confiance, il leur rappela en termes énergiques les humiliations qu'ils avaient souffertes des Tenuchcas. Puis, retournant à l'objet de la réunion, il conclut, en disant que, quoiqu'il fût assuré de sortir victorieux de cette entreprise, en voyant la vaillance et l'intrépidité avec lesquelles tous paraissaient y avoir concouru, il craignait cependant que quelques-uns ne reculassent, en reconnaissant que c'était contre leurs propres frères qu'il fallait lutter. Sur ce discours, un vieux prêtre, nommé Poyahuitl, qui s'était montré constamment un des plus grands ennemis de Tenochtitlan et qui n'avait cessé d'exciter Moquihuix à cette guerre impie, prit la parole. Il répondit, au nom de tous, que nul des chefs présents en ce moment ne manquerait à l'appel de son seigneur; qu'au besoin tous sauraient mourir autour de lui sans hésitation, et que Moquihuix en aurait le gage dans

(1) Id., ibid. « Y de palabras se injuriaban unos á otros, en especial las « mugeres, cuia lengua es mas feroz y cruel, cuando la pasion y ira la go- « vierna y rige. »

'empressement avec lequel ils se précipiteraient les premiers au devant de leurs adversaires. Il proposa ensuite de célébrer les rites secrets de la guerre, qu'on usitait dans ces occasions solennelles, pour vouer l'ennemi à toutes les calamités les plus désastreuses, et de boire avec les guerriers présents le breuvage redoutable qui devait les lier les uns aux autres. Moquihuix remercia le vieillard de cette détermination courageuse. En conséquence, il envoya laver la pierre des sacrifices; car c'était de l'eau sanglante qui en découlait que se composait principalement ce breuvage funeste. Le prêtre en distribua à toute l'armée, en commençant par le prince, et l'on dit que, après avoir bu de cette liqueur immonde, tous se sentirent enflammés d'une telle furie de carnage, qu'il leur semblait que c'était perdre leur temps le plus précieux que d'attendre encore un moment après.

Axayacatl ne tarda pas d'être mis au courant de ce qui venait de se passer; il en apprit les particularités de la bouche même de quelques-uns des guerriers qui avaient assisté à ces rites barbares, et ils ajoutèrent qu'ils avaient juré tous ensemble d'effacer de la face de la terre le nom abhorré des Tenuchcas. Moquihuix, loin de se douter qu'il avait été trahi, continuait rapidement ses dispositions. Peu de temps après la cérémonie du breuvage sanglant, il se rendit de nuit, avec ses officiers, au rocher de Zacahuitzyo (1), voisin du temple de Toci, se faisant accompagner d'un grand nombre de guerriers tlatilolcas et de chefs alliés qu'il avait conviés dans ce dessein; il offrit en leur présence un sacrifice solennel, où tous ensemble ratifièrent de nouveau le pacte qu'ils avaient juré, de ruiner la puissance de Tenochtitlan. Ils déterminèrent le jour où la conjuration devait éclater : il fut fixé au premier de l'année suivante, c'est-à-dire après les quatre mois de vingt jours chacun qui allaient suivre, selon le calendrier mexicain, et les

(1) *Zacahuitzyo*, « colline, ajoute Torquemada, qui est voisine de Nuestra Señora de Guadalupe. »

jours intercalaires qui venaient après et qu'on regardait comme de mauvais augure (1).

Les choses étant disposées de cette manière, on immola, au dixième du mois Tecuilhuitl (2), un grand nombre de captifs au dieu Chanticon (3), au temple qu'on lui avait dédié, sous l'invocation de Cohuaxolotl (4), quelques mois auparavant, et qui avait été une des premières causes de dissentiment entre Moquihuix et Axayacatl. Le prince de Tlatilolco fit aviser ses alliés que, souhaitant de commencer le premier l'attaque, il les priait de se joindre à lui, afin de donner ensuite tous ensemble l'assaut à la cité de Tenochtitlan, dont il serait ainsi bien plus aisé de se rendre les maîtres. Xiloman, de Culhuacan, considérant les choses sous un autre point de vue, lui envoya demander, au contraire, de se tenir prêt avec ses gens, dans son palais, sans en sortir ; que lui, en arrivant, chargerait les Mexicains, pour détourner leur attention de Tlatilolco ; puis, qu'il ferait semblant de fuir devant eux, afin de les attirer hors de chez eux et qu'alors ce serait le moment pour Moquihuix de s'élancer en avant et de tomber sur leurs derrières. Le conseil était bon ; mais il flattait peu l'amour-propre des Tlatilolcas, qui le dédaignèrent au moment de l'action.

Cependant leurs alliés s'étaient armés de toutes parts, afin d'agir de concert avec eux. Toutes les villes du lac ne formaient qu'un vaste foyer de conspiration. La veille du jour fixé pour

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

(2) *Tecuilhuitl* est le nom du dernier mois de l'année Mexicaine.

(3) *Chanticon* est une divinité dont le rôle n'est exactement défini nulle part dans les livres ou manuscrits que nous avons eus sous les yeux. Voici ce qu'en dit le Codex Letellier de la bibliothèque Royale : « Chantico « ó *Quaxolotl*. Este es el primero que sacrificó despues que comió un pescado « asado, y de que el humo sé subió al cielo y que desto se enojó Tonaca- « teuctli y se le echó una maldicion y que se volviese perro, y asi llaman a « este Chantico. » (Codex Tell.-Rem., fol. 21, verso.)

(4) Dans la note précédente, ce nom est écrit *Quaxalotl*, c'est-à-dire, Mangeur, ou, peut-être, Tête de dindon. Dans Torquemada il y a *Cohuaxolotl*, c'est-à-dire, Dindon-Serpent.

l'attaque, Moquihuix distribua des armes superbes à tous les guerriers tlatilolcas, ainsi qu'à ceux de ses amis qui étaient déjà entrés dans la ville. Un grand nombre de conjurés s'y trouvaient réunis ou s'étaient répandus secrètement aux différentes issues de Tenochtitlan, tout prêts à prendre part à l'action, dès qu'elle aurait commencé. Pour lui, il se rendit ensuite en cérémonie au temple de Huitzilopochtli, qui s'élevait auprès du grand marché, et là il renouvela, avec ses officiers, les rites funestes de l'« Itzpactli » (1), ou de la boisson sanglante. Ayant prié avec ferveur le dieu de favoriser son dessein, il resta longtemps prosterné, avec ses compagnons, pleurant et gémissant devant la face de l'idole. Lorsqu'ils eurent terminé leurs dévotions, la nuit avait fui devant le jour, et la place était remplie de monde. Dans la même journée, il y eut un commencement d'hostilités. Des Mexicains ayant tué, on ignore sous quel prétexte, plusieurs personnes venues du dehors, faisant partie des alliés de Moquihuix, les Tlatilolcas accoururent aussitôt en tumulte : on en vint aux mains, et les Tenuchcas, ayant eu le dessous, reculèrent vers leur ville, emportant les cadavres de leurs morts. Des femmes qui avaient plus ou moins donné lieu à cet engagement par leurs gestes et leurs vociférations périrent dans la mêlée : quelques Mexicains étant demeurés prisonniers entre les mains de leurs rivaux furent aussitôt entraînés au temple de Tlillan et sacrifiés sur la pierre fatale.

Moquihuix, qui avait su rarement imposer des bornes à ses passions, était entré, durant cet intervalle, avec ses favoris, dans les cloîtres du temple de Chanticon, dont les filles s'occupaient, en ce moment, à travailler à des ornements destinés à cette divinité : là, choisissant celles qui étaient le plus à leur convenance, ils se livrèrent sans frein à leurs désirs brutaux, sans respect pour la sainteté du sanctuaire. Ce n'était pas la première fois que

(1) *Itzpactli*, de *itztli*, lance ou couteau d'obsidienne, et de *pactli*, breuvage, médecine.

ce prince se rendait coupable de ces attentats sacriléges ; mais une telle violation des choses les plus sacrées, à la veille de livrer bataille, scandalisa au dernier point les Tlatilolcas et leur parut du plus mauvais augure dans ce moment. Moquihuix, insensible à la crainte ou au remords, ne se retira du temple que pour se préparer à l'action, sans se mettre en peine d'attendre l'arrivée de Xilomen.

Pour ôter à ses ennemis jusqu'au moindre soupçon de la défense qu'il avait organisée dans la capitale, Axayacatzin avait, de son côté, commandé les apprêts d'une grande fête : il était venu déjà beaucoup de monde des environs de Tenochtitlan, de Tetzcuco et de la province, et tous étaient revêtus de leurs plus beaux ornements, afin d'y assister. Ignorant l'émeute qui venait d'avoir lieu à Tlatilolco, ils étaient allés se promener au marché, suivant la coutume. Le soleil était sur le point de se coucher. Dans ce moment, quatre femmes, de celles à qui l'on donnait le nom de « Cihuatetehuitl » et dont la profession était celle de sorcières, sortirent sur la place, vêtues avec beaucoup de luxe, dansant et tenant chacune à la main un balai de popoté (1). D'après leurs usages superstitieux, tous les rameaux de ces balais avaient été teints du sang qu'elles s'étaient tiré, en guise de pénitence, de la langue ou des oreilles, et elles les avaient ensuite offerts sur les autels de Huitzilopochtli ou du temple de Tlillan. Elles s'avancèrent sur le pont qui séparait les deux villes, jusqu'aux portes qui fermaient, en cet endroit, la cité de Tenochtitlan, et là elles brûlèrent leurs balais, donnant à entendre, par cette action, que c'était ainsi que les Mexicains seraient brûlés le lendemain. Aux sorcières se joignirent alors quatre filles de joie, et toutes ensemble se mirent à crier : « Mexicains ! Mexicains ! c'est « maintenant qu'il ne restera plus rien de vous autres. Notre roi

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 58. — *Popote*, mieux *popotl*, sorte de broussaille légère dont on fait encore des balais à Mexico.

« Moquihuix est prêt à vous achever et à vous ruiner, avant que « vous ayez mangé une autre fois. Nous taillerons vos chairs et « nous couperons vos corps à menu, à coups de couteaux et avec « le tranchant de nos rasoirs. »

Les Mexicains ne se sentirent pas moins irrités que surpris de ces provocations, mais ils se taisaient, comptant bien avoir, avant peu, l'explication de cette nouveauté. Dans la nuit, il y eut un grand mouvement parmi les gens de Tlatilolco ; au lever du soleil, ils commencèrent les hostilités par quelques escarmouches isolées. Les Mexicains, peu au courant encore de ce qui allait se passer, ne se pressaient pas, cependant, d'en venir aux mains. Mais enfin, ennuyés de la persistance de leurs adversaires et voyant que les attaques devenaient sérieuses, ils coururent se revêtir de leurs armes et se présentèrent courageusement au-devant de leurs assaillants.

Cependant Moquihuix était monté au sommet du grand temple. De ce lieu élevé, il commençait à animer son monde à courir sus aux Mexicains. De son côté, Axayacatl, informé que la guerre était déclarée, était sorti à la hâte à la tête des siens : la mêlée alors devint générale, on se battit de part et d'autre avec l'acharnement de véritables ennemis. Dans ce moment, Xiloman se présenta à la porte d'Acachinanco, où il avait demandé à Moquihuix de lui laisser charger les Mexicains : à son arrivée, voyant que rien de ce qui était convenu n'avait été observé par les Tlatilolcas, il dédaigna d'entrer dans la ville et se retira avec colère, tout en donnant l'ordre à ses gens de fermer les canaux, dans le dessein d'empêcher qu'il n'entrât aucun secours du dehors pour le compte d'Axayacatl. Mais ce prince s'empressa d'en faire ouvrir les portes ; les troupes qu'il avait secrètement commandé de tenir à la main entrèrent alors de tous les côtés à la fois. La journée fut extrêmement vive ; il y eut beaucoup de sang versé, mais on se sépara, sans aucun résultat de part ni d'autre. La nuit venue, les Mexicains des quartiers les plus rapprochés de Tlatilolco, voyant qu'ils n'avaient rien gagné sur l'ennemi, désemparèrent leurs

maisons, auxquelles ils mirent le feu en sortant ; mais ils ne purent les quitter assez promptement, pour empêcher les Tlatilolcas de leur enlever une vingtaine de soldats qu'il traînèrent immédiatement aux autels de Huitzilopochtli, où ils furent immolés à la lueur des flambeaux (1).

Moquihuix et Axayacatl passèrent toute la nuit à s'observer, dans des transes également cruelles. A minuit, les habitants de Quauhtitlan, qui avaient appris le péril de Tenochtitlan, entrèrent dans la cité, en files nombreuses, par la chaussée de Chapultepec. Les officiers d'Axayacatl les reçurent au quartier de Tezocaltitlan et les amenèrent de là au temple de Mixcohuatl; on leur donna abondamment à boire et à manger sous les portiques sacrés, et on leur distribua des habits et des armes. Assez longtemps avant l'aurore, ils recommencèrent le combat. Pendant que les uns gagnaient par terre les abords du marché de Tlatilolco, d'autres, ramant silencieusement, y pénétraient par les canaux (2). Les Tlatilolcas étaient sur leurs gardes ; en apercevant l'ennemi, ils se lancèrent en avant et les chargèrent avec impétuosité. Mais ils ne tardèrent pas à sentir la supériorité de leurs adversaires; abandonnés par le prince de Culhuacan et les alliés qu'amenait Xiloman, ils se virent peu à peu obligés de céder le terrain aux Mexicains, à qui les secours continuaient, d'ailleurs, à arriver de toutes parts. Au lever du soleil, ceux-ci, reconnaissant leur avantage, redoublèrent leurs efforts. Par ordre d'Axayacatl, des troupes fraîches allèrent alors se saisir des diverses chaussées qui entraient à Tlatilolco, fermant ainsi toutes les issues par où l'ennemi aurait pu recevoir des renforts ; l'extrémité de la grande digue fut confiée à la valeur d'un brave officier du nom d'Atzacualco (3); il donna la chaussée de Tepeyacac à garder à Cohuatzin et plaça

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 58.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1473.
(3) Ce nom est aussi celui d'un quartier de Mexico; ne serait-il pas donné par erreur à cet officier?

à la porte de Quepopan (1) ses propres frères Tizoc et Ahuitzotl; Tlilpotoncatzin, Xippolli, Totomatzin, Tzontemoc, Tenamatl et une foule d'autres capitaines des plus illustres de l'armée mexicaine, s'y rendirent avec eux. Quepopan était l'endroit où les deux villes étaient le plus rapprochées et dont la défense, conséquemment, était plus importante.

Les Tlatilolcas se trouvaient ainsi enveloppés de toutes parts; malgré leur courage, leur nombre ne suffisait pas à garder tant de points à la fois. Moquihuix, du haut du grand temple, s'efforçait en vain de les animer de la voix et du geste; ils pliaient partout devant l'impétuosité mexicaine, tournant leur indignation contre leur prince dont l'orgueil et l'inconduite leur avaient attiré cette guerre désastreuse. Les gens du commerce, qui prévoyaient déjà tout ce qu'ils allaient perdre par leur défaite, n'étaient pas les moins animés contre lui. Les plus lâches ou les plus timides, surtout parmi les vieillards, les femmes ou les enfants, commencèrent à se jeter à l'eau, en cherchant à se sauver à l'abri des joncs et des roseaux du lac. Les Mexicains, au contraire, encouragés par les secours qu'ils avaient reçus de divers côtés, s'élancèrent à l'assaut du grand temple, dont la vaste enceinte était encore remplie d'une multitude de guerriers. La défense devint promptement impossible. Les assiégés, s'y trouvant sans ressources contre un ennemi puissant, maudissaient la folie de leur seigneur: « Débauché, sale efféminé, lui criaient-ils, descends donc et prends « les armes; il est indigne d'un homme de regarder de là haut le « combat dont nous sommes occupés ici. Descends, sinon nous « monterons nous-mêmes et nous te jetterons en bas pour te punir « de nous avoir entraînés à nous battre contre nos frères (2). »

Ce n'était, néanmoins, pas le courage qui manquait à Moquihuix: sa place était bien celle qu'il occupait et qui convenait à un

(1) *Quepopan*, actuellement la paroisse de *Santa-Maria la Redonda*.
(2) Torquemada, ib. ut sup.

général pour diriger les mouvements de son armée, sans s'exposer inutilement. Mais déjà les Mexicains avaient commencé à escalader le teocalli. Le prince de Tlatilolco, voyant son péril, se défendait courageusement contre ceux qui cherchaient à le prendre. Enfin un officier du nom de Quetzalhua le saisit à la poitrine et, luttant corps à corps avec lui, l'envoya rouler du haut en bas des degrés de la pyramide. On l'emporta mourant aux pieds d'Axayacatl jusqu'au quartier de Copolco; le roi des Mexicains lui ouvrit aussitôt la poitrine et en arracha le cœur de sa propre main. Dans ce moment, les troupes de Cuitlahuac, de Mizquic, de Mexicaltzinco et de Huitzilopochco arrivaient pour prendre part à l'action; mais, en apprenant ce qui venait de se passer et voyant, avec la mort de Moquihuix, que tout espoir était perdu pour les Tlatilolcas, elles s'empressèrent de rebrousser chemin et de rentrer dans leurs villes respectives. Ainsi avorta cette guerre civile qui, pendant quelque temps, menaça non-seulement la puissance d'Axayacatl, mais l'existence même de Tenochtitlan. Tlatilolco fut abandonné au pillage pendant plusieurs jours; les demeures de ses princes et de ses marchands, regardés alors comme les plus riches du Mexique, furent saccagées par une populace insolente et un grand nombre de ses citoyens périrent sous les coups des Mexicains, dans le premier élan de leur fureur. Le reste fut épargné; les officiers d'Axayacatl allèrent eux-mêmes chercher les vieillards, les enfants et les femmes, qui s'étaient enfoncés dans le marécage pour échapper à la mort. Mais, pour se venger des quolibets insultants des sorcières de Tlatilolco, ils crièrent aux dernières : « Femmes, avant de sortir de l'eau, montrez-nous « votre obéissance, en imitant le cri des dindons et des autres oiseaux du lac. » Les plus vieilles se mirent aussitôt à coasser comme des grenouilles et les plus jeunes comme les habitants ailés des eaux, « de telle sorte, ajoute le chroniqueur (1), que l'on

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 16.

eût dit que les marais étaient réellement remplis d'oiseaux. »

Outre le tribut auquel les Tlatilolcas furent alors assujettis, on les condamna à fournir à perpétuité des ouvriers pour la réparation du temple de Huitznahuac, chaque fois qu'on les requerrait. La cité, qui, jusqu'alors, avait joui d'une indépendance politique entière, perdit ses priviléges et fut incorporée définitivement à Mexico : son territoire et ses domaines furent confisqués au profit de l'état; son temple principal, dédié à Huitzilopochtli, fut démoli, et le palais de ses princes servit à des usages vulgaires. A la vérité, elle continua d'être régie par des gouverneurs particuliers, choisis dans son sein, mais sous l'autorité absolue des rois de Tenochtitlan, dont elle devint vassale.

Dès que la paix eut été rétablie, et que toutes les traces de la sédition eurent disparu, Axayacatl songea à faire justice de tous ceux qu'on soupçonnait d'avoir été, avec Moquihuix, les principaux moteurs de la conjuration. Les plus grands seigneurs de Tlatilolco y étaient impliqués; mais, comme la plupart avaient péri durant l'attaque, il fit grâce à tous, à l'exception d'Ehcatzitzimitl et du prêtre Poyahuitl, dont il a été question plus haut : ils furent suppliciés l'un et l'autre au milieu du grand marché. Il fit mourir vers le même temps Cihuanenemitl et Tlatolatl, seigneurs de deux des quartiers de Cuitlahuac, ainsi que Quauhyacatl, de Huitzilopochco (1). Le plus puissant de tous était Xiloman; mais il l'était trop pour être traité comme un criminel ordinaire. Après l'avoir laissé quelque temps tranquille, le roi de Mexico envoya des assassins qui le tuèrent inopinément dans son palais, avec vingt des principaux seigneurs de Culhuacan. Ses domaines furent réunis à ceux de la couronne, et deux intendants en furent chargés (2). Cette ville n'eut plus, dès lors, que de simples gouverneurs qui l'administrèrent directement au nom du roi. (An VII Calli, 1473.)

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 51.
(2) Codex Chimalp., ibid. ut sup. —Torquemada, ibid.

Un châtiment si rigoureux épouvanta toute la noblesse du royaume, et, depuis cette époque, elle ne cessa de se montrer soumise à ses chefs. Il restait cependant encore un coupable, qu'Axayacatl ne souhaitait pas moins de punir ; c'était Xihuiltemoc, seigneur de Xochimilco, à qui il avait, peut-être, à reprocher de n'être pas arrivé à temps, avec les autres villes de la vallée, auxquelles il avait demandé des renforts pour agir contre Tlatilolco. Xihuiltemoc était aussi vaillant capitaine qu'il était renommé pour son habileté au « Tlachtli, » ou jeu de ballon ; ce fut une des causes de sa perte. Pour célébrer dignement les heureux succès qu'il venait d'obtenir, Axayacatl ordonna des fêtes splendides où le seigneur de Xochimilco se présenta comme les autres, pour faire sa cour au roi et le complimenter de sa victoire. Le Tlachtli faisait partie ordinairement des cérémonies publiques et des divertissements royaux : Axayacatl y avait de grandes prétentions ; soit par un motif d'amour-propre personnel, soit qu'il cherchât l'occasion d'attirer Xihuiltemoc dans un piége, il lui proposa de jouer une partie contre lui. Celui-ci s'efforça longtemps de s'excuser. Il comprenait trop bien le danger auquel il s'exposait : s'il gagnait, il excitait le dépit et enflammait l'orgueil du monarque ; si, au contraire, il la lui laissait gagner, il y avait tout à craindre de blesser la susceptibilité du roi, qui savait trop bien à quelle forte partie il avait à faire (1).

Vivement pressé, cependant, il finit par se rendre. Axayacatl, voulant, sans doute à dessein, risquer un grand coup, joua pour un an le marché et le revenu du lac de Mexico contre ceux de la ville de Xochimilco (2). Xihuiltemoc accepta l'enjeu, quoiqu'il prévît bien quelles en seraient les conséquences, et le gagna facilement. Le roi dissimula son ressentiment sous une apparence de gaieté : « Voilà Xihuiltemoc roi de Mexico pour un an, s'écria-

(1) Ixtlilxochitl, ibid., cap. 53.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 59.

« t-il en riant. puisqu'il va en percevoir les droits. » Les seigneurs qui étaient présents montrèrent leur colère contre ce joueur habile. Mais celui-ci, entrevoyant le péril, répondit aussitôt avec sagacité : « Seigneur, vous êtes mon souverain pour toujours; ce « ne sont pas les revenus royaux que je viens de gagner, mais « bien vos faveurs, puisque vous m'avez fait l'honneur de me « laisser réussir, en jouant contre mon roi, et quoiqu'il puisse en « advenir, la ville de Xochimilco est toujours vôtre, puisque c'est « de Votre Altesse que je la tiens en fief. » Mais Axayacatl, outré de dépit, ne pensait plus qu'aux moyens de tirer vengeance de son adversaire : « J'ai perdu, reprit-il, et, en bon perdant, je dois « payer. Prends l'enjeu et l'emporte pour un an ; fais donc du « lac et du marché ce que tu jugeras à propos. »

En disant ces paroles, il le congédia et rentra dans son palais. Convoquant immédiatement les principaux membres du conseil, il s'écria : « Xihuiltemoc m'a gagné la ville et le lac, que vous en « semble? Il en est le seigneur pour un an ; c'est donc à lui que « vous transmettrez toutes les affaires qui y ont rapport et de lui « que vous recevrez vos ordres. » Tous, à l'unanimité, protestèrent contre une pareille décision; ils ajoutèrent qu'il était peu convenable que Xihuiltemoc eût à commander à la place de leur souverain et qu'ils trouveraient bien vite les moyens d'y mettre un terme. Quelques jours après, s'étant rendus à Xochimilco, ils firent inviter Xihuiltemoc à un festin, chez le seigneur du quartier de Tecpan, l'un des trois de cette ville ; mais à son arrivée, comme il recevait les salutations de tout le monde, ils lui jetèrent au cou une guirlande de fleurs, tressée autour d'une corde avec un nœud coulant et l'étranglèrent. La plupart de ses parents et de ses amis furent ensuite mis à mort, et c'est ainsi qu'Axayacatl se libéra de sa dette.

L'année suivante, toutes les forces de l'empire, commandées par les trois souverains en personne, envahirent la province des Matlatzincas qui s'étendait entre les frontières occidentales de

l'Anahuac et celles du Michoacan. Étendue sur la croupe des Cordillières, cette région, une des plus fertiles de ces contrées, avait fait partie anciennement des domaines du royaume de Tollan ; elle comprenait la plus grande partie de la vallée même de Xocotitlan avec celles qui dépendent du territoire de Toluca, jusqu'aux montagnes des Tlahuicas et de Tlachco, au sud-est. Ses villes principales étaient Xiquipilco, Xocotitlan (1), Xilotepec, Teotenanco, Tlacotepec, Calimaya, Amatepec et Tolucan; chacune avait son chef qui la régissait féodalement, sous la suzeraineté du roi Chimalteuctli, lequel avait sa résidence dans la dernière. Les Matlatzincas avaient jusque-là vécu dans une indépendance parfaite des états environnants, et l'on s'explique difficilement comment, étant si rapprochés de Mexico, les souverains de cette ville n'eussent pas encore tenté de les soumettre à leur autorité : il est vrai que les productions des vallées de Matlatzinco n'avaient guère de quoi tenter leur cupidité, quand il restait tant de riches royaumes à conquérir au midi et au levant ; mais il y a tout lieu de croire aussi que la bonne intelligence qui n'avait cessé de régner entre eux et les Tarasques avait été la principale barrière à l'ambition mexicaine.

Le lecteur peut se rappeler comment les états du Michoacan, après avoir été partagés en trois royaumes, comme ceux de l'Anahuac, avaient été réunis en dernier lieu sous une seule couronne, dont le chef résidait à Tzintzontzan, aux bords du lac de Patzcuaro. Ce chef était alors Ziziz-Pandacuaré, prince habile et ambitieux, non moins que les rois de la race d'Acamapichtli. Après avoir achevé de conquérir les provinces tarasques, auparavant indépendantes, il avait porté ses armes dans les riches contrées qui s'étendent au sud du fleuve Mexcala et de ses affluents, avait soumis au tribut les princes de Zacatollan, et, continuant sa marche victo-

(1) *Xocotitlan* était le nom ancien de la vallée où était situé Tollan, aujourd'hui Tula ; mais il y avait aussi une ville de ce nom au sud-ouest de cette vallée.

rieuse le long des rivages de l'océan Pacifique, avait réduit à sa domination le royaume de Coliman à l'ouest, et obligé la plupart des tlataonis de Xalixco et de Tonalan à lui payer tribut. Enflé de ses succès et désireux peut-être de se mesurer avec les Mexicains, dont la gloire n'était que trop bien faite pour exciter sa jalousie, il s'attaqua d'abord à ses propres alliés et voulut assujettir les seigneuries des Matlatzincas qui le séparaient de l'Anahuac. Sous un prétexte ou un autre, il pénétra dans la vallée de Xocotitlan, avec l'intention de surprendre la ville de ce nom. Le roi de Tolucan, indigné de cette agression, marcha aussitôt contre lui et, dans une bataille sanglante, lui tua au delà de seize mille hommes. Ziziz-Pandacuaré, instruit par ce désastre, recula sur ses frontières; mais il n'en continua pas moins à mener, de temps en temps, ses troupes contre Matlatzinco, afin d'y prendre des captifs pour les autels de la déesse Xaratanga, et, pendant plusieurs années, toutes relations d'amitié se trouvèrent totalement rompues entre le roi de Tolucan et celui des Tarasques (1).

Ces choses se passaient au commencement du règne d'Axayacatl. Aucun moment ne pouvait être plus favorable à l'invasion mexicaine. Une querelle entre le fils du roi Chimalteuctli et celui du seigneur de Tenantzinco en fut le prétexte. Ce dernier, ne pouvant obtenir satisfaction de son suzerain, alla se présenter à Mexico et invoqua contre son adversaire le secours des chefs de l'empire. Ils s'empressèrent d'obtempérer à sa demande. Ils franchirent la frontière par le pont du Cuapanoayan et, ayant fait de Tenantzinco une place de réserve, ils parcoururent toute la contrée, qu'ils ravagèrent d'un bout à l'autre, en faisant un grand nombre de prisonniers (2). Ce n'était pas une petite tâche pour Axayacatl de soumettre ces belles vallées; le froid y était d'une

(1) Relacion de las ceremonias y poblacion y gubernacion de los Indios de la prov. de Mechuacan, etc.

(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 47.

extrême rigueur (1), et les escarpements des montagnes présentaient, en bien des lieux, des obstacles presque insurmontables Cette fois, au lieu d'envoyer les captifs pour les immoler à Mexico, on s'en servit pour repeupler la ville de Xalatlauhco (2). Durant cette campagne, eut lieu le fameux tremblement de terre que les chronistes mexicains regardent comme un des grands événements du règne d'Axayacatl; les secousses furent si formidables, que non-seulement il ruina une multitude d'édifices, mais, en beaucoup d'endroits, même, des portions entières de montagnes se détachèrent de leurs cimes et roulèrent dans les plaines inférieures, entraînant les rocs et les forêts déracinées (3).

La guerre n'en continua pas moins à déployer ses fureurs contre les habitants des belles vallées de Matlatzinco. Après avoir ravagé Calimaya et brûlé le temple de Coltzin (4), qui faisait le principal ornement de cette ville, les troupes impériales s'emparèrent de celles de Tepemaxalco, de Tlacotempan et de Tzinacantepec, qui cédèrent l'une après l'autre à leurs armes victorieuses. Tlacotepec, Tolucan et Xiquipilco résistaient encore. Xiquipilco était la plus forte place de toute la contrée. C'est là que les Matlatzincas avaient renfermé leurs plus vaillants guerriers. Dans la bataille qui se livra dans ses environs, Axayacatl courut les plus grands dangers. Tlilcuetzpalin, qui en était seigneur, était renommé comme un des premiers capitaines de son époque; attaqué à l'improviste par le monarque mexicain, il allait périr sous ses coups, sans le secours de deux de ses officiers, Itzcuicuani et Tlamaca, qui accoururent à sa défense. Dans cet instant, le roi de Tolucan, arrivait avec un corps de réserve considérable. Ses soldats, re-

(1) La ville de Toluca, ancienne capitale des Matlatzincas, est élevée de plus de dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 59.

(3) D'après Torquemada, ce tremblement de terre aurait eu lieu en 1474; le Codex Letellier en place un à l'année 1480.

(4) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 48.

connaissant Axayacatl, jetèrent des cris de triomphe, firent résonner leurs tambours et placèrent leurs panaches sur leurs têtes. Ils chargèrent ensuite les Mexicains avec tant d'ardeur, qu'ils les firent reculer remplis d'épouvante.

Axayacatl venait de renverser les deux défenseurs de Tlilcuetzpalin. Celui-ci, à son tour, le frappa à la cuisse avec tant de force qu'il lui fit plier les genoux. Son casque, orné d'un oiseau d'or aux plumes de « tlauhquechol, » roula dans un fossé voisin, couvert d'aloès, où une vieille femme le ramassa en poussant des cris de joie. Les Mexicains, inquiets de leur roi, le cherchaient partout. Quetzalmamal, général des troupes acolhuas, le découvrit le premier, se roulant dans la poussière avec son ennemi, avec qui il luttait corps à corps. « Comment t'appelles-tu? dit le roi à son « ennemi, en voyant arriver les siens, car ton nom passera dé« sormais pour celui d'un vaillant guerrier. — Je m'appelle Tlil« cuetzpalin, répondit-il. — Eh bien! si tu sors vainqueur, Mexico« Tenochtitlan appartiendra à ta nation. » Mais déjà les Acolhuas et les Mexicains les entouraient; ils se précipitèrent sur les combattants, et Axayacatl se vit aussitôt délivré. Tlilcuetzpalin fut fait prisonnier avec un grand nombre d'autres chefs également illustres, et Xiquipilco se rendit au vainqueur. Tolucan lui ouvrit bientôt ses portes, et l'on y transporta le roi de Mexico, afin qu'il pût s'y reposer des coups qu'il avait reçus. Il guérit de sa blessure, mais il demeura boiteux le reste de ses jours. Les trois rois se partagèrent ensuite les terres du pays conquis et en donnèrent à tous les guerriers qui s'étaient distingués durant la campagne, en récompense de leurs services (1).

La conquête de Matlatzinco était trop importante pour n'être pas dignement célébrée à Mexico. A leur retour, les troupes victorieuses trouvèrent des arcs de verdure érigés depuis Chapultepec jusqu'à l'entrée de la ville : la route était parsemée de fleurs,

(1) Id., ibid. — Torquemada, ibid. ut sup.

et, du moment où l'on aperçut les premières colonnes de l'armée du haut du grand temple, les tambours sacrés, les trompettes et les conques marines résonnèrent de toutes parts avec des accents de triomphe. Le sénat, accompagné d'une foule de seigneurs, sortit à la rencontre du roi jusqu'à Chapultepec, où un banquet était préparé dans un salon de bambous tressés de guirlandes et de branchages : des brasiers remplis de parfums répandaient, à l'entrée, une fumée odorante ; c'est là qu'Axayacatl reçut, avec les compliments des anciens, des présents de toute espèce, en or, en pierreries et en vêtements ou meubles précieux. Ils entrèrent ensuite dans la capitale et marchèrent, avec le cérémonial accoutumé, au temple de Huitzilopochtli. Le roi, s'étant prosterné, se tira du sang des oreilles, des cuisses et des jambes et en frotta les pieds de l'idole, qu'il encensa ensuite. Peu de jours après, les captifs furent immolés sur les autels du dieu de la guerre : on n'en excepta que Tlilcuetzpalin et quelques autres des plus illustres, qui furent réservés pour une occasion plus solennelle. A peu de temps de là, Axayacatl réunit, avec ses deux collègues, tous les grands de l'empire dans un festin destiné à célébrer leur commune victoire ; il y fit venir toutes ses femmes, et, après leur avoir donné en spectacle le seigneur de Xiquipilco et ses braves compagnons d'armes, il les fit mourir devant tout le monde.

L'année suivante ayant été signalée par une éclipse de soleil, les Mexicains en augurèrent de nouveau qu'elle ne s'écoulerait pas sans être témoin de quelque désastre. Les Matlatzincas, peu accoutumés à supporter le joug de l'étranger, venaient de se révolter (1) ; bien convaincus qu'Axayacatl tenterait de nouveaux efforts pour les ramener sous sa domination, ils s'étaient réconciliés avec les Tarasques et leur avaient demandé le secours de leurs armes. Ziziz-Pandacuaré, heureux de trouver une occasion de réparer l'échec qu'il avait reçu d'eux, quelques années

(1) Torquemada, ibid. — Alv. Tesozomoc, Cronica Mexicana, cap. 51.

auparavant, s'empressa d'accueillir les envoyés du roi de Tolucan, et lui promit de coopérer vigoureusement à repousser les Mexicains, dès qu'ils auraient reparu sur son territoire. Ils ne tardèrent pas à s'y montrer : trente mille combattants, recrutés parmi les vieux guerriers des trois royaumes, gravirent rapidement les hautes montagnes de Matlatzinco et se présentèrent aux portes de Xiquipilco, avant même que les soldats du Michoacan se fussent mis en mouvement vers leurs frontières. Malgré sa résistance, cette ville se vit bientôt forcée de capituler de nouveau : les généraux d'Axayacatl se contentèrent d'y laisser provisoirement une garnison suffisante, et, se conformant aux ordres du monarque, ils s'avancèrent à grands pas sur le Michoacan, sans donner aux Tarasques le temps de passer de leur côté. Ils arrivèrent devant Tangimaroa (1) sans rencontrer aucune résistance : cette ville était une des places les plus fortes du royaume, dont elle couvrait les frontières de ce côté. Ses habitants, saisis à l'improviste, n'eurent pas même le loisir de se mettre en défense. Les Mexicains y entrèrent l'épée à la main, massacrant tout ce qui se présentait devant eux : ceux qui purent échapper s'enfuirent dans les montagnes voisines; Tangimaroa fut abandonné au pillage et ensuite livré aux flammes (2).

La nouvelle de ce désastre arriva à Tzintzontzan avec celle du retour des Mexicains parmi les Matlatzincas. L'armée tarasque était prête; elle se mit aussitôt en marche. Ses soldats, de la même race que les Aztèques, avaient une réputation militaire non moins méritée que leurs ennemis : c'était la première fois qu'ils allaient se trouver en présence. La vue des ruines fumantes de Tangimaroa, sous lesquelles les troupes d'Axayacatl étaient encore campées, redoubla leur ardeur avec leur colère. Au point du jour, les conques marines donnèrent le signal de

(1) Relacion de las ceremonias y ritos, etc. — *Tangimaroa* est le nom tarasque de *Tlaximaloyan*, dont il est question dans l'histoire toltèque.

(2) Ibid. — Alv. Tezozomoc, Cronica, etc., cap. 52.

l'attaque : les deux armées se chargèrent avec fureur, en poussant des cris effroyables. Les Mexicains eurent d'abord l'avantage ; mais de nouveaux renforts qui venaient incessamment grossir les rangs des Tarasques ne tardèrent pas à les mettre en désordre. Les généraux d'Axayacatl, reconnaissant leur infériorité, battirent en retraite sur la vallée de Tolucan, où ils furent poursuivis sans relâche par leurs redoutables ennemis. La nuit mit fin à cette bataille, dont l'issue fut désastreuse pour l'empire : il y perdit un grand nombre de guerriers illustres, et une multitude de captifs acolhuas et mexicains allèrent à Patzcuaro et à Tzintzontzan orner le triomphe de Ziziz-Pandacuaré, au pied des autels de Xaratanga.

Après quelques autres combats de peu d'importance, les Tarasques, effrayés peut-être de la peste qui venait d'éclater dans la ville de Xiquipilco et dans les vallées voisines, se retirèrent sur leurs propres frontières, laissant ainsi les Mexicains maîtres absolus de la province des Matlatzincas. Une sorte de trêve tacite entre les deux nations en fut naturellement la conséquence. Profitant de ces dispositions, Mozauhqui, qui venait d'être envoyé sur le théâtre de la guerre avec des troupes fraîches, releva en peu de temps la gloire du nom mexicain dans ces froides régions : il reconquit, l'une après l'autre, toutes les vallées révoltées, et le royaume de Tolucan, abandonné à ses propres forces, se trouva dès lors annexé pour toujours à la couronne d'Axayacatl (1). Il y eut encore plus d'une tentative pour secouer son joug ; mais elles ne servirent qu'à en accroître la pesanteur. En récompense de ses services, Mozauhqui reçut, quelque temps après, la seigneurie de Xalatlauhco, qui avait été une des premières conquises dans ce pays.

Axayacatl, admirant la valeur des Matlatzincas et attribuant

(1) Codex Letellier (Tell. Rem.), fol. 38. Codex Chimalp. Hist. Chronol., ad an. XII Tochtli, 1478.

superstitieusement leur héroïsme à la vertu de leurs divinités (1), transporta à Mexico les deux principales, Tlamatzincat, auquel il éleva une chapelle dans l'enceinte du grand temple, et Mixcohuatl, surnommé Coltzin, dont il plaça l'idole dans le Mixcateopan, que Montézuma avait dédié aux reliques de ce héros. Cette capitale s'enrichit encore, vers le même temps, d'un Tlaquimilolli, ou Enveloppe sacrée, de Camaxtli, qui fut enlevé du temple de Chiquauhtzinco (2), auprès de la ville de Huexotzinco, et placé probablement dans le sanctuaire de Coatlan. C'est ainsi que Tenochtitlan, en accumulant dans son sein les divinités des nations étrangères, formait la cour de Huitzilopochtli et devenait le panthéon de l'Anahuac, que la main rapace de l'Espagnol n'allait pas tarder de ruiner à jamais. (An XII Tochtli, 1478.)

Axayacatl mourut en 1481, après un règne glorieux de douze ans (3). Politique aussi habile que guerrier éprouvé, ce prince parvint non-seulement à étendre le territoire de l'empire, ainsi que ses prédécesseurs; mais il sut, par sa fermeté, dompter les mouvements intérieurs et mettre un frein aux velléités d'indépendance de la noblesse, toujours disposée à regimber (4). Il acheva prématurément ses jours pour avoir, comme Nezahualcoyotl, voulu posséder un trop grand nombre de concubines. Entre les enfants que laissait Axayacatzin, on distingue surtout Cuitlahuatzin et Montézuma, deuxième du nom, qui lui succédèrent au trône de Mexico; Macuilmalinal, à qui, par sa qualité d'aîné de ses fils légitimes, aurait dû échoir l'empire; Tlacahuepantzin, Metzin, Matlatzincatl, Pinahuitl; et une fille qui, étant devenue l'épouse de Nezahualpilli, fut exécutée ensuite pour cause d'adultère (5).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 59.

(2) Codex Chimalp., ibid., ad an. XI Acatl, 1477.

(3) Ixtlilxochitl lui en donne quatorze. Nous suivons la chronologie du Codex Chimalpopoca, établie année par année et qui paraît être la plus exacte. — Vetancurt place sa mort au 21 octobre 1481.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 59.

(5) Ixtlilxochitl distingue, en outre, parmi les fils d'Axayacatl, Tezozomoc,

A la suite des funérailles d'Axayacatl, son frère aîné Chalchiutonac, plus connu sous le nom de Tizoc ou Tizocicatzin (1), fut solennellement proclamé roi des Mexicains; il reçut le serment de ses vassaux avec le même cérémonial que ses prédécesseurs, et son frère cadet Ahuitzotl le remplaça dans sa charge de Tlacochcalcatl ou généralissime des troupes du royaume (2).

Nezahualpilli, ayant passé les premières années de son adolescence, avait commencé de bonne heure à prendre en main la direction des affaires de son royaume. Sous les auspices d'Axayacatl et sous la tutelle de son frère Acapipiol, il était parvenu à comprimer les dispositions malveillantes de ses autres frères, et sa prudence, non moins que sa générosité, finit même par se les attacher plus tard entièrement. Le prince Acxoquentzin, qui avait eu le plus de part à la conquête de la province de Chalco, voyant sa modération, alla lui demander la récompense des services qu'il avait rendus au roi son père, qui ne lui avait rien donné avant sa mort, à cause de sa jeunesse. Nezahualpilli écouta avec attention la demande de son frère. Sans donner ensuite le temps à Acapipiol de répondre à sa place, ayant fait appeler un architecte, il lui ordonna d'aller prendre les dimensions et les plans du palais du dernier prince de Chalco et de les lui rapporter dans le plus bref délai. A son retour, il lui commanda d'en bâtir un autre exactement semblable pour Acxoquentzin, et lui désigna, à cet effet, une localité des plus convenables dans la ville de Tetzcuco. Il ajouta à cette faveur plusieurs villages et des terres considérables dans la province de Chalco, dont il lui céda le domaine. A dater de ce moment, Nezahualpilli commença à gou-

père de Don Diego Huauitzin Ixtlilcuechahuac, seigneur de Tula; Matlaltzincatl, Cecepactic et Teyolpachoz, dont on parle, plus ou moins, dans les histoires.

(1) Tizoc signifie le Percé, le Troué, nom qui fait allusion au percement du cartilage du nez, commun à tous les princes de cette époque. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 60.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 54.

verner par lui-même, et ce fut avec tant de sagesse, que tout le monde en était dans l'étonnement. Il continua ainsi pendant toute la durée de son règne ; jamais il ne cessa, néanmoins, d'écouter avec déférence les avis de son frère Acapipiol et de s'éclairer auprès des autres seigneurs composant son conseil (1).

Ainsi que son père Nezahualcoyotl, Nezahualpilli se sentait, par ses inclinations, porté bien plus aux soins pacifiques de l'administration de ses états qu'aux entreprises éclatantes de la guerre. Mais, roi d'un peuple guerrier et entouré de nations belliqueuses, il sentait la nécessité de se montrer sur un champ de bataille, afin d'obtenir toute la confiance de ses sujets et d'imposer avec plus d'autorité à ses frères. Son extrême jeunesse ne lui avait permis jusque-là de prendre part personnellement à aucune guerre, à l'exception de celle de Matlatzinco, où Axayacatl l'avait emmené, encore enfant. Il s'en plaignait souvent devant ses amis ; en attendant, il s'exerçait chaque jour au maniement des armes et à la vie rude des camps. Quelques-uns de ses frères, étant un jour entrés chez lui de grand matin, avec d'autres seigneurs, le trouvèrent couché par terre, couvert d'un manteau grossier, comme le dernier de ses serviteurs. L'un d'eux, le prenant pour un page, le repoussa du pied, en lui reprochant sa négligence. Mais, reconnaissant aussitôt la personne du roi, il le releva, en lui demandant pardon avec humilité. Ils le placèrent ensuite sur son trône, et, après l'avoir entretenu des affaires publiques, ils commencèrent à lui faire des représentations, lui disant que ses sujets étaient mécontents de ne l'avoir pas encore aperçu à la tête de ses armées, et que, quand ils allaient en guerre avec les Mexicains et les Tépanèques, ceux-ci prenaient l'habitude de se moquer des Acolhuas, disant qu'ils n'avaient pour roi qu'un blanc-bec efféminé. « Les ornements que nous portons sur la tête, « aux oreilles et au nez, nos colliers de pierreries, les sandales

(1) Id., ibid., chap. 62.

« d'or et les bijoux que nous avons aux pieds, les riches man-
« teaux qui nous couvrent, nous les avons gagnés, ajoutèrent-ils,
« par nos exploits, et nous nous sommes rendus dignes des biens
« et des honneurs que nous possédons (1). »

Nezahualpilli ne laissa pas d'être blessé de ces paroles; il leur répondit d'un air sévère qu'il les remerciait du soin qu'ils prenaient de son honneur, et que, s'il n'avait encore assisté à aucune bataille, il était facile de voir que son âge seul l'en avait empêché; qu'il espérait, cependant, que le Dieu créateur de toutes choses lui donnerait promptement assez de force et de courage pour leur éviter, à l'avenir, de pareils affronts, et qu'en conséquence il assisterait en personne à l'expédition que l'on préparait en ce moment contre les provinces du nord-est. Quant à eux qui se vantaient d'avoir gagné si justement les biens dont ils jouissaient, il leur promettait de les leur conserver, tels qu'ils leur avaient été donnés, ajoutant même qu'il saurait les augmenter, s'ils se conduisaient comme des sujets loyaux, sans oublier les dernières paroles de leur père mourant.

Ayant écouté humblement ce discours, les princes se retirèrent tête baissée et allèrent communiquer aux autres les ordres du jeune roi. Ils étaient, en effet, le prélude d'une campagne contre le Cuextlan, destinée à réparer les échecs que la couronne de Tetzcuco avait reçus de ce côté, vers l'époque de la mort de Montézuma Ier. Les provinces de cette région, qui avaient profité naguère de l'émeute de Tzompanco pour se soulever contre Nezahualcoyotl, étaient restées, depuis lors, dans un état d'hostilité continuel contre les Acolhuas. La mort de ce prince, suivie bientôt de la guerre de Tlatilolco et de la conquête des Matlatzincas, avait empêché les chefs de l'empire de porter leur attention de ce côté, durant la minorité de Nezahualpilli : mais le temps était venu de laver les affronts faits à sa puissance; et, à sa sollici-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 55.

tation, toutes les forces des trois royaumes avaient été convoquées pour marcher sur les contrées du nord-est. Les trois souverains de l'Anahuac sortirent en personne, à la tête de leurs troupes, dans la direction de Tollantzinco. Les Othomis d'Izquimilpan et d'Otempan formaient l'avant-garde ; ils ouvrirent le chemin, et, le gros de l'armée étant arrivé à Atotonilco (1), ils furent les premiers à s'engager dans les montagnes de Metztitlan qui servaient de frontières aux nations rebelles.

A la suite de quelques combats de peu d'importance, on finit par rencontrer les masses ennemies sur les bords du fleuve Quetzalatl (2); c'est là qu'on leur livra bataille. Ils s'enfuirent au premier choc, laissant le pays ouvert aux Mexicains et aux Acolhuas. Ceux-ci, poursuivant le cours de leurs succès, ramenèrent sous l'obéissance de Nezahualpilli la plupart des cantons révoltés; leurs enseignes victorieuses se firent voir de nouveau dans les riches provinces d'Oztoticpac et de Totollan, situées dans les terres chaudes voisines du golfe du Mexique. Ce prince fit prisonniers de sa main plusieurs chefs célèbres, et s'empara de la personne de Tetzahuitl qui passait pour le plus puissant et le plus valeureux des rois de la mer. Ayant achevé ensuite de mettre ordre à ces conquêtes, les souverains de l'Anahuac reprirent la route de Mexico. Les anciens sortirent à leur rencontre jusqu'à Nonohualco, à l'entrée des premiers faubourgs; ils les menèrent en triomphe au temple de Huitzilopochtli, en les parfumant avec leurs encensoirs et en répétant dans leurs chants : « Soyez les bienvenus, fils du soleil, de l'air, « de la nuit, de la terre et de l'eau (3). »

C'est avec le sang des captifs, obtenus dans cette campagne, que

(1) Id., ibid., chap. 55. — Alv, Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 57. — *Atotonilco* est encore aujourd'hui un bourg important sur la route de Tampico, à 20 l. N. de Mexico.

(2) *Quetzalatl*, nom antique du fleuve de Tula ou Montézuma, nommé plus bas de Rio Panuco. Il sort des lacs de l'Anahuac et des montagnes voisines, et se jette dans la mer près de Tampico.

(3) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. — Alv. Tezozomoc, ibid.

Tisoc célébra son avénement au trône. A cette occasion, il donna dans Tenochtitlan des fêtes dont la chronique(1) célèbre à grands traits la magnificence. Tous les princes de l'empire et des nations voisines y avaient été conviés. Le monarque, assis sur un trône d'or, orné de peaux de tigre, ayant à ses côtés ses deux collègues, reçut les hommages et les félicitations de ses vassaux. Son palais était décoré de faisceaux d'armes de toute espèce, et le sol était jonché d'ocoxochitl ou trèfle des montagnes. Au milieu de la cour principale, on avait dressé une sorte de théâtre sous une tente de bambous artistement tressés de riches feuillages. Elle était surmontée de grandes flèches dorées, et on voyait au sommet les armes de Tenochtitlan, figurées par un aigle, couronné d'un diadème d'azur, perché sur un nopal et dévorant un serpent qu'il tenait dans ses serres. Une troupe de chanteurs, vêtus de costumes étincelants d'or et de pierreries, figurant les guerriers, les uns du rang des tigres ou des lions, les autres des faucons ou des aigles, parurent sur la scène, répétant des chants en l'honneur de Huitzilopochtli et de l'empire mexicain. Tout à l'entour étaient rangés les Tlamacazqui, aux robes longues et flottantes, et dont la fonction était de brûler du copal sur les brasiers placés aux quatre coins de la cour. Les rois brillaient également par la splendeur de leurs costumes. Durant les intermèdes on servait du chocolat et d'autres boissons délicates, des gâteaux et des pâtisseries, des parfums et des fleurs, dont la variété et l'abondance charmaient les conviés.

Tous reçurent en présents des vêtements superbes, des colliers et des bracelets d'or, des plumes et des manteaux bleus en filets, dont ils se revêtirent. Ils se joignirent alors au grand ballet qui venait de commencer dans la cour. Tizoc, la tête ornée d'un diadème d'émeraudes et de grains d'ambre d'un travail exquis, ne tarda pas à y prendre part à son tour, et ils arrivèrent en dansant jusqu'au temple de Huitzilopochtli. A leur entrée devant le sanc-

(1) Id., Cronica Mexicana, cap. 58, 59.

taire, Nezahualpilli lui présenta la cassolette avec laquelle il parfuma les danseurs rangés autour de la place, et le roi de Tlacopan lui remit plusieurs cailles pour le sacrifice. Le monarque leur coupa le cou, arrosa de leur sang les maîtres musiciens qui jouaient du téponaztli et du tlapanhuehuetl, et, laissant à leurs pieds l'encensoir fumant, il rentra dans son palais avec ses deux collègues. Les fêtes se succédèrent ainsi pendant quarante jours, et, chaque jour, c'étaient de nouveaux présents et des banquets qu'il offrait à ses hôtes de tout rang; après quoi, ils prirent congé de Tizoc, emportant chez eux le souvenir de sa générosité et de sa magnificence.

A la suite de ces fêtes, une expédition fut dirigée par Tizoc et Nezahualpilli contre les villes de Tlacotepec et de Tzapotitlan (1), mais la plus importante pour le roi de Tetzcuco fut celle qu'il conduisit, peu de temps après, contre la république de Huexotzinco. Si l'on en croit les histoires de cette époque, Huehuetzin, seigneur de cette ville, était né le même jour et à la même heure que ce prince; les astrologues, ayant, comme de coutume, tiré leur horoscope, avaient prononcé que Nezahualpilli serait vaincu par Huehuetzin, mais, cependant, qu'on chanterait sa victoire. Cette prédiction ne laissait pas d'inquiéter les deux princes, et ils désiraient également sortir du doute qui les tourmentait. Les frères du jeune roi des Acolhuas, toujours jaloux de le voir en possession du trône qu'ils avaient ambitionné, entretenaient secrètement des intelligences avec son rival, le tenant au courant de tous ses projets. Informés que Nezahualpilli se préparait à marcher contre Huexotzinco, ils en avertirent ce seigneur, lui firent connaître le nombre des guerriers qu'il comptait conduire contre lui, ainsi que la devise qui ornerait son armure (2). Huehuetzin prit ses mesures en conséquence. Nezahualpilli, de son côté, instruit

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 60.
(2) Id., ibid., cap. 61. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichim., tom. II, chap. 61.

des machinations perfides de ses frères, se hâta, en arrivant au camp, de changer son armure ; il en revêtit, sous un prétexte ou un autre, un officier dont l'extérieur et les manières lui donnaient avec lui-même la plus grande ressemblance, et l'envoya à sa place à la tête de l'armée. Se couvrant, à son tour, des insignes de ce guerrier, il ne tarda pas à se présenter sur le champ de bataille, en se faisant accompagner de quelques-uns des braves auxquels il avait le plus de confiance.

Les Huexotzincas, trompés par l'armure royale, chargèrent avec impétuosité les Acolhuas, s'acharnant d'une manière particulière sur le groupe où ils croyaient reconnaître la personne du monarque. Après quelques instants d'une défense inutile, le malheureux officier, accablé sous le nombre, tomba percé de coups; son escorte périt avec lui, avant que le reste de l'armée tetzcocane eût été en état de faire un pas en avant pour leur porter secours. Déjà leurs ennemis entonnaient leur chant de victoire, lorsqu'à leur grand étonnement ils aperçurent, en se retournant, Nezahualpilli luttant corps à corps avec Huehuetzin, qu'il venait de saisir à la poitrine. Ils accoururent au secours de leur chef et ils l'auraient infailliblement délivré, sans les guerriers à qui le jeune roi avait commis sa garde; ceux-ci leur crièrent de s'éloigner et de laisser les deux princes vider seuls leur querelle.

Les Acolhuas étaient en pleine retraite ; mais, ne voyant plus leur souverain, ils firent volte-face et fondirent sur les Huexotzincas avec tant de fureur, qu'en un moment ils se retrouvèrent à ses côtés. Attaqué de toutes parts et environné d'ennemis, il s'était jeté par terre, entraînant avec lui son adversaire, en sorte que ceux-ci n'osaient le frapper, dans la crainte de blesser leur propre chef. Nezahualpilli reçut, toutefois, à la jambe un coup dont il demeura boiteux toute sa vie. A la vue des siens qui arrivaient, chassant les Huexotzincas devant eux, il se retourna vigoureusement, et, ayant couché Huehuetzin par terre, il le fit prisonnier. Les Mexicains achevèrent, avec les Acolhuas, de dérouter l'ennemi, dont

un grand nombre demeurèrent captifs entre leurs mains. L'honneur de la victoire resta à Nezahualpilli, qui rentra triomphant dans Tetzcuco. Ce fait d'armes, un des plus glorieux du règne de ce prince, en le plaçant au rang des premiers guerriers de son royaume, acheva d'étouffer les sentiments d'opposition qu'il avait jusque-là rencontrés dans sa famille.

En mémoire de cet événement, il fit clore de murailles une étendue de terrain égale à la distance dont il avait été séparé des siens durant le combat. Il construisit dans cette enceinte un palais moins grand que celui de son père, mais plus riche et d'une architecture plus noble ; les jardins renfermaient des labyrinthes et des volières magnifiques, arrosées par les eaux que leur amenaient de nombreux canaux souterrains. A l'extrémité septentrionale, on ajouta, par ses ordres, de vastes magasins servant de greniers pour le maïs et le frisol, destinés à subvenir aux années stériles : chacun de ces magasins pouvait contenir de quatre à cinq mille fanègues (1) ; ils étaient construits de manière à être aérés facilement de tous les côtés, en sorte que les grains s'y conservaient pendant de longues années (2). Nezahualpilli acheva ensuite le temple de Huitzilopochtli, commencé par son père, et en fit un des plus somptueux édifices de ce genre dans Tetzcuco ; il en inaugura la dédicace avec beaucoup de pompe et y sacrifia les captifs qui avaient été pris dans les dernières campagnes (3).

Tizoc eut, de son côté, la gloire de terminer le grand temple de Mexico, commencé par Chimalpopoca, sans cesse agrandi ensuite par les autres rois de Tenochtitlan. C'est dès cet instant, ajoute la chronique (4), que la terreur, sous les noms de Tetzauh

(1) La fanègue est une mesure espagnole qui vaut 56 litres 3/10.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 56, 61.

(3) Id. ibid., chap. 56. Ailleurs, cet écrivain, toujours partial pour ceux de sa famille, cherche à prouver que ce prince évita, tant qu'il put, de sacrifier des victimes humaines ; mais il est sujet à caution chaque fois qu'il s'agit des rois ses ancêtres.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. IV Acatl, 1483.

et de Huitzilopochtli, commença véritablement à trôner dans cette ville. Par sa grandeur, la vaste étendue qu'il couvrait, ainsi que la multitude des bâtiments dont il se composait, il y a tout lieu de croire que c'était le monument religieux le plus considérable qu'il y eût alors dans toute l'Amérique (1).

Mais Tizoc avait à peine eu le temps de mettre la dernière main à cette œuvre gigantesque, lorsqu'il fut surpris par la mort. Sa fin mystérieuse et le peu de conquêtes que les Mexicains entreprirent sous son règne ont fait soupçonner à plusieurs historiens que ce prince avait été empoisonné par les principaux chefs de son gouvernement, pour n'avoir pas déployé la même ardeur belliqueuse que ses prédécesseurs. L'histoire des campagnes militaires du règne de Montézuma et d'Axayacatl, où Tizoc prit toujours sa part, comme ses frères, devrait faire rejeter cette accusation (2). Il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'il périt de mort violente et que ce fut le poison qui mit fin à sa vie. Mais ce crime est généralement attribué à Techotlala, tlatoani d'Iztapalapan et petit-neveu de ce prince (3). Les chroniques du temps et les histoires postérieures sont également silencieuses au sujet des motifs que ce seigneur pouvait avoir eus pour commettre cet attentat : une vengeance particulière, et peut-être le désir de succéder à son oncle en qualité de petit-fils d'Axayacatl, en auraient été la cause. Quoi qu'il en soit, Techotlala ayant pris la résolution de le faire périr, et n'osant se fier à aucun des siens, expédia un message à Maxtlato, seigneur de Tlachco, en le priant de lui envoyer des magiciennes habiles dans la composition des poisons et des philtres de toute sorte (4), afin de tuer sans bruit le roi des Mexicains. Maxtlato, qui avait des motifs personnels

(1) Le lecteur trouvera dans le livre XII la description de ce grand édifice.
(2) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 17. — Herrera, Hist. Gen. de las Ind.-Occid., decad. III, lib. 2, cap. 13.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 62.
(4) Les auteurs du temps disent des breuvages enchantés.

d'inimitié contre Tizoc, heureux de trouver ainsi l'occasion de se venger, s'empressa de correspondre aux désirs du prince d'Iztapalapan. Les magiciennes se rendirent secrètement à Mexico, et, profitant d'une conjoncture favorable, elles mirent à exécution les intentions sinistres de Techotlala. On ignore comment ces choses s'accomplirent : tout ce qu'on sait, c'est que Tizoc, à son retour au palais, qu'il avait quitté momentanément, commença aussitôt à vomir du sang et ne tarda pas à rendre le dernier soupir (1).

Il était impossible de méconnaître les effets du poison dans cette mort funeste. Les rois de Tetzcuco et de Tlacopan accoururent auprès du roi, et les Mexicains de toutes les classes ne se montrèrent pas moins affligés qu'indignés de cet attentat à la majesté souveraine. Tout fut mis en œuvre pour en découvrir les auteurs. Les magiciennes, qui n'avaient pas encore eu le temps de s'enfuir, reconnues pour étrangères, furent mises à la torture. Elles confessèrent promptement leur crime : sur leur aveu, des officiers furent envoyés à Tlachco et à Iztapalapan, avec ordre de ramener avec eux les deux princes. Ni leur naissance ni leur rang ne purent les sauver : convaincus de haute trahison, ils furent immédiatement condamnés à mort et livrés au bourreau avec leurs complices. An VII Tochtli, 1486.

(1) Suivant Vetancurt, la mort de Tizoc eut lieu le 1er avril 1486. (Teatro Mexicano, etc., part. II, trat. 1, cap. 17.)

CHAPITRE TROISIÈME.

Ahuitzotl, roi des Mexicains. Il porte ses armes contre Xalixco. Zaachilla III, roi des Zapotèques, s'empare de Tehuantepec et des autres conquêtes des Mexicains. Ahuitzotl marche contre lui. Il envahit le Zapotecapan et construit la forteresse de Huaxyacac. Autres conquêtes des Mexicains. Dédicace du temple de Huitzilopochtli. Fêtes et procession. Immolation effroyable de victimes humaines. Horreur et indignation des peuples contre les Mexicains. Campagne contre Chiapas. Révolte du Cuextlan. Mort de Chimalpopoca, roi de Tlacopan. Totoquihua II lui succède. Nouveaux sacrifices humains. Nouvelle révolte de Cuextlan. Histoire et conquêtes du Totonacapan. Résistance de la province d'Oztoman. Ahuitzotl la soumet et y transporte des colonies mexicaines. Combat d'Atlixco où Tlacahuepan, fils d'Axayacatl, est pris et immolé. Cocyoëza, roi du Zapotecapan. Il s'insurge contre les Mexicains. Révolte de diverses autres provinces. Massacre des marchands mexicains. Héroïsme de la caravane de Tlatilolco. Sa défense dans Quauhtenanco. Colère d'Ahuitzotl. Ses généraux marchent contre les Zapotèques. Massacre de Mictlan. Préparatifs de Cocyoëza. Fortifications de Guiengola. Carnage des troupes mexicaines près de Tehuantepec. Elles sont assiégées dans leur campement. Leur détresse. Suite des triomphes de Cocyoëza. Consternation dans l'Anahuac. Ahuitzotl se résout à conclure la paix avec les Zapotèques. Alliance proposée entre Cocyoëza et une princesse mexicaine. Incertitudes de ce prince. Pelaxilla lui apparaît. Il l'envoie chercher à Mexico par ses ambassadeurs. Mariage de Cocyoëza et de Pelaxilla. Triomphe des marchands de Tlatilolco. Leur retour à Mexico. Épouses et concubines de Nezahualpilli. La Dame de Tula. Sa beauté et son instruction. Débordements de Chalchiuhnenetl, épouse de Nezahualpilli. Elle est découverte et mise à mort avec ses complices. Combats d'Atlixco. Vaillance de Toltecatl. Ahuitzotl veut amener à Mexico de nouvelles eaux. Fête du canal. Inondation terrible de la capitale. Danger du roi. Nezahualpilli travaille à réparer le désastre. Reconstruction de Mexico. Mort d'Ahuitzotl. Son caractère. Fidélité de Pelaxilla à son époux. Naissance de son fils Cocyopy. Histoire de la conquête de Zacatollan par les Acolhuas.

La mort de Tizoc avait jeté la consternation dans Tenochtitlan; mais le règne de ce prince avait été trop insignifiant pour que

ses sujets lui donnassent de longs regrets. La noblesse mexicaine, accoutumée à courir sans cesse à de nouvelles conquêtes et à s'enrichir des dépouilles des nations voisines, lui trouvait peut-être des inclinations trop pacifiques ; mais la foule, qui aime l'éclat des fêtes et des représentations publiques, paraîtrait avoir gardé, des magnificences qu'il déploya à son retour du Cuextlan, un souvenir plus durable. Aussitôt ses funérailles terminées, on élut, pour son successeur, Ahuitzotl (1), son frère, et le plus jeune des trois que Montézuma mourant avait désignés aux Mexicains. La province de Matlatzinco, où il fut obligé de porter ses armes, dès les premiers jours de son règne, contre Xiqnipilco et les Mazahuas, qui avaient tenté un mouvement insurrectionnel contre l'autorité du roi de Tlacopan, fournit les victimes qu'on immola à son couronnement (2). Au retour de cette expédition, il travailla à restaurer quelques portions du temple de Huitzilopochtli qui s'étaient écroulées (3). La dédicace de ce grand édifice n'avait pas encore eu lieu. Ahuitzotl résolut de la célébrer avec une magnificence d'hécatombes humaines, dont la barbarie devait éclipser à jamais celle de ses prédécesseurs et laisser à son nom un souvenir ineffaçable de cruauté. L'histoire n'a gardé aucun détail sur la guerre qu'il porta alors dans les régions des Tziuhcoacas et des Tochpanecas, dépendantes du royaume de Xalixco ; il était le premier des princes mexicains qui tentât de pénétrer si loin dans les provinces du nord-ouest, où il ne fit, d'ailleurs, aucune conquête vraiment stable ; la seule ville qui paraît être demeurée, de ce côté, soumise plus ou moins de temps à sa puis-

(1) *Ahuitzotl*, ce nom désigne une espèce de loutre, commune dans les rivières de terre chaude. « Videtur lutræ genus Ahoitzotl, canis melitensis magnitudine, nigro et pullo variegatur. Huic proximus est leo aquaticus, etc. » (Hernandez apud Nieremberg, Hist. nat., lib. XI, cap. 22.)

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 68. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 63.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. VIII Tochtli, 1487.

sance aurait été celle de Cillan (1), aux frontières du Michoacan et du royaume de Tonalan. Ce qui est certain seulement, c'est que tous les prisonniers qu'il ramena de ces contrées lointaines furent gardés et nourris, dès ce moment ; pour être immolés à la fête de l'inauguration du grand temple.

Mais quelques milliers de captifs ne suffisaient pas à la superstition inhumaine de ce prince, et les royaumes du sud, déjà tant de fois saccagés par Axayacatl, furent ceux d'où il tira le plus grand nombre de victimes pour les autels de Huitzilopochtli. Profitant de la douceur comparative du règne de Tizoc, les princes des divers états, compris aujourd'hui dans celui d'Oaxaca, avaient fini par refuser toute espèce de tribut aux Mexicains. Sentant plus que jamais la nécessité de mettre des bornes à leur ambition envahissante, Zaachilla III avait réuni sous ses drapeaux toutes les forces du Zapotecapan et de Tehuantepec, et les rois de Tilantongo, dont il avait invoqué la coopération, avaient, de leur côté, mis une armée considérable à sa disposition. A la tête de ces troupes, il ravagea toutes les contrées occupées par les Mexicains, affama leurs garnisons ou les chassa de leurs forteresses, et, après plusieurs combats sanglants, recouvra la possession de la cité de Tehuantepec, ainsi que de la plupart des places fortes, encore occupées par l'ennemi sur les frontières du royaume de ce nom et dans le territoire de Soconusco. Usant habilement de ces avantages, il acheva de refouler ensuite dans les marécages du golfe les restes des Wabi et les remplaça partout par des populations d'origine zapotèque. C'est ainsi que Zaachilla parvint, en peu d'années, non-seulement à délivrer son pays de la domination étrangère, mais encore à ajouter à ses états les belles provinces, conquises précédemment par Axayacatl, dans le voisinage de l'isthme et sur les bords de l'océan Pacifique (2).

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 61. — *Cillan*, aujourd'hui *Silao*, ville importante encore, à 90 l. N. O. environ de Mexico.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., *passim*.

De si beaux triomphes exaltèrent l'orgueil de Zaachilla. Insatiable comme tous les conquérants, après s'être servi des armes des Mixtèques pour étendre d'une manière si remarquable les bornes de sa puissance, il commença à jeter des regards de convoitise sur les régions dépendantes de ses propres alliés ; il songeait à envahir leurs frontières, lorsque la nouvelle de la marche d'Ahuitzotl contre le Zapotecapan l'obligea de pourvoir, sans balancer un moment, à sa propre défense. Après avoir fortifié Cillan, ce prince terrible était descendu à grands pas, par la province de Matlatzinco, dans les régions fertiles des Tlappanecas qui avaient cherché à se soustraire au fléau du joug mexicain, les avait écrasés, presque sans coup férir, puis remontant par celles de Cohuixco et de Mazatlan, il était tombé, comme la foudre, sur les riches vallées de Teotzapotlan, jusque-là fermées aux descendants d'Acamapichtli (1). Ils y commirent d'incroyables ravages, sans que les Mixtèques, rappelés à l'ordre par la présence d'Ahuitzotl, ou bien contents de voir humilier l'orgueil de Zaachilla, parussent songer le moins du monde à faire une tentative d'intervention en sa faveur. Les villes et les campagnes des Zapotèques devinrent la proie d'une soldatesque effrénée ; elles furent livrées au pillage et à l'incendie, et leurs paisibles citoyens, enchaînés les uns aux autres, furent menés par bandes à Mexico pour y être engraissés, comme un vil bétail, et sacrifiés ensuite sur les autels du dieu de la guerre. Zaachilla, hors d'état d'apporter la moindre résistance aux mouvements formidables de son adversaire, se réfugia parmi les forêts inaccessibles de la Cordillière, d'où il fut témoin, sans pouvoir les empêcher, des outrages dont on abreuva les ministres de son culte, et de la ruine du patrimoine de ses ancêtres. Avant de se retirer de la vallée de Rualo, les Mexicains construisirent, à quelques lieues de dis-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 63. — Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., *passim*.

tance de la capitale zapotèque, la forteresse célèbre de Huaxyacac (1); ils y laissèrent une garnison importante, destinée à maintenir leur domination sur ce beau pays et à protéger le passage de leurs marchands, qui avaient, comme toujours, été la cause de cette invasion. Située sur une montagne escarpée, elle dominait à une hauteur prodigieuse toute la vallée de Rualo. La grandeur et la solidité de ses édifices, l'étendue et l'ensemble remarquable des ouvrages gigantesques, constituant le système de ses fortifications, ne sauraient manquer d'impressionner vivement les voyageurs. C'est près de ce site, si bien choisi, que s'éleva, un demi-siècle après, la ville espagnole d'Antequera, qui finit par reprendre, plus tard, son nom mexicain, qu'elle transmit à toute la contrée, corrompu dans celui d'Oaxaca. (An VII Tochtli, 1486.)

A la suite de cette conquête glorieuse, Ahuitzotl descendit sur les rivages de l'Océan, et récupéra en quelques jours la plupart des places, reprises si peu de temps auparavant par Zaachilla; il remonta par les montagnes des Mixi, ravagea les frontières de Chiapas, dont les habitants ne cessaient d'inquiéter le commerce mexicain et acolhua, et, après avoir assujetti les habitants de Cozcaquauhtenanco et de Mictlan-Quauhtla, voisines des bouches du Papaloapan, dans les terres basses de l'Atlantique, il retourna à Tenochtitlan, ramenant dans son cortége une multitude incroyable de captifs, chargés des dépouilles de leur patrie respective. Dans l'intervalle, Nezahualpilli avait envahi la province de Nauhtlan, qu'il réunit définitivement, avec une partie du Totonacapan, à la couronne de Tetzcuco (2).

(1) C'est la forteresse dont on voit encore les ruines sur le mont Alvan, à une petite lieue de la ville actuelle d'Oaxaca. (Dupaix, Antiq. Mexic., IIe expédition. — Carriedo, Estudios historicos y estad. del Estado Oaxaqueño, etc. Oaxaca, 1850, tom. II, cap. 22.) Son nom paraît venir d'un fruit appelé par les Mexicains *huax* ou *huaxin*, qui croissait en abondance dans cette contrée. Dans les symboles des tributs, Oaxaca est figuré par une plante *huax*, sortant d'un visage humain, *yacac*, ce qui en donne complétement l'étymologie. Voir aussi Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 1, fol. 5.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 59.

L'événement le plus mémorable de l'année suivante, 1487, fut la dédicace du temple de Huitzilopochtli, pour la célébration de laquelle Ahuitzotl avait réuni un si grand nombre de victimes. Jamais si épouvantable boucherie n'avait eu lieu pour honorer la divinité, et les chiffres, conservés par les historiens indigènes, qu'on ne peut accuser de partialité en cette occasion, ne laissent pas le moindre doute sur leur exactitude. Des Zapotèques, on en comptait seize mille; des Tlappanecas, vingt-quatre mille; de Huexotzinco, seize mille; des Tziuhcoacas, vingt-quatre mille, en comptant quatre cents prisonniers faits à Cozcaquauhtenanco et à Mictlan-Quauhtla, le nombre total des captifs qui furent immolés, durant ces fêtes abominables, s'élevant à quatre-vingt mille quatre cents (1). Ces chiffres seuls suffiraient pour justifier l'horreur et la haine que les populations de la Nouvelle-Espagne avaient conçues pour les Mexicains et qui aidèrent si puissamment à la conquête du Mexique par les armes de Cortès. Les rois de Tetzcuco et de Tlacopan devaient tout naturellement faire partie de cette solennité; mais Ahuitzotl, non content d'y convier les diverses classes de la noblesse de l'empire, avait envoyé des députés à tous les princes, tributaires ou alliés de l'Anahuac, et jusqu'aux rois, considérés jusque-là comme les plus grands ennemis de sa puissance. Soit que ce fût un effet de la terreur qu'il inspirait, soit qu'ils se sentissent portés, par une curiosité bien naturelle, à assister à ces fêtes et à contempler de leurs yeux la cité de Tenochtitlan, déjà fameuse dans le monde américain, un grand nombre correspondirent à son invitation, et ceux qui ne purent y aller en personne, s'empressèrent d'y envoyer leurs ambassadeurs. Ahuitzotl, charmé de les voir, les traita tous avec une magnificence proportionnée à leur condition et leur fit occuper dans tous les lieux les places les plus distinguées et les plus honorables.

Dès l'aube du jour qui avait été fixé pour la célébration de ces

(1) Ixtlilxochitl donne le même chiffre que le Codex Chimalpopoca. Torquemada, soixante-douze mille trois cent quarante-quatre.

rites inhumains, on fit ranger les captifs en deux files sur chacune des chaussées qui conduisaient de la campagne, à travers le lac jusqu'à la cité de Mexico : sur celle de Tlacopan, elles commençaient au lieu nommé Mazatzin-Tamalco ; sur celle de Coyohuacan, à Acachinanco, à l'endroit où, trente ans plus tard, on planta la première croix ; du temple de Toci défilèrent ceux de Tepeyacac (1), enfin de Malcuitlapilco (2), à l'extrémité de la chaussée entrant par la porte actuelle de San-Antonio, au midi, partaient les autres victimes, dont les rangs venaient finir au pied de la pierre du sacrifice, en haut du grand Teocalli. Toutes les rues de la ville étaient tapissées de riches tentures, les maisons ornées de rameaux et de fleurs, et de distance en distance s'élevaient des arcades de bambous tressés de feuillages brillants. « Les places publiques et les terrasses des maisons étaient tellement couvertes de monde, dit le chroniqueur (3), que l'on eût dit des mouches sur des tas de millet. Une foule immense était accourue pour assister au sacrifice, et ses masses couvraient tout le terrain qui s'étend entre Tepeyacac et Huitzilopochco (4) ; elle comprenait plusieurs millions de personnes, chose qu'on n'avait jamais vue et qui ne se reverra plus jamais (5). »

Le cortége royal ne tarda pas à se mettre en marche à son tour.

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 69.

(2) *Malcuitlapilco* signifie le lieu où finit la queue des captifs. « A la porte « de San-Antonio, où il y avait un faubourg, qu'on appelle aujourd'hui de la « Candelaria, visite de San-José. » (Betancurt, Teatro Mexicano, etc. II Part., Trat. 1, cap. 17.)

(3) Alv. Tezozomoc, Cronica Mex., cap. 70.

(4) *Huitzilopochco*, c'est-à-dire, le lieu de Huitzilopochtli, ville jadis importante, tout près de Mexico, aujourd'hui *Churubusco*, célèbre par une bataille contre les Américains des États-Unis, lors de leur invasion, en 1846.

(5) Six ou huit millions, dit la chronique. Ce chiffre exorbitant est reçu et approuvé jusqu'à un certain point par Clavigero. C'est peut-être une exagération, dit-il, mais cela ne me le paraît point, attendu la vaste population de ces contrées, la grandeur et la nouveauté de la fête, et la facilité avec laquelle on pouvait passer, d'un point à un autre, à pied et sans l'embarras des équipages. (Hist. Antig., etc., tom. I, pag. 185. Note.)

Ahuitzotl avait fait distribuer à tous ses convives des vêtements splendides, et il portait lui-même avec orgueil les insignes de sa puissance. Le grand-prêtre avait revêtu le costume de Huitzilopochtli, et d'autres sacrificateurs, suivant leur dignité, ceux de Tetzcatlipoca, de Quetzalcohuatl, de Tlaloc et des autres divinités de Tenochtitlan. Des feuillages et des fleurs décoraient tous les teocallis, et leur aspect, non moins que les parfums suaves qui embaumaient l'air matinal, contrastaient avec l'horrible cérémonie qui se préparait. Le monarque mexicain, accompagné du Cihuacohuatl ou premier ministre de sa maison, monta le premier au sommet du grand temple et se plaça à côté de la pierre du sacrifice, sur un siége orné de sculptures effrayantes; l'un et l'autre tenaient à la main des couteaux tranchants. Nezahualpilli et Chimalpopoca, armés de la même manière, prirent place du côté de Huitznahuac. Les prêtres, revêtus des costumes des dieux, les suivaient, l'obsidienne à la main comme eux. Ils se partagèrent en deux bandes; les premiers se rangèrent auprès d'Ahuitzotl et du Cihuacohuatl, les seconds autour des deux rois, afin de les aider dans leurs fonctions de sacrificateurs. Le même cérémonial avait lieu à la même heure, dans les principaux temples de la ville, et les plus grands seigneurs de la cour y remplissaient avec les prêtres respectifs les mêmes fonctions qu'Ahuitzotl au sanctuaire du dieu de la guerre (1).

Quand tout le monde fut à son poste, le signal fut donné du haut des édifices de Huitzilopochtli de procéder au sacrifice. Le teponaztli fit entendre ses accents lugubres, auxquels répondirent bientôt le tlapanhuehuetl au son rauque, et l'ayotl éclatant (2), entrecoupés à intervalles par les tintements sinistres des sonnettes de métal ou les mugissements sourds des conques marines. Au bruit de cette musique infernale, mais cadencée d'une manière

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 70.

(2) L'*Ayotl* était une sorte de tambour fait d'une grande carapace de tortue; le *tlapanhuehuetl* est un autre tambour en bois creux.

sauvage, les captifs commencèrent à monter les degrés du teocalli : ils étaient couverts d'habits de fête et avaient la tête ornée de plumes. A mesure qu'ils arrivaient au sommet, quatre ministres du temple, le visage barbouillé de noir de fumée et les mains teintes en rouge, saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre aux pieds du trône royal. Ahuitzotl se prosternait en se tournant successivement vers les quatre points cardinaux ; il lui ouvrait la poitrine, dont il arrachait le cœur qu'il présentait palpitant aux mêmes côtés et le remettait ensuite aux sacrificateurs; ceux-ci allaient le jeter au « quauhxicalli, » espèce d'auge profonde destinée à ce service sanglant, et achevaient la cérémonie en secouant aux quatre points le sang qui leur restait aux mains.

Après avoir immolé de la sorte une multitude de victimes, Ahuitzotl, fatigué, présenta son couteau au grand-prêtre de Huitzilopochtli, puis celui-ci à Quetzalcohuatl, et ainsi de suite jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées. D'autres prêtres prirent successivement la place du Cihualcohuatl et des rois de Tetzcuco et de Tlacopan. D'après les souvenirs du temps, le sang coulait le long des degrés du temple, comme l'eau durant les averses orageuses de l'hiver, et on eût dit que les ministres étaient revêtus d'écarlate (1). Cette épouvantable hécatombe dura quatre jours entiers; les cœurs dont l'auge était remplie et le sang qui inondait toute la ville commençaient à se corrompre, au point que la puanteur qui s'en exhalait, ainsi que de tant de cadavres, se faisait sentir jusqu'à l'extrémité des faubourgs. Les rois et les ambassadeurs étrangers assistèrent à ces horreurs du haut du temple de Cihuatecpan, dont l'élévation leur permit d'en voir aisément l'ensemble (2). Ils partirent de Mexico remplis d'épouvante ; mais Ahuitzotl, en les congédiant, les combla de présents superbes, et s'ils répandirent, à leur retour dans leurs contrées respectives, la ter-

(1) Alv. Tezozomoc, ibid. ubi sup. — « La sangre corria por las gradas « abajo de el cuialtar, como arroyos de agua, cuando llueve muy continua y « reciamente. » (Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 63.)

(2) Alv. Tezozomoc, ib. ubi sup.

reur de son nom sanglant, ils emportèrent également les souvenirs de sa magnificence. Quelques jours après, Mozauhqui, seigneur de Xalatlauhco, voulut célébrer, par des sacrifices analogues, la dédicace d'un temple qu'il venait de faire bâtir dans cette ville. Le sang des tristes victimes de la superstition mexicaine y coula à flots, bien que le nombre en fût incomparablement moins grand que dans la capitale (1). Il y eut ainsi beaucoup de sang répandu partout, chacun des chefs s'efforçant d'obtenir la faveur de ce tigre à la face humaine, en imitant de près ou de loin son exemple. « On sacrifia beaucoup d'autres victimes, pendant le règne d'Ahuitzotl (2), ajoute ici Ixtlilxochitl, tant à Mexico, à Tetzcuco et à Tlacopan, que dans les autres capitales des provinces soumises à l'empire. Le démon fit une grande récolte à cette époque, car le massacre ne fut pas moins grand dans les contrées ennemies de l'Anahuac. »

Pour apaiser la soif sanguinaire de ses dieux, ou plutôt de leurs ministres barbares, et satisfaire les penchants inhumains de sa propre superstition, il fallait qu'Ahuitzotl fût constamment occupé à faire la guerre dans les régions voisines ou éloignées de l'empire. A la fin de l'année qui suivit celle de la dédicace du temple de Huitzilopochtli, il avait porté ses armes sur les frontières de Chiapas qu'il ravagea, durant plusieurs semaines, sans parvenir à les entamer d'une manière sérieuse. Les Chiapanèques n'étaient pas moins valeureux que les Mexicains : ils étaient parfaitement au courant des manéges que les marchands de l'Anahuac mettaient en œuvre, pour s'instruire des ressources et de la puissance des nations où ils s'efforçaient de pénétrer; mais ils avaient su jusque-là se garantir parfaitement des piéges où, par leur astuce et leur perfidie, ces audacieux trafiquants avaient entraîné tant de princes. Aussi le commerce de la vallée se plaignait-il souvent,

(1) Id., ibid. — Torquemada, ibid.

(2) Cet auteur estime à plus de cent mille le nombre des victimes qu'on immola cette seule année.

avec amertume, des molestations auxquelles ses agents étaient exposés dans les provinces chiapanèques et de l'inquisition outrageuse dont ils y étaient l'objet à tout propos (1). Avec le caractère altier d'Ahuitzotl, il était difficile que ces plaintes n'obtinssent pas bientôt une satisfaction convenable. D'accord avec Nezahualpilli et le roi de Tlacopan, il entra chez les Zotziles dont le territoire était le plus rapproché des régions soumises à son autorité et passa de là sur les bords du fleuve de Chiapan, dont les plaines fertiles furent mises à feu et à sang. Du haut des rochers superbes où ils s'étaient fortifiés, les Chiapanèques se virent en état, non-seulement de braver la colère du despote mexicain, mais encore de faire mordre la poussière à un grand nombre de ses plus vaillants guerriers. Ahuitzotl ne parvint jamais à subjuguer ce peuple indomptable; mais, s'il ne put lui faire subir son joug, il s'empara au moins de quelques places importantes, qu'il ajouta à son empire. Les principales étaient Chinantla et Cinacantlan, antique berceau des rois Cakchiquels de Guatémala: elles restèrent, depuis lors, au pouvoir des Mexicains, et les troupes qu'il y laissa en garnison ne cessèrent de harceler les Chiapanèques, jusqu'à ce que les uns et les autres fussent également devenus la proie des conquérants espagnols.

Le Cuextlan, s'étant révolté dans cet intervalle, reçut, l'année suivante, le contre-coup de cette expédition : un grand nombre de marchands mexicains et acolhuas y avaient trouvé la mort, et leurs marchandises avaient été pillées par les habitants. Chimalpopoca, roi de Tlacopan, s'était chargé d'aller comprimer la rébellion. Il acheva brillament cette campagne, non, toutefois, sans avoir laissé, sur le champ de bataille de Huexotla (2), plusieurs des plus nobles officiers de son armée; tels furent, entre autres,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 63.

(2) *Huexotla*, ville du Cuextlan, dans la province de Quauhtla, à plus de 60 l. au N. E. de Mexico, bien différente de la petite ville de Huexotla, près de Tetzcuco.

Chalchiuquiauh et Acxoquetzin, l'un et l'autre du sang d'Acamapichtli. Il passa de là à Chinantla, où il y avait eu quelques indices de désobéissance, et ensuite à Coyotlapanco, qu'il réunit à l'empire de l'Anahuac (1); mais, au retour de cette expédition, il mourut lui-même à Tlacopan, et ses collègues lui donnèrent pour successeur son fils Totoquihua, deuxième du nom, qui régnait encore au moment de l'entrée des Espagnols au Mexique. Ahuitzotl profita, sans doute, de cette circonstance pour faire, dans sa propre famille, diverses promotions, qui eurent lieu vers la même époque. Ixtlilcuechahuac, fils d'Axayacatl et frère du second Montézuma, qui fut proclamé roi un peu plus tard, fut élevé à la principauté de Tollan. Quappopoca fut nommé seigneur de Coyohuacan, et Cuitlahuatzin, autre frère de Montézuma, seigneur d'Iztapalapan (2).

La mort de Chimalpopoca, que l'empire estimait comme un de ses plus illustres capitaines, fut regardée comme une calamité publique. Un tremblement de terre effrayant, qui avait eu lieu vers le même temps, ajouta aux pressentiments sinistres des populations, qui considérèrent ces malheurs comme des châtiments célestes du sang que les rois avaient versé en si grande abondance, pour satisfaire leur dévotion farouche et se rendre terribles aux nations. C'est alors aussi qu'on crut voir, dans les airs, des fantômes brillant d'un éclat funeste au milieu des ténèbres, et auxquels on donnait le nom de Teyohualytohua, ou la voix de la nuit (3). On expliqua, depuis, ces apparitions comme les pronostics d'événements nouveaux et terribles que, quelques années plus tard, l'arrivée des Espagnols ne justifia que trop bien dans l'esprit des masses. (An X Calli, 1489.)

La guerre qu'Ahuitzotl porta, durant le cours de cette année,

(1) Torquemada, ibid.

(2) C'est ce prince qui succéda à Montézuma II, après la sortie des Espagnols de Mexico.

(3) Torquemada, ibid. ut sup.

dans les provinces méridionales de Cozcaquauhtenanco, de Quauhpanco et de Quappilollan, n'est connue que par les captifs qu'il en ramena aux autels de Huitzilopochtli. Malgré les avantages qu'il obtint dans celle de Quetzalcuitlapillan, il ne parvint jamais à subjuguer totalement ses habitants, et leurs frontières demeurèrent, jusqu'au débarquement des Européens, comme un champ de bataille, ouvert aux pourvoyeurs des sacrifices de Mexico (1). Montézuma, que nous verrons bientôt monter, à son tour, sur le trône de cette ville, se distingua, l'année suivante, dans une nouvelle expédition contre le Cuextlan, au siége de Quauhtla, l'une des places fortes de cette région, où la rébellion avait arboré encore une fois ses étendards. Ce n'était pas la première campagne de ce prince, mais ce fut une de celles qui ajoutèrent le plus d'éclat à son nom. De sa main, il fit prisonniers plusieurs chefs, également illustres par leur rang et leur bravoure, action estimée plus glorieuse que s'il les eût tués sur le champ de bataille, puisqu'il eut l'honneur de les traîner à sa suite jusqu'aux autels de ses divinités barbares. Dans les combats qui eurent lieu quelque temps après, sur les frontières de Huexotzinco, où les républiques du plateau étaient si souvent aux prises avec les rois de l'Anahuac, il ne déploya pas moins de vaillance. Son frère Tetzcatzin, autre fils d'Axayacatl, et le fameux Tliltototl, depuis décoré de la dignité de Tlacochcalcatl, s'illustrèrent également à la bataille de Xonacatepec, où ils eurent pour adversaires les Huexotzincas et les soldats de Totolpanco. C'est à cette occasion qu'Ahuitzotl, fier d'étaler en tous lieux la pompe de ses hécatombes barbares, offrit au temple de Quaunahuac deux longues files de captifs (2), qui allèrent s'y faire égorger sous le couteau d'obsidienne des prêtres de Huitzilopochtli. (An XI Tochtli, 1490.)

(1) Id., ibid.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 63. — Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1490. — L'auteur du Codex ajoute qu'il y eut, la même année, une éclipse de soleil si complète qu'on vit les étoiles en plein jour.

De retour à Mexico, il célébra, avec de grandes réjouissances, la dédicace d'un nouveau temple, sous la dénomination de Tlacatecco (1). Dans cette circonstance, on immola les prisonniers de la province de Quimichtlan, située entre les frontières orientales de Tlaxcallan et les montagnes de Totonacapan, dont les généraux mexicains venaient d'achever la conquête. Au milieu des solennités du sacrifice, on apprit tout à coup que le temple de Mictlanteuctli, au quartier de Tlillan (2), avait pris feu, sans qu'on en pût découvrir la cause. On fit de vains efforts pour éteindre l'incendie; rien ne fut capable d'en arrêter le progrès, et, dans l'espace de quelques heures, il fut réduit en cendres. La superstition populaire s'empara aussitôt de cet accident, et tout le monde le regarda comme un événement du plus mauvais augure (3).

La multitude des sacrifices qui avaient lieu journellement dans les temples de Mexico et le fanatisme croissant d'Ahuitzotl auraient fini par changer en un désert les contrées voisines des frontières de son empire, si la Providence ne s'était chargée d'humilier l'orgueil de ce prince sanguinaire. Malgré la terreur qu'inspirait son nom, les populations qu'il avait décimées saisissaient ardemment toutes les occasions qui se présentaient pour secouer son joug, préférant la mort et les périls de la guerre à la domination mexicaine. En 1491, les provinces du Cuextlan, si souvent rebelles et si souvent vaincues auparavant, donnèrent de nouveau des signes de leur impatience, en mettant à mort quelques marchands aztèques et en refusant de recevoir les officiers du fisc impérial. C'était une insulte dont les Cuextecas connaissaient parfaitement la gravité; mais ils avaient mis leur confiance dans leur union avec les Totonaques, dont les fertiles régions touchaient à la lisière de leur territoire.

(1) *Tlacatecco*, composé évidemment de *Tlacateccatl*, dignité militaire fort élevée, et de *co*, qui indique le lieu.

(2) Le quartier de *Tlillan* est celui qu'on appelle aujourd'hui de San-Sébastian.

(3) Torquemada, ibid. ut sup., cap. 66.

Le Totonacapan, ainsi appelé par les Mexicains (1) pour leur avoir offert plus d'une fois de quoi subsister dans les temps de famine, s'étendait du couchant au levant, entre la cime de la chaîne imposante de Macuiltepec (2) jusqu'au rivage de l'Atlantique; cette chaîne, à laquelle appartiennent le Coffre de Perote et le pic d'Orizaba, séparait cette province de celles de Zacatlan, de Tlaxcallan et d'Ahuilizapan (3), dans un espace d'environ trente lieues, des bords de la rivière de Medellin aux frontières du Cuextlan. Son territoire, d'une extrême variété de sol et de productions était renommé par son inépuisable fécondité, les fléaux qui avaient si souvent frappé l'empire toltèque, et, depuis lors, les royaumes de l'Anahuac, ne s'y étant jamais fait sentir que d'une manière peu sensible. Les histoires totonaques faisaient remonter leur origine aux premières tribus qui, du nord, étaient descendues, dans les temps primitifs, dans la plaine de Teotihuacan, où elles avaient, disaient-elles, bâti les pyramides si célèbres du Soleil et de la Lune. Oméacatl, leur premier roi, avait été renommé pour sa justice et sa sagesse dans le gouvernement des peuples. Mais, à l'entrée des premiers Chichimèques dans l'Anahuac, un de ses descendants, nommé Xatontan, qui régnait alors sur la province de Tenamitic (4), située au nord-est de Tlaxcallan, redoutant leur voisinage, était allé se fixer à Nepohualco, ville éloignée de quelques lieues plus à l'est, vers les montagnes de Macuiltepec.

S'étant ensuite allié avec les Chichimèques, il continua à vivre en paix dans son royaume, occupé à répandre la civilisation parmi ses sujets, et les histoires s'étendent avec admiration sur la grandeur et la magnificence du sépulcre qu'ils érigèrent à sa

(1) *Totonacapan*, c'est-à-dire, le Pays de notre subsistance.

(2) Villaseñor, Teatro Americano, etc., lib. II, cap. 8.

(3) *Ahuilizapan* est l'ancien nom mexicain d'Orizaba qui en est une corruption.

(4) *Tenamitic*, ancien nom de la province de Zacatlan située au nord de celle de Tlaxcallan.

mémoire après sa mort. Ce fut lui qui fonda véritablement la royauté au Totonacapan, en partageant, suivant l'usage des Toltèques, cette contrée en trois états distincts, dont il laissa le gouvernement à chacun de ses trois fils; l'aîné Teniztli eut la seigneurie de Mizquihuacan, la cité de ce nom étant regardée comme la plus importante du pays. Le second, nommé Ichcatzin, eut Macuilacatlan, avec son territoire, et le troisième Tianquizolco (1), ville importante déjà par son commerce avec les côtes maritimes du voisinage, et célèbre, depuis, sous le nom de Quia[illegible]an. A l'exception de quelques guerres avec les populations [illegible]es, et dont l'histoire n'a conservé aucun détail, rien d'important n'apparaît dans les annales des Totonaques jusqu'à l'époque des grandes invasions des Téo-Chichimèques, après la prise de Cholullan, du treizième au quatorzième siècle. Trois frères régnaient de nouveau sur ces provinces; mais leur désaccord, leurs jalousies et leurs haines mutuelles ne tardèrent par à bouleverser tout le royaume. Dans ce désordre, il se divisa en une multitude de seigneuries différentes, et il ne resta bientôt plus aux descendants des anciens rois que les domaines d'Ocotlan et de Xoxopanco.

Les Téo-Chichimèques en profitèrent, à leur tour, pour envahir les provinces totonaques; ils s'emparèrent de celle de Zacatlan, s'internèrent ensuite sensiblement dans le reste du pays, et finirent par ne plus faire avec eux qu'un seul peuple, longtemps l'ami et l'allié le plus fidèle des Tlaxcaltèques. A l'époque où nous sommes arrivé, du règne d'Ahuitzotl, Zacatlan était déjà, depuis plusieurs années, devenu la proie des Mexicains. Le reste du Totonacapan proprement dit, circonscrit dans les limites que nous faisons connaître plus haut, était divisé alors en trente seigneuries distinctes, toutes également fertiles et peuplées, avancées en civilisation, et adonnées à un commerce considérable avec les nations voisines; à leur tête était Xiccochimalco, dans la montagne,

(1) *Tianquizolco*, c'est-à-dire, le lieu de la grande foire.

ville célèbre par ses beaux édifices, Xalapa, Cempoallan, dont les Espagnols admirèrent si vivement la splendeur et le luxe, ainsi que la cité maritime de Quiahuiztlan, dans le territoire de laquelle on vit, quelques années après, s'élever les murs de la première colonie européenne (1). Ces riches provinces n'étaient déjà que trop convoitées par les Mexicains. L'appui que ses habitants donnèrent si ouvertement aux rebelles de Cuextlan leur fournit l'occasion de saisir cette belle proie. Après avoir passé une partie de la saison à réduire ces derniers, Ahuitzotl marcha contre les Totonaques. Dans une campagne rapide, il s'empara de leurs places les plus importantes; Tizaapantzinco, Olixapan, Xiccochimalco, Xalapa reçurent des garnisons mexicaines, et les autres, frappées de terreur, ayant imploré sa clémence, se soumirent à lui payer un tribut, qu'elles acquittèrent jusqu'au moment de l'entrée de Cortès dans Cempoallan (2).

Mais, pendant que sa main s'abaissait comme un fléau sur ces régions infortunées, les villes d'Ayotochcuitlatlan et de Xaltepec profitaient de son éloignement pour ressaisir leur indépendance. Le massacre des marchands, cause première de leur asservissement, était toujours le prélude de l'insurrection; un grand nombre de citoyens de Tlatilolco et de Tetzcuco périrent dans cette occasion (3). Ce mouvement ne tarda pas à se propager dans le sud ; il gagna à la fois les princes de la Zapotèque, d'un côté, et, de l'autre, les riches provinces arrosées par les grandes rivières qui, partant du pied des montagnes de Tolucan et de Zoltepec,

(1) Torquemada, Mon. Ind., lib. III, cap. 18. — Suivant Torquemada, les rois des Totonaques de Mizquihuacan, à compter de Xatontan, furent : Teniztli, Panin, Nahuacatl Ier, Ithualtzin, Tlaixhuateniztli, Catoxcan et Nahuacatl II. C'est la rivalité de ce prince avec Ixcahuitl qui causa la ruine de la royauté. — Les princes chichimèques qui régnèrent ensuite à Zacatlan furent Xihuilpopoca, regardé comme un grand enchanteur, Montézuma et Quauhtlachana, sous lequel les Mexicains s'emparèrent de cette province.

(2) C'est sur le rivage de l'Atlantique, à une lieue de Quiahuiztlan que s'éleva la première ville de la Véra-Cruz.

(3) Cod. Letell., fol. 39 verso. — Torquem., Mon. Ind., lib. II, cap. 64.

ront grossir le cours du Mexcala, à l'est du Michoacan; c'étaient celles d'Oztoman, de Teloloapan et d'Alahuiztlan, habitées par des populations aussi riches et aussi puissantes qu'elles étaient nombreuses. Les officiers royaux s'étant présentés pour recouvrer les tributs accoutumés, on les chassa avec mépris et on mit à mort ceux qui s'obstinèrent à vouloir triompher de la résistance des habitants. En face de cette attitude hostile, se produisant de tant de côtés à la fois, Ahuitzotl se décida à porter le remède où le mal était le plus pressant. Oztoman, par sa situation entre les frontières du Michoacan et les seigneuries de Zacatollan, pouvait, plus tard, lui créer de grands embarras, s'il négligeait d'y faire actuellement attention : cette province était à même d'en recevoir facilement toute espèce de secours; c'était aussi par son moyen que Mexico s'approvisionnait, en grande partie, des productions variées de la côte d'Anahuac-Ayotlan, lorsque la guerre venait à rompre ses relations avec la Mixtèque. Sans hésiter un moment, le monarque marcha vers le sud, à la tête des vétérans de la vallée et, dans une campagnè rapide, replaça sous sa domination la plupart des villes révoltées. Seule celle d'Oztoman, dont l'importance était considérable, tenta de résister à la valeur mexicaine. Mais elle succomba promptement; le vainqueur y entra la hache d'une main et la torche de l'autre, et, après un massacre effroyable, ce qui restait de ses plus nobles citoyens fut fait prisonnier, pour être immolé ensuite sur les autels du dieu de la guerre (1).

Ahuitzotl, considérant sa situation et les services qu'elle pouvait rendre à l'empire, épargna le gros de la population; mais, pour assurer sa conquête, il résolut de transformer en colonies aztèques cette ville, ainsi que celles d'Alahuiztlan et de Teloloapan, capitales, toutes trois, des provinces qui venaient d'être soumises de nouveau. Par ses ordres, on fit choix, dans l'Anahuac, d'un certain nombre de familles pauvres, mais libres, auxquelles on ré-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 63.

partit d'avance les terres et domaines de la noblesse oztomane, actuellement détruite ou captive à Mexico, en réservant, toutefois, les possessions les plus importantes à ceux des guerriers qui avaient, en cette occasion, le plus mérité de la patrie. On distribua à tous les colons une grande quantité de meubles et de vêtements, ainsi que les graines nécessaires pour faire leurs premières semailles. Leur nombre s'élevait à neuf mille, qui devaient se partager par tiers pour chacune des trois capitales. Ils partirent par petites bandes, ayant à leur tête plusieurs des principaux seigneurs de leur ville respective, chargés de les guider jusqu'au lieu de leur nouvelle patrie. Au moment de se mettre en marche, ils passèrent devant le sanctuaire de Huitzilopochtli, afin d'implorer son aide pour le voyage qu'ils allaient entreprendre; les femmes et les vieillards versaient des larmes, en pensant qu'ils abandonnaient pour toujours la terre qui les avait vus naître.

A son arrivée, chaque famille était installée dans sa demeure; on lui faisait connaître ses droits, les conducteurs de la colonie ne devant les quitter qu'après avoir passé soixante jours avec eux, et les avoir solidement établis dans les possessions qui leur étaient concédées. En prenant congé d'eux, ils les réunissaient au calpul, les exhortaient à vivre en paix avec les Mexicains fixés dans les provinces voisines, à bien traiter les mandataires royaux, ainsi que les marchands qui viendraient trafiquer avec eux, tout en leur recommandant de se tenir particulièrement en garde contre leurs ennemis, les habitants des frontières du Michoacan. « Par« dessus toute chose, disaient-ils, en concluant, souvenez-vous « toujours de votre origine et demeurez les constants alliés de vos « frères, dont la cité éclate au milieu du lac, comme une plume « dorée sur la surface des eaux, de cette ville où l'eau tourbil« lonne, où le poisson se réfugie entre les roseaux, où siffle le ser« pent vert, où l'aigle se repose sur le tunal, en dévorant sa « proie (1). »

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 71, 72, 74.

Par la colonisation d'Oxtoman, Ahuitzotl acheva de raffermir la puissance impériale sur cette contrée; mais elle ne consola pas suffisamment son orgueil des échecs qu'il essuyait ailleurs. Les Acolhuas, unis aux Mexicains, avaient éprouvé récemment une défaite considérable auprès de Tliltepec, et, dans un combat subséquent, livré dans les environs d'Atlixco, Tlacahuépan, son neveu et l'un des fils légitimes d'Axayacatl, ayant été fait prisonnier par les soldats de cette ville, avait été sacrifié sur les autels de Camaxtli, sans égard pour sa haute naissance (1).

De telles blessures ne pouvaient manquer d'être profondément sensibles au cœur du roi de Tenochtitlan; les princes du midi lui en préparaient de plus cruelles. Les Zapotèques, irrités de ses nombreuses barbaries, avaient repris l'offensive. Cocyoëza venait de monter sur le trône de Teotzapotlan, laissé vacant par la mort de Zaachilla III. Guerrier non moins habile que son prédécesseur, il s'était distingué naguère dans la prise de Tehuantepec et il avait acquis, malgré sa jeunesse, la renommée d'un chef aussi prudent que brave. Plus modéré que son père, il s'attacha, dès le premier jour de son avénement, à se concilier ses voisins; il renoua les antiques alliances, rompues par l'ambition de Zaachilla et travailla, de concert avec eux, à relever l'honneur des nations auxquelles ils commandaient. Le plus ardent de ses désirs était de délivrer son pays du joug de l'étranger et de chasser les Mexicains des forteresses qu'ils possédaient au cœur de ses états. Ils ne tardèrent pas à lui en présenter eux-mêmes l'occasion. Depuis l'expédition d'Ahuitzotl, Tehuantepec était demeuré entre leurs mains; ils en avaient fait une place forte, occupée par une garnison nombreuse, destinée à tenir en bride les Zapotèques et à protéger le passage des sujets de l'empire qui trafiquaient sur les côtes de Soconusco et de Xuchiltepec. Une campagne malheureuse, entreprise de nouveau contre ces régions par les généraux mexi-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 63.

cains, en affaiblissant leurs forces et en diminuant leur prestige, apprit aux populations qu'ils n'étaient pas invincibles; quelques tentatives malheureuses, faites dans le dessein de réparer leurs défaites premières, achevèrent à la fois d'épuiser leurs garnisons et de les déconsidérer aux yeux de leurs ennemis.

Ceux-ci s'empressèrent d'en profiter. Cocyoëza était au guet, épiant le moment de se jeter sur sa proie et de la leur arracher. Le soulèvement du peuple contre les marchands de l'Anahuac fut, comme toujours, le prélude des hostilités. De toutes parts, on leur tomba sur le corps; on pilla leurs marchandises, en dispersant leurs escortes, on les traqua dans les bois et les montagnes et l'on massacra de sang-froid, dans les villes, ceux qui n'eurent pas le bonheur de se soustraire à ce premier mouvement de vengeance (1). On vit alors un exemple remarquable de ce que peut la constance, unie à l'habileté et à la valeur : une caravane, partie de Tlatilolco, venait d'arriver dans le sud à peu de distance des rivages de l'océan Pacifique, en route vers l'une ou l'autre des cités de la côte d'Anahuac-Ayotlan, où les attiraient les grandes foires auxquelles ils assistaient annuellement. En face du péril qui les menaçait, les Tlatilolcas prirent une résolution énergique : la ville de Quauhtenanco, où ils venaient d'entrer, était forte et capable d'une défense aisée. Ils n'étaient qu'un petit nombre; mais le courage chez eux suppléait à la multitude, et ils connaissaient particulièrement les ennemis qu'ils avaient autour d'eux. Sans balancer un seul instant, ils se ruèrent à l'improviste sur les habitants, qu'ils désarmèrent, et se rendirent maîtres de la place : les chefs furent gardés à vue dans un palais et leurs personnes répondirent pour la tranquillité à venir de leurs vassaux, en attendant qu'ils pussent faire connaître à Mexico leur situation et en recevoir des secours (2).

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., cap. 72, fol. 366.

(2) Sahagun, Hist. Gen. de las cosas de N.-España, etc., lib. IX, cap. 2. — *Quauhtenanco* était une ville forte de la province méridionale d'Ayotlan.

Durant cet intervalle, l'insurrection avait gagné toutes les provinces de la Mixtèque et du Zapotecapan. Après une suite de combats sanglants, Cocyoëza rentrait en possession de la plupart des villes du royaume de Tehuantepec; la garnison de cette capitale, réduite par la famine, était obligée de se rendre à son tour (1), et il ne resta bientôt plus aux Mexicains que les forteresses isolées de Huaxyaçac et de Teotitlan, ainsi que la place de Quauhtenanco, où les valeureux Pochtecas de Tlatilolco continuèrent à se défendre avec un rare héroïsme. Les villes voisines unirent en vain leurs forces pour les chasser de cette position, où il paraissait que leur présence fût une tache à l'honneur du pays: Izoatlan, Xochitlan, Amaxtepec, Atlan, Omitlan et Mapachtepec s'épuisèrent devant ses murailles, sans parvenir à les entamer. Tant d'efforts ne servirent qu'à faire éclater davantage l'héroïsme de cette poignée de marchands : pendant quatre années consécutives, ils surent s'y maintenir malgré leurs ennemis et déjouer leurs artifices; ils les repoussèrent non-seulement avec une vigueur incroyable, mais plus d'une fois même, dans leurs sorties, ils réussirent à capturer, parmi les assiégeants, des chefs illustres qu'ils engraissaient pour les traîner, plus tard, aux autels des divinités inhumaines de Tenochtitlan (2).

Toutes ces nouvelles saisirent Ahuitzotl au milieu des embarras de la guerre d'Oztoman. Son indignation égala sa colère. Mais, trop occupé à raffermir son autorité sur les régions dépendantes de cette grande ville, il se trouvait hors d'état de se rendre en personne dans le Zapotecapan; il se contenta, pour le moment, d'y envoyer ses officiers les plus capables, avec ordre de ne rien épargner pour réduire le pays révolté et de s'emparer, à quelque prix que ce fût, de la personne de Cocyoëza. Une armée de soixante mille combattants franchit de nouveau les âpres monta-

(1) Burgoa, ibid. ut sup.
(2) Sahagun, ibid.

gnes de la Mixtèque ; mais, sans s'y arrêter un moment, elle marcha sur le Zapotecapan. C'était la seconde fois que cette magique contrée devenait la proie d'une soldatesque étrangère; cette fois, cependant, sa capitale paraît avoir été épargnée. Au lieu d'entrer par Huaxyacac, les Mexicains prirent la route de Teotitlan. Pour la première fois, peut-être, depuis leur existence, les sanctuaires vénérés de Yopaa furent souillés par la présence d'un vainqueur farouche : ceux de leurs habitants qui eurent le temps de s'enfuir allèrent se cacher dans les escarpements des montagnes voisines; mais un grand nombre de prêtres périrent dans leurs demeures sacrées, et les souvenirs antiques du prophète de Tehuantepec et de Pezelao ne purent sauver le Wiyatao du sort funeste de ses adorateurs. L'histoire n'a pas gardé la mémoire de ces jours terribles; mais on sait que les prisonniers de Mictlan allèrent, cette année (1), grossir les files des victimes destinées aux autels de Huitzilopochtli et que la famille des pontifes s'éteignit subitement au milieu des bouleversements occasionnés par l'invasion mexicaine (2). Faute d'héritiers plus directs, le sacerdoce zapotèque passa, dès lors, dans la famille royale, où il resta jusqu'à la mort du dernier de ses chefs.

Cocyoëza vit, sans pouvoir les empêcher, les outrages dont on abreuva les ministres de son culte ; mais, prévoyant que les Mexicains ne le laisseraient pas jouir longtemps de la possession de Tehuantepec, il avait pris ses mesures pour les recevoir et se préparait à leur apprendre à respecter enfin les droits de sa nation. A une lieue de cette ville, le chemin qui mène à l'intérieur du Zapotecapan s'engage dans une gorge profonde où coule avec précipitation la rivière de Nexapa. De chaque côté s'élèvent des mornes escarpés, formant une suite de plateaux infranchissables qui s'étendent jusqu'aux environs de Xalapa. C'est là que le roi des

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., *passim.* — Codex Letellier (Cod. Tell.-Rem.), fol. 40, verso. Ce MS. met le sac de Mictlan à l'an II Tochtli, 1494.
(2) Burgoa, ibid.

Zapotèques avait établi ses principales défenses. Toute la montagne avait été convertie en une double ligne de fortifications formidables, d'où il dominait les vallées et les plaines inférieures. Dans l'une il avait retiré la plus grande partie de son armée, avec des vivres et des provisions pour un an. Vingt mille Mixtèques occupaient l'autre rive dont les crêtes audacieuses s'avançaient en promontoire vers la plaine. Pour surcroît de précaution, il avait fait ensemencer de maïs et de frijol toutes les terres susceptibles de culture dans cette vaste enceinte, et avait mis du poisson en abondance dans les étangs naturels qui existaient sur une des cimes les plus élevées de la chaîne (1). Vue de la ville, dont elle n'est éloignée que de cinq ou six lieues, cette portion de la montagne, qui porte dans le pays le nom de Guiengola (2), a la forme d'un cône tronqué et nivelé au sommet; c'est un plateau entouré d'affreux précipices et ordinairement enveloppé de nuages. C'est là qu'on voit encore aujourd'hui les belles ruines de la forteresse de Cocyoëza et les débris du palais où ce prince attendit l'arrivée des Mexicains et des Acolhuas.

Après avoir saccagé les temples de Yopaa, ceux-ci avaient continué leur route sur Tehuantepec. A leur descente des monts, ils se virent aussitôt assaillis par une myriade d'ennemis invisibles; on leur lança des projectiles de toute espèce et des masses de pierres roulèrent sur eux du haut des montagnes. Harassés déjà par une longue marche, dont ils attendaient la fin, en arrivant dans la plaine de Dani-Guivedchi, il se voyaient non-seulement déçus de la manière la plus cruelle, mais, au lieu du repos et des délices qu'ils espéraient dans cette heureuse contrée, au lieu d'ennemis à demi vaincus par la terreur de leur nom et fuyant éper-

(1) Id., ibid., cap. 72.

(2) Les ruines de la forteresse de Guiengola, encore considérables aujourd'hui, ont été visitées et décrites par plusieurs voyageurs modernes. Voir Carriedo, Estudios historicos y estadisticos del Estado Oaxaqueño, tom. II, appendice 1.

dus à leur aspect, ils trouvaient des multitudes de soldats occupant tous les défilés, parfaitement abrités derrière leurs remparts, d'où ils pouvaient, à chaque instant, tomber sur eux et les écraser, sans leur laisser le temps de se mettre en défense. Les rôles étaient désormais changés. D'agresseurs qu'ils croyaient être, ils se voyaient forcés de s'occuper de leur propre sécurité ; bien loin de songer à attaquer Tehuantepec, ils n'avaient pas trop de mains pour travailler à se retrancher dans la plaine, afin de se défendre contre la fureur des Zapotèques. Ce fut l'ouvrage des premiers qui parvinrent à sortir sains et saufs des gorges de Guiengola; mais, dans l'ignorance où les files de l'avant-garde étaient des préparatifs de Cocyoëza, il en périt un grand nombre, avant d'avoir pu sortir de ces précipices formidables (1).

Une fois délivrée de ce danger, l'armée mexicaine ne trouva pas, néanmoins, que sa condition en fût bien améliorée ; de toutes parts, elle était environnée d'ennemis et incapable d'agir avec quelque chance de succès, soit qu'elle se déterminât à mettre le siége devant Tehuantepec, soit qu'elle voulût reprendre le chemin de l'Anahuac. Décimée par les assauts inattendus dont elle avait été l'objet à son arrivée, privée des vivres dont elle comptait se pourvoir dans cette capitale, harcelée sans cesse par un ennemi puissant qui ne lui laissait arriver aucun secours et qui ne lui permettait aucun repos, ni de jour ni de nuit, elle voyait, non sans épouvante, s'approcher l'instant où elle allait tomber tout entière entre les mains des Zapotèques. Ce n'est pas tout: dans leurs excursions nocturnes, les guerriers de Cocyoëza, s'élançant de leurs rochers, par des sentiers connus d'eux seuls, tombaient à l'improviste sur les ouvrages ennemis, comme le tigre sur sa proie. Ils ne se contentaient point de tuer les Mexicains, mais, dans la joie barbare qu'ils éprouvaient de leur détresse, ils les captivaient pour les amener vivants dans leur forteresse, où ils leur

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 72, fol. 366 et suiv.

faisaient subir mille tortures, avant de les mettre à mort; ils salaient ensuite leurs chairs, pour les conserver, ou bien les mangeaient dans des festins de cannibales, et employaient leurs ossements à construire un édifice commémoratif de leur victoire, en représailles du sacrifice de tant de victimes humaines conduites par Ahuitzotl au temple de Huitzilopochtli. Un des principaux officiers de l'armée, ayant été fait prisonnier, fut, à dessein, conduit, par ordre du roi, parmi ces débris funèbres; on lui laissa contempler à son aise les formidables remparts, érigés par les Zapotèques, ainsi que les vastes ressources qu'ils avaient amassées; après quoi, on lui permit de retourner librement parmi les siens, à qui il raconta avec effroi les choses qu'il avait vues.

La nouvelle en fut portée à Mexico. L'Anahuac en fut dans la consternation. Trois fois, les chefs de l'empire envoyèrent des troupes plus nombreuses, pour secourir l'armée, bloquée devant Tehuantepec; mais elles ne purent traverser le défilé, et, si elles réussirent à forcer le passage, ce fut pour se consumer lentement avec leurs frères, après avoir été décimées au pied des forteresses zapotèques, à leur entrée dans la plaine. Cette situation terrible dura sept mois entiers, durant lesquels les armées impériales achevèrent de s'épuiser. Ahuitzotl, reconnaissant alors l'inutilité de ses efforts, et témoignant une admiration hypocrite de la constance et du courage de Cocyoëza, lui envoya faire des propositions de paix. Avant de conclure aucun arrangement, le monarque zapotèque, profitant de l'état d'anéantissement où étaient réduits les Mexicains, descendit de Guiengola, à la tête d'un corps nombreux de Chiapanèques auxiliaires, et alla faire la conquête de Soconusco, qui fut ajouté une seconde fois à son royaume (1).

Les ambassadeurs d'Ahuitzotl, étant arrivés vers ce temps-là, achevèrent de traiter au nom de leur maître. On ignore quels en furent les détails. Il ressort, toutefois, avec évidence des événe-

(1) Burgoa, ibid. — Carriedo, Estudios historicos, etc., cap. 12.

ments postérieurs, que le royaume de Tehuantepec demeura acquis définitivement aux rois du Zapotecapan ; la province de Soconusco fit retour à l'empire mexicain, qui stipula pour ses marchands le passage libre sur les terres zapotèques, en garantissant leur abstention dans toutes les affaires de ce royaume; il garda également la citadelle de Huaxyacac, trop importante au point de vue politique, pour qu'il pût se résoudre à s'en dessaisir jamais. La seule condition clairement énoncée par les chronistes (1) fut l'obligation imposée à Cocyoëza d'accepter pour épouse une princesse de la famille royale de Tenochtitlan ; on ne comprendrait guère l'insistance d'Ahuitzotl sur l'exécution de cet article, si la suite de l'histoire ne révélait suffisamment ses intentions perfides à cet égard.

La princesse qu'il destinait à Cocyoëza était une sœur de Montézuma (2), lequel devait, quelques années plus tard, le remplacer sur le trône. Elle n'était pas moins remarquable par ses dons naturels que par sa beauté et surtout la blancheur extrême de son teint, ce qui lui fit donner par les Zapotèques le nom de Pelaxilla, ou Flocon de cotonnier. La tradition populaire raconte, au sujet de ce mariage, une légende intéressante. Malgré la joie qu'il avait eue à conclure avec les Mexicains une paix si honorable, Cocyoëza, sur le point de donner son consentement à cette alliance, était tourmenté intérieurement ; il ne connaissait pas la princesse, et l'opiniâtreté avec laquelle on avait paru la lui impo-

(1) Burgoa, ibid. — Carriedo, ibid. — Murguia y Galardi, Memoria estadistica de Oaxaca y descripcion del valle del mismo nombre, etc. Vera-Cruz, 1821, pages 14 et 15.

(2) Burgoa dit qu'elle était la fille ou la sœur de Montézuma, et l'appelle simplement du nom espagnol *Copo-de-Algodon*, Floche de Coton. Murguia dit que c'était la fille de ce prince et lui donne le nom mexicain de *Coyolicatzin*, pour *Coyotlchcatzin*, dont *Pelaxilla* est la traduction en langue zapotèque. Le Codex Letellier, de la Bibliothèque Royale, la dit également fille de Montézuma. Dans le doute exprimé par Burgoa, nous croirions plutôt que c'était sa sœur, à moins qu'elle fût d'une extrême jeunesse, Montézuma ayant à peine atteint alors l'âge de trente ans.

ser lui faisait craindre qu'elle ne cachât quelque embûche, tant la perfidie aztèque était connue de tous. Dans cette disposition d'esprit, le roi des Zapotèques, retiré dans une maison de plaisance, auprès de Tehuantepec, se préparait à se baigner dans un des étangs limpides qui ornaient ses jardins. C'était le moment le plus propice : toute brise avait cessé avec les dernières lueurs du jour ; le silence de la nature, les chaudes émanations des plantes, embaumant l'atmosphère, au commencement de la nuit, tout l'invitait, en ce moment, à goûter la fraîcheur voluptueuse de l'onde. Déjà il avait quitté ses vêtements et, sur un signe, ses officiers s'étaient mis à l'écart. Dans ce moment, une forme indécise apparaît à quelques pas de lui ; bientôt elle se dessine plus nettement, et un rayon de la lune, scintillant à travers le feuillage, lui fait voir une jeune fille, d'une beauté ravissante et non moins blanche que belle. Cocyoëza, émerveillé de tant de charmes, lui demande qui elle est, d'où elle vient. « Je suis, répondit-elle, la sœur de Montézuma ; « c'est moi qu'on veut te donner pour épouse. J'ai su tes hésita- « tions et tes craintes ; mais, éprise de ta valeur et de ton héroïsme, « j'ai demandé à mes dieux de me faire connaître à toi, et c'est « par les enchantements de nos astrologues que j'ai été trans- « portée ici. Ne redoute rien. Pour gage de ma présence, voici « les instruments du bain de mon frère que je te laisse. »

Tirant alors d'un sac le savon et les autres objets dont on se servait pour se baigner à Mexico, elle commença à le laver elle-même, suivant les usages zapotèques, lui parlant de leur union prochaine, et fortifiant sa résolution d'envoyer, le plus promptement possible, ses ambassadeurs dans l'Anahuac, pour la demander solennellement en mariage. Ouvrant ensuite sa main, elle y fit voir au prince ébloui un signe velu qu'elle portait depuis sa naissance, ajoutant que ce serait le moyen de la faire reconnaître à ses envoyés, si son frère, qui l'aimait tendrement, voulait, à leur arrivée, les tromper et leur donner une autre de ses sœurs. En disant ces mots, elle disparut, laissant Cocyoëza non moins

rempli d'admiration que d'amour. Il s'empressa aussitôt de conclure ses préparatifs : l'ambassade qu'il chargea de lui ramener la belle princesse fut composée des plus illustres seigneurs de sa cour, et il les chargea de présents magnifiques pour le roi des Mexicains et pour les frères de Pelaxilla. Arrivés à Tenochtitlan, ayant terminé les arrangements relatifs à la paix, ils demandèrent qu'on leur fît l'honneur de leur donner entrée auprès de celle qui devait être leur reine. Introduits au palais des princesses, avec la faculté de choisir celle qui leur conviendrait davantage entre les filles et les nièces du monarque, ils auraient éprouvé d'abord le plus grand embarras, au milieu de tant de beautés, si Pelaxilla, étendant la main, comme pour arranger ses cheveux, ne se fût fait reconnaître ainsi aux ambassadeurs. Ouvrant aussitôt les trésors et les vêtements précieux qu'ils avaient apportés au nom de leur maître, ils s'empressèrent de les déposer devant elle, en se prosternant à ses pieds (1).

Montézuma ne pouvait la refuser. Malgré l'affliction qu'il éprouvait en se séparant de cette sœur chérie, il la remit aux envoyés de Cocyoëza, suivant le cérémonial d'usage. Après les fêtes, Pelaxilla, couchée dans une litière, ornée avec un grand luxe, sortit de Mexico, portée sur les épaules des nobles zapotèques. La splendeur de son cortége effaçait tout ce que l'on avait vu auparavant dans l'Anahuac : la pompe de sa marche, la multitude des seigneurs et des princes qui l'environnaient, les honneurs qu'elle reçut de toutes parts sur la route, témoignèrent à la fois de la puissance de son époux et de l'amour qu'il avait conçu pour elle. Une série de fêtes magnifiques l'attendaient à Teotzapotlan, où sa nouvelle cour lui rendit ses premiers hommages : ce fut au milieu de la joie et de l'allégresse des populations, qui regardaient la belle fiancée de leur roi comme le gage le plus assuré de la paix avec

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., cap. 72. — Carriedo, ibid. ut sup. — Murguia, ibid.

l'empire mexicain, qu'elle entra dans Tehuantepec, où la consommation de son mariage donna lieu à de nouvelles réjouissances. (De l'an II Tochtli, 1494 à l'an V Calli, 1497.)

Tandis que les Zapotèques célébraient avec enthousiasme les noces de leur glorieux souverain, les Mexicains proclamaient, avec non moins de joie, le triomphe des marchands tlatilolcas, dont la patience et l'énergie avaient éclaté si singulièrement, durant la longue défense de Quauhtenanco. Après quatre ans de combats, leurs assaillants, découragés par les nouvelles de la paix conclue entre Ahuitzotl et Cocyoëza, avaient pris le parti de se retirer et de laisser aux habitants de cette ville le soin de régler eux-mêmes leurs affaires avec leurs conquérants. Son sort ne pouvait être douteux : elle demeura aux Mexicains, qui en firent une colonie aztèque. Quelques secours venus à propos vers ce temps-là permirent d'y mettre provisoirement une garnison suffisante ; enflammés par ce premier succès, ils poursuivirent leur conquête et soumirent en quelques semaines toute la province d'Ayotlan à la puissance d'Ahuitzotl.

Au milieu des embarras que lui avaient suscités les Zapotèques, ce prince avait appris l'extrémité où étaient réduits ses Pochtecas de Tlatilolco et la constance énergique avec laquelle ils se soutenaient, environnés d'ennemis, dans les murs de Quauhtenanco. Rempli d'admiration, il avait aussitôt donné les ordres nécessaires pour opérer leur délivrance, et telle était l'estime qu'il conçut pour leurs personnes, que la mission en fut donnée au premier général de l'empire. C'était son neveu Montézuma qui joignait dès lors à la dignité de grand-prêtre de Huitzilopochtli celle de Tlacochcalcatl. Mais déjà les courageux trafiquants, après avoir assuré la tranquillité du pays, s'étaient remis en chemin vers Tenochtitlan, chargés des riches dépouilles d'Ayotlan et traînant à leur suite les nobles captifs qu'ils avaient si patiemment gardés, dans l'attente de leur délivrance. Dès le

commencement du siége de Quauhtenanco, ils avaient fait le vœu de ne se point couper les cheveux jusqu'à leur retour à Mexico, et plusieurs les portaient pendants jusqu'au milieu des reins. Au moment de quitter les lieux témoins de leur constance, le chef de la caravane, prenant la parole : « Marchands mexicains ! s'écria-« t-il, c'est maintenant qu'on peut dire que notre dieu, le dieu « des combats, Huitzilopochtli, a rempli ses promesses en notre « faveur. Voilà que nous avons conquis cette province ; nous « pouvons donc reprendre la route de notre patrie. Mais que « nul ne s'enorgueillisse ; qu'aucun ne dise qu'il est un guerrier « vaillant, pour avoir pris quelques captifs. Nous n'avons rempli « que notre devoir, en étendant le domaine de notre seigneur et « dieu Huitzilopochtli. C'est en cela que consiste véritablement « le prix de nos travaux, des dangers que nous avons courus ; là « est la récompense de nos veilles et de nos jeûnes. Quand nous « arriverons dans notre terre, il sera temps de nous suspendre « nos colliers d'ambre et nos pendants d'oreilles de pierres pré-« cieuses ; de nous orner de nos maxtlis brodés, de nous couvrir « des riches étoffes que nous avons conquises, de prendre en « main nos bâtons de bois noir et nos éventails, souvenirs de « nos victoires, et que seuls, entre les marchands mexicains, « nous aurons le droit de porter. »

Montézuma, les ayant rencontrés en chemin, écouta avec admiration le récit de leurs hauts faits : mais peut-être éprouva-t-il un secret ressentiment d'avoir été prévenu et de n'avoir pu se distinguer avec eux par quelque action d'éclat ; car il fut le premier des rois de Mexico à tenir les marchands éloignés de sa personne et à leur témoigner sa défiance, en cherchant à diminuer l'influence qu'ils avaient acquise. Dans l'accueil qu'il leur fit en ce moment, il se garda bien, toutefois, de laisser percer ce sentiment : ayant repris avec eux le chemin de Mexico, il expédia aussitôt des courriers à Ahuitzotl pour lui rendre compte de ce qui avait eu lieu et

de l'approche de la caravane victorieuse. Par ordre du monarque, le sénat leur décerna les honneurs du triomphe ; il s'avança solennellement à la rencontre des marchands jusqu'à Acachinanco (1). Les plus grands seigneurs de la cour se firent un plaisir de les accompagner dans cette circonstance; l'encens fuma dans tous les temples et, du moment qu'on les signala du haut des tours du teocalli principal, les trompettes sacrées et les conques de guerre résonnèrent de toutes parts, pour annoncer leur arrivée. Ils firent leur entrée entre deux files des habitants les plus illustres de Mexico, l'une de nobles, l'autre de prêtres, vêtus de leurs habits de fête et tenant les cassolettes d'usage avec lesquelles ils encensaient les vainqueurs. Une foule immense était accourue dans tous les lieux où ils devaient passer; les chaussées, les rues, les canaux, les terrasses des maisons étaient également remplis de spectateurs avides de contempler ces trafiquants qui avaient fait triompher si héroïquement le nom de Mexico.

Leur première visite fut pour le temple de Huitzilopochtli. Après avoir rendu grâce à la divinité de leur heureux retour, ils s'acheminèrent vers le palais où le roi les attendait dans l'appareil le plus pompeux. Dès qu'ils parurent dans la première cour, on doubla le feu des brasiers, et des nuages odorants ondoyèrent au-dessus de toutes les têtes. Ayant reçu leurs hommages, Ahuitzotl leur adressa la parole avec une bienveillance marquée : « Soyez les « bienvenus, mes amis, Pochtecas et marchands, dit-il, et allez « vous reposer de vos fatigues. » On les introduisit alors dans la salle des généraux et des chevaliers, et le roi s'étant assis, ils déposèrent à ses pieds les insignes et les dépouilles des princes

(1) *Acachinanco*, nom d'une espèce de faubourg extérieur de Mexico, situé à l'extrémité méridionale de la grande estacade ou jetée, au point de jonction de la chaussée de Mexicaltzinco avec celle de Coyohuacan, à une demi-lieue de la ville proprement dite; ce fut durant le siége de Mexico le lieu du campement de Cortès, et près de là on voit encore aujourd'hui l'église de San-Antonio-Abad.

vaincus. « Vive le roi notre seigneur, qu'il règne longtemps! » tel fut le commencement de leur discours; après quoi, le chef de la caravane raconta longuement tout ce qu'ils avaient fait. « Mes oncles et mes amis, répondit le monarque, vous avez « souffert de grands travaux; ç'a été la volonté de notre dieu « Huitzilopochtli que vous en soyez sortis victorieusement. Mais, « puisque vous avez obtenu tous ces insignes glorieux au risque « de votre vie, je veux que vous les possédiez et que vous en « usiez comme vous le méritez. » Ahuitzotl ne s'en tint pas là: à ces marques que les plus grands guerriers avaient seuls le droit de porter il ajouta le privilége honorable de se placer un bijou à la lèvre inférieure aux fêtes solennelles, et, au moment de les congédier, leur fit distribuer des vivres en abondance et des vêtements de grand prix. Telle fut l'issue de leur voyage et de la conquête d'Ayotlan (1).

Cependant Ahuitzotl se repentit promptement du traité qu'il avait conclu avec les Zapotèques. Jaloux de la position que Cocyoëza s'était faite par sa valeur, il songeait sans cesse aux moyens de se venger de l'humiliation essuyée par ses armes. Dans ce dessein, il commanda à plusieurs seigneurs mexicains de se rendre à la cour de Tehuantepec et, sous le prétexte d'aller saluer la reine de la part de son oncle et de ses frères, ils devaient s'ouvrir secrètement à elle et l'engager à faire périr son époux. Ayant communiqué leurs instructions à Pelaxilla, ils la prièrent de leur faire connaître les dieux qui avaient rendu Cocyoëza si puissant; de quels poisons il s'était servi pour envenimer ses armes; comment, enfin, il serait possible de pénétrer dans les arsenaux et les forteresses, dont l'existence avait été si fatale aux Mexicains et aux Acolhuas. Ils ajoutèrent qu'une armée formidable était prête, encore une fois, à passer dans le Zapotecapan et qu'on n'attendait qu'un mot de sa bouche pour descendre dans la plaine de Tehuantepec.

(1) Sahagun, Hist. Gen. de las cosas de N.-España, etc., lib. IX, cap. 2.

Pelaxilla avait conçu pour son époux une affection sincère; ussi s'empressa-t-elle de l'instruire de la perfidie de son oncle t des préparatifs immenses qui s'organisaient contre lui. Cocyoëza ut mettre à profit cette découverte. Dissimulant habilement avec es princes mexicains, il les entretint avec magnificence tout le emps qu'ils demeurèrent à sa cour et les congédia ensuite chargés le riches présents. Mais ils eurent à peine repassé les montagnes, u'il se hâta de remettre ses forteresses en état de défense; il en loubla les garnisons et commanda de fabriquer aussitôt une quanité considérable d'armes nouvelles. Ahuitzotl, informé de ces préparatifs, comprit que ses desseins avaient été découverts; ne vouant, toutefois, pas se donner pour battu, il envoya l'ordre à ses énéraux de descendre sur les rivages du sud et de demander assage à Cocyoëza à travers ses états, pour marcher à la conquête l'Amaxtlan et de Xuchiltepec (1). Le rusé Zapotèque les accueillit omme des alliés; il leur fournit des vivres en abondance, tout n observant avec soin leurs mouvements et, sous prétexte de leur aire honneur, il escorta ensuite les troupes mexicaines jusqu'à la ortie de ses frontières. Il les accompagna de même à leur retour, t elles rentrèrent dans l'Anahuac, chargées des dépouilles de ces rovinces, mais sans avoir commis la moindre hostilité dans le oyaume de Tehuantepec. Les rois de Tenochtitlan, persuadés que eurs efforts seraient désormais inutiles de ce côté, cessèrent d'inquiéter Cocyoëza, et ils restèrent en paix jusqu'à l'époque de la onquête espagnole. L'année même de son mariage, Pelaxilla lonna le jour à un fils qui fut appelé Cocyopy; c'est lui que les Espagnols trouvèrent, à leur arrivée, sur le trône de Tehuantepec, et à qui ils donnèrent, au baptême, le nom de Don Juan Cortès (2).

(1) Ces événements se trouvent mentionnés en abrégé dans le Codex Letel-er (Cod. Tell.-Rem.), de la Bibliothèque Royale, à l'an X Tochtli, 1502. Les étails se trouvent au complet dans Burgoa et Murguia.

(2) Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 72.

Vers le même temps où ces événements s'accomplissaient dans Zapotecapan, le courage d'un noble acolhua unissait aux états de Nezahualpilli le royaume de Zacatollan. Les annalistes donnent à ce guerrier le nom de Teuhchimal. Ayant passé sa vie dans les conquêtes et dans les garnisons des côtes de l'océan Pacifique, il en connaissait les habitants et les coutumes, et parlait avec facilité les divers idiomes de ces contrées. Le succès des marchands mexicains à Quauhtenanco l'encouragea à y tenter cette entreprise hardie. Yopicatl-Atonal régnait à Zacatollan; il avait la réputation d'un prince aussi valeureux que puissant. Plusieurs fois les armées impériales avaient essayé de pénétrer sur son territoire ensemble ou séparément; mais toujours elles en avaient été repoussées, sans pouvoir en entamer les frontières. Les Acolhuas de Tetzcuco ayant conçu les premiers cette entreprise, d'ailleurs peu importante pour les Mexicains et les Tépanèques, ceux-ci les en raillaient fréquemment. Teuhchimal, blessé de ces plaisanteries qui tombaient en partie sur lui-même, alla trouver Nezahualpilli et lui demanda l'autorisation d'entrer sur les terres de Zacatollan avec quelques marchands de Tetzcuco qui y faisaient le commerce, promettant de soumettre cette région et de se rendre maître de la personne du prince mort ou vif (1).

Le roi regardait cette entreprise comme une folie; convaincu que Teuhchimal serait pris ou tué, il ne lui en accorda l'autorisation qu'à regret. Accompagné de deux marchands, en qui il avait toute confiance, celui-ci se revêtit, ainsi qu'eux, du costume du pays, et passa dans les terres de Zacatollan, parcourant les foires voisines, en attendant l'occasion d'exécuter son projet. Malgré ses précautions, il fut reconnu, arrêté et conduit devant Yopicatl-Atonal, qui le fit enfermer sous bonne garde, dans l'intention de le sacrifier à ses dieux, à la première fête.

Ce jour ne tarda pas à se présenter. Le prince convia, la veille, les principaux seigneurs de la province à assister au banquet

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, cap. 63.

royal : il devait être suivi d'une danse solennelle qui, selon la coutume, devait s'exécuter durant la nuit. Ils burent de telle façon qu'avant minuit, tous, tant chefs qu'officiers du palais, se trouvèrent dans un état complet d'ivresse. Teuhchimal était parvenu à pratiquer quelques intelligences dans sa prison. S'étant échappé de l'endroit où il était enfermé, il entra dans la salle du festin et se mit à danser avec les autres, observant avec soin toutes les cérémonies qu'il leur voyait faire, sans qu'ils s'aperçussent le moins du monde de la présence d'un étranger. Quand ils eurent achevé de s'enivrer, il s'approcha du prince, et lui ayant coupé la tête, il la mit dans un sac avec la plupart des joyaux dont il était orné. S'échappant après ce coup hardi, il gagna en toute hâte la frontière voisine d'Ayotlan, et attendit patiemment l'issue de l'événement.

Les nobles de Zacatollan, s'apercevant, à leur réveil, de ce qui s'était passé, et redoutant la vengeance des fils de leur chef, résolurent unanimement de se soumettre à Nezahualpilli. Ils dépêchèrent, aussitôt après Teuhchimal, un courrier chargé de présents, avec ordre de lui faire part de leur résolution. Teuhchimal demanda, toutefois, des otages pour sa sûreté personnelle et pour celle des guerriers qu'il avait amenés à sa suite. On lui livra les fils du dernier roi avec plusieurs seigneurs de qualité qui restèrent entre les mains des Acolhuas, pendant qu'il prenait possession de la forteresse de Zacatollan et des autres places importantes de la province. Mais il rendit ensuite le sceptre à l'héritier légitime de Yopicatl-Atonal, et ayant confirmé les seigneurs dans leurs domaines et leurs emplois, il reprit le chemin de Tetzcuco, où il entra avec les honneurs du triomphe. Il présenta au roi la tête et les insignes du prince de Zacatollan. Nezahualpilli le combla de faveurs ; il le nomma seigneur de plusieurs villes, et lui fit bâtir, dans la capitale, un palais exactement semblable à celui du roi vaincu. Cette histoire, ajoute le chroniqueur (1), les

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 68.

rois de Tetzcuco aimaient à la citer, lorsqu'ils cherchaient à inspirer à leurs sujets et à leurs enfants l'horreur de l'ivrognerie.

A l'exemple de son père et de la plupart des princes de cette époque, Nezahualpilli avait pris un grand nombre de femmes et de concubines (1). De quarante d'entre elles il eut cent quarante-quatre enfants, dont onze étaient considérés comme légitimes. De toutes ces femmes, cependant, celle qu'il préférait était la Dame de Tula, ainsi nommée, non pour être issue du sang des princes de cette ville, car elle était fille d'un marchand, mais parce qu'elle y était née : elle était si instruite et si habile en toutes choses, qu'elle luttait, par la variété de ses connaissances, avec le roi lui-même et les hommes les plus sages du royaume. Elle n'avait pas moins de talent pour la poésie ; aussi avait-elle sur Nezahualpilli une influence si grande, qu'elle en obtenait tout ce qu'elle voulait. Elle habitait seule, environnée d'une cour nombreuse et brillante, dans un palais qu'il avait fait construire exprès pour elle (2).

Entre ses femmes, plusieurs appartenaient à la famille royale de Mexico ; en les épousant, il avait été convenu que celle qui donnerait, la première, le jour à un fils serait considérée comme la reine (3). Il avait commencé par une princesse des maisons d'Aticpac, nièce du roi Tizoc (4) ; c'était Xilomenco, fille légitime du roi Axayacatzin et sœur aînée de Montézuma II ; mais, cette princesse ayant une sœur plus jeune qu'elle, nommée Xocotzincatl, qu'elle aimait beaucoup, elle avait prié son père de ne pas l'en séparer et de permettre qu'elle l'accompagnât à la cour de Tetzcuco. Celle-ci était également remarquable par sa beauté comme par les qualités de son cœur et de son esprit. Nezahualpilli s'en éprit et la demanda en mariage comme la première. Leurs noces furent célébrées avec une grande magnificence, et le

(1) Suivant Ixtlilxochitl, Nezahualpilli avait plus de deux mille concubines.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 57.
(3) Id. ibid., chap. 64.
(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 62.

roi des Acolhuas distingua constamment cette épouse, non-seulement à cause de ses rares attraits, mais parce qu'elle fut la première à lui donner des enfants légitimes : elle fut la mère de Huexotzincatl, son fils aîné, et ensuite de Coanacochtzin et d'Ixtlilxochitl, qui furent les derniers rois de Tetzcuco (1). La princesse Xilomenco donna le jour à Çacama, qui, le premier, succéda, après son père, au trône d'Acolhuacan (2). Cependant, de toutes les femmes de Nezahualpilli, la plus célèbre fut la princesse Chalchiuhnenetl, fille légitime d'Axayacatl et sœur des deux précédentes. Comme elle était encore fort jeune, le roi la faisait élever dans un palais séparé et lui avait donné, pour la servir, une maison considérable, proportionnée à son rang. Malgré sa jeunesse, elle était si rusée et son cœur était si perverti, que, se voyant, dans son palais, maîtresse absolue et environnée de gens dévoués, elle commença à se livrer à tous les désordres. Dès qu'elle voyait un jeune homme beau et bien fait, elle se le faisait amener en secret, et, après avoir satisfait sa passion, le faisait tuer immédiatement; elle commandait ensuite une poupée ou statue exactement semblable, qu'elle faisait revêtir de riches vêtements et de bijoux, et que l'on plaçait dans la salle de réception. Elle avait fait périr ainsi un grand nombre de jeunes gens, au point que presque tout le pourtour du salon était garni de leurs images. Quand le roi allait la visiter, s'il demandait ce que c'était que ces statues, elle répondait que c'étaient ses dieux, chose d'autant plus facile à croire, que la multitude des idoles chez les Mexicains était incalculable.

Les débauches de la princesse finirent par être découvertes.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 62.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 57. Suivant cet auteur, la princesse Xilomenco, dont Torquemada ne parle pas, fut mère de Cacama, que ce dernier assigne pour fils à l'aînée des deux sœurs dont il est parlé ici et qui est, après tout, la même que la princesse Xilomenço. Ixtlilxochitl est ordinairement très-embrouillé dans ses généalogies de princes, et, à chaque instant, confond l'un avec l'autre.

Par des motifs de préférence, elle avait épargné trois de ses amants, Huitzilihuitl et Maxtla, l'un et l'autre d'un rang élevé, et Chiyauhcohuatl, prince de Tenayocan (1). Le roi reconnut sur l'un d'eux un joyau qu'il avait donné à Chalchiuhnenetl; mais, quoiqu'il fût encore loin de soupçonner la vérité, il en conçut néanmoins quelque défiance. La nuit suivante, il alla la visiter. Les femmes de service répondirent qu'elle reposait, s'imaginant, comme à l'ordinaire, qu'il se contenterait de cette raison. Mais il insista pour pénétrer dans sa chambre, et, s'étant approché du lit pour la réveiller, il n'y trouva qu'une poupée ornée d'une chevelure, qui la faisait ressembler parfaitement à Chalchiuhnenetl. En voyant cette image et l'effroi qui se peignait sur la figure des gens du palais, le monarque appela ses gardes et donna l'ordre d'arrêter tout le monde. On chercha partout la princesse, et on finit par la trouver dans un pavillon isolé, occupée à danser avec ses trois amants. Elle fut aussitôt jetée en prison avec eux. Les juges du tribunal suprême furent chargés d'instruire la procédure; on découvrit un grand nombre de complices, tant parmi les serviteurs que parmi les marchands, les fournisseurs et les ouvriers de toute classe, qui, ayant vendu les objets nécessaires pour la confection des poupées, avaient aidé les amants de la princesse à pénétrer dans le palais et trempé ensuite dans l'assassinat des premiers.

L'affaire ayant été suffisamment examinée, le roi des Acolhuas envoya des ambassadeurs à ses collègues de Mexico et de Tlacopan, pour leur apprendre ce qui s'était passé et leur annoncer le jour où l'épouse adultère recevrait le châtiment de son crime, ainsi que ses complices. Il manda, en même temps, à tous les seigneurs de son royaume de se rendre à Tetzcuco avec leurs femmes et leurs filles, quelque jeunes qu'elles fussent, afin qu'elles

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. VI Tochtli, 1498. — L'auteur anonyme ne nomme que le premier et le dernier amant. Ixtlilxochitl ajoute le troisième et donne au dernier le nom de Chicuhcohuatl.

assistassent à ce grand exemple. Il voulut même qu'il y eût, pendant ce temps, une trêve avec les ennemis de l'empire, désirant qu'ils pussent y venir avec une égale liberté. Au jour fixé, il arriva à Tetzcuco une multitude si considérable d'étrangers, que la ville, malgré sa vaste étendue, pouvait à peine les contenir. La sentence fut exécutée publiquement. On étrangla la reine ainsi que ses trois amants; mais, en considération de leur haute naissance, leurs corps furent brûlés avec les statues de son palais et inhumés décemment. Leurs complices, au nombre de deux mille, subirent le même supplice. On jeta leurs cadavres dans une fosse creusée dans un ravin, auprès du temple de la divinité vengeresse de l'adultère (1).

Ce châtiment rigoureux obtint l'approbation générale; mais la noblesse mexicaine, et, en particulier, Montézuma, dont Chalchiuhnenetl était la sœur, sensibles à une si grande injure, ne pardonnèrent jamais à Nezahualpilli d'avoir rendu ce procès si public : ils dissimulèrent pour lors leur colère, bien résolus à tirer vengeance de cet affront, si l'occasion s'en présentait jamais. (An VI Tochtli, 1498.)

Au milieu de ces événements, la guerre, qui paraissait ne devoir jamais cesser dans ces contrées, suivait son cours, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Une altercation entre les seigneurs de Tepeyacac et de Cholullan avait amené une série de combats entre ces deux républiques voisines. Ahuitzotl, ayant prêté aux Cholultèques le secours de ses armes, en avait profité pour augmenter son influence sur leur ville, malgré la jalousie de Tlaxcallan, qui voyait, avec une inquiétude croissante, les progrès rapides de la puissance mexicaine. Les armes d'Ahuitzotl n'étaient cependant pas toujours heureuses, et les échecs qu'elles avaient subis à Tehuantepec avaient montré aux peuples qu'elles n'étaient point invincibles. Une défaite qu'il éprouva auprès d'Atlixco, l'année même du grand procès de Tetzcuco, les encouragea davantage

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 64.

encore à la résistance. Il avait, à l'improviste, envahi le territoire de cette ville, que sa proximité de la vallée ne lui donnait que plus vivement le désir de réunir à son empire. Sur la nouvelle qui en arriva à Huexotzinco, ses citoyens se mirent en devoir de courir au secours de leurs alliés. Tultecatl, un de leurs chefs, était, dans ce moment, occupé à jouer au ballon. Sans se donner le temps de prendre ses armes, il vole au lieu du combat, se jette sur les Mexicains qu'il renverse par la seule force de ses bras; se revêtant ensuite des armes d'un de ceux qu'il vient d'abattre, il achève de dérouter les ennemis et force Ahuitzotl à abandonner le champ de bataille.

Tultecatl reprit le chemin de Huexotzinco, emmenant un captif; il l'y écorcha et, s'étant revêtu de sa peau, retourna au combat. Une des magistratures de la république était vacante en ce moment : remplis d'admiration pour sa valeur, les trois autres seigneurs l'acclamèrent avec enthousiasme et l'admirent aussitôt au gouvernement de la cité et de son territoire. Son administration, toutefois, fut de courte durée; la seconde année, une émeute religieuse le força à se retirer. Depuis quelque temps, les prêtres remplissaient la ville de désordres; ils couraient tout nus dans les rues, pillant les maisons où ils entraient avec effronterie, insultant les hommes, enlevant aux femmes leurs vêtements, lorsqu'elles allaient se baigner dans la rivière, commettant enfin mille insolences que les citoyens ressentaient douloureusement, mais dont le caractère sacré des agresseurs les empêchait de se plaindre trop ouvertement ou de chercher à tirer vengeance. Tultecatl, prévoyant les maux qui allaient être le résultat de ces désordres, tenta d'y mettre une barrière et commença à en châtier rigoureusement les auteurs. Il fit prendre les armes aux citoyens des classes les plus respectables; mais les prêtres s'armèrent à leur tour, mettant dans leurs intérêts la populace et excitant son fanatisme (1).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 66.

Les histoires rapportent qu'un grand-prêtre de Camaxtli, s'étant mis à leur tête, se servit d'un tlaquimilolli de ce dieu pour opérer des enchantements contre ses adversaires. Ayant prononcé une formule magique, il fit sortir du feu d'un tecomatl (1), en commandant à ses naguals ou génies de les brûler, au moment où ils en viendraient aux mains. Les seigneurs et les chefs, remplis d'effroi, préférèrent alors abandonner la lutte ; mais, en même temps, ils se décidèrent à quitter tout à fait leurs foyers avec leurs familles. Ils se retirèrent, en grand nombre, de l'autre côté du volcan, à Amecamecan, auprès de Cacama, seigneur d'Ayauhtzin-Tlapixqui. Quauhtliztac, Quachayatl, Elotlaxcal et Tultecatl, qui formaient ensemble la seigneurie de Huexotzinco, se présentèrent ensuite à Tlalmanalco, où se trouvait Itzcohuatl, gouverneur de la province. Ils lui rendirent compte des événements qui les avaient forcés à sortir de leur cité. Itzcohuatl était une créature d'Ahuitzotl qui l'avait fait seigneur de Chalco-Tlacochcalco (2) ; il les accueillit avec une prudente froideur et donna aussitôt avis de ce qui venait de se passer à son maître. Celui-ci, se souvenant de l'affront qu'il avait reçu de Tultecatl, deux ans auparavant, à Atlixco, envoya l'ordre de les mettre à mort ; ce qui fut immédiatement exécuté. Leurs cadavres furent ensuite transportés à Huexotzinco pour y recevoir les honneurs funèbres.

Non moins ambitieux que ses prédécesseurs, Ahuitzotl voulait, ainsi qu'eux, attacher son nom aux travaux qu'ils avaient fait exécuter pour l'utilité publique ou l'embellissement de sa capitale. Trouvant insuffisantes, pour la consommation, les eaux qu'amenait l'aqueduc de Chapultepec, il prit la résolution d'y conduire encore celles de la fontaine d'Acuecuexatl, auprès de Huitzilopochco (3), de la province de Coyohuacan : c'était de cette

(1) Le *Tecomatl* est un vase fait d'une espèce de grosse calebasse.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. VII Tochtli, 1486.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 66.

source que s'abreuvaient les habitants de la ville de ce nom. Elle avait alors pour seigneur Tzotzomatzin, qu'on regardait comme le plus fameux magicien de son temps. Ahuitzotl lui ayant fait connaître ses intentions, il répondit en suppliant le roi de renoncer à un projet dont les conséquences pouvaient être fatales. Il ajouta que ces eaux n'avaient point de cours régulier, qu'elles manquaient quelquefois, et qu'en d'autres occasions elles croissaient à tel point que, dans une crue subite, elles seraient capables de causer une inondation dans la capitale. Il terminait par conjurer Ahuitzotl de prendre en considération tous ces motifs et de renoncer à son dessein.

Le monarque, prenant pour des défaites les raisons de Tzotzomatzin, le manda à Mexico et lui réitéra ses ordres d'une manière péremptoire. Celui-ci chercha encore à s'excuser; mais le roi, plein de colère, le chassa de sa présence. On raconte que, quelques jours après, ayant envoyé des messagers pour lui signifier de nouveau sa volonté à cet égard, le seigneur de Coyohuacan, se doutant de ce qu'ils venaient faire, donna ordre de les faire entrer, et au même instant se changea, devant eux, en un aigle formidable, ce qui leur inspira une si grande frayeur, qu'ils s'enfuirent en toute hâte, sans délivrer leur message. Ahuitzotl en envoya d'autres, le lendemain, pour le prendre et l'amener prisonnier dans la capitale; mais à peine furent-ils entrés, qu'il se métamorphosa en un tigre monstrueux, et, le surlendemain, en un serpent épouvantable, qui, chaque fois, remplit de terreur les satellites qu'envoyait le monarque. Ces enchantements ne servirent qu'à l'irriter plus vivement. Il menaça les habitants de Coyohuacan de sa colère et leur fit dire que, s'ils ne se hâtaient de livrer Tzotzomatzin entre ses mains, il irait lui-même en personne, et mettrait leur ville à feu et à sang. Contraints alors d'obéir, ils le menèrent au roi, qui donna ordre aussitôt de l'étrangler (1). (An VII Acatl, 1499.)

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 66.

Ahuitzotl fit construire alors un canal en maçonnerie, depuis la fontaine d'Acuecuexatl jusqu'à Mexico. L'ouverture s'en fit avec de grandes cérémonies : un cortége nombreux de prêtres s'y transporta, environnant le pontife de Chalchiuhlicué, revêtu des ornements de la déesse. Ils sacrifièrent, sur les bords du canal, un grand nombre de cailles, et, de leur propre sang, tiré avec des épines de maguey, firent des onctions sur tous les murs, tandis que d'autres les encensaient, au son d'une musique lugubre. Dès que l'eau parut dans l'aqueduc, la musique redoubla et on lui donna l'encens de la bienvenue, saluant à la fois le torrent et l'image vivante de la déesse des eaux, Chalchiuhlicué, présente avec eux. C'est au milieu de tous ces rites que l'onde nouvelle arriva à Mexico. Mais Ahuitzotl ne tarda pas à se repentir d'avoir repoussé les avis de Tzotzomatzin. En quelques semaines, le nouvel aqueduc fit monter si démesurément le niveau du lac, que les habitants de la capitale se virent menacés d'une nouvelle inondation : partout où ils le purent, ils élevèrent le sol de leurs maisons; mais ces changements ne se firent point assez vite pour les empêcher de recevoir de grands dommages. Entre temps, les eaux allaient croissant avec tant d'abondance, que bientôt le sol des rues disparut, et qu'il n'y eut plus d'autre moyen de passer d'une maison à l'autre qu'en se servant de barques et de canots (1).

Les palais des grands, élevés sur des terre-pleins et des terrasses, étaient demeurés jusque-là à l'abri de l'inondation et, par les ouvrages qu'il faisait exécuter, Ahuitzotl espérait pouvoir incessamment en arrêter les effets. Mais, un jour qu'il reposait dans une des salles basses de ses jardins, les eaux, arrivant tout à coup avec une violence extrême, couvrirent toute la ville, passant par-dessus les murs d'un grand nombre de maisons. Beaucoup d'ha-

(1) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 19. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 67.

bitants furent noyés. Les vagues venaient frapper avec tant de force de l'autre côté du lac, que tout le monde était rempli de terreur; ceux qui purent s'échapper se hâtèrent de quitter la capitale, en maudissant le roi d'avoir repoussé les conseils de Tzotzomatzin. Il s'éveilla au bruit : en voyant la masse d'eau qui entrait dans sa chambre, il en sortit avec tant de précipitation, qu'il se frappa la tête contre la porte, et il en fut si dangereusement blessé, qu'il en mourut, moins de trois ans après. Sans ses serviteurs, qui accoururent aussitôt à son aide, il se fût noyé inévitablement. (An VIII Tecpatl, 1500.)

Dans sa détresse, il envoya des ambassadeurs à Nezahualpilli, pour le prier de lui envoyer du secours et de travailler avec lui à faire sortir la ville de ses ruines. Ce prince n'était pas moins habile que son père dans les sciences et dans les arts ; il fut ravi de trouver cette occasion de se rendre utile aux Mexicains, espérant par là faire cesser la rancune qu'ils conservaient contre lui, depuis la mort de Chalchiuhnenetl (1). Il envoya à Huitzilopochco tous les architectes de ses états avec un grand nombre d'ouvriers et de barques chargées de pierres, de chaux, de pieux et d'autres matériaux. Les trois rois se transportèrent ensuite en personne à la fontaine, accompagnés de plusieurs plongeurs. En arrivant auprès du gouffre, les prêtres se rangèrent sur le bord; tous s'étaient peint le corps en bleu, en l'honneur de Tlaloc, le dieu des eaux, et tenaient des cassolettes où fumait l'encens. Ils parfumèrent la fontaine, dans laquelle ils jetèrent de l'ulli et du copal enveloppés dans du papier. Au signal donné par les trompettes, les plongeurs, le corps également peint en bleu et en noir avec de l'ulli, se lancèrent à la fois dans l'eau, et, saisissant plusieurs enfants, fils de chefs, qu'on avait amenés à ce dessein, ils leur ouvrirent la poitrine et leur arrachèrent le cœur, qu'ils jetèrent dans le gouffre, colorant ainsi ses eaux du sang de ces innocentes

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 46.

victimes. Les prêtres y offrirent également le sang qu'ils se tiraient de différentes parties du corps. Ils y plongèrent à leur tour, et Nezahualpilli, curieux de connaître les particularités de ce gouffre, y entra avec eux. Au dire de la chronique (1), dès qu'ils en furent sortis, la source commença à bouillonner ; elle s'apaisa au bout d'une demi-heure, et les plongeurs, s'y élançant de nouveau, purent boucher les trous d'où l'eau sortait avec le plus de force. On acheva de fermer la fontaine avec un gros mur en maçonnerie, et les rois retournèrent à Mexico, afin de constater le dommage et de travailler aux moyens de le réparer (2). Il était considérable : l'inondation s'était étendue non-seulement sur la capitale et ses environs ; elle couvrait en entier Cuitlahuac, et les abords de Mizquic, d'Ayotzinco et de Xochimilco, jusqu'aux rivages de Tepetzinco et de Tetzcuco, puis courait, de l'autre côté, jusqu'au delà de Xalmilolco et de Mazatzin-Tamalco, d'où elle revenait sur l'ensemble de la ville de Mexico. De toutes ces villes, cependant, Cuitlahuac était celle qui avait le plus souffert après la capitale ; toutes ses maisons s'étaient écroulées, et elle resta inhabitable pendant plus de deux ans (3).

Les premiers travaux furent exécutés au palais d'Ahuitzotl ; ce prince ayant été obligé de l'abandonner pour aller loger au temple de Huitzilopochtli, on le reconstruisit en entier sur de nouveaux pilotis. On n'y employa d'autre pierre que le « tetzontli, » dont la qualité poreuse, si légère et si solide à la fois, convenait parfaitement au sol mouvant où était bâti Tenochtitlan : c'est à dater de ce moment que l'on exploita particulièrement le fameux « Pedregal » de Tlalpan (4), le roi ayant donné un édit

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 81.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 67.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. VIII Tecpatl, 1500 — X Tochtli, 1502.

(4) Le *Tetzontli* (pierre de cheveux), espèce d'amygdaloïde poreuse, fort dure, est une lave refroidie. On la trouve en grande quantité auprès de la petite ville de San-Agostin Tlalpan, ou de las Cuevas, à 4 l. S. de Mexico. C'est près

pour défendre qu'on se servît, à l'avenir, d'autre pierre que du tetzontli dans les constructions de la capitale. Les monuments publics et surtout les teocallis avaient généralement moins souffert que les autres : on se contenta de fortifier leurs soubassements, ainsi que les terrasses sur lesquelles ils étaient édifiés. C'est ainsi que l'on consolida les murs d'enceinte et la grande cour du temple de Huitzilopochtli : ils furent élevés de beaucoup au-dessus de l'ancien sol, et cette place immense fut pavée, d'un bout à l'autre, de dalles énormes tirées des mêmes carrières. Tous ces travaux furent exécutés aux frais et par les sueurs des ouvriers étrangers, qu'on obligeait de venir, par corvées, des provinces conquises; on profita de leur présence pour rebâtir en tetzontli les palais des principaux seigneurs avec un grand nombre d'autres édifices. Les habitants des localités voisines de la lagune et de terre ferme, trouvant cette pierre si avantageuse, s'empressèrent d'imiter les Mexicains et, à cette occasion, ils renouvelèrent la plupart des palais et des temples de leurs cités respectives.

La guerre de Tlacuilollan, qui eut lieu à la suite de ces événements, n'offre aucun détail propre à intéresser le lecteur. On sait qu'Ahuitzotl en ramena douze cents captifs qui furent immolés à ses dieux, comme de coutume : il marcha ensuite, en personne ou par ses généraux, dans le Cuextlan, contre la province de Huexotla, dont les habitants avaient massacré les officiers royaux chargés de la perception des tributs, et, malgré les difficultés de cette entreprise, il parvint à les soumettre à l'autorité impériale. La révolte de la province de Xaltepec, ainsi que sa réduction, n'offre pas davantage de détails, et les annales mexicaines nous transportent immédiatement aux derniers moments d'Ahuitzotl, qui mourut, en 1503, des suites de la blessure qu'il avait reçue à la tête, lors de la dernière inondation (1).

de là qu'on trouve cette grande couche de lave appelée *El Pedregal de San-Agostin*.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 67.

Cette blessure était si grave, que tous les soins que l'on en prit demeurèrent inutiles, quoique ses chirurgiens eussent enlevé, à plusieurs reprises, des esquilles du crâne. Sa mort fut pleurée de tous ses sujets; on lui fit des obsèques somptueuses, d'après le rit toltèque, et ses cendres, renfermées dans une urne précieuse, furent enterrées à côté du Quauhxicalco ou grand brasier du temple de Huitzilopochtli (1). Ce prince avait une véritable passion pour les armes, et il fut, entre tous les rois de l'Anahuac, un de ceux qui agrandirent le plus les domaines soumis à leur sceptre. A l'époque de sa mort, les Mexicains possédaient à peu près les mêmes provinces que leur connurent les Espagnols. Outre sa valeur personnelle, Ahuitzotl avait d'autres qualités également dignes d'un grand roi; il était magnifique, libéral, amant de tout ce qui était beau, et ce fut sous son règne que, malgré l'inondation où il faillit périr, Mexico devint véritablement une des plus belles cités du nouveau monde. Lorsqu'il recevait les tributs des provinces, il rassemblait le peuple et, de sa main, distribuait des vivres et des vêtements à tous ceux qui étaient dans le besoin. Il récompensait avec grandeur les chefs et les soldats qui se distinguaient à la guerre, les ministres et les employés de la couronne qui le servaient avec fidélité, leur faisant fréquemment de riches présents d'or, d'argent, de bijoux, de plumes, etc. Ces qualités, malheureusement, étaient ternies par de grands vices; il était capricieux, vindicatif, cruel et superstitieux à l'excès, comme le lecteur n'a eu que trop souvent l'occasion de le voir. Il faut ajouter, cependant, que cette cruauté et cette superstition étaient bien plutôt les vices de son temps et de son pays, et qu'il ne fit que les exagérer, en croyant bien faire. Ahuitzotl était ennemi de la paix, et son nom est encore aujourd'hui, dans le langage créole du Mexique, employé comme un synonyme de fléau et de tourment incommode (2).

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 70. — Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 81.

(2) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, trad. de Mora, tom. I, page 189. —

Dans la familiarité, ce prince était jovial et de bonne humeur passionné pour la musique, peut-être autant que pour la guerre, nuit et jour, on entendait dans son palais le bruit des instruments, au point que les affaires du gouvernement en souffraient fréquemment. L'amour des femmes n'était pas moins excessif chez lui que chez ses prédécesseurs, et il croyait, comme Nezahualcoyotl et Nezahualpilli, que la multitude de ses concubines devait augmenter à proportion de la grandeur et du nombre de ses conquêtes.

Aussitôt qu'Ahuitzotl eut été descendu dans la tombe, les électeurs de l'empire se réunirent pour aviser au choix de son successeur. Ils jetèrent les yeux sur Macuilmalinaltzin, l'aîné des fils légitimes d'Axayacatl et gendre du roi Nezahualpilli. Mais le roi de Tetzcuco s'opposa à cette élection, ce prince ne lui paraissant pas réunir les qualités nécessaires pour le rang suprême. Son influence sur les électeurs leur fit préférer Montézuma, deuxième du nom, qui remplissait alors les fonctions de grand-prêtre de Huitzilopochtli (1). En conséquence, Montézuma fut élevé sur le trône et couronné le jour de Cipactli, neuvième du mois Toxcatl, quatrième de l'année XI Acatl, correspondant au 24 mai de l'an 1503 (2).

Cet auteur et d'autres prétendent que c'est du nom d'Ahuitzotl que vient l'expression créole d'*azote*, fléau, usitée aujourd'hui en Espagne comme dans les colonies.

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 70.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. 1503.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Grandeur et félicité de Nezahualpilli, roi de Tetzcuco. Son observatoire. Sa sage conduite avec ses frères. Son caractère. Sa rigueur dans l'administration de la justice. Imprudence de son fils Huexotzincatl avec la Dame de Tula. Il est condamné à mort par son père. Consternation de la cour. Douleur de la reine Xocotzincatl. Ses reproches contre Nezahualpilli. Ce prince demeure inexorable et fait mourir son fils. Ses regrets. Autres excès de rigueur. Actes de justice. Sa volonté despotique. Montézuma II élu roi de Mexico. Son caractère. Son apparente humilité. Discours du sénat et compliments de ses collègues. Sa réponse. Expédition de Montézuma contre Atlixco. Fêtes de son inauguration. Conduite superbe de ce prince. Il exclut les plébéiens de son conseil et de son service. Cause probable de cette conduite. Jalousie de la noblesse à l'égard du commerce. Faste et orgueil des marchands. Leur abaissement par Montézuma II. Aliénation des classes inférieures. Soin que le monarque prend de son peuple durant la famine. Jalousies des villes libres du plateau. Les ambassadeurs de Tlaxcallan se plaignent, à Mexico, de ses empiétements. Réponse superbe du sénat mexicain. Préparatifs de Montézuma II contre Tlaxcallan. Victoire des Tlaxcaltèques. Tlacahuepan, fils de Montézuma, est tué. Douleur de ce prince. Il arme de nouveau contre la république. Insuccès de ses armes. Nouvelle famine dans l'Anahuac. Histoire de Malinal, seigneur de Yuquane et de l'arbre de son jardin. Montézuma le fait demander. Réponse insolente de Malinal. Il est mis à mort par les Mexicains. Mécontentement des Mixtèques. Fête de Tilantongo, où les Mexicains sont invités. Trahison des Mixtèques et massacre des Mexicains. Cuitlahuatl, frère de Montézuma, marche contre eux. Ils sont trahis par Corcáquauh, qui introduit le prince dans l'intérieur du pays. Prise de Tzotzolan. Grande bataille où les Mixtèques sont vaincus. Réduction du Mixtecapan par Cuitlahuatl. Forfanterie des envoyés de Huexotzinco. Elle est châtiée.

La sagesse ou la félicité avec laquelle Nezahualpilli avait su éviter les écueils qui s'étaient présentés sur son chemin, au com-

mencement de son règne, et surtout dans les premiers temps de son gouvernement, acquit à ce prince une renommée presque égale à celle de son père Nezahualcoyotl. Il ne se montrait pas moins entendu que lui dans l'art difficile de conduire les peuples: on exaltait sa prudence et la sagacité avec laquelle il avait su ménager tour à tour la susceptibilité jalouse et l'ambition de ses frères, non moins que son habileté dans les arts; ses vastes connaissances dans les sciences de l'astronomie et de l'astrologie judiciaire, dans la philosophie naturelle et morale, le faisaient généralement considérer comme le premier enchanteur du monde américain (1). On racontait que, dans son enfance, ses nourrices et gouvernantes l'avaient vu souvent dans son berceau changé en différentes figures d'animaux; il leur apparaissait tantôt sous la forme d'un tigre, tantôt sous celle d'un lion ou d'un aigle; ces métamorphoses étant, aux yeux des populations de cette époque, les signes certains d'une sagesse et d'une puissance également grandes (2).

Nezahualpilli aimait les sciences. Il s'informait avec soin des sages qui existaient dans les provinces de ses états et dans les pays voisins; il les faisait venir à sa cour et se plaisait à s'entretenir avec eux, afin d'augmenter la dose de ses connaissances. Sur la terrasse la plus élevée de son palais, il avait érigé une tour qui lui servait d'observatoire : au dernier étage, elle formait un quadrilatère environné d'un mur de trois pieds de haut, ayant à chacun de ses angles un pilastre en bois fiché dans le sol; ces pilastres soutenaient un voile, étendu comme un dais, d'une étoffe extrêmement fine et transparente, sous lequel il se couchait la nuit avec ses astrologues, afin de diriger ses observations d'une manière plus sûre (3).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 64.
(2) Ces faits rappellent les prodiges et les choses merveilleuses dont il est si souvent question en d'autres parties de cet ouvrage.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 64.

Nous avons parlé, ailleurs, de la conquête des provinces du Cuextlan, achevée dans les dernières années de la vie de Nezahualcoyotl, par ses deux fils Xochiquetzal et Acapipiol, et où, par sa marche rapide, celui-ci avait si singulièrement contribué au succès de cette campagne. Les poëtes, dont les chants célébraient cette guerre, en vantant ses actions héroïques, n'omettaient pas le nom de son frère; ils attribuaient, toutefois, la gloire principale de cette entreprise à Acapipiol, qui seul, d'ailleurs, avait le droit de la revendiquer. Cette question n'avait jamais été décidée : chaque fois qu'il se présentait une occasion d'en parler, les musiciens que chacun des deux frères entretenait à son service chantaient cette victoire de manière à en rapporter tout l'honneur à leur maître; mais, comme aux jours de fête ils se réunissaient ensemble sur la grande place pour représenter, suivant l'usage, leurs ballets historiques, il s'élevait fréquemment des querelles entre les uns et les autres, auxquelles leurs amis s'empressaient de prendre part; un jour, les choses en vinrent au point qu'il s'engagea, entre les poëtes rivaux, un combat, qui aurait eu des suites sanglantes, si le roi Nezahualpilli n'était intervenu en personne. Sa décision fut toute en faveur d'Acapipiol. A la première fête que l'on célébra, sans prévenir ses frères, il se rendit sur la place, suivi de sa cour, et, se dirigeant du côté où était Acapipiol, il lui donna le premier rang et prit part à la danse avec les seigneurs qui l'accompagnaient. Xochiquetzal se tint alors pour battu, il se retira avec ses amis et ses musiciens, et n'osa jamais, depuis, renouveler cette querelle (1).

Les historiens de son temps se plaisent à vanter la justice de Nezahualpilli et la rigueur avec laquelle il châtia plusieurs des membres de sa propre famille. Pour nous, tout en admettant les qualités supérieures de ce prince, nous croyons que cette sévérité dégénéra trop souvent en injustice et qu'elle ne fut, dans

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 67.

bien des circonstances, que l'exagération de la vertu même qu'il prétendait mettre en pratique. La condamnation de son fils Huexotzincatl est une preuve de ce que nous avançons. Ce prince, héritier de l'empire et l'aîné des enfants qu'il avait eus de la reine Xocotzincatl, se distinguait par sa douceur et son amabilité autant que par son courage et sa valeur. Il avait un talent remarquable pour la poésie et la musique : dans une occasion, il composa une épître, adressée à la favorite de son père, la Dame de Tula, qui lui répondit par une autre pièce en vers, et, d'épître en épître, il s'établit entre eux une sorte de correspondance poétique dont la malveillance et la jalousie ne tardèrent pas à tirer des suppositions fâcheuses contre le prince. Le roi, ayant eu connaissance de cette affaire, commanda aux juges de l'examiner, et le même jour il prononça une sentence de mort contre son fils (1).

Huexotzincatl était universellement aimé. En apprenant cette nouvelle funeste, tous les seigneurs présents à Tetzcuco accoururent auprès de Nezahualpilli, et les yeux remplis de larmes, ils le conjurèrent de révoquer ce jugement rigoureux, en s'efforçant de lui démontrer le peu de fondement de l'accusation portée contre le prince. Nezahualpilli demeura inexorable ; sa jalousie, intéressée, plus encore, peut-être, que son honneur, à la perte de Huexotzincatl, le rendit sourd à leurs supplications. Il leur répondit avec sévérité que la loi qui condamnait de tels actes était faite pour tout le monde, que son fils l'ayant violée, il méritait d'autant plus d'être châtié qu'il était prince, et que, si le roi négligeait de l'exécuter, on aurait le droit de lui reprocher de faire des lois pour tous, excepté pour les siens.

Sur ces paroles, les seigneurs se retirèrent pleins d'affliction. La reine, ayant appris le péril que courait son fils, accourut à son tour avec ses autres enfants, et, se jetant à ses pieds, le supplia d'avoir pitié d'elle. Mais ses larmes et ses prières n'eurent

(1) Torquemada, ibid., cap. 65. — Ixtlilxochitl, ibid.

d'autre effet que d'endurcir davantage le cœur du monarque. Alors, s'indignant de sa cruauté, elle se leva avec colère et lui dit que, puisqu'il en était ainsi, il pouvait tout aussi bien la faire mourir elle-même ; que, s'il se faisait le bourreau des siens, il n'avait qu'à tuer avec elle ses autres enfants, afin que l'holocauste fût complet, puisque, pour une loi portée par lui-même, et dont l'application était, d'ailleurs, incertaine en ce moment, il mettait en oubli les préceptes de la loi naturelle et se faisait le meurtrier de son propre fils (1).

A de si durs reproches, le roi se contenta de répondre qu'il n'y avait aucun remède et pria la reine de se retirer. Xocotzincatl obéit ; elle quitta le palais et alla répandre sa douleur dans le sein de sa sœur et de ses dames. Nezahualpilli, informé que l'on différait encore d'exécuter sa sentence, dans l'espoir d'un sursis, donna ordre de faire mourir Huexotzincatl sans autre délai. Mais, dès qu'il eut appris son supplice, il en conçut une si vive affliction, qu'il s'enferma, durant quarante jours, dans une salle obscure, pleurant son fils, sans vouloir ni entendre ni voir personne. Il fit murer les portes et les fenêtres du palais qu'avait habité le jeune prince, afin que personne n'y pût entrer dorénavant, et le laissa tomber en ruines (2).

Dans une autre occasion, il châtia avec la même rigueur un autre de ses fils nommé Iztaçquauhtli. La loi du royaume défendait à tout prince, aussi bien à l'héritier du trône comme aux simples seigneurs, de se bâtir des palais sans l'autorisation du monarque. Il devait, préalablement, l'avoir mérité par ses faits d'armes, et il y avait peine de mort pour quiconque contrevenait à cette ordonnance. Iztacquauhtli, mettant en oubli ces prescriptions, avait commencé la construction d'un palais, sans en avoir parlé à son père. Nezahualpilli le fit mettre en jugement, et il fut exécuté comme son

(1) Torquemada, ibid.
(2) Ixtlilxochitl, ibid. — Torquemada, ibid.

frère. Une autre fois, il fit pendre un juge nommé Cequauhtzin, parce qu'il avait écouté des plaidoiries et prononcé des jugements dans sa maison, ce qui était aussi sévèrement défendu aux juges que de recevoir des présents. Les procès devaient être décidés dans les salles du palais, en présence de tous les juges assemblés. Ils siégeaient depuis le matin jusqu'à midi, prenaient leurs repas dans le même palais et continuaient ensuite à écouter les parties jusqu'au coucher du soleil. Ils ne suspendaient leurs audiences qu'à l'époque des fêtes solennelles, pour cause de maladie ou pour d'autres motifs graves. Un autre juge ayant fait traîner un procès en longueur, le roi le chassa et le condamna à murer la porte principale de sa maison, en sorte qu'il ne pouvait plus sortir que par une petite porte de derrière. Il lui défendit de jamais reparaître au palais et d'avoir aucun rapport avec les autres membres du tribunal. Il fit tuer une de ses filles, pour avoir parlé au fils d'un seigneur, et deux de ses concubines, pour avoir bu du pulqué, dont l'usage était particulièrement défendu aux femmes. Il fit pendre un juge, pour avoir favorisé un noble contre un plébéien ; par son ordre on revisa le procès, qui fut jugé en faveur du pauvre. Deux de ses fils s'étant attribué, après un combat, des prisonniers qui avaient été faits par leurs soldats, il les fit étrangler, après les avoir fait guérir des blessures qu'ils y avaient reçues. C'était la peine que la loi prononçait contre ceux qui s'emparaient des captifs d'autrui (1).

Outre ces juges dont nous venons de parler, il y avait des secrétaires, chargés d'écrire les actes des procédures qu'on portait à l'audience; ils en faisaient le rapport au roi et aux juges, en sorte que les affaires, même les moins importantes, étaient conduites avec beaucoup d'ordre jusqu'à leur solution définitive, qui devait toujours recevoir l'approbation royale. Un de ces secrétaires vint dire un jour à Nezahualpilli que le tribunal criminel avait con-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 67.

damné à la potence deux adultères, dont l'un était musicien et l'autre soldat. Les présidents des quatre conseils, auxquels on avait soumis la révision de ce jugement, comme on le faisait dans toutes les affaires graves, l'avaient confirmé. On n'attendait plus que l'approbation du roi ; mais Nezahualpilli, prenant le pinceau des mains du secrétaire, tira une barre sur le nom du musicien et épargna le soldat. Le secrétaire rapporta le papier aux présidents du conseil qui, pensant que le monarque violait les lois en épargnant ses soldats, vinrent lui faire des représentations et l'engager à laisser exécuter ce que son père et ses ancêtres avaient ordonné. Il leur répondit que son devoir était non-seulement de faire exécuter les lois, mais de les améliorer ; que sa volonté était, dorénavant, que, toutes les fois qu'un soldat ou un homme en état de porter les armes commettrait un adultère, il serait relégué pour la vie dans les garnisons des frontières de l'empire ; que cette punition serait suffisante et qu'elle profiterait à l'état, dont un soldat devait être le défenseur. Cette disposition était d'une grande sagesse ; mais la plus remarquable qu'on connaisse de Nezahuapilli, et qui peut rapprocher, à bien des égards, son nom des plus illustres dont l'humanité ait à se louer, c'est celle qui concernait l'esclavage. La loi condamnait les enfants nés des esclaves à la condition de leurs pères ; il l'abrogea formellement et ordonna qu'à l'avenir ils pussent jouir de la liberté naturelle que Dieu leur avait donnée (1).

Dans d'autres circonstances, Nezahualpilli se montrait, comme à l'égard de son fils aîné, plus rigoureux que juste. Ayant demandé à un de ses frères de lui donner une de ses filles, pour la placer parmi ses concubines, le prince la lui refusa nettement, quoiqu'il fût admis par l'usage que les rois prissent leurs parentes et leurs cousines pour en faire leurs femmes. Quelque temps après, il pria son frère de lui prêter un teponaztli, que celui-ci avait

(1) Ixtlilxochitl, ibid., chap. 68.

eu pour sa part du butin à la suite d'une conquête. Ce teponaztli passait pour le meilleur du pays; il était si sonore et si harmonieux, qu'on l'entendait à deux ou trois lieues de distance: il plaisait beaucoup au roi, qui offrit de donner en échange plusieurs villages avec des présents qui en excédaient de beaucoup la valeur. Mais le prince s'y refusa obstinément, sans même se donner la peine de s'excuser. Le monarque alors le fit enlever de force et commanda de saccager et de démolir sa maison, comme d'un homme désobéissant et rebelle. Il fit placer ensuite le teponaztli dans la salle des armes, comme une dépouille conquise à la guerre, avec ordre de ne s'en servir que dans les fêtes et les occasions solennelles. Cet exemple, ajoute le chroniste (1), effraya tellement les frères du roi, que, depuis ce moment, ils n'osèrent plus lui résister ni rien tramer contre lui.

Montézuma, deuxième du nom, surnommé Xocoyotl ou le Jeune, qui venait de monter sur le trône du Mexique, à la place de son oncle Ahuitzotl, entrait dans sa trente-quatrième année; il était fils d'Axayacatl et de Xochicueitl, princesse de Tetzcuco: c'était un prince également religieux et guerrier et, ainsi que son prédécesseur, il exerçait, au moment de son élection, la charge de grand-prêtre de Huitzilopochtli. Sa figure était majestueuse et belle, son maintien grave et posé, et son extérieur en tout conforme à ce qu'exigeait la haute dignité dont il était revêtu. Il marchait les yeux baissés et avec un grand recueillement; lorsqu'il parlait, ce qui arrivait rarement, il le faisait d'un ton calme et solennel, et sa parole, facile, claire et ferme, était entraînante pour ceux qui l'entendaient. Aussi, avant même qu'il eût reçu le sceptre, était-il craint et respecté de tous. Lorsque ses devoirs, comme capitaine, ne l'appelaient point au dehors de la capitale,

(1) Ixtlilxochitl, ibid. — L'auteur ajoute que, quelques années plus tard, les religieux de Saint-François firent mettre en pièces et brûler ce teponaztli, parce que les Indiens avaient conçu pour cet instrument une vénération superstitieuse.

il se tenait, pour l'ordinaire, dans un calpul ou grande salle du temple, affectée au chef des pontifes du dieu. On disait qu'il communiquait fréquemment avec la divinité et qu'il avait avec elle de longs entretiens. Ces qualités, précieuses aux yeux des Mexicains, avaient fait pencher, sans difficulté, tous les électeurs de son côté (1). On raconte que, lorsqu'il apprit le choix qui avait été fait de lui pour l'empire, il courut aussitôt se recueillir dans le temple. Les députés du sénat s'y transportèrent pour l'amener au palais et le trouvèrent dans une attitude pleine d'humilité, occupé à balayer le sanctuaire de Huitzilopochtli (2).

Ayant ôté respectueusement le balai de ses mains, ils délivrèrent leur message et le ramenèrent dans son calpul. Il entra d'un air si grave et si majestueux que tous, en l'apercevant, s'écrièrent que c'était avec raison qu'on lui avait donné le nom de Moteuczoma (3) : « Que notre roi soit le bienvenu! ajoutèrent-ils, voilà « que le jour s'est levé ; nous étions dans les ténèbres; mais voici « que l'empire reluit comme un miroir frappé des rayons du soleil. » Les électeurs le saluèrent avec de grandes démonstrations de respect et le conduisirent au Quauhxicalli où brûlait perpétuellement le feu sacré, au pied de l'escalier du teocalli : « Vous venez, « lui dit l'un d'eux, d'être choisi pour roi par les grands vassaux « de l'empire et par le sénat. Telle est la volonté de celui qui « gouverne le jour et la nuit, l'air, le feu, l'eau et la terre, et de « qui nous sommes les esclaves (Ti-Itlacahuan). Vous êtes le « maître, non-seulement de l'empire mexicain, mais de tous les « royaumes qui lui sont soumis. » C'est là qu'on lui fit jurer ensuite de protéger toujours le grand temple de Huitzilopochtli; il offrit l'en-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 68.

(2) Le balayage du sanctuaire proprement dit était dans les attributions spéciales du grand-prêtre.

(3) *Moteuczoma*, le Seigneur austère ou qui gronde en maître, pris aussi dans le sens de majestueux.

cens et, suivant la coutume, se tira du sang, dont il fit le sacrifice à la divinité; après quoi, on le fit asseoir sur le trône.

Un des seigneurs lui coupa les cheveux dans la forme que les rois les portaient ordinairement; il lui perça la narine, dans laquelle il passa un petit tuyau d'or appelé « acapitzactli. » Un autre plaça dans sa main une cassolette où brûlait du picietl; il lui mit des bijoux à la lèvre et aux oreilles et jeta sur ses épaules un manteau bleu en filet. On le revêtit d'une armure légère, et Nezahualpilli plaça sur sa tête le diadème royal. On le parfuma, et tous les princes, d'une voix unanime, l'acclamèrent Culhua-Teuctli, souverain du Mexique. L'un d'eux lui adressa ensuite un long discours sur la manière de régner et sur la protection qu'il devait à ses vassaux. « Recevez avec bonté, lui dit-il, les chefs tri-« butaires, distribuez des vivres et des vêtements à ceux qui en « ont besoin, attaquez vos ennemis avec valeur, après avoir « donné tous vos soins aux préparatifs de l'expédition, et par-« donnez généreusement à ceux que vous aurez vaincus. Atta-« chez-vous à orner les temples. Distribuez des vivres aux vieil-« lards, traitez les chefs selon leur mérite et invitez-en, chaque « jour, quelques-uns à prendre avec vous leurs repas au palais. « Levez-vous à minuit pour adorer les étoiles, et le matin avant « l'aurore, pour adorer Tlahuizcalpan-Teuctli (1), en vous tirant « du sang des cuisses et des oreilles; pour l'encenser, en péné-« trant de vos regards les hauteurs du neuvième ciel. Que rien ne « vous échappe, ni les montagnes, ni les eaux, ni les forêts; que « les chemins et les fontaines, et surtout celle d'Ayauhcalco (2), « soient l'objet constant de votre vigilance. Voilà les avis que nous « avions à vous donner, ô notre fils et souverain bien-aimé (3). »

Ses deux collègues, les rois de Tetzcuco et de Tlacopan, lui

(1) C'est l'étoile du matin.
(2) C'est la fontaine de Chapultepec qui fournissait l'eau douce à Mexico.
(3) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 82.

adressèrent ensuite leurs félicitations : elles furent suivies de celles des seigneurs présents à la cérémonie. Les paroles de Nezahualpilli, conservées jusqu'à ce jour, sont remplies d'expressions flatteuses pour le nouveau monarque et de congratulations à l'empire sur le bonheur de le posséder, qui ne seraient même pas déplacées dans la bouche d'un orateur des temps antiques (1). Montézuma affecta d'entendre tous ces discours avec une humilité profonde, et il répondit avec componction, en s'adressant d'une manière particulière à Nezahualpilli :

« Je serais certainement un aveugle, mon bien-aimé frère et « seigneur, si je ne reconnaissais que toutes les bonnes choses que « vous venez de me dire ne sont, en réalité, que des faveurs que « vous voulez me faire, puisque, ayant dans ce royaume tant de « guerriers nobles et généreux, vous avez précisément laissé tom- « ber votre choix sur le plus misérable et le plus indigne, pour lui « donner la couronne. Il est certain que je me sens si peu les qua- « lités nécessaires pour une charge si élevée, que je ne saurais « faire autre chose, en ce moment, que me diriger vers le maître « de la création, afin qu'il daigne m'envoyer le secours de son « bras et vous prier de lui adresser pour moi vos supplications. »

En disant ces paroles, il parut s'attendrir de nouveau et versa des larmes abondantes. La cérémonie étant terminée, on l'amèna avec un cortége pompeux à son palais, et toute la ville se livra aussitôt aux réjouissances accoutumées.

D'accord avec l'usage introduit par ses prédécesseurs, il résolut de se porter immédiatement sur le théâtre de la guerre le plus voisin, afin de ramasser les victimes nécessaires aux sacrifices de son couronnement. Atlixco venait de se poser encore une fois en état d'hostilité contre Tenochtitlan. C'est sur cette ville qu'il marcha, accompagné de la fleur de la noblesse : on comptait, dans son armée, la plupart de ses frères, fils, comme lui, d'Axayacatl, deux

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 68.

des fils de Tizoc (1), et une foule d'autres seigneurs non moins renommés par leur naissance que par leur illustration personnelle. Le roi et les princes s'y conduisirent avec une égale valeur: les Mexicains y perdirent, néanmoins, trois guerriers de mérite, Huitzilihuitl, Xalmich et Quatacihuatl. Montézuma, satisfait du châtiment dont il avait frappé ses adversaires, retourna à Mexico, traînant à sa suite un grand nombre de captifs. Dans toutes les villes où il passa à son retour, il reçut les plus grands honneurs: pour la première fois aussi, on vit, ce que l'on n'avait jamais vu auparavant, les princes, dans chacune des cités où il s'arrêtait, lui présenter de l'eau pour se laver les mains, s'acquittant, auprès de lui, du service uniquement réservé, jusque-là, à ses domestiques. A son retour à Mexico, on procéda aux fêtes de son inauguration: elles furent célébrées avec une solennité extraordinaire. Pendant plusieurs jours, les danses, les ballets, les intermèdes, les festins somptueux se succédèrent sans intervalle; des sacrifices avaient lieu dans tous les temples, et, sur toutes les places, on voyait la foule occupée aux jeux variés en usage au Mexique. La nuit même ressembla au jour par la multitude des flambeaux et des torches de pin, dont l'éclat se répandant du haut des teocallis et des palais illuminait à la fois les rues et les canaux, comme la lumière du soleil. Des populations innombrables y étaient accourues, non-seulement des provinces de l'empire, mais même de la plupart des états actuellement en guerre avec lui. Les princes du Michoacan, de Yopitzinco, de Tlaxcallan, de Cholullan et de Huexotzinco, spécialement invités par Montézuma, y envoyèrent leurs ambassadeurs. Le monarque leur donna pour résidence les nobles demeures de ses ancêtres : ils y furent traités avec une somptuosité inouïe; pour empêcher que la plèbe ne les insultât, on leur distribua à tous, suivant leur rang, des vête-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 69. — Ses frères, fils d'Axayacatl, sont : Cuitlahuatl, qui succéda à Montézuma; Matlatzincatl, Pinahuitl et Cecepanicatl. Les fils de Tizoc étaient Imactlacuiyatl et Tepehuatl.

ments à la mexicaine d'une grande richesse, et on leur donna, dans les danses et les banquets, les places réservées, d'ordinaire, à la famille royale. En les congédiant, Montézuma les combla de présents, leur en remit de plus beaux pour leurs maîtres, en les chargeant de les remercier de leur courtoisie et de leur bienveillance (1).

C'est par ces magnificences que Montézuma II préludait aux grandeurs despotiques et aux réformes blessantes qu'il introduisit, bientôt après, à sa cour. Déjà il commençait à affecter ces airs superbes et ce froid orgueil qui lui attirèrent, depuis, tant d'ennemis jusque dans sa propre famille. A la suite des combats d'Atlixco, il était rentré dans sa capitale, non plus comme un simple général d'armée, mais comme un monarque absolu, à qui rien, désormais, ne devait résister. Se sentant affermi sur le trône, il remplaça par ses créatures tous les membres du conseil, autrefois nommés par son père ou ses oncles. Il renvoya de son service tous les plébéiens employés au palais, défendant qu'à l'avenir aucun de ses sujets, s'il n'était de famille noble, se présentât pour occuper une charge auprès de sa personne, et ordonnant que tous les offices, en dedans de la maison royale, fussent conférés uniquement aux membres de l'aristocratie.

Un vieillard, qui avait été son gouverneur, eut la généreuse hardiesse de lui faire des remontrances à cet égard : il lui fit entendre avec fermeté qu'il y allait de l'intérêt de sa couronne, et qu'il ferait bien de considérer auparavant la gravité des mesures qu'il voulait prendre ; il ajouta qu'éloigner les plébéiens de son palais, c'était leur apprendre à séparer leurs pensées du monarque, et que le temps viendrait où les gens du peuple n'oseraient plus le regarder en face ni soutenir son regard. Montézuma répondit avec hauteur que c'était là précisément à quoi il tendait ; qu'il trouvait insupportable que les gens de moyenne classe se

(1) Id., ibid. — Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 85, 86, 87.

trouvassent partout mêlés à la noblesse dans le service royal, et qu'il était indigne de la grandeur souveraine qu'un tel état de choses durât plus longtemps (1).

Ces paroles ne laissaient plus lieu à la moindre réplique. En exécution de ces ordres, on éloigna du conseil et on priva de leurs emplois de braves soldats, sortis des rangs du peuple, qui s'étaient élevés par leur mérite ou leur valeur, et l'on exila ceux qui laissèrent paraître leur mécontentement. Le roi des Mexicains préparait ainsi, par son imprudent orgueil, la voie à la désaffection et à la désobéissance ; il fournissait à ses ennemis des armes, dont ils ne devaient que trop se servir ensuite pour le faire tomber dans l'abîme. Ces mesures, excitées par une aristocratie orgueilleuse, frappaient précisément les hommes qui avaient le plus de droit aux ménagements du monarque ; c'étaient les officiers parvenus et les marchands, ceux de tous ses sujets qui, depuis trois quarts de siècle, avaient contribué davantage à étendre et à raffermir la puissance de Tenochtitlan. Malgré ce que nous avons fait pressentir au sujet des vainqueurs de Quauhtenanco et d'Ayotlan, nous ne saurions, toutefois, affirmer, positivement que Montézuma éprouvât de l'éloignement pour cette classe industrieuse ; mais il était environné d'une noblesse militaire, dont il recevait plus ou moins les influences et qui cherchait peu à déguiser l'envie qu'excitaient en elle les grandes richesses accumulées par les chefs des corporations marchandes. De leur côté, ceux-ci ne se mettaient guère en peine de cacher leurs aspirations ambitieuses. De règne en règne, elles avaient été en croissant, avec leur importance et les services qu'ils avaient rendus à l'empire. Après avoir été reçus d'abord dans la familiarité des rois, qui se plaisaient à entendre de leurs bouches le récit de leurs voyages et de leurs expéditions aventureuses, ils étaient entrés de plain-pied dans leurs conseils, et, pendant les dernières an-

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

nées d'Ahuitzotl, on a vu comment ils avaient obtenu les rares distinctions, unique privilége, auparavant, de l'aristocratie guerrière.

Mais, déjà, ils ne se contentaient plus d'aller de pair avec les nobles; s'ils ne pouvaient, aussi souvent qu'ils l'auraient souhaité, les égaler par l'éclat de leurs dignités, ils s'efforçaient de les surpasser par la grandeur de leurs maisons, par le faste qu'ils étalaient en toute circonstance, aux jours de fête et dans les banquets où ils conviaient leurs amis ou leurs parents. C'était surtout aux solennités annuelles de leurs divinités patronales et à celles où ils célébraient leur entrée dans la chevalerie, spécialement créée à leur intention, qu'ils déployaient les ressources de leur opulence. On ne pouvait y subvenir que par de grandes dépenses : c'était même là une pierre d'achoppement pour l'avancement d'une foule de gentilshommes à qui leur pauvreté ne permettait point d'ambitionner le titre de teuctli, et les plus riches, réduits aux revenus de leurs domaines, arrivaient même rarement à égaler les splendeurs des topilhuanis (1). Il est aisé de concevoir ce qu'un tel état de choses avait de blessant pour l'aristocratie, et l'on ne peut douter qu'elle ne s'en fût ouverte plus d'une fois avec ses souverains. Mais les services que le commerce ne cessait de rendre encore, chaque jour, à la couronne étaient trop réels pour qu'ils prêtassent immédiatement une oreille complaisante à ces plaintes. Sous le règne d'Ahuitzotl, l'orgueil des marchands, exalté par ses faveurs, atteignit son apogée; aussi ne serait-il pas étonnant que les chefs de la noblesse, en se concertant, au moment de la mort de ce prince, pour l'élection d'un nouveau roi, eussent fait secrètement de leur abaissement une condition à Montézuma, avant de l'élever sur le trône. Sa partialité pour la caste vers laquelle l'in-

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. IX, cap. 5 et suiv. — Des cérémonies observées autrefois par les Indiens, lorsqu'ils faisaient un tècle, trad. par Tern.-Compans, recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique, tom. X de la coll. des Mémoires, p. 233.

clinaient son sang et ses goûts fastueux leur permettait d'augurer favorablement de son avénement, et la rigueur qu'il mit aussitôt à exclure les plébéiens de son service et des conseils royaux paraît donner un grand fondement à nos conjectures.

Quoi qu'il en soit, l'histoire est là pour constater qu'il ne s'en tint pas seulement à ces mesures. Dès les premières années de son règne, les membres du commerce, jusque-là privilégiés sous tant de rapports, se virent frappés d'impositions onéreuses. Pour réprimer leur faste, des lois somptuaires furent promulguées; on alla, dit avec exagération la chronique (1), « jusqu'à taxer ce qu'ils pouvaient se mettre dans la bouche; après quoi, on leur enlevait le reste, et, si quelque marchand mangeait un œuf, il paraissait que ce fût par la grâce de Sa Majesté. Ces oppressions, ajoute-t-elle, semblaient nécessaires à la cour pour les tenir dans la soumission, à cause de leurs tendances mauvaises. » Ceux sur qui elles tombaient, particulièrement, étaient les gens du commerce inférieur, à qui l'on faisait payer des droits excessifs sur les marchandises qu'ils introduisaient au tianquiz principal, d'où ils les transportaient ensuite sur les marchés de seconde et de troisième classes. Mais on ne s'arrêta pas là; une fois entré dans cette voie tyrannique, il est rare qu'on recule, à moins d'y être obligé par une force majeure; en frappant le petit commerce, les grands n'atteignaient qu'imparfaitement leur objet. Ceux auxquels on voulait arriver, c'étaient les chefs des tribunaux de la place de Mexico, les consuls et les syndics de la compagnie de Tlatilolco, que leurs richesses, les hautes charges dont ils étaient revêtus, et l'autorité qu'ils exerçaient sur la multitude, mettaient, en quelque sorte, à l'abri de ces ordonnances vexatoires. On s'y prit autrement. Il se trouva des témoins qui déposèrent faussement contre les plus illustres; on les mit à mort sous l'inculpation de lèse-majesté, et de leur opulence on dota les généraux décorés des

(1) Vetancurt, Teatro Mexicano, part. II, trat. 2, cap. 1.

insignes suprêmes de « Quachictli », mais qui étaient trop pauvres pour soutenir la pompe de ce haut rang (1).

La noblesse, on n'en peut douter, applaudit à la conduite de son chef; c'est peut-être là ce qui explique son asservissement inouï à Montézuma. Elle n'apercevait pas l'abîme qu'elle creusait ainsi sous ses pas. Mais on ne mécontente pas impunément une classe puissante comme l'était, à cette époque, celle des marchands mexicains, qui tenait entre ses mains, avec le monopole du commerce américain, les ressources et les approvisionnements de toute nature dont se pourvoyait l'Anahuac, et en particulier la capitale. En se les aliénant, le monarque, sans s'en douter, s'aliénait les deux tiers de ses vassaux. De Mexico, le mécontentement gagna sourdement au dehors : les provinces, opprimées, de leur côté, par les officiers du fisc, s'en aperçurent aisément; instruites, peut-être, par les trafiquants eux-mêmes, de ce qui se passait à Tenochtitlan, elles crurent pouvoir en profiter, plus tard, pour relâcher insensiblement les liens de leur obéissance; et, lorsque les Espagnols apparurent sur les côtes du Mexique, au lieu des renseignements si précis que le commerce s'était accoutumé naguère à fournir à ses souverains, froissé dans ses intérêts, heurté par une aristocratie hautaine, il ne donna plus que des notions vagues et incohérentes, propres à alarmer également la ville et la cour, contribuant, peut-être, plus que tout le reste à inspirer à Montézuma cette indécision fatale qui le perdit avec la monarchie dont il était le chef.

Cependant, malgré l'orgueil dont on accuse ce prince, les annales de son temps rendent justice au soin paternel avec lequel il travailla à procurer des aliments à son peuple, durant la disette qui affligea les premières années de son règne. Dans cette circonstance douloureuse, il crut apaiser la colère divine par les holo-

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. IX, cap. 6. — Le *Quachictli* était le plus élevé dans les ordres de la chevalerie, et il n'y avait guère que des officiers, sortis de maisons princières, qu'on en décorât.

caustes solennels qu'il offrit au temple de Zonmolli; à cette occasion, il consacra de nouveaux sanctuaires, et fit placer sur un socle plus élevé la pierre des sacrifices, afin qu'on l'aperçût de plus loin (1).

En dépit de tant de précautions, la monarchie, que tant de causes entraînaient fatalement à sa ruine, était destinée à périr bientôt. Les dissentiments que l'ambition de leurs rois avait fait naître entre les Mexicains et la république de Tlaxcallan n'avaient fait que croître d'année en année. Les villes libres du plateau de Huitzilapan, environnées de tous côtés par les possessions ou les conquêtes de leurs voisins, n'avaient que trop raison de craindre que leurs armes, après avoir soumis tant de populations lointaines, ne se tournassent enfin contre elles d'une manière décisive. En face d'adversaires si redoutables, les Tlaxcaltèques comprenaient que le seul espoir de salut, la seule voie qu'ils eussent encore pour sauvegarder leur indépendance, était de renoncer à toute idée de domination extérieure, et de se fortifier dans leur territoire, en prenant les mesures les plus efficaces pour résister à l'invasion de leurs frontières. Pour leur part, ils étaient résolus à respecter les droits d'autrui en toute circonstance, à demeurer en paix avec tout le monde; mais, en même temps, à faire les efforts les plus puissants et à mourir jusqu'au dernier plutôt que de se laisser asservir.

Ces bonnes intentions, toutefois, se brisèrent contre la mauvaise foi et la jalousie des villes voisines. Les Huexotzincas et les Cholultèques, ainsi que les citoyens de plusieurs autres provinces environnantes, alliés ou sujets des Mexicains, n'épargnaient ni peines ni fatigues pour les provoquer au combat et les mettre en état d'hostilité avec les chefs de l'Anahuac. Ils représentaient sans cesse aux rois de Tenochtitlan et de Tetzcuco que les intrigues et l'ambition des Tlaxcaltèques empêchaient les marchands des

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 69.

autres nations de trafiquer dans les contrées maritimes; qu'ils avaient fait des traités secrets avec les princes de Cuetlachtlan, de Centlan, de Cohuatzacoalco et de Campech, en obligeant ces princes à les recevoir et à les laisser voyager seuls dans leurs domaines, au grand détriment des autres populations du plateau aztèque et de l'Anahuac; ils ajoutaient que ce monopole était une injure à la puissance des rois de la vallée, et que, pour mettre un obstacle à son extension, il importait à leurs armes de se porter, sans délai, dans les provinces de Totonacapan, des Toweyos, des Xalpanecas et des autres territoires maritimes, s'ils ne voulaient que les richesses du monde entier devinssent la proie des Tlaxcaltèques.

Malgré la fausseté trop connue de ces accusations, il n'en fallait pas tant pour déterminer l'ambition mexicaine et acolhua à prendre les armes. On sait comment les riches régions de la terre chaude septentrionale avaient, l'une après l'autre, été assujetties à leur domination, leurs princes ayant été obligés, par une force supérieure, à briser leurs contrats antérieurs avec les Tlaxcaltèques. Ceux-ci avaient tenté, à plusieurs reprises, de recouvrer leurs avantages; mais, trop faibles contre les rois de l'Anahuac, ils avaient fini par envoyer des ambassadeurs à Mexico, pour demander raison de tant d'injures et de préjudices.

L'historien ne dit pas sous quel règne eût lieu cette démarche de la part de Tlaxcallan; il n'y a pas d'inconvénient, toutefois, à la placer sous celui d'Axayacatl. Les ambassadeurs s'étant présentés au sénat, les fiers Tenuchcas répondirent : « Que le grand sei-
« gneur de Mexico étant le seigneur universel du monde entier,
« tous devaient également le reconnaître pour maître; qu'il était
« décidé à ruiner jusqu'aux fondements les cités qui lui refu-
« seraient leur obéissance; qu'en conséquence ils conseillaient
« aux Tlaxcaltèques de le recevoir pour leur souverain et de se sou-
« mettre sans délai, en payant tribut au roi, ainsi que les autres
« provinces. » A ces paroles altières, les ambassadeurs répliquè-

rent avec fierté : « Puissants seigneurs, Tlaxcallan ne vous doit « aucun vasselage. Depuis que ses habitants sont sortis de Chi« comoztoc, jamais ils n'ont rendu ni hommage ni tribut à aucun « roi ou prince de la terre; toujours ils ont conservé leur liberté. « Cessez donc de vouloir qu'ils obéissent au roi de Mexico, car « ils sont prêts à mourir plutôt que d'être esclaves. Tel est, d'ail« leurs, leur caractère invincible, qu'ils vous demanderont à « vous-mêmes, un jour, ce qu'aujourd'hui vous voulez exiger « d'eux, et qu'ils verseront alors plus de sang que nos ancêtres « n'en répandirent, en se battant contre les vôtres, dans la guerre « de Poyauhtlan. Ainsi nous partons pour leur rendre compte de « vos desseins (1). »

Sur cela, les ambassadeurs reprirent le chemin de Tlaxcallan; ils firent part aux chefs de la seigneurie de la résolution des Mexicains, et à dater de ce moment ils ne cessèrent de vivre sur le qui-vive avec leurs voisins. C'est dans cet intervalle qu'ils achevèrent de perdre le reste des colonies qu'ils avaient possédées à l'extérieur de leur territoire, où ils se virent enfin complétement refoulés par les maîtres de l'Anahuac. Leur commerce fut réduit à celui de leur voisinage : durant les cinquante dernières années qui précédèrent la venue des Espagnols, les choses en vinrent au point, qu'ils avaient une peine extrême à se procurer du sel, et que la majeure partie de la population s'accoutuma, par nécessité, à se passer de ce condiment. C'est probablement pendant ce long état d'hostilité qu'ils construisirent les grandes murailles qui séparaient, d'un côté, leur territoire de celui de Cempoallan, et, de l'autre, de Chollullan. Dès lors aussi Tlaxcallan fut regardé universellement comme le refuge des exilés de toutes les nations, impatients de la tyrannie mexicaine ou acolhua : on y voyait accourir fréquemment des Othomis et des Chal-

(1) Torquemada, ibid., cap. 70. — Muñoz-Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.

cas, à qui les chefs de la république concédaient des terres, d'autant plus volontiers, qu'ils étaient persuadés de trouver en eux, au besoin, d'ardents défenseurs.

Cependant la guerre n'était pas continuelle; il y avait des moments de trêve, soit par l'effet de la lassitude, soit qu'on s'entendît quelquefois de part et d'autre et qu'on suspendît la guerre par un accord mutuel. Les rois de Mexico et des Acolhuas profitaient avec courtoisie de ces instants de paix, pour réparer envers les seigneurs de la république les préjudices qu'ils infligeaient à leur commerce; ils leur envoyaient des présents considérables en vêtements de toute espèce, en riches étoffes, en or, en plumes, en sel et en cacao. Les nobles acceptaient, d'ordinaire, ces dédommagements de grand cœur, mais de façon, cependant, à ce que le peuple ignorât, autant que possible, la source de leur provenance (1).

A peine monté sur le trône, Montèzuma II pensa à soumettre à sa puissance cette république récalcitrante. Il fit proclamer la guerre dans tout l'Anahuac et dans les provinces voisines, convoqua ses alliés et s'apprêta à marcher avec des forces considérables contre son territoire. La vaillante seigneurie avait alors à sa tête quatre guerriers également renommés par leurs talents militaires et leur courage. Maxixcatzin commandait dans Ocotelolco, le vieux Xicotencatl dans Tizatlan, Teohuayacatzin dans Quiahuiztlan, et Tlehuexolotl dans Tepeticpac : c'étaient eux qui devaient, quinze ans après, recevoir dans leurs murailles Fernand Cortès et les Espagnols, en marche sur Tenochtitlan. Sur la nouvelle des préparatifs de Montézuma, ils prirent avec promptitude toutes les mesures nécessaires pour repousser l'invasion. La ville de Hueyotlipan, qui dominait la frontière mexicaine et acolhua, reçut des renforts puissants d'Othomis qui jurèrent de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Tecayahuatl, seigneur de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 70.

Huexotzinco et les princes de Cholullan, alors alliés de Mexico, à cause de quelques démêlés qu'ils avaient eus avec les Tlaxcaltèques, travaillèrent vainement à ébranler leur fidélité. Ne pouvant ni les gagner ni les corrompre, ils pénétrèrent les premiers sur les terres de Tlaxcallan, qu'ils mirent à feu et à sang. Ils arrivèrent jusqu'à Xiloxochitla, à une lieue de la cité : un gros d'habitants qu'ils y rencontrèrent fut assailli à l'improviste, et Tizatlacatzin, noble guerrier d'Ocotelolco fort estimé dans la république, étant accouru à leur défense avec quelques soldats, fut tué dans le combat. Sa perte fut vivement sentie de ses compatriotes ; elle fut le principe de cette inimitié et de cette haine que Tlaxcallan conçut dès lors contre les Cholultèques, et que ceux-ci payèrent si chèrement, à l'époque du séjour des Espagnols dans leur ville.

La mort de Tizatlacatzin ne demeura cependant pas sans vengeance. Les Huexotzincas en furent, pour le moment, les premières victimes. Les Tlaxcaltèques ravagèrent leurs campagnes, brûlant et saccageant leurs maisons et leurs champs ; ils les rencontrèrent, bientôt après, dans les hauteurs de la Matlalcueyé et les y pressèrent si vivement, qu'ils se virent obligés d'envoyer en toute hâte un courrier à Montézuma, pour le supplier de faire avancer ses forces. Le monarque donna aussitôt l'ordre de la marche. L'armée mexicaine franchit les montagnes, sous le commandement de Tlacahuepan, son fils aîné, qui venait de recevoir, à cette occasion, le titre de Tlacochcalcatl. Elle entra dans les gorges du Popocatepetl par Tetela et Muchimilco, au midi, et descendit à Quauhquechollan, où les soldats d'Itzyucan et de Chietla se joignirent à elle, comme vassaux de Montézuma.

Les chefs de la seigneurie, informés de leur approche, s'étaient mis en personne à la tête de l'armée tlaxcaltèque Ayant gagné les frontières, ils s'avancèrent rapidement à la rencontre des ennemis, dans l'espérance d'arriver encore à temps pour les empêcher d'entrer sur le territoire de la république et de joindre leurs forces à celles des Huexotzincas. Leur tactique eut un plein suc-

cès. Ils traversèrent Tlecaxtitlan, Acapetlahuacan et Atlixco, et arrivèrent sur les flancs des Mexicains avant que ceux-ci eussent eu vent de leur sortie ; ils tombèrent sur eux avec tant de violence et de colère qu'ils les prirent entièrement à l'improviste. Ils en firent un grand carnage et les mirent dans une telle déroute, qu'ils s'enfuirent en désordre de toutes parts, laissant une multitude de morts et de blessés sur le champ de bataille. Le prince Tlacahuepan fit des prodiges de valeur. Mais, se voyant entouré d'ennemis et sur le point de tomber vivant entre leurs mains, il s'écria : « C'en est fait ; je me suis diverti suffisamment avec « vous. Tuez-moi et ne me conduisez pas dans votre ville. » Les Tlaxcaltèques le dépouillèrent aussitôt de ses ornements et le mirent en pièces. Ils poursuivirent ensuite quelque temps les fuyards, sur lesquels ils firent un butin considérable. Avec cette victoire, ils retournèrent chez eux, chargés de riches dépouilles.

Leur triomphe ne leur fit pas oublier, cependant, les Huexotzincas, qu'ils continuaient à presser dans la montagne. La force naturelle du lieu où ceux-ci s'étaient retranchés les empêcha de leur faire beaucoup de mal ; mais ils profitèrent de l'espèce de blocus où ils les retenaient, pour saccager leurs maisons et leurs terres, ainsi que celles des Cholultèques. Ils les désolèrent de telle façon et leur causèrent de si grands dommages, qu'ils les privèrent de toute espérance de récoltes pour cette année ; ce qui en força un grand nombre à se réfugier alors sur les territoires des Mexicains et des Acolhuas, afin d'échapper à la misère et à la faim (1).

La nouvelle de la mort de Tlacahuepan arriva à Mexico avec celle de la déroute de l'armée. Montézuma fut vivement sensible à la perte de son fils : il commanda les apprêts d'une fête funèbre pour célébrer sa mémoire et celle de ses valeureux compagnons

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan, etc. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 71.

d'armes ; on leur éleva un bûcher magnifique, où l'on plaça la statue du prince, à qui l'on rendit les mêmes honneurs que si c'eût été son cadavre. Dans son affliction et sa colère, le monarque jura de ne rien épargner pour détruire les Tlaxcaltèques et faire tomber leur ville sous sa puissance. Des hérauts furent dépêchés à toutes les provinces alliées ou vassales de l'empire, à l'entour des frontières ennemies, avec ordre de s'y joindre pour donner l'assaut aux montagnes et aux forteresses qui en défendaient les entrées. Au jour donné, le territoire de la république se trouva cerné de tous les côtés à la fois par d'innombrables combattants. Au nord-est, on vit arriver, avec ceux de Zacatlan, de Tuzapan et de Tetela, les populations guerrières d'Iztacmixtitlan et les Tzauhtecas; au sud, ceux de Tepeyacac, de Quechollan, de Tecamachalco, de Tecalpan et de Totomihuacan. Les soldats de Cholullan, de Huexotzinco, réunis aux Acolhuas et aux Mexicains, complétaient le cercle immense d'ennemis qui entourèrent tout à coup le territoire de Tlaxcallan, avec la résolution de ne rien épargner pour détruire cette fière république.

L'invasion fut si soudaine, que jusqu'au dernier moment, les quatre seigneuries demeurèrent dans l'ignorance du péril qui les menaçait. Mais les frontières avaient été couvertes de tant de forteresses et de retranchements, et les Othomis, qui en avaient principalement la garde, étaient si bien connus pour leur constance et leur valeur, qu'il n'y avait guère à craindre qu'ils se laissassent surprendre. A l'aspect de cette multitude d'ennemis débusquant par tous les défilés à la fois, ces braves guerriers firent aussitôt les signaux accoutumés et envoyèrent en toute hâte des courriers à Tlaxcallan, pour donner avis aux seigneurs de ce qui se passait; en même temps ils sortirent de leurs fortifications et engagèrent la bataille avec un courage et une vivacité qui forcèrent promptement les alliés de Montézuma à reculer devant eux. La multitude même et la variété des combattants, la différence de leurs langages et la difficulté de se faire entendre les uns

des autres furent précisément la cause de leur insuccès. L'action, néanmoins, fut longue et acharnée; mais, vers le soir, les Mexicains et leurs alliés, qui avaient déjà perdu beaucoup de monde, sans avoir pu entamer les défenseurs de la république, voyant l'inutilité de leurs efforts, se retirèrent des lignes de leurs adversaires, laissant entre leurs mains des dépouilles considérables.

Dans ce moment, arrivaient sur les points les plus menacés les secours des quatre seigneuries. Ils purent voir disparaître dans les montagnes les derniers bataillons mexicains. Ils se contentèrent alors de féliciter leurs valeureux auxiliaires et les ramenèrent ensuite en triomphe dans la cité. Les nobles tlaxcaltèques ne crurent pas déroger à la dignité de leur sang en les associant, pour les récompenser, à leurs propres familles; ils leur donnèrent en mariage un grand nombre de leurs filles et armèrent chevaliers tous ceux qui s'étaient spécialement distingués dans la défense du territoire de la république. Il y eut, à cette occasion, des fêtes magnifiques dans la cité, et l'on offrit aux dieux des sacrifices solennels d'actions de grâces d'avoir sauvé la patrie. Trop au courant de l'astuce et de l'ambition de Montézuma, ils profitèrent de ces événements pour ajouter encore à la force de leurs ouvrages de défense et pour les mettre de plus en plus en état de résister à quelque attaque que ce pût être (1). Mais les grands desseins de Montézuma sur la république s'arrêtèrent pour lors, et, s'il eut encore, dans la suite, des velléités d'invasion de ce côté, elles s'évanouirent devant l'impossibilité de les exécuter, et l'entrée des Espagnols dans le Mexique, quelques années plus tard, mit fin pour jamais à toutes les entreprises des rois indigènes les uns contre les autres.

La famine qui désola l'Anahuac et tout le plateau aztèque, dans la troisième année du règne de ce prince, fut aussi une des causes qui arrêtèrent momentanément ses armes. La stérilité de la terre

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 72.

avait été occasionnée par la sécheresse, les ardeurs dévorantes du soleil ayant embrasé toutes les récoltes longtemps avant leur maturité (1). Les Mexicains se transportèrent dans les régions les plus éloignées pour acheter du maïs et d'autres substances, et la misère fut si grande, que des mères furent réduites à vendre leurs enfants comme esclaves, afin d'avoir de quoi vivre. Dans cette triste extrémité, Nezahualpilli et Montézuma ouvrirent généreusement leurs greniers, avec ordre de faire une distribution égale des fruits qu'ils renfermaient à tous les nécessiteux et de n'en réserver pour leur propre table qu'une part analogue à celle de leurs sujets. Mais, voyant encore l'insuffisance de ce secours, ils donnèrent à tous ceux qui étaient hors d'état de subsister chez eux la faculté de se disperser dans les lieux où ils espéraient trouver des aliments. Un grand nombre profitèrent de cette permission ; mais cela ne put empêcher bien des malheureux de mourir de faim sur les routes (2). Le monarque n'en acquit pas moins, dans ces circonstances cruelles, un titre à la gratitude de son peuple, et sa bienfaisance effaça, dans bien des esprits, l'impression fâcheuse qu'on avait conçue de son faste orgueilleux. (An XIII Calli, 1505.)

Pendant que la famine marquait si tristement son passage dans l'Anahuac, les populations observèrent que, durant vingt jours entiers, le volcan du Popocatepetl cessa de fumer. Les astrologues en prirent occasion de pronostiquer que la terre ne tarderait pas à donner ses fruits accoutumés et que des années d'abondance succéderaient promptement à la détresse présente ; la prédiction, qu'elle fût vraie ou fausse, se vérifia, en effet, l'année suivante, et l'abondance rendit la joie aux populations affamées. Avant la fin de l'année stérile, Montézuma porta la guerre dans la province

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronolog., ad an. III Calli, 1505. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 73. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 71.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. — Torquemada, ibid.

le Quauhnexhuatlan ; à cette occasion il signala sa magnificence, en distribuant, à tous les soldats et à chacun des officiers de l'armée, des habits, des armes et des ornements de guerre neufs, suivant le rang et la qualité des uns et des autres. Au retour de cette expédition, les nombreux captifs qu'il ramena furent immolés en l'honneur de la déesse Chicomecohuatl (1), autrement dite Centeotl (2), protectrice des moissons et des fruits de la terre. Les fêtes qu'on célébra eurent lieu avec d'autant plus de pompe, qu'on croyait avoir davantage besoin de son appui dans les circonstances présentes (3).

Cependant les affaires se brouillaient de nouveau dans les états du midi, alliés ou tributaires de l'Anahuac. Les Mexicains continuaient à occuper militairement la forteresse de Huaxyacac ; mais leurs vexations et leurs insolences les rendaient, chaque jour, plus odieux aux habitants des contrées voisines. Vainement ceux-ci avaient-ils tenté d'obtenir quelque redressement des rois de Tenochtitlan, leurs plaintes avaient toujours été reçues avec un suprême dédain. La violence tyrannique dont Montézuma avait usé, dans les commencements de son règne, à l'égard de Malinal, seigneur de Yuquane (4), avait justement mis le comble à leur exaspération. Les jardins de Yuquane étaient renommés, à cette époque, pour la variété exquise et la rareté des fleurs et des plantes que ses princes s'étaient plu à y réunir des régions les plus lointaines. Dans une de ses expéditions à travers le Mixtecapan, Ahuitzotl avait pris ses logements au palais de Malinal : un arbre y attira vivement son attention ; c'était le « Tlapalizquixochitl » (5), dont les

(1) *Chicome-Cohuatl*, c'est-à-dire, Sept-Serpents.

(2) *Centeolt*, c'est-à-dire, Gerbe de maïs divine. On donnait encore à cette déesse le nom de Xilonen, la Mère des gerbes de maïs.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 73.

(4) Torquemada fait Malinal seigneur de Tlachquiauhco ou Tlaxiaco ; Burgoa dit de Yuquane, qui était une ville de la seigneurie de Tlaxiaco.

(5) *Tlapalizqui-xochitl*, c'est-à-dire, Fleur Rouge. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 69.

fleurs excitèrent au plus haut degré son admiration, tant à cause de leurs couleurs éclatantes que pour le parfum suave qu'elles exhalaient. De retour à Mexico, il en avait parlé à tout le monde, comme d'une des plus belles choses qu'il eût vues dans sa vie.

Montézuma n'était pas moins amateur que Malinal. Ses jardins, si vantés depuis par les conquérants, renfermaient toutes les plantes que la nature pouvait produire dans les contrées soumises à son sceptre. Mais le souvenir de la fleur de Yuquane, dont l'avait tant de fois entretenu Ahuitzotl, troublait son repos; jaloux qu'un vassal possédât une telle rareté, il lui envoya des ambassadeurs, chargés d'offrir de riches présents à Malinal et de lui demander en retour le tlapalizquixochitl. Introduits en sa présence, ils lui dirent : « Montézuma, notre seigneur et notre parent, vous fait savoir par notre bouche que le roi Ahuitzotl, son « oncle, lui a parlé souvent d'un arbre que vous avez dans vos « jardins, nommé tlapalizquixochitl, aux fleurs brillantes et parfumées, et que ledit roi, par distraction, n'a jamais songé à vous « demander. Pour lui, maintenant, désireux de connaître un « arbre si fameux, il vous prie, en sa qualité de parent et d'ami, « de le lui donner, promettant de vous le payer, quelque prix que « vous en exigiez (1). »

Malinal entendit avec impatience le discours des envoyés mexicains; au lieu de chercher, dans son refus, à ménager l'orgueil du monarque, il s'emporta avec vivacité contre lui : « Avez-vous « perdu l'esprit, s'écria-t-il, pour venir me parler ici de cette « manière? Quel est ce Montézuma dont vous prétendez être les « ambassadeurs? Est-ce que par hasard Montézuma-Ilhuicamina « ne serait pas encore mort, et n'y aurait-il pas eu, depuis, bien « d'autres rois à Mexico? Quel est donc, alors, cet autre Monté- « zuma? Mais, s'il y en a un qui se nomme ainsi dans Tenochtitlan, « allez lui dire, de ma part, que je le regarde comme un ennemi,

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

« que je ne lui donnerai point mes fleurs, et qu'il fasse attention « que le volcan qui fume est la frontière que la nature a placée « entre ses possessions et les nôtres. » Ce discours altier, porté au roi des Mexicains, ne tarda pas à recevoir son châtiment. Une armée fut aussitôt mise sur pied et marcha sur le Mixtecapan. Tilantongo et Achiuhtla, qui tentèrent de s'opposer à son passage, furent vaincus, et, si les prêtres de ce sanctuaire furent respectés, ce fut grâce à l'identité du culte qu'on y offrait au Cœur du Peuple avec celui de Quetzalcohuatl. Tlachquiauhco et Yuquane, emportés d'assaut, subirent, bientôt après, le joug du vainqueur, et Malinal ayant été tué dans la défense de ses domaines, ses jardins furent saccagés sans pitié, et ce qu'ils contenaient de plus précieux fut transplanté dans ceux de Tenochtitlan (1).

A la suite de cette vengeance, les Mixtèques et les Zapotèques demeurèrent tranquilles pendant quelque temps ; mais la haine qui couvait au fond des cœurs contre les Mexicains n'en était que plus vivace. Cocyoëza partageait leurs sentiments avec d'autant plus de force, qu'il souffraît de voir une garnison étrangère au sein de ses états, toujours prête à courir sus à ses sujets et à le braver lui-même en face de sa capitale. Les princes mixtèques, outrés du sort cruel qui avait été fait à Malinal, brûlaient de secouer ce joug odieux ; mais ils ne le pouvaient faire avec sécurité qu'autant que la forteresse de Huaxyacac serait mise hors d'état de les prendre en flanc. Dans leur impuissance à se débarrasser des étrangers par la force, ils eurent recours à la ruse. Cetecpatl, roi de Cohuaïxtlahuacan, prit occasion d'un festin auquel il avait convié toute la noblesse de Tilantongo et des seigneuries voisines, pour y inviter également les chefs et les officiers

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 69. — Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., cap. 30, fol. 166. Cet écrivain dit, au contraire de Torquemada, que l'arbre, ayant été arraché, mourut avant d'arriver à Mexico. Les Mixtèques pouvaient le dire, mais les Mexicains affirment qu'il se transplanta parfaitement.

de la forteresse de Huaxyacac, en leur faisant savoir qu'il serait heureux de pouvoir leur donner cette marque de son affection et de son respect pour Montézuma (1).

Suivant la coutume, ces fêtes attiraient beaucoup de monde, et les richesses des rois de Tilantongo leur permettaient de déployer une somptuosité et une magnificence également notables. Les chefs mexicains y accoururent avec empressement, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, et se faisant suivre d'une portion considérable de leurs soldats. Ils furent reçus avec les plus grands honneurs; par ordre de Cetecpatl, on leur distribua à tous des vêtements d'une grande richesse. Le festin fut d'une splendeur inouïe: les viandes, les pâtisseries, les fruits, les liqueurs enivrantes, tout fut répandu à profusion entre les convives de tout rang. Une joie expansive brillait sur les visages, l'amitié entre les deux nations ne parut jamais si bien cimentée. Mais cette allégresse cachait une trahison. La fête terminée, les uns et les autres se remirent en marche pour s'en retourner chez eux. Les Mexicains partirent de très-bonne heure le lendemain, encore tout remplis du plaisir de la veille. Pour gagner le chemin de Huaxyacac, il fallait descendre au fond des immenses ravins qui entourent le rocher au sommet duquel était bâtie la cité de Tzotzolan (2). Nahuixochitl, seigneur de cette ville, d'accord avec les autres princes du pays, s'y était placé en embuscade avec un corps d'armée considérable. Les Mexicains, encore sous l'impression du festin et ne soupçonnant aucune embûche, étaient sans armes; ils marchaient gaîment, se suivant en longues files dans l'intérieur du précipice. Mais ils furent à peine descendus au fond, que Nahuixochitl, sortant, avec les siens, de sa retraite, tomba sur cette foule éperdue, massacrant et tuant, sans distinction d'âge ni de sexe. Tous périrent, et il n'en échappa pas

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 75.

(2) Tzotzolan, autrefois ville et forteresse importante, à l'entrée des gorges de la Haute-Mixtèque, actuellement Sosola, petit village au N. O. d'Oaxaca.

un seul qui pût transmettre la nouvelle de cette perfidie à leurs amis ou à leurs parents (1).

Par une voie ou par une autre, elle arriva aux oreilles d'un autre officier de Montézuma, nommé Texacan, qui commandait une forteresse à peu de distance des frontières. Il en envoya aussitôt donner avis à son maître. Le roi, indigné d'une telle trahison, fit marcher sur le Mixtecapan toutes les troupes qui étaient disponibles dans l'Anahuac ; mais le roi de Tilantongo, s'attendant à être attaqué, avait si bien garni tous les défilés par où l'on pouvait pénétrer dans ses états, que les Mexicains se virent obligés de se retirer, après avoir essuyé une défaite sanglante. Montézuma convoqua aussitôt ses deux collègues, et les armées des trois royaumes, réunies sous le commandement de son frère Cuitlahuatl, s'avancèrent à marches forcées sur les seigneuries mixtèques. Ce prince franchit, sans rencontrer de grands obstacles, les premières stations de la Cordillière ; mais à l'entrée des gorges de Tzotzolan, il se trouva face à face avec les innombrables bataillons de Cohuaïxtlahuacan, de Tilantongo et d'Achiauhtla, postés sur les rochers d'alentour, d'où il paraissait impossible de les débusquer.

Dans ces conjonctures inquiétantes, Cuitlahuatl avait réuni son conseil pour délibérer sur les mesures à prendre contre l'ennemi : c'est alors qu'on introduisit auprès de lui Cozcaquauh, frère du roi de Tilantongo, qui gouvernait la ville voisine de Huauhtlan. Il offrit au général mexicain de l'introduire dans les murs de cette forteresse, l'assurant qu'il n'avait jamais pris part à aucun acte hostile à Montézuma, et que, pour prouver sa fidélité, il servirait lui-même de guide à son armée pour la conduire au cœur du pays. Il dévoila, l'un après l'autre, les desseins de Cetecpatl, les plans qu'il avait formés pour faire périr les Mexicains, ajoutant qu'ils auraient la plus grande facilité à se rendre actuellement maîtres de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 75.

Tzotzolan, Nahuixochitl, qui en était seigneur, s'étant absenté pour aller demander la coopération du roi de Tututepec. Cuitlahuatl, charmé d'une trahison qui lui venait si à propos, remercia chaudement Cozcaquauh, lui promettant toute la faveur de Montézuma : le prince mixtèque ouvrit aussitôt ses portes aux Mexicains, et, par de longs détours, les conduisit au travers des montagnes jusqu'au fond du même précipice où avait eu lieu le massacre de leurs frères. Ils arrivèrent dans la nuit sur le bord de la rivière qui embrasse dans ses replis le rocher de Tzotzolan, et donnèrent, de grand matin, l'assaut à cette ville. Malgré leur surprise, les habitants ne se défendirent pas moins avec une incroyable bravoure, et la bataille, qui se livra au pied de leurs murailles, dans la vallée voisine, fut tout aussi cruelle pour leurs assaillants que pour eux-mêmes (1).

Mais incapables de soutenir longtemps, sans chef et sans direction, la multitude et les attaques réitérées de leurs ennemis, ils finirent par céder ; ayant abandonné leur cité, ils se réfugièrent, avec leurs femmes et leurs enfants, dans les hautes forêts qui couronnent leurs montagnes. Sur ces entrefaites, Nahuixochitl, instruit du péril des siens, accourait en toute hâte avec les troupes de Tututepec. Il rejoignit ses sujets, et, retournant avec eux contre les Mexicains, il leur présenta la bataille : elle ne fut pas moins acharnée que la première ; mais ceux-ci, profitant des avantages qu'ils avaient acquis, remportèrent sur Nahuixochitl une victoire complète. Les Mixtèques se débandèrent dans toutes les directions : ceux de Tututepec, qui échappèrent au combat, furent pris en flanc, dans leur fuite, par les restes de la garnison de Huaxyacac, qui en fit un carnage cruel.

Cuitlahuatl, poursuivant le cours de ses succès, déjà maître de Tzotzolan, entra bientôt après dans Tilantongo. La ville et les

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., cap. 23, 30. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 75.

habitants furent abandonnés à la fureur des soldats, mais il réserva pour une occasion plus solennelle la personne du roi et de ses principaux ministres, qui étaient tombés entre ses mains. Il descendit ensuite dans le bas Mixtecapan, soumit les cités de Tututepec et de Yopitzinco, ainsi qu'un grand nombre d'autres de moindre importance; après quoi il reprit le chemin de l'Anahuac, chargé de dépouilles et traînant à sa suite d'innombrables captifs. Son entrée dans Mexico fut un véritable triomphe : on y célébrait précisément les fêtes du mois Tlacaxipehualiztli ou de l'Écorchement (1), durant lesquelles on immolait, d'ordinaire, beaucoup de prisonniers. Cette fois, cependant, on épargna Cetecpatl; mais, lorsqu'on eut obtenu de la bouche de ce malheureux prince tous les renseignements désirables sur la situation de son royaume, il fut sacrifié sans pitié comme les autres. Son frère Cozcaquauh, dont la perfidie avait été si utile aux Mexicains, en fut récompensé par le don de la couronne de Cohuaixtlahuacan, dont il fit hommage à Montézuma (2).

La guerre ne fut pas, pour cela, terminée dans le Mixtecapan. Nahuixochitl continuait les hostilités sur divers points avec un véritable patriotisme. Les Mexicains perdirent encore beaucoup de monde dans ces différentes rencontres; mais enfin, traqué de toutes parts, le courageux seigneur de Tzotzolan fut contraint de se rendre. On le conduisit triomphalement à Mexico, où il fut immédiatement immolé aux dieux. Dès ce moment, les Mixtèques purent se considérer comme domptés, et, à l'exception de quelques tentatives de révolte, d'ailleurs assez insignifiantes, ils demeurèrent, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, soumis au sceptre de Montézuma. (An I Tochtli, 1506.)

Pendant que les armes impériales achevaient de réduire le Mixtecapan, les villes libres du plateau aztèque continuaient à

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 75.
(2) Codex Chimalp., Hist. Chron. ad an. I Tochtli, 1506. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 75.

s'affaiblir par leurs dissensions intestines, aggravant ainsi le joug qui pesait déjà sur elles, depuis qu'elles avaient eu recours à la protection intéressée des Mexicains. Les habitants de Huexotzinco et de Cholullan avaient eu de nouveaux différends, on ne sait à quel propos; toujours jaloux les uns des autres, ils en étaient venus aux mains, et les premiers, se trouvant les plus forts pour le moment, avaient poursuivi leurs adversaires jusque dans les rues de leur cité, où ils avaient tué quelques personnes et incendié plusieurs maisons. Dans la crainte d'être prévenus auprès de Montézuma, et redoutant la colère du monarque qui s'interposait, d'ordinaire, dans ces querelles de ville à ville, ils dépêchèrent aussitôt à Mexico deux de leurs nobles, nommés Tolinpanecatl et Tzoncoztli, en les chargeant de rapporter cette affaire de manière à mettre le roi dans leurs intérêts.

Ceux-ci, trop enclins à vanter le courage de leurs compatriotes, oublièrent, dans cette circonstance, les règles de la prudence. Ils chargèrent le tableau, et, au lieu de raconter simplement les faits, tout en les tournant à leur avantage, ils donnèrent à entendre que les Cholultèques avaient essuyé une défaite sanglante, et que, après avoir vu leur ville en proie aux flammes, le peu qui s'était échappé au carnage, avait pris la fuite vers les montagnes. Cette fanfaronnade insensée devait coûter cher à ses auteurs. Malgré ses allures indépendantes et les mouvements d'insubordination auxquels cette ville ne se livrait encore que trop souvent, Cholullan n'en était pas moins regardé comme un des lieux les plus sacrés du continent, fréquenté par une foule de nations et vénéré par les rois et les princes du plateau aztèque comme le séjour et le sanctuaire de Quetzalcohuatl. Quoique Montézuma eût de la peine à ajouter foi à la relation des deux Huexotzincas, il n'en conçut pas moins de l'inquiétude. Il s'empressa de prévenir les rois de Tetzcuco et de Tlacopan de ce qui venait de se passer, et tous trois ensemble expédièrent d'accord des messagers à Cholullan pour s'enquérir des faits et s'assurer si

le dieu avait reçu quelque offense. En attendant, les envoyés de Huexotzinco furent retenus et gardés en lieu sûr. Le retour des siens instruisit promptement le monarque de la vérité. Vivement irrité de la forfanterie des Huexotzincas, il rassembla à la hâte des troupes des trois royaumes, avec ordre à ses officiers de ramener eux-mêmes les coupables chez eux, en exigeant des magistrats de cette ville une satisfaction conforme au délit (1).

En apprenant avec quel appareil formidable l'armée impériale s'avançait sur leur territoire, les seigneurs de Huexotzinco crurent à une invasion. Ils firent prendre aussitôt les armes à la population et marchèrent à la rencontre des Mexicains jusqu'au village d'Oyacotla, où ceux-ci avaient pris leurs logements : ils auraient infailliblement donné le signal de l'attaque, si les chefs de l'armée ne leur eussent fait des signaux pour les instruire de leurs intentions pacifiques. Étant sortis au-devant d'eux, ils leur dirent : « Le seigneur qui est au milieu des eaux, Montézuma, le « seigneur d'Acolhuacan, qui est sur le rivage du lac qui baigne « ses états, Nezahualpilli, et le seigneur des Tépanèques, Toto-« quihua, qui règne sur la déclivité des monts, nous envoient « vous informer que vos messagers, que vous voyez ici, ont été en « leur présence, dire de votre part, comment vous aviez mis à « mort les Cholultèques et détruit leur cité, chose qui leur parut « incroyable, mais qui ne laissa pas de leur inspirer de l'inquié-« tude, cette ville étant la demeure de notre dieu Quetzalcohuatl. « Ils désirent, en conséquence, que vous leur fassiez connaître si « ces rapports sont de vous ou si ce sont des inventions et des « mensonges sortis de leur bouche. »

La substance de ce message et la manière dont il était accompagné convainquirent parfaitement les Huexotzincas que, s'ils prenaient sur eux la responsabilité des paroles de leurs envoyés, il pourrait leur en coûter cher. En conséquence, ils répondi-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 76.

rent fort prudemment : « Le fait n'ayant pas, à beaucoup près, « une si grande importance, il est clair que ce qui a été raconté « était un mensonge. Mais il eût été d'une entière inconvenance, « pour une république aussi grave que la nôtre, de nous en ren- « dre coupables : nous saurons donc laver notre innocence par « le châtiment de ceux qui nous ont attiré cet affront. » S'étant donc fait amener les deux envoyés qui avaient été à Mexico, ils leur coupèrent le nez et les oreilles, ce qui était le châtiment réservé aux traîtres et aux menteurs, et les renvoyèrent ainsi mutilés aux officiers impériaux, en disant : « Voilà les hommes que « vous nous avez ramenés. Reconduisez-les à vos maîtres ; dites- « leur ce que nous avons fait, et qu'ils voient par là combien « nous sommes disposés à les servir. » Cette satisfaction éclatante apaisa les trois rois, et les choses en restèrent là (1).

La guerre qui eut lieu, vers la même époque, dans les provinces d'Itztitlan et d'Itzcuintepec n'a laissé d'autre souvenir dans l'histoire que les ravages terribles qu'y commirent les armées impériales pour châtier la résistance de leurs habitants. Tout ce qui nous en est parvenu, c'est que les Mexicains en ramenèrent d'innombrables captifs : ils furent immolés ensuite à la dédicace de la grande salle de l'édifice appelé Tzompantli (2), ou bien on les réserva pour les fêtes du renouvellement du feu sacré dont la célébration se présentait l'année suivante.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 76.
(2) *Tzompantli*, ou les Murs ornés de têtes.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Préparatifs de la fête du renouvellement du cycle. Combat des champs d'Acatlan. Xiuhtlamin ou l'Esclave du feu. Processions du feu sacré. Appréhensions superstitieuses du peuple. Incendie du feu nouveau. Portage du feu. Joie populaire. Rénovations. Destruction du phare d'Acachinanco par les Huexotzincas. Prodiges sinistres. Prophéties antiques au sujet de l'apparition de peuples étrangers. Les Espagnols aux Antilles. Colomb sur les côtes du Honduras. Il arrête une barque marchande de l'Yucatan. Notions sur la venue des étrangers dans l'Anahuac. Ce qu'en savaient Nezahualpilli et Montézuma. Inquiétude dans les masses. Phénomène étrange aperçu vers l'orient. Crainte qu'en éprouvent les rois. Pressentiments et tristesse de Nezahualpilli. Incendie du sanctuaire de Huitzilopochtli à Mexico. Entrevue de Montézuma et du roi de Tetzcuco. Prédiction sinistre que celui-ci fait à son collègue. Partie de ballon, entre les deux souverains, perdue par Montézuma. Augure qu'ils en tirent. Précautions du roi de Mexico. Il fait mourir ses devins. Prédictions des sorciers du Cuetlachtlan. Révoltes dans cette province. Campagne des Mexicains au Xuchiltepec. Ambassadeurs de Montézuma à la cour de Hunyg, roi des Cakchiquels. Ambition de Montézuma. Sa duplicité. Défaite des Acolhuas par les Tlaxcaltèques. Affliction de Nezahualpilli. Le roi des Mexicains veut renouveler la pierre des sacrifices. Accident au pont de Xoloc. Augure qu'en tire le peuple. Nouveaux temples à Mexico. Commencements de Quauhtemoc. Sa valeur et ses conquêtes. Tracasseries suscitées par Montézuma à Nezahualpilli. Orgueil du monarque mexicain. Accroissement de la tristesse de Nezahualpilli. Il se retire de l'administration du gouvernement. Sa mort mystérieuse. Ses funérailles. Son éloge. Hospices pour les soldats invalides dans l'Anahuac.

Le renouvellement du feu sacré, qui se présentait à la fin de chaque cycle de cinquante-deux ans chez les nations de l'Amérique-Centrale et du Mexique, était pour toutes un événement

d'une grande importance. On lui donnait le nom de « Toxiuh« molpilia (1), » ou Ligature de nos années, et l'on en célébrait le retour semi-séculaire avec un grand appareil, au son des trompettes et par les sacrifices les plus solennels. On était généralement persuadé que c'était par une faveur toute particulière que les dieux accordaient alors aux hommes un nouveau cycle d'existence, la durée du monde, suivant les peuples de ces contrées, étant fixée par périodes de cinquante-deux ans, à la suite desquelles il était, chaque fois, exposé à périr de nouveau. Aussi cette époque était-elle considérée comme un jubilé universel, durant lequel on se croyait dans l'obligation de renouveler avec les dieux le pacte de les servir fidèlement pendant le cycle qui allait suivre. Les derniers jours, on brisait tous les ustensiles et les vases, en usage actuellement, dans l'attente de la fin du monde (2).

Dans la cinquième année du règne de Montézuma II, se présenta, pour la dernière fois, à la nation mexicaine l'occasion de célébrer les fêtes du Toxiuhmolpilia. Longtemps avant l'expiration de l'année Cé-Tochtli (3), toutes les mesures avaient été prises pour qu'elles eussent lieu avec un éclat digne du prince qui occupait le trône de Tenochtitlan. La guerre qu'il avait portée dans la province de Tecuhtepec (4) n'avait eu d'autre objet que de grossir le nombre des captifs qu'on engraissait dans les dépendances du grand temple, pour la solennisation de cette époque sacrée. Dans la crainte que le chiffre des victimes fût insuffisant ou qu'elles ne fussent pas d'une qualité assez noble, un jour de combat avait été déclaré à la ville d'Atlixco, aux champs d'Acatlan, et les guerriers les plus illustres avaient été invités à s'y trouver de chaque côté. Ils y concoururent à l'envi, et se

(1) *Toxiuhmolpilia*, c'est-à-dire, Ligature de nos années, parce qu'après cinquante-deux ans on réunissait ces années sous le symbole d'un faisceau de cannes liées ensemble pour signifier le cycle.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 33.

(3) L'an Cé-Tochtli correspondait à l'année 1506.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 76.

distinguèrent, dans l'un et l'autre parti, par des exploits si glorieux, qu'on sut à peine à qui décerner la palme. Les Mexicains y perdirent Huitzilihuitl, Ixtlilcuechahuac, frère de Montézuma et seigneur de Tula, Xihuiltemoc, Cecetzin, Tetzcatzin, Tepolomitl, Atlequitohuatl et Chimalquauhtzin, jeunes gens de la plus haute noblesse et de la plus belle espérance ; mais ces pertes, toutes cruelles qu'elles fussent, se trouvaient compensées par les faits héroïques d'Atlixcatzin (1), et surtout du vaillant Itzcuin, de Tlatilolco, qui captiva de sa main le plus illustre des chefs de Huexotzinco, à qui l'histoire donne le nom de Xiuhtlamin ou l'Esclave du feu (2). De là le titre de Xiuhtlaminman (3), que lui décerna la voix publique (4).

On était arrivé au jour VII Tochtli : c'était la veille de la fête ; tous les feux avaient été universellement éteints dans la capitale et les autres villes (5). Au coucher du soleil, les chefs des divers colléges de prêtres se revêtirent, suivant l'usage, des habits et des ornements de leurs divinités, en sorte qu'ils représentaient les dieux comme s'ils eussent été présents en personne. Dans la solennité de cette nuit, Tlaloc et Quetzalcohuatl jouaient le rôle principal. A l'entrée de la nuit, la procession, appelée « Teonenemi » (6), se forma, et, du grand temple, commença à se mettre en marche. Elle se composait des ministres des divers ordres, prêtres et tlamacazqui, et de tous les corps de la noblesse ; le roi

(1) Torquemada, ibid. Le héros dont il est question ici fut nommé *Atlixcatzin*, apparemment à cause de ses hauts faits sur ceux d'Atlixco ; ce nom a ici la même signification que celui d'Africain donné à Scipion.

(2) Ainsi nommé, sans doute, parce qu'il fut destiné à mourir en sacrifice dans la nuit du renouvellement du feu sacré.

(3) *Xiuhtlaminman*, c'est-à-dire, Celui qui a pris l'Esclave du feu.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 33.

(5) Le Codex Chimalpopoca, Hist. Chron., fixe la fête du dernier Xiuhmolpilia à la nuit du jour VII Tochtli au jour VIII Acatl, an II Acatl, c'est-à-dire, du 21 au 22 mars de l'an 1507, cette dernière date ayant alors commencé la nouvelle année II Acatl.

(6) *Teonenemi*, c'est-à-dire, la Marche divine.

s'avançait lui-même au milieu d'eux, d'un air imposant et recueilli, suivi d'une foule immense, dont le silence, l'attention et la gravité montraient l'importance qu'ils attachaient à cette cérémonie. La crainte et l'espérance les agitaient tour à tour; car on croyait superstitieusement que, si les prêtres ne réussissaient point à faire jaillir le feu nouveau, la fin du monde aurait lieu infailliblement; que ce serait le dernier moment de la race humaine; que le soleil cesserait d'éclairer l'univers, et que les ténèbres et la nuit se répandraient pour toujours sur le globe. Quelques-uns s'imaginaient voir déjà les « Tzitzimimé » ou génies malfaisants apparaître sous les formes fantastiques que leur prêtaient leurs terreurs, et descendre sur la terre pour dévorer les hommes. C'était pour cela que ceux qui demeuraient à la garde des maisons se rassemblaient sur les terrasses sans oser descendre; les femmes enceintes se couvraient le visage d'un masque de maguey, et leurs maris les enfermaient dans les greniers ou les magasins, dans la crainte que, le feu nouveau tardant à paraître, elles ne se changeassent en bêtes féroces. On avait le même soin de couvrir de masques le visage des petits enfants; on les tourmentait toute la nuit pour les empêcher de s'endormir; car on disait que, s'ils venaient à sommeiller, ils seraient aussitôt métamorphosés en souris. Aussi les populations à l'entour de Mexico et dans le voisinage du lac étaient-elles rassemblées en masse sur les terrasses des maisons et sur les collines, d'où l'on pouvait apercevoir le mont Huexachtecatl, dans l'attente fiévreuse de l'apparition du feu nouveau.

La procession s'avança silencieusement, en calculant sa marche de manière à n'arriver au lieu du sacrifice que quelques instants avant minuit. Aux prêtres du quartier de Copolco appartenait le privilége d'allumer le feu dans cette solennité (1); celui qui était chargé de cette fonction redoutable allait en avant, s'essayant à frotter les deux petits bâtons préparés pour cet usage, de ma-

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. I, cap. 10.

nière à ce que, au moment suprême, il en fît jaillir immédiatement l'étincelle sacrée (1). Le cortége ne tarda pas à couvrir tous les versants de la colline d'Itztapalapan (2); les prêtres montèrent en haut de la pyramide de Tlaloc, menant avec eux le noble Xiuhtlamin, de Huexotzinco, destiné à être, cette fois, la victime principale de cette grande fête. On l'étendit sur la pierre fatale. Dans le même instant, le signe de minuit, marqué par la conjonction des pléiades au zénith du firmament (3), s'étant fait voir, le pontife de Tlaloc ouvrit la poitrine du captif et en retira son cœur palpitant; le prêtre de Copolco, étendant aussitôt ses deux morceaux de bois au-dessus de la plaie sanglante, en fit sortir le feu nouveau. Dans ce court intervalle, tout le monde était en suspens : le trouble serrait la plupart des cœurs; grands et petits, nobles et plébéiens, profondément attentifs, redoutaient que la moindre négligence, un manque inattendu, n'amenât la fin du monde.

Mais, dès que l'on vit s'élever la flamme, tous ensemble poussèrent un cri de joie, qui se répéta, d'écho en écho, jusque dans les localités voisines; toutes les bouches rendirent grâce au ciel pour le bienfait signalé qu'il venait de leur accorder. Avec le même feu on alluma un vaste bûcher préparé à l'avance, afin de donner avis aux populations circonvoisines du succès de la solennité. Des courriers, venus, dans ce dessein, des villes environnantes, partaient aussitôt au pas de course, avec des torches de pin

(1) « Cet instrument s'appelle *tletlaxoni*, c'est-à-dire, qui fait jaillir ou « donne le feu, ajoute Torquemada; ce sont deux petits bâtons qui, placés « l'un sur l'autre et se jouant le mâle sur celui qui sert de femelle, produi- « sent une poudre très-fine et là dedans le feu, etc. » Monarq. Ind. lib. X, cap. 33.

(2) La colline de Huexachtecatl séparait les deux villes d'Iztapalapan et de Culhuacan, qui n'en formaient qu'une seule au temps de la grandeur de l'antique métropole toltèque.

(3) Torquemada, ibid. — La conjonction des pléiades, comme l'a judicieusement pensé M. de Humboldt, était le signe du renouvellement de l'année mexicaine.

qu'ils se passaient de poste en poste, de sorte qu'en fort peu de temps le feu sacré arrivait dans tous les alentours.

Le cortége se remit ensuite en marche pour Mexico : on porta solennellement le feu au temple de Huitzilopochtli, sur un autel de pierre placé devant l'idole ; le reste de la nuit se passa à y brûler de l'encens de copal. Le grand salon des prêtres appelés Mexica le reçut ensuite, et c'est là qu'on le distribua aux prêtres des autres temples, qui s'illuminèrent simultanément sur tous les points de la capitale. A cette occasion, on allumait des feux de joie dans les divers quartiers de la cité. Ces feux se continuaient durant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, et, comme ils avaient lieu à la fois dans toutes les villes et les villages de l'Anahuac, dans les montagnes et sur les eaux, la vallée offrait un spectacle dont rien, aujourd'hui, ne saurait reproduire la splendeur.

Les jours suivants, on rechangeait les statues dans les lieux sacrés, on blanchissait à neuf les maisons et les temples, on achetait partout de la poterie et de la vaisselle neuve.

Les gens riches faisaient disparaître tous les ustensiles qui avaient servi précédemment, et se revêtaient d'habits neufs avec une grande somptuosité, en sorte que tout paraissait recommencer sur un pied nouveau. Le premier jour de l'année nouvelle, tout le monde jeûnait jusqu'à midi ; il était strictement défendu de boire de l'eau jusqu'à ce moment. A cette heure, les sacrifices avaient lieu à la fois dans tous les temples, et l'on immolait un grand nombre de captifs. Les particuliers offraient des cailles sur leurs autels domestiques ; ils encensaient la cour de leurs maisons aux quatre angles, et l'on y mangeait le tzohualli (1). On ôtait les masques aux enfants et aux femmes, et, si l'une d'elles était accouchée dans l'intervalle, le nouveau-né, si c'était un garçon, recevait le nom de Molpilli ; si c'était une fille, celui de Xiuhne-

(1) Le *Tzohualli* était un mets national des Mexicains fait de certains légumes et de miel.

tl (1). Durant plusieurs jours, l'allégresse continuait à se manifester dans les banquets, dans les danses et les jeux de toute espèce, au milieu d'un grand concours de monde : celui de la Danse des Oiseaux (2), dont nous parlerons plus loin, avait, en ce moment surtout, beaucoup d'attrait pour les Mexicains : chacun des quatre danseurs ailés donnait alors treize tours (3) pour signifier les quatre périodes de treize ans dont se composait le cycle. (An II calli, 1507.)

La guerre, momentanément interrompue pour la célébration de cette grande fête, reprit aussitôt son cours, tant il paraissait naturel aux Mexicains de se battre, particulièrement depuis le règne de Montézuma Ier. Certaines mésintelligences survenues avec les princes de la Mixtèque et du Zapotecapan attirèrent sur eux les armes impériales ; une campagne contre les habitants de Tzotzolan et du Mictlan n'eut d'autre résultat que le pillage de quelques villes. Le théâtre de la guerre se transporta, immédiatement après, dans la province de Quauhquechollan, où quelques engagements eurent lieu entre les Mexicains et les Huexotzincas. Pour une raison ou une autre, on accusait ceux-ci d'avoir mis le feu au « Tociquahuitl, » ce dont Montézuma s'était montré extrêmement irrité. Le Tociquahuitl était une tour en bois, élevée sur la colline de Tocitlan, auprès d'Acachinanco ; on y allumait, la nuit, de grands feux pour éclairer les abords de Mexico, utiles surtout aux voyageurs arrivant ou partant de la ville, durant les heures de ténèbres, et qui servaient également, comme un phare sur le lac, à diriger la course des bateliers (4). Après des investigations fort minutieuses, on était parvenu à savoir que c'étaient les citoyens de Huexotzinco qui, par jalousie, étaient venus dé-

(1) *Molpilli*, c'est-à-dire, Ligature, et *Xiuhnenetl*, Poupée de l'année.

(2) Le *Nototoliztli*, ou la Danse des Oiseaux, qu'un auteur moderne appelle l'*Enjambée des géants*. Nous verrons au Livre suivant ce que c'était.

(3) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 8.

(4) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 90.

truire cet édifice. Pour les châtier de cette témérité, le prince Cuitlahuatl y fut envoyé par son frère : il retourna victorieux, bientôt après, traînant à sa suite de nouveaux captifs ; mais il laissa cinq de ses plus valeureux capitaines sur le champ de bataille d'Atlixco. C'étaient Tlacateccatl, Quizquaqua, Ilamachuatl, Xochitlahuatl et son propre frère Macuilmalinal, fils légitime d'Axayacatl et gendre de Nezahualpilli. Quelques-uns soupçonnèrent que c'était un coup monté entre Montézuma et les Huexotzincas pour se défaire de ce prince. Le roi de Tetzcuco en fut vivement irrité. Il composa, à cette occasion, un chant intitulé « Nenehualiz-Cuicatl, » ou le Chant des fourberies et des trahisons. Il commençait à se repentir de la part si active qu'il avait prise à l'élection de Montézuma, dont l'orgueil et l'ambition paraissaient vouloir menacer jusqu'à l'indépendance même de la couronne d'Acolhuacan (1). Les prisonniers saisis à Quauhquechollan et à Atlixco ornèrent les fêtes du temple de Tlillan : car on venait d'achever la réédification de ce sanctuaire qui, comme on le sait, avait été détruit par la foudre, et dont on célébra la dédicace en même temps que la solennité du Tlacaxipehualiztli ou de l'écorchement (2).

Quelques escarmouches insignifiantes contre les Huexotzincas signalèrent le commencement de la huitième année du règne de Montézuma, si célèbre, d'ailleurs, par les divers prodiges qui jetèrent alors l'alarme parmi les Mexicains. Naturellement enclins à la superstition, ils observaient avec effroi que la plupart des entreprises tentées depuis le renouvellement du cycle aboutissaient d'une manière fatale. Ils ne prévoyaient pas encore que ce jubilé, célébré avec tant de pompe, était le dernier, et que l'abolition violente des fêtes antiques de Mexico devait à peine tarder encore quelques années. Il semblait, cependant, que les peuples,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 76.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 71.

aussi bien que les rois, eussent déjà le pressentiment de ce qui allait arriver, et une éclipse de soleil, qui eut lieu peu de temps après la ligature du cycle, avait été regardée généralement comme l'annonce d'événements étranges et funestes (1).

D'anciennes traditions qui se rapportaient au temps du grand Quetzalcohuatl étaient demeurées dans la mémoire des peuples : elles annonçaient que des hommes d'une race différente, blancs et barbus, ainsi que Quetzalcohuatl lui-même, sortant, comme lui, des régions d'où le soleil se lève, arriveraient conduits par la main des dieux, et se rendraient maîtres du continent occidental. Ces traditions étaient-elles des prédictions faites à l'avance par ce personnage mystérieux qui aurait pu se fonder, pour les énoncer, sur la connaissance qu'il avait du courage entreprenant et de l'esprit aventureux des populations parmi lesquelles il aurait passé, ou bien étaient-elles le fruit des conjectures de quelques hommes plus éclairés que les autres et à qui le hasard, ou le souvenir d'une communication antérieure avec l'Orient, aurait pu faire prévoir, jusqu'à un certain point, les destinées futures de leur pays? Quoi qu'il en soit, il est certain que les rois de Tenochtitlan, descendant en ligne droite de Topiltzin Acxitl Quetzalcohuatl, se considéraient comme étant issus d'une race supérieure à celle de leurs peuples ; ils faisaient remonter jusqu'au grand Quetzalcohuatl leur origine, qu'ils disaient orientale, et, d'après les souvenirs ou les traditions dont nous venons de parler, ils entretenaient l'idée vague que ce prince, émigré dans une contrée lointaine de l'Orient, avait laissé des successeurs qui viendraient un jour réclamer l'héritage de leurs ancêtres.

Aussi longtemps que rien d'extraordinaire ne vint déranger l'ordre accoutumé des événements, dans les différentes régions du Mexique et de l'Amérique-Centrale, ni peuples ni rois ne crurent devoir s'alarmer de prophéties dont rien encore n'annonçait l'ac-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 76.

complissement. Mais, dès les premières années du seizième siècle, les choses prirent une autre tournure. Depuis l'année 1492, à jamais mémorable par le premier voyage de Christophe Colomb en Amérique, la plupart des Antilles avaient été découvertes par lui et conquises par ses frères et ses compagnons. Les indigènes, en beaucoup d'endroits de la terre ferme, tant en deçà qu'au delà de Panama, avaient vu débarquer les Espagnols et admiré la grandeur de leurs navires; ils avaient éprouvé la force et la vigueur de ces hommes inconnus et la qualité terrible de leurs armes. Au mois d'août 1502, après une suite de gros temps, l'amiral avait jeté l'ancre à peu de distance d'une île, située dans le golfe de Honduras, à laquelle il avait donné le nom d'île de los Pinos (1). Son frère, Don Bartolomé Colomb, étant descendu à terre, vit arriver une barque d'un tonnage considérable pour ce pays, marchant à la voile et qui cinglait directement du couchant, c'est-à-dire, de l'un des ports de la côte d'Yucatan (2).

Il n'eut pas de peine à reconnaître que c'était une barque marchande. Au centre, des nattes tressées de palme formaient un grand cabanon, abritant à la fois les femmes et les enfants des voyageurs, avec leurs provisions et leurs marchandises, sans que ni la pluie ni la mer fussent en état de les endommager. Les marchandises consistaient en vêtements de diverses couleurs, de ceux dont se servaient les Mayas, avec des armes et des meubles, du cacao, ainsi que des galettes de maïs, des racines de camote (3) et de la chicha (4). Ce grand canot était monté par vingt-cinq

(1) Herrera, Hist. Gen. de las Indias-Occid., decad. V, lib. 5, cap. 4. — L'île appelée *de los Pinos* est la seconde des îles de la baie de Honduras appelées *Quanaca* aujourd'hui; elle est voisine de celle de Roatan.

(2) Id., ibid. « Tangrande como una galera, dit l'auteur, de ocho pies de « ancho. »

(3) La racine de *camote* est une plante farineuse fort analogue à la pomme de terre.

(4) La *chicha* est une liqueur fermentée, de l'Amérique-Centrale, faite de maïs, de miel, etc., assez analogue au cidre.

hommes. A la vue des embarcations espagnoles, ils n'osèrent ni se défendre ni s'enfuir ; on les dirigea au navire de l'amiral, où on les fit monter. En grimpant l'échelle, les hommes y mirent beaucoup de décence, serrant leurs maxtlis, et les femmes, en arrivant sur le pont, se couvrirent aussitôt le visage et la gorge avec leurs vêtements, comme les femmes moresques de Grenade avec leurs almalafas (1). Colomb, charmé de cette retenue qui dénotait un peuple si supérieur à ceux qu'il avait rencontrés jusque-là dans les Antilles, les traita avec douceur, échangea avec eux divers objets de quincaillerie européenne, et les renvoya ensuite à leur barque. Il ne garda auprès de lui qu'un vieillard qui paraissait plus instruit que les autres, afin de l'interroger sur les contrées qui produisaient de l'or; mais il le laissa bientôt partir, à son tour, après avoir appris, par des signes, qu'ils tiraient ce métal précieux des régions situées au levant (2).

En continuant à naviguer dans cette direction, les bâtiments espagnols découvrirent, quelques jours après, le cap Casinas, puis celui de Gracias-à-Dios, et, le 17 septembre, ils abordèrent la terre ferme, près d'une bourgade appelée Cariari, située sur le rivage du fleuve qui en cet endroit débouche dans la mer. L'aspect de la population, son air belliqueux, les vêtements et les bijoux qu'elle portait, analogues à ceux de la barque, annonçaient un état de société tout à fait distinct de ce que les Castillans avaient vu jusque-là. La découverte de Puerto-Belo, du fleuve de Veragua et des riches mines d'or d'Urira, qui eut lieu au commencement de l'année 1503, amena ensuite l'établissement d'une colonie européenne, la première qui eût lieu en terre ferme, dans l'Amérique Septentrionale (3).

On ne saurait déterminer, d'une manière bien précise, jusqu'en

(1) Ce sont des voiles ou espèce de faille dont s'enveloppent encore aujourd'hui les femmes à Malte.

(2) Herrera, Hist. Gen. de las Indias Occid., etc., decad. V, lib. 5, cap. 5.

(3) Herrera, ibid., cap. 6.

quelles contrées s'étendaient les relations commerciales de l'Anahuac, à cette époque. Mais il y a tout lieu de croire qu'elles devaient atteindre, au moins, les limites assignées à la portion supérieure du continent occidental, vers le sud. On sait que la langue nahuatl était parlée jusqu'aux confins les plus éloignés de Nicaragua, et plusieurs auteurs (1) avancent même que les armes de Montézuma II avaient fait la conquête de cette riche province. Cette assertion, si elle n'est pas entièrement exacte, prouve, au moins, que l'influence mexicaine, portée dans ces régions par les marchands de l'Anahuac, y exerça une puissance assez grande pour y faire redouter le nom de leurs rois et, peut-être même, pour y établir des comptoirs fortifiés, comme ils l'avaient fait en d'autres endroits, afin de protéger leur commerce et leurs personnes.

Ces notions aideront le lecteur à comprendre les alarmes que les princes de la vallée de Tenochtitlan conçurent si souvent à la vue des divers phénomènes arrivés dans les dernières années qui précédèrent la conquête et qui, dans d'autres circonstances, ne leur auraient peut-être inspiré aucune crainte sérieuse. Il était impossible que les chefs des caravanes, hommes, d'ordinaire, distingués par l'expérience des voyages et par la connaissance qu'ils avaient des affaires, accoutumés, d'ailleurs, à rendre toujours à leurs souverains un compte exact de ce qu'ils voyaient ou apprenaient, eussent négligé, dans ces derniers temps, de les instruire des choses étranges dont ils avaient été témoins. Il est hors de doute que Montézuma et Nezahualpilli avaient été informés, de bonne heure, du débarquement des Espagnols dans les Antilles, et de la conquête de Haïti et de Cuba, de leur apparition sur les côtes de l'Yucatan et du Honduras, comme de l'établissement qu'ils avaient fondé à Veragua. Leurs navires, leurs chevaux, leurs armes, leurs vêtements, leur physionomie étaient des choses connues à ces

(1) Torquemada et Ixtlilxochitl en parlent.

princes, longtemps avant le débarquement de Cortes à la Vera-Cruz ; leur avidité pour l'or, les luttes qu'ils soutinrent avec les chefs indigènes, les violences et les cruautés qu'ils commirent, pour fonder leur puissance sur les provinces de l'isthme de Panama, étaient des événements d'une nature trop extraordinaire et d'un intérêt trop général, pour que les marchands n'en eussent pas pleinement informé leurs souverains, et que la nouvelle de tant de particularités merveilleuses n'eût pas même transpiré, avec plus ou moins d'exactitude, parmi leurs sujets de toutes les classes. Les postes et les courriers, établis entre les diverses capitales, entre les rois et leurs gouverneurs, dans les provinces, ajoutaient encore à la facilité et à la rapidité de ces communications.

Aussi peut-on croire avec fondement que, lors du renouvellement du cycle, l'anxiété dut redoubler parmi les populations, au moment de l'émission du feu sacré ; il y avait déjà cinq ans que les Castillans avaient découvert Veraguá et jeté les fondements d'une nouvelle colonie dans cette contrée. Cette anxiété, sans doute, cessa, lorsqu'on vit la flamme s'élever brillante au sommet du Huexachtecatl. Mais l'éclipse de soleil, qui suivit de si près les fêtes du nouveau cycle, ramena promptement l'inquiétude dans les esprits. On se souvint alors que, l'année où Ahuitzotl avait entrepris les travaux de l'aqueduc d'Acuecuexatl, la surface du lac avait été agitée d'une manière extraordinaire, bouillonnant et écumant comme les vagues de la mer, sans qu'il y eût dans l'air le moindre souffle, ni vent qui pût causer cette émotion, et qu'en cette occasion, un grand nombre de maisons avaient été renversées par la force des eaux (1). On remarqua ensuite que, dans la dernière année du cycle passé, la disette avait reparu et que la misère continua encore à se faire sentir, d'une manière excessive, pendant deux ans (2).

(1) Sahagun, Hist. Gen. de las cosas de Nueva-España, etc., lib. XII, cap. 1.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 90.

Les imaginations populaires, si faciles à saisir, finirent par s'alarmer de tout, et il ne se passa presque plus d'événements sérieux qu'on n'en tirât des conséquences fâcheuses pour le monarque ou pour la nation. En 1509, les trois rois avaient voulu faire mettre la main au cadastre de la principauté de Chalco (1); mais la résistance des anciens propriétaires empêcha les agrimenseurs de continuer leur travail, et, après plusieurs tentatives infructueuses, les souverains, découragés, peut-être, par les nouvelles qui leur arrivaient de toutes parts, finirent par y renoncer. En 1510, des révoltes et des désordres, survenus dans la province d'Amatlan, ayant exigé l'envoi d'un corps de troupes considérable, une tempête qui les surprit, au milieu des montagnes, fit périr un grand nombre de soldats. Des tourbillons effroyables de neige les assaillirent dans les forêts supérieures de la Cordillière, enveloppant à la fois les arbres et les rochers, qu'ils arrachaient de leurs fondements, pour les rouler ensuite, avec les hommes, au fond des précipices. D'autres moururent de froid, et les restes de l'armée, en descendant à Amatlan, se trouvèrent insuffisants pour se rendre maîtres de la rébellion. Ils se virent forcés de reprendre le chemin de l'Anahuac, où ils arrivèrent exténués et dans un état de dénûment qui contrasta péniblement avec les triomphes passés des troupes impériales (2).

Cet échec, dû tout entier à la rage des éléments, n'en fit pas moins une impression extrêmement pénible sur le peuple de Tenochtitlan, et en particulier sur Montézuma. C'est à cette époque que l'on assigne l'apparition de cette immense lumière pyramidale, dont parlent toutes les histoires (3). Son étendue et son éclat remplirent de consternation tout l'Anahuac : on la voyait à l'heure de minuit, s'élevant rapidement à l'horizon du côté de l'Orient jusqu'au sommet du ciel, lançant de toutes parts des flammes,

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. IV Calli.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 77.
(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. V Tochtli, 1510 et suiv. — Saha-

avec des étincelles qui ressemblaient à de la poudre de feu. Un peu avant l'aurore, le phénomène disparaissait. Il dura pendant toute une année, se révélant, chaque nuit, aux yeux des populations épouvantées. Quand il se manifestait, tout le monde aussitôt poussait de grands cris et des lamentations, se frappant la bouche, comme lorsqu'ils éprouvaient quelque sentiment d'horreur ou qu'ils voulaient inspirer la terreur aux autres dans la guerre. On était persuadé qu'un tel prodige ne pouvait être que le pronostic de choses funestes réservées à l'empire. Parmi les auteurs qui ont rapporté ce phénomène, il en est qui ont cru y reconnaître l'apparition d'une aurore boréale. D'autres, plus instruits des choses mexicaines, prétendent qu'il n'était visible que sur les rivages de la mer et que c'était sur le rapport exagéré qui en parvint à Mexico que la population en conçut une si grande épouvante; qu'au fond il n'y avait ni aurore boréale ni lumière, mais seulement l'apparition lointaine de quelque navire espagnol, voguant à pleines voiles sur les côtes de Veragua, et dont l'artillerie, ou les lumières qu'on y voyait de nuit, pouvaient avoir inspiré ces récits à des imaginations superstitieuses, déjà si faciles à s'impressionner alors.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que Montézuma et Nezahualpilli en furent péniblement affectés. Malgré toute sa science, celui-ci comprenait que ce n'était pas là un phénomène céleste ordinaire; dans l'impossibilité de s'en rendre compte d'une manière satisfaisante, il y voyait, malgré lui, l'annonce de l'accomplissement des prophéties antiques : il le roulait dans son esprit avec les nouvelles que, chaque jour, les marchands apportaient des régions lointaines et ne jetait qu'avec un effroi secret ses regards sur l'avenir réservé à son royaume et à sa race. Dans ces douloureux pressentiments, il donna ordre aux commandants

gun, Hist. de las cosas de Nueva-España, etc., lib. XII, cap. 1. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 72. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 90.

de ses armées d'interrompre les hostilités, installées sous Nezahualcoyotl, avec les habitants de Huexotzinco, de Tlaxcallan et d'Atlixco, pour tenir les guerriers en haleine et avoir des victimes pour les sacrifices. Il exprima également, aux officiers chargés de la garde des frontières, que sa volonté était qu'ils se contentassent de les protéger, sans faire aucune incursion dans les pays ennemis, résolu qu'il était de passer dans le repos le peu de temps qu'il croyait avoir encore à régner (1).

Le roi de Mexico avait le plus grand désir de le consulter sur tous ces présages; mais les deux souverains, quoique agissant toujours de concert, pour ce qui regardait la conduite des armées et les grandes affaires d'administration publique, ne se visitaient plus depuis la mort de Huexotzincatl (2), que Montézuma avait affectionné particulièrement, comme étant le fils de sa sœur Xocotzincatl. Mais, effrayé des présages sinistres qui se succédaient presque sans intervalle, il envoya à son collègue un message pour le prier de se rendre à Tenochtitlan (3). D'autres événements venaient de jeter une nouvelle épouvante parmi les populations; par une nuit claire et sereine, sans qu'il y eût la moindre apparence d'orage ni même de pluie, les tours du temple de Huitzilopochtli prirent feu tout à coup et commencèrent à brûler. Les tlapixqui ou gardiens de nuit, apercevant les flammes, jetèrent des cris d'alarme : les Mexicains accoururent de toutes parts au secours de leur sanctuaire chéri et commencèrent à l'inonder d'eau ; mais, quoi qu'ils pussent faire, l'incendie continua, en dépit de l'activité et du nombre de ceux qui étaient accourus pour l'éteindre ; il semblait, ajoute l'historien (4), que le feu sortît du

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 72. On peut voir, dans Clavigero, l'hist. de la résurrection de Papantzin, sœur de Montézuma.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 77.
(3) Torquemada, ibid.
(4) Sahagun, Hist. Gen. de las cosas de Nueva-España, etc., lib. XII, cap. 1.

cœur même des boiseries. En peu de temps, toute la chapelle supérieure du temple fut réduite en cendres, et il n'en resta bientôt plus que des débris fumants (1). Quelques jours après, au moment où les ouvriers se préparaient à mettre la main à l'œuvre pour réparer les dégâts, la foudre tomba de nouveau sur le temple de Zonmolco, consacré à Xiuhteuctli, dieu du feu; c'était la seconde fois. Le sanctuaire supérieur fut promptement détruit; mais l'embrasement fut de telle nature, que, d'un bout à l'autre de Mexico, on crut que la ville avait été soudainement attaquée par des ennemis du dehors. A Tlatilolco, on courut aux armes, en poussant le cri de guerre; tous les citoyens étaient en émoi. Montézuma, qui ne se fiait que médiocrement aux Tlatilolcas, dont il suspectait toujours les intentions, depuis leur réunion à Tenochtitlan, les blâma de leur empressement; il les connaissait assez pour les croire capables de profiter de n'importe quel tumulte, pour chercher à exciter une révolution contre les descendants d'Acamapichtli. Dans son premier mouvement, il priva de leurs emplois plusieurs officiers de son palais, appartenant à la noblesse de Tlatilolco; mais, son ressentiment une fois apaisé, il s'empressa de les rappeler auprès de sa personne (2). Cet accident n'était pas fait pour tranquilliser les esprits déjà si agités; aussi l'alarme était-elle partout.

Dans ces conjonctures, Nezahualpilli, oubliant les ressentiments qu'il pouvait entretenir, de son côté, contre son collègue, se rendit auprès de Montézuma. L'entrevue des deux monarques dut être pénible, tant à cause des souvenirs que l'un invoquait contre l'autre, qu'à cause des graves événements qui étaient l'objet de leurs préoccupations. On ignore les détails de leur entretien; mais on répandit le bruit que Nezahualpilli, après avoir parlé longuement, se serait résumé, en disant qu'il regardait la grande lueur qui

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 90.
(2) Id., ibid. — Vetancurt, Teatro Mexicano, Part. II, trat. 1, chap. 19.

apparaissait chaque nuit, comme le signe précurseur des changements qui allaient s'opérer, tant dans les formes des gouvernements que dans les personnes qui en étaient chargées actuellement ; que les nouveaux maîtres de ces régions arriveraient de l'orient et se mettraient en peu de temps en possession de tous les royaumes de la terre. Il ajouta que ces choses devaient s'accomplir sans qu'il y eût moyen de l'empêcher. Alors, pour prouver à son collègue le peu de cas qu'il faisait de ses états, il offrit de les lui jouer contre trois coqs d'Inde, dont il ne prendrait que les ergots s'il les gagnait. Montézuma, qui avait une grande foi dans les augures, accepta la proposition, non pas tant dans l'espoir de se voir maître du royaume d'Acolhuacan, ce qu'au fond, toutefois, il n'aurait pas refusé, mais bien pour en tirer un présage, relativement à la vérification des paroles du roi de Tetzcuco (1).

Ils descendirent au tlachco (2), et chacun des deux monarques se mit à sa partie avec les seigneurs de sa suite. Il paraîtrait que, dans cette circonstance, la partie fut fixée à trois points. Soit qu'ils n'en eussent pas voulu mettre davantage, soit qu'ils demeurassent assez longtemps à en gagner un, Montézuma commença par en gagner deux sans que son adversaire en fît un seul, et l'on assure que Nezahualpilli perdit à dessein, pour faire plaisir au roi de Mexico. Celui-ci, se voyant déjà tant avancé, lui dit : « Il « me semble, seigneur Nezahualpilli, que je me vois déjà souve- « rain des Acolhuas, comme je le suis des Mexicains. — Mais « moi, répondit tristement Nezahualpilli, je vous vois sans « royaume, persuadé qu'en vous s'achèvera la royauté mexi- « caine ; car je pressens que d'autres viendront bientôt nous en- « lever, à vous et à moi, nos domaines, et, afin que vous ajou- « tiez foi à ce que je vous dis, nous continuerons la partie et « vous en serez assuré. »

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 72. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 77.

(2) Le jeu de ballon s'appelait *tlachtli* et le lieu où l'on jouait *tlachco*.

Ils se remirent au jeu ; mais en dépit de ses efforts et de son adresse, Montézuma ne dépassa jamais les deux premiers points. Le roi de Tetzcuco en gagna trois, de quoi son collègue fut extrêmement affligé, et il le laissa voir par l'expression de son visage. Dans le même instant, les instruments de musique résonnèrent, ce qui était d'usage, chaque fois que les rois s'étaient donné le plaisir du jeu, et tous les seigneurs présents allèrent féliciter Nezahualpilli comme étant le gagnant. Se tournant alors vers Montézuma, il lui dit : « Maintenant, seigneur, que j'ai gagné « les coqs, il m'est pénible de ne point avoir perdu en ce mo- « ment mon royaume : c'eût été le gagner encore de le laisser « aller entre vos mains; car, en gagnant aujourd'hui les coqs, je « suis persuadé que je perdrai plus tard mes états, et que j'aurai « à les abandonner à des gens qui, tout en les recevant de moi, « ne m'en sauront aucun gré. »

Les deux monarques, se prenant ensuite par la main, retournèrent au palais et on leur servit à manger. Après le repas, ils s'enfermèrent seuls dans une chambre, où ils passèrent le reste du jour, s'entretenant des prodiges dont ils étaient témoins et des événements à venir. De là naquit, parmi les Mexicains, la légende du voyage aérien de Montézuma et de Nezahualpilli. Ce dernier, ayant dit à l'autre que, s'il voulait échapper aux étrangers, il n'y avait qu'à se rendre ensemble aux régions lointaines où avaient régné ses ancêtres, il l'enleva subitement par ses enchantements, et se transporta avec lui en présence des princes de ces contrées. Nezahualpilli leur ayant appris qu'il était le descendant du grand chichimecatl Xolotl, ceux-ci, ajoute la légende, l'auraient invité à rester parmi eux et lui auraient offert l'empire de ses aïeux; mais il l'aurait refusé, en leur promettant de retourner en un temps plus opportun, après quoi il serait revenu à Mexico avec Montézuma (1).

(1) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, etc., MS., tom. II, cap. 29. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 79.

L'histoire plus sérieuse fait connaître que les deux monarques s'entretinrent longtemps des présages de toute sorte qui paraissaient menacer toutes les couronnes de l'Amérique et qu'ils se séparèrent également tristes et remplis de pressentiments funestes. On assure que Nezahualpilli conseilla à Montézuma de recevoir avec douceur les étrangers dont on parlait, s'ils se présentaient de son vivant et de ne point les irriter par une opposition obstinée et inutile (1). Mais, le roi des Mexicains, moins éclairé et plus superstitieux que son collègue, quoique épouvanté, d'abord, de ses paroles, ne perdit, toutefois, pas l'espoir d'en conjurer l'accomplissement, en apaisant les dieux par de nouveaux sacrifices et en invoquant la puissance occulte de ses magiciens. L'un d'eux, à qui il était arrivé de prédire, avec une certaine justesse, des événements qui s'étaient vérifiés ensuite, était en grande réputation dans la capitale; il vivait retiré à une extrémité de la ville, se montrant rarement et ne visitant personne, pas même les palais des princes. Montézuma, ayant voulu le consulter, lui promit des richesses et des honneurs, s'il parvenait à le tirer de l'affliction où l'avait plongé la conversation du roi de Tetzcuco. Mais la réponse du magicien ne fit que confirmer plus pleinement les pronostics de Nezahualpilli. Le despote, irrité, envoya alors des satellites qui, par ses ordres, renversèrent la maison du malencontreux devin et l'ensevelirent sous ses ruines (2).

La seule ressource qui restât à Montézuma était d'implorer le secours de ses dieux. Dans ce dessein, il fit marcher ses armées contre les villes révoltées d'Icpatepec, de Malinaltepec et d'Ixcuinxochtlan ; elles les replacèrent promptement sous le joug mexicain et retournèrent ensuite à Tenochtitlan, traînant à leur suite quatre mille captifs qui furent immolés sur la pierre du sacrifice. Divers autres combats, qui furent livrés contre Tlaxcallan, Huexotzinco,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 64.
(2) Torquemada, ibid., cap. 79.

et Atlixço, fournirent de nouvelles victimes aux autels de Huitzilopochtli ; mais Montézuma avait beau verser du sang pour apaiser la colère de cette divinité funeste, il ne put empêcher que les événements les plus ordinaires ne devinssent de plus en plus significatifs, l'horizon se rembrunissant chaque jour davantage.

Les notions qui continuaient à se répandre relativement à l'arrivée des conquérants étrangers, dans les provinces maritimes voisines du golfe du Mexique, commençaient à réagir d'une manière fâcheuse pour les intérêts du monarque ; l'anxiété qui s'y manifestait était mêlée d'une vague espérance et, si on les redoutait comme des êtres mystérieux dont on ne se faisait qu'une idée confuse, on souhaitait également de les voir, tant était pesant le joug de la monarchie mexicaine. De là les prétendues visions des nombreux sorciers de la province de Cuetlachtlan qui racontaient avoir vu, par le moyen de leurs opérations magiques, des guerriers d'une forme extraordinaire, montant des monstres inconnus et traînant à leur suite des hommes de charge, vêtus à la mexicaine, signifiant, à leurs yeux, la chute future de l'empire de l'Anahuac. Ces visions n'étaient qu'une conséquence toute naturelle des rumeurs que l'apparition des Européens sur les côtes de l'Amérique avait fait naître dans ces contrées. Dans l'année 1511, les Cuetlachtecas, encouragés à la résistance par toutes les choses qu'ils entendaient, refusèrent ouvertement les tributs qu'ils payaient annuellement, depuis qu'ils avaient été soumis au sceptre des souverains de Tenochtitlan. Ce ne fut pas tout. Les officiers impériaux, chargés de les percevoir, s'étant présentés au nom de leur maître, loin de les recevoir avec le respect accoutumé, ils les accablèrent d'insultes, lorsqu'ils parlèrent de rigueur, et poussèrent l'audace jusqu'à les mettre à mort en plusieurs endroits. D'après les lois toltèques et mexicaines, le seul refus de satisfaire aux charges publiques était puni de la peine capitale. A une autre époque, Montézuma se serait empressé de mettre le Cuetlachtlan à feu et à sang, pour le châtier de sa rébellion, et ses habitants

auraient été traînés par milliers aux autels du dieu de la guerre. Mais les mêmes causes qui les avaient excités à commettre cet attentat empêchèrent le monarque de venger sa majesté outragée : inquiet et troublé des nouvelles qui lui venaient du Darien, de Veragua et des Antilles, il commençait déjà à se sentir saisi de cette irrésolution qui lui fut, depuis, si fatale (1).

Les histoires postérieures à la prise de Mexico font mention des grandes conquêtes que les rois de l'Anahuac auraient faites à cette époque le long des côtes de l'océan Pacifique, au delà même des frontières guatémaliennes jusqu'au golfe de Nicoya (2) et au centre de la Vera-Paz ; les riches provinces de cette contrée, de Guatémala et de Nicaragua seraient devenues alors la proie des armées impériales qui les auraient rendues tributaires. Mais il y a lieu de croire qu'il y a dans ces histoires une confusion de dates ; ces victoires n'ont, d'ailleurs, aucun fondement dans les traditions de l'Amérique-Centrale. Tout ce qu'on peut affirmer avec quelque certitude, c'est que les villes de la côte de Xuchiltepec ayant pris les armes, pour se soustraire au tribut qu'elles payaient depuis plusieurs années, furent réduites de nouveau à l'obéissance du monarque mexicain, qui en enleva un grand nombre de captifs (3). La chronique cakchiquèle rapporte à cette époque l'arrivée, à Iximché, d'une ambassade envoyée par Montézuma aux rois du Quauhtemalan (4). Malgré le silence du chroniste sur l'ob-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 78.

(2) Torquemada, ibid., cap. 81.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 78.

(4) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan. — Ce document place l'arrivée de ces ambassadeurs entre les années 1511 et 1512. « He qa xe-ulaan Yaqui Ah-Culuvacan, dit le texte, ri ahauh Hunyg, Lahuh-Noh ; chi hua Toh « xe-ul Yaqui, ru-çamahel ahauh Modecçumatzin, r'Ahawal Ah-Mexicu. Qa « ha ki x-ka tzet ri ok i xe-ul ri Yaqui Ah-Culuvacan, he qiya Yaqui xe-ul ober, « yx nu qabol, tan t'ahauar ka mama Hunyg, Lahuh-Noh... Et les Yaqui de « Culhuacan arrivèrent, le roi étant Hunyg avec Lahuh-Noh ; au (jour) pre- « mier Toh arrivèrent les Yaqui, envoyés du roi Montézuma, souverain des « Mexicains. Et vraiment nous-même nous les vîmes, lorsqu'ils arrivèrent

jet de cette mission, on ne saurait douter qu'elle eût été concertée entre les chefs de l'empire, dans le désir qu'ils avaient de s'éclairer sur les rapports étranges qui continuaient à leur arriver journellement sur le séjour et la conduite des Espagnols dans les provinces du Levant. Comme c'était dans les régions orientales que ces étrangers redoutables avaient fondé leurs premiers établissements de terre ferme, il était naturel que les souverains de l'Anahuac s'attendissent également à voir venir le danger de ce côté ; il était donc tout simple qu'ils se missent d'intelligence avec les chefs des divers états que, dans cette prévision, ils auraient eus à traverser pour arriver au Mexique.

Après un des plus longs règnes dont les annales cakchiquèles fassent mention, Oxlahuh-Tzy était mort à Iximché, et Cablahuh-Tihax n'avait par tardé à le suivre dans la tombe. Hunyg, fils du premier, avait reçu la dignité d'Ahpozotzil, et son cousin, Lahuh-Noh, s'était placé à côté de lui, sur le premier degré du trône, avec le titre d'Ahpoxahil. Un an s'était à peine écoulé, depuis qu'ils avaient saisi le sceptre, lorsque l'ambassade mexicaine parut à Quauhtemalan. L'annaliste énonce qu'elle était nombreuse. Quoiqu'il n'ajoute rien à ce détail, on peut affirmer qu'elle avait un rapport direct avec les événements qui préoccupaient alors si vivement les rois de l'Anahuac. L'époque où elle se présenta exclut toute autre idée ; la situation des états guatémaliens mettait les Quichés et les Cakchiquels bien plus à même que les Mexicains de savoir ce qui se passait à Veragua ; mais les prétentions de ces derniers à la province de Xuchiltepec, jadis tributaire et alliée des rois de Gumarcaah, étaient un obstacle à ce qu'ils se présentassent à la cour de l'Ahpop, et, quoiqu'il n'existât probablement aucune relation suivie entre Mexico et Iximché, la raison même de cette exclusion devait leur inspirer la confiance d'être reçus

« ces Yaqui de Culhuacan, et nombreux ils étaient les Yaqui qui arrivèrent « naguère, ô mes enfants, régnant alors nos anciens Hunyg et Lahuh-Noh. »

avec faveur par les Cakchiquels. Peut-être Montézuma pensait-il léur proposer en même temps une alliance défensive contre Utlatlan et contre les Espagnols, et mettre des forces à leur disposition, pour s'opposer, au cas échéant, à l'invasion de leurs provinces. Cependant ce fut le contraire qui eut lieu; la conquête du Mexique par Cortès précéda celle du Guatémala par Alvarado, et ce furent les roi cakchiquels qui les y attirèrent les premiers.

Quoi qu'il en soit, le roi des Mexicains parut vouloir chercher alors, dans des conquêtes plus aisées et dans un nouvel agrandissement de sa puissance, une diversion à ces préoccupations funestes, en même temps qu'un refuge contre les futurs ennemis de son trône. Depuis qu'il avait ceint le diadème, son orgueil avait souffert continuellement de l'idée de se voir des égaux, et il souhaitait ardemment d'abaisser les rois de Tetzcuco, afin de centraliser, s'il était possible, l'autorité impériale tout entière entre ses mains. Nezahualpilli, au contraire, mieux informé ou plus prévoyant que son collègue, se sentait de plus en plus découragé des nouvelles qu'il recevait des Antilles ou du Darien, et il ne le manifestait pas moins par son indifférence pour les affaires publiques que par sa négligence des guerres du dehors. Montézuma, plus jeune et trop aveuglé encore par ses désirs ambitieux, plus confiant, d'ailleurs, dans son avenir, s'occupait sourdement à profiter de cet état de choses dans l'intérêt de sa grandeur.

C'est alors que, au rapport de l'historien de Tetzcuco, il le fit avertir que les dieux étaient irrités de ce que, depuis quatre ans, on avait totalement négligé de sacrifier aucun captif pris sur les Tlaxcaltèques ou sur les autres nations voisines, d'où l'on était accoutumé à tirer auparavant les victimes dont le sang était le plus agréable à la divinité : depuis lors, ajoutait-il, on s'était contenté d'immoler des prisonniers qu'on traînait des provinces lointaines, où l'on faisait la guerre, non par un motif sacré, mais pour accroître le territoire de l'empire ou défendre les possessions acquises. Cette conduite, disait-il, en terminant, était un déshon-

neur pour le nom chichimèque et acolhua, dont les soutiens laissaient tomber dans l'oubli le souvenir des victoires de leurs ancêtres. Il l'engageait, en conséquence, à faire une incursion sur le territoire de Tlaxcallan, où il était préparé à le joindre luimême à jour fixe, à la tête de ses guerriers. Nezahualpilli répondit à Montézuma qu'il devait savoir fort bien que ce n'était pas par un défaut de courage qu'il avait fait déposer les armes à ses soldats; mais que l'année Cé-Acatl, annoncée par les prophéties antiques, comme celle qui menaçait également leurs couronnes, étant si proche (1), il avait souhaité passer dans le repos le peu de jours qui lui restaient à jouir de la puissance; que, cependant, voulant donner satisfaction à son collègue, il enverrait avec les Mexicains les chefs les plus braves de son armée dans les champs de Tlaxcallan, où ils donneraient, comme les siens, des preuves de leur valeur.

Pour tenir sa parole, il réunit une troupe d'élite sous le commandement de deux de ses fils, Acatlemacol et Tequanahuatzin, qui s'étaient illustrés précédemment dans plusieur combats, et les dirigea sur la frontière voisine. A en croire encore l'annaliste tetzcucain, Montézuma aurait alors fait aviser secrètement les seigneurs de Tlaxcallan que le monarque acolhua avait destiné cette armée choisie, non pour l'exercer et se procurer des victimes plus illustres, conformément aux traités, mais pour ravager leur territoire, piller leur cité, et s'en emparer, s'il était posible, pour l'ajouter à ses domaines. Il aurait ajouté que, voulant éviter de tremper dans cette perfidie, il se faisait un devoir de les avertir et de les engager à se tenir sur leurs gardes; que, quant à lui, il n'accompagnerait les troupes de Tetzcuco que pour la forme et parce qu'il ne pouvait s'en dispenser.

Le sénat tlaxcaltèque était imbu d'une égale défiance contre tous les princes de la vallée, dont l'ambition croissante et les agran-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 74. — Ce fut, en effet, en l'an Cé-Acatl, 1519 que débarquèrent les Espagnols.

dissements rapides n'étaient que trop faits pour exciter sa jalousie. Il pouvait ignorer les véritables dispositions de Nezahualpilli : aussi se montra-t-il profondément blessé de ses préparatifs en cette circonstance. Le roi d'Acolhuacan paraissait doublement coupable à ses yeux ; car non-seulement il manquait aux engagements pris par son père d'aller au secours de la république en cas de besoin, mais encore il était le premier à rompre le traité par lequel il s'était obligé à respecter son territoire. La seigneurie, trompée par l'avis du monarque mexicain, s'empressa de l'en remercier : les troupes tlaxcaltèques, prévenues de ce qui devait avoir lieu, s'embusquèrent dans le ravin de Tlalpepexic, que dominait la montagne de Quauhtepec, où les guerriers de Tetzcuco avaient coutume de passer la nuit, dans ces occasions. Ceux-ci s'y étaient rendus, de leur côté, sans la moindre défiance, quoique, dans ce moment même, ils se vissent environnés de mille présages sinistres.

Une armée de zopilotes et d'autres oiseaux de proie planait au-dessus de leurs têtes : des flammes sortaient de terre, comme pour les menacer, et un vent violent formait à l'entour des tourbillons de poussière. Quatre chefs, Tetzcoc-Zacatl, Temoc, Citlalcohuatl et Eheatenan, regardés universellement comme les plus braves d'entre les combattants, rêvèrent en même temps, chacun de son côté, qu'ils étaient revenus à l'époque de leur enfance, et qu'ils couraient, en pleurant, vers leurs mères, pour qu'elles les prissent dans leurs bras. A leur réveil, s'étant communiqué leurs songes, ils conçurent, malgré eux, de l'inquiétude sur l'issue de la bataille. Ils passèrent le reste de la nuit à discourir, et, dès le point du jour, ils se mirent à manger un morceau sur un bouclier, craignant de n'en avoir pas le temps dans la journée. Pendant qu'ils étaient occupés à ce repas, une cigale d'une grandeur extraordinaire vint donner contre eux et tomba morte à leurs pieds, la tête séparée du corps. Frappés de ce nouveau présage, ils n'attendirent pas davantage ; ils appelèrent leurs

gens, leur commandant de prendre leurs armes et de se hâter de sortir du ravin où ils savaient qu'il n'y avait aucun moyen de se défendre et dont la situation commençait à leur inspirer déjà une secrète appréhension.

Mais, au premier mouvement qu'ils firent pour se mettre en marche, les Tlaxcaltèques les chargèrent de tous les côtés à la fois, en poussant des hurlements affreux, et, sans leur donner le temps de se mettre en défense, en massacrèrent le plus grand nombre. Il n'échappa que quelques soldats qui coururent porter à Tetzcuco la nouvelle de cette trahison. Les quatre chefs périrent, non sans avoir vendu chèrement leur vie. Les deux fils de Nezahualpilli, dangereusement blessés, se voyant sur le point de tomber entre les mains de quelques guerriers d'un rang inférieur, les supplièrent de les achever, afin de n'être pas traînés en triomphe dans les murs de Tlaxcallan : on se contenta de les prendre vivants et d'aller les immoler dans un temple voisin du champ de bataille. Le sang des morts et des blessés coulait dans le ravin comme les eaux d'un torrent. Montézuma, qui occupait, avec son armée, les flancs de la montagne de Xocotepetl, regardait ce spectacle, sans faire aucun mouvement pour porter secours à la vaillante jeunesse acolhua (1). Le premier qui entra dans Tetzcuco avec cette triste nouvelle était un officier de distinction nommé Chichicuantzin. Le roi et les princes se montrèrent d'autant plus affligés qu'ils y reconnurent, à n'en pouvoir douter, la preuve des desseins ambitieux que le monarque mexicain nourrissait contre la puissance acolhua. Mais déjà Montézuma cessait de les dissimuler. A peine de retour dans sa capitale, il rendit une ordonnance, pour défendre aux villes du lac et aux Chi-

(1) « Ce qui est une preuve manifeste de sa trahison, » ajoute ici Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 74. Cet historien, si partial contre Montézuma, étant le seul qui rapporte ces faits, il est difficile de juger tout à fait sa conduite et jusqu'à quel point il y avait de la trahison de sa part.

nampas d'acquitter le tribut qu'ils devaient au souverain d'Acolhuacan, en leur intimant de le porter en entier à Mexico (1).

Cependant, si ce succès répondait à l'ambition de ce prince, il ne réussissait guère à lui ôter de l'esprit les craintes qu'il concevait des présages dont son royaume était menacé. Dans l'espoir de conjurer encore ces calamités, il travaillait à augmenter la magnificence du culte divin : c'est alors qu'il songea à remplacer l'ancienne pierre des sacrifices par une autre plus grande et plus digne du temple de Huitzilopochtli. A l'exemple de ses pieux prédécesseurs, il n'avait cessé, depuis le commencement de son règne, de s'occuper du soin d'embellir les alentours du teocalli : aux anciens bâtiments il avait ajouté, dans l'enceinte sacrée du Cohuapantli (2), un grand nombre d'édifices superbes, de salles, de cours et de galeries, à l'usage des ministres des autels. On chercha assez longtemps avant de trouver une pierre qui eût toutes les qualités désirables dans la circonstance; car le monarque se proposait de lui donner son propre nom. On finit par en trouver une d'une dimension et d'un grain convenables au bourg de Tenanitlan, dans le voisinage de la ville de Coyohuacan. Les sculpteurs se mirent immédiatement à l'œuvre, afin de lui donner la coupe requise, et de l'orner des bas-reliefs symboliques, conçus par l'imagination superstitieuse des prêtres. Lorsqu'elle fut terminée, on travailla à l'acheminer vers la capitale. Sur toute la route, on lui rendit de grands honneurs ; à chaque station que l'on faisait, on brûlait du papier et du copal et on frottait la pierre du sang des cailles qu'on immolait.

C'est au milieu de ces rites qu'elle arriva au faubourg de Xoloc.

(1) « Il montra sa malice dans d'autres occasions, comme on le trouve plus « au long dans le chant qui raconte ce désordre et que l'on nomme Yaoi-« catl. » Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

(2) *Cohuapantli*, c'est-à-dire, le Mur ou l'Enceinte aux serpents, nom qu'on donnait à l'ensemble des édifices environnant le temple du dieu de la guerre, à cause des images de serpents sculptées extérieurement, comme à Uxmal.

Là commençaient, à côté de la chaussée de ce nom, les premières maisons de la banlieue de Mexico. On avait, d'avance, consolidé, à l'aide de madriers énormes, le pont sur lequel on traversait le canal en cet endroit ; mais, en dépit de ces précautions, il s'affaissa sous le poids, et la pierre roula au fond de l'eau, entraînant le grand-prêtre avec une foule de Mexicains de tout rang, dont la plupart se noyèrent. Il était impossible qu'un tel accident ne fût pas regardé comme un fort mauvais augure ; on alla jusqu'à dire que, puisque les dieux refusaient à ce point l'hommage de leurs serviteurs, c'est qu'ils cessaient de prendre plaisir à leurs sacrifices. On finit cependant par retirer la pierre du canal ; mais ce ne fut pas sans de grands travaux. Dès qu'elle fut arrivée au temple de Huitzilopochtli, on se prépara à en célébrer l'inauguration par des fêtes solennelles (1). Montézuma avait donné ordre de réserver, pour ce jour-là, un grand nombre de captifs et convoqué tous les grands de l'empire. Il leur fit distribuer, à cette occasion, des présents magnifiques, décora de distinctions une foule de guerriers de tout rang, qu'il combla également de dons superbes. C'est alors qu'au milieu de la joie et des applaudissements de la foule le monarque aurait, au dire d'un chroniqueur (2), été acclamé du titre de « Cemanahuaca-Tlatoani, » qui correspond à celui d'empereur ou unique seigneur du monde. La tête ceinte d'un diadème d'émeraudes, et revêtu des ornements royaux, Montézuma, ayant à ses côtés le Cihuacohuatl Tlilpotonqui, premier ministre de sa maison, prit sa place accoutumée.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 79. Plusieurs auteurs racontent, à ce sujet, la légende curieuse de la pierre parlante, prophétisant les destinées de Montézuma.

(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 95. Cet écrivain ainsi que Bustamante mettent la proclamation de Montézuma et le sacrifice des douze mille victimes à la dédicace du temple de Coatlan. Bustamante paraît avancer aussi qu'il s'agissait, ici, non d'une pierre pour les sacrifices, mais du fameux zodiaque qui se trouve encore aujourd'hui contre le mur de la cathédrale à Mexico.

On consacra durant les jours suivants le temple appelé Tlamatzinco et les salons du Quauhxicalli. Douze mille captifs, arrachés à la province de Tlachquiauhco (1), qui s'était momentanément révoltée, furent immolés à la dédicace de ces édifices maudits, et le courageux Malinal, leur seigneur, marcha à la tête des victimes (2). Mais ce devait être là la dernière grande boucherie religieuse du culte mexicain, Dieu se préparant à venger, par la destruction de l'empire de l'Anahuac, la mort de tant de victimes sacrifiées au fanatisme et à la superstition. (An VII Tecpatl, 1512.)

La guerre, portée, l'année suivante, contre les villes de Yopitzinco et de Tlacotepec, qui travaillaient également à secouer le joug de Montézuma, ne paraît avoir enfanté alors aucune conséquence remarquable. La prise de celle de Quetzalapan, dans le Cuextlan, en 1514, amena encore quelques centaines de prisonniers aux autels du dieu de la guerre ; en revanche, elle coûta la vie à un grand nombre d'officiers mexicains, distingués par leur naissance et leur valeur. Mais ensuite, jusqu'à la mort du roi Nezahualpilli, aucun événement important n'est signalé dans les annales de l'Anahuac (3).

L'année même où ce prince paya son tribut à la nature, on voit paraître le nom de Quauhtemoc, si célèbre depuis (4) par la constance avec laquelle il sut défendre les restes de l'empire mexicain contre les conquérants espagnols. Pour la dernière fois, les rois de Tlacopan, de Tetzcuco et de Mexico avaient uni leurs forces, afin de réduire les provinces de Cihuapohualoyan et de Cuexcomaïxtlahuacan, qui avaient, comme tant d'autres avant elles, tenté de se soustraire à l'autorité de l'empire. Après avoir défen-

(1) *Tlachquiauhco*, aujourd'hui *Tlaxiaco*, ville de la haute Mixtèque.

(2) Torquemada, ubi sup. — Le Codex Letellier signale, à cette année, deux tremblements de terre sentis à Mexico.

(3) A l'exception d'un tremblement de terre signalé par le Codex Letellier à l'année 1513.

(4) *Quauhtemoc*, ou *Quauhtemoctzin*, prince mieux connu sous le nom de *Guatimozin*.

du pied à pied leur territoire, les ennemis, pressés de toutes parts, s'étaient retranchés dans les forteresses de Quetzaltepec et d'Iztactlalocan, où ils ne tardèrent pas à être bloqués par les armées impériales. Quauhtemoc était fils du dernier roi Ahuitzotl et d'une dame de Tlatilolco : il était à la fleur de l'âge, mais son brillant courage lui avait mérité de bonne heure un commandement supérieur. C'était lui qui, conjointement avec Ihuiltemoc, guerrier également renommé, dirigeait l'expédition contre les deux cités rebelles. Ils eurent l'honneur de terminer ensemble cette campagne dont le succès les couronna d'une gloire nouvelle (1). Rien ne semblait pouvoir résister à l'impétuosité de la valeur mexicaine. Montézuma, fermant l'oreille aux bruits du dehors, cherchait à s'étourdir par l'éclat de ses triomphes, et replaçait tour à tour sous son sceptre les provinces qui avaient tenté précédemment de lever l'étendard de la révolte et achevait d'étendre rapidement le cercle de ses vastes domaines, dont l'amplitude même fut une des causes de sa ruine. Chaque nation, chaque ville dont il faisait la conquête, était un nouvel ennemi à ajouter à tant d'autres; tous souffraient avec une égale impatience ce joug inaccoutumé et n'attendaient que l'occasion de se venger de leurs oppresseurs et de recouvrer leur indépendance.

La prise des places fortes de Quetzaltepec et d'Iztactlalocan fut le dernier fait mémorable dans le règne de Nezahualpilli. A en croire encore l'historien de sa maison (2), ce prince, déjà tourmenté par tant d'inquiétudes de toute sorte, se laissait aller à un profond découragement, depuis que son collègue avait empêché les villes du lac de porter à Tetzcuco les impositions qu'elles devaient à cette capitale. Justement irrité de cette conduite déloyale, il finit par lui envoyer des ambassadeurs qui sommèrent, en son nom, Montézuma d'observer les traités. C'est alors que le fier monarque des Mexicains, prenant la parole, aurait répondu avec hau-

(1) Torquemada, ibid. ut sup.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 75.

teur que le temps était proche où l'empire allait cesser d'être gouverné à la fois par trois chefs; qu'il n'y en aurait bientôt plus qu'un seul et que ce maître serait lui, le seigneur de toutes les choses de la terre et du ciel; en conséquence, il engageait le roi de Tetzcuco à ne plus lui faire de pareilles représentations, dont le résultat ne pouvait lui être d'aucune utilité.

Nezahualpilli éprouva d'autant plus de chagrin de cette réplique insolente, qu'il se voyait absolument hors d'état d'en tirer satisfaction. Dans sa tristesse, il se résolut à abandonner toute participation aux affaires publiques. Il en confia le gouvernement à deux de ses parents, dont il connaissait l'intelligence et la probité; il se retira ensuite dans ses jardins de Tetzcutzinco, annonçant le dessein d'y passer le reste de ses jours, loin du bruit et du fracas du monde. Il n'emmena avec lui que la reine Xocotzincatl, mère de Cohuanacochtzin et d'Ixtlilxochitl, pour laquelle il avait une affection particulière, ainsi que trois ou quatre de ses concubines et un petit nombre de gens de service. Il y demeura six mois, se divertissant de jour aux exercices de la chasse, dans le parc, et s'occupant une partie de la nuit à observer la marche des astres, en cherchant à deviner dans leurs mouvements et leur figure quel était l'avenir que les événements allaient préparer à son pays. Ce temps écoulé, il retourna à Tetzcuco; après quoi, il envoya dire à la reine de se retirer au palais de Tecpilpan, avec ses fils, et d'attendre ses ordres. Au bout de quelques jours, il se renferma, de son côté, dans celui qu'il habitait d'ordinaire, ne prenant pour toute société que quelques vieux seigneurs et faisant défense aux huissiers de laisser pénétrer qui que ce fût dans ses appartements. La mort ne tarda pas à l'y frapper : il expira à l'insu de sa famille, succombant au chagrin qu'il avait conçu de l'approche des Européens et des afflictions dont Montézuma avait abreuvé ses derniers jours (1).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 80. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 75.

Inquiets de ne plus le voir paraître, ses fils et ses femmes, bravant sa défense, insistèrent auprès de ses officiers pour avoir l'entrée du palais. C'est alors que les vieillards auxquels il avait commis le soin de veiller sur ses derniers moments leur annoncèrent sa mort. Étant entrés dans sa chambre, ils aperçurent, assise sur le siége royal, une figure dont l'aspect les saisit : c'était le cadavre de Nezahualpilli, amaigri et consumé de telle sorte, qu'à peine il avait la ressemblance d'un corps humain. Les vieillards s'excusèrent, en disant que c'était par l'ordre exprès du monarque qu'ils avaient caché sa mort, à cause des inconvénients que cette nouvelle était de nature à produire, et, d'après l'opinion qu'ils avaient de sa sagesse, ils auraient cru commettre un crime, en se dispensant de lui obéir. Ces circonstances furent cause qu'à ses obsèques on ne déploya pas toute la pompe que paraissait l'exiger la mémoire d'un si grand roi (1). Les princes de sa famille et de son sang se réunirent à Tetzcuco, conjointement avec les grands de l'empire, les ambassadeurs étrangers et ceux des rois de Mexico et de Tlacopan. On observa les mêmes cérémonies qu'à la mort de son père Nezahualcoyotl, en brûlant, avec son corps, des richesses considérables, ainsi que des bijoux et des ouvrages de grand prix. Sur son bûcher, on sacrifia cent esclaves mâles et cinq femmes ; ses cendres furent renfermées ensuite dans une urne d'or qui fut déposée au temple de Tetzcatlipoca (2). Le secret gardé d'abord sur sa mort et la célérité avec laquelle on avait procédé à ses funérailles donnèrent lieu à une foule de légendes, dont la plus accréditée était qu'il avait disparu pour aller régner sur les régions septentrionales d'où étaient sortis ses ancêtres (3).

(1) Les deux historiens ne sont pas tout à fait d'accord sur le mode des funérailles qu'on fit à Nezahualpilli. Le premier dit qu'on n'en fit presque point, le second qu'elles furent pompeuses. Nous avons cherché à garder un juste milieu.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 80.

Ainsi finit Nezahualpilli, dans la cinquante-deuxième année de son âge, après en avoir régné environ quarante-quatre. Prince dont le nom tient une place, dans les annales de l'Anahuac, presque égale à celle de son père Nezahualcoyotl, il était, aussi bien que lui, au dire de ses panégyristes (1), imbu de la fausseté de l'idolâtrie et de la vanité du culte des idoles. Malgré l'horreur qu'on lui attribue pour les sacrifices de sang humain, il ne laissa pas, cependant, d'offrir parfois des hécatombes considérables sur les autels de son royaume (2). Nezahualpilli passait pour être fort compatissant pour les pauvres et les nécessiteux. Il avait dans son palais un pavillon dont les fenêtres, couvertes de jalousies, lui permettaient d'apercevoir, sans être vu, ceux qui arrivaient au marché. S'il remarquait quelque femme misérablement vêtue et portant des petits enfants accrochés à ses épaules, il la faisait appeler par ses officiers, s'informait avec bonté de ses besoins, et commandait de l'habiller à neuf, lui donnant de quoi se soutenir pendant l'année. Les veuves, les orphelins, les vieillards, les impotents, les infortunés de toute classe recevaient journellement des secours de sa main. Rivalisant en magnificence avec Montézuma qui avait fondé à Culhuacan un hospice pour les militaires invalides, il avait, de son côté, établi un asile semblable dans un de ses palais, où les soldats que le sort de la guerre avait mis hors d'état de porter les armes étaient nourris et habillés aux frais du trésor royal, chacun suivant sa naissance ou le grade qu'il avait acquis. Il veillait assidûment à ce qu'ils n'y manquassent de rien et qu'ils fussent traités convenablement; il les visitait sou-

(1) Ixtlilxochitl cherche toujours à relever ses ancêtres et quelquefois par des exagérations peu véridiques.

(2) « Intellexi ipse ex quibusdam senibus indigenis in templo Tetzcuc-« tzingo, distante medium milliare Tetzcuco, quod erat omnium templorum « famosissimum, cujus in hunc usque diem vestigia conspiciuntur, fuisse « olim uno sacrificio solemni immolatos septuaginta sex millia captivorum « ex bello Tlaxcalla, etc. » Ainsi s'exprime Valades, Rhetorica christiana, etc., Pars IV, cap. 8. Roma, 1579.

vent lui-même en personne, afin de voir, de ses propres yeux, s'ils étaient servis comme le méritaient d'anciens et fidèles serviteurs de la couronne. (An X Acatl, 1515.)

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Origine possible de l'astronomie mexicaine. Le nombre XIII. Anciennes néoménies. Divisions du jour et de la nuit. Calendriers des diverses nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale. La semaine et le mois. Mois mexicains, tarasques, mayas, cakchiquels et quichés. Division de l'année. Périodes diverses. Ahau-Katun des Mayas. Son accord avec le calendrier toltèque. Chronologie mexicaine. Symboles continus de quatre en quatre. Le sabéisme, première religion de l'Amérique. Astrologie judiciaire. Les neuf seigneurs de la nuit. Connaissance des constellations. Instruments astronomiques. Science du gnomon connue des Mexicains. Grand calendrier solaire ou zodiaque de Mexico. Le Tonalamatl. Le Tonalpahualli. Divinisation des éléments et des phénomènes de la nature. Origine des grands dieux. Personnifications diverses de Quetzalcohuatl et des autres grands dieux. Multiplication des génies et des idoles. Culte du soleil. Incarnations multiples de cet astre dans les grands dieux. Citlallatonac et Citlallinycué, créateurs des âmes. Divinisation des nuages, des brouillards et des montagnes. Statue célèbre de Tlaloc, dieu de la fécondation terrestre. Xochiquetzal, la déesse de l'amour. Autres divinités diverses. Croyance à l'immortalité de l'âme. Mictlanteuctli et Mictecacihuàtl, divinités du séjour des morts. Migrations diverses des âmes après la mort.

De l'étude approfondie de l'histoire des nations américaines, il ressort avec évidence que l'éducation du peuple, aussi bien que

de la noblesse, que le gouvernement, les sciences, les arts, l'industrie, enfin toutes les occupations de la vie sociale, paraissaient dirigés vers un même but, la religion et la patrie; mais le culte de la patrie avait peut-être moins pour objet le foyer domestique ou le sol natal que la famille et la tribu auxquelles on appartenait, que l'autel où les prêtres déposaient l'arche renfermant la statue ou les reliques de la divinité protectrice de la nation, dont cet autel devenait aussitôt le centre. C'est ainsi que, à tout prendre, ces deux sentiments venaient encore se confondre en un seul. Des extrémités du Pérou aux confins septentrionaux de la Californie, la terre de l'Amérique est parsemée de débris qui attestent cette vérité. Mais, ainsi que chez la plupart des peuples de l'antiquité, la religion, dans les régions de ce vaste continent, était fondée presque uniquement sur les phénomènes naturels. Les législateurs avaient compris que, pour attacher les hommes par des liens mutuels et les réunir en corps de société d'une manière permanente, il fallait leur donner un culte sensible, et offrir à leurs hommages des objets qui devinssent le livre où celui qui n'a que ses bras et ses yeux pour apprendre à penser pût arriver à connaître l'auteur de la création dans des emblèmes palpables; ils avaient dû, par conséquent, présenter aux populations des symboles, moins pour le tromper que pour satisfaire aux besoins de son âme. Ces premiers symboles furent aussi simples que possible, aucune divinité n'en étant l'objet particulier, puisque tout se rapportait à l'Être suprême ou au soleil, son représentant le plus visible aux yeux d'un grand nombre de nations. Dans les temps primitifs, l'homme, encore enfant de la nature, quoique sous la direction des prêtres, ne connaissait d'autre loi que celle du besoin réciproque de chaque individu composant le corps civil. Les travaux qui se faisaient en commun commençaient naturellement par des fêtes et finissaient par des plaisirs publics. Le culte de Hunab-Ku, Seul Saint, du créateur du ciel et de la terre, Hurakan, étant un culte purement spirituel comme son essence, ou plutôt la simple

connaissance de son être, sans aucune démonstration extérieure, les fêtes instituées par les premiers législateurs ne pouvaient avoir d'autre objet que les divisions de l'année rurale.

Le génie, qui s'ouvre toujours sous un beau ciel où l'homme respire sans cesse un air plein de vie, devait faire saisir facilement, à Palenqué, comme à Mayapan ou à Teotihuacan, les rapports qu'il y avait entre les phénomènes célestes et les travaux de l'agriculture. Il ne s'agissait donc, pour Votan, Zammà, Gucumatz ou Quetzalcohuatl, que de vérifier, à l'aide de leurs observations, les relations qui existent entre les phénomènes des pays où ils avaient puisé leurs connaissances et ceux de la contrée où le sort les avait jetés, et de les appliquer suivant les besoins de l'agriculture. C'est ainsi que les Mayas, les Toltèques et les Mexicains eurent un calendrier qui, plus de quinze siècles après sa formation, excitait l'admiration de l'ancien monde.

Telle fut, suivant toute apparence, l'origine de l'astronomie vulgairement appelée mexicaine, mais qui, était, à proprement parler, celle de toutes les nations civilisées de l'Amérique septentrionale. Nous ne chercherons point si ce fut par Zammà ou par Quetzalcohuatl qu'elle fut inventée ou importée dans ces contrées; mais on peut croire que, d'une manière ou d'une autre, ils en posèrent les bases, et que leurs successeurs achevèrent l'ouvrage des premiers législateurs. L'identité qui existe entre les divers calendriers de l'Yucatan, de Chiapas, de Guatémala, de Nicaragua, d'Oaxaca et celui du plateau aztèque, est une des preuves les plus convaincantes de l'identité de leur civilisation. L'année lunaire paraît avoir été usitée par toutes également avant l'année solaire; celle-ci la remplaça à une époque postérieure, peut-être lorsque, suivant quelques antiques traditions (1), les sages amé-

(1) Boturini, Idea de una nueva historia general, etc., pag. 136 et suiv. Cet écrivain, d'après les Relations d'Ixtlilxochitl, fixe à l'an du monde 5097 la réunion des sages qui corrigèrent le calendrier toltèque à Huehuetlapallan.

ricains se réunirent à Huehuetlapallan, par ordre du monarque, pour travailler à la révision du calendrier.

Le nombre XIII, que l'on trouve dans toutes les tables astronomiques des nations de l'Amérique-Centrale et du Mexique, est peut-être le résultat de leurs premières combinaisons; il est possible, cependant, qu'il doive son origine aux treize chefs de famille dont se constitua la société primitive, sous le gouvernement créateur de Quetzalcohuatl et de ses compagnons (1). Pour ce motif ou pour d'autres, on aura cherché à l'intercaler dans les computations antiques, de façon à y subordonner toutes les divisions du temps, en adoptant pour le calendrier la marche du soleil, et à compter leurs jours, leurs années et leurs cycles par périodes de treize en treize (2).

Ainsi que nous le disions plus haut, il est probable que, avant d'avoir corrigé leur calendrier, ces peuples se servaient de lunaisons ou néoménies, pour régler le cours annuel du soleil, en signalant vingt-six jours à chaque lunaison; ce qui est un peu moins que le temps durant lequel la lune se fait voir au-dessus de l'horizon, dans chacune de ses révolutions. Cette période était ensuite divisée en deux autres, chacune de treize jours; la première, pendant lesquels la lune se fait voir jusqu'à ce qu'elle soit dans son plein, et, la seconde, de treize autres jours, pendant lesquels la lune va en décroissant, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus la voir (3).

(1) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) « La cause de cette prédilection, d'après Siguenza, était que ce chiffre était le nombre des grands dieux. » Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. II, lib. 6.

(3) La plupart des détails astronomiques qui vont suivre sont tirés, pour le Mexique, de Gama (Descripcion historica y chronologica de las dos piedras, etc.), et, pour l'Yucatan, du travail fait par Don Pio Perez, chef politique de Peto, dans cette contrée, et publié dans le Registro Yucateco, journal périodique imprimé à Merida de Yucatan, tom. III. L'astronomie n'étant point notre spécialité, nous nous contentons de reproduire des détails peu connus avec toute la fidélité possible, et nous prions le lecteur de nous pardonner d'avance les erreurs involontaires que nous pourrions commettre.

Le temps et de constantes observations leur firent obtenir une connaissance plus parfaite du cours du soleil, en leur faisant voir que les vingt-six jours, ou les deux périodes de treize, ne donnaient pas une lunaison entière, et que l'année pouvait d'autant moins se régler par néoménies, que les révolutions solaires ne coïncident pas avec celles de la lune, excepté à de longs intervalles. En ajoutant cette connaissance à des principes plus corrects, ils finirent par mettre leur calendrier d'accord avec le cours du soleil, en conservant toujours, néanmoins, leurs périodes de treize jours, non plus pour les faire concorder avec la marche apparente de la lune, mais bien afin de s'en servir comme de semaines pour leurs divisions chronologiques.

Le jour était appelé « Kin », dans la langue maya, et « Tonal », par les Mexicains, c'est-à-dire, le soleil, suivant ainsi la coutume d'un grand nombre de nations de compter par soleils. Chez les uns comme chez les autres, le jour naturel se divisait en quatre parties principales; la première commençait au lever du soleil et finissait à midi; on la désignait en maya par le mot « Hatzcab », et, en mexicain, par « Yquiza Tonatiuh ». Midi s'appelait « Chun Kin », contraction de « Chumuc Kin », centre ou milieu du jour, et « Nepantla Tonatiuh », ce qui signifie la même chose. « Oc na Kin », dans l'Yucatan, et « Onaqui Tonatiuh », au Mexique, désignaient l'entrée de la nuit; «Chumuk Akab» et «Yohual-Nepantla», l'heure de minuit. Chacune de ces quatre parties se subdivisait encore en deux autres égales, lesquelles correspondaient à neuf heures du matin, à trois heures de l'après-midi, à neuf heures de nuit et à trois heures du matin; lorsqu'ils supposaient que le soleil se trouvait à mi-chemin de son lever à midi, de midi à son coucher, de la nuit à minuit et de là à son lever. Gama remarque que, outre ces subdivisions, le jour civil se divisait encore en seize parties diverses, chacune ayant son nom particulier, huit pour le jour et huit pour la nuit. Elles commençaient au lever du soleil, comme chez la plupart des peuples de l'Asie. Les quatre

premières, de ce moment à midi, étaient signalées par un gnomon, sur le cadran solaire et les quatre suivantes par un autre gnomon finissaient au soir. Ces heures étaient surtout à l'usage des prêtres. Le peuple se contentait de les signaler, au besoin, d'une façon plus grossière, sur l'arc diurne, montrant le soleil, en disant « Izteotl », voilà le dieu ou le soleil (1). Les heures de la nuit se réglaient sur les étoiles; mais, en outre, les prêtres chargés de veiller dans les temples annonçaient, par le bruit des instruments, les heures des sacrifices qui se répétaient plusieurs fois durant la nuit.

Le calendrier étant identiquement le même chez toutes les nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale dont il soit resté quelque souvenir historique, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en reproduisant leurs noms divers, d'après ceux que nous avons pu nous procurer.

Chiapas et Oaxaca.	Maya.	Quiché et Cakchiquel.	Français, trad. du Quiché.
1. Imox.........	Kan............	Imox............	Espadon (poisson).
2. Igh.........	Chicchan........	Ig..............	Esprit, souffle.
3. Votan.........	Cimi...........	Akbal..........	Chose confuse (?).
4. Chanan.......	Manik..........	Qat............	Lézard.
5. Abah.........	Lamat..........	Can............	Serpent.
6. Tox..........	Muluc..........	Camey..........	Mort.
7. Moxic........	Oc.............	Quieh..........	Cerf.
8. Lambat.......	Chuen..........	Ganel..........	Lapin.
9. Molo.........	Eb.............	Toh............	Averse (?).
10. Elab.........	Been...........	Tzy............	Chien.
11. Batz.........	Hix............	Batz...........	Singe.
12. Evob.........	Men............	Ci, Balam.......	Balai, tigre.
13. Been.........	Cib............	Ah.............	Canne.
14. Hix..........	Caban..........	Yiz, Itz........	Sorcier.
15. Tziquin......	Edznab	Tziquin.........	Oiseau.

(1) Dans l'Yucatan, ces subdivisions avaient leur désignation : *Tzelep Kin* désignait l'heure que le soleil décline vers l'arc diurne, d'une manière apparente, à trois heures du soir. En parlant de neuf heures environ du soir, ils disaient *Cu sistal Kine*, exprimant le repos du soleil, et *hach hatzcab* signifait de très-bon matin.

16.	Chabin........	Cauac..............	Ahmak..........	Hibou, pêcheur.
17.	Chic..........	Ahau.............	Noh.............	Température.
18.	Chinax........	Imix.............	Tibax...........	Obsidienne.
19.	Cahogh.......	Ik................	Caok............	Pluie (?).
20.	Aghual........	Akbal...........	Hunahpu........	Un tireur de sarbacane.

	Michoacan.	Nahuatl de Guatémala et de Nicaragua.	Mexique.	Français, traduit du mexicain.
1.	In Odon.....	Cipactli (Cipac)....	Cipactli...........	Espadon.
2.	In Ic-Ebi....	Ehecatl (Ecat)......	Ehecatl...........	Esprit, souffle.
3.	In Ettuni....	Calli (Calli).......	Calli..............	Maison.
4.	In Beari.....	Cuetzpalli(Cuetzpal)	Cuetzpallin........	Lézard.
5.	In Ebhuati...	Cohuatl (Cohua)....	Cohuatl...........	Serpent.
6.	In Bani......	Miquiztli (Miquiz)..	Miquiztli..........	Mort.
7.	In Xichari...	Mazatl (Mazat).....	Mazatl............	Cerf.
8.	In Chini.....	Toxtli (Toch)	Tochtli............	Lapin.
9.	In Rini......	Atloquiahuitl (At)..	Atl................	Eau.
10.	In Pari......	Itzcuintli (Izcuin)..	Itzcuintli..........	Chien.
11.	In Chon.....	Ozomatli (Ozomat)..	Ozomatli..........	Singe.
12.	In Thahui...	Malinalli (Malinal).	Malinalli..........	Espèce de liane.
13.	In Tzini.....	Acatl (Acat)........	Acatl..............	Canne.
14.	In Tzonhiabi.	Teyollocuani(Ocelot)	Ocelotl............	Tigre.
15.	In Tzimbi...	Quauhtli..........	Quauhtli..........	Aigle.
16.	In Thihui....	Tecolotl...........	Cozcaquauhtli......	Faucon.
17.	In Ixotzini...	Tecpilanahuatl(Ollin)	Ollin............	Mouvement.
18.	In Ichini....	Tecpatl (Tecpat)...	Tecpatl...........	Obsidienne
19.	In Iabi......	Ayutl (Quiavit).....	Quiahuitl..........	Pluie.
20.	In Taniri.....	Xuchitl (Sachi)....	Xochitl...........	Fleur.

Ainsi, à l'exception de quelques variantes, d'ailleurs assez légères, et quelque différence dans l'arrangement des noms, les jours du mois se trouvent être partout les mêmes, leur sens étant probablement identique dans la plupart.

La semaine n'était pas, comme la nôtre, la révolution d'une période de jours, où chacun a son nom spécial, mais la répétition successive de treize nombres, appliqués indistinctement aux vingt

jours du mois, dans leur ordre numérique. L'année étant composée de vingt-huit semaines et un jour, le cours des années, en raison de cet excédant, suivait la progression arithmétique des treize nombres de la semaine; en sorte que, si une année commençait par le numéro 1, la suivante commençait par 2, et ainsi de suite jusqu'à la clôture des treize années qui formaient une indiction, comme on le verra tout à l'heure. Au Mexique, et sans doute aussi dans l'Amérique-Centrale, le mois était encore partagé en quatre séries, chacune de cinq jours, formant ainsi autant de semaines plus courtes, dont le dernier jour était consacré à la foire ou marché (1), qu'on appelait « Tianquiztli. » Le concours qui se rendait à ces marchés ayant toujours, d'ailleurs, un objet religieux, il s'ensuivait qu'on en célébrait encore d'autres, tous les vingt jours, en même temps que les sacrifices qui se répétaient d'une manière solennelle, chaque fois que le signe du jour où l'année avait commencé se représentait (2).

Dans la langue Maya, le mois est appelé « U », et en mexicain « Metztli », mot qui, dans l'une et dans l'autre, veut dire Lune: ceci vient à l'appui de ce que nous disions plus haut que les Américains abandonnèrent la computation par néoménies, pour déterminer le cours du soleil, en continuant, toutefois, à nommer les mois des lunes. Dans les anciens manuscrits mayas, le mot «Uinal», au singulier, et « Uinalob », au pluriel, se trouve placé pour désigner les dix-huit mois qui composent l'année, ce terme s'étendant à toutes les séries, ainsi qu'à chacun des noms particuliers des vingt jours dont se compose le mois.

Les noms des jours étant égaux en nombre aux jours du mois, il s'ensuivait que le nom du premier jour de l'année étant connu, on connaissait naturellement le nom du premier jour de chacun des mois suivants; on les distinguait l'un de l'autre en

(1) Sahagun. Hist. de Nueva-España, etc., lib. IV, in Apend. — Clavigero observe que les foires se célébraient une fois chaque mois à jour fixe.
(2) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 6.

ajoutant simplement le chiffre de la semaine à laquelle ils appartenaient respectivement. Mais cette semaine étant de treize jours, le mois comprenait conséquemment une semaine et sept jours, de sorte que, si le mois commençait avec le premier chiffre d'une semaine, il terminait avec le septième de la semaine suivante (1).

Les Yucatèques appellent aujourd'hui l'année « Haab ». Suivant notre auteur (2), elle commençait au 16 juillet, avec le premier jour du mois « Pop », temps auquel le soleil passe par le zénith de cette péninsule, à son retour vers les régions australes. Les écrivains qui ont traité cette question ne sont d'accord nulle part; la différence entre le commencement de l'année sacrée, civile, chronologique et astronomique, chez les nations de l'Amérique Septentrionale, a, peut-être, été la cause de cette diversité d'opinions (3). Nous allons faire suivre ici les noms des mois, comme nous l'avons fait des jours, d'après l'ordre où nous les avons trouvés dans les auteurs.

(1) Afin de reconnaître quel est le chiffre de la semaine correspondant avec le premier, il n'y a qu'à chercher le chiffre de la semaine avec lequel commence l'année et à ajouter successivement sept; mais, en faisant soustraction de treize, chaque fois que la somme de cette addition excède treize, ce qui donne les séries suivantes pour le premier jour de chacun des dix-huit mois 1, 8, 2 (15—13), 9, 3 (16—13), 10, 4, 11, 5, 12, 6, 13, 7, 1, 8, 2, 9, 3; en supposant, bien entendu, que le premier jour de l'année soit le premier de la semaine et, généralement, en prenant pour premier chiffre des séries le chiffre de la semaine par laquelle l'année commence (Pio Perez, Registro Yucateco, tom. III).

(2) Pio Perez, Registro Yucateco.

(3) Pour le commencement de l'année mexicaine, Las Casas signale les premiers jours sans fixer de date; Duran donne le 1er Mars; Sahagun, le 1er Février; Gama le met au 9 de Janvier; Veytia, au 2 Février; et Burgoa, parlant de l'année des Mixtèques, au 12 Mars, à cause de l'approche de l'Équinoxe. Le Codex Chimalpopoca jette un grand jour sur la question, car on y voit que le premier jour de l'année II Acatl, première du nouveau cycle, an 1507, se trouve être le jour VIII Acatl, ou 22 Mars, commencement de l'Équinoxe.

Maya.	Quiché.	Cakchiquel.
1. Pop, natte (1).....	Nabe Tzih, première parole (2)...............	I Bota, les roulages de natte.
2. Woo, grenouille..	U Cab Tzih, la seconde parole...................	Qatic, semence commune.
3. Zip, arbrisseau...	Rox Tzih, la troisième parole..................	Itzeul, rejetons.
4. Zots, chauve-souris.............	Che, arbre................	Pariche, au bois (afin d'en brûler) (3).
5. Zeec.............	Tecoxepual..............	Tacaxepual, temps d'ensemencer.
6. Xul, flûte (fin)...	Tzibe Pop, peinture de natte...................	Nabey Tumuzuz, premières fourmis volantes (4).
7. Tze Yaxkin, été...	Zak, blanc...............	Rucab Tumuzuz, deuxièm. fourmis volantes.
8. Mol, monceau....	Chab, arc...............	Cibixic, temps de fumée, de vapeur.
9. Chen, puits......	Uuno Bix Gih, premier chant du soleil........	Uchum, temps de resemencer.
10. Yaax, vert.......	Nabe Mam, premier vieillard..................	Nabey Mam, premier vieillard.
11. Zak, blanc.......	U Cab Mam, deuxième vieillard...............	Ru Cab Mam, deuxième vieillard.
12. Queh, cerf.......	Nabe ligin Ga, première main douce...........	Ligin Ka, main douce.
13. Mac, péché......	U Cab ligin Ga, deuxième main douce...........	Nabey Togic, première moisson.

(1) Suivant Pio Perez, ce jour correspond au 16 Juillet.

(2) A la fin de la première partie du Vocabulario Quiche, du P. Domingo de Basseta, MS., se trouve cette nomenclature, et le premier jour du premier mois est fixé au 24 décembre.

(3) D'après l'auteur anonyme de la Cronica de la prov. de Goattemala, MS., l'année cakchiquèle aurait commencé avec le 1er jour Tacaxepual, au 31 Janvier. Une note marginale, écrite d'une autre main, dit que le 1er du mois Pariché se trouva être en 1707, au 21 Janvier ; ce qui nous paraît plus en accord avec le reste, en mettant le premier jour du 1er Tumuzuz au 22 ou 23 Mars.

(4) Le *Tumuzuz* est une espèce de grosse fourmi aux ailes jaunâtres qu'on voit apparaître en masses vers le soir, un peu avant les premières pluies, entre mars et avril, et elles annoncent l'approche de la saison des eaux.

14. Kankin, soleil jaune............	Nabe Pach, première couvée..............	Ru cab Togic, seconde moisson.
15. Moan............	U Cab Pach, deuxième couvée................	Nabey Pach, première couvée.
16. Pax, séparation...	Tziquin Gih, temps des oiseaux...............	Ru cab Pach, seconde couvée.
17. Kayab, chant.....	Tzizi Lagan, coudre l'étendard.................	Tziquin Gih, temps des oiseaux.
18. Cumku, bruit sacré...........	Cakam, temps de fleurs rouges (1)..............	Cakam, temps des fleurs rouges.

Michoacan.	Mexico.
1. In Thacari (2)..................	1. Atlacahualco (3).
2. In Dehuui.....................	2. Tlacaxipehualiztli.
3. In Thecamoni..................	3. Tozoztontli.
4. In Terunihi..................	4. Huey-Tozoztli.
5. In Thamohui..................	5. Toxcatl.
6. In Izcatólohui..................	6. Etzacualiztli.
7. Imatatohui....................	7. Tecuilhuitontli.
8. Itzbachaa....................	8. Huey-Tecuilhuitl.
9. In Thoxihui..................	9. Tlaxochimaco.
10. In Thaxihui................	10. Xocohuetzi.
11. In Techaqui................	11. Ochpaniztli.
12. In Techotahui................	12. Teotleco.
13. In Teyabchitzin................	13. Tepeilhuitl.
14. In Taxitohui................	14. Quechojli.
15.	15. Panquetzaliztli.
16.	16. Atemoztli.
17.	17. Tititl.
18.	18. Izcalli.

La division de l'année en dix-huit mois de chacun vingt jours

(1) Suivant le MS. du P. Rassola, les jours intercalaires du calendrier quiché étaient sous le patronage de Votan.

(2) Dans le fragment du calendrier tarasque, conservé par Veytia, il manque les quatre derniers noms de mois; mais il y est dit que l'année commençait au 22 mars avec le premier jour In Thacari.

(3) Nous n'entrons pas ici en explication sur les mois mexicains dont nous parlerons amplement un peu plus loin.

était la même chez tous les peuples civilisés de ces contrées. Mais, comme les dix-huit mois ne formaient en tout que trois cent soixante jours, et que l'année en comprenait trois cent soixante-cinq, on ajoutait cinq jours supplémentaires, année commune, ainsi que chez les Égyptiens, et un sixième, tous les quatre ans, pour les six heures du reste de chaque année, que nous appelons bissextile (1). Les Mexicains donnaient à ces jours le nom de « Nemontemi », c'est-à-dire, inutiles, et les Mayas les appelaient « U uayab Haab », chambre ou lit de l'année, supposant alors qu'elle se reposait, ou bien encore « U yaïl Kin » ou « haab », le temps de douleur ou de travail du jour ou de l'année. Les Américains les regardaient comme des jours funestes, s'imaginant qu'ils amenaient à leur suite toute espèce de périls ou de dangers. Dans l'Yucatan et dans plusieurs autres contrées de l'Amérique-Centrale, on choisissait ces jours sans nom pour célébrer la fête du dieu Mam, le vieillard ou l'aïeul (2). Dans les régions de l'état d'Oaxaca, l'usage dura jusqu'au moment de la conquête, de profiter de ces jours sans nom pour faire l'essai des semailles; on était persuadé que la moisson serait bonne, si les graines qu'on avait mises en terre alors réussissaient en leur temps (3).

Un écrivain moderne distingué (4), réunissant un grand nombre d'opinions au sujet des intercalations du calendrier mexicain, dit :

(1) Ce système d'intercalation était-il particulier aux Mayas ou était-il universel? Il serait difficile de le prouver, quoique, selon toute apparence, les autres contrées civilisées du continent eussent dû suivre les traces de ce peuple antique : un grand nombre d'écrivains, tels que Gama, Veytia, Boturini, Muñoz-Camargo, etc., prétendent que les Mexicains n'intercalaient qu'à de longs intervalles comme les peuples de l'Asie.

(2) Au Quiché, c'était Votan. Mais Mam, l'Aïeul ou l'Ancien, ne serait-il pas le même que Votan? Sahagun ajoute ici : « Otra fiesta hacian de cuatro en cuatro años á honra del fuego (Xiuhteuctli, dieu du feu et de l'année), y en esta fiesta es verosimil y hay conjecturas que hacien su bisiesto contando seis dias de Nemontemi (Hist. de N.-España, etc., lib. IV, in Apend.).

(3) Burgoa, Geogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, etc., cap. 25, f. 135.

(4) Prescott, Hist. of the Conquest of Mexico, vol. 1, book 1, chap. 4.

« Ils attendaient le terme de cinquante-deux ans, et alors ils interpolaient treize jours ou plutôt douze jours et demi, qui étaient le chiffre de ce qui était resté en surplus. S'ils en avaient intercalé treize, il y aurait eu de trop, puisque l'excédant annuel sur les trois cent soixante-cinq jours est d'environ six heures moins onze minutes. Mais, comme, au temps de la conquête, il arriva que leur calendrier correspondait à l'européen (suivant la réforme grégorienne), il est à croire qu'ils adoptèrent la période plus courte de douze et demi, ce qui leur donnait, avec une fraction à peine perceptible, la mesure exacte de l'année tropicale, établie suivant les observations les plus parfaites (1). Ceci devait produire certainement l'intercalation de vingt-cinq jours tous les cent quatre ans, règlement du temps civil ou solaire meilleur qu'aucun de ceux du calendrier européen, puisque plus de cinq siècles devaient s'écouler avant de perdre un jour entier. Telle était l'admirable précision manifestée par les Aztèques ou

(1) Cette durée, de la manière que la compute Zach, en 365 j. 5 h. 48 m. 48 s., n'est que de 2 m. 9 s. plus longue que la mexicaine qui correspond au célèbre calcul des astronomes du calife Almamoun, qui n'avait qu'environ 2 m. de différence avec le temps vrai. Voir Laplace, Exposition, etc., page 350. — Josèphe, dans son Histoire des Juifs, observe que les patriarches antédiluviens avaient acquis, dans le cours de leurs longues vies, les connaissances parfaites de l'astronomie, et avaient trouvé que la révolution complète du soleil et de la lune ne s'opérait qu'après 600 ans révolus. Cassini, frappé de cette assertion, en fit le calcul. Son résultat a produit, pour 7,421 mois lunaires, en 600 ans, 121,946 jours 12 heures, et, pour 600 ans solaires, à 365 jours 5 heures 51 minutes 36 secondes, également 121,946 jours 12 heures. Si l'on vérifie ce calcul, on aura le même produit. Nos plus modernes calculateurs trouvent, pour les 7,421 lunaisons, le calcul encore le même aujourd'hui; mais ils estiment l'année solaire à 365 jours 5 heures 48 minutes 45 secondes 30 tierces. Cette dernière estimation ne diffère de celle de Josèphe que de 2 minutes 50 secondes 30 tierces. Ce calcul, connu avant le déluge et si rapproché, enlève aux Grecs, aux Chaldéens et aux Égyptiens la gloire qu'ils s'arrogent et que l'on veut encore leur accorder d'avoir les premiers trouvé ce calcul. (Calendrier calculé ou notions de l'ordre du calcul établi dans le Calendrier romain, depuis la correction de celui de César. 1799. Brochure in-4°, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, imprimée à Saint-Omer.) Les ancêtres des Mexicains avaient-ils eu connaissance des calculs des patriarches hébreux?

peut-être par leurs sages prédécesseurs les Toltèques, dans des computs si difficiles que, jusqu'à une époque comparativement récente, ils avaient déjoué les efforts des nations les plus éclairées de la chrétienté ».

On a fait observer plus haut que les Mexicains, aussi bien que les Mayas, afin de compléter les trois cent soixante-cinq jours de l'année, prenaient les cinq premiers des vingt qui appartiennent au mois ; il en résultait que l'année suivante commençait par le sixième, la troisième par le onzième, et la quatrième par le seizième, reprenant, pour la cinquième année, le premier jour, ce qui faisait qu'on avait toujours l'un après l'autre, dans le calendrier yucatèque « Kan, Muluc, Hix et Cauac », et, dans le mexicain, « Tochtli, Acatl, Tecpatl et Calli », en suivant l'ordre corrélatif de la semaine dans les treize nombres, ce qui fait donner à ces quatre jours le nom de porteurs de l'année; en langue maya, « Ucuch Haab ». Quant au sixième jour, ajouté dans les années bissextiles, il est probable qu'on le désignait par un signe et un nom particuliers, quoique les auteurs, en parlant de son interpolation, ne disent rien de sa dénomination.

L'ensemble des dix-huit mois de l'année était représenté par un cercle ayant un nombre égal de divisions, où ils figuraient les symboles respectifs sous lesquels on reconnaissait chacun des mois; c'est ce qu'on appelait, en mexicain, « Xiuhtlapohualli, » ou comput de l'année; au centre du cercle se montrait l'image du soleil. Sous la même forme se présentait le cycle ordinaire ou période de cinquante-deux ans, auquel les Mexicains donnaient le nom de « Xiuhmolpilli » ou ligature des années. Autour de cette image se montrait un serpent faisant quatre tours sur lui-même, un dans chaque partie du cercle, en commençant à la tête, dont la bouche recevait l'extrémité de la dernière inflexion. Ce cercle se trouvait ainsi partagé en quatre triadécatérides ou semaines d'années, de treize chacune, à la tête desquelles se plaçaient les signes des jours initiaux des années. A l'est, dans le

Maya, se trouvait Kan; au nord, Muluc; à l'ouest, Hix, et au sud, Cauac. Chaque triadécatéride, suivant la tradition d'Oaxaca (1), avait une influence particulière sur les hommes et sur les choses : ainsi les années de l'est avaient la réputation d'être fertiles et salubres; celles du nord étaient incertaines et variables; celles de l'ouest étaient favorables à la génération et à la multiplication humaines, quoique peu à la récolte des fruits de la terre. Quant à celles du sud, elles passaient pour des années de sécheresse et d'excessives chaleurs, et, dès la plus haute antiquité, on avait remarqué que cette période avait été celle des plus grands désastres, de la famine, de la peste et de la guerre; aussi la dépeignait-on, en général, sous la figure d'un monstre lançant des flammes par la gueule.

La période des quatre indictions ou semaines d'années, à laquelle on donnait, au Mexique, le nom de Xiuhmolpilli, recevait, dans l'Yucatan, celui de « Katun » (2), c'est-à-dire, pose de pierre : car, après les fêtes de la rénovation du feu, qu'on célébrait également dans cette contrée avec de grandes réjouissances, on incrustait, dans le mur d'un édifice élevé à ce dessein, une pierre portant une inscription commémorative du renouvellement du cycle passé. De là le nom de la ville de Tixhualatun, située au centre de la péninsule, et qui paraît avoir été destinée, anciennement, à garder les archives monumentales (3); sa signification est exactement « le Lieu où l'on pose une pierre sur une autre. »

On remarquera, d'ailleurs, que, jusqu'à l'entier achèvement du cycle de cinquante-deux ans, les jours initiaux des années ne retombaient jamais dans les mêmes nombres; ceci permettait, en se les rappelant à la mémoire, de savoir immédiatement à quel moment du cycle on se trouvait, ce à quoi les inscriptions mar-

(1) Burgoa, Geogr. Descrip., cap. 25.
(2) *Katun*, composé de *Kat*, pose ou précipitation, et de *tun*, pierre.
(3) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap 4.

quées dans le cercle aidaient encore au besoin. Le cycle, tel qu'il était tracé, leur servait également à signaler les jours fastes et néfastes, les fêtes qu'on célébrait dans les temples, tout l'ensemble des affaires religieuses, les prédictions sur la température et les phénomènes des diverses saisons.

Si le chiffre treize était en honneur dans les computs des nations de l'Amérique Septentrionale, le quatre ne l'était guère moins. De même qu'il fallait, pour former le cycle, quatre périodes de treize ans chacune, il en fallait treize de quatre ans, à la fin de chacune desquelles on célébrait de grandes fêtes au Mexique, en l'honneur du dieu de l'année Xiuhteuctli; les ministres des divers temples étaient soumis à un jeûne rigoureux, et on renouvelait le feu sacré, quoique avec moins de pompe qu'à la fin du cycle de cinquante-deux ans (1).

De deux de ces périodes se composait le cycle majeur de cent quatre ans, auquel on donnait le nom de « Cé-Huehuetiliztli », c'est-à-dire, une vieillesse ou un âge; mais elle n'avait rien qui la signalât d'une manière particulière dans les peintures mexicaines, et toujours on la trouvait divisée en deux cycles ou périodes communes (2). Les Mayas, outre le Katun ordinaire, en avaient aussi un autre plus long et qui paraît avoir été tout à fait particulier à l'Yucatan. C'est à ces périodes qu'ils référaient les dates de leurs époques principales, ainsi que les événements notables de leurs histoires; aussi leur donnaient-ils le nom d'« Ahau-Katun », ou époque royale. Il se composait de treize périodes de vingt-quatre années chacune, ce qui faisait en tout trois cent douze ans. Chaque période (ou Ahau-Katun) était divisée en deux parties : la première, de vingt ans, était renfermée dans un carré, et, à cause de cela, s'appelait « Amaytun » ou « Lamayté », ou bien encore « Lamaytun ». La seconde était de quatre ans;

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. IV, in Apend.
(2) Gama, Descripcion de las dos piedras, etc., pag. 15.

elle servait comme de principe ou de piédestal à la première : de là son nom de « Chek-oc-Katun », ou « Leth-oc-Katun », c'est-à-dire, siége ou piédestal du Katun. Ces quatre années étaient considérées comme intercalaires et sans existence réelle : c'était un temps fâcheux et de mauvais augure, de même que les cinq années supplémentaires; c'est pourquoi on les appelait « Yaïl-haab », ou années sinistres.

De l'usage de séparer ces quatre années des vingt autres naquit l'erreur de croire que l'Ahau-Katun n'était que de vingt ans, erreur dans laquelle tombèrent la plupart des auteurs qui traitèrent, en passant, cette question. S'ils avaient calculé les années qui séparaient chaque époque, ils n'auraient jamais mis en doute cette vérité que tous les manuscrits confirment, en disant, d'une manière absolue, qu'elles étaient de vingt-quatre ans, ainsi que nous venons de le démontrer. L'écrivain qui nous donne ces éclaircissements suppose (1) que les Ahau-Katun tiraient ce nom du jour Ahau, le second dans les années commençant par Cauac; ce qui est fort probable.

Ces périodes, se terminant de vingt-quatre en vingt-quatre ans, ne pouvaient jamais avoir de chiffres corrélatifs, et suivant l'ordre arithmétique, mais seulement comme ci-après : 13, 11, 9, 7, 5, 3, 1, 12, 10, 8, 6, 4, 2. Si, comme le pense notre auteur, la chronologie a commencé avec le chiffre XIII, il est hors de doute que ce n'a pu être qu'à la suite d'un événement d'une grande importance : c'est ainsi, par exemple, que le commencement des conquêtes des Tutul-Xius dans l'Yucatan, ayant à leur tête Ahmecat Tutul-Xiu, date précisément de la seconde année d'une période de XIII, c'est-à-dire, de l'an 271 de notre ère, le XIII Ahau-Katun prenant son nom de l'an 270, correspondant au XIII Tochtli, signe de l'ère toltèque, que l'on retrouve constamment,

(1) Pio Perez, Registro Yucateco, tom. III.

chaque fois que se présente la première année d'un Ahau-Katun, c'est-à-dire, de vingt-quatre en vingt-quatre ans.

Malgré la différence qui apparaît, au premier abord, entre le système chronologique des Mayas et celui des Mexicains, on reconnaît, cependant, après quelque examen, que l'un et l'autre reposaient sur les mêmes bases. Dans le Manuscrit en langue maya, communiqué, par don Pio Perez, au voyageur américain Stephens (1), l'année historique la plus reculée est celle du VIII Ahau-Katun, an 174 de notre ère, correspondant exactement au VIII Tochtli de l'ère toltèque (2) : c'est celle de la sortie des Tutul-Xius du pays de Tulapan, ainsi que l'énonce le Manuscrit précité. Dans les histoires en langue nahuatl, la date la plus ancienne est celle de l'an 955 avant Jésus-Christ, qui paraît avoir été celle du principe de la civilisation en Amérique (3). Le Mémorial de Culhuacan présente celle de l'an XIII Calli, 49 de l'ère chrétienne, comme étant celle du débarquement des Chichimèques à Aztlan (4). Une des plus sûres, toutefois, celle avec laquelle s'ouvre, d'une manière régulière, l'histoire des Toltèques, est l'an I Acatl, ou 635 de notre ère, que présente le Codex Chimalpopoca (5), corroborée, bientôt après, par les dates du Mémorial de Culhuacan. C'est par ce signe que commence le cycle des Chichimèques de Tetzcuco (6), l'ère toltèque ou de Culhuacan, depuis adoptée par les Mexicains, commençant par I Tochtli.

(1) Incidents of travel in Yucatan, vol. II, in Apend.

(2) Une faute d'impression dans la copie donnée par M. Stephens, ou une erreur dans le calcul des Ahau-Katun, met dans cette copie l'an 144 pour le VIII Ahau-Katun. Une rectification faite à l'aide de documents positifs en langue nahuatl et en langue maya prouve que c'est à l'an 174, VIII Tochtli, correspondant au VIII Ahau, qu'il faut assigner la sortie des Tutul-Xius de la terre de Tulapan.

(3) Voir livre I, chap. 3, page 70 de cette histoire.

(4) Chimalpain, Mémorial de Culhuacan.

(5) Hist. Chron. « Ici commence, dit le texte, la computation annuelle de quatre en quatre, par *Ce-Acatl*, par *Ome-Tecpatl*, par *Yey-Calli* et par *Nahui-Tochtli*. »

(6) Codex Chimalp., Hist. Chronolog.

La chronologie mexicaine ou toltèque était d'une grande simplicité dans sa forme. Le cycle de cinquante-deux ans, qu'ils appelaient Toxiuhmolpilli, ou Ligature de nos années, était figuré, dans leurs annales, par un faisceau de cannes liées par un cordon. Chaque fois qu'on y retrouve ce symbole, il dénote un espace de ce même nombre d'années. Nous avons déjà dit que ce cycle se partageait en quatre indictions ou semaines d'années, de treize chacune : pour les exprimer en particulier, ils avaient adopté deux séries périodiques de signes : la première, consistant en signes numériques jusqu'à treize; la seconde, de quatre des symboles du calendrier mensuel, lesquels, se trouvant espacés naturellement de cinq en cinq, se représentaient également tous les cinq ans, comme tous les cinq jours. Pour nous faire comprendre plus aisément, nous répéterons ici ce que nous disions plus haut de la semaine : celle-ci n'était pas, ainsi que les nôtres, la révolution d'une période de jours, où chacun a un nom différent, mais la répétition successive de treize nombres appliqués indistinctement aux vingt jours dont se composait le mois, dans leur ordre numérique. Mais, l'année étant formée de vingt-huit semaines et un jour, le cours des années, en raison de cet excédant, suivait la progression arithmétique des treize nombres de la semaine, en sorte que, si une année commençait par le numéro 1, la suivante commençait par 2, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'indiction. Malgré l'assertion de Gama, qui prétend que le calendrier mexicain a dû commencer avec le jour et l'année I Cipactli (1), il est positif, en examinant son ensemble avec quelque

(1) Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., pag. 28 et seq. — Par suite d'un système conçu d'avance, cet illustre astronome tomba dans des erreurs chronologiques et astronomiques quelquefois volontaires et qui font tache dans son livre, si utile, d'ailleurs, à qui veut étudier le système de l'astronomie mexicaine : que l'on mette, par exemple, le *Ce-Tochtli* à la place du *Ce-Cipactli*, dans son calendrier, qu'on fasse suivre les autres signes dans leur ordre, Cipactli devenant le quatorzième, et l'on verra avec quelle aisance se

attention, qu'il a dû commencer avec le premier jour Tochtli, lequel donnait ainsi son nom au reste de l'année : le fait est facile à vérifier ; ce n'est que de cette manière qu'on arrive, à cause du jour unique ajouté aux vingt-huit mois, à trouver, au commencement de la seconde année de l'ère toltèque, le jour II Acatl donnant comme, le précédent, son nom à l'année courante, le jour III Tecpatl à la troisième et IV Calli à la quatrième. Aucun dessein particulier n'avait présidé au choix de ces symboles ; mais les Toltèques, ayant commencé leur ère avec le Ier jour Tochtli, les autres le suivirent tout naturellement, par leur position dans le calendrier mensuel. Ils se répétaient régulièrement, ayant au-dessous le signe numérique correspondant, commençant à un et finissant à treize. Ce système s'observait successivement pour les quatre indictions ; ce qui faisait que chacune, à l'instar de l'année et de la semaine, commençait toujours par un symbole d'année différent de l'indiction précédente. De cette sorte, chaque symbole se combinait successivement avec un des signes numériques, mais jamais deux fois avec le même : ainsi, quatre fois treize faisant cinquante-deux, chiffre des années de cycle, doivent donner précisément un nombre de combinaisons égal à leur produit. Chaque année avait donc son symbole spécial qui la faisait aussitôt reconnaître ; si ce symbole était accompagné du nombre correspondant de faisceaux marquant les cycles, il montrait le temps précis qui s'était passé, soit pour les Chichimèques de Tetzcuco, depuis l'an I Acatl ou 635, soit pour les Toltèques, depuis l'an I Tochtli, 726. Telles étaient les combinaisons, si simples et si ingénieuses à la fois, à l'aide desquelles les ancêtres des Mexicains, ainsi que certains peuples de l'Asie, parvinrent à conserver leurs annales.

Quant au système de leur arithmétique, il était également fort simple. Les vingt premiers nombres s'exprimaient par un nombre

déroule tout le système des années mexicaines depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête.

gal de petits points ronds. Les cinq premiers avaient des noms péciaux (1) ; les quatre suivants étaient représentés par le mot : Chico » ajouté en avant des quatre premiers nombres. Dix et uinze avaient également un nom distinct qui, combiné encore vec les quatre premiers, servait à désigner les quantités suiantes. Ces quatre étaient, par conséquent, les caractères radiaux de leur arithmétique orale, de la même manière que sont crits les chiffres romains. Vingt était exprimé par un autre signe, elui d'un petit drapeau, et dans le langage par le mot « Cempoualli », qui signifie Un Compte. En augmentant, on ajoutait les lix-neuf premiers chiffres jusqu'à quarante qui était « Ompoualli », ou deux comptes, et ainsi de suite de vingt en vingt, usqu'à quatre cents. Ce nombre était représenté par un nouveau igne, une plume, et le mot était « Centzontli », un cheveu ou lutôt une chevelure. Le cube de vingt, ou huit mille était rendu ar une bourse appelée « Xiquipilli ». Telle était l'arithmétique mexicaine, dont la combinaison leur permettait de calculer quelque quantité qu'ils voulaient. Pour abréger, ils marquaient souent des fractions de grandes sommes ; ainsi, la moitié d'une ourse pour quatre mille, d'une plume pour deux cents, etc. Il avait quelque différence avec l'arithmétique des nations de Amérique-Centrale ; mais le fond du calcul était le même.

L'état du ciel paraît trop lié à celui de la terre pour ne pas attirer les regards de l'homme, qui en combine les influences avec es résultats qu'il attend des travaux champêtres. De l'étude de 'astronomie, on descendit rapidement à celle de l'astrologie judiciaire. On quitta peu à peu les théories physiques, pour voir le merveilleux dans chacun des astres qui détermine le cours des ravaux, et l'homme, oubliant que la terre lui rend toujours, années prises l'une dans l'autre, le fruit de sa peine, devint curieux et

(1) Dans le système des Mayas, des nations de la langue quichée, etc., les lix premiers nombres ont un nom spécial.

bientôt superstitieux. Chaque astre eut, avec le temps, son génie particulier, et le sabéisme prit la place de la divinité sous le nom d'âme de la nature (1). Les fragments que nous avons cités dans la première partie de cet ouvrage prouvent suffisamment que le sabéisme exista chez les Américains avant la superstition toltèque: l'astrologie judiciaire y fut toujours en honneur, et le calendrier à l'aide duquel les prêtres tiraient les horoscopes, connu sous le nom de « Tonalamatl » chez les Mexicains, était attribué au prophète de Tollantzinco, Topiltzin-Céacatl-Quetzalcohuatl. Il se composait également de deux séries périodiques, l'une des treize signes numériques, l'autre des vingt symboles des jours; mais comme le produit de ces combinaisons n'était que de deux cent soixante, et que de la répétition des mêmes termes, dans les cent cinq jours restants de l'année, il pouvait résulter de la confusion, ils avaient inventé une troisième série, composée de neuf symboles additionnels, laquelle, alternant avec les deux précédentes, rendait impossible que les trois coïncidassent deux fois dans le cours de la même année, ou, certainement, en moins de deux mille trois cent quarante jours : car 20 + 13 + 9 = 2340. On donnait à ces neuf symboles le nom de « Compagnons ou Seigneurs de la nuit » (2); mais le chiffre XIII paraissant avoir été partout ailleurs le chiffre mystique des nations du Mexique, il est difficile de comprendre ici la raison des neuf (3).

(1) Carli, Lettres Américaines, etc., tom. II.

(2) Boturini, Idea de una nueva historica de la America septentrional, etc., page 57. — Cet auteur nomme les seigneurs ou compagnons de la nuit, comme il suit : « Xiuhteuc-Yohua, Itzteuc-Yohua, Piltzinteuc-Yohua, Cinteuc-Yohua, Mictlanteuc-Yohua, Chalchihuitlicue-Yohua, Tlazol-Yohua, Tepeyolo-Yohua et Quiauhteuc-Yohua. » Il y a quelque différence dans les noms de ceux que donne Gama, mais au fond ce sont les mêmes déités.

(3) Suivant Gama (Descrip. de las piedras, etc., Part. I, pag. 75 et 76), c'est parce que 360 peut se diviser par 9 sans fraction. Les neuf compagnons ne pouvaient s'ajouter aux cinq jours complémentaires; mais quatre, chiffre mystique, très-usité dans leurs combinaisons arithmétiques, aurait également servi pour le même objet. Sous ce dernier rapport, Mac-Culloch observe avec

Il n'y aurait pas moins de difficulté à vouloir se rendre un compte tout à fait précis des progrès que les nations du Mexique avaient faits dans la science astronomique. Nous avons parlé, ailleurs, du zodiaque de Tollantzinco, de l'observatoire fondé dans cette ville par Céacatl-Quetzalcohuatl (1) et de celui dont il est question dans l'histoire du roi Nezahualpilli. Il est hors de doute qu'ils connaissaient la cause des éclipses : ils en faisaient l'objet de leurs observations constantes, et on en trouve un grand nombre de marquées, à leur temps, dans leurs annales (2). On ignore, cependant, s'ils avaient un système entièrement réglé de constellations, quoiqu'il soit certain qu'ils connaissaient parfaitement les plus visibles, telles, par exemple, que les Pléiades qui servaient à fixer les époques de leurs fêtes principales, et la Voie lactée, appelée par eux « Citlallinycué » ou le Jupon étoilé, dont le concours avec le soleil dans ses quatre mouvements, sous le nom de « Nahui-Ollin-Tonatiuh », marquait encore une époque solennelle pour les Mexicains.

beaucoup de finesse : « Il paraît impossible que les Mexicains, si attentifs dans la formation de leur cycle, l'eussent terminé tout à coup avec 360 révolutions, dont la période naturelle est 2340 ». Il suppose que les neuf signes, appelés Compagnons, s'unaient combinés avec les cycles de 260 jours, afin de les inclure dans les plus grands de 2340, dont le huitième et le neuvième, composés de 260 jours, sont égaux, à ce qu'il croit, à la grande période solaire de cinquante-deux ans (Researches, etc., pag. 207 et 208). Cette explication est fort ingénieuse ; mais, de fait, les combinaisons des deux premières séries qui formaient le cycle de 260 jours étaient toujours interrompues à la fin de l'année, puisque le nouveau commençait avec le même symbole que celui des jours. La troisième série des Compagnons s'interrompait également avec les cinq jours complémentaires qui terminaient l'année, de manière que, si nous en croyons Boturini, au premier jour de l'année solaire pouvait être uni le premier des neuf Compagnons, qui était le seigneur de l'année (Xiuhteuctli), résultat qu'on aurait pu obtenir sans aucune intermission, en prenant comme diviseur le cinquième, qui était un autre chiffre favori au lieu de neuf. Le cycle ainsi réglé jusqu'au point où s'étendait la troisième série, il terminait avec 360 révolutions. La matière est douteuse, et je puis à peine espérer de l'avoir présentée au lecteur d'une manière satisfaisante. (Note de M. Prescott.)

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronolog., ad an. II Tochtli, 870.

(2) Voir le Codex Letellier (Tell.-Rem.), Part. I, fol. 22.

Toutes sortes de conjectures ont été faites au sujet des instruments astronomiques dont ils ont pû se servir; mais on ne connaît avec certitude que le cadran solaire, qui leur servait à régler les heures du jour. Le monument, connu sous le nom de Zodiaque de pierre, déterré à Mexico en 1790, aujourd'hui encadré dans un des murs latéraux, à l'extérieur de la cathédrale de cette ville, a fourni à un savant moderne (1) la matière d'un mémoire curieux où il rétablit plusieurs faits d'un haut intérêt pour la science astronomique mexicaine. Ce monument, sculpté dans une sorte de porphyre obscur, d'une étendue d'environ 14 pieds en carré, présente à sa surface plusieurs séries de figures gravées en relief, dans une suite de cercles, dont le plus grand peut mesurer 14 pieds de diamètre, ayant au centre une image monstrueuse du soleil. Elles représentent en partie les fastes religieux des Mexicains, qui y avaient marqué leurs fêtes principales, ainsi que le temps exact de l'année où elles devaient se solenniser. Ils y trouvaient également les équinoxes et les solstices, de même que le passage du soleil par le zénith de Mexico. Ce morceau colossal leur servait en même temps de cadran solaire, lequel signalait non-seulement le midi, au moyen des ombres verticales et parallèles données par des gnomons qui s'y trouvaient placés, mais, en outre, indiquait les différentes heures du matin et du soir auxquelles les prêtres devaient célébrer leurs rites et offrir les sacrifices journaliers. Cette pierre était ainsi la réduction de la moitié de l'écliptique, ou mouvement propre du soleil, du couchant au levant, suivant l'ordre des signes, du premier point du Bélier au premier de la Balance, ainsi que du mouvement diurne d'orient en occident, depuis le lever jusqu'au coucher; aussi peut-on la considérer comme le monument le plus précieux de l'antiquité mexicaine relativement à l'astronomie, à la chronologie et à la

(1) Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., Part. I, § 4, y Apend. — Ce zodiaque est encore aujourd'hui à la même place.

gnomonique, sans compter les divers usages auxquels elle servait dans l'ordre de l'astrologie judiciaire (1).

Le calendrier civil et astronomique, composé de dix-huit mois de vingt jours chacun, s'appelait « Tonalpohualli, » c'est-à-dire, comput du soleil. L'autre, plus ancien, probablement, était celui où se trouvaient figurés les symboles des jours, correspondant aux mouvements visibles de la lune et ayant, à cause de cela, le nom de « Metzlipohualli. » Mais, comme les prêtres s'en servaient pour la célébration des fêtes journalières, pour les horoscopes et d'autres usages superstitieux, on lui donnait encore d'autres appellations; l'une d'elles était « Cemilhuitlapohualiztli », ou comput des fêtes rituelles; la plus connue était celle de « Tonalamatl », qui veut dire tout simplement Livre du soleil. C'est là surtout qu'on trouvait les différentes sortes d'incantations, les opérations mystérieuses de l'art divinatoire, des influences des astres, etc. Le sabéisme, dont on retrouve tant de traces dans les traditions antiques, en avait probablement fourni les bases. Ces traditions, bien antérieures à la domination toltèque, donnent à croire que le culte primitif des peuples américains était d'une grande simplicité. Les Chichimèques n'adoraient que le soleil, la lune et la terre. D'où venaient donc les nombreuses superstitions de la religion mexicaine? Les Toltèques les apportèrent-ils des contrées méridionales qu'ils parcoururent, dans leurs longues pérégrinations, ou bien des contrées lointaines à l'orient, où ils placent leur berceau? Les traditions dont nous parlions tout à l'heure leur en attribuaient l'origine (2), et les chroniques guatémaliennes disent positivement que, jusqu'à leur arrivée à Tulan (3), les Quichés et les Cakchiquels n'avaient adoré ni le bois ni la pierre. Quoi qu'il en soit, il est évident que, de la simplicité du sabéisme,

(1) Gama, ibid., Part. I, pag. 93.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 11.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango. — MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.

les peuples américains durent arriver promptement au culte des génies. Des prêtres moins instruits que leurs prédécesseurs des théories primitives, ou excités par un motif d'ambition ou un intérêt de caste, se trouvèrent entraînés naturellement à entretenir cette erreur, qui dégénéra rapidement en une véritable idolâtrie.

En étudiant avec attention les débris des formes diverses et des symboles du culte chez les nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale, en investiguant les nombreuses superstitions encore debout aujourd'hui, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'analogie qu'on y trouve, avec la superstition panthéiste du Maniteu, commune aux tribus sauvages des États-Unis et du Canada, qu'ont évangélisées nos missionnaires. Des esprits bons ou mauvais sont répandus partout ; ils sont disséminés dans l'air, dans les eaux, dans le feu, sous la terre. Ce sont eux qui sifflent parmi les arbres qu'agite le vent, qui secouent la forêt avec l'ouragan : ils mugissent dans le torrent qui se précipite du haut des montagnes ; ils font tourbillonner les nuages sur les lacs et la mer, et excitent la tempête. Ils habitent le creux des rochers et les sombres cavernes, et, lorsque la terre tremble, ce sont eux qui exécutent une danse formidable parmi les feux souterrains qui remuent les entrailles des volcans (1). A mesure que les peuples se civilisaient, on donnait à ces divers phénomènes des noms qui ne tardèrent pas à se personnifier, soit dans des symboles arrêtés, soit sous l'image de certains personnages illustres, rois ou héros, qui, pour se distinguer, adoptaient comme des titres ces appellations diverses.

L'examen attentif des faits relatifs aux grands dieux du rituel mexicain ne laisse pas le moindre doute à ce sujet. On y retrouve, sous des symboles complexes, l'histoire d'un cataclysme où l'eau

(1) « Ils croyaient que les tremblements de terre étaient occasionnés par les divinités qui supportent le monde et qui se relayaient de temps en temps quand elles étaient fatiguées. » (Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.)

et le feu paraissent avoir joué un rôle égal dans la destruction d'une contrée dont on ne saurait aujourd'hui que fort difficilement se rendre compte. Il ne s'agit point, ici, du déluge des livres saints, quoiqu'on puisse aisément s'y laisser tromper; car, ainsi que nous l'avons démontré dans les traditions que nous avons racontées au commencement de cet ouvrage, la main des prêtres auteurs de ce rituel y a jeté, à dessein, de l'obscurité, de manière à faire confondre constamment cette catastrophe avec un déluge antérieur, et à faire paraître les civilisateurs de l'Amérique comme les créateurs du genre humain. Ces personnages, d'abord au nombre de vingt probablement, puis réduits, peut-être, par l'effet de ce cataclysme, à treize, se retrouvent partout à la tête du système religieux des Mexicains. Les fêtes qu'on y célèbre sont instituées en leur honneur : toutes rappellent avec plus ou moins d'exactitude les événements de leur vie, et les mortifications si pénibles exercées par les prêtres, les plus longs jeûnes, sont destinés à commémorer les dures épreuves et les dangers, surtout ceux de l'inondation, auxquels avaient échappé les grands dieux (1). Entre la multiplicité des noms que leur donne l'antiquité mexicaine, soit à cause de leurs attributs divers, soit à cause des inventions dont ils dotèrent l'Amérique, soit encore à cause des phénomènes ou des arts avec lesquels ils furent successivement identifiés, il est quelquefois fort difficile de les distinguer les uns des autres. C'est ainsi que Quetzalcohuatl, qui était leur chef, reçoit tour à tour les titres de Tlahuizcalpan-Teuctli, ou d'Étoile du matin, et de Tonacateuctli, ou le Maître de notre subsistance, sans doute pour avoir découvert la terre fertile du maïs. Suivant toute probabilité, il est encore le même que Cipactonal, l'auteur du calendrier (2), et, si

(1) Codex Vatican., Apud Rios. — Codex Borgian., ap. Fabregat, *passim*.

(2) Id., ibid. — En effet, c'est tantôt Cipactonal, avec Oxomoco, et tantôt Quetzalcohuatl, qui est nommé comme l'auteur du calendrier mexicain. Il est bien entendu qu'il s'agit, ici, du premier Quetzalcohuatl et non de celui qui fut roi et pontife des Toltèques et qui prit comme titre patronymique le nom du premier. (Codex Letellier, fol. 10 verso.)

nous ne nous trompons pas, Tetzcatlipoca, l'ennemi acharné de Quetzalcohuatl, ne serait, au fond, qu'une incarnation diverse du même personnage. C'est lui encore à qui, sous le nom de Pantecatl, on attribue, dans la mythologie, l'invention première du pulqué, et qui, en descendant de la barque où il se sauva, offrit le premier sacrifice (1).

Sous celui de Céacatl, il est invoqué comme présidant à la fécondation humaine (2). C'est pour cela qu'on lui donne pour épouse Xochiquetzal, la moins stérile des divinités aztèques, regardée comme la déesse de l'amour et des plaisirs sensuels, appelée, pour cela, Tlazolteocihua et Itzcuinan (3). C'est elle qui s'appelle aussi Oxomoco, comme compagne de Cipactonal, Tonacacihua, de Tonacateuctli, Cihuacohuatl, le Serpent femelle qui préside aux accouchements, Teteoynan, la Mère des dieux, Toci, notre Aïeule, et Atlateoynan, la Mère des Eaux Sacrées. C'est en son honneur que l'on jeûnait les quatre derniers jours de la période Mazatl, parce que la terre s'était trouvée boueuse après l'inondation. On l'invoquait comme l'inventrice de l'art de filer et de tisser, et c'était à elle, sous le nom de Chalchiuhlicué ou le Jupon d'émeraude, que s'adressait la sage-femme, en administrant le baptême aux nouveau-nés.

Les autres principaux personnages de cette époque primitive, dont la mythologie mexicaine fait mention d'une manière particulière, sont Piltzinteuctli (4), Xiuhteuctli, le dieu du feu ou de l'année (5), appelé aussi Tecpatl ou l'Obsidienne, Xolotl et Tletl,

(1) Codex Letellier, fol. 10.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.

(3) *Tlazolteocihua*, exactement, la déesse de l'Amour ou du Plaisir. — *Itzcuinan*, c'est-à-dire, la Mère cynique. Quoi qu'en disent les auteurs espagnols, nous croyons que ces deux mots doivent s'entendre dans un sens tout à fait chaste, cette divinité n'étant pas, comme la Vénus antique, la reine des plaisirs sensuels, mais plutôt la mère de la fécondité humaine.

(4) *Piltzinteuctli*, c'est-à-dire, le Seigneur enfant.

(5) Les Manuscrits sembleraient dire encore que Xiuhteuctli serait une autre personnification de Quetzalcohuatl ou Cipactonal.

ou Feu. Il y en a qui lui donnent également pour épouse Xochiquetzal, d'autres Itzpapalotl, ou le Papillon aux couteaux d'obsidienne. Xelhua, le fondateur de la pyramide de Cholullan, est encore un des personnages échappés au cataclysme, ainsi que Tlaloc, surnommé Quiahuitl ou la Pluie, le dieu des orages et de la fécondité terrestre (1), qui en sont le résultat ordinaire dans les régions intertropicales : aussi est-il symbolisé tenant la foudre à la main, comme Jupiter.

Les traditions dont nous avons parlé précédemment se retrouvent ici sous une forme toute mythologique. Tamoanchan, cette province fertile où abordèrent les premiers législateurs, est, dans le rituel mexicain, un véritable paradis terrestre, auquel ses délices font donner le nom de Xochitlycacan (2) : c'est là que se trouvent réunis les grands dieux, après l'inondation. Mais les dégâts que commettent les uns et les autres excitent la colère de Tonacacihuatl : ne pouvant s'entendre, ils se séparèrent; les uns se dirigèrent du côté de la terre de l'Anahuac, les autres vers Xibalba, indiqué ici sous le nom de Mictlan, et où régnaient Mictlanteuctli et Mictecacihuatl, regardés depuis comme les divinités des régions des morts.

Avec la facilité qu'avait le sacerdoce de créer sans cesse de nouveaux dieux, soit en célébrant l'apothéose des princes, soit en les identifiant avec les astres, leur nombre dut s'accroître dans une proportion analogue à la superstition populaire. Le commencement de l'ère toltèque paraît avoir été, sous ce rapport, une époque féconde pour l'Anahuac. Mixcohuatl, dont le nom signifie serpent nébuleux et désigne le tourbillon (3), était personnifié

(1) Fabregat, Esposizione delle figure del Codice Borgiano, Messican., *passim*.

(2) Codex Letellier, fol. 19. — *Xochitlycacan*, c'est-à-dire, le Lieu où les fleurs sont debout.

(3) *Mixcohuatl* est le nom mexicain du tourbillon que les Espagnols appellent *tornado*, si fréquent dans l'Amérique intertropicale.

avec ces tempêtes étranges qui, d'ordinaire, bouleversent les lacs et les plaines aux approches de la saison des eaux. De Quetzalcohuatl on disait encore qu'il était le dieu de la pluie : il était aussi celui de l'air, adoré sous le nom d'Ehecatl ; car on prétendait qu'il balayait le ciel devant Tlaloc, dont il était le précurseur. L'apothéose, dont les rites se célébraient, aux époques primitives, à Tèotihuacan, avait lieu, dans les derniers temps, au sanctuaire de Huitzilopochtli, et le rituel y consacrait spécialement le mois Huey-Micaïlhuitl, ou de la grande fête des morts. Le soleil, la lune, les constellations, les éléments, la nature entière avaient été transformés en un vaste panthéon, et le nombre des divinités mexicaines était presque incalculable,

Partout aussi on trouvait des idoles représentées sous les formes les plus variées et les plus bizarres : aux angles des cours et des appartements, aux carrefours des chemins, au sommet des collines et des rochers, et jusque sur la cime des plus hautes montagnes. Ceux qui les rencontraient manquaient rarement de leur offrir quelque sacrifice, se tirant en leur honneur quelques gouttes de sang des mollets ou des oreilles, de brûler quelques grains de copal, ou, au moins, d'offrir un petit bouquet de fleurs ou d'anis sauvage qu'ils cueillaient dans le bois voisin. Cette coutume était particulièrement commune à ceux qui montaient avec une charge pesante, comme aux marchands ou à leurs tlamèmes. De là la pratique superstitieuse, demeurée, jusqu'à nos jours, parmi les indigènes, de jeter, en passant, des pierres en monceaux dans les lieux élevés par où ils cheminent ; de là les monticules devant lesquels ils obligent encore souvent les voyageurs à ôter leur chapeau dans les montagnes voisines d'Esquipulas (1), dans l'Amé-

(1) Esquipulas, bourgade du département de Chiquimula, dans la république guatémalienne, célèbre par un sanctuaire connu sous le nom de *El Señor de Esquipulas*, où s'assemble, chaque année, un concours de monde considérable en pèlerinage au mois de février. Il s'y tient alors une grande foire également célèbre dans le pays.

rique-Centrale, dans les hauteurs de Huexotzinco et de Tlalmanalco, sur la route fréquentée par les Indiens qui, de Cholula, se rendent à Mexico (1). Près des eaux, au bord des fontaines, ils plaçaient des idoles, colloquées, d'ordinaire, sur quatre autels pyramidaux, formant une croix grecque, l'un en face de l'autre, et sur le sommet une chapelle couverte; ils jetaient dans la rivière de l'encens et du papier, en offrande aux génies qui y présidaient. Les mêmes rites se répétaient au pied des grands arbres; ils dédiaient des autels aux divinités protectrices du mariage, aux dieux de la guerre dans l'épaisseur des forêts. Chaque ville, chaque bourgade, chaque famille avait les siens, qu'elle honorait d'un culte spécial, tout en se précautionnant contre leur enlèvement, le rapt des idoles et des reliques étant assez commun parmi eux et considéré comme une ruse fort profitable à celui à qui elle réussissait.

Hurakan, la voix qui mugit, l'éclair et la foudre, cette trinité de l'antiquité guatémaltèque, ne se présente point dans les souvenirs qui nous restent du rituel mexicain, quoiqu'on le retrouve cependant, à quelque degré, dans les symboles du personnage de Tlaloc. Au fond de tant de rites mystérieux, sous le voile de tant d'images et de personnifications diverses, on voit constamment apparaître le soleil, adoré tantôt comme étant le créateur divin lui-même, tantôt comme son représentant le plus glorieux. C'est lui qu'on vénérait à Teotihuacan sous le nom de Tonatiuh ou le Resplendissant et qui continua, jusqu'au temps de la conquête, à recevoir dans cette ville les hommages des populations, comme à l'époque la plus florissante de l'empire toltèque; c'est lui qu'on désigne par le mot Teotl ou Dieu par excellence: c'est à cette divinité qu'on applique le titre de Tloque-Nahuaque, Celui près de qui ou par qui existent toutes choses; nom attribué encore aux dieux pénates ou génies du foyer domestique. Ipalnemohualoni, Celui par qui nous vivons et nous sommes; Tlalticpac, Celui qui est au-dessus de la terre; Tonacateuctli, le soutien de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 16.

notre chair (1), telles sont encore les expressions qui le désignent.

Le héros des temps anciens, Texcaltepocatl ou Tetzcatlipoca, ainsi nommé, suivant un ancien manuscrit (2), parce qu'il se montra pour la première fois aux nations sur le mont du Miroir, n'est, après tout, qu'une autre incarnation de la divinité invoquée dans le soleil. On croyait le sentir dans le vent de la nuit, et, à cause de cela, on l'appelait Yohualli-Ehecatl (3). On le regardait comme la providence divine, le dispensateur des biens et des maux de la vie; c'est pourquoi on lui disait en priant : « O « Dieu tout-puissant, qui donnez la vie aux hommes, à qui l'on « s'adresse sous ce nom, Titlacahuan (4), faites-moi la grâce de « me donner tout ce qui est nécessaire au soutien de mes jours, « le boire et le manger; de me faire jouir de votre clémence et « de votre bonté, afin d'alléger mes travaux et mes peines. Ayez « pitié de moi, qui vis d'une vie de tristesse, de pauvreté et « d'abandon, puisque je travaille à votre service, balayant et « nettoyant votre demeure, et faisant du feu pour alimenter vos « parfums et votre encens. Ouvrez donc vos mains miséricor- « dieuses et regardez-moi favorablement (5). »

On donnait à la même divinité le nom de Moyocatzin, c'est-à-dire, Celui qui fait ce qu'il veut. Sous ce titre aussi on le maudissait, en lui attribuant les maux et les souffrances de la vie; on l'appelait encore, à cause de cela, Yaotzin, Seigneur de la guerre et de la discorde. C'est à Tetzcatlipoca que l'on dédiait les siéges de pierre appelés « momoztli » ou « chialoca », qu'on trouvait placés

(1) Tonacateuctli est un titre donné ailleurs à Quetzalcohuatl; mais, après tout, Quetzalcohuatl lui-même était encore une personnification du soleil.

(2) Codex Letellier, fol. 3 verso.

(3) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. X, cap. 29.

(4) *Titlacahuan*, mieux *Ti-itlacahuan*, c'est-à-dire, Nous sommes tes esclaves, faisant allusion à la providence divine. Plus tard, dit ici Boturini, les Mexicains, abusant de ce titre, en firent celui du dieu des amours impudiques, dans le sens de l'esclavage des passions, et on sacrifiait à Tetzcatlipoca, en célébrant des fêtes obscènes. (Idea de una nueva historia, etc., pag. 12.)

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 20.

ordinairement aux carrefours des rues et des chemins, afin, disait-on, qu'il eût toujours un endroit préparé pour s'asseoir, lorsqu'il lui plaisait de descendre sur la terre. Ce siége était sacré, et le roi lui-même n'eût osé s'en servir. Il était toujours ombragé d'une sorte de dais de feuillage vert, qu'on renouvelait avec respect tous les cinq jours. Le titre de Telpochtli, ou le jeune homme, sous lequel on le reconnaissait encore, rappelait, suivant toute apparence, le prince qui s'était sacrilégement identifié avec le dieu. C'était sous l'image d'un bel adolescent qu'on aimait, d'ailleurs, à le représenter le plus communément.

Ometeucli, celui qui est Deux fois seigneur, était une autre personnification du soleil; on lui donnait pour compagne Omecihuatl, celle qui est Deux fois dame. On croyait qu'ils résidaient dans une cité glorieuse, où ils jouissaient de tous les plaisirs imaginables au-dessus du douzième ciel, et possédaient toutes les richesses; de là ils gouvernaient l'univers visible et invisible, créaient les âmes avec leurs inclinaisons diverses, les envoyaient ensuite dans les créatures, tant des êtres raisonnables que des animaux irrationnels, et dirigeaient les influences des astres dans leurs rapports avec les volontés des hommes (1). Ces deux divinités étaient plus connues encore sous les noms de Citlallatonac, ou l'astre resplendissant, et Citlallinycué, ou le jupon étoilé, qui désignait la voie lactée, dont la fête se celébrait avec celle de Citlallatonac, au quatrième jour du mois Izcalli (2).

Nous avons parlé ailleurs de l'origine du dieu Huitzilopochtli, identifié avec Tezauhteotl, ou le dieu de l'épouvante (3), et des génies des eaux, Tlaloc et Chalchiuhlycué. Pour ce qui concerne le premier, nous n'en reprendront le récit que lorsqu'il s'agira des fêtes qu'on célébrait en son honneur. Quant à Tlaloc, ainsi que nous l'avons démontré suffisamment, il présidait, en sa qualité

(1) Id., ibid., cap. 19. — Sahagun,, ibid. ubi sup.

(2) Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., Part, I, pag. 91.

(3) Divinité avec laquelle on voit également s'incarner Tetzcatlipoca, souvent donné, pour cette raison, comme le frère de Huitzilopochtli.

de dieu des eaux, à la fécondité terrestre. On lui donnait pour compagnons les montagnes où s'engendre l'humidité, à cause de quoi on leur donnait le nom de Tlaloque-Tlamacazque; c'était dans ce sens qu'elles participaient à la divinité, ainsi que les nuages qui s'y formaient, et que l'on adorait sous le titre d'Ahuaque, ou maîtres des eaux. Le brouillard même était reconnu comme un génie divin; il était regardé comme une constellation céleste, et, pour cette raison, avait sa place dans le Tonalamatl, sous le nom d'Ahuilteotl (1). Les monts de Matlalcuéyé, où l'on supposait que se formaient les tempêtes et les orages, leur étaient consacrés; là était la fameuse statue de Tlaloc, armée de foudres d'or, à laquelle s'adressaient les hommages de toutes les provinces voisines. Les rois de Tetzcuco avaient toujours eu pour cette image une vénération particulière. Dans sa dévotion, Nezahualpilli avait voulu, durant son règne, changer de place le pieux simulacre toltèque, usé par le temps, et lui substituer une nouvelle statue sculptée par les premiers artistes du royaume d'Acolhuacan. Mais elle avait à peine été assise, depuis quelques jours, au lieu de l'ancienne, qu'il survint un orage, et la foudre la mit en pièces. Les populations voisines regardèrent cet accident comme un prodige et une manifestation visible de la volonté de Tlaloc qu'on gardât la vieille statue. En conséquence, on la remit sur son piédestal; mais comme, dans le déplacement, elle avait eu un bras cassé, on le rattacha avec des clous d'or, que l'avidité des Espagnols ne tarda pas à lui arracher, et, jusqu'au temps du premier évêque de Mexico, elle continua à recevoir en ces lieux les hommages des peuples (2).

Matlalcuéyé, qui donnait son nom au versant de la montagne du côté de Tlaxcallan, était regardée comme la protectrice spéciale des magiciennes. La légende disait qu'elle était devenue l'épouse

(1) Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., Part. I, pag. 101.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 19.

de Tlaloc, après que Xochiquetzal eut été enlevée à ce dieu (1). Celle-ci, dont elle n'était, après tout, qu'une personnification différente, était appelée aussi Chalchiuhlycué, ou le Jupon semé d'émeraudes, en sa qualité de déesse des eaux. Le symbole sous lequel on la représente, comme déesse des amours honnêtes, est celui d'un éventail composé de cinq fleurs, ce que rend encore le nom qu'on lui donnait « Macuil-Xochiquetzalli. » On la plaçait dans les régions primitives de Tamoanchan, habitant les jardins de Xochitlycacan, où sans cesse l'air est d'une fraîcheur admirable. Ils étaient situés au delà du neuvième ciel, et arrosés par des fontaines d'une eau limpide et pure. C'est là qu'elle demeurait, servie par des divinités inférieures. Aucun homme ne pouvait s'approcher d'elle ; mais elle avait à son service un grand nombre de nains, de bossus, de bouffons qui la divertissaient par leurs chants et par leurs danses, et qui lui servaient de messagers pour aller chercher les dieux qui lui plaisaient. Elle s'occupait à filer et à tisser de riches étoffes. On la peignait si belle, que rien au monde n'égalait ses charmes; on ajoutait que c'était Tetzcatlipoca qui, l'ayant enlevée à Tlaloc, l'avait transportée dans les jardins du neuvième ciel, et que quiconque était touché par une des fleurs du Xochitlycacan devait aimer toujours fidèlement (2). Comme déesse des amours impudiques, on adorait Tlazolteotl ou Tlazolteocihuatl; elle était spécialement invoquée par ceux qui avaient succombé aux tentations de la volupté, et on la priait, afin d'obtenir, par son intercession, le pardon des péchés de la chair (3).

Sous le nom de Xiuhteuctli, on reconnaissait la divinité du feu, la substance qui chauffe et consume; on l'appelait aussi Huehueteotl, le dieu ancien ou le vieux seigneur; l'un et l'autre désignaient aussi le maître de l'année, et, dans ce sens, personnifiaient encore le soleil. Un autre de ses noms était Ixcozauhqui,

(1) Munoz-Camargo, Hist. de la républ. de Tlaxcallan.
(2) Id., ibid.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 32.

celui qui a des yeux jaunes, à cause de la couleur des flammes. On lui rendait habituellement de grands honneurs ; car, de cet élément, disait-on, chacun reçoit des bienfaits signalés ; c'est lui qui donne la chaleur, qui cuit le pain et rôtit la viande. A chaque repas, le brasier où on le vénérait recevait le premier morceau, et, de toutes les liqueurs que l'on buvait, on lui faisait d'abord une libation (1). Ainsi, l'air dans Quetzalcohuatl, l'eau dans Tlaloc, le feu dans Xiuhteuctli, et enfin la terre, se trouvaient personnifiés, chacun à sa manière, dans le rituel mexicain. Ce quatrième élément des anciens était représenté, ici, sous la forme d'une grenouille monstrueuse, toute couverte de bouches ensanglantées à chacune de ses jointures, car on disait qu'elle buvait le sang et s'en repaissait continuellement (2).

Un dieu présidait aux festins et aux mariages, c'était Omacatl, ou les Deux-Cannes ; c'était apparemment sous ce symbole d'union et de fécondité qu'on le représentait. Son temple attirait constamment un grand concours de monde ; on y apportait des pâtisseries, des viandes, du papier et du copal. Aux fêtes des noces, on lui élevait un autel domestique, où l'on offrait des sacrifices durant toute la durée du festin. Ceux qui négligeaient cette dévotion étaient réputés impies ; on disait que la divinité irritée, leur apparaissait en songe, en leur reprochant leur indifférence. Elle leur donnait des maux de gorge et de poitrine ; c'est pourquoi on s'adressait encore à Omacatl pour être guéri de ces diverses souffrances (3). Au dieu Ixtlilton ou du Noir Visage, protecteur des petits enfants, on apportait tous ceux qui étaient malades, en le priant de leur rendre la santé ; les prêtres de cette divinité leur donnaient à boire un breuvage qu'ils composaient à dessein, et sur lequel ils prononçaient une sorte d'invocation. Ce breuvage était gardé dans le temple avec un soin respectueux : les

(1) Id., ibid., chap. 28.
(2) Id., ibid., chap. 54.
(3) Id., ibid. — Sahagun, Hist. de N.-España, lib. I, cap. 15.

pères y apportaient leurs enfants, et, après qu'ils en avaient bu, ils tâchaient de leur faire exécuter quelques pas en mesure devant l'idole. C'est à Ixtlilton qu'on offrait aussi le vin nouveau (1); c'eût été une impiété digne de châtiment d'ouvrir une cruche d'une liqueur nouvelle pour en boire, sans en faire d'abord une libation à ce dieu et lui avoir ainsi demandé la permission d'en user.

Les buveurs et les ivrognes avaient cependant, parmi les Aztèques, plusieurs divinités particulières : la principale était Izquitecatl; mais le plus connu devait être Tezcatzoncatl, appelé aussi Tequechmecaniani, ou le Pendeur, parce qu'un grand nombre, après s'être enivrés, se pendaient ou allaient se noyer (2); aussi, comme dieu des noyés, s'appelait-il Teatlahuiani. On lui donnait pour compagnons les Centzon-Totochtin, ou Quatre-Cents-Lapins, titre assez bizarre dont les auteurs ne rendent aucun compte. Nappateuctli, celui qui est Quatre fois Seigneur, était le patron des nattiers : on avait en lui d'autant plus de confiance, qu'on disait qu'il pardonnait toute sorte d'injures; c'est pourquoi on l'appelait aussi Tepahpaca ou Teoatli, celui qui lave ou qui nettoie. Il avait pour autre titre Quitzelxalohua, qui parsème ou répand du sable, parce qu'il passait pour un dieu libéral et semant des bienfaits Comme il était bon et compatissant, on le nommait Teatzelhuia, qui arrose comme la rosée, et Amotenenqua, le Reconnaissant, parce qu'il agréait avec plaisir les offrandes de ses serviteurs. Son temple était sans cesse rempli de dévots; ils prenaient un soin particulier de l'orner de fleurs nouvelles, étaient attentifs à ce qu'il y régnât toujours une extrême propreté et à ce que le feu brillât constamment dans les brasiers, allumés nuit et jour en son honneur (3).

A Cuitlahuac, on révérait d'une manière particulière Amimitl, dieu de la pêcherie ou de la chasse aquatique. Amimitl était un

(1) Id., ibid., cap. 16.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 29.
(3) Id., ibid., cap. 30.

des héros des temps primitifs des Toltèques; mais on avait personnifié en lui toutes les maladies causées par la fréquentation des marécages et le mauvais air qu'on y respire habituellement : c'étaient la fièvre, la diarrhée, le hoquet, le rhumatisme et les catarrhes; aussi en avait-on fort peur; on lui offrait, pour l'apaiser, de fréquents sacrifices, surtout dans les maladies d'enfants (1). La pêche avait, toutefois, son génie particulier : c'était Opochtli, le Gaucher, personnification de Huitzilopochtli, qui passait pour avoir enseigné aux Aztèques l'art de faire des filets et perfectionné celui de prendre le poisson. Les lapidaires honoraient quatre divinités, deux mâles et deux femelles : le premier était appelé Chiuhnahui-Itzcuintli ou Neuf-Chiens, et le second Nahualpilli, le Seigneur savant ou enchanteur; des deux déesses, l'une avait pour nom Macuilcalli, Neuf-Maisons, et l'autre Centeotl, qui était la déesse des moissons. La fête qu'on célébrait en leur honneur avait lieu, chaque année, lorsque, suivant le Tonalamatl, le jour entrait au signe Neuf-Chiens. A cette occasion, on sacrifiait quatre esclaves, deux hommes et deux femmes, qu'on habillait avec les ornements de ces quatre divinités. Cette fête avait pris naissance à Xochimilco, et c'était de cette ville qu'on portait à Mexico les fleurs qui, à cette occasion, servaient à orner leurs autels (2). Tzapotlatenan, qui, la première, avait extrait la térébenthine, appelée « Uxitl », était la déesse de la médecine, et on lui attribuait l'invention d'un grand nombre de remèdes (3). A ces divinités, qu'on peut considérer comme les principaux génies de la mythologie mexicaine, on peut ajouter les dieux domestiques, auxquels on donnait le nom de Tepictoton, gardiens de la maison, des chemins et des lieux consacrés au service public. On fabriquait en leur honneur des poupées d'étoffe représentant des

(1) Id., ibid., cap. 29.
(2) Id., ibid., cap. 30.
(3) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. I, cap. 9.

petits enfants (1); on les plaçait aux divers carrefours en ville et à la campagne, et on leur offrait, au commencement de chaque mois, des sacrifices particuliers (2).

Un écrivain de race indigène avance (3) que les Indiens disaient de la terre qu'elle était incréée; mais des documents antérieurs à la conquête prouvent positivement le contraire. Dans les vagues relations qui nous sont parvenues, on croit entrevoir l'énoncé des époques diverses auxquelles le Créateur aurait soumis son œuvre avant de donner la vie à l'homme. C'est au signe Tochtli, est-il dit (4), que la terre fut créée; au signe Acatl fut fait le ciel, et au signe Tecpatl les animaux (5). L'homme, est-il ajouté (6), fut fait de cendres et animé au septième jour, Ehecatl (7). Nous laissons au lecteur le soin de commenter ces notions curieuses.

La croyance à l'immortalité de l'âme était universelle. Les sacrifices expiatoires, si nombreux et si variés, ainsi que les cérémonies, dont les peuples de race aztèque usaient à la mort de leurs parents et de leurs amis, prouvent combien ce sentiment était profondément enraciné chez eux. L'opinion généralement reçue était que les âmes, au sortir du corps, descendaient au lieu nommé Mictlan, ou le séjour des morts; c'était une région ténébreuse divisée comme le ciel en catégories diverses (8), qui rappellent les stations et les épreuves de Xibalba, dont il a été question dans la première partie de cet ouvrage. Ces catégories, dont nous parle-

(1) Usage qui a lieu encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits du Mexique et de l'Amérique-Centrale, et d'où est venue l'habileté des populations de ces contrées à faire de chiffons toutes sortes de figures.

(2) Torquemada, ibid., cap. 34.

(3) Muñoz-Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chron. — Codex Letellier, fol. 24.

(5) Ibid.

(6) Codex Chimalp., ibid.

(7) Ibid. — Au septième jour *Ehecatl*, ou Esprit, Souffle.

(8) Le séjour des morts reçoit un grand nombre de noms, mais le plus commun est *Chiucnauh-Mictlan*, les Neuf séjours des Morts.

rons à propos des funérailles des Aztèques, constituaient une sorte de jugement, dont l'arbitrage était remis à Mictlanteuctli, surnommé Nitatzin-Tzontemoc, et à sa femme Mictecacihuatl, souverains l'un et l'autre de ces demeures ténébreuses, et dont les morts étaient considérés comme les vassaux (1). Ces personnages, antérieurs à l'arrivée des grands dieux à Tamoanchan, sont les plus anciens de la mythologie mexicaine, et Mictlanteuctli ne paraît, après tout, être que la personnification de la royauté qui trônait à Xibalba et peut-être le même que le personnage de Votan. Ce qui est certain, c'est que, seul parmi les dieux, il porte la mitre impériale, à l'exception de Tonacateuctli (2), preuve de sa souveraineté au-dessus des autres divinités. Aussi croyons-nous que l'enfer des Mexicains n'était qu'un souvenir confus des lieux où les ancêtres de la race toltèque avaient souffert avant d'arriver à saisir le pouvoir dans ces contrées. Ce qui tend à confirmer cette opinion, c'est que, après les épreuves infernales, les âmes, ainsi que les héros des temps antiques, prenaient le chemin du Tlalocan, ou s'incorporaient parmi les astres.

Le Tlalocan, sorte de paradis terrestre (3) qui se dérobait au centre des montagnes, séjour des Tlaloques, était un jardin délicieux, où tout respirait la joie, le contentement et le bonheur. On n'y souffrait aucune peine, et l'on y trouvait en abondance toutes les choses qui pouvaient faire passer matériellement une vie heureuse. Là se rencontraient ceux qui étaient morts frappés de la foudre ou noyés, les lépreux, les syphilitiques, les galeux, les goutteux et les hydropiques. Les guerriers morts sur le champ de bataille, ou les captifs qui terminaient leurs jours à l'ennemi, avaient seuls le privilége d'être enlevés aux astres. En arrivant.

(1) *Mictlan-Teuctli*, c'est-à-dire, le Seigneur du séjour des morts et *Mictecacihuatl*, celle qui jette ou étend les morts.

(2) Codex Letellier, fol. 15.

(3) *Tlalocan*, Terre de Tlaloc, c'est-à-dire, abondante, fertile. Le pays situé entre Chiapas et Oaxaca est quelquefois appelé *Tlalocan* par Sahagun.

ils entraient dans un pays de plaines, parsemé de bois et de frais ombrages, où arrivaient les offrandes que leurs parents et amis présentaient à leurs mânes sur la terre. Le soleil les illuminait; mais ils avaient le jour lorsque les vivants avaient la nuit; c'est pour cela que l'on disait que l'astre, en se retirant chaque soir, allait éclairer les morts (1). En le voyant arriver, ils poussaient de grands cris, frappant sur leurs boucliers et regardant le jour à travers les trous que les flèches y avaient percés au temps des combats. Passé quatre ans, les âmes de ceux qui avaient le bonheur d'aller en ces lieux étaient incorporées avec les astres, ou métamorphosées en oiseaux au brillant plumage, dont les délices étaient de se nourrir du parfum des fleurs (2). Les Tlaxcaltèques ajoutaient que les âmes des rois et des princes étaient transformées en brouillards et en nuages, en oiseaux éclatants et en pierres précieuses. Quant aux gens du peuple, aux ouvriers et aux macéhuales, les dieux les changeaient en belettes, en scarabées de mauvaise odeur, ou en d'autres insectes ou animaux lançant une urine puante (3).

(1) Codex Letellier, fol. 20.
(2) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. III, Apend., cap. 3.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 47.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Les observations astronomiques origine des fêtes religieuses des Mexicains. Saison des eaux. Rituel. Sacrifices quotidiens au soleil. Calendrier des fêtes régulières. Le mois Atlacahualco consacré aux génies des eaux. Sacrifices du mois Tlacaxipehualiztli. Tozoztontli, ou le mois du petit jeûne. Le carême du mois Huey-Tozoztli, consacré à Centeotl, déesse des moissons. Image de cette divinité. Austérités de ses prêtres chez les Totonaques. Dédicace du mois Toxcatl à Tetzcatlipoca. Statue de cette divinité à Tetzcuco. Préparation à la grande fête de ce dieu. Procession et sacrifice. Fêtes des jeunes gens à cette occasion. Première grande fête de Huitzilopochtli. Sa statue. Sacrifices de petits enfants durant le mois Etzalqualiztli. Ballets du mois Tecuhilhuitontli. Fêtes du mois Huey-Tecuhilhuitl. Sacrifices à Xilonen, la déesse de l'Épi tendre. Repas publics. Munificence des princes. Fêtes du mois Tlaxochimaco. Grande solennité du dieu Xiuhteuctli, au mois Xocotlhuetzi. Sacrifices horribles. Commémorations funèbres. Apothéose des rois et des héros. Édilité mexicaine au mois Ochpaniztli. Fêtes de Teteuynan ou de la Mère des dieux. Fête de la purification des femmes et de la circoncision. Solennité des mois Teotleco et Tepeilhuitl. Le jeûne du mois Quecholli. Fêtes commémoratives en l'honneur des morts. Fêtes des dieux du vin. La jarre sacrée d'Ometochtli. Autre fête en l'honneur de la déesse de l'amour. Le mois Panquetzaliztli et la fête du corps de Huitzilopochtli. Grande procession. Manducation du corps du dieu. Solennité des mois Atemoztli et Tititl. Le mois Izcalli, consacré à Xiuhteuctli. La fête de la Voie Lactée. Fêtes mobiles du Calendrier mexicain et de quelques autres villes.

Les phénomènes naturels ayant donné lieu à l'institution des fêtes primitives, dans l'antiquité américaine, continuèrent à servir de base à l'ordre du culte, et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que le rituel de la religion mexicaine était entièrement

le résultat d'observations astronomiques. Celle qui eut droit, une des premières, aux calculs des législateurs anciens fut indubitablement, dans les régions intertropicales, le retour périodique des pluies, qui tombent si constamment durant une moitié de l'année, et auquel on paraît avoir associé de bonne heure le souvenir de Quetzalcohuatl (1). Dans les contrées basses où ce personnage jeta les fondements de la civilisation, le mois de juin est celui du commencement de la saison des eaux; mais les pluies quotidiennes ne tombent réellement qu'après la première quinzaine. C'est cela, apparemment, qui fit donner au premier mois yucatèque, dont le premier jour coïncide avec le 21 juin, le nom de Cumku, qui exprime le fracas de la foudre et ces grondements mystérieux qu'on entend aux approches de l'orage dans les forêts, vers la fin de la saison sèche. C'est par le même mot qu'ils désignaient cette autre espèce de mugissement, semblable à l'écho lointain de la mer, qu'on entend surtout dans l'Amérique-Centrale : les Espagnols ont donné à ces sons le nom de « retumbo, » et les croient produits par l'engouffrement des vents au fond des précipices, entre les montagnes; mais les anciens, qui personnifiaient tout, en avaient fait un dieu auquel ils appliquaient le nom de « Tepeyolotl, » ou le Cœur de la Montagne (2). Le mois Xul, qui commençait au 24 octobre, faisait allusion à la fin de la période pluviale, et le mois Yaxkin, coïncidant avec le 13 novembre, annonçait à la fois le retrait des eaux et le retour de l'été. Dans les pays voisins de l'Uzumacinta, c'est l'époque où les rivières rentrent dans leurs lits; le soleil sèche le limon, et la terre partout se

(1) Le premier Quetzalcohuatl, appelé *Gucumatz* par les Quichés, avait été l'un des principaux acteurs de l'inondation qui amena les grands dieux ou premiers législateurs en Amérique. C'était à lui, ou, au moins, au symbole qu'il personnifiait, qu'était dédié le temple de Cé-Acatl, à Chollan et non à Topiltzin-Céacatl-Quetzalcohuatl qui l'avait bâti, mais que, plus tard, on confondit souvent avec lui.

(2) Codex Letellier (Tell.-Rem.), fol. 9. — *Tepeyolotl* était le même que le *Qux-huyu* des Quichés et des Cakchiquels.

ranime. Les fêtes et les sacrifices que les populations de ces contrées célébraient à la fin de décembre, sur les montagnes consacrées aux génies des eaux, rappelaient le souvenir du sacrifice que Quetzalcohuatl offrit, en actions de grâces, après l'inondation où il faillit être submergé avec ses compagnons (1).

A l'époque de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, le rituel des fêtes et des cérémonies religieuses présentait, au Mexique et dans les régions environnantes, un ensemble encore plus compliqué et non moins solennel que celui des anciens Hébreux : en bien des points même on crut y retrouver des analogies nombreuses avec celui des églises chrétiennes. Les auteurs qui ont traité spécialement de ces choses nous ont conservé avec beaucoup de détails les rites en usage dans les temples de Mexico; mais des Mexicains, qui les tenaient, en grande partie, des Toltèques, on peut conclure pour la plupart des autres nations qui avaient reçu de ces derniers le fond de leur civilisation. Nous n'entreprendrons point, ici, de remonter à la source de ces rites, ni d'expliquer comment ils s'introduisirent dans l'Anahuac; ainsi que nous l'avons dit plus haut, les documents dont nous nous sommes servi jusqu'à présent, n'offrant à ce sujet que de vagues traditions. Quoique le Tonolamatl soit regardé dans son ensemble comme l'œuvre de Quetzalcohuatl, les diverses parties dont il se compose nous paraissent bien plutôt avoir été compilées par les prêtres, suivant l'opportunité du temps et des circonstances. Nous nous contenterons donc de tracer un tableau aussi complet que possible du rituel, non tel qu'il pouvait être à son origine, mais tel qu'il existait à Mexico, au moment de la conquête. Nous achèverons ainsi de faire connaître les divinités qui en étaient l'objet durant le cours de l'année sacrée et dont nous n'avons parlé qu'en passant, dans le résumé du chapitre précédent.

Par les titres divers donnés au rituel mexicain, on reconnaît

(1) Codex Letellier, fol. 10.

que c'est le soleil qui, sous une multitude de formes et de symboles différents, est constamment l'objet du culte. C'est cet astre qui recevait les hommages universels, soit qu'on le considérât dans les chaleurs ardentes de l'été, soit dans la bénigne influence que ses rayons répandaient en la saison des eaux. On le reconnaissait comme le père de la lumière, jusque dans les ténèbres de la nuit, lui donnant pour cette raison le titre de Yohualteuctli, et lorsque, par l'interposition de la lune, la terre se trouvait privée de sa vue. Dans tous ses mouvements, en quelque saison de l'année que ce fût, à toutes les heures qui partageaient le jour ; lorsqu'il manquait par l'effet des éclipses, on célébrait son existence, on lui présentait des sacrifices et des holocaustes. Comme chez nous, on le représentait sous une figure humaine et, dans l'enceinte du temple de Huitzilopochtli, il avait son sanctuaire particulier, appelé Quauhxicalco. Chaque jour, de grand matin, on lui offrait du sang accompagné d'encens : ils se le tiraient des oreilles ou bien ils immolaient des cailles, en leur tournant le cou vers l'orient, qu'ils adoraient ensuite, en disant : « Seigneur, voici que « commence votre course ; continuez-la heureusement. » Quatre fois durant la journée, ils lui présentaient l'encens : au lever du soleil, à neuf heures, à midi, à trois heures du soir et au moment de son coucher. A l'entrée de la nuit, ils le saluaient de nouveau par ces paroles : « Voici que le seigneur, qu'on appelle maintenant Yo- « hualteuctli, s'est retiré ; nous ignorons comment il achèvera son « chemin. » Aux premières ténèbres, ils brûlaient de nouveau l'encens, puis au moment où la ville allait se livrer au sommeil ; au temps où les ministres qui veillaient la nuit sonnaient des trompettes pour éveiller les prêtres chargés de chanter les prières nocturnes, vers trois heures du matin et un peu avant le retour de la lumière (1).

(1) Gama, Descripcion de las dos piedras, etc., Part. I, pag. 89. — Hernandes, apud Nieremberg, Hist. nat., lib. VIII, cap. 26.

Les fêtes consacrées au soleil se célébraient, d'ordinaire, avec beaucoup de solennité ; mais, comme elles étaient réglées sur les mouvements de cet astre, elles tombaient dans la catégorie des fêtes mobiles, dont nous parlerons à la suite de celles qui avaient leur poste fixe dans le calendrier. Suivant l'ordre adopté par Sahagun et Torquemada, le rituel commençait avec le mois Átlacahualco, c'est-à-dire, celui à qui les eaux font défaut (1). On l'appelait aussi Quahuitlehua, ou de la pousse des arbres, et Xilomaniztli, ce qui veut dire de l'offrande de Xilotl, ou épis de maïs, que l'on présentait alors aux dieux, pour les rendre favorables aux semailles. Il était consacré à Tlaloc et aux autres génies des eaux : on achetait, pour leur sacrifier, de tout petits enfants, que leurs pères offraient souvent d'eux-mêmes, afin d'obtenir pour la saison prochaine l'humidité nécessaire à la fécondation de la terre. On portait ces enfants au sommet des montagnes, où s'engendrent les orages, et là on les immolait ; mais on en réservait toujours quelques-uns, pour les sacrifier au commencement des pluies. Le prêtre leur ouvrait la poitrine et en arrachait le cœur qui était offert en propitiation à la divinité, et leurs petits corps étaient servis ensuite, dans un festin de cannibales, aux prêtres et à la noblesse (2). D'autres étaient précipités dans les gouffres des lacs voisins et, durant tout le mois, les fêtes continuaient en l'honneur de Tlaloc, à qui l'on présentait encore un grand nombre de captifs. Les montagnes de Yohualtecatl, auprès de Guadalupe, de Poyauhtlan, aux frontières de Tlaxcallan, de Cocotl, qui est derrière Chalco-Atenco et de Yauhquemé, près de

(1) D'après Sahagun, ce mois commençait avec le 2 de février. Les auteurs sont généralement peu d'accord sur le commencement des mois de l'année mexicaine.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 10. — Suivant un grand nombre d'auteurs, ceci serait une exagération ; les Mexicains ne laissaient servir sur leurs tables que les restes de certains captifs, mais jamais personne de leur propre sang. Il est à remarquer que, dans les époques antérieures à la période mexicaine, on ne trouve, d'ailleurs, aucune trace de cannibalisme chez les nations de l'Anahuac.

Tacubaya, étaient les lieux voisins de Mexico, où les sacrifices de petits enfants se faisaient avec le plus de solennité. Si ces pauvres petites créatures pleuraient pendant qu'on les transportait au lieu du supplice, leurs larmes étaient considérées comme un heureux augure et le signe d'une saison abondante en pluies (1).

Tlacaxipehualiztli, c'est-à-dire, de l'écorchement humain, était le nom du mois suivant (2). Son patron était Xipe, le chauve ou l'écorché, autrement dit encore Totec ou notre seigneur, mort jeune et de mort malheureuse, dit une chronique (3), et dont la fête apparaît, pour la première fois dans l'histoire, aux derniers temps de la monarchie toltèque. Cette divinité inspirait à tous une grande horreur ; on lui attribuait le pouvoir de donner aux hommes les maladies qui causent le plus de dégoût (4), aussi lui offrait-on journellement des sacrifices. Les victimes conduites à ses autels étaient enlevées par les cheveux jusqu'à la terrasse supérieure du temple, et là les prêtres les écorchaient, pour se revêtir ensuite de leur peau sanglante ; ceux qui les présentaient étaient tenus de jeûner durant vingt jours à l'avance, après quoi ils se régalaient d'une partie de leur chair. La plupart des victimes immolées à cette occasion étaient des voleurs de métaux d'or ou d'argent, arrêtés par les orfèvres et dont le châtiment, après une répétition du vol, était d'être condamnés à ce supplice. Aussi Xipe-Totec était-il regardé comme le patron des artistes de cette profession. La fête de cette divinité était mêlée, ordinairement, de jeux, de tournois et d'exercices militaires, durant lesquels les grands célébraient, dans leurs ballades, les hauts faits de leurs ancêtres. A Tlax-

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. II, cap. 20.

(2) Il commençait au 22 février.

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 75.

(4) « Y lo mas ordinariamente de las que le atribuyan, eran viruelas, hinchazones, apostemas, sarna y enfermedad de ojos. » (Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 29. — Une autre relation fait encore de Xipe-Totec une incarnation de Tetzcatlipoca.)

callan, nobles et plébéiens s'unissaient dans cette circonstance, dans des danses de caractère, couverts d'armures et d'ornements, représentant des aigles et des tigres, ainsi que d'autres animaux ou oiseaux de proie, insignes de leur rang dans l'armée (1).

Le troisième mois, marqué par nos auteurs, était appelé Tozoztontli, c'est-à-dire, de la Petite-Veille (2), par allusion aux veilles qui constituaient une des parties principales du jeûne institué à cette époque de l'année. C'est pourquoi, durant tout le mois, les Tlamacazqui veillaient, chaque nuit, dans les temples ; on y allumait de grands feux et l'on faisait résonner continuellement les instruments, pour montrer que personne ne s'y endormait. Cette période était consacrée au dieu Tlaloc, à qui l'on immolait d'abord les enfants qu'on avait gardés du mois Atlacahualco. On y célébrait aussi la fête de la déesse Cohuatlycué, ou au Jupon orné de serpents, appelée aussi Cohuatlantonan, la Mère des Serpents, et qui n'était qu'une autre personnification de Cihuacohuatl, le Serpent femelle, dite ici la mère de Huitzilopochtli. Cette fête avait lieu au sanctuaire de Yopico-Calmecac (3), une des dépendances du grand temple, où il y avait une grotte destinée à recevoir les peaux des malheureux qu'on avait écorchés le mois précédent. Les gens de Xochimilco et de Quauhnahuac en avaient la charge. Leur pays étant renommé pour la beauté et l'abondance des fleurs, c'était de chez eux que venaient les Xochimanques ou fleuristes qui ornaient de bouquets et de guirlandes la chapelle de la déesse. Les prêtres, qui avaient été revêtus constamment jusque-là des sanglantes dépouilles des écorchés, ayant fait vœu de ne point se baigner durant vingt jours, s'y rendaient alors en procession, accompagnés des seigneurs qui avaient offert les victimes.

(1) Torquemada, ibid., lib. X, cap. 34.

(2) Il commençait, suivant Torquemada, au 14 de mars.

(3) Hernandez, ap. Nieremberg, Hist. nat., etc., lib. VIII, cap. 22. — Le mot *Calmecac*, ajouté à celui d'un temple ou d'une divinité, indique ordinairement qu'un collége de prêtres spéciaux y était attaché.

Les malades et les infirmes se mettaient du cortége, persuadés que le dieu Xipe, apaisé par la pénitence de ses ministres, leur rendrait la santé. Quittant alors leur horrible parure, ceux-ci se lavaient tous ensemble de la tête aux pieds ; ils se revêtaient d'habits de fête et se livraient à la joie, dans des festins splendides où l'on faisait reparaître encore, sous des symboles superstitieux, les os des victimes qui avaient été sacrifiées à Xipe et à Tlaloc (1).

Le mois de la Grande-Veille, Huey-Tozoztli, qui venait ensuite (2), était ainsi appelé, à cause de la pénitence générale à laquelle tout le monde se soumettait durant cette période. Prêtres, seigneurs, plébéiens, tous y participaient également : les sacrifices se multipliaient dans les temples ; c'était enfin l'époque des pèlerinages et celle où l'on visitait de préférence les sanctuaires des dieux. La déesse Centeotl, l'Epi divin ou l'être entouré de divinité qui présidait aux moissons, était, de tout le rituel, celle qui recevait alors le plus d'hommages. On lui donnait encore le nom de Tonacayohua, c'est-à-dire, qui fait subsister notre chair, sans compter plusieurs autres qui indiquaient le degré de maturité auquel était arrivé l'épi du maïs, à l'époque où ce nom revenait avec une fête. Elle avait aussi celui de Chicome-Cohuatl, où les Sept Serpents, qui faisait indubitablement allusion à quelqu'un des signes astrologiques du Tonalamatl. Quoiqu'elle passât pour abhorrer les sacrifices humains, on lui en offrait, toutefois, dans une autre saison de l'année. Mais, dans le mois actuel, prêtres et seigneurs se contentaient de lui présenter des épines d'aloès teintes de leur sang, ainsi que des cailles, des fleurs et de l'encens. Les gens riches de toute classe lui dressaient des tentes de feuillages dans les rues, les cours et à la porte de leurs maisons, y plaçaient les statues de leurs dieux domestiques, couvrant leurs autels de jeunes pousses de maïs et d'autres plantes; ceci avait lieu sur-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 12.

(2) Id., ibid., cap. 34. — Ce mois commençait au 3 avril, suivant Torquemada, correspondant en partie à notre carême.

tout au Calpulli ou maison municipale de chaque quartier, et l'on y rangeait des tables couvertes de mets divers en l'honneur de la divinité (1).

Tout le monde se rendait ensuite en cérémonie au Centeopan, ou sanctuaire de la déesse Centeotl, qui se trouvait parmi les édifices du grand temple, et les jeunes gens s'y exerçaient à des joutes et à des tournois. Les jeunes filles arrivaient à leur tour, portant sur l'épaule des gerbes de maïs de l'année précédente, et les offraient à la déesse, au milieu de la fumée de l'encens; après quoi, elles les rapportaient dans leur maison, où elles les conservaient comme une chose bénie. Là on les mettait dans les greniers et les magasins ; leur présence était censée y conserver les autres grains jusqu'aux semailles prochaines, où les gerbes sacrées donnaient le premier grain que l'on ensemençait. Centeotl était représentée comme une jeune et jolie femme, aux longs cheveux, pendant en deux tresses sur ses épaules. On disait d'elle qu'on la rencontrait souvent dans les marchés et ailleurs : celui qui la voyait en prenait un mauvais présage ; car il risquait de mourir bientôt ou d'éprouver quelque malheur. Parfois, ajoutait-on, elle provoquait les jeunes gens et les tuait ensuite lorsqu'ils se mettaient avec elle (2).

Centeotl était la divinité principale des Totonaques; elle avait chez eux un collége de prêtres qui lui étaient spécialement consacrés. Leur vie se passait dans une suite d'austérités analogues à celles des anachorètes indous ; mais ils n'admettaient dans leur monastère que des prêtres déjà veufs, âgés de plus de soixante ans, de bonnes mœurs, et surtout d'une continence irréprochable. Le nombre de ces religieux était fixe, et les postulants n'y pouvaient entrer qu'à la mort d'un des membres de la compagnie. Ils s'adonnaient constamment à des œuvres de pénitence et de

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. II, cap. 23. — Torquemada, ibid., lib. VIII, cap. 14, y lib. X, cap. 13.

(2) Id., ibid. Ces coutumes s'observent encore dans les tentes de feuillages ou *enramadas*, que l'on fait au carême dans le Mexique et l'Amérique-Centrale, et où l'on vend toute sorte de boissons rafraîchissantes.

mortification, priaient la déesse et les autres dieux pour la prospérité des peuples, en les suppliant de mettre un terme aux sacrifices humains. Jamais ils ne sortaient dans le monde et ne parlaient avec personne, à moins que ce ne fût pour donner des conseils de conduite à ceux qui venaient leur en demander. Dans cette occasion, ils s'asseyaient sur un banc, et, les yeux baissés humblement, ils écoutaient ce qu'on venait leur dire, répondaient avec douceur à toutes les demandes, consolaient les affligés et résolvaient les difficultés qu'on leur proposait. Tout le monde avait pour eux une telle considération, que les pontifes les plus élevés en dignité, et les rois même, allaient leur demander des conseils, comme à des oracles vivants. Hors les moments employés à la prière et à la contemplation, ils passaient le temps à rédiger et à écrire les annales du pays et à composer des sermons que le grand-prêtre lisait ensuite en public (1).

Une des plus grandes fêtes du rituel mexicain était celle qui se célébrait au mois suivant Toxcatl (2), en l'honneur de Tetzcatlipoca. Nous avons déjà dit que c'est sous le nom de Telpochtli qu'on représentait, d'ordinaire, ce dieu et sous la forme d'un jeune homme curieusement revêtu d'un habit de pénitent, et quelquefois d'une peau d'animal. Son visage était effrayant, l'œil droit couvert d'une bande noire qui lui descendait du front; mais il était encore plus affreux, quand on le montrait sous la figure de Necoc-Yaotl, l'ennemi cruel ou le semeur de discordes. Comme image de la providence, on lui mettait des lunettes devant les yeux (3), pour signifier qu'il devait pourvoir à tout (4). A Tetzcuco,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 5, et lib. IX, cap. 8.

(2) Ainsi appelé d'un collier de maïs cuit que les jeunes gens mettaient au cou de l'idole dans le temple. Il commençait au 24 avril.

(3) Ces lunettes sont une chose fort singulière; on les voit parfaitement représentées comme on les faisait, il y a quarante ans, sur des images du dieu et, entre autres, sur une urne funéraire curieuse du musée de Mexico. Serait-ce de ces lunettes que viendrait le nom de Tetzcatlipoca, Miroir brillant? Mais ce qui donne à penser, c'est l'existence de lunettes au Mexique avant la conquête.

(4) Gomara, Cronica de N.-España, etc., cap. 216.

sa statue avait la partie inférieure du corps peinte en noir et ornée de petits miroirs de métal : son visage était jeune et beau, mais recouvert, ordinairement, d'un masque formé de cinq pièces alternées, trois du même métal à miroir, et deux d'or, ayant à la lèvre, au lieu du bijou des nobles, un coquillage et des oreilles de loup en nacre de perle ; elles passaient au-dessus des siennes, qui étaient ornées de boucles d'or, et sur la tête des plumes et des bijoux de prix. Il était revêtu d'un manteau de plumes d'aigle avec un semis d'yeux en or : ses jambes et ses poignets étaient ornés de bracelets : à la main droite, il portait un javelot orné de plumes, dont la pointe était faite d'une pierre précieuse ; à la droite, un éventail de plumes de héron et de corbeau, et un instrument qui ressemblait à une flûte. Dans cet attirail, il était assis sur un siége formé de grandes flèches et orné de riches étoffes (1).

Tetzcatlipoca, que plusieurs auteurs nomment le frère de Huitzilopochtli, à cause de la ressemblance de leur culte et de leurs symboles, recevait, à Mexico, le même culte que cette divinité. Dix jours avant sa fête, un de ses prêtres, revêtant les ornements de son idole, sortait dans la ville, portant d'une main un bouquet de fleurs, de l'autre une sorte de fifre en terre cuite, d'un son extrêmement aigu : il en jouait aux quatre vents, pour faire savoir aux habitants qu'ils eussent à le célébrer dignement ; il se penchait ensuite, et prenait un peu de terre qu'il se mettait sur les lèvres, en signe d'humilité et d'adoration. Tous ceux qui le voyaient s'empressaient de suivre son exemple, versant des larmes et adressant leurs prières et leurs gémissements à l'obscurité et au vent de la nuit (2). Tel était l'empire que ces cérémonies superstitieuses avaient pris sur les âmes, que, au bruit perçant du flageolet, les voleurs, les adultères, les criminels qui se sentaient

(1) Pomar, Relacion de Tetzcuco, etc., MS.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 14.

coupables, étaient saisis d'effroi, et plus d'un même laissait, dans ce moment d'épouvante, surprendre les secrets de sa conscience. Les pécheurs de toute classe adressaient au dieu leurs supplications, afin qu'il daignât effacer leurs péchés ou au moins les cacher de la vue des autres hommes. Les soldats et les guerriers lui demandaient avec angoisse de leur inspirer le courage et la valeur nécessaires, lui promettant des captifs au premier combat. Durant le temps qui précédait la solennité, le fifre se faisait entendre chaque jour, accompagné des mêmes cérémonies.

La veille de la fête, les chefs de la noblesse allaient au temple présenter à Tetzcatlipoca une nouvelle série d'ornements; ce qui avait lieu chaque année. On en revêtait l'idole, après qu'on lui avait ôté les anciens, et on lui faisait don, avec cela, d'une grande quantité de joyaux, ainsi que d'un parasol pour la garantir du soleil. Dès que sa toilette était terminée, un prêtre tirait le rideau qui couvrait la vue du sanctuaire, et la divinité apparaissait dans ses nouveaux atours. Le ministre qui la représentait sortait devant le peuple et jouait de la flûte, comme les jours précédents.

Le jour de la solennité, toute la noblesse s'assemblait dans la grande cour du temple, afin d'assister à la procession. Les prêtres, vêtus comme le dieu, la tête couverte de grandes perruques à rubans blancs et le visage peint en noir, se mettaient en marche, portant sur leurs épaules le palanquin sacré où l'idole était assise. Les jeunes filles et les jeunes garçons des monastères de Tetzcatlipoca, richement habillés et couverts de plumes, ainsi que de fleurs tressées de grains de maïs rôtis, venaient en poser sur la tête et au cou de la statue, et se rangeaient ensuite autour du palanquin, soutenant ensemble une autre guirlande semblable, d'un grand poids. Ils jetaient par terre des épines de maguey et des feuilles de copal pour ceux qui se sentiraient le courage d'y marcher et d'accomplir ainsi un acte de dévotion, en faisant couler leur sang (1).

(1) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 29.

L'enceinte du grand teocalli était ornée de verdure et de riches draperies ; le sol était parsemé de fleurs et de joncs. Les princes et les prêtres faisaient cortége à la procession ; d'autres ministres allaient en avant, balançant leurs encensoirs, tantôt devant l'idole, tantôt à la face du soleil, en demandant que leurs prières pussent monter au ciel comme la fumée de l'encens (1). On faisait ainsi le tour de la place : dans l'intervalle, tous ceux qui ne pouvaient s'y joindre demeuraient au centre, se tournant à mesure du côté où allait le dieu et se flagellant les chairs nues avec une discipline à nœuds, faite de fil de maguey. La procession achevée, on remontait la divinité dans sa chapelle, dont l'entrée restait découverte tout le jour. La foule y accourait portant des bouquets de fleurs que les prêtres recevaient et réunissaient en pyramides au pied de l'autel.

On procédait ensuite aux apprêts du grand sacrifice. La victime principale était choisie, un an d'avance, parmi les captifs les plus illustres : c'était toujours un jeune homme de bonne mine qui, durant ce long intervalle, était revêtu des ornements de Tetzcatlipoca et en jouait le personnage. Il se promenait librement dans la ville, accompagné d'un cortége distingué, qui lui rendait les mêmes honneurs que s'il eût été le dieu même dont il était l'image vivante. Vingt jours avant la fête, on lui donnait quatre femmes, afin qu'aucune des joies du monde ne lui manquât avant sa mort. On ne les lui retirait qu'au moment où il prenait place dans la procession que nous venons de décrire ; il marchait devant le palanquin sacré, après quoi il entrait dans les salles du Tlacochcalco (2), qui étaient dédiées particulière-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 14. — « Que es lo mismo, « ajoute ici cet auteur, que tiene ordenado la iglesia, cuando se inciense al « altar, al sacrificio de la misa... »

(2) Le *Tlacochcalco*, ou maison d'armes, était un arsenal, consacré à Huitzilopochtli, dans l'enceinte du grand temple. Il se trouvait à côté un teocalli où l'on offrait des sacrifices spéciaux à ce dieu et à Tetzcatlipoca.

ment à Tetzcatlipoca. Tout le monde alors apportait les présents qu'il voulait offrir au pied de l'autel : c'étaient des bijoux, des plumes, des pierres précieuses, des étoffes de luxe. Les plus pauvres donnaient des cailles, auxquelles les prêtres tordaient le cou, après quoi ils les laissaient mourir lentement. Ces dons, de quelque nature qu'ils fussent, appartenaient aux ministres du temple.

Seigneurs et plébéiens rentraient ensuite chez eux, et l'on servait aux prêtres un festin superbe dans les salles dépendantes du teocalli : comme ils étaient à jeun depuis cinq jours (1), ils avaient seuls le droit de participer à ce banquet, qu'on appelait le dîner divin, à cause du dieu à qui appartenaient toutes les choses qu'on y servait. De respectables matrones, qui avaient fait vœu pour la circonstance, préparaient les mets, et les jeunes vierges consacrées à Tetzcatlipoca étaient chargées de porter les plats. Un vieux prêtre de haut rang, bizarrement vêtu, ouvrait la marche et les menait au pied de l'escalier, où les jeunes gens du collége du dieu venaient les prendre ; après cela, il faisait une profonde révérence et reconduisait cérémonieusement les jeunes filles aux cuisines sacerdotales. Après le repas, tout le monde retournait au temple. Les sacrificateurs, ayant salué la victime, montaient avec elle au sommet de l'escalier du teocalli. Cinq d'entre eux la saisissaient et la couchaient sur la pierre techcatl ; puis le grand-prêtre lui faisant une inclination respectueuse, lui ouvrait la poitrine, d'où il arrachait le cœur avec les rites accoutumés. Au lieu de rouler ensuite le cadavre du haut en bas des marches, comme les victimes ordinaires, on le descendait honorablement : on lui coupait la tête, qu'on plaçait entre les autres consacrées à Tetzcatlipoca dans le Tzompantli, et le corps, dépecé par petits morceaux, était distribué entre les prêtres et les nobles comme un

(1) Ce jeûne consistait à ne manger que légèrement et une fois le jour, à faire pénitence, en se donnant la discipline, en se tirant du sang, etc.

manger béni. Les jeunes gens du Calmecac commençaient aussitôt la danse : c'étaient les plus âgés d'entre les prêtres qui jouaient des instruments ; les hauts fonctionnaires du temple se joignaient au ballet avec les seigneurs et formaient le mitotli ou grand cercle, en chantant des récitatifs analogues à la circonstance (1).

Ce jour-là, il ne mourait, d'ordinaire, qu'une seule victime ; mais, de quatre en quatre ans, la fête était célébrée d'une manière plus solennelle, et l'on immolait un grand nombre de captifs. Dans ces occasions, les jeunes filles du collége des vierges montaient au sanctuaire après le coucher du soleil, et déposaient aux pieds de l'idole des plats remplis d'une pâtisserie pétrie de farine et de miel, recouverts de symboles mortuaires. Dès qu'elles étaient parties, les jeunes gens du Calmecac accouraient avec précipitation, et c'était à qui enlèverait les plats avec le plus d'agilité. Les dignitaires du temple prenaient note des quatre premiers et les emmenaient dans leurs appartements ; ils les faisaient baigner et, leur ayant donné des habits d'honneur, se mettaient à table avec eux et prenaient ensemble la collation. Ce repas terminé, la liberté était rendue aux jeunes gens des deux sexes, renfermés dans les colléges depuis quatre ans, et ils pouvaient rentrer chez eux pour se marier. Au moment où les jeunes filles paraissaient dans la rue, les élèves du Calmecac, des écoles et des calpullis, réunis à dessein, leur lançaient des boulettes, faites de mousse et de joncs, au milieu des quolibets, se moquant de leur empressement à quitter le service des dieux pour les plaisirs du monde. Cette scène plaisante mettait fin à la fête de Tetzcatlipoca (2).

A la suite de cette solennité, on célébrait, dans le même mois, la première des quatre grandes fêtes en l'honneur de Huitzilopochtli. La statue ordinaire de ce dieu était de bois et d'une taille

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 14.
(2) Id., ibid.

gigantesque ; elle représentait un homme assis sur un siége peint en bleu, aux quatre angles duquel sortait un serpent monstrueux. Son front était peint de même en bleu, et la face était couverte d'un masque d'or au-dessous duquel en pendait un second attaché à la nuque. Sur la tête il portait un casque de la forme d'un bec d'oiseau orné de plumes ; au cou un collier composé de dix cœurs humains en or, à la main droite une sorte de sceptre torse bleu, et à la gauche un bouclier orné de cinq bouquets de plumes figurant une croix. De la partie supérieure du bouclier s'élevait une banderole en or, avec quatre flèches que la légende mexicaine disait lui avoir été envoyées du ciel. Ses bras et sa jambe gauche étaient peints en bleu, et la droite couverte de plumes, le corps parsemé de petites figures d'animaux en or et serré dans les replis d'un serpent d'or orné de pierres précieuses.

Dans la circonstance présente, cette image restait à sa place habituelle, au sommet du grand teocalli ; les prêtres du dieu, réunis au temple de Huitznahuac, qui faisait partie des édifices de Huitzilopochtli, s'occupaient alors de la confection d'une statue, d'une forme exactement semblable, mais de la taille ordinaire d'un homme ; à cet effet, ils pétrissaient, de graines diverses, une masse appelée « tzohualli (1) » qui devait en être la chair, et, pour imiter les os, ils y introduisaient des branches d'acacia sculptées à ce dessein. Ils habillaient ensuite cette statue de vêtements de nequen et de coton, avec un manteau ouvragé de plumes ; au-dessus de la tête, ils plaçaient un parasol de papier, également orné de plumes et terminant avec un couteau d'obsidienne ensanglanté. Sa poitrine était décorée d'une lame d'or, et ses vêtements parsemés d'une multitude de têtes et d'ossements humains qui donnaient à entendre sa puissance sur la mort et la vengeance qu'il exerçait contre ses ennemis. Cette image était placée sur un

(1) Le *Tzohualli* était un composé de graines légumineuses particulières au Mexique, qu'on mangeait de diverses manières.

palanquin dont les brancards représentaient des serpents de bois, et elle était portée par quatre des principaux officiers du temple (1). Au devant marchaient plusieurs jeunes gens, tenant suspendu sur la pointe de leurs piques comme un grand drapeau en papier de maguey très-épais, offrant une multitude de symboles et de peintures des hauts faits et gestes de Huitzilopochtli. Cette procession se rendait au teocalli au coucher du soleil, et l'on montait le dieu dans sa chapelle, au son des instruments. On laissait le palanquin devant son autel, ainsi que le drapeau qu'on roulait tout d'une pièce, et il n'y restait que les prêtres, à qui était commis le soin de veiller toute la nuit dans le sanctuaire.

Dans ce moment, chacun présentait à ses images domestiques des tamalès et d'autres mets ; cette offrande était renouvelée le lendemain matin. On sacrifiait un grand nombre de cailles au pied de l'autel ; le roi donnait le premier l'exemple, en arrachant la tête à quatre de ces oiseaux ; et, après lui, les grands et les prêtres. Ses officiers enlevaient ensuite celles qui étaient destinées à sa table, et tous les autres en faisaient autant. On encensait le dieu avec des brasiers de terre cuite dont le fond renfermait des boulettes de copal qui faisaient un grand bruit, puis on réunissait les braises des encensoirs sur le grand foyer qui brûlait au milieu de la cour du temple. Les vierges du sanctuaire, les bras ornés de plumes rouges, et la tête couronnée de guirlandes de maïs rôti, portant des gerbes à la main, ornées de banderoles de papier, ouvraient la danse. Les prêtres du dieu, la face teinte de noir, une roue de papier collée au front et portant chacun un sceptre terminé par une fleur noire, les suivaient en dansant ; ils formaient ensuite une grande ronde autour du foyer principal, sur les bords duquel deux ministres, une torche à la main, gui-

(1) Suivant la description laissée par les auteurs, chaque brancard était formé d'un long serpent de bois, de façon à ce que les queues s'alternassent avec les têtes sur les épaules de ceux qui le portaient.

daient le ballet en exécutant les mêmes pas à l'entour du feu (1). Contre l'ordinaire, ceux qui composaient l'orchestre se tenaient cachés dans une salle voisine, d'où ils donnaient la mesure, sans être vus de personne. Pendant qu'on dansait au grand temple, on dansait dans les autres, hommes et femmes, jeunes et vieux, se tenant par la main et formant, en tournant sur eux-mêmes, des figures en zigzag, ce qui durait jusqu'à l'entrée de la nuit.

La victime principale qu'on immolait à cette fête était choisie un an d'avance avec celle de Tetzcatlipoca. On lui donnait le titre d'Ixteocale, c'est-à-dire, œil du seigneur de la maison divine, autrement Tlacahuepan, nom du compagnon de Huitzilopochtli, qu'il devait représenter en cette occasion. Il allait dans le cortége avec la victime de Tetzcatlipoca, et jouissait des mêmes priviléges, à l'exception des honneurs divins qu'on ne rendait qu'au premier (2). Le jour du sacrifice, on l'habillait d'une robe de papier peint parsemée de petites roues noires : sur la tête il avait une mitre ornée de plumes et du couteau d'obsidienne, à l'instar de Huitzilopochtli ; ainsi vêtu, il se mêlait à la danse des plébéiens qu'il menait comme le dieu conduisant ses guerriers au combat. Ce qu'il y avait de caractéristique dans ce sacrifice, c'est qu'il n'y avait pas de temps signalé pour faire mourir la victime : elle s'offrait quand l'envie lui en prenait, en se jetant daus les bras des prêtres, qui lui ouvraient aussitôt la poitrine, sans l'étendre sur la pierre sacrée. Son cadavre était traité ensuite comme celui de la victime de Tetzcatlipoca.

(1) Ce foyer, établi sur un vaste autel pyramidal, était analogue à l'Autel des holocaustes chez les Hébreux. Il était placé au milieu de l'enceinte du temple, non loin du grand escalier du teocalli ; c'est pour cela qu'on l'appelait *Tlexictli*, Ombilic de feu.

(2) Ils adoraient, ajoute Torquemada, celui qui représentait Tetzcatlipoca « ou Titlacahuan comme Dieu, ou comme l'image de ce dieu, dont ils ne con- « naissaient ni le principe ni l'origine, ne le tenant pas pour chose de ce « monde visible, ni pour mortel, mais pour immortel, créateur et opérateur « de toutes choses ; mais ils n'adoraient point Huitzilopochtli, ni le considé-

Les Mexicains appelaient cette solennité la fête de l'encens de Huitzilopochtli, à cause de la qualité particulière de la matière qu'ils brûlaient en cette occasion (1). On profitait de cette période sainte pour consacrer à cette divinité tous les enfants nés dans l'année, en leur tirant du sang d'une légère incision qu'on leur pratiquait au ventre et à la poitrine (2).

Le sixième mois, appelé Etzalqualiztli (3), était, comme Atlacahualco, consacré spécialement aux Tlaloques ou génies des eaux. Ce qu'il avait de particulier, c'était l'extrême licence qu'on laissait alors aux prêtres, chargés d'aller couper des joncs à Citlaltepec (4), pour en orner les temples et les autels. Malheur à ceux qu'ils rencontraient en chemin! ils pouvaient, à leur gré, les dépouiller, les laisser nus et même les tuer, s'ils offraient de la résistance. Les officiers du fisc n'étaient pas même exempts de ces vexations; il n'était point de violences qu'ils ne commissent sur ceux qui leur tombaient entre les mains, dans cette espèce de saturnale. Aussi tout le monde s'empressait-il de les fuir, et la route devenait déserte sur leur passage. Les joncs et les feuillages qu'ils rapportaient de cette excursion étaient exclusivement employés à décorer le sanctuaire, ce qui avait lieu avec beaucoup de solennité quatre jours avant la fête. Des panades de maïs, apprêtées d'une certaine façon, aux légumes ou au miel, qu'on faisait alors dans toutes les familles et qu'on présentait aux visiteurs, à cette occa-

« raient avec le même respect, quoiqu'ils le regardassent comme le dieu de la « guerre et des batailles. »

(1) Ce n'était aucune espèce de copal ou d'encens, mais une matière noire analogue à la poix, qu'on trouve dans les mers voisines; elle est rejetée par les eaux sur la côte, et les Mexicains l'appelaient *Chapopotli;* cette matière donnait une odeur forte et désagréable. (Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 16.)

(2) Torquemada, ibid.

(3) Commençant le 14 mai, suivant Torquemada; il était ainsi appelé d'une sorte de panade appelée *Etzal*, qu'on faisait dans toutes les familles.

(4) *Citlaltepec*, ville située au nord du lac de Tzompanco, à 11 l. N. de Mexico.

sion, venait le nom de cette fête. On offrait dans le temple une multitude de papiers peints d'ulli, ou caoutchouc liquide, dont on frottait les mâchoires de la divinité, à laquelle on sacrifiait un grand nombre de captifs. Une cérémonie, non moins cruelle, qui avait lieu dans le même temps, était de lancer sur le lac des nacelles portant de tout petits enfants; ces nacelles allaient donner au gouffre de Pantitlan, où elles ne tardaient pas à disparaître avec ces innocentes victimes. Cette époque était aussi celle où l'on infligeait des châtiments aux prêtres qui s'étaient rendus coupables de quelque faute ou de négligence durant l'année : on les menait au bord du lac et on les plongeait dans l'eau ; après quoi, on les abandonnait à demi asphyxiés sur le rivage, où leurs parents allaient ensuite les chercher pour les guérir (1).

Le mois suivant était appelé Tecuhilhuitontli, ou la petite fête des Princes (2) ; c'était dans sa durée que les fils des seigneurs et des nobles de tout rang s'exerçaient aux armes, afin de se préparer à la guerre. Revêtus de riches costumes, ils s'assemblaient dans les parcs et jardins, où ils prenaient tous les divertissements de leur âge : ce n'était que festins, danses et ballets, entremêlés de chants d'amour, auxquels ils joignaient le récit des prouesses de leurs ancêtres. De leur côté, les plébéiens célébraient cette période par des jeux de toute espèce, se livrant aux plaisirs de la chasse et de la pêche, dans les bois et sur les lacs. Huixtocihuatl, la déesse du sel, était la divinité principale de ce mois; les gens des bords du lac et, en général, les saulniers la fêtaient comme leur patronne. La veille du jour qui lui était consacré, les femmes, jeunes et vieilles, la tête ornée de couronnes d'iztauhyatl, ou d'absinthe, et se tenant unies par une guirlande de fleurs, dansaient en chœur dans la cour du temple. L'orchestre se composait de deux vieillards qui donnaient la mesure; au centre du

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. II, cap. 6 y 25.
(2) Il commençait au 3 juin.

ballet, une femme revêtue des ornements de la déesse, dansait toute la nuit avec les autres jusqu'à l'heure du sacrifice. Le lendemain, au lever du soleil, les prêtres arrivaient, chacun tenant à la main une fleur jaune, de celles qu'on appelle Cempoalxochitl, et formaient une autre danse, d'un caractère solennel, qui durait toute la journée. Dans l'intervalle, on immolait de nombreux captifs devant le sanctuaire de Tlaloc, dépendant également des édifices du grand temple. Au coucher du soleil, avait lieu le sacrifice de la femme qui personnifiait la déesse ; après quoi tous se réunissaient à un banquet qui finissait, d'ordinaire, par une orgie générale (1).

Le huitième mois s'appelait Huey-Tecuhilhuitl ou la Grande fête des princes (2). Elle était célébrée avec beaucoup de solennité ; les rois, les princes, les guerriers vétérans, les chevaliers des divers ordres, déjà éprouvés par de longs combats, tous y prenaient part. Mexico, Tetzcuco et Tlaxcallan étaient les villes où l'on déployait le plus de magnificence en cette occasion, et l'on accourait des provinces les plus lointaines pour avoir le plaisir d'y assister. Des sacrifices avaient lieu dans tous les temples, et l'on faisait aux prêtres des présents d'une grande valeur. Les rois eux-mêmes prenaient alors part à la danse, qui avait lieu dans les endroits où il pouvait s'assembler le plus de spectateurs (3).

On célébrait, durant le même mois, la seconde fête de la déesse Centeotl, sous le nom de Xilonen, ou la Poupée de l'Épi tendre, dénomination qui lui venait de l'état encore laiteux où le maïs était à cette saison. Une danse générale d'hommes et de femmes avait lieu, durant huit jours, dans la cour du grand temple. Les femmes s'y présentaient les cheveux épars, figurant ainsi l'espèce de chevelure qui sort de l'épi lorsqu'il commence à grossir dans

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 18.
(2) Elle commençait au 23 juin, d'après Torquemada.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 34.

son enveloppe et dont le plus ou moins d'abondance annonce celle du grain qui y est renfermé ; elles croyaient ainsi se rendre le ciel favorable et obtenir une moisson plus complète. A cette occasion, on distribuait, à tous ceux qui en voulaient, grands et petits, des tamales, et une sorte de boisson ou bouillie légère nommée Chian-Pinolli, composée de graines diverses et fort rafraichissante. Cette distribution avait lieu à midi ; tous se mettaient en files, et on donnait à chacun autant de tamales qu'il pouvait en emporter d'une main ; s'il avait le malheur d'en prendre des deux ou d'en laisser tomber, on le chassait comme un maladroit et on ne lui permettait plus de rien manger.

Ces repas publics avaient lieu pendant huit jours, aux frais des rois et des princes : ils cherchaient à apporter ainsi quelque soulagement à la misère des pauvres et des ouvriers, dans la période de l'année où le maïs de l'année précédente commence à devenir plus rare et où le nouveau n'est pas encore arrivé à sa pleine maturité. Dans ces occasions, ils aimaient à se distinguer par leur magnificence et, à l'envi l'un de l'autre, ils ouvraient leurs greniers et déployaient leur générosité. Après que tout le monde avait mangé, les ministres du temple descendaient dans la grande cour ; c'était le moment où le jour achevait de disparaître. Ils faisaient disposer le luminaire et, tout autour de cette vaste enceinte, on allumait des torches de pin qui alternaient avec de grands brasiers dont l'éclat remplaçait bientôt celui du soleil (1). Les prêtres ouvraient le ballet : c'était le signal d'une danse générale où les hommes et les femmes dansaient enchaînés par les bras ou en se donnant la main. Au milieu d'eux était la femme qui représentait Xilonen, vêtue de ses ornements ; dès la veille, elle s'était vue

(1) « Avia á la redonda muchas lumbres á manera de hachas de cera hechas « de tea que llaman ocotl, y muchos braseros y hogueras que ardian en el « patio, que davan tanta claridad, que parecia no de noche, sino quando el sol « esta mas claro en medio del dia. » Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 19.

constamment entourée des prêtresses de cette divinité, qui lui faisaient visiter tour à tour quatre localités des environs de la ville, dédiées aux quatre signes des années, où elles offraient de l'encens. La nuit se passait en prière devant le sanctuaire de la déesse ; au lever du soleil, les prêtres donnaient le signal d'un nouveau ballet qui se terminait par l'immolation de la victime (1).

Le mois Tlaxochimaco, qui venait ensuite (2), prenait son nom des bouquets de fleurs qu'il était d'usage de se présenter mutuellement, durant cette période, en allant se visiter. Les Tlaxcaltèques l'appelaient Miccaïlhuitzintli, ou la Petite fête des Morts ; car c'était la coutume chez eux d'en célébrer la commémoration à cette époque, en chantant des hymnes tristes et lugubres dans tous les temples. Les Tlamacazqui ou ministres sacrés s'y réunissaient, vêtus de manteaux de nequen, pour offrir aux mânes des défunts du chilé, du maïs, des frijoles et d'autres légumineux. A Mexico, on célébrait alors la seconde fête de Huitzilopochtli. Toute la journée de la veille se passait, dans les maisons des riches, à préparer les volailles, le gibier, la pâtisserie et les boissons diverses qui devaient paraître au banquet. Au lever du soleil, les prêtres s'occupaient du sanctuaire, dont la verdure et les fleurs devaient être le seul ornement. On revêtait les dieux de leurs habits de fête ; chaque maison en faisait autant de ses dieux domestiques ; après quoi, on se livrait partout aux plaisirs du festin. Le son du teponaztli donnait ensuite le signal de la danse, qui, comme dans les fêtes précédentes, avait lieu dans les cours des temples et dans celles des palais des grands. La fête se terminait invariablement par l'immolation des captifs, d'après la coutume de ce culte barbare (3).

Les corporations marchandes célébraient dans le même mois

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. II, cap. 28.
(2) Ce mois commençait au 14 du mois de juillet.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 20.

la fête de leur patron, le dieu Iyacacoliuhqui (1), dont la statue était colloquée dans le sanctuaire de Pochtlan-Calmecac, également situé dans les dépendances du grand temple (2). Elles y sacrifiaient avec beaucoup de solennité les nombreux esclaves, qu'elles ramenaient, d'ordinaire, à cette intention, des contrées les plus lointaines. Les repas où se réunissaient ensuite les marchands étaient renommés pour leur magnificence et leur somptuosité.

Le mois Xocotlhuetzi, ou de la Chute des Fruits, qui venait ensuite (3), était particulièrement consacré à Xiuhteuctli, le dieu du feu et de l'année, à qui l'on donnait aussi le nom d'Ixcozauhqui, ou le Visage Vermeil. Quelques jours avant, les prêtres se rendaient à la forêt voisine; ils faisaient choix d'un arbre grand, droit et fort et, l'ayant coupé au pied, l'emportaient processionnellement au temple de Huitzilopochtli, sans rien lui enlever de ses rameaux ni de son feuillage. Arrivé au centre de la grande cour, ils l'émondaient avec beaucoup de soin, en ôtaient les ordures et à l'aide de quelques pieux l'élevaient de façon à ce qu'il demeurât suspendu debout à la vue de tout le monde. La veille de la fête, on le descendait avec une pieuse précaution sur le sol, où il arrivait au milieu des cris et des acclamations joyeuses de la foule. Les charpentiers le taillaient et le préparaient avec soin; on le décorait de banderoles et de toutes sortes d'emblèmes en papier de couleurs; après quoi, on le remontait à sa place, où on le fixait solidement. Dans cette situation, il recevait les hommages des prêtres, qui le montraient comme l'image de la divinité qui préside au feu, à cause de sa qualité combustible.

Le lendemain matin, on élevait dans l'enceinte sacrée un vaste bûcher, composé des matières les plus inflammables. Les donateurs des victimes, qui avaient passé toute la nuit à veiller et à prier dans le temple, arrivaient vêtus de leurs plus précieux orne-

(1) *Iyacacoliuhqui*, c'est-à-dire, le Seigneur au nez aquilin, *Nasutus*.
(2) Hernandez, ap. Nieremberg, Hist. nat., etc., lib. VIII, cap. 22.
(3) Commençait au 3 août, suivant Torquemada.

ments et dansaient pendant quelque temps autour du brasier, en invoquant le dieu : chacun saisissait ensuite ses captifs, ils leur saupoudraient le visage d'une poudre qui les rendait insensibles et, se les chargeant, pieds et poings liés, sur les épaules, commençaient une ronde infernale, lançant à mesure ces misérables dans le feu préparé pour eux. La danse continuait aussi longtemps qu'il y avait des victimes à fournir à ce sacrifice affreux ; mais, lorsqu'elles étaient à demi brûlées, les ministres du temple les retiraient des flammes et les achevaient en leur ouvrant la poitrine pour en arracher le cœur (1).

La plupart de ces solennités inhumaines n'étaient en usage que parmi les Mexicains. A Tlaxcallan, on donnait à ce mois le nom de Huey-Miccaïlhuitl, ou la grande fête des morts. Là, comme à Mexico, et dans les autres grandes villes du plateau aztèque, c'était l'époque où la noblesse célébrait la commémoration des princes et des guerriers qui les avaient précédés sur la terre; ceci avait lieu ordinairement avec une pompe austère et un grand bruit d'instruments lugubres. Prêtres et seigneurs passaient plusieurs jours et plusieurs nuits de suite dans les temples, occupés à pleurer leurs parents et à raconter les faits héroïques de leurs ancêtres: maîtres et serviteurs montaient ensemble sur les terrasses de leurs maisons, et priaient le visage tourné vers le nord, où l'on croyait qu'était le séjour des morts (2). C'est durant cette période solennelle qu'avait lieu l'apothéose des rois et des princes défunts, ainsi que des guerriers qui avaient mérité cet honneur ou qui étaient morts dans la captivité : on inaugurait alors leurs statues et on les mettait parmi celles des dieux, en disant qu'ils étaient passés aux lieux des délices éternelles et qu'ils avaient rejoint les autres divinités (3). L'histoire n'a guère conservé de détails de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 22.
(2) Codex Letellier (Tell.-Rem.), fol. 3.
(3) Torquemada, ibid., cap. 35.

cette cérémonie ; mais elle se célébrait, suivant toute apparence, dans le temple principal, en face de la statue de Huitzilopochtli, dont plusieurs noms paraissent s'y rapporter symboliquement : ce sont ceux de Teoyaotlatohua, ou le héraut de la guerre divine, dont l'emploi était d'animer les guerriers au combat, et de Teoyaomiqui, sa compagne, déesse, disaient les Mexicains, qui avait soin de recueillir les âmes de ceux qui mouraient en guerre ou qui étaient sacrifiés dans la captivité (1).

Le nom d'Ochpaniztli, ou du balayage, qu'on donnait au mois suivant (2), venait du nettoyage qui s'opérait alors dans les différents temples ; on travaillait à réparer et à renouveler, sans distinction, tous les édifices qui étaient consacrés aux dieux, ainsi que les idoles et les objets servant au culte. La dévotion et le respect y attiraient tout le monde : chacun, suivant sa capacité ou ses moyens, voulait participer à cette œuvre de bénédiction ; aussi est-ce à cet usage qu'on doit attribuer l'état de conservation et de propreté où se trouvaient les divers monuments religieux du Mexique, au temps de la conquête. Dans le même but, on travaillait alors aussi généralement à la restauration des routes et chemins, des rues et des places publiques qui toutes, plus ou moins, s'utilisaient pour le service des sanctuaires. On profitait également de cette occasion pour implorer, par de nouveaux sacrifices, les faveurs du ciel, à qui l'on demandait la conservation de la santé et des biens temporels, en retour du zèle que l'on mettait partout à celle des choses sacrées (3).

A Mexico, le mois d'Ochpaniztli commençait avec la solennité

(1) Boturini, Idea de una nueva historia, etc., p. 28. — Cristobal del Castillo dit, dans son histoire mexicaine en langue nahuatl, que, dans le Tonalamatl, ils avaient leurs signes célestes du même nom, et que ceux qui naissaient sous leur influence devenaient promptement de grands guerriers, mais qu'ils ne tardaient pas à mourir dans la guerre. (Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., pag. 43.)

(2) Commençant au 23 août, suivant Torquemada.

(3) Torquemada, ibid. ut sup., cap. 35.

de la déesse Teteuynan, ou la mère des dieux, appelée aussi Toci. Son temple principal s'élevait sur le rocher de Tepeyacac, où, depuis, les Espagnols bâtirent le premier sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe : on y sacrifiait, d'ordinaire, un grand nombre de victimes, et l'antique renommée de cette déesse y attirait annuellement un concours considérable de pèlerins de toutes les provinces de l'empire et même des royaumes les plus éloignés. Durant les cinq jours qui précédaient le commencement de ce mois, toute espèce de fête cessait, et l'on attendait, dans un repos général, la fête de la mère des dieux. Durant les huit jours suivants, on exécutait dans la cour du temple un ballet grave et silencieux, sans chants ni musique, n'y mettant d'autre mesure que les gestes de la pantomime. On habillait, après cela, la femme qui devait être sacrifiée, avec les ornements de Teteuynan, et il se formait autour d'elle un grand cortége de femmes, composé surtout de celles qui faisaient l'office de guérir ou d'accoucher (1) : le premier spectacle qu'elles donnaient au public était une sorte de jeu de balle, les pelotes étant faites de mousse de pachtli, de jonc ou d'autre verdure, qu'elles se lançaient l'une à l'autre d'une certaine façon, sans se faire aucun mal : ce jeu durait quatre jours, afin d'amuser la victime et de la distraire des tristes pensées de la mort qu'on voulait éloigner de son esprit.

L'heure du sacrifice étant proche, on la revêtait de nouveaux ornements, en lui donnant à entendre que c'était pour être présentée à un personnage de distinction avec qui elle devait passer la nuit. On lui faisait gravir doucement les degrés du teocalli consacré à la déesse : elle entrait dans le sanctuaire et, avant qu'elle eût pu s'apercevoir du lieu où elle était, on la renversait lestement sur le dos d'une autre femme, courbée à dessein derrière elle, et on lui coupait la tête. Les prêtres écorchaient aussitôt son

(1) On a vu plus haut que Toci était une incarnation de Cihuacohuatl donnée également pour la déesse des accouchements.

cadavre, et un jeune homme se recouvrait de sa peau. Ainsi vêtu, il se rendait, accompagné du collége sacerdotal, au temple de Huitzilopochtli et montait l'escalier sacré. Un grand nombre de captifs y attendaient tristement leur sort. C'était le jeune homme fait Xipe, avec la peau de la première victime, à qui était réservé l'honneur de sacrifier les quatre premiers : il leur ouvrait la poitrine et en arrachait le cœur qu'il offrait, palpitant, à l'idole.

C'est durant les jours consacrés à Toci qu'on célébrait la fête de la purification générale des femmes qui étaient accouchées dans l'année. Chacune, suivant ses moyens, préparait à l'avance les présents qu'elle devait offrir, non-seulement dans les temples, mais encore aux différentes personnes qui étaient invitées à l'y accompagner; dans toutes les maisons où des enfants étaient nés depuis la dernière fête annuelle, on faisait des pâtisseries appelées Tzocoyotl, composées de diverses farines et de miel, qui étaient le mets spécial de ce jour. La veille de la solennité, le signal était donné, au coucher du soleil, du haut des temples, au bruit des instruments : les mères, revêtues de leurs plus beaux atours, se mettaient en chemin, avec leurs parents et leurs amis ; chacune se faisait précéder d'une servante qui portait l'enfant, et d'un serviteur chargé de torches de pin. Avec ce cortége, elles faisaient le tour de la ville ou du quartier, s'arrêtant à toutes les chapelles et aux divers oratoires, y laissant une offrande et une torche allumée en l'honneur de la divinité qui y présidait; les rues et les places, ainsi illuminées, présentaient le spectacle le plus divertissant; elles étaient remplies de monde, les uns accompagnant les accouchées, les autres accourant pour être témoins de la fête. A la suite de cette dévotion, elles se rendaient au temple de leur quartier ou à celui des sanctuaires auquel elles avaient le plus de confiance ; elles présentaient leur offrande au prêtre, celui-ci récitait sur elles une formule déprécatoire, avec certaines cérémonies; après quoi, elles étaient purifiées. Ce rite était suivi d'un autre qui avait lieu, ordinairement, dans les édifices de

Huitzilopochtli. Le prêtre prenait l'enfant, quelque jeune qu'il pût être, et, avec un couteau d'obsidienne neuf que la mère lui apportait, il lui faisait, si c'était un garçon, une entaille à l'oreille et au prépuce (1), mais si légère qu'à peine il en sortait quelques gouttes de sang ; si c'était une fille, il ne scarifiait que l'oreille. Cette cérémonie terminée, il jetait le couteau aux pieds de l'idole, et, sur la demande de la mère, il imposait un nom à l'enfant, d'accord avec son horoscope ou les circonstances du temps.

Un autre sacrifice analogue à celui de la fête de Toci avait lieu, vers cette époque, au temple de Xochicalco, dédié à la déesse Centeotl. On y offrait deux hommes et une femme ; le premier du nom d'Iztaç-Centeotl, ou le dieu des épis blancs, le second appelé Tlatlauh-Centeotl, ou le dieu des épis jaunes, par allusion aux couleurs diverses du maïs, dont on faisait alors la récolte en un grand nombre de lieux ; on appelait la femme Atlantona, c'est-à-dire, la resplendissante au milieu des eaux, et on l'écorchait, après l'avoir fait mourir comme la victime de Toci (2). C'est durant le mois d'Ochpaniztli que les chefs de l'empire passaient dans leurs capitales la revue générale de leurs troupes ; les jeunes gens qui se destinaient au métier de la guerre et qui n'avaient encore été engagés dans aucun corps d'armée profitaient de ce moment pour se faire inscrire. A cette occasion, on leur donnait à tous des armes et des vêtements, et, à ceux qui l'avaient mérité, des devises et des insignes particuliers. C'était aux nouveaux engagés qu'il appartenait de marcher les premiers à la défense du territoire, si le cas l'exigeait (3).

Durant le douzième mois, appelé Teotleco (4) ou de l'arrivée

(1) Duran, Hist. Antig. de N.-España, etc., tom. III, cap. 15. — Ces détails sont extraits presque mot pour mot de cet auteur, qui donne à cette dernière cérémonie le nom de *circoncision*. C'est le seul que nous connaissions faisant mention de ces rites à Mexico.

(2) Hernandez, ap. Nieremberg, Hist. nat., etc., lib. VIII, cap. 22.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib X, cap. 23.

(4) Ce mois, suivant Torquemada, coïncide avec le 12 septembre.

des dieux, on célébrait la fête antique de ce nom, dont nous avons fait mention au commencement de l'histoire toltèque. Elle avait lieu spécialement pour solenniser l'arrivée de Tetzcatlipoca : à cette occasion, on décorait de feuillages et de fleurs les carrefours des rues et l'entrée de tous les temples ; devant celui de la divinité suprême, les prêtres étendaient une natte, couverte d'une couche de cendres. Le grand-prêtre veillait toute la nuit, à peu de distance du sanctuaire, et, de temps en temps, allait jeter un coup d'œil sur la natte. Dès qu'il y découvrait l'empreinte des pieds, faite sans doute par l'un de ses collègues, il poussait un grand cri, en disant : « Voilà que notre grand dieu est arrivé. » Aussitôt les trompettes sonnaient du haut du temple, et des autres teocallis on répondait avec un grand bruit. Peuple et pontifes accouraient aussitôt pour l'adorer, et le reste de la nuit se passait en chants d'allégresse et en danses solennelles. Successivement les autres jours jusqu'au dernier du mois, arrivaient de la même manière les autres dieux ; lorsqu'on pensait que tous étaient venus, des jeunes gens vêtus d'une façon monstrueuse dansaient une ronde sévère autour d'un grand brasier, où ils lançaient à mesure les victimes destinées à ce barbare sacrifice. Au coucher du soleil, seigneurs et prêtres se réunissaient en un banquet pompeux ; il leur était permis d'y boire plus que de coutume, et c'est ce qu'ils appelaient laver les pieds aux dieux (1).

Le mois suivant Tepeilhuitl (2) était dédié aux génies des montagnes ; il y en avait cinq principaux, quatre du sexe féminin et un du sexe masculin ; on les appelait Tepexoch, Matlalcueyé, Xochitecatl, Mayahuitl et Milnahuatl. On fabriquait en leur honneur de petites figures de montagnes en papier, où l'on mettait des serpents sculptés en bois, avec des poupées de bois recouvertes d'une pâte de tzohualli, et auxquelles on donnait le nom d'Ehecá-

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. II, cap. 31. Cette fête rappelait, probablement aussi, le sacrifice de Nenahuatl à Teotihuacan.

(2) C'est-à-dire, Fête de la Montagne. Il devait coïncider avec le 2 octobre.

totontin. On plaçait tout cela ensemble sur un autel, et l'on allait adorer les poupées comme étant les images des dieux des monts: Au jour de la fête, on leur offrait un sacrifice solennel où quatre femmes et un homme, revêtus des ornements des cinq génies, subissaient la mort accoutumée, après une procession solennelle autour du temple (1). A Tlaxcallan, ce mois s'appelait Pachtzintli, du nom de la mousse qui, en cette saison, pend en guirlandes à tous les grands arbres dans ces contrées ; de cette même mousse ils ornaient leurs temples ; ils achevaient de rentrer les moissons; après quoi, ils se livraient aux plaisirs de la chasse (2).

Le quatorzième mois, nommé Quecholli, était consacré à Mixcohuatl, et nous avons parlé, au commencement de l'histoire toltèque, des fêtes qui se célébraient en son honneur, en sa qualité de dieu des chasseurs : aussi toute la noblesse, et le roi lui-même, prenaient-ils part non-seulement aux sacrifices, mais à la chasse générale qui avait lieu alors. Après quatre jours d'un jeûne rigoureux, tous se rendaient aux montagnes voisines : on disait que les enfants immolés aux Tlaloques dans les fêtes précédentes descendaient alors des jardins célestes, où ils vivaient dans les délices avec ces dieux, pour assister aux ébats des chasseurs. Chaque guerrier emportait ensuite sa part du gibier qu'il avait pris et le faisait servir au festin. A cette occasion, on couvrait de mets et de fruits les tombeaux des princes et des héros : tous rivalisaient de zèle, persuadés que leurs âmes en recevaient la substance la plus pure dans les champs du repos. Mais ce n'était pas seulement la noblesse à qui il était donné de célébrer alors la mémoire de ses ancêtres ; les diverses classes de la société prenaient part à ces solennités funèbres, et les plus pauvres s'empressaient d'aller déposer leurs dons sur la sépulture de leurs parents. A cette époque de l'année, la commémoration des

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 25.
(2) Id., ibid., cap. 35.

morts devenait générale, et, dans toute l'étendue du Mexique, les familles se réunissaient pour solenniser le souvenir de ceux qui leur avaient été chers (1).

Les divinités de l'ivresse et du vin, dont les fêtes commençaient dans le mois précédent, avaient leurs plus beaux jours dans le mois Quecholli. Izcuitecatl et Tezcatzoncatl étaient les deux principales : celle-ci renfermait, dans un seul simulacre, une foule d'advocations diverses, suivant les symboles multiples sous lesquels on la figurait, et les dénominations qu'on ajoutait à son nom d'Ometochtli, ou Deux Lapins, étaient si nombreuses, qu'on l'appelait, par antonomase, Centzon-Totochtin, ou Quatre Cents Lapins. Un collége de prêtres était spécialement attaché à son culte, dont le chef se décorait du même nom : c'était lui qui exerçait l'office de Maître des Chanteurs, charge éminente dans le sacerdoce mexicain. Au temps de la fête de son dieu, il les réunissait tous ensemble devant le sanctuaire dont il avait la garde, et qui était, comme un grand nombre d'autres, situé dans les édifices de Huitzilopochtli (2). Là on voyait une jarre énorme en pierre (3) remplie de pulqué, appelé Teuhoctli, ou la Liqueur divine. Après avoir dansé le ballet et chanté les louanges de leur patron, accompagnés des instruments de musique, ils prenaient part au festin qu'on leur servait des aliments qu'on y avait offerts toute la journée, et buvaient copieusement du pulqué de la grande jarre, car jamais elle ne se vidait. Les cabaretiers et les propriétaires de champs de maguey, qui tiraient de l'aloès le vin nouveau appelé Huitzili, avaient soin qu'elle fût toujours pleine, et constamment ils en apportaient aux pieds de la statue de Tezcatzoncatl. Dans une autre fête du dieu, le Pantecatl ou cellérier

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 14, y lib. X, cap. 26. — Quecholli commençait au 22 octobre, suivant cet auteur.

(2) Ce sanctuaire s'appelait *Centzon-Totochtzinyteopan*, c'est-à-dire, le Temple des Quatre Cents seigneurs Lapins.

(3) On donnait à cette jarre le nom d'*Ometoch-tecomatl*, ou la jarre d'Ometochtli.

du temple plaçait deux cent trois tuyaux de canne dans la jarre, dont un seul était percé jusqu'au bout; les ministres accouraient, mais il n'y avait que celui que le sort servait alors qui en pût boire, puisque seul il pouvait aspirer le vin avec le tuyau qui lui était tombé en partage (1). Le dernier jour de ces fêtes, on sacrifiait, comme d'ordinaire, les captifs destinés à la mort, et l'un d'eux marchait revêtu des insignes de la divinité, à laquelle on l'immolait ensuite. Comme la jarre ne se désemplissait jamais, en conséquence des largesses qu'on lui faisait, les vieillards et les guerriers qui s'étaient distingués dans les combats avaient le privilége d'y aller boire, quand il leur en prenait fantaisie, sans que personne osât s'en formaliser (2).

A Tlaxcallan et dans les républiques voisines, Quecholli était le mois des amours : on y sacrifiait un grand nombre de jeunes filles à Xochiquetzal et à Xochitecatl, ainsi qu'à Tlazolteotl, les déesses des plaisirs sensuels. Les femmes de mauvaise vie et les courtisanes, à qui on donnait le nom de Maqui, s'offraient d'elles-mêmes au sacrifice, les unes dans les temples, les autres dans les combats, où elles se lançaient avec beaucoup de courage parmi les soldats; mais elles avaient également, à cette époque, le champ libre pour insulter les femmes honnêtes et les couvrir de quolibets outrageants. On voyait aussi les jeunes gens, adonnés aux plaisirs infâmes, sortir alors dans les rues sous les vêtements du sexe et provoquer les passants sans aucune honte (3).

Le mois suivant, Panquetzaliztli, c'est-à-dire, des Bannières qu'on arbore (4), était consacré à Huitzilopochtli, que les auteurs

(1) Hernandez, ap. Nieremberg, Hist. nat., etc., lib. VIII, cap. 26.

(2) Ixtlilxochitl, Relacion del Calendario y ritos, etc.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 35. Le *Quecholli* est un oiseau aquatique de l'espèce des flamants. Ses belles couleurs, la mollesse gracieuse de son cou en avaient fait, chez les Aztèques, l'oiseau symbole de l'amour. Pour parler d'une manière caressante, on disait dans la langue nahuatl: « Ca teti no tlazo, ca teti no-quecholtzin, tu es mon amour, mon doux quechol. »

(4) Commençant au 12 novembre, suivant Torquemada.

appellent, en cette occasion, et non sans quelque raison, le singe de Dieu (1), à cause de l'analogie que sa fête présentait avec les cérémonies de l'Église catholique. Les prêtres commençaient par se réunir dans une des salles dépendantes du temple, où ils procédaient à la confection du corps du dieu, comme ils avaient fait la première fois, ainsi que de celui de son compagnon et vicaire Tlacahuepan-Cuexcotzin, le second des dieux de la guerre, que l'on invoquait suivant les circonstances (2). Ce n'était pas de tzohualli seulement, mais d'un mélange abominable de graines diverses et du sang des petits enfants qu'on avait immolés précédemment, que l'on pétrissait ce qu'on appelait la chair du dieu, en y mettant, comme la première fois, pour les os, des branches d'acacia.

Dès que l'image était achevée, ils la revêtaient des habits et des ornements du dieu qu'elle figurait, et, durant la nuit, la montaient, au son des instruments, au milieu des chants et des danses, à l'autel qui lui était préparé dans son sanctuaire. De grand matin, au jour suivant, la multitude s'assemblait dans la grande cour, et les prêtres, ayant à leur tête le chef suprême du sacerdoce, consacraient la nouvelle statue avec une foule de rites mystiques ; ils l'arrosaient, à cet effet, d'une sorte d'eau lustrale, que l'on gardait ensuite pour servir, au besoin, à la cérémonie du couronnement du nouveau roi et de l'installation de son généralissime. Tous ceux à qui il était possible ensuite de s'en approcher venaient avec un pieux empressement la toucher des yeux, de la bouche et des mains, incrustant dans la pâte, encore fraîche, les pierres précieuses et les bijoux que la dévotion les portait à y laisser. Chacun se retirait après cela, et il n'était plus

(1) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 24. — Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. II, page 283.

(2) Outre Tlacahuepan, le rituel mexicain donne un autre compagnon et vicaire à Huitzilopochtli, c'était *Paynal*, ou le Coureur, qui était comme le messager et le héraut du dieu.

permis qu'au grand-prêtre seul de passer le seuil de ce sanctuaire (1).

Ce jour-là même, commençaient, dans l'enceinte du teocalli, les danses sacrées d'hommes et de femmes, depuis le coucher du soleil jusque vers dix heures de nuit. Le neuvième du mois, on se disposait au choix des victimes destinées au sacrifice : on mettait à part les deux mieux faits qui devaient figurer les personnages de Huitzilopochtli et de son compagnon ; on les revêtait de leurs ornements, et c'était à eux, dès lors, à donner le pas dans les ballets. Le seizième jour du mois, tous ceux qui s'étaient disposés à offrir des victimes se préparaient à la solennité par un jeûne rigoureux. Ce jeûne cessait la veille de la fête ; il s'exécutait alors une autre danse ; hommes et femmes allaient serpentant, avec une pantomime très-étudiée et d'un caractère tout à fait différent des autres. Le lendemain, jour de la fête, vingtième et dernier du mois, de grand matin, on descendait la statue de Paynal, autre lieutenant du dieu de la guerre, que portait dans ses bras un prêtre revêtu des ornements de Quetzalcohuatl ; devant lui marchait un autre prêtre, élevant un simulacre mystérieux appelé Ezpanmitl, formé d'un grand serpent torse, et qui ouvrait la marche, comme le fait le porte-croix, dans les processions du culte catholique. A leur suite venaient les captifs destinés à la mort, les prêtres et les seigneurs fermant le cortége, qu'accompagnaient, en outre, une multitude innombrable soit des habitants de la capitale, soit de ceux des cités voisines (2).

Le parcours de la procession était considérable, et sa marche était véritablement imposante. Le peuple répondait en chœur aux hymnes sacrés que le collége des chanteurs formulait, avec gravité, en l'honneur du dieu. On s'arrêtait par intervalles, et, à chaque station, on offrait un sacrifice de cailles, accompagné de captifs et d'esclaves. La première avait lieu à l'endroit nommé

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 27.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 38.

Teotlachco (1); on y immolait deux prisonniers. A Tlatilolco, où se faisait la seconde, le clergé et la noblesse sortaient en grande pompe pour recevoir le cortége et offraient un sacrifice de cailles. La procession passait de là à Popotlan, puis à Chapultepec, d'où elle reprenait le chemin de la ville par les faubourgs de Tepetoca et d'Acachinanco, et l'on rentrait au grand temple.

On replaçait sur l'autel de Huitzilopochtli la statue de Paynal Le roi montait alors au sanctuaire : il mettait de sa main le copal et le papier dans la cassolette, et encensait le dieu avec des formules mystiques; car il remplissait, en cette occasion, son office de souverain pontife. On redescendait ensuite l'image de Paynal, à qui l'on faisait faire le tour du teocalli, précédé des esclaves et des captifs réservés au sacrifice; un de ses prêtres en immolait, en passant, quatre au Teotlacheo, après quoi avait lieu une sorte de combat simulé entre les hommes d'armes. On remontait au sommet de la pyramide; on étendait les victimes sur la pierre fatale, et les prêtres leur arrachaient le cœur qu'ils jetaient, sanglant, aux pieds de l'idole. On commençait par les prisonniers de guerre, et, à chaque coup de couteau, les musiciens sonnaient, avec bruit, de leurs instruments lugubres. Des danses et des banquets mettaient fin à la fête, qui devait se terminer au coucher du soleil (2).

Tout le reste de la nuit, les pontifes veillaient, avec un soin particulier, sur la statue pétrie de Huitzilopochtli, de crainte qu'il survînt quelque incident de mauvais augure. Le lendemain, ils la descendaient, avec celle de Paynal, dans une des salles du temple. Le roi et celui qui avait représenté le personnage de Quetzalcohuatl entraient seuls, accompagnés d'un Tehua ou officier privé du dieu, de quatre prêtres et de quatre des jeunes gens

(1) *Teotlachco*, c'est-à-dire, le lieu du Jeu de ballon sacré. C'était un des sanctuaires inférieurs des édifices du grand temple, à la sortie du côté du Tzompantli.

(2) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 24. — Torquemada, lib. X, cap. 27.

du service ordinaire. Le Quetzalcohualt, saisissant un javelot, le lançait au cœur de l'idole de pâte, qui tombait percée de part en part; c'était ce qu'on appelait tuer Huitzilopochtli, afin de le manger. Un des quatre prêtres lui enlevait le cœur qu'il remettait au roi; les autres coupaient le corps en deux et en envoyaient la moitié à Tlatilolco, où on partageait la précieuse relique, comme le pain bénit en France, en une multitude de petits morceaux, que les seigneurs et les jeunes soldats mangeaient avec une grande dévotion. L'autre moitié demeurait à Tenochtitlan, et on la distribuait de même entre les quatre quartiers principaux, appelés Teopan, Atzacualco, Quepopan et Moyotlan. On en donnait à manger à tous les hommes, grands et petits, et jusqu'aux enfants au berceau. Les femmes seules étaient exclues de cette faveur sacrée, à laquelle on appliquait le nom de « Teoqualo », ou de la Manducation du dieu (1).

Le titre de Panquetzaliztli, attribué au mois où cette fête se célébrait, lui venait des bannières qu'on arborait en tous lieux, les moissons étant terminées partout et permettant à la guerre de reprendre son cours : c'était l'époque où l'on relevait les limites des champs, des villes et des provinces, ce qui donnait lieu fréquemment à des rixes sanglantes. Dans leur ardeur pour les armes, ces peuples avaient cependant la sagesse de s'abstenir de les prendre et de faire taire leurs querelles, jusqu'au moment de la rentrée complète de leurs récoltes, période durant laquelle ils offraient un grand nombre de sacrifices à Huitzilopochtli, à Camaxtli et aux autres divinités protectrices de leurs nationalités (2).

Le mois suivant, Atemoztli ou de la chute de l'eau, était ainsi appelé (3) de quelques orages qui ont lieu souvent dans cette

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. II, cap. 34, y lib. III, cap. 1, § 3. — Torquemada, lib. VI, cap. 38. Ces rites rappelaient évidemment comment le prêtre-guerrier était mort et comment son corps avait pu disparaître.

(2) Id., ibid., lib. X, cap. 35.

(3) Ce mois commençait au 1er décembre, suivant notre auteur.

saison, comme pour signifier leur entière désapparition. Il était consacré aux génies des eaux, en l'honneur desquels on se soumettait à diverses pénitences, en leur présentant du copal et d'autres résines aromatiques. On pétrissait de petites idoles de tzohualli, à l'image des dieux des montagnes : on les sacrifiait en leur arrachant le cœur, comme aux captifs, et les débris en étaient partagés entre les membres de la famille, qui se croyaient sanctifiés de cette manière; on brûlait ensuite les ornements qui avaient servi à habiller ces idoles, et on en gardait les cendres précieusement (1). C'était à la fin de ce mois ou au commencement du suivant qu'avait lieu la grande fête du soleil, au solstice d'hiver, lorsque l'astre arrive au plus haut de son cours, au tropique du Capricorne. Pendant quatre jours, tout le monde jeûnait et veillait dans les temples et les maisons; le roi lui-même se renfermait, durant cet intervalle, dans les salles du Quauhxicalco, où il faisait pénitence, se tirant du sang en son honneur. On immolait ensuite un grand nombre de captifs, dont les principaux, appelés Chachamé, figuraient le soleil et la lune. Vers le même temps, on commençait une suite de fêtes pour célébrer la déesse Iztac-Centeotl, ou des maïs blancs. C'est alors qu'on sacrifiait les lépreux et les hommes contagieux, en souvenir de Nanahuatl (2).

Le mois Tititl ou du Glanage (3) était spécialement consacré à la déesse Ilamateuctli, c'est-à-dire, la Vieille-Dame, appelée aussi Cozcamiauh, ou le Collier de Maïs fleuri, nom qui semble en faire une transformation de la déesse des moissons Centeotl. On la représentait avec deux masques, un par devant et un autre par derrière, ayant de grandes bouches, les yeux saillants et, sur la tête, une couronne de papier crénelée. Au troisième jour du mois, la femme qu'on avait choisie pour la représenter était revê-

(1) Torquemada, ibid., cap. 29.
(2) Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., pag. 90, 91.
(3) Gama, ibid., pag. 57. — Ce mois, suivant Torquemada, commençait au 21 décembre.

tue de ses atours ; elle allait seule exécuter des pas dans le temple au son des instruments que touchaient quelques vieillards. Contrairement à la coutume des autres victimes du sexe féminin, il était permis à celle-ci de pleurer, de gémir, et de s'abandonner à la tristesse que pouvait lui inspirer sa mort prochaine. Au moment où le soleil arrivait à son zénith, les prêtres, revêtus des ornements des diverses divinités, sortaient pour le sacrifice : ils transportaient la victime au haut du teocalli et lui arrachaient le cœur ; le sacrificateur lui coupait la tête, qu'il tenait par les cheveux, et commençait aussitôt un ballet où le suivaient tous les autres pontifes avec leurs attributs divins. Le même jour, les ministres des divers temples s'exerçaient à des tours de toute espèce, courant, montant et descendant avec agilité les degrés des teocallis avec des cérémonies grotesques. Le jour suivant, tout le monde se mettait à faire des bourses (ou sacs), les remplissant de paille ou de foin, et les cachait sous ses couvertures, où elles lui servaient d'oreillers : les enfants s'en amusaient en battant avec ces bourses toutes les femmes qu'ils rencontraient dans les rues, se divertissant à leurs dépens (1).

Izcalli était le nom qu'on donnait au dernier mois (2). Les Mexicains l'avaient consacré d'une manière spéciale à Xiuhteuctli, le dieu du feu et de l'année. La fête principale commençait le dixième jour, par une grande chasse; on devait s'attacher à y prendre le gibier vivant, afin de l'immoler ensuite à ses autels. Le seizième jour, on éteignait tous les feux, dans les maisons comme dans les temples, et les prêtres le rallumaient ensuite avec solennité devant l'image du dieu, au sanctuaire de Tzonmolco qui lui était spécialement consacré dans l'enceinte du grand teocalli. Le roi brûlait l'encens à l'idole, après quoi cha-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 29. L'auteur compare ici ces fêtes avec les divertissements de notre carnaval avec lequel elles coïncident plus ou moins.

(2) Ce mois commençait au 10 janvier, suivant le calcul de Torquemada.

cun lui faisait ses offrandes. On portait à ses pieds les produits de la chasse : prêtres, seigneurs et gens du peuple se suivaient en files nombreuses, pour les faire cuire, après cela, au brasier sacré. De joyeux banquets se préparaient partout, et la solennité, plus humaine que les autres, se terminait, cette fois, sans effusion de sang. Une fête non moins solennelle venait clore le rituel mexicain : c'était celle qu'on célébrait en l'honneur du soleil, régnant dans le signe Nahui-Ollin, ou des quatre mouvements, accompagné de la Voie Lactée, appelée Citlallinycué, ou le Jupon étoilé. Ce signe était en grande vénération parmi les princes, qui le regardaient comme le leur : ils lui offraient un grand nombre de cailles et allumaient eux-mêmes, en ce jour, l'encens devant l'image du soleil. A minuit, on immolait les captifs, et tout le monde, grands et petits, les femmes comme les hommes, faisait pénitence, en se tirant du sang des oreilles, et déposant avec respect ses épines sur les autels de l'astre du jour (1).

Outre les fêtes dont la célébration était marquée à jour fixe dans le calendrier, le rituel en avait encore un grand nombre d'autres, qui étaient mobiles, comme celles des calendriers chrétiens, changeant de place chaque année, suivant la distribution du temps et les circonstances. Les plus solennelles étaient celles qui avaient lieu tous les deux ou trois cents jours, en l'honneur du soleil, et auxquelles on donnait le nom de Netonatiuh-Qualo, c'est-à-dire du soleil, dans l'action de s'éclipser. On immolait, à cette occasion, quatre captifs, dont deux prenaient le nom de Chachamé, à cause du soleil, et deux autres, à cause de la lune, qu'ils étaient censés représenter. Ce sacrifice avait lieu dans un des édifices du grand temple appelé Quauhxicalco (2).

Entre autres fêtes mobiles, était celle de Chanticon et de sa compagne Cohuaxolotl, qui devait se célébrer au signe Ce-Xo-

(1) Castillo ap. Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., pag. 91.
(2) Hernandez, ap. Nieremberg, Hist. nat., etc., lib. VIII, cap. 22.

chitl, au temple de Tetlanman-Calmecac qui lui était dédié (1). Celle de Micflanteuctli, durant laquelle on rendait de grands honneurs aux morts, se réitérait chaque fois que se représentait le signe Ce-Miquiztli ou mort. Si deux fêtes importantes se rencontraient le même jour, on omettait celle qui l'était le moins, ou bien on la transférait à un jour libre, comme dans l'Église catholique, et on célébrait celle à laquelle on tenait le plus. On raconte, à ce sujet, qu'avant la ruine de Culhuacan, une fête mobile de Tetzcatlipoca étant venue à tomber en un jour de fête fixe de Huitzilopochtli, les Culhuas transférèrent la première et célébrèrent la seconde. Tetzcatlipoca, indigné, leur prédit la destruction de leur monarchie et l'assujettissement de la nation à un peuple étranger dont on n'avait jamais ouï parler et qui abolirait à la fois tous leurs cultes pour y substituer celui d'un dieu unique.

Aux années bissextiles, de quatre en quatre ans, on célébrait partout avec beaucoup de solennité la mort du dieu Xiuhteuctli; un captif était revêtu de ses ornements et lui était offert en holocauste accompagné d'une multitude d'autres prisonniers ou esclaves, après qu'on avait rallumé le feu nouveau. A l'issue du sacrifice, le roi ouvrait en personne la danse avec les plus distingués d'entre les seigneurs de la cour, et le ballet s'exécutait avec une pompe et une majesté inconnues dans les autres; aussi disait-on que les dieux mêmes descendaient alors pour y prendre part. C'était ce qu'on appelait le « Netecuhtiliztli » ou la danse des princes. C'est à la même époque qu'avait lieu la consécration des enfants, elle commençait à l'aube du jour. On leur perçait les oreilles et les lèvres, dont on tirait quelques gouttes de sang : on leur attachait sur la tête un bouquet de plumes de perroquet à l'aide de résine de pin, et chacun recevait un parrain et une marraine dont le devoir était de les instruire des rites de la religion et de leurs obligations envers les dieux. Après cette cérémonie,

(1) Gama, ibid. ut sup., pag. 12.

on les lustrait par le feu, en les passant légèrement dans les flammes, et l'on se divertissait le reste du jour dans des banquets, appelés pour cette raison les festins des enfants (1).

Dans les villes tépanèques, et surtout à Tlacopan, à Coyohuacan et à Azcapotzalco, on élevait sur le sol un grand arbre, charpenté avec soin, comme à la fête dont nous avons parlé plus haut. Au sommet, on colloquait une idole pétrie de graines diverses, et, pendant tout le jour, prêtres et seigneurs dansaient à l'entour avec beaucoup de gravité. Le lendemain, qui était celui de la fête, on faisait un grand feu : on y jetait vivants les esclaves et les captifs destinés au sacrifice, et, comme à Mexico, on les retirait avant qu'ils eussent été entièrement consumés, afin de leur arracher le cœur de la poitrine pour l'offrir à la déité. Le soir venu, l'arbre était abattu et l'on se partageait les débris de l'idole, que les guerriers mangeaient avec respect, dans la persuasion que cette nourriture sacrée quadruplait leurs forces au moment de marcher au combat.

A Quauhtitlan, où les sacrifices humains avaient été institués beaucoup plus tard, il semblait qu'on voulût compenser le temps perdu par un redoublement de barbarie. La veille de la fête, on dressait, dans la cour du temple, de grands arbres assez semblables à des mâts de navire, ayant de longues traverses formant la croix. On égorgeait deux femmes en haut du teocalli, et, de grand matin, deux seigneurs, s'étant revêtus de leurs dépouilles sanglantes et faits xipe, descendaient lentement les degrés, en rugissant comme des bêtes féroces. A leur aspect, la multitude s'écartait avec épouvante en s'écriant : « Voilà les dieux qui viennent « à nous ! » Tout le monde aussitôt répétait ces paroles avec un accent lugubre. Dès qu'ils étaient descendus, les instruments sonnaient avec fracas ; on leur attachait aux épaules comme des ailes en papier, et de leur bouche pendait à chacun des deux une

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 14, y lib. X, cap. 30.

caille fraîchement tuée. Dans cet attirail monstrueux, ils conduisaient le ballet devant le temple. La danse terminée, on offrait une quantité considérable de cailles, que l'on rapportait ensuite chez soi pour les manger en famille.

Pendant la cérémonie, on attachait aux mâts élevés la veille six captifs en croix à une hauteur fort grande. La foule se réunissait autour de ces misérables, et de toutes parts on commençait à leur lancer des flèches jusqu'à ce qu'ils eussent expiré, ou bien que, leurs liens se rompant, ils vinssent à tomber sur le sol. On emportait ensuite les cadavres au sommet du teocalli ; là on leur arrachait le cœur et on leur coupait la tête, et les corps, coupés par morceaux, étaient distribués à la noblesse, qui en participait comme d'un mets sacré dans le festin qui avait lieu ensuite (1).

Nous avons parlé ailleurs des cinq jours supplémentaires qui terminaient l'année mexicaine. Ils prenaient le nom de Nemontemi, c'est-à-dire, vides et inutiles ; ils étaient considérés comme des jours néfastes, et on regardait comme une calamité d'être dans l'obligation d'entreprendre alors aucune affaire. Les enfants qui naissaient dans cet intervalle semblaient, dès ce moment, condamnés à toute espèce de maux et d'accidents ; aux garçons on donnait le nom de Nemoquechtli et aux filles celui de Nencihuatl, c'est-à-dire, homme ou femme qui n'est propre à rien.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 30.

CHAPITRE TROISIÈME.

Jeûne rigoureux en l'honneur de Camaxtli. Retraite et austérité de ses prêtres à Tlaxcallan. L'idole de Quetzalcohuatl apportée de Cholullan. Incendie du feu nouveau. Grand jeûne en l'honneur de Quetzalcohuatl. Fêtes de Chollullan. Le tambour du grand temple. Austérités des prêtres de Teohuacan. Condition du sacerdoce dans l'empire mexicain. Grand-prêtre de Huitzilopochtli. Autres dignités pontificales et sacerdotales à Mexico. Costume des prêtres. Leur juridiction. Écoles et collèges pour la bourgeoisie et pour la noblesse. Occupations et études des élèves. Vie austère des religieux mexicains. Oblation des enfants. Vestales à temps et à perpétuité. Confréries de jeunes gens en l'honneur de Tetzcatlipoca. Parfums et encens. Dotations et revenus des temples. Cérémonies pratiquées à la naissance des enfants. Le baptême. Prières qui accompagnaient ce rite. Devoirs des mères envers leurs enfants. Éducation des filles. Cérémonies du mariage mexicain. Banquet des convives. Pénitence des époux. Sainteté du mariage. Tribunal du divorce. Rites et prière de la confession auriculaire chez les Mexicains. Secret inviolable. Absolution et pénitence. Cérémonie des funérailles. Accompagnement du mort dans l'autre monde. Oraison funèbre. Mort des rois. Rites en leur honneur. Brûlement du cadavre royal. Sépulture des rois. Sacrifices après les obsèques.

L'histoire du plateau aztèque a conservé le souvenir de plusieurs autres fêtes religieuses célébrées dans ces contrées. Celle de Camaxtli, qui depuis tant de siècles était vénéré comme la divinité principale de Tlaxcallan et de Huexotzinco, se solennisait, chaque année, au mois de mars, à l'époque du feu nouveau; mais, de quatre en quatre ans, elle avait lieu avec une pompe beaucoup plus grande. On donnait à cette période le nom de Teoxihuitl, c'est-à-dire, d'année divine : à l'approche de la fête, tous les Tla-

macazqui se réunissaient au temple sous la présidence du plus ancien, qui avait le titre d'Achcauhtliteo (1) : « Voici, leur disait-il, « mes enfants, le grand jeûne qui s'approche, le jeûne de notre « dieu et seigneur. Efforcez-vous de le servir et de faire péni- « tence : que celui qui ne se sent ni l'esprit ni la force nécessaires « pour cet exercice héroïque se retire dans les cinq jours, inter- « valle suffisant pour se connaître et prendre une résolution. Si, « passé ces cinq jours, l'un de vous arrive à dix et ensuite s'affai- « blisse et perde courage, après avoir entrepris la pénitence, il « sera considéré comme un homme indigne de la maison de Dieu « et de la société de ses serviteurs et sera privé de ses biens et de « tout ce qu'il possède. »

Au cinquième jour de la pénitence, il réunissait de nouveau les Tlamacazqui et, à haute voix, disait : « Tous ceux de notre com- « pagnie sont-ils ici ? » L'assemblée répondait que oui, quoiqu'il arrivât parfois que l'un ou l'autre, découragé par l'austérité de la pénitence, se fût retiré auparavant. Tous ensemble se mettaient alors en chemin pour la montagne de la Matlalcueyé, au sommet de laquelle était le temple de cette divinité. A la moitié de la route, les pénitents s'arrêtaient pour prier, et l'Achcauhtliteo gravissait seul le reste de la montée ; il entrait au sanctuaire et offrait, sur l'autel, des pierres de chalchihuitl, du papier et du copal en l'honneur de la déesse et de Camaxtli, les suppliant, avec larmes, de lui donner la force d'achever la pénitence et les rigueurs qu'il venait d'entreprendre.

Il descendait ensuite de la montagne et rentrait en ville avec ses compagnons. Les ministres inférieurs du temple apportaient des poutres légères du bois voisin, et des charpentiers, qui avaient jeûné cinq jours de suite, les taillaient en échardes pour l'usage

(1) Nous avons parlé ailleurs de l'*Achcauhtli*, dont le titre était celui des prêtres du plus haut rang à Tlaxcallan. Il paraît venir de *ach*, ou *achto*, premier, suivi du possessif *cauh*, et le sens du mot revient à celui de *princeps*, chez les Latins. On y ajoutait souvent le mot *teo*, comme dans *Achcauhtliteo*.

sacré auquel elles étaient destinées. D'autres ouvriers préparaient en même temps les lancettes d'obsidienne avec lesquelles les pénitents devaient se tirer du sang. Si l'une d'elles se brisait, on reprochait à l'ouvrier d'avoir mal jeûné et de ne s'être pas mis suffisamment en état de sainteté; aussi s'empressait-on de l'encenser pour le purifier. Au coucher du soleil commençait, pour les anciens pontifes, le chant des hymnes auquel s'unissait, de temps à autre, le son du teponaztli et des tambours; bientôt la musique s'interrompait pour faire place à un récitatif lugubre (1) mêlé de pleurs et de gémissements. Un des vieillards faisait ensuite le tour de la salle et pratiquait à chacun de ses confrères une incision profonde à la langue. Le chef des achcauhtlis ou grand-prêtre prenait de quatre à cinq cents des échardes préparées le matin, et se les passait dans le trou fait dans sa langue; tous les pénitents, les uns après les autres, l'imitaient successivement, se les passant dans l'incision pour les imbiber de leur sang, autant qu'ils en pouvaient souffrir, commençant par les plus fins et terminant par de petits bâtons de la grosseur du doigt. Ainsi s'accomplissait la première rigueur de leur pénitence. Après cet affreux sacrifice, l'Achcauhtliteo, malgré l'extrême douleur qu'il éprouvait dans la bouche, entonnait le chant, faisant, à cet effet, des efforts surhumains pour ne pas décourager ses compagnons. Cette grande pénitence durait quatre-vingts jours, et tous les vingt jours ils s'infligeaient la même torture (2).

Au bout de ce temps, on plaçait un rameau vert au milieu de la cour du temple pour annoncer que les quatre-vingts jours restants pour accomplir le jeûne devenaient obligatoires pour tout

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan, etc. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 31. — Ces récitatifs, dont quelques fragments ont été conservés dans les MSS. en langue nahuatl, étaient généralement dans un langage obscur, reste de l'ancienne langue toltèque; il est probable que ceux dont il est question ici présentaient le récit de la conjuration dont Camaxtli fut la victime. Voir Codex Chimalp., Histoire des Soleils, etc.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib X, cap. 31.

le monde. Les prêtres portaient au temple de Camaxtli les nombreuses échardes imbibées de leur sang et les attachaient à cinq ou six grandes perches érigées devant l'idole. Durant cette seconde période de la pénitence, tous, seigneurs et macéhuales, étaient également soumis au jeûne ; ils s'abstenaient de manger le chilé ou piment, si commun parmi eux, et ne se permettaient aucun bain. Les prêtres continuaient à se passer des échardes dans la langue, tandis que les autres chantaient les louanges de la divinité. Dans cet intervalle, le vieux pontife gravissait au milieu de la nuit la montagne de la Matlalcueyé, accompagné de tout le collége sacerdotal, mais il entrait seul dans le sanctuaire avec quatre ministres, pendant que les autres demeuraient dans les salles voisines ; il faisait à la déesse une offrande de cailles, de copal et de papier, et redescendait à la ville avant le lever du soleil. D'autres jours, il allait, avec une suite considérable, dans les villes et villages voisins, portant à la main un rameau vert et exhortant les seigneurs à se préparer à célébrer dignement la fête de leur dieu; on l'accueillait partout avec une grande vénération, et chacun s'empressait de lui offrir des plats couverts de mets délicats, ainsi que des étoffes précieuses ; mais le pontife, se conformant strictement au précepte du jeûne, laissait les mets et n'emportait que les étoffes, afin de les présenter à l'idole.

Quatre ou cinq jours avant la fête, on blanchissait tous les temples, que l'on décorait avec splendeur. Les anciens se teignaient le visage de diverses couleurs, chacun comme il l'entendait, et, durant une journée entière, ils dansaient dans une des cours du temple. On revêtait de riches ornements la statue de Camaxtli, qui était d'une hauteur gigantesque (1) : à côté d'elle se trouvait une idole plus petite, qu'on disait avoir été apportée par les premiers fondateurs de la république. Cette idole était

(1) Las Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., etc., MS., tom. III, cap. 172. — Torquemada, ibid. ut sup.

celle de Quetzalcohuatl, fils de Camaxtli; on avait pour elle une si grande révérence, qu'on n'osait pas lever les yeux en sa présence, quoiqu'on lui offrît souvent des sacrifices de cailles. Dans cette occasion, les prêtres de Cholullan, dont Quetzalcohuatl était la divinité principale, avaient le privilége de l'habiller ; ils apportaient solennellement ses ornements avec un masque dont ils lui couvraient le visage.

L'offrande commençait, la veille de la fête, au temple du quartier d'Ocotelolco. On plaçait au bras gauche de Camaxtli un bouclier d'or et de plumes, et dans sa main droite un javelot, dont la pointe était d'obsidienne, de la forme d'une lance ordinaire ; on étalait devant l'idole une quantité d'étoffes et d'habits richement travaillés. Puis avait lieu le sacrifice ; on tuait une multitude de lapins, de cailles, de serpents, de lézards et de papillons qu'on apportait avec des fleurs au sanctuaire. A minuit, un prêtre, revêtu des mêmes ornements que le dieu, allumait le feu nouveau, après quoi on immolait un des principaux captifs destinés à cette fête : un grand nombre d'autres suivaient aussitôt sur la pierre fatale, et chacun des dieux de Tlaxcallan recevait l'hommage d'une ou de plusieurs victimes. D'autres sacrifices avaient lieu en même temps au lieu nommé Tlehuexolotzin, dépendant du quartier de Tepeticpae, et dans une foule d'autres endroits de la ville et de la république. La même fête se célébrait avec plus ou moins de solennité, suivant la circonstance, dans les provinces ou seigneuries de Cholullan, de Huexotzinco, de Tepeyacac, de Zacatlan et de Zacotlan, jadis conquises par les Teo-Chichimèques, et dont les habitants avaient une égale vénération pour Camaxtli (1).

Des fêtes analogues se célébraient encore, à Cholullan, en l'honneur de Quetzalcohuatl. Chaque année, au premier mai, les

(1) Le nombre des victimes offertes dans la ville de Tlaxcallan, à cette occasion, pouvait être d'environ un millier. (Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 31.)

Tlamacazqui, vêtus de longues robes blanches, flottantes, parsemées de fleurs noires et la tête ceinte d'une mitre ornée de plumes, sortaient en procession, portant dans les rues de la ville la statue de leur divinité. En rentrant dans le temple, ils montaient en haut de la pyramide et lui présentaient des fleurs et des papillons (1).

Tous les quatre ans, avait lieu la grande fête de ce dieu, comme celle de Camaxtli à Tlaxcallan. Le jeûne était de quatre-vingts jours, et, les quatre premiers de cette période, le Tlachiach ou grand-prêtre se contentait de ne manger qu'une petite tortille du poids d'une once avec un peu d'eau ; durant ces quatre jours il allait seul au sanctuaire invoquer le secours des dieux, afin de pouvoir célébrer dignement la solennité à venir. Tous les prêtres s'assemblaient ensuite avec lui, et ils entraient en pénitence. Ils s'accroupissaient contre la muraille dans les salles du temple, et à chacun on remettait un encensoir, des épines de maguey et de la couleur pour se teindre le corps. Dans cette posture, ils devaient veiller pendant soixante jours, ne pouvant se lever que pour les stricts besoins de la nature : il ne leur était permis de dormir que les deux premières heures de la nuit et une autre au lever du soleil. Leur unique occupation devait être d'entretenir le feu de leurs cassolettes, et, à certains intervalles, d'encenser le dieu tous ensemble. A minuit, ils se rendaient au bain, et, après s'être lavés, se teignaient le corps avec leur couleur ; ils se tiraient, avec les épines, du sang de diverses parties du corps, chacun suivant sa dévotion, puis rentraient dans les salles à leur place accoutumée. Si l'un d'eux avait le malheur de s'endormir, ou seulement de sommeiller, tout aussitôt les autres le réveillaient en le piquant de toutes parts, et lui cassaient son encensoir sur la tête : ils jetaient ses habits dans les latrines, en lui disant qu'il était indigne de servir Quetzalcohuatl

(1) Las Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., MS., tom. III, cap. 173.

et qu'il ne manquerait pas de lui arriver toutes sortes de malheurs. Les vingt derniers jours étaient moins pénibles, on leur permettait plus de sommeil et un repos un peu plus long.

La veille de la solennité, on habillait Quetzalcohuatl de ses plus riches ornements, et l'on décorait de fleurs tout le sanctuaire. Malgré la défense qu'il avait faite de verser le sang humain, on lui sacrifiait cependant encore quelques captifs; mais on lui offrait en quantité des lapins, des serpents, des papillons, du papier, de l'encens et des couronnes de maïs. Les Tlamacazqui s'en retournaient à leurs demeures; tous s'habillaient à neuf et rendaient grâces aux dieux, avec allégresse, de la fin de leurs travaux. La mémoire des richesses qu'il avait possédées durant son règne et de la prospérité dont ses sujets avaient joui rendait Quetzalcohuatl spécialement cher aux marchands, qui l'honoraient comme leur divinité favorite, sous le nom de Cocatl. A l'occasion de sa fête, ils lui sacrifiaient un esclave qu'ils revêtaient de ses habits et achevaient la journée dans des festins et des banquets (1).

Parmi les prêtres attachés au service du temple de Quetzalcohuatl, il y en avait un dont l'office consistait à battre chaque jour, au moment du coucher du soleil, d'un grand tambour, dont la voix sonore s'entendait au loin; à ce bruit, que chacun connaissait, un silence pieux s'établissait par toute la ville; vendeurs et acheteurs se séparaient, la foule disparaissait des places et des rues, et tous rentraient dans leurs maisons avec un recueillement et une tranquillité qui eussent étonné même dans le monastère le mieux discipliné. Au lever de l'aurore, le prêtre battait de nouveau le tambour pour annoncer le retour de la lumière; c'était, pour tout le monde, le signal des travaux publics et particuliers;

(1) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 30. A Cholullan, la coutume de verser le sang humain avait fini par prévaloir comme ailleurs; mais le souvenir de la défense qu'en avait faite Quetzalcohuatl empêchait que ces holocaustes n'eussent lieu sur une échelle aussi grande qu'ailleurs.

pour ceux du dehors et pour les voyageurs, celui de se remettre en chemin, la sortie de la ville de Cholullan étant interdite durant la nuit (1).

Les auteurs contemporains de la conquête parlent avec étonnement des supplices douloureux que s'infligeaient les prêtres des villes de Cozcatlan, de Teotitlan et de Teohuacan. Dans celle-ci on adorait le soleil comme la divinité suprême qui régit le monde, et, après cet astre, Quetzalcohuatl, qui était représenté sous le symbole de l'Étoile du matin (2). Quatre prêtres, entre ceux de Teohuacan, étaient désignés, tous les quatre ans, pour faire pénitence durant cette période, avec des austérités dont la rigueur fait frémir l'imagination. Ils s'habillaient de nequen, comme les gens les plus pauvres, et leurs aliments de chaque jour se réduisaient à une galette de maïs pesant deux onces, et leur boisson à une petite coupe d'atolli, espèce de bouillie faite du même grain. Deux d'entre eux veillaient chaque nuit, chantant les louanges des dieux, encensant les idoles quatre fois durant les heures des ténèbres, et arrosant de leur sang les brasiers du temple. Durant les quatre ans de leur pénitence, leur jeûne était continu, à l'exception d'un jour de fête par mois, où ils pouvaient manger à volonté ; mais, la veille de ces fêtes, leur pénitence n'en devenait que plus rigoureuse, en raison de la solennité du lendemain. Passé les quatre ans, quatre autres prêtres les remplaçaient. Si, dans cet intervalle, l'un d'eux venait à mourir, on lui en substituait un autre qui pût achever son temps sans interruption. Leur continence durant cette période devait être aussi rigoureuse que leur abstinence ; malheur à celui qui commettait la moindre infraction à cette règle. Si sa faute était découverte, la multitude, réunie aux autres prêtres, lui fracassait la tête ; on brûlait ensuite son corps, et on en jetait les cendres au vent (3), car on considé-

(1) Las Casas, Hist. Apolog., etc., tom. III, cap. 174.
(2) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 30.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IX, cap. 9.

rait comme une abomination qu'un prêtre ne pût demeurer quatre ans sans user de femmes, Quetzalcohuatl, en l'honneur de qui ils faisaient pénitence, s'en étant passé toute sa vie (1).

Chez les nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale, dont la civilisation était identique, le sacerdoce occupait toujours un rang considérable dans l'état, et il ne cessa, jusqu'au dernier moment, d'exercer une grande influence sur les affaires publiques et privées; il ne paraît jamais avoir été, dans l'Anahuac, le partage spécial d'une caste héréditaire, tout le monde pouvait y prétendre également, à l'exception, toutefois, des fonctions attachées au temple de Huitzilopochtli, à Mexico, qui étaient l'apanage particulier de quelques familles habitant certains quartiers de cette capitale (2). Les ministres des divers temples, pour être aptes à la carrière ecclésiastique, devaient être sortis du Calmecac, ou colléges ou séminaires qui y étaient attachés et où leurs parents les avaient offerts dès l'enfance. Les dignités étaient conférées d'après le nombre des suffrages; mais il est évident que les prêtres sortis de la noblesse obtenaient presque toujours les plus élevées. Instruits par les dissidences qui avaient été si fatales, dans l'origine, à la nation mexicaine, ses rois avaient travaillé à balancer l'influence des deux corps rivaux, en s'emparant des élections sacerdotales et en plaçant indifféremment à la tête du clergé des prêtres ou des guerriers de haut rang; ce qui était d'autant plus facile que les uns et les autres recevaient la même instruction, dans les mêmes colléges.

Le titre auguste de Topiltzin, qui, dans les temps antiques, résumait les deux puissances, n'exprimait plus, vers la fin, que des fonctions purement sacrées. A Tetzcuco et à Tlacopan, où l'un des fils du monarque défunt héritait directement de la couronne, la sacrificature suprême était conférée, d'ordinaire, à l'un des mem-

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, ap. Barcia, cap. 224.
(2) Herrera, Hist. Gen., etc., decad. III, lib. 2, cap. 15.

bres de la famille royale ; mais, à Mexico, où elle entraînait presque toujours la charge de Tlacochcalcatl ou de généralissime, et après cela la succession au trône, elle était élective comme la royauté. Une élection communément suivait l'autre, et telle était la considération qu'on avait pour le grand-prêtre, qu'on le consacrait, à la suite du monarque, de la même onction qui avait servi pour lui-même. C'est ainsi qu'Axayacatl, Montézuma II et Quauhtemoc furent investis de ce pontificat avant de ceindre le diadème. Le titre de cette dignité était Mexicatl-Teohuatzin, c'est-à-dire, le Mexicain Seigneur des choses sacrées ; il ajoutait, outre un grand nombre d'autres, celui de Teotecuhtli, ou Maître divin, et il était de droit grand-prêtre de Huitzilopochtli. Il était le ministre général du culte et de toutes ses dépendances, en avait la haute surveillance, non-seulement à Mexico, mais dans toutes les provinces de l'empire mexicain, et était le chef suprême des prêtres, à quelque rang qu'ils appartinssent, ainsi que des colléges et des monastères de toute classe. Son élection appartenait aux deux dignitaires les plus élevés après lui-même dans la hiérarchie sacerdotale (1). Le Mexicatl-Teohuatzin était considéré comme le bras droit du monarque, particulièrement dans les affaires de la religion et de la guerre, et il était rare qu'il entreprît rien d'important sans l'avoir consulté. Cependant, ce qui prouve, après tout, qu'il n'était que son vicaire et son lieutenant dans l'une et dans l'autre catégorie, c'est que, dans certaines occasions solennelles, c'était le roi qui faisait l'office de grand-sacrificateur.

Le Quetzalcohuatl, ou pontife du dieu de ce nom, marchait presque sur le même rang ; mais son influence politique était bien inférieure, et il paraît avoir été en dehors de la hiérarchie ordinaire. Le titre commun des prêtres était celui de Teopixqui, c'est-à-dire, gardien sacré ; ceux qui étaient revêtus d'une dignité

(1) Hernandez, ap. Nieremberg, Hist. nat., etc., lib. VIII, cap. 26.

supérieure avaient celui de Huey-Teopixqui (1). Le Huitznahuac-Teohuatzin et le Tepan-Teohuatzin suivaient, dans l'ordre sacerdotal, le grand-prêtre de Huitzilopochtli ; ils étaient ses vicaires généraux, et avaient la haute direction des colléges et des monastères dans toute l'étendue du royaume. Le Tlaquimilol-Tecuhtli, ou Grand-Maître des reliques (2), avait la surintendance des ornements, des meubles et de toutes les choses spécialement affectées à la divinité. Le Tlillancalcatl, ou Chef de la Maison de Tlillan, exerçait les fonctions de seigneur sacriste, ayant soin des vêtements à l'usage du grand-prêtre et pourvoyeur des ustensiles pontificaux. Les chanteurs étaient sous les ordres de l'Ometochtli, grand-prêtre du dieu de ce nom, qui avait encore, pour chef de maîtrise et directeur des écoles de chant, un autre dignitaire ayant le titre de Tlapitzcatzin : c'était lui qui avait la charge de l'enseigner et d'entonner les hymnes, dans les solennités principales. Le Tlamacazcateotl, ou Ministre divin, avait la surveillance des études dans les séminaires ; un autre faisait les fonctions de grand-maître des cérémonies pontificales ; un autre, celles de promoteur et d'archidiacre, chargé de pourvoir aux emplois et vacances dans les temples du royaume ; enfin, une foule d'autres dignitaires suivaient dans cette vaste et savante hiérarchie, dont l'ensemble et l'organisation n'étonnent pas moins que les détails (3).

A Mexico et dans les autres villes de l'empire, le clergé était partagé en autant de catégories qu'il y avait de temples ; outre les soixante-dix-huit sanctuaires dont se composaient les édifices de Huitzilopochtli, en partie dirigés par les prêtres que nous venons d'énumérer, cette capitale en renfermait un grand nombre

(1) *Huey-Teopixqui*, c'est-à-dire, Grand-Gardien-Sacré.

(2) Le lecteur sait déjà que le *Tlaquimilolli*, d'où vient ce titre, était le paquetage ou l'enveloppe sacrée, contenant les reliques des dieux et héros.

(3) Hernandez, ibid. ubi sup. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 20, y lib. IX, cap. 3, 9.

d'autres ; chacun avait sa juridiction connue, à l'instar de nos paroisses, avec une école ou un collége attaché au service du teocalli, où demeuraient les religieux avec leurs élèves et les ministres qui étaient de semaine. Durant ce temps, ces derniers étaient tenus de s'abstenir de tout commerce avec leurs femmes, s'appliquant avec rigueur aux devoirs de leur charge, dont ils revêtaient alors les divers attributs. L'habit ordinaire des prêtres mexicains ne différait guère de celui des autres citoyens ; car ils n'avaient, d'ordinaire, pour marque distinctive, qu'un bonnet de coton noir sur la tête. Ceux, au contraire, qui professaient la vie religieuse, désignés sous le nom de « Quaquaquiltin, » ou Mangeurs d'herbes, et de « Tlamacazqui, » diacres ou ministres, étaient habillés de longues robes noires ; il y en avait parmi ceux-ci qui se laissaient croître les cheveux d'une longueur démesurée, en les graissant de matières onctueuses qui les rendaient dégoûtants à la vue. Le grand-prêtre portait habituellement, comme marque de sa dignité, une sorte de frange pendante sur la poitrine appelée Xicolli ; les jours de fête, il se revêtait d'une longue robe et, par-dessus, d'une sorte de tunique ou de chasuble dont la couleur, la forme et les broderies variaient autant que ses divinités et les sacrifices qu'il leur offrait ; l'ornement de tête était la couronne en forme de mitre, surmontée de panaches comme le roi (1).

Au clergé appartenait la direction de tout ce qui était relatif au culte et à l'instruction de la jeunesse. Les uns étaient chargés de sacrifices, les autres de l'art divinatoire ; ceux-ci, de l'ordonnance des fêtes, de l'arrangement du sanctuaire et de la sacristie : ceux-là, de la composition et de l'ordre des hymnes, du chant et de la musique. Les prêtres à qui touchait la partie scientifique veillaient sur les écoles et colléges, sur la formation du calendrier annuel et sur la distribution des fêtes ; c'était à eux qu'il appar-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IX, cap. 28. — Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 6.

tenait de recueillir les annales, de compiler les livres chronologiques et de rassembler les matériaux dont ils formaient leurs bibliothèques. A chacun des temples de la capitale et des autres cités de l'empire était attaché, soit un collége ou une école ou un monastère, ou bien un chapitre dont les membres jouissaient, à peu de chose près, des mêmes priviléges que nos chanoines.

Les écoles ou colléges étaient de deux classes bien distinctes. Les plus communes, instituées pour la bourgeoisie, étaient appelées « Telpochcalli, » Maisons de jeunes gens; chaque quartier avait la sienne, comme nos écoles paroissiales, et les parents étaient tenus d'y conduire leurs enfants dès l'âge de quatre ou cinq ans. Le « Telpochtlato », ou chef de la jeunesse, leur enseignait à balayer le sanctuaire, à entretenir le feu des brasiers sacrés, à nettoyer la maison, à s'exercer aux pénitences accoutumées, suivant leur âge, et à aller, par bandes, à la forêt chercher le bois nécessaire au service du temple. Aux heures des repas, chacun retournait chez soi; mais ils étaient obligés de coucher dans les édifices de l'école. A la nuit tombante, on les menait tous ensemble au Cuicacalco, ou Maison de chant; ils y apprenaient à chanter et à danser les balles ordinaires, dont l'enseignement faisait partie de l'éducation mexicaine; c'est là qu'on les exerçait également au métier des armes (1). A l'âge de quinze ou seize ans, et quelquefois avant, les parents les retiraient de l'école pour leur faire suivre leur profession, ce qu'ils ne faisaient jamais, toutefois, sans avoir, au préalable, fait un présent au Telpochtlato, analogue à leurs moyens (2).

Les écoles de la noblesse avaient le titre de Calmecac, qui signifie, à proprement parler, un collége ou un monastère. On y élevait les fils des nobles et les enfants que leurs parents desti-

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. III, cap. 4 et 5. — Un auteur indigène parle de ces maisons de chant comme de lieux où il se commettait souvent beaucoup de débauches de toute sorte.

(2) Sahagun, ibid., cap. 6.

naient à l'état sacerdotal, à quelque classe qu'ils appartinssent. Il y avait cette différence avec les écoles bourgeoises qu'ils ne retournaient pas chez eux pour manger, le Calmecac étant, d'ordinaire, richement doté par l'état où les particuliers. Les élèves y étaient sous la direction des religieux Tlamacazqui, qui les appliquaient aux mêmes exercices que les précédents. Mais on leur enseignait, en outre, à mêler les couleurs dont les prêtres se teignaient, à préparer les épines de maguey pour la pénitence et à sonner des instruments ; la plus importante de leurs occupations consistait dans l'étude des chants héroïques et des hymnes sacrés qu'on leur faisait apprendre par cœur, dans celle de l'histoire, des rites de la religion, de la philosophie, des lois, de l'astronomie, de l'astrologie, de l'art d'écrire en caractères et d'interpréter les livres ; enfin de toutes les sciences dont ils étaient capables dans ces contrées (1).

Les Tlamacazqui et les Quaquaquiltin, qui se consacraient au service des dieux dans les monastères, menaient une vie très-austère. Ils y pratiquaient, dans la continence, des œuvres de mortification, à l'imitation de Quetzalcohuatl, qui en était le patron. On donnait à ces ordres de religieux le nom de « Tlamacazcayotl », ou Gouvernement de religieux, et il y avait de ces maisons pour les deux sexes. Le pontife du dieu Quetzalcohuatl en avait la direction suprême : c'était un prêtre d'une grande autorité, et, lorsqu'il sortait en visite, ce n'était que pour aller conférer avec le monarque. Quand un père de famille se proposait d'y offrir un de ses enfants, il en donnait humblement avis à ce personnage : le Quetzalcohuatl envoyait un Tlamacazqui pour assister au festin qui était donné en son honneur, et emmenait avec lui l'oblat. Si les enfants étaient au-dessous de quatre ans, il se contentait de leur faire une légère incision à la poitrine, et on

(1) « Los cuales versos estaban escritos en sus libros por caracteres, » ajoute ici Sahagun. (Ibid., cap. 8.)

retirait quelques gouttes de sang comme un gage de leur future considération. Quatre ans était l'âge requis pour leur admission au monastère; les uns y demeuraient jusqu'à l'époque de leur entrée dans le monde, les autres, suivant leurs dispositions, continuaient pour prendre les fonctions ecclésiastiques; d'autres enfin se condamnaient alors, par un vœu redoutable, à une continence perpétuelle. Tous également y étaient vêtus pauvrement, portant les cheveux longs, vivant en commun et avec parcimonie, et s'occupant de toute sorte de travaux. A minuit, ils se levaient et allaient au bain; ils se tiraient ensuite du sang avec des épines, après quoi ils veillaient, en chantant les louanges des dieux, jusqu'à deux heures du matin. Malgré l'austérité de leur retraite, ces moines pouvaient cependant se rendre seuls dans les bois, parcourir les monts et les déserts, en esprit de contemplation (1).

Il y avait également parmi les femmes plusieurs modes distincts de se consacrer au service de la divinité. Au quarantième jour de la naissance d'une petite fille, le père pouvait la porter au temple voisin; il plaçait dans ses petites mains un balai et un encensoir, et la présentait ainsi au Teopixqui, lequel, en acceptant ces deux symboles de son état futur, prenait acte de son engagement. Aussitôt qu'elle était en état de le faire elle-même, l'oblate portait à son tour les deux instruments au temple avec quelques présents pour le prêtre; à l'âge requis, elle entrait au monastère.

Entre ces jeunes filles, les unes se condamnaient à une continence perpétuelle; les autres se vouaient pour un an, pour deux, trois ou quatre; c'était dans l'espoir d'obtenir la santé de leurs parents ou quelque autre chose, ou bien encore avec le désir de trouver un bon mari. On les appelait du nom de « Cihuatlamacasque », Diaconesses, ou « Cihuaquaquilli », Mangeuses de légumes; elles étaient présidées par des matrones qui avaient une

(1) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 16. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IX, cap. 31.

grande autorité; dès qu'elles entraient au couvent, on leur coupait les cheveux ; elles dormaient tout habillées, afin d'être toujours prêtes au signal du lever, et une même salle leur servait de dortoir. Leur vie était honnête et sage; elles s'occupaient aux travaux de leur sexe, tissant et brodant des étoffes et des ornements pour les dieux et le sanctuaire. Elles se levaient trois fois, à dix heures du soir, à minuit et au point du jour, pour renouveler l'encens dans les brasiers. Leur abbesse se mettait à la tête, et elles allaient en procession au temple; elles y arrivaient en file d'un côté, tandis que les prêtres y entraient de l'autre, de manière à arriver ensemble devant l'autel : tous marchaient également les yeux baissés, avec modestie, sans oser se regarder (1); elles s'en retournaient ensuite à leurs dortoirs de la même manière qu'elles étaient venues. Elles passaient une partie de la matinée à préparer le pain en galette et les pâtisseries qu'elles présentaient, toutes chaudes, dans le temple, où les prêtres allaient les prendre après l'oblation. Pour elles, elles jeûnaient strictement, mangeant une fois le jour et jamais avant midi, se contentant, le soir, d'une légère collation; les jours de fête seulement, il leur était permis de manger de la viande, le reste du temps étant d'un maigre rigoureux. Quand elles balayaient le sanctuaire, elles se gardaient bien de jamais tourner le dos aux idoles, à qui c'eût été faire une injure dans leur manière de voir.

Si l'une d'elles avait le malheur de commettre une faute contre la chasteté extérieure, elle redoublait d'austérité, dans la crainte que ses chairs ne vinssent à se pourrir, et afin d'obtenir des dieux qu'ils couvrissent son péché, la mort étant le châtiment réservé aux vestales mexicaines dont l'infamie était reconnue (2). Celles dont la virginité avait un terme ne sortaient ordinairement du monastère que pour se marier. Leurs parents ayant, à cet effet,

(1) Id., ibid.

(2) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. II, in Apend., et lib. III, cap. 4 et 8.

disposé d'avance toutes les choses, se pourvoyaient de cailles, de copal, de cannes à parfums (1), avec une cassolette et des fleurs, après quoi ils se rendaient au monastère. Les dames de la famille habillaient à neuf la jeune vierge et montaient au sanctuaire; là elles tendaient sur l'autel une nappe et y déposaient leurs présents, accompagnés de plusieurs plats de viande et de pâtisseries. Tous les parents ensemble faisaient un compliment au Tequaquilli ou chef du temple, et ramenaient ensuite la vestale à la maison paternelle (2).

Entre les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe récemment sortis du collége ou du monastère, il se formait fréquemment des confréries en l'honneur de Tetzcatlipoca. On les appelait « Telpochtiliztli », ou Réunion de jeunesse. Ceux qui en faisaient partie s'habillaient avec luxe et d'une manière particulière; les jeunes filles se coupaient les cheveux sur le devant du front, en les laissant croître par derrière. Les uns et les autres portaient également des pendants d'oreilles et des bijoux à la lèvre inférieure : le prévôt de la confrérie était ordinairement un noble de haut rang. A des jours fixes, ils se réunissaient dans une maison destinée à cet effet dans leur quartier; ils y dansaient jusqu'à minuit, chantant des hymnes sacrés, sous la surveillance du prévôt et de quelques matrones respectables qu'on appelait Ichpochtlatoque (3). Elles avaient grand soin qu'il ne se commît, dans ces assemblées, rien qui fût contraire à l'honnêteté, et celui qui manquait à la décence était puni de mort. Lorsqu'un père de famille voulait faire entrer un de ses enfants dans la confrérie, il conviait à un festin le prévôt et les matrones; après le repas, le premier, si c'était un garçon, ou les autres, si c'était une fille, prenaient le novice dans

(1) « Cañas de humo que se llamaban *poquietl* », dit Torquemada. C'étaient des morceaux de bambous préparés et remplis de divers parfums qu'on allumait en l'honneur des dieux.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IX, cap. 14.

(3) *Ichpochtlatoque*, c'est-à-dire, Gouvernantes des jeunes filles.

leurs bras, l'élevant du sol en offrande à Tetzcatlipoca. Dès ce moment il était sous la garde du dieu, sans pour cela sortir de la maison paternelle, où il continuait à demeurer (1).

Les parfums dont on se servait, d'ordinaire, dans les temples mexicains étaient le copal, d'autres résines odorantes, et quelquefois une sorte de bitume appelé « Chapopotli ». La matière des cassolettes ou encensoirs était généralement de la terre cuite, mais ils en faisaient d'or et d'autres métaux. Le noir dont les prêtres se teignaient était composé de la fumée de l'ocotl ou pin résineux, qui servait à faire leurs torches; ils y ajoutaient de l'ocre et du cinabre. Pour la consécration du grand-prêtre, ils composaient un baume particulier d'ulli ou gomme élastique liquide mélangé de résine d'ocotl, de tabac et de l'herbe appelée Ololiuhqui (2), avec l'eau de la fontaine de Tozpalatl, située dans les édifices du temple de Huitzilopochtli, au lieu nommé Tlacochcalco-Quauhquiahuac (3). Ils donnaient à ce mélange le nom de « Teopatli » ou médicament divin, et lui attribuaient une grande efficacité contre toutes les maladies : c'est avec ce baume qu'on oignait les enfants et les malades, qui croyaient, par ce moyen, recouvrer la santé. Ils s'en servaient également pour les enchantements et autres cérémonies superstitieuses, ainsi que d'une sorte d'eau lustrale que devaient bénir les prêtres d'Ixtlilton (4).

La piété des peuples comme la libéralité des souverains avaient

(1) Torquemada, ibid., cap. 30.

(2) *Ololiuhqui*, « una semilla molida, que toman los Indios bebida para ver « visiones, cuyo efecto es privar de juicio. » Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 26. Cet écrivain, dont presque toute la relation n'est qu'un abrégé de la Hist. Antig. de Nueva-España, de Duran, raconte que les prêtres mêlaient à ces diverses plantes une foule d'insectes venimeux qu'ils pilaient dans un mortier. Nous croyons que l'on ne peut suivre Duran qu'avec précaution, à cause des nombreux contes populaires mêlés dans son ouvrage. Clavigero a suivi Acosta; mais Torquemada, plus judicieux à l'égard des Mexicains et qui eut également le livre de Duran à sa disposition, omet la circonstance de ce mélange abominable.

(3) Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., Part. II, pag. 60.

(4) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. II, lib. 6.

abondamment pourvu, au Mexique et dans l'Amérique-Centrale, à l'entretien des ministres de toute classe. Les temples des diverses capitales de l'empire, et jusqu'aux localités les moins importantes, possédaient des dotations considérables, d'où ils tiraient de quoi fournir, avec somptuosité, aux dépenses du culte et du sacerdoce. Ces dotations consistaient en biens-fonds, en terres et maisons de campagne, dont les fruits s'emmagasinaient au profit du sanctuaire. Les paysans qui les occupaient étaient considérés comme les vassaux dans nos anciennes seigneuries; ils apportaient au temple leurs redevances, consistant en vêtements, en maïs, en vin de maguey et en autres substances. Le temple de Huitzilopochtli, à Mexico, était regardé comme le plus riche de toute la Nouvelle-Espagne : ses macéhuales ou vassaux se croyaient heureux de contribuer, par leur travail, au soutien de ce dieu et de ses ministres. Dans le royaume d'Acolhuacan, quinze grandes villes avec leur banlieue fournissaient de provisions de toute espèce, et enrichissaient les temples de Tetzcuco. A ces revenus il faut ajouter les innombrables offrandes que les peuples et les rois faisaient continuellement aux autels de leurs dieux, les vêtements, les bijoux, les vivres et les prémices qu'ils apportaient pour se rendre, en toute circonstance, le ciel favorable (1).

Les prêtres, dont les fonctions correspondaient à celles des intendants, visitaient fréquemment leurs métairies, soit pour reconnaître l'état de leurs possessions, soit pour administrer la justice à leurs vassaux. Auprès des temples se trouvaient, d'ordinaire, les magasins et les greniers où ils enfermaient leurs provisions; lorsqu'ils en avaient retiré ce qui était nécessaire à leur entretien et à celui des autels, durant l'année, ils partageaient le reste entre les pauvres et les infirmes des divers hôpitaux de la campagne ou de la ville (2).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 20.
(2) Id., ibid. — Ces hôpitaux étaient principalement à Mexico, à Tetzcuco, à Tlaxcallan et à Cholullan.

La religion, qui jouait un si grand rôle dans l'état comme dans la société mexicaine, entrait également, avec la pompe de ses rites, dans la plupart des actes de l'homme : à la naissance des enfants, au mariage et à la mort, elle présidait par ses ministres. Dès que le nouveau-né avait fait son entrée dans le monde, la sage-femme, après avoir coupé le cordon ombilical, lavait le petit corps, en disant : « Reçois cette eau, puisque ta mère est la « déesse Chalchiuhlicué; ce bain lavera les taches que tu as « contractées dans le sein de ta mère, nettoiera ton cœur et te « donnera une vie bonne et parfaite. » Ensuite elle implorait une seconde fois la déesse, elle reprenait de l'eau dans la main droite et, soufflant dessus, elle en humectait la tête, la bouche et la poitrine de l'enfant, après quoi elle lui faisait prendre un bain entier, ajoutant : « Que le dieu invisible descende sur « cette eau et efface le péché et l'impureté que tu as contractés « avant la fondation du monde; mais souviens-toi que la vie que « tu commences est triste et douloureuse, remplie d'afflictions et « de misères; tu ne mangeras ton pain qu'au prix de ton travail. « Dieu te vienne donc en aide dans les nombreuses adversités « qui t'attendent. » En achevant cette cérémonie elle faisait son compliment au père et à la mère et aux autres parents du nouveau né. S'il était fils de roi ou de quelque grand seigneur, les princes ou les premiers d'entre ses vassaux se rendaient auprès de lui pour lui offrir ses félicitations.

Les devins, prévenus de la naissance de l'enfant, consultaient son étoile d'après l'heure où il était venu. Après le premier bain, ils considéraient le signe du jour ainsi que celui qui avait dominé durant la période actuelle de treize années; si la naissance avait eu lieu à minuit, ils la combinaient non avec le signe du jour qui venait de se terminer, mais celui du jour commencé. Ils déclaraient ensuite la bonne ou mauvaise fortune de l'enfant. Si l'augure était adverse, ainsi que celui du cinquième jour de la naissance, qui était celui où se donnait le second bain, la céré-

monie était renvoyée à un jour plus favorable. A cette occasion, le père donnait ordinairement un banquet où il conviait beaucoup de monde. S'il appartenait à la noblesse militaire, un petit arc, quatre flèches analogues et un petit habit guerrier étaient préparés pour l'enfant. Si c'était un artisan, les instruments de son métier; si c'était une fille, un vêtement de son sexe avec un fuseau. On allumait une grande quantité de feux, et la sage-femme, prenant l'enfant dans ses bras, le portait autour de la cour et le plaçait, au milieu, sur un monceau de feuilles, à côté d'un vase rempli d'eau. Alors elle le dépouillait en disant : « Mon fils, les « dieux Ometeuctli et Omecihuatl t'ont envoyé dans ce triste et « malheureux monde. Reçois cette eau qui doit te donner la vie. » Elle continuait avec quelques formules analogues à celle du premier jour, lui lavait le corps, et, frottant chaque membre, ajoutait : « Où es-tu, mauvaise fortune? sors de cet enfant (1). »

En prononçant ces paroles, elle priait les dieux de l'orner de toutes les vertus (2). La première prière s'adressait aux divinités déjà mentionnées; la seconde, à la déesse des eaux; la troisième, à tous les dieux; la quatrième, au soleil et à la terre. « O toi, disait- « elle, soleil, père des vivants; terre, notre mère, recevez cet en- « fant, protégez-le comme votre fils, et, puisqu'il est né pour la « guerre (tout noble était guerrier), qu'il meure pour la défense des « dieux, afin qu'il puisse jouir un jour des délices réservées aux « braves qui se sacrifient pour la bonne cause. » On plaçait alors, dans les petites mains de l'enfant, les instruments de sa profes-

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. VI, cap. 37. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 16, 17, 18, 19 et 20.

(2) Chez les Totonaques, le vingt-huitième ou vingt-neuvième jour après la naissance de l'enfant, on le portait au temple. Si c'était un garçon, le prêtre l'étendait sur une pierre préparée à dessein et, à l'aide d'un couteau d'obsidienne, lui faisait l'opération du prépuce; après quoi, on jetait au feu la chair qu'il en avait retranchée. Si c'était une fille, le prêtre lui faisait une autre opération que Torquemada se refuse à rapporter à cause de son indécence. (Monarq. Ind., lib. VI, cap. 48.)

sion, et, si c'étaient des armes, après les lui avoir retirées, on allait les ensevelir dans le terrain, sur lequel on supposait qu'il aurait occasion de se battre plus tard ; si c'était une fille, on enterrait ses ustensiles à l'endroit de la maison où l'on établissait, d'ordinaire, le metlatl ou pierre à moudre le maïs.

Au moment de colloquer ces instruments dans les mains du nouveau-né, la sage-femme priait les enfants conviés à la fête de lui donner un nom, et ceux-ci répétaient celui qui leur avait été suggéré par les parents. A la suite de cette cérémonie avait lieu le banquet, que chacun célébrait avec la somptuosité dont il était capable. Dans ces occasions, on buvait toujours plus que de coutume, mais sans s'enivrer ; la lumière des feux durait aussi longtemps qu'on les entretenait, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du quatrième jour, auquel on donnait la seconde lustration au nouveau-né, et on eût regardé comme une chose de mauvais augure qu'on les laissât s'éteindre auparavant. Les mêmes rites, à peu près, avaient lieu, lorsqu'on sevrait l'enfant (1).

On a vu plus haut quelle était l'éducation de la jeunesse dans les écoles ; mais cette éducation commençait avant même que les enfants eussent été remis entre les mains des prêtres. Les mères les nourrissaient elles-mêmes, fussent-ils fils de rois ou de princes : rien au monde ne les eût décidées à les priver de leur lait : l'état de leur santé ou une dure nécessité pouvait seul les contraindre à prendre des nourrices. Celles-ci, pour faire voir qu'elles étaient d'une bonne constitution, exprimaient sur l'ongle une goutte de leur lait. Ni la mère ni la nourrice ne changeaient d'aliments pendant tout le temps qu'elles allaitaient, ce qui se prolongeait souvent jusqu'à ce que l'enfant eût atteint l'âge de quatre ans. Une femme qui serait devenue veuve dans cet intervalle et qui se se-

(1) Sahagun, ibid. ut sup. — Torquemada, ibid. — Le nom qu'on donnait, d'ordinaire, aux enfants était celui du signe correspondant au jour de leur naissance ; on en ajoutait un autre un peu plus tard, et d'autres en diverses circonstances.

rait remariée avant d'avoir sevré son enfant eût été regardée comme infâme (1).

Dès l'enfance, on accoutumait les fils des grands aussi bien que ceux du peuple à se contenter d'une nourriture simple et frugale; à supporter la faim, la soif, le froid et le chaud sans se plaindre. A cinq ans on les confiait aux prêtres, qui les soumettaient à une discipline sévère et à des châtiments rigoureux comme la religion dont ils étaient les ministres; ils demeuraient employés aux études et au service des autels jusqu'au moment de se marier ou de prendre les armes. Le mensonge, si commun, aujourd'hui, parmi les Indiens (2), était sévèrement puni, et l'on piquait, avec une épine de maguey, la lèvre aux enfants qui y étaient enclins. On s'efforçait de leur inspirer à tous l'horreur du vice; la modestie dans les manières, le respect et l'obéissance aux parents et aux vieillards, et l'amour pour le travail.

Les filles des nobles, qu'aucun vœu n'appelait à être élevées dans les monastères, restaient dans leurs familles, vivant sous les yeux de leurs mères, de leurs sœurs aînées ou de leurs gouvernantes. A quatre ans on leur recommandait la réserve et la pudeur. L'appartement des femmes étant séparé du reste de la maison, elles n'en sortaient que pour aller se promener dans les jardins ou assister, avec leurs mères, aux cérémonies du temple. Elles gardaient le plus profond silence durant le repas et ne mangeaient jamais avec les hommes, pas même avec leurs frères, avant l'époque de leur mariage. On les instruisait de quelle manière elles devaient parler aux dames chez qui on les emmenait en visite ou que leurs mères recevaient chez elles; on leur apprenait à filer, à tisser des étoffes, à coudre et à broder, ayant soin de ne jamais

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 24.

(2) La cause du mensonge si commun parmi les Indiens peut être, en grande partie, attribuée aux Espagnols, qui avaient répandu parmi eux une si grande terreur, qu'aujourd'hui même un Indien n'ose pas répondre un *non*, sur quelque matière que ce soit, à un Européen.

les laisser seules un moment. On les obligeait à tenir proprement leur personne, à se laver et à se baigner avec modestie. Si on leur reprochait une faute grave, elles prenaient à témoin la divinité en laquelle elles avaient le plus de confiance, en disant : « Notre « seigneur dieu me préserve de telle chose. » Elles touchaient en même temps la terre de la main droite qu'elles baisaient ensuite. C'était là, du reste, leur formule sacramentelle et leur serment accoutumé, et nul n'aurait osé le prononcer en vain dans la crainte d'être immédiatement châtié par la divinité qu'il avait nommée. Lorsqu'un prince ou grand seigneur voulait voir ses filles, il les faisait demander; elles se rendaient en cérémonie dans ses appartements, conduites par leur gouvernante. Il leur donnait l'ordre de s'asseoir, et cette dernière, prenant la parole, complimentait le père au nom de ses filles, qui demeuraient silencieuses et recueillies; elles lui offraient ensuite les présents qu'elles avaient apportés, tels que manteaux et étoffes ouvragés de leurs mains. Le prince les recevait avec bonté, les exhortait à être sages, obéissantes et respectueuses envers leur mère ; après quoi, elles s'inclinaient tour à tour devant lui et se retiraient comme elles étaient venues (1). Du reste, l'éducation des femmes, même dans les hautes classes de la société, ne se bornait pas seulement à apprendre ce que nous appelons généralement les travaux de leur sexe. On trouvait, parmi elles, des Amantecas ou ouvrières en ouvrages de mosaïque de plumes fort remarquables, ainsi que des orfévres et des bijoutières; les filles des riches marchands fondaient et ciselaient les métaux précieux et taillaient également les pierres fines. On sait que, parmi les bijoux admirables que Cortès emporta en Espagne, les plus beaux et les plus rares par le fini de leur travail étaient sortis des doigts délicats des filles des orfévres et des joailliers d'Azcapotzalco et de Cholullan.

Les rites du mariage entre Mexicains différaient peu des céré-

(1) Zurita, Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne. Coll. Tern.-Compans, pag. 123 et suiv.

monies que nous avons rapportées au sujet des nations de l'Amérique-Centrale. Les lois de l'empire et celles du Michoacan prohibaient sévèrement toute union entre parents au premier degré de consanguinité ou d'affinité, excepté entre beaux-frères. Le père, ayant fait choix d'une épouse pour son fils, consultait d'abord les devins, et, si les pronostics étaient défavorables, il en cherchait une autre. Certaines entremetteuses, du nom de cihuatlanque, se chargeaient de la demander à ses parents, ce qu'elles répétaient deux ou trois fois, en offrant des présents, jusqu'à ce que ceux-ci se fussent décidés à répondre suivant leurs désirs. Le jour de la noce, le père et la mère de la fiancée lui faisaient un long discours sur la fidélité et l'obéissance conjugales et l'exhortaient à se conduire honorablement. Ensuite ils la conduisaient en pompe à la maison de son futur; celui-ci sortait au-devant d'elle avec ses parents, précédé de quatre femmes portant des torches, et l'un et l'autre, en se rencontrant, se parfumaient mutuellement avec leurs encensoirs. Le jeune homme prenait alors la jeune fille par la main et l'amenait dans sa maison, et ils s'asseyaient ensemble sur une natte placée au milieu de la salle, ayant, devant eux, un brasier allumé. Un prêtre nouait un bout de la camisole de la fiancée à l'extrémité du manteau de son futur, cette cérémonie étant véritablement l'essence du contrat matrimonial. Ils faisaient, après cela, sept fois le tour du foyer en y jetant quelques grains de copal, et retournaient s'asseoir sur la natte, où ils s'offraient mutuellement des présents.

Le banquet avait lieu de suite; les conviés seuls y prenaient place avec les parents. Les nouveaux époux demeuraient sur leur natte, se servant l'un l'autre; ils y restaient durant les quatre jours suivants, ne la quittant qu'à minuit pour aller encenser les dieux domestiques. Les convives, durant cet intervalle, se livraient à la danse ou aux plaisirs de la table; car, pour les jeunes mariés, ces quatre jours étaient un temps de pénitence, pendant lequel ils s'habillaient avec les ornements des dieux pour qui ils

avaient le plus de dévotion. Ils passaient les nuits éloignés l'un de l'autre, chacun sur un lit séparé que les prêtres eux-mêmes leur préparaient. Ces lits étaient des nattes couvertes de symboles superstitieux, ayant à côté quelques épis de maïs et des épines de maguey pour se tirer du sang en l'honneur de la divinité. Ce n'était que le quatrième jour qu'il leur était permis de consommer le mariage, toute anticipation étant considérée comme funeste pour l'avenir. Le lendemain matin, ils se revêtaient d'habillements neufs, les conviés les complimentaient la tête ornée de plumes blanches et les poignets de plumes rouges, et la fête se terminait par une distribution de présents que leur offraient les époux. Les nattes, les couvertes, les épis de maïs et les autres objets qui avaient servi à la noce étaient immédiatement portés au temple.

Du reste, le mariage était considéré avec autant de respect que dans la loi chrétienne, et telle était la force de cette institution, qu'il y avait un tribunal spécialement occupé des questions qui pouvaient s'y rapporter. Si deux époux mécontents se présentaient pour demander le divorce, on examinait d'abord avec soin s'ils avaient été légitimement mariés. Cela fait, les juges écoutaient leurs plaintes, puis les admonestaient paternellement, les exhortant à se supporter mutuellement, leur faisant voir la honte et le scandale qui tomberaient sur leurs familles et sur eux-mêmes s'ils se séparaient. Cela fait, si les parties revenaient à la charge, ils les écoutaient de nouveau, en cherchant à les arranger. Mais à la troisième fois, voyant qu'ils étaient rebelles à leur avis, ils les traitaient durement et les renvoyaient avec une réprimande sévère. Ce qu'il y avait de remarquable dans cette législation, c'est qu'ils ne prononçaient point sur le divorce; le renvoi qu'ils faisaient était considéré comme un consentement tacite, et les époux se séparaient pour ne plus jamais se rapprocher (1).

On a déjà vu, par l'ensemble de cette histoire, que la poly-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 5, 6 et 15.

gamie était tolérée dans l'empire mexicain. Les rois et les princes prenaient un grand nombre de femmes; mais, d'ordinaire, ils en avaient une qui était regardée comme leur épouse légitime, et dont le mariage était célébré suivant les rites accoutumés.

Dans les classes inférieures de la société, les fils apprenaient généralement l'état de leur père et suivaient sa profession; de cette manière, les arts se perpétuaient dans les familles pour le bénéfice de tous. Les jeunes gens destinés à la magistrature étaient conduits, par leurs pères, dans les différents tribunaux; ils y apprenaient à connaître les lois de l'empire et à les mettre en pratique. Aux fils des rois et des princes on donnait des gouverneurs qui veillaient sur leur conduite, et, longtemps avant d'entrer en possession de leurs états, on leur conférait l'administration d'une ville ou d'une province, où ils pouvaient, sur une échelle inférieure, s'instruire de la science si difficile de gouverner les hommes.

Après nous être étendu si longuement sur les cérémonies religieuses des Mexicains, et avoir entretenu le lecteur des rites concernant la naissance et le mariage, il nous reste à entrer dans quelques détails sur ceux qui s'observaient au déclin de la vie et au moment de la mort. La confession auriculaire avait lieu fréquemment, quoiqu'elle ne fût pas obligatoire; mais elle présentait des avantages matériels dont les coupables pouvaient, parfois, faire leur profit. Ceux qui demandaient à se confesser étaient, d'ordinaire, des vieillards ou des moribonds dont la conscience était chargée d'un grand poids. Dans le premier cas, lorsqu'un pécheur allait prier le prêtre du temple de l'entendre, il commençait, quel que fût son rang, par balayer la place où celui-ci devait étendre sa natte pour s'asseoir; il préparait le brasier, et le confesseur y jetait quelques grains d'encens, en adressant une invocation au dieu du feu. Puis, se tournant vers le pécheur, il lui faisait jurer de dire toute la vérité, ce qui avait lieu en l'obligeant à toucher la terre de la main et à lécher la poussière qu'il

y avait prise. « Notre seigneur et notre Dieu, disait ensuite celui-« ci, toi qui reçois et protéges tout le monde, entends mes crimes « et ma pourriture. En ta présence, je me dépouille à nu et je « jette au dehors toutes mes hontes, autant que je puis en avoir; « je sais que rien de mes péchés ne t'est inconnu, puisque toutes « choses te sont claires et manifestes. » A la suite de ces paroles, il débitait tout d'un trait et avec clarté l'ensemble de sa confession. Le prêtre alors invoquait sur lui l'assistance des dieux, et, après diverses prières, il ajoutait : « Seigneur miséricordieux! vous « qui connaissez les secrets des cœurs, mais qui savez que ce « malheureux n'a pas péché avec une entière liberté, ni avec tout « son libre arbitre, mais à l'aide et par l'inclination qu'il a reçue « du signe sous lequel il est né, pardonnez-lui en faveur de son « repentir et de ses larmes; que votre fureur et votre indignation « s'apaisent, et que le pardon, l'indulgence et la rémission de « tous les péchés descendent sur lui, comme les eaux pures du « ciel, pour laver les taches de son âme (1). »

Une autre exhortation suivait cette formule; le prêtre travaillait à pénétrer le pécheur de l'horreur de ses fautes et de la nécessité de la pénitence. Après lui avoir infligé celle qu'il croyait propre à satisfaire le courroux céleste, il l'engageait souvent à faire ensuite l'offrande d'un esclave pour être immolé sur les autels, et concluait en lui inculquant des préceptes de charité dignes d'une bouche chrétienne : « Couvrez celui qui est nu, disait-il, donnez « à manger à celui qui a faim, quelles que soient les privations « que vous soyez obligé de vous imposer, en vous souvenant

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. I, cap. 12, et lib. VI, cap. 7. — Les paroles étonnantes que nous reproduisons ici sont loin d'être exagérées. Le lecteur qui voudrait se donner la peine de lire l'œuvre de Sahagun, celles de Torquemada et de Zurita sur la morale mexicaine serait étonné de la ressemblance extraordinaire qu'elle présente avec le christianisme. Les discours des rois, des princes, des pères et des mères, dans les différentes conditions de la vie et de la société, sont autant de chefs-d'œuvre de rhétorique morale; nous n'en donnons ici que de faibles extraits.

« toujours que sa chair est semblable à la vôtre, et que les autres « sont des hommes comme vous (1). » Cette confession n'avait lieu qu'une fois dans la vie, et elle était la même pour le malade qui faisait appeler le prêtre chez lui, que pour le vieillard qui allait le trouver dans sa maison. Aussi la répétition d'une faute une fois pardonnée était-elle regardée comme irrémissible. Ainsi que dans l'Église catholique, cette confession obligeait le ministre de la pénitence à un secret inviolable; mais ce qu'il y avait de remarquable, c'est que l'absolution conférée par lui au moribond entraînait, pour celui-ci, non-seulement la rémission spirituelle, mais encore le pardon temporel des délits que la loi châtiait le plus sévèrement; en sorte que, s'il revenait à la santé et que ses crimes vinssent à être connus, il était défendu de le poursuivre. Telles étaient les dispositions de cette société étonnante, où, par un étrange contraste, la religion unissait aux pratiques de la superstition la plus sanglante l'enseignement des préceptes de miséricorde et de clémence qu'on pourrait croire tirés du code évangélique.

Les cérémonies des funérailles avaient généralement une grande analogie d'une contrée à une autre, dans les provinces du Mexique et de l'Amérique-Centrale; chaque nation avait cependant des détails qui lui étaient particuliers. Chez les Aztèques, dès que l'un d'eux avait rendu le dernier soupir, on se hâtait d'aller appeler certains vieillards qui, dans les classes ordinaires, faisaient, à cette occasion, les fonctions de maîtres de cérémonies. Leur premier soin, après lui avoir mis dans la bouche une sorte de pierre verte, était de couper diverses figures de papier; ils en ornaient le corps du défunt, et l'ayant arrosé d'eau lustrale, ils lui disaient : « C'est cette eau que tu as reçue en venant au monde. » Ils lui en mettaient une cruche toute pleine entre les jambes, ajoutant : « Celle-ci te servira pour faire ton

(1) Id., ibid.

voyage. » Réunissant ensuite une partie des morceaux de papier qu'ils avaient découpés, ils reprenaient : « Ceux-ci t'aideront à passer entre les deux montagnes qui cherchent sans « cesse à se rapprocher et à se choquer l'une contre l'autre. » Puis lui remettant les autres : « Avec ceux-ci, ajoutaient-ils, tu « peux, sans crainte, prendre le chemin où se trouve le grand serpent qui garde le passage. — Avec ceux-ci tu trouveras le lieu « où l'on voit le caïman qui s'appelle Xochitonal. — Ceux-ci te « protégeront dans les huit déserts par où circule la route, « et ceux-ci te serviront à éviter le tranchant des couteaux « de pierre que le vent fait mouvoir sans cesse dans l'Itzéhecayan (1). »

On brûlait ensuite les caisses et les boîtes renfermant les vêtements et les armes du défunt ; si c'était une femme, ses jupons et ornements, afin qu'au passage ils aidassent à les réchauffer et à les garantir du froid, qu'autrement ils auraient éprouvé. En même temps on tuait un petit chien de couleur fauve qui devait accompagner le défunt, et on lui mettait au cou un fil de coton, nécessaire à son maître pour traverser une rivière fort profonde, appelée Chiucnahuapan, ou les Neuf-Cours-d'Eau, et que le mort devait passer sur le chien. On les enterrait ensemble, et si le corps était brûlé, on mettait avec lui le chien sur le même bûcher : deux vieillards attisaient le feu, tandis que deux autres chantaient un chant funèbre. Ils recueillaient ensuite les cendres de l'homme et de l'animal avec la pierre qu'on lui avait mise dans la bouche et qu'on disait être son cœur ; le tout était placé dans une fosse profonde qu'on recouvrait de pierres, et les parents y allaient, pendant plusieurs jours, déposer des vivres et

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 47. — *Itzéhecayan*, c'est-à-dire, le Lieu du vent de l'obsidienne. La plupart de ces détails font continuellement allusion aux lieux où se passèrent les épreuves des frères Hunahpu et Exbalanqué, dans le Xibalba, dont il est question dans la première partie de notre histoire.

du pulqué. Tandis qu'on les plaçait dans la tombe, un des vieillards adressait à l'entourage une allocution sur la brièveté de l'existence et les exhortait à ne pas s'affliger outre mesure. « O mon « fils, disaient-ils ensuite, en se tournant vers le mort, voilà que « vous avez achevé de souffrir et de passer les tourments de cette « vie. Notre Seigneur a daigné vous appeler à lui. Nous n'avons « pas une vie permanente dans ce monde; elle est courte comme « l'instant qu'il faut pour se réchauffer au soleil lorsqu'il fait « froid. Le moment est donc arrivé pour vous d'être enlevé par « Mictlanteuctli et Mictecacihuatl à leur demeure et d'être placé « sous leur siége. Mais vous n'y êtes pas seul; tous, tant que « nous sommes ici, nous aurons le même sort; le lieu où vous « allez est fait pour tous; c'est pour cela qu'il est si vaste et qu'il « peut renfermer tant de monde. De vous il n'y aura donc plus « de mémoire sur la terre; car vous allez en un lieu obscur et « sans fenêtres, d'où vous ne sortirez plus pour revenir ici, et où « vous n'aurez pas à vous occuper du retour. Réjouissez-vous « donc, en pensant que nous devons vous y suivre un jour, et « que nous irons vous tenir compagnie (1). »

Si le défunt était mort noyé ou frappé de la foudre ou de quelque maladie jugée incurable, on ne brûlait point son cadavre; mais on lui couvrait le visage et les mâchoires de tiges de huauhtli, après lui avoir peint le front avec de l'indigo. On lui plaçait sur la tête des papiers ornés de symboles mystiques, et à la main un bâton, en disant qu'au lieu où il allait ce bâton reverdirait; après quoi, on l'enterrait dans un cimetière particulier (2).

Les honneurs funèbres qu'on rendait aux rois de Mexico étaient accompagnés d'une grande pompe, surtout depuis l'accroissement de leurs conquêtes. Dès que l'un d'eux tombait ma-

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. III, Apend., cap. 1.
(2) Torquemada, ibid. ut sup., cap. 48.

lade, suivant une coutume antique attribuée à Topiltzin-Acxitl (1), dernier roi de Tollan, on mettait un masque au visage des principales idoles, et l'on couvrait les autres d'un voile; on ne les leur ôtait que lorsque le monarque était guéri ou lorsqu'il avait rendu le dernier soupir. Dès qu'il était mort, on en publiait la nouvelle dans la capitale avec un grand apparat, et le Cihuacohuatl ou premier ministre de sa maison s'empressait d'en donner avis aux rois de Tetzcuco et de Tlacopan, et ensuite à toute la noblesse de l'empire. Ils arrivaient les uns après les autres, au bout de quatre ou cinq jours, amenant avec eux des esclaves richement vêtus et des présents magnifiques qu'ils se proposaient d'offrir au monarque défunt, comme un dernier témoignage de leur considération et de leur respect. Dans l'intervalle, on préparait son cadavre avec des plantes et des écorces de certains arbres; on le revêtait des ornements royaux, et on le plaçait sur son trône, dans la grande salle des armes du palais, qu'on ornait, dans ce dessein, d'une manière symbolique; après quoi, on tuait celui de ses serviteurs qui avait été chargé, durant sa vie, du soin de son oratoire privé, afin de continuer avec lui ses fonctions dans l'autre monde. Les rois et les princes faisaient au sénat leur discours de condoléance, exaltant les vertus et la gloire du souverain décédé, qu'ils allaient ensuite couvrir de leurs présents. Les plus âgés entonnaient alors le chant funèbre ou Miccacuicatl, pendant que ses femmes venaient lui offrir à manger et à boire, rangeant autour du cadavre les plats qu'elles lui avaient apportés, et le cacao, breuvage des rois, qu'elles versaient dans autant de tasses.

Le cadavre royal disparaissait sous les manteaux précieux, les riches étoffes et les bijoux qu'on lui offrait. C'est alors que l'on plaçait sur le lit de parade la statue que l'on faisait toujours à l'image du roi, aussitôt qu'il était mort. Les chefs du sénat,

(1) Ixtlilxochitl, Quinta Relacion, de la vidas de los reyes de los Tultecas.

ayant à leur tête le Cihuacohuatl, lui rendaient d'abord leurs hommages; ils la dépouillaient ensuite de ses vêtements, puis, l'ayant lavée de la tête aux pieds avec une eau bleue, ils la rhabillaient et la couronnaient du diadème orné d'une plume de héron. Les chanteurs, le visage teint en bleu et tenant à la main des fleurs et des parfums, s'approchaient à leur tour pour chanter les louanges du roi. Sitôt le chant terminé, on revêtait la statue des ornements de Quetzalcohuatl, et les chanteurs le saluaient en disant : « Seigneur, levez-vous et mettez-vous en chemin pour rejoindre « votre père, le souverain du séjour des morts et de la région de « l'oubli, où l'on ignore le jour comme la nuit, où le repos est « éternel, où votre mère Mictecacihuatl vous attend, et où vous « vous reposerez de vos travaux de roi au milieu de vos ancêtres. »

On transportait ensuite le cadavre, ainsi que la statue, au temple de Huitzilopochtli, dans le même ordre, à peu près, que nous avons décrit pour les funérailles des rois de Michoacan. En tête marchait la noblesse, portant les étendards de la maison royale, aux armes et devises du défunt. Dès qu'on approchait du temple, les prêtres sortaient pour recevoir le cadavre, mais en silence, sans chants ni instruments de musique. On le plaçait sur un bûcher dressé avec magnificence sur le Quauhxicalli, sans oublier le chien qui devait servir à transporter le roi décédé sur l'autre rive du fleuve. Quand le tout était consumé, on immolait les femmes et les serviteurs destinés à l'accompagner au séjour des morts; un grand nombre de captifs partageaient leur sort; après quoi, un prêtre, aux vêtements bleus et au visage teint de la même couleur, arrosait d'une eau parfumée le bûcher, et ensuite les princes et les seigneurs présents à la cérémonie (1). Le lendemain on recueillait les cendres avec les dents et l'émeraude qui avait été placée entre les lèvres du défunt; le tout était ren-

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 55 et 60.

fermé dans une urne, où l'on avait déjà mis plusieurs mèches de ses cheveux, l'une coupée dans son enfance et l'autre après sa mort, et on la déposait au lieu destiné à sa sépulture. Durant les quatre jours suivants, on faisait sur la tombe des oblations de viandes et de pâtisserie; le cinquième on sacrifiait plusieurs esclaves, et cette immolation se répétait encore quatre fois, de dix en dix jours. Après cela on ne versait plus de sang humain; mais il y avait un holocauste de lapins, de papillons, de cailles et d'autres oiseaux, avec des offrandes de pain, de vin, de copal, de fleurs et de cannes à parfums, et cet anniversaire se renouvelait quatre années de suite (1). Quoique les premiers rois mexicains eussent été déposés, après leur mort, dans les grottes de Chapultepec, il paraît que ce lieu n'était pas affecté d'une manière absolue à la sépulture de ces princes; le temple de Huitzilopochtli renfermait les urnes sépulcrales de plusieurs monarques, et elles avaient été enterrées au sommet du teocalli, sous le pavé même du sanctuaire, devant la statue du dieu.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 45.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Gouvernement de l'empire de l'Anahuac. Les trois couronnes constitutives de la monarchie. Succession royale, héréditaire à Tetzcuco et à Tlacopan, élective à Mexico. Couronnement des rois. Leur puissance. Tribunal suprême. Tribunaux inférieurs. Officiers de justice. Prisons. Justice municipale. Ambassadeurs. Cérémonies de leur réception. Courriers du gouvernement. Titres et noblesse. Ordres de chevalerie. Épreuves des candidats. Cérémonies de leur installation. Priviléges des chevaliers. Armoiries. Les Tzompantzin de Cuitlahuac. Insignes des divers ordres. Armures. Armes offensives et défensives. Machines de guerre. Costume de guerre du souverain. Étendards des Aztèques. Hérauts d'armes. Manière de déclarer la guerre. Préparatifs. Convois et provisions de campagne. Campement et fortifications. Manière de combattre. Ruses et embuscades. Triomphe. Combat gladiatorial. Siége, murailles, fortifications des villes. Condition des peuples vaincus. Noblesse féodale. Classes diverses de propriétaires. Héritages. Calpulli et propriétés municipales. Terres de guerres. Classes diverses de vassaux et de sujets. Répartition des impôts. Immunités du commerce. Services et corvées chez le souverain et le seigneur. Service de la noblesse. Impôts excessifs dans les derniers temps. Officiers du fisc. Leur orgueil et leur faste. Esclavage. Ses catégories diverses. Lois prévoyantes en faveur des esclaves.

A l'exception de quelques seigneuries qui se gouvernaient municipalement sous l'autorité réunie de plusieurs capitaines (1),

(1) Les républiques aristocratiques de Tlaxcallan, de Tepeyacac, de Huexótzinco, etc., étaient gouvernées par quatre chefs, en raison des divisions de leurs capitales partagées, comme toutes les cités de ces contrées, en quatre quartiers principaux. Mais, d'ordinaire, le plus vieux en dignité exerçait une sorte de présidence.

les divers états du Mexique et de l'Amérique-Centrale étaient généralement soumis à des souverains dont la puissance était absolue. Dès la période la plus ancienne de l'empire toltèque, on a vu comment l'Anahuac, et, à son exemple, la plupart des royaumes qui surgirent des débris de cette monarchie célèbre, avaient été constamment régis par trois chefs qui, tour à tour, avaient saisi la suprématie, suivant les circonstances des temps et des personnes. Dès la chute de la famille de Tezozomoc, les rois de Mexico et d'Acolhuacan paraissent avoir possédé une influence à peu près égale, chacun de son côté, et si les premiers cédèrent souvent le pas dans le conseil à Nezahualcoyotl et à Nezahualpilli, dont la sagesse était universellement reconnue, ceux-ci, de leur côté, le leur disputèrent rarement dans les négociations qui avaient la guerre pour objet. Leur accord fut une des principales causes de la grandeur de leur empire. Le roi de Tlacopan qui avait succédé à ceux d'Azcapotzalco, quoique possédant, dans les limites de sa juridiction, une indépendance égale à celle de ses deux collègues, était comme le lien qui les unissait et le modérateur entre ces deux potentats. Durant la dernière période du gouvernement indigène qui précéda l'arrivée des Espagnols, Nezahualpilli avait prévalu dans l'administration intérieure, du moment qu'il avait commencé à prendre en main les affaires, dont il entendait la conduite presque autant que son père; les princes mexicains lui abandonnaient volontiers cette espèce de ministère, pourvu qu'il leur laissât le champ libre pour faire la guerre. Mais ensuite, découragé par les nouvelles qu'il recevait des Antilles et de la côte de Terre-Ferme, il laissa insensiblement prendre le dessus à Montézuma, dont l'ambition n'aspirait à rien moins qu'à la monarchie universelle, semblable à celle que Tezozomoc s'était efforcé de fonder.

Le droit de succession le plus ordinaire était celui du sang, en ligne directe de père en fils; mais tous les fils n'héritaient pas également, il n'y avait généralement que celui de l'épouse prin-

cipale que le souverain choisissait à cette intention. Celle-ci jouissait ordinairement du rang de reine, avec une considération analogue, et tous les sujets avaient pour elle un grand respect. Lorsque les rois de Tetzcuco ou de Tlacopan prenaient une épouse dans la famille royale de Mexico, elle occupait la première place, et ses fils succédaient au trône, s'ils en étaient capables ; il en était de même dans les états inférieurs soumis à la suzeraineté de l'empire (1). Cette prérogative des princesses mexicaines leur venait indubitablement de la persuasion où l'on était de leur descendance toltèque.

Depuis la mort d'Acamapichtli, premier roi de Tenochtitlan, qui avait refusé de choisir son successeur, l'élection du souverain y était devenue une sorte de loi de l'état, et l'on a vu, par l'élévation d'Itzcohuatl et de Montézuma II, que, pour être nés de concubines inférieures à la reine, il n'y avait néanmoins pas eu pour eux d'exclusion. Les principaux dignitaires du royaume, le Cihuacohuatl ou Ministre suprême de la justice et de la maison du roi, le Tlacochcalcatl, Généralissime ou Maître de la maison des Armes, l'Atempanecatl, ou Grand-Maître des Eaux, l'Ezhuahuacatl, ou le Maître du Sang, et le Tlillancalqui, ou chef de la Maison-Noire (2), composant entre eux le conseil de la monarchie, élisaient celui qui leur paraissait le plus apte aux affaires publiques, et lui donnaient la couronne. Cette élection, qui ne pouvait avoir lieu en dehors des frères, des fils ou des neveux du souverain décédé, était soumise aux anciens, qui l'approuvaient d'ordinaire. On a déjà vu les avantages résultant de cette coutume, dont le lecteur a pu juger par les règnes des rois mexicains jusqu'à Montézuma II. On prenait en grande considération la bravoure et les talents du

(1) Zurita, Rapport sur les différentes classes de chefs, etc., page 12 et suiv.

(2) Ces titres sont ceux que nous trouvons dans l'interprète de la Collection de Mendoza, dans la Cronica Mexicana et dans quelques autres ouvrages. Ils n'y sont pas tous également réunis et l'interprète n'en donne que quatre, omettant le Cihuacohuatl.

prétendant, non moins que l'inclination qu'il montrait pour les armes. Il est douteux que les rois de Tetzcuco et de Tlacopan aient jamais pris une part directe à ce choix, comme l'affirment les historiens, bien que leur influence dût être toujours d'un grand poids sur l'esprit des électeurs; mais il paraît certain qu'on attendait leur consentement pour procéder à l'inauguration du nouveau roi (1). Il en était de même des chefs de ces deux états qui succédaient directement aux droits paternels, mais qu'on ne couronnait qu'après avoir demandé l'approbation du souverain de Tenochtitlan.

Aussitôt que l'élection était terminée dans cette ville, on en donnait avis aux deux autres chefs de l'empire et aux divers membres de la noblesse qui étaient venus assister aux funérailles du monarque précédent. Les deux rois, accompagnés d'un nombreux cortége, conduisaient l'élu au grand temple, les dignitaires du royaume ouvrant la marche. Pour lui, il était le dernier, sans habit ni manteau, n'ayant pour tout vêtement que le maxtli; ses deux collègues l'aidaient à monter l'escalier du teocalli, où il était reçu par le chef des prêtres, qui le menait devant l'image de Huitzilopochtli. Il l'adorait en touchant le sol de la main qu'il portait ensuite à sa bouche, et le pontife lui faisait les onctions sacrées sur tout le corps, l'arrosant de l'eau lustrale de la fontaine Tozpalatl (2), préparée, ainsi que le baume de la consécration, le jour de la grande fête du dieu. Il le revêtait, après cela, d'une tunique toute parsemée de peintures de crânes et d'ossements humains, puis de deux manteaux, l'un noir et l'autre bleu, ayant les mêmes ornements, pour lui rappeler qu'il était mortel, comme le reste des humains. Il lui attachait au

(1) « Si havia duda ó diferencia quien debia de ser rey, averiguase lo mas aina que podian, y sino poco tenian que hacer (los señores de Tetzcuco y Tlacapan). » (Gomara, Cronica de Nueva-España, ap. Barcia, cap. 99.)

(2) Ces onctions se faisaient avec le baume qui servait à la consécration du grand-prêtre, et le premier pour qui elle avait été employée avait été Huitzilihuitl. (Gama, Descrip. de las dos piedras, etc., Part. II, pag. 70.)

cou une sorte de talisman, consistant en une petite calebasse remplie de graines diverses; après quoi, il plaçait dans ses mains un encensoir et une bourse à encens.

Le roi demeurait à genoux pendant ces diverses cérémonies. Dès qu'il avait achevé d'encenser l'idole, le grand-prêtre, assis devant lui, lui adressait une allocution pleine de sentiment sur les nouveaux devoirs qui lui incombaient. Le roi répondait avec dignité; il descendait ensuite à l'une des salles voisines, et, assis sur te tlatoca-icpalli, il recevait les compliments de ses collègues et les félicitations de la cour. Il entrait ensuite en retraite au Tlacatecco; il y faisait pénitence, ne mangeant qu'une seule fois pendant la durée de chacun des quatre jours qu'il y passait, se baignant chaque jour et chaque nuit, se tirant du sang et offrant de l'encens aux dieux, afin d'obtenir les lumières d'en haut dans la charge si difficile qu'il allait remplir. Le cinquième jour, la noblesse allait le prendre et le reconduisait en pompe à son palais, et chacun alors recevait de ses mains la confirmation de ses fiefs et de ses emplois (1). Les jours suivants étaient consacrés aux réjouissances de toute espèce, comme on l'a déjà vu plus haut, et le lecteur est déjà au courant de l'expédition militaire conduite par le nouveau roi, dans l'intention de se pourvoir de victimes pour son couronnement et des détails de cette cérémonie.

La puissance absolue devenait intégrante à la personne royale, dès que le souverain avait reçu l'hommage de ses sujets; mais, d'accord avec les coutumes toltèques qu'on reconnait dans la plupart des lois et des usages des Mexicains relatifs à l'administration, il la partageait avec un certain nombre de ministres qui tous avaient une autorité et une juridiction distinctes. Au premier rang était celui à qui l'on donnait le titre révéré de « Cihuacohuatl (2) » : vicaire-général du monarque dans toutes les affaires

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 27 et 28. — Zurita, Rapport, etc., page 21.

(2) Ce titre de *Cihuacohuatl*, serpent femelle, nom, comme on le sait déjà,

d'administration, de législation intérieure, de justice civile ou criminelle, il jugeait en dernier ressort et donnait des ordres en lieu et place du souverain, chaque fois que celui-ci ne le faisait pas directement et par lui-même; la mort était le châtiment de celui qui eût osé usurper ses fonctions ou se servir de ses insignes. Le tribunal suprême, composé du « Tlacateccatl » et de deux autres juges appelés « Quauhnochtli » et « Tlailotlac », formait, sous sa présidence, un conseil qui prononçait en première et en seconde instances, quoique la sentence se donnât au nom seul du Tlacateccatl. Ils se réunissaient, chaque jour, dans une salle du palais, appelée « Tlatzontetecoyan », c'est-à-dire, le lieu où l'on juge en matière capitale, et ils y avaient sous leurs ordres un certain nombre d'huissiers et d'autres officiers. Si la cause était civile, elle était sans appel; si elle était criminelle, on pouvait appeler au Cihuacohuatl. Un héraut, du titre de « Tecpoyotl », prononçait la sentence, et le Quauhnochtli était chargé de l'exécuter. Les juges, dans leurs fonctions, se revêtaient d'une robe blanche, et le peuple avait pour eux un respect égal à celui qu'ils avaient pour le souverain (1).

Les prisons étaient de deux classes : la première, appelée « Teilpiloyan », renfermait les débiteurs qui se refusaient à satisfaire leurs créanciers; c'était la prison pour dettes et pour ceux qui n'étaient pas condamnés à mort. La seconde était le cachot appelé « Quauhcalli », c'est-à-dire cage ou maison de bois, à cause de la forme et de la matière de la prison; elle était destinée à ceux qui étaient condamnés à mort et aux prisonniers qu'attendait le sacrificateur. Aux premiers on ne donnait que peu d'aliments; mais

paraît incompréhensible ici comme titre d'une magistrature; mais il y a tout lieu de croire que les Mexicains, en héritant des droits des rois toltèques de Culhuacan, adoptèrent également les titres de la cour, et que celui de Cihuacohuatl avait été donné au vicaire ou premier ministre du roi en mémoire de Cihuacohuatl, sœur de Camaxtli, qui prit soin de l'enfance de Quetzalcohuatl.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 25.

on nourrissait abondamment les autres, afin qu'ils parussent dignes des dieux. Si, par hasard, il s'en échappait quelqu'un, les habitants du quartier où était la prison étaient obligés de payer au maître du prisonnier fugitif un esclave et certaine quantité d'habits avec un bouclier (1).

Dans chacun des quartiers de la ville résidait un Teuctli, élu annuellement par les habitants, lequel faisait les fonctions de juge particulier, au nom du tribunal suprême. Sous ses ordres se trouvaient des commissaires, élus de la même manière, appelés « Centectlapixqui », et qui faisaient la police du même quartier; les Tequitlatoqui étaient les messagers du teuctli, chargés de porter partout ses ordres, et les Topilli en étaient les exécuteurs. Dans les autres villes, la justice était généralement administrée par les autorités locales et, dans certains cas spéciaux, par des commissaires extraordinaires, nommés par le souverain. Dans la capitale de chaque province, il y avait un tribunal subordonné à la cour suprême, et auquel on appelait, au besoin, des juges locaux. Près de chaque tribunal, il y avait toujours un certain nombre d'huissiers, chargés de maintenir l'ordre et d'introduire les plaignants. L'office d'avocat était inconnu; les parties établissaient elles-mêmes leur cause, en se faisant accompagner de leurs témoins. Leur serment était reçu en témoignage, mais pas toujours d'une manière absolue. On dressait ensuite le procès-verbal de toute l'affaire, et elle était soumise au tribunal, qui rendait ensuite sa sentence. L'examen des causes ne pouvait passer un temps déterminé par la loi, et qui ne dépassait jamais quatre mois. Les jugements devaient être prompts, et les juges qui recevaient des présents étaient aussitôt révoqués et châtiés avec rigueur (2).

L'intendance générale des impôts et tributs était confiée à un personnage de haut rang qui en exerçait les fonctions sous le titre

(1) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 7.
(2) Torquemada, ib. ut sup.

de « Huey-Calpixqui », ou surintendant : il était placé, ainsi que les juges, sous la juridiction du Cihuacohuatl. C'était le Huey-Calpixqui qui était, en réalité, le ministre des finances du roi : il nommait les officiers chargés de recouvrer les rentes de l'état dans toutes les provinces, et c'était dans les dépendances de sa maison que se gardaient les rôles des terres et domaines, les cadastres et registres de toute espèce ayant rapport à son emploi (1).

Les ambassadeurs n'étaient pas moins respectés chez les nations du nouveau monde que dans l'ancien continent. On reconnaissait immédiatement à leurs insignes ceux qui étaient revêtus de ce caractère ; le plus remarquable était une espèce de large scapulaire vert, orné de franges ; ils portaient, en outre, des chaperons surmontés de plumes et de housses de diverses couleurs, à la main droite une flèche, la pointe en bas, un bouclier, ainsi qu'un filet suspendu au bras gauche, lequel renfermait les provisions du moment. On les traitait partout avec une extrême considération, mais c'était à condition de marcher toujours par le grand chemin direct, sans dévier dans les sentiers intermédiaires. A leur arrivée dans une ville étrangère, la noblesse sortait à leur rencontre et les conduisait au capulli ou palais municipal. On les y traitait avec toute sorte d'honneurs. On les encensait et on leur présentait des bouquets ; après qu'ils s'étaient reposés quelque temps, on allait les chercher et, avec le même cérémonial, on les introduisait dans la présence du roi, qui les attendait assis avec sa cour, pour leur donner audience. Ayant fait une profonde inclination, ils s'accroupissaient sur leurs jambes au milieu de la salle, en silence et les yeux baissés, jusqu'à ce qu'on leur fît signe de parler ; ce signal étant donné, le chef de l'ambassade s'inclinait de nouveau ; il exposait d'une voix modérée, mais avec éloquence, le but de son message, que le roi et les seigneurs écoutaient tête baissée. Son discours terminé, les ambassadeurs retour-

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 77.

naient à leurs logements. Dans l'intervalle, le souverain se consultait avec ses ministres, qu'il chargeait ensuite de sa réponse; il faisait porter aux ambassadeurs des présents et des vivres en abondance pour leur voyage, et les nobles qui les avaient amenés les reconduisaient dans le même ordre. Si le prince à qui l'ambassade avait été envoyée était l'ami ou l'allié de l'autre, on regardait comme un affront de refuser les présents; sinon, il fallait que les envoyés eussent le consentement exprès de leur maître. Les circonstances faisaient, d'ailleurs, souvent varier ces cérémonies, et il arrivait quelquefois même que l'ambassade, au lieu d'être dirigée au souverain, l'était à la noblesse ou au corps de la nation (1).

Les courriers des divers gouvernements de l'Anahuac usaient également d'insignes de différente sorte, suivant les messages dont ils étaient chargés. Si l'un d'eux portait la nouvelle qu'une bataille était perdue, il entrait les cheveux épars : en arrivant à la capitale, il marchait droit au palais, s'agenouillait devant le roi et lui rendait compte de l'événement. Si, au contraire, c'était une victoire, il entrait dans la ville, les cheveux noués avec un cordon de couleur, un mouchoir blanc autour des reins, à la main gauche un bouclier, et, dans la droite, une épée qu'il agitait dans l'attitude d'un vainqueur. Les populations, en le voyant, l'encensaient avec honneur et le conduisaient en triomphe au palais.

Pour accélérer les messages du gouvernement, il y avait, de deux en deux lieues, sur les routes royales, des maisons de halte où les gouverneurs des provinces entretenaient constamment des courriers, de façon à ce qu'il y en eût en tout temps qui fussent prêts à se mettre en chemin. Dès que l'un d'eux avait été dépêché, il courait avec toute la vélocité possible jusqu'à la poste suivante; un autre recevait son message ou le paquet de dépêches

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 1.

et courait de même jusqu'à l'autre station, et ainsi jusqu'à la dernière. Les nouvelles qu'on envoyait parcouraient, en un espace de temps très-court, des distances quelquefois fort considérables. C'est de cette manière que les souverains de l'Anahuac étaient instruits de tout ce qui se passait aux extrémités les plus éloignées de l'empire, et plusieurs auteurs affirment que, dans l'espace d'un seul jour, ils recevaient des nouvelles d'une distance de plus de cent lieues. Les intendants de Montézuma se servaient de ce moyen pour pourvoir journellement la table royale de poisson frais, pêché dans l'une ou l'autre mer (1). On exerçait à ce métier les courriers dès leur enfance, et les prêtres qui les élevaient les excitaient à se surpasser mutuellement par l'appât des récompenses.

Quoique l'empire de l'Anahuac n'eût, en réalité, que trois chefs souverains, et que la noblesse des provinces relevât de leur autorité, on doit se garder de confondre dans la même catégorie les princes des régions conquises, qui continuaient à y exercer la puissance royale, tout en payant annuellement un tribut aux souverains confédérés. Nous avons dit ailleurs que le titre le plus respecté était celui de « Tlatoani » : il indiquait à la fois une juridiction absolue et une onction sacrée ; un grand nombre de seigneurs s'en décoraient dans l'Anahuac, ce qui prouvait leur descendance princière et l'antique indépendance de leurs états. A ce titre le roi de Mexico ajoutait celui de « Culhua-Teuctli », celui de Tetzcuco s'intitulait « Chichimeca-Teuctli », et celui de Tlacopan « Tecpaneca-Teuctli » (2), ce qui les distinguait d'une manière particulière des grands-feudataires de la couronne. En parlant à Tezozomoc, un seigneur acolhua le traite ainsi : « Xo-

(1) Gomara, ibid. ut sup., cap. 26.

(2) Nous avons donné ailleurs la signification de ces titres qui, en réalité, correspondent ici à celui d'*Imperator*. Celui d'empereur, tel que le donnent certains historiens, n'exista jamais, et c'est par analogie qu'on l'attribua à Nezahualcoyotl et à Montézuma II.

lotze » (1), et un autre s'adressant à Montézuma lui disait : « Tlatoanié, Totecuyoé » (2). Le titre de « Tlatopiltzintli » (3) indiquait le fils des rois, celui de « Tlatoque », tous les princes en général. « Pilli » désignait un noble de quelque classe qu'il fût, et Teuctli ajouté à la fin d'un nom quelconque de personne exprimait qu'elle appartenait à un ordre de chevalerie. Entre les pilli ou nobles, on distinguait encore ceux qui avaient le titre de « Tlacahua », ou seigneur sans souveraineté, mais ayant des vassaux sous ses ordres et jusqu'à un certain point maître de ses hommes ; « Axcahua » était un homme riche, propriétaire de biens en général et « Tlaquihua », un propriétaire de biens-fonds, à peu près comme gentilhomme de campagne.

La condition princière, reconnue à tous ceux qui portaient le titre de Tlatoani, donnait à entendre en même temps leurs droits héréditaires sur la seigneurie dont ils étaient en possession. Un grand nombre d'autres dérivaient leurs titres des dignités et grades qui leur étaient conférés. Celui de Teuctli, ou chevalier, était le plus estimé ; il répondait à celui de commandeur dans un ordre militaire : les rentes et priviléges de cette classe étaient plus ou moins considérables ; les teuctlis n'exerçaient, toutefois, le commandement qu'à vie, cette dignité étant la récompense de leurs exploits et des services rendus au prince ou à l'état (4).

Les détails, malheureusement trop rares, que nous trouvons dans les documents originaux au sujet de la chevalerie, ne nous permettent guère de nous étendre sur ce sujet intéressant. Ce que nous en offre l'ancienne histoire toltèque nous autorise à affirmer

(1) Torquemada traduit le mot *Xolotl* par Grand Dragon, titre qu'il donne aux rois chichimèques.

(2) *Tecuyo* ou *Tecuyotl* est une variété du mot *teuctli* ou *tecuhtli*, avec quelque chose de plus. *To* est le pronom possessif *notre*, l'*e* final est le signe du vocatif mexicain, juste comme en latin. *Tlatoanié*, *totecuyoé* pourraient se traduire par *Rex, Domine noster*.

(3) *Tlatopiltzintli*, c'est-à-dire, Enfant royal.

(4) Zurita, Rapport, etc., page 46.

que les épreuves que subissait le Teuctli, avant d'être admis à cet honneur, dérivaient leur origine des mystères antiques, dont on retrouve souvent des restes chez les nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale. Les traditions relatives à Votan et à Quetzalcohuatl ou Gucumatz y font évidemment allusion. La naissance de Ceacatl-Quetzalcohuatl est célébrée par son père Mixcohua-Camaxtli à Culhuacan, avec de grandes réjouissances et la création d'un grand nombre de chevaliers (1); ces chevaliers sont ensuite les mêmes qui se chargent de venger sa mort sur ses assassins à Cuitlahuac, ville qui paraît, depuis, avoir été constamment une des principales résidences de l'ordre (2). A la suite de la séparation de la principauté de Cholullan du reste de l'empire toltèque par Ceacatl-Quetzalcohuatl, cette ville, avec celles de Huexotzinco et de Tlaxcallan, semble avoir été privilégiée d'une manière spéciale à cet égard; c'est là que, après la conquête du plateau aztèque par les Teo-Chichimèques, on voit la plupart de leurs chefs se décorer du titre de Teuctli, soit que la terreur eût forcé les prêtres à les en revêtir, soit que, à dessein, ceux-ci eussent travaillé à soumettre, par ce moyen, les vainqueurs du sol à leur puissance spirituelle. Ce qui est certain, c'est que le rang de Teuctli demeura jusqu'à la fin l'honneur le plus insigne qu'un prince ou un guerrier pût acquérir dans ces trois républiques.

Les épreuves duraient ordinairement trois ans. L'aspirant à la chevalerie devait appartenir au corps de la noblesse et s'être distingué déjà, auparavant, par des exploits qui l'en eussent rendu digne. Après avoir réuni tout ce qu'il fallait pour les dépenses de la réception, il choisissait un jour heureux et conviait à un banquet somptueux ses parents et ses amis, ainsi que tous les Teuctlis du voisinage. Dès le matin ils allaient ensemble au temple de Camaxtli, et la foule les suivait en procession. Arrivé au sommet

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.

(2) Codex Chimalp., Chronique des Tzompantzin de Cuitlahuac, Hist. Chronolog., ad an. XII Calli, 1517.

de la pyramide, l'aspirant s'inclinait avec humilité devant l'autel : le grand-prêtre s'avançait vers lui ; à l'aide d'un os de tigre ou d'une griffe d'aigle (1), il lui faisait deux incisions dans les cartilages du nez, contre la mâchoire, et y introduisait un morceau de jais ou d'obsidienne, qui y demeurait jusqu'à l'achèvement de sa pénitence (2). En suite de cette cérémonie, le pontife l'accablait d'injures et d'insultes de toute espèce, afin d'éprouver sa patience, et, à l'aide de ses ministres, lui enlevait, l'un après l'autre, ses habits et ses ornements, ne lui laissant pour tout vêtement que le maxtli, dont il couvrait sa nudité.

On le conduisait, après cela, dans une des salles du Tlamacazcalco (3), et il y demeurait un an ou deux, selon les circonstances, livré à la pénitence et à la méditation ; on ne lui accordait, pour tous meubles, qu'une natte grossière, un siége bas, avec un habit de nequen ordinaire pour se couvrir. Pendant ce temps, les conviés se réunissaient au banquet qui leur avait été préparé, passaient plusieurs heures à se réjouir, et ensuite chacun rentrait chez soi. Le postulant commençait alors son temps d'épreuves. La nuit venue, les prêtres lui apportaient de la couleur noire pour se teindre le visage, des épines de maguey pour se tirer du sang, une cassolette et de la résine pour encenser les idoles : ils ne laissaient auprès de lui que trois vieux guerriers, chargés du soin de

(1) Ces trous étaient destinés à recevoir ensuite deux espèces de boutons d'or qui étaient une des marques de cette dignité.

(2) « L'action d'ouvrir ainsi le nez avec une griffe d'aigle ou un os de tigre ne manquait pas de signification, ajoute ici Torquemada ; cela voulait dire que ceux qui arrivaient à mériter l'habit et le titre de *tecuhtli* devaient être légers comme des aigles pour suivre ou atteindre les ennemis, et forts et courageux pour combattre, comme le sont les tigres et les lions. C'est pour cela qu'ils appelaient les hommes de guerre *quauhtli ocelotl*, c'est-à-dire, Aigles et Tigres. » L'armée était généralement désignée dans les écritures hiéroglyphiques par un aigle et un tigre. Ce symbole pouvait, d'ailleurs, avoir été emprunté au costume d'une partie de l'armée qui représentait des aigles et des tigres, etc.

(3) Le *Tlamacazcalco*, c'est-à-dire, le Lieu des habitations des Ministres, prêtres de Camaxtli.

l'instruire de ses devoirs et de le tenir éveillé ; car, durant les quatre premiers jours, on ne le laissait dormir que pendant quelques instants sur son siége. S'il excédait l'heure accoutumée, ils l'en arrachaient, en le piquant avec les épines, disant : « Éveille-« toi, car il faut que tu aies les yeux sur les vassaux et que tu aies « soin d'eux. » A minuit, il sortait pour offrir de l'encens aux idoles et se tirer du sang en leur présence. Ayant fait ensuite le tour du temple, il enterrait du papier, du copal, avec divers objets superstitieux, dans des trous qu'il creusait aux quatre vents. Il renouvelait ensuite le sacrifice au lever du soleil et à son coucher, et ne mangeait qu'à minuit, une seule fois dans les vingt-quatre heures ; encore ne lui donnait-on, dans ce cas, que quatre boulettes de pâte de maïs grosses comme des noix, avec un peu d'eau ; il y en avait même qui ne mangeaient absolument rien durant les quatre premiers jours. Passé ce temps, il demandait au grand-prêtre l'autorisation d'aller achever sa pénitence dans quelque temple de sa dévotion ; mais il ne retournait point chez lui et n'usait point du lit nuptial pendant toute la période de ses épreuves.

Dans les derniers mois précédant son initiation, ses intendants ou les chefs de sa famille s'occupaient à réunir les habits, les étoffes et les bijoux dont le nouveau chevalier devait faire présent à ses amis le jour de sa réception, et l'on disposait dans sa maison tout ce qu'il fallait pour y donner un festin splendide. Un an, et souvent davantage, s'écoulait avant qu'on pût terminer ces préparatifs. On choisissait, pour célébrer la fête, un jour heureux, comme celui de son entrée en pénitence (1). Les conviés s'assemblaient de nouveau. Dès le matin, on conduisait au bain le nouveau chevalier ; on l'y nettoyait avec soin, après quoi on le ramenait, au milieu des danses et au son des instruments, au temple de Camaxtli. Il gravissait, avec les autres chevaliers, les

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 30.

degrés du teocalli; ayant fait une inclination respectueuse à l'idole, on le dépouillait de ses mauvais habits, puis on lui attachait les cheveux au sommet de la tête avec une courroie rouge, du bout de laquelle pendait un bouquet de plumes d'un travail recherché. On l'habillait d'une étoffe d'une grande finesse, et, par-dessus, on lui passait une sorte de tunique, ornée d'une devise richement brodée, qui était l'insigne de son nouveau grade. De la main droite il recevait quelques flèches, de la gauche un arc. Le prêtre achevait la cérémonie par un discours analogue à la circonstance; il lui imposait les noms qu'il devait joindre au sien, en sa qualité de membre de l'ordre; les signes et les devises qu'il devait ajouter à son écusson, en lui recommandant les vertus de son état, la libéralité, la bonté et la justice, l'amour de la patrie et le service des dieux (1).

La musique et la danse recommençaient dès qu'il était descendu dans la cour du temple : après le ballet, avait lieu le repas; il était servi, d'ordinaire, avec une grande magnificence. Devant chacun des convives, deux esclaves plaçaient ensuite une corbeille remplie d'étoffes et d'objets précieux, avec des habits de toute espèce qu'ils emportaient chez eux. Le lendemain, c'était le jour des domestiques des conviés qui recevaient à leur tour les présents qui leur étaient destinés, selon la richesse ou la libéralité du donateur. Les priviléges du Teuctli étaient fort étendus. Dans le conseil, il avait les premières places, et ses votes précédaient tous les autres; il en était de même dans les banquets, dans les fêtes, à la paix comme à la guerre, où toujours on lui donnait la prééminence. Les nobles qui avaient réellement mérité de la patrie, et qui étaient trop pauvres pour sub-

(1) Torquemada, ibid., cap. 29. Le nom qu'on imposait alors était toujours plus ou moins significatif et allusif aux actes de celui qui en était décoré. C'est peut-être dans une circonstance analogue que le roi de Tetzcuco, dont le nom était *Acolmiztli*, reçut celui sous lequel seul il est connu de *Nezahualcoyotl*, qui fait allusion à ses aventures.

venir à de si grandes dépenses, trouvaient, dans le chef de l'état, et souvent même dans les autres Teuctlis, des protecteurs qui se chargeaient des frais de leur installation (1). On a vu comment Montézuma le faisait aux dépens des marchands trop riches dont il voulait se débarrasser.

La tradition particulière de Cuitlahuac nous montre dans les Tzompantzin une famille en qui la dignité de Teuctli paraît avoir été héréditaire dès les premiers temps de l'empire toltèque. Les chefs de cette famille, descendants de Mixcohuatl, dont ils gardaient le tombeau, avaient continué leur résidence dans cette ville au milieu des bouleversements de l'Anahuac : vers l'époque de la fondation de la monarchie mexicaine, Quetzalteuctli, l'un d'eux, en avait partagé les quatre quartiers aux chevaliers du Nagual (2), et leur avait octroyé les terres de cette seigneurie. Son second successeur Quetzalmazatzin fut le premier qui admit les Tenuchcas aux épreuves de la chevalerie, sous le règne d'Itzcohuatl. On ne peut guère douter que l'ambition envahissante des rois de Tenochtitlan n'ait tenté, dès lors, de s'attribuer le droit de disposer des dignités de l'ordre, tout en laissant en apparence aux Tzompantzin leurs antiques prérogatives (3). La distinction de la chevalerie en trois classes semble dater de cette époque; c'étaient les « Achcauhtin », ou Princes, les « Quauhtin », ou Aigles, et les « Ocelo », ou Tigres. Parmi les Princes, il y avait encore un rang supérieur dont les membres se nommaient

(1) Torquemada, ibid., cap. 30.

(2) *Nahual-Teteuctin*, c'est-à-dire, Chevaliers du Nagual ou génie Mixcohuatl. (Codex Chimalp., Chron. des Tzomp., etc.)

(3) Il y a grande apparence que Montézuma Ier, en emportant à Mexico les reliques du héros Mixcohuatl, avait des vues aussi bien politiques que religieuses, et que c'est alors qu'il greffa sur cet ordre antique de chevalerie, ou renouvela à son usage personnel les trois classes de chevalerie dont il est ici question. Acosta, suivant la relation de Duran, qui ne se pique pas toujours d'une grande exactitude, attribue à Montézuma II l'institution des trois classes; mais nous croyons devoir nous en tenir à ce que nous en disons plus haut. Voir, si l'on veut, Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 26.

« Quachictin », c'est-à-dire, Couronnés. Leurs insignes consistaient dans la courroie écarlate dont nous avons parlé plus haut, mais dont le bout, avec sa houppe de plumes, pendait alors jusqu'à la ceinture. Si c'était le roi qui obtenait cette distinction précieuse, la courroie se partageait en deux bouts, depuis le sommet de la tête, et pendait, avec ses houppes, des deux côtés, jusqu'au milieu des reins. Les Aigles portaient sur la tête une sorte de casque en forme de tête d'aigle, et les Tigres une armure mouchetée comme la peau de cet animal. Ces vêtements n'étaient en usage qu'à la guerre ; à la cour, les officiers de l'armée s'habillaient d'une étoffe tissue de diverses couleurs, appelée « tlachquauhyo. » Ceux qui allaient à la guerre pour la première fois ne portaient aucune espèce d'insignes : leurs vêtements consistaient en une tunique blanche de toile de nequen, et cette règle était si rigoureuse, même pour les princes de la famille royale, que ce n'était qu'après s'être signalés par quelque action d'éclat, qu'ils pouvaient échanger cet habit contre un autre plus honorable nommé « tencaliuhqui » (1). Les chevaliers des divers ordres avaient droit, non-seulement à des places distinguées au palais, mais ils avaient seuls celui de pouvoir se servir de vaisselle d'or et d'user d'étoffes de luxe (2). Il y avait, en outre, un habit militaire du nom de « tlacatziuhqui », destiné à récompenser les soldats, à quelque grade qu'ils appartinssent, et si, dans une action, ils avaient eu le bonheur de rendre le courage à une armée en déroute et de la ramener contre l'ennemi (3).

Les armes dont se servaient les nations de l'Anahuac et des autres régions du Mexique étaient fort variées. La plus commune, parmi les défensives, celle dont se servaient également les nobles et les plébéiens, les officiers comme les soldats, était le bouclier, appelé, par les Mexicains, « Chimalli »; il y en avait de formes

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 4 et 5.
(2) Acosta, Hist. nat. y moral, lib. VI, cap. 26.
(3) Gomara, Cronica de N.-España, ap. Barcia, cap. 200.

et de matières diverses, les uns ronds ou ovales, ou ronds seulement par en bas. On en faisait d'« otlatl », ou joncs solides et flexibles attachés avec des cordes de coton tordues ; ils étaient recouverts de plumes pour le vulgaire, et de légères écailles d'or pour les nobles ; d'autres consistaient en de grandes écailles de tortues garnies d'or, d'argent ou de cuivre, selon le grade ou les moyens de ceux qui s'en servaient. Il y en avait de grandeur ordinaire, et d'autres plus grands qui abritaient tout le corps ; on en fabriquait de cuir, d'autres de matières flexibles couvertes de gomme élastique qu'ils pouvaient plier à volonté et placer sous le bras comme un parapluie. Ils en avaient aussi de fort petits, de matières rares et précieuses, mais dont ils ne se servaient que dans leurs ballets, pour simuler un combat.

« Les armes de guerre défensives, dit un des conquérants (1), sont des espèces de plastrons semblables à des pourpoints, faits et rembourrés en coton ; ils sont de l'épaisseur d'un ou deux doigts, et très-forts. Les guerriers portent, par-dessus, d'autres espèces de justaucorps qui ne font qu'un avec leurs chausses ; on les lace par derrière et sont faits d'une forte toile. Le justaucorps et les chausses sont couverts de plumes de différentes couleurs, ce qui produit un fort bel effet. Une compagnie de soldats les a blancs et rouges, une autre bleus et jaunes, d'autres de différentes manières ; les chefs portent, par-dessus, de petits pourpoints semblables à nos cottes de mailles, mais les leurs sont en or ou en argent doré. Cet habillement, garni de plumes, d'une force proportionnée à leurs armes, est à l'épreuve des flèches et dards ; les armes rejaillissent sans pénétrer, on a même de la peine à les percer avec l'épée. Ils se garantissent la tête avec une espèce de coiffure qui représente, soit une tête de serpent, de tigre, de lion ou de loup, garnie de mâchoires. La tête de l'homme s'introduit dans

(1) Relation abrégée sur la Nouvelle-Espagne, écrite par un gentilhomme de la suite de Cortès, § 4. (Tern.-Compans, coll. de Mém., tom. X.)

la tête de ces animaux, de façon que l'on dirait que l'animal le dévore ; ces têtes sont faites en bois, garnies de la peau, de plaques d'or, de pierres fines enchâssées, ce qui produit un effet merveilleux. » Cette description doit s'entendre généralement des nobles et des officiers, et, quoiqu'il y eût certains corps d'armée, vêtus uniformément, la majorité des simples soldats ne portaient sur le corps autre chose que le maxtli qui couvrait leur nudité ; ils imitaient, toutefois, les vêtements qui leur manquaient en se tatouant ou en se peignant de diverses couleurs.

Les armes offensives des Mexicains et des autres peuples de ces contrées étaient la flèche, la fronde, la massue, la lance, la pique, l'épée et le javelot. Ils fabriquaient leurs arcs d'un bois flexible et qui se cassait difficilement, la corde de nerfs d'animaux et de poil de cerf filé ; ils en avaient quelquefois de si grands, que la corde avait une envergure de cinq pieds. Les flèches étaient de bois dur, et ils en armaient l'extrémité, soit d'un os d'animal ou d'une arête de poisson, soit d'un bout d'obsidienne. Ils maniaient ces flèches avec une agilité extraordinaire, et les soldats de Teohuacan étaient renommés pour l'habileté avec laquelle ils en lançaient jusqu'à trois ou quatre d'un seul coup. Les pères y exerçaient leurs fils dès leur enfance et encourageaient leur adresse par des éloges et des récompenses. Dans les régions soumises aux rois de l'Anahuac, nul ne paraît jamais s'être servi de flèches empoisonnées, peut-être parce qu'ils étaient jaloux de conserver la vie à leurs ennemis pour les immoler à leurs divinités (1).

Le maquahuitl (2) des Mexicains, appelé, par les Espagnols, du nom d'épée, équivalait à cette arme : le corps, de trois pieds à trois pieds et demi de longueur, ayant à peu près la forme de nos épées, était d'un bois fort dur ; à l'endroit du tranchant, ils pratiquaient une rainure et y introduisaient des pierres d'obsi-

(1) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. II, lib. 7.

(2) *Maquahuitl*, c'est-à-dire, bois de la main, que les Espagnols adoucissaient dans le mot *macana*.

dienne collées avec une laque qui leur donnait une grande consistance. Ces épées, dont ils se servaient à deux mains, coupaient, ajoute l'auteur anonyme (1), « aussi bien qu'une lame de Tolède. J'ai vu, ajoute-t-il, dans une bataille, un Indien donner un coup du tranchant de son épée à un cheval monté par un cavalier contre lequel il combattait, lui ouvrir la poitrine jusqu'aux entrailles, et l'animal tomber mort sur le coup. » Cependant le premier coup était seul véritablement terrible ; car la pierre s'émoussait assez vite. Ils portaient le maquahuitl attaché au bras avec une courroie, afin de ne pas le perdre en frappant.

Leurs piques avaient, au lieu de fer de lance, une pointe de cuivre ou d'obsidienne. Les Chinantecas et d'autres peuples du Chiapas en portaient de si longues, qu'elles avaient jusqu'à seize à dix-huit pieds ; aussi Cortès trouva-t-il avantageux de s'en servir contre la cavalerie de son rival Narvaez. Le « tlacochtli », ou javelot, était de bois très-fort, avec la pointe durcie au feu ou bien armée d'un os, d'une arête ou d'un morceau de cuivre ou d'obsidienne. Ils en faisaient à trois pointes, afin d'occasionner trois blessures à la fois ; ils les lançaient à l'aide d'une courroie, pour pouvoir les retirer immédiatement à eux après avoir frappé. Cette arme était, de toutes, celle que les Espagnols redoutaient le plus ; car les Mexicains la jetaient avec tant de force, qu'elle perçait un homme de part en part (2).

En fait de machines de guerre, le chroniste Fuentès mentionne (3) une espèce de baliste formée d'une poutre énorme qui lançait des pierres à une distance considérable ; elle était placée comme un moulinet sur un tronc d'arbre, et retenue, après qu'on lui avait fait faire un grand nombre de tours sur elle-même, à l'aide d'un gros câble ; on mettait les pierres à sa portée, et dès

(1) Relation sur la Nouv.-Espagne, etc., § 4.

(2) Ils lançaient les dards (javelots) au moyen d'une *balista*, dit le même auteur anonyme, laquelle était faite avec une pièce de bois.

(3) Recopilacion florida del reyno de Guatemala, etc.

qu'on lâchait la corde, la poutre partait en faisant retour, enlevant avec violence les pierres qu'elle faisait ainsi pleuvoir sur l'ennemi. Juarros, de son côté, parle de tours ambulantes en bois, allant sur des roues au moyen d'hommes qui les mettaient en mouvement, et remplies de soldats qui, d'en haut, lançaient des traits dans les batailles (1).

Lorsque le souverain marchait en personne contre l'ennemi, il recouvrait ses bras et ses jambes de pièces d'armure en or, presque aussi complètes que celles d'un chevalier européen au moyen âge. De sa lèvre inférieure pendait un anneau d'or avec une émeraude; il se mettait des bracelets, des colliers et des chaînes en or et en pierreries, et sur la tête l'ornement de Quachictli, emblème de la haute chevalerie, dont nous avons parlé plus haut. Il portait, en outre, divers insignes qui servaient à le faire reconnaître immédiatement de tout le monde; tel était, entre autres, le bouclier émaillé de plumes précieuses, à la devise du monarque, où se rattachait un petit tambour d'or sur lequel il frappait, pour donner le signal de la bataille ou pour animer ses soldats (2).

Les étendards des nations du Mexique ressemblaient davantage à l'ancien signum des Romains qu'à nos drapeaux modernes. C'étaient ordinairement des piques de huit à dix pieds de haut, ornées de plumes de héron ou d'autres oiseaux, et quelque figure particulière d'animal en or et en pierreries, suivant l'état ou la ville qu'elle était destinée à représenter. L'étendard des rois mexicains offrait l'image d'un aigle se jetant sur un tigre, et celui dont Cortès s'empara, à la fameuse bataille d'Otompan, représentait un filet en or appelé Matlaxopilli, qui était un des insignes de la cité de Tenochtitlan. Outre l'étendard principal commun à toute l'armée, chaque compagnie de deux à trois cents soldats avait son drapeau ou son guidon spécial, distingué par les plumes qui le décoraient, comme l'armure des officiers qui la comman-

(1) Hist. de la ciudad de Guatemala, Trat. VI, cap. 2.
(2) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 71, etc.

daient. Dès les temps les plus anciens de l'empire toltèque, on voit que le drapeau était porté par un des généraux (1), qui se plaçait toujours de manière à être aperçu de tous; il le tenait, d'ordinaire, solidement attaché à l'épaule, en sorte que l'ennemi ne pouvait s'en emparer qu'en le mettant en pièces. Autour de lui se rangeaient les plus vaillants guerriers de l'armée qui, à l'occasion, lui faisaient un rempart formidable contre les assaillants (2).

La plupart des guerres qui furent entreprises par les rois de l'Anahuac, en dehors des limites primitives de leur territoire, n'eurent, le plus souvent, d'autres motifs ou prétextes que les mauvais traitements que les peuples étrangers faisaient subir aux marchands ou les obstacles qu'ils mettaient à la liberté de leurs relations commerciales. Après la conquête ou l'assujettissement de ces contrées, le refus de payer le tribut ou les tentatives de rébellion devinrent souvent encore l'occasion de nouvelles guerres. Avant de se décider à entreprendre une campagne, les souverains de la vallée s'assemblaient en conseil et délibéraient sur la marche qu'il fallait suivre. Les Mexicains dépêchaient d'abord à la ville insoumise ou révoltée des hérauts nommés Quaquauhnochtzin; ceux-ci, en arrivant, s'empressaient de réunir les vieillards des deux sexes, et, leur ayant fait part des maux qu'ils auraient à souffrir si la guerre avait lieu, les engageaient à faire en sorte que leur chef ne se laissât pas aveugler par un vain orgueil et s'accordât à demander la protection impériale. Ils ajoutaient qu'ils lui laissaient vingt jours pour solliciter le pardon de ses offenses, et finissaient par leur faire un riche présent d'armes variées, afin, disaient-ils, qu'ils ne pussent se plaindre d'avoir été conquis à l'improviste et sans défense. Ils se retiraient ensuite sur la frontière, pour attendre la réponse des vieillards ainsi que celle du chef (3).

(1) Codex Chimalp., *passim*.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 2.
(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 38.

Si, dans le délai fixé, ceux-ci parvenaient à convaincre leur seigneur, il était aussitôt pardonné ; on lui faisait jurer de ne jamais se révolter, de recevoir avec honneur les divinités de Mexico (1), de laisser entrer, sortir et commercer librement les marchands et les sujets de l'empire, et de payer une certaine redevance en or, en pierreries, en plumes ou en étoffes. Si, au contraire, le seigneur s'y refusait, il arrivait, au bout de vingt jours, d'autres messagers, envoyés de Tetzcuco, nommés achcacauhtzin, choisis parmi les juges-commissaires du royaume d'Acolhuacan. Ceux-ci faisaient connaître l'objet de leur ambassade au prince du pays, aux nobles de sa famille et de sa maison, leur annonçant que, si, dans un délai de vingt jours, ils ne s'étaient pas amendés, le seigneur serait mis à mort et les autres châtiés, suivant la volonté des trois chefs de l'empire. S'ils se rendaient à ce nouvel avertissement, on leur pardonnait aux conditions précitées. S'ils s'y refusaient, les envoyés oignaient la tête et le bras droit du prince rebelle avec une liqueur destinée à lui donner des forces pour résister à la fureur des armées impériales ; on lui attachait, avec une courroie rouge, sur la tête un panache nommé « Tecpilotl », et on lui faisait présent d'une certaine quantité d'armes. Les Achcacauhtzin allaient ensuite rejoindre les premiers messagers pour attendre avec eux le terme de ce nouveau délai.

Dès qu'il était expiré, les Tépanèques envoyaient, à leur tour, des ambassadeurs de Tlacopan, qui avaient le même rang que les autres. Ils s'adressaient aux guerriers du pays, en leur disant que, puisque c'était à eux à recevoir les coups et à supporter les travaux de la guerre, ils engageassent leur seigneur à se soumettre dans un délai de vingt jours qu'on lui accordait ; que, s'ils s'y refusaient, leur province serait mise à feu et à sang, les prisonniers réduits en esclavage, et le reste de la nation à un tribut onéreux. S'ils se rendaient à ce dernier avertissement, le prince seul

(1) Torquemada, ubi sup.

était châtié, et l'on n'imposait à la province qu'un tribut un peu plus fort qu'il ne l'eût été autrement, et qui était prélevé sur les biens du seigneur.

S'ils se refusaient à cette dernière sommation, les envoyés leur distribuaient de nouvelles armes; ils allaient ensuite rejoindre leurs collègues, et tous ensemble prenaient congé du prince, en lui annonçant que, dans vingt jours, il serait attaqué par les armées de l'empire, dont les menaces auraient alors leur plein effet. Dans l'intervalle, les troupes s'avançaient et les attaquaient au temps marqué. S'il était vaincu, il subissait le sort qui lui avait été annoncé. Ses dépouilles, ainsi que les tributs auxquels il avait été soumis, étaient partagés entre les trois rois. Celui de Tlacopan en recevait un cinquième, et, du reste, ses collègues en prenaient chacun la moitié. On laissait cependant aux héritiers du prince vaincu assez de terre et de vassaux pour pouvoir continuer à vivre suivant leur rang, et on leur permettait même d'exercer leurs droits souverains, à la charge de reconnaître la suzeraineté de l'empire. On se contentait, au surplus, de mettre au milieu d'eux une garnison suffisante pour les maintenir dans l'obéissance et on licenciait le reste de l'armée (1).

Du moment qu'une guerre avait été décidée, des hérauts partaient aussitôt pour la proclamer dans les rues des trois capitales de la vallée, en annonçant le motif qui la faisait entreprendre. Par ordre du monarque, ils invitaient tous les guerriers; non-seulement à faire leurs préparatifs, mais aussi à se rendre au temple de Huitzilopochtli pour se tirer du sang et obtenir par leurs mortifications la victoire sur l'ennemi. Les Calpixques ou intendants de chaque quartier s'occupaient à réunir les vivres nécessaires pour la campagne. On distribuait aux soldats des manteaux blancs de nequen, des xoyacalli (2) pour se mettre à l'abri du soleil et de

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 38.

2) *Xoyacalli*, aujourd'hui appelé *Soyacal*, est une sorte de natte en palme

la pluie, et aux chefs de files des vêtements et des ustensiles de ménage pour le campement. On chargeait les tlamèmes ou porteurs du reste des magasins, surtout de « tlaxcal-totopochtli (1) » et de pinolli (2), de pots, de casseroles, de vêtements, de meubles, d'armes et d'étoffes de toute espèce, ainsi que d'ornements de guerre destinés à récompenser sur le champ de bataille ceux qui auraient pu les mériter.

L'armée se mettait en marche. Des messagers partaient en même temps de manière à arriver, chaque fois, deux jours à l'avance dans toutes les villes par où elle devait passer; ils en prévenaient les chefs, qui s'empressaient d'aller au-devant du général et de lui offrir tout ce qui pourrait être nécessaire à lui ou à ses troupes. Leur première occupation, en arrivant sur les frontières ennemies, était de se retrancher et de fortifier leur camp; ils dressaient ensuite une grande tente appelée « yaotlamalco », qui était comme le magasin royal; on y enfermait les provisions qu'on avait apportées et, à mesure, celles qui venaient de renfort de la capitale ou des villes alliées. Cette tente, comme les autres, était construite en palmier ou en feuillage, avec beaucoup de soin. Avant le combat, chaque soldat recevait du magasin royal son totopochtli et une poignée de pinolli. Les chefs leur faisaient ensuite un discours, les exhortant à combattre vaillamment, à ne rien craindre et à mettre leur confiance dans le grand dieu Huitzilopochtli, qui leur donnerait la victoire. Avant de commencer l'attaque, ils se peignaient le visage de certaines

qu'on roule à peu près comme un parapluie et qui sert encore aujourd'hui aux Indiens en voyage pour se mettre à l'abri de la pluie.

(1) *Tlaxcal-totopochtli*, mot à mot, pain rôti, est la galette ordinaire de maïs qu'on fait passer au feu et dont on fait un biscuit encore en usage aujourd'hui, surtout pour les troupes en marche, dans l'Amérique-Centrale. On l'appelle aujourd'hui *totoposte*.

(2) Le *Pinolli* est une farine faite de grains de maïs rôtis, pilée fort fine et sèche, mêlée quelquefois avec de la poudre de cacao et dont on fait des boissons froides excellentes.

couleurs, afin de se reconnaître mutuellement, et l'on avait soin de mêler parmi les jeunes guerriers des vétérans expérimentés, afin de soutenir leur courage (1).

Si le cas l'exigeait, on se servait d'espions, qu'on appelait « quimichtin », c'est-à-dire, des souris, lesquels passaient, sous un déguisement, dans le pays ennemi pour reconnaître sa situation et ses forces. Dès que la guerre était déclarée, on offrait des sacrifices solennels aux dieux de la patrie et aux divinités protectrices de la ville ou de la contrée qu'on allait attaquer, afin de détourner leur colère. L'armée se mettait en marche, chaque division ayant son chef en tête et son étendard; lorsqu'elle était nombreuse, elle se partageait en plusieurs « xiquipilli », dont chacun formait un effectif de huit mille hommes. « C'est une des plus belles choses du monde, ajoute le conquérant anonyme (2), que de les voir partir ensemble pour la guerre; ils marchent admirablement en ordre, leur tenue est des plus belles, et ils font la meilleure figure qu'il soit possible de voir. Ils ont parmi eux des hommes d'une bravoure extraordinaire et qui meurent avec la plus grande intrépidité..... En combattant, ils chantent et ils dansent; quelquefois ils jettent les cris les plus épouvantables et ils sifflent avec une force extraordinaire, surtout lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ont l'avantage. Il est certain que ces cris joints à leur courage sont capables d'inspirer la plus grande terreur à des gens qui ne les auraient pas encore vus combattre. »

Dans l'armée acolhua, c'était le roi ou, en son absence, le général qui donnait le signal de l'attaque en frappant du petit tambour qu'il portait à l'épaule ou sur son bouclier. Le premier mouvement était d'une grande impétuosité; il commençait par une volée de flèches ou de pierres, et, quand celles-ci étaient épuisées, ils saisissaient leurs javelots et prenaient en main leurs mas-

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 32.

(2) Relation sur la Nouvelle-Espagne, etc., par un gentilhomme de la suite de Cortès, etc., § 4.

sues suspendues à l'épaule. Ils s'efforçaient constamment, durant l'action, de conserver l'union des différents corps d'armée, de défendre leurs étendards et de retirer les morts et les blessés d'entre les combattants ; ils employaient à cet effet des hommes dont l'unique travail était de dérober à l'ennemi le nombre de ceux qui avaient été mis hors de combat. Des troupes fraîches se tenaient d'ordinaire en réserve pour le besoin. Ils combinaient des embuscades, se cachant dans les herbes ou dans des fosses couvertes de branchages, et feignaient souvent une défaite afin d'attirer leurs adversaires dans le piége. Lorsque les sacrifices humains eurent pris les épouvantables proportions qu'on a vues, le désir de saisir vivants un grand nombre d'ennemis remplaça celui de les tuer sur le champ de bataille ; c'est là ce qui sauva tant d'Espagnols dans les périls auxquels ils se virent si souvent exposés durant la conquête du Mexique.

A la suite d'une victoire, les vainqueurs célébraient leur triomphe avec une grande allégresse, et le général distribuait des récompenses aux officiers et aux soldats qui avaient fait le plus de prisonniers. Si le souverain avait capturé un guerrier d'importance, toutes les provinces lui envoyaient, pour le féliciter, des députés avec des présents. Le captif, vêtu d'ornements précieux, entrait dans la capitale, porté dans une litière magnifique, au son des instruments et au milieu des cris de joie des habitants. La veille du jour où il devait être immolé, le roi jeûnait, comme le faisaient les maîtres des victimes ; on mettait au prisonnier les insignes du soleil, et le grand-prêtre le sacrifiait de sa main sur la pierre de Huitzilopochtli. Le pontife arrosait ensuite de son sang les quatre points cardinaux, en envoyait un vase rempli au monarque, qui en aspergeait ses idoles, en actions de grâces de son triomphe. On faisait sécher la tête au bout d'une grande perche ; on la bourrait de coton, et on la plaçait, comme un trophée, dans un des endroits les plus apparents du palais (1).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 4.

Dans d'autres circonstances, les prisonniers de marque étaient réservés au théâtre des gladiateurs. C'était une petite construction avec des gradins comme un teocalli, de huit à dix pieds de haut, ayant au sommet une grande pierre circulaire, sculptée avec soin sur ses bords; on trouvait généralement ce monument au centre du grand temple, dans chacune des villes de l'Anahuac. Après diverses cérémonies, on y faisait monter le captif; on l'attachait par un pied à une pierre scellée au centre de la grande, mais de manière à lui laisser une certaine liberté(1); on lui donnait une épée avec une rondache, et le guerrier qui l'avait fait son prisonnier, supposé, toutefois, que ce ne fût pas le souverain, se présentait à côté de lui pour le combattre. S'il en sortait de nouveau vainqueur, il était regardé comme un héros, et on le récompensait aussitôt de sa bravoure. Si, au contraire, le captif remportait la victoire sur son adversaire, et sur les six combattants qui le suivaient sur la pierre, il était délivré, et on lui restituait tout ce qu'il avait perdu durant la guerre.

Quand l'ennemi s'approchait pour assiéger une ville, la première précaution qu'on y prenait d'ordinaire, si on en avait le temps, était d'en faire sortir auparavant les femmes, les enfants, les malades, et en général tous ceux dont la présence ne pouvait y être utile, et on les envoyait dans une autre ville ou dans les montagnes. Les fortifications les plus importantes de ces contrées se trouvaient dans les sites escarpés qu'ils choisissaient admirablement; elles consistaient en murailles de pierre et de chaux hautes et épaisses suivant, d'ordinaire, les pentes des précipices qui les environnaient. On y montait par des sentiers étroits et scabreux, souvent perdus dans un dédale de bois et de rochers, et l'on n'y pouvait entrer que par une ou deux portes étroites. Certaines forteresses avaient jusqu'à trois ou quatre enceintes, sans compter les ouvrages avancés : les teocallis situés

(1) Relation d'un gentilhomme, etc., § 4.

sur les points culminants de la colline servaient à la fois de tours et de lieux d'observation, d'où l'on pouvait épier les mouvements de l'ennemi.

Après la conquête d'une province, les rois de l'Anahuac maintenaient, d'ordinaire, tous les chefs naturels, suprêmes ou inférieurs, dans leur autorité. Le peuple conservait toujours ses propriétés; on respectait les usages, les coutumes et la forme du gouvernement établi, et les seigneurs retenaient la juridiction civile et criminelle dans toute l'étendue de leurs domaines. Les princes vainqueurs désignaient, toutefois, des territoires proportionnés à leurs conquêtes, qui devenaient propriété de l'état (1). Les vaincus les cultivaient en commun, et y faisaient des semailles appropriées au sol. Cette espèce de tribut ou d'hommage lige se payait à des intendants, préposés par le souverain dont ils étaient devenus les vassaux. De plus, ils étaient soumis au service militaire, obligation imposée indistinctement à toutes les provinces conquises (2).

Dans l'intérieur de l'empire, le sol était partagé entre la couronne, la noblesse et le peuple : le cadastre en était relevé avec exactitude, indiquant l'étendue des terres et le nom de leurs possesseurs; la couleur violette désignait celles de la couronne, appelées « tecpantlalli », terre du palais, ou « tlatocatlalli », terre du prince; le rouge celles de la noblesse, ou « pillalli », et le jaune celles du peuple, ou « calpulli. » Les premières, toujours réservées au domaine du prince, étaient concédées, d'ordinaire, à des nobles du rang de Teuhtli, qu'on appelait « Tecpanpouhque », ou « Tecpantlaca », c'est-à-dire gens du palais. Ils en avaient l'usufruit, sans être sujets à aucun tribut, sinon qu'ils offraient certains bouquets et des oiseaux comme un hommage

(1) On donnait à ces terres le nom de *Yaotlalli*, ou terre de guerre. Si elles étaient du domaine de Mexico, *Mexica-tlalli*, et *Acolhua-tlalli*, si elles tombaient au partage de la couronne d'Acolhuacan; etc.

(2) Zurita, Rapport sur les différentes classes de chefs, etc., page 67.

au souverain, chaque fois qu'ils allaient le saluer. Mais ils étaient tenus de veiller à l'arrangement et aux réparations des résidences royales, d'en entretenir et d'en cultiver les jardins, ayant constamment l'obligation de fournir les ouvriers et les hommes de service nécessaires au palais. C'étaient eux, d'ailleurs, qui composaient la cour du souverain et son cortége ordinaire. Si l'un d'eux venait à mourir, son fils héritait de ses priviléges ; mais, si celui-ci allait s'établir dans une autre partie de l'empire, il en était déchu, et le prince les transmettait à un autre, ou bien laissait aux vassaux le choix d'un nouveau seigneur (1).

La noblesse tenait, comme chez nous anciennement, ses propriétés en fiefs et majorats et en franc-alleu ; c'est ainsi que les Espagnols les trouvèrent à leur débarquement. Les uns dérivaient leur droit d'une ancienne occupation et d'une possession héréditaire, tels que les seigneurs toltèques de Culhuacan et de Tolucan, et les seigneurs tépanèques de Tlatilolco, d'Azcapotzalco et de Coyohuacan ; les autres les avaient reçues et gardées en héritage, par une faveur royale (2). Ces domaines pouvaient être vendus ou aliénés dans l'Anahuac par leurs possesseurs, mais à la condition qu'ils ne sortissent point de l'ordre de la noblesse ; la coutume, toutefois, était qu'ils passassent, de père en fils, par rang de primogéniture. Si l'aîné était jugé inepte ou incapable de les administrer, le père instituait pour son héritier celui qu'il voulait de ses fils, avec la condition d'assurer l'existence de son aîné. Les filles, au moins dans la république tlaxcaltèque, étaient incapables d'hériter, la loi voulant empêcher que les héritages ne passassent à une famille étrangère (3). Ces fiefs, de quelque ordre qu'ils fussent, étaient exempts de tout impôt ; mais les feudataires devaient garder une entière fidélité

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 7.
(2) Boturini, Idea de una nueva historia, etc., § ult.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 7.

envers le souverain ; ils étaient astreints, en outre, à l'assister de leurs personnes, de leurs biens et de leurs vassaux, en cas de guerre, soit contre les princes voisins, soit, en cas de rébellion, contre les villes ou les provinces de l'empire.

Le calpulli était le nom qu'on donnait à la terre du peuple ou de la commune. Le territoire formant un calpulli était plus ou moins grand, plus ou moins important, suivant le partage que les premiers conquérants ou colons de l'Anahuac avaient fait du sol, dès l'origine. Les habitants ou possesseurs d'un calpulli étaient les membres d'une même famille ou d'une tribu qui lui avait donné son nom au temps du partage (1). Les terres qui en dépendaient étaient la propriété perpétuelle et inaliénable, non de chacun en particulier, mais de la communauté entière. Celui de ses habitants qui en cultivait une portion y avait droit aussi longtemps qu'il continuait à la travailler, et nul ne pouvait s'y établir; mais si, par sa faute, il la négligeait pendant deux années, sans motif raisonnable, comme d'être mineur, orphelin, ou trop âgé, malade ou hors d'état de travailler, on l'avertissait d'abord, et, l'année d'ensuite, le chef du calpulli pouvait en disposer en faveur d'un autre. Personne n'avait le droit d'aliéner les terres de son calpulli, sous quelque prétexte que ce pût être ; mais un propriétaire, après avoir défriché un terrain, pouvait le louer à un étranger pour un certain nombre d'années. Les anciens de la tribu composaient le conseil du calpulli ; ils élisaient un chef qui prenait le titre de Calpullec (2), et à qui était commis le soin de veiller sur les affaires de la communauté. Le souverain disposait quelquefois de certaines parties d'un calpulli en faveur d'un Teuctli ; mais celui-ci n'en jouissait que sa vie durant, et ne pouvait rien en laisser à ses héritiers (3).

(1) Zurita, Rapport sur les différentes classes de chefs, etc., pag. 51.

(2) *Calpullec*, composé de *calpulli* et de *teuctli*, ou *tecuhtli*, c'est-à-dire, chef du Calpul. On disait aussi *Chinancallec*, du mois *chinancalli*, qui avait la même signification.

(3) Zurita, Rapport, etc., page 60 et suiv., 51 et suiv.

Le territoire d'une ville ou d'un village était partagé en autant de calpullis qu'il contenait de quartiers; de cet ensemble se composait ce qu'on appelait l'« Altepetlalli », c'est-à-dire la terre de la ville ou de la banlieue. Tous les habitants enregistrés au calpulli avaient le droit d'en cultiver les terres; on séparait, d'ordinaire, dans chaque banlieue, un fonds qui était travaillé en commun par les calpullis réunis, afin de pourvoir aux besoins de l'armée en temps de guerre; ce fonds était appelé « Milchimalli », ou « Cacalomilli » (1), suivant la nature des grains qu'on en tirait.

Les marchands formaient, ainsi que les artisans, une autre classe de contribuables; ils payaient, comme nous l'avons vu ailleurs, leurs impôts en objets de leur industrie ou en articles de leur commerce. Nous en parlerons plus amplement plus loin. La dernière classe de sujets était celle qu'on appelait Tlalmaitl (2). Contrairement aux habitants du calpulli, qui étaient possesseurs de la terre, les gens du Tlalmaitl appartenaient à la terre des seigneuries sur lesquelles ils vivaient à peu près comme les attachés à la glèbe (3). Ils étaient exempts de toute espèce d'impôt direct envers le souverain; ne travaillaient point aux terres des calpullis, et ne s'occupaient de rien en commun. Ils s'acquittaient simplement de certaines redevances annuelles envers le propriétaire du champ dont ils avaient le domaine utile et leurs maîtres le domaine direct, n'ayant d'autre obligation que celle du service des armes en temps de guerre envers le prince, qui exerçait sur eux la juridiction suprême civile et criminelle (4). Il faut, toute-

(1) *Milchimalli*, c'est-à-dire, Semence du bouclier.

(2) *Tlalmaïtl*, c'est-à-dire, Main de la terre; ceci indique suffisamment le laboureur et l'homme de peine.

(3) On peut considérer généralement ces villageois sous le même point de vue à peu près que les attachés à la glèbe, *glebæ adscriptos, adscriptitios et censitos* des lois romaines, dont il est question au titre : *de Agricolis et censitis*.

(4) Torquemada, ibid. ubi sup.

fois, considérer que, sous cette espèce de loi féodale américaine, le paysan, s'il était vassal, n'était point serf, et il ne demeurait attaché à la glèbe qu'autant qu'il le voulait bien. Car, du moment qu'il était fatigué d'un seigneur ou du lieu où il se trouvait, il n'avait qu'à demander l'autorisation de se retirer, en se faisant rayer des rôles de son village, et il pouvait aller se faire inscrire ailleurs.

Parmi les domaines de la couronne, il y avait des terres de seigneurie, cultivées par les laboureurs de la classe tlamaïtl, et d'autres sans occupants. Le souverain ne pouvait les aliéner, mais seulement les affermer à son gré. Ces terres étaient nombreuses et de bon rapport; elles donnaient un produit important qui se consommait dans la maison royale, où se dépensaient, d'ordinaire, tous les revenus du domaine. Outre les magistrats, les dignitaires et les officiers de service, qui tous avaient leur appartement au palais, on y nourrissait et on y assistait un grand nombre de pauvres et de voyageurs; aussi avait-on pour le prince un grand respect et une profonde obéissance (1).

Les impôts se payaient à des époques différentes, suivant leur qualité: ceux qui l'étaient en nature se percevaient, à la fin de la moisson, dans chaque village. On recueillait les fruits dans de vastes greniers construits à cet effet, d'où on les retirait à mesure du besoin et de la consommation. Aux environs de Mexico, on était dans l'usage de les transporter dans cette capitale, afin de pourvoir régulièrement à la subsistance des habitants qui n'avaient pas de terrains à cultiver, étant, comme on le sait, environnés des eaux du lac. A l'égard des marchands et des artisans, les coutumes n'étaient pas les mêmes partout. Dans certains pays, on percevait les contributions tous les vingt jours; dans d'autres, tous les quatre mois: par ce moyen, il y avait toujours trois ou quatre payements par an. Il y en avait qui étaient réparties par

(1) Zurita, Rapport, etc., page 239.

villages ou par corps de métier, suivant la nature des objets et les distances qui séparaient les villages ou les villes. On ne payait pas alors tous les vingt jours, mais d'après la répartition qui avait été faite, si bien qu'il se faisait des versements toute l'année, et jamais aux palais des chefs on ne manquait des objets percevables. Il en était de même des fruits, du poisson, du gibier, de la vaisselle et des autres choses nécessaires à la nourriture ou au service, chaque contribuable s'acquittant en deux ou trois payements, suivant la convenance.

Le service personnel et ordinaire, consistant à fournir, chaque jour, l'eau et le bois nécessaires à la maison des chefs, était réparti, de jour en jour, par villages ou quartiers, en sorte qu'un Indien y était astreint tout au plus une fois ou deux par an; il n'y avait que les sujets du voisinage qui y fussent soumis, et encore, dans cette considération, le dégrevait-on d'une partie des impôts. Le plus souvent, les corvées se faisaient au moyen des esclaves, qui étaient très-nombreux.

Les souverains et les chefs choisissaient, parmi les pilli ou nobles inférieurs, les intendants auxquels ils commettaient le soin de percevoir les impôts, de veiller à la culture des terrains communaux et des terres appartenant aux particuliers. Ces intendants n'étaient pas absolument nécessaires, les sujets les prévenant, d'ordinaire, dans l'exécution de leur mandat, en apportant d'eux-mêmes leur quote-part des contributions (1). Mais leur énormité, croissant chaque année, surtout sous le dernier règne, refroidit considérablement cet empressement.

Ces impôts excessifs, unis aux présents qu'offraient au roi les gouverneurs et les feudataires de la couronne, étaient, avec les dépouilles de la guerre, les sources de ces immenses richesses que les Espagnols s'émerveillèrent de voir à la cour de Montézuma, et la cause de la misère et de la lassitude qu'ils remarquè-

(1) Id., ibid., pag. 246.

rent dans son peuple. Les tributs, si légers dans les commencements, étaient devenus exorbitants. L'orgueil des rois augmentait avec leurs conquêtes, dont les produits suffisaient à peine à soutenir leur faste. Malgré leurs libéralités, il était difficile que les contribuables supportassent sans impatience le joug qui pesait sur eux si durement. Les marchands, dont les voyages avaient naguère été d'une si grande utilité à l'état, et qui avaient créé tant de ressources aux monarques mexicains, étaient écrasés sous les charges de toute nature, non moins que les habitants des pays conquis (1). Aussi est-ce dans cette classe puissante que l'on vit naître envers la personne du souverain les premiers symptômes de la défection, dont les suites furent si fatales à la royauté et à la noblesse mexicaines. A ces causes, il faut ajouter la tyrannie et la dureté avec lesquelles les contributions étaient perçues par les officiers du fisc. Ceux-ci portaient pour insignes une baguette et un éventail de plumes; ils traversaient les villes et les campagnes suivis d'un cortége pompeux, frappant sans miséricorde tous ceux qui ne payaient pas immédiatement l'impôt et les réduisant à l'esclavage, pour que leur liberté acquittât ce que leur industrie ne leur avait point permis de faire.

Si nous n'entrons pas dans le détail de toutes les lois aztèques, nous ne pouvons cependant nous dispenser, ici, de faire connaître celles qui avaient rapport à l'esclavage. Les esclaves formaient trois catégories distinctes : les prisonniers de guerre, une classe particulière de malfaiteurs, qui demeuraient privés de leur liberté pour cause de délit, et ceux qu'on achetait. Dans le premier cas, il était rare qu'ils échappassent au sort commun réservé aux captifs dans les temples. Dans le dernier, c'étaient ceux que les marchands achetaient chez les nations étrangères et amenaient dans l'Anahuac, ou bien des enfants que leurs parents vendaient pour alléger leur misère; mais il était assez commun de voir ceux-ci les substituer

(1) Vetancurt, Teatro Mexicano, Part. I, trat. 2, cap. 1.

les uns aux autres, du consentement de leur maître, à mesure qu'ils avançaient en âge, afin de partager également le fardeau entre tous les membres de la famille. La facilité avec laquelle des hommes libres acceptaient ce changement provenait de la douceur même du joug auquel ils étaient soumis; car, nulle part au monde, l'esclavage n'exista jamais dans des conditions plus humaines, et c'est un hommage à rendre à l'Anahuac, qu'il surpassa, sous ce rapport, toutes les nations, et même les nations chrétiennes, où il continue encore aujourd'hui.

La vente d'un esclave n'était valide qu'autant qu'elle avait lieu devant quatre témoins d'un âge mûr, et, généralement, il y assistait beaucoup de monde. Les services qu'on avait droit d'exiger de lui étaient établis avec une scrupuleuse précision. L'esclave pouvait avoir sa famille vivant à côté de lui, être propriétaire, et même posséder d'autres esclaves lui-même. Ses enfants étaient libres, nul ne pouvant naître esclave depuis la loi de Nezahualpilli (1) Si un homme libre avait un commerce illicite avec l'esclave d'autrui, et que celle-ci, devenant enceinte, mourût en couche, son suborneur devenait esclave à sa place, sinon le père et l'enfant restaient libres. De même qu'il était licite à un homme libre de vendre quelqu'un de ses enfants pour soulager sa misère, il pouvait se vendre lui-même; mais un maître ne pouvait les revendre que de leur consentement. Dans le cas, cependant, où un esclave vicieux se refusait à écouter toute remontrance, son maître, après avoir constaté sa mauvaise volonté devant témoins, lui mettait au cou un collier de bois, et, dans cet état, il avait le droit de le conduire au marché. Dans cette situation, l'esclave avait encore une chance; s'il parvenait à briser ses liens et à gagner le palais du roi, il devenait libre; personne n'avait le droit de l'arrêter dans sa fuite, à l'exception de son maître ou de ses fils, et, si un autre

(1) Le texte de Torquemada semblerait faire croire que cette loi existait avant le règne de Nezahualpilli; peut-être que ce prince ne fit que la renouveler et la remettre en vigueur.

mettait la main sur lui, il perdait sa propre liberté. La vente des esclaves pouvait indistinctement se faire sur tous les tianquiz; mais la place d'Azcapotzalco avait été désignée d'une manière spéciale pour ce trafic odieux, depuis la prise de cette ville par Nezahualcoyotl et Itzcohuatl. Quoiqu'elle fût notée, à cet égard, d'une sorte d'infamie, le commerce des esclaves n'avait rien, toutefois, qui dégradât celui qui le faisait, et les marchands d'esclaves formaient une des trois classes principales dans la compagnie mercantile de Tlatilolco. Une autre espèce d'esclavage existait à Mexico, qu'on appelait « huehuetlatlacolli »; il avait lieu par contrat, une famille pauvre s'engageant, pour un certain prix, à fournir perpétuellement un de ses enfants. Lorsqu'il était demeuré au service un certain nombre d'années, on le retirait, par un accord mutuel, soit pour le marier, soit pour tout autre objet, et un autre prenait sa place. La grande disette qui avait affligé l'Anahuac, au commencement du règne de Montézuma II, avait donné naissance à un grand nombre de contrats de ce genre, qui duraient encore au moment où les Espagnols s'emparèrent du pays.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Commerce de l'Anahuac. Noblesse marchande de Tlatilolco. Estime qu'on avait pour le commerce. Classes diverses de marchands. Leurs prérogatives. Leurs voyages et leurs conquêtes. Leur étendue. Géographie et cartes aztèques. Iyacacoliuhqui, dieu des marchands. Son temple et son culte. Coutumes particulières du commerce. Comment les marchands se mettaient en voyage. Marchandises, caisses et Tlamèmes ou porteurs. Costumes de voyage. Coutumes des caravanes. Obsèques des marchands. Tochtepec, ville de la route, succursale de Tlatilolco. Chemin des caravanes. Défiances de la royauté à l'égard des marchands. Ruses de ceux-ci. Tianquiz, ou bazar principal de Tlatilolco. Sa description. Variété extrême des marchandises. Échanges. Monnaies diverses. Qu'étaient les Aigles? Poids et mesures. Ordre et vigilance dans les marchés. Châtiment de la banqueroute. Cabarets et hôtelleries. Édilité mexicaine. Ponts, bateaux, routes, etc. Agriculture mexicaine. Instruments de labour. Irrigation des campagnes. Mode d'ensemencer les terres. Récoltes. Greniers. Jardins. Horticulture. Plantes médicinales. Médicaments et onguents des Mexicains. Médecine et chirurgie. Nourriture des Mexicains. Aliments divers. Pain de maïs. Pâtisseries, bouillons. Chocolat. Cuisine et condiments. Pulqué et autres liqueurs. Repas et festins des Aztèques. Sieste. Tabac à fumer et en poudre.

Pour achever de tracer le tableau des institutions de l'Anahuac, il nous reste à parler des autres branches de la civilisation mexicaine et, principalement, du commerce, de l'agriculture et des arts, dont l'exposé n'offre pas moins d'intérêt que celles qui précèdent. Nous avons commencé ailleurs l'histoire du commerce chez les nations du plateau aztèque et nous avons fait connaître les développements qu'il avait pris à la suite des conquêtes des

Mexicains et des Acolhuas. Lorsque toutes les cités de la vallée eurent été réunies à l'empire, leurs principales corporations entrèrent, les unes après les autres, dans la grande communauté établie à Tlatilolco, et, à l'époque de la conquête du Mexique, le plus grand nombre participait, à divers degrés, aux avantages de cette illustre compagnie. Les citoyens de cette ville, appliqués au trafic encore plus qu'à la guerre, avaient acquis dans cette profession une supériorité incontestable sur leurs frères et voisins de Tenochtitlan; mais, si elle était la source de leurs richesses, ceux-ci n'avaient pas tardé à leur faire voir qu'elle était aussi celle de leur infériorité militaire, et l'on peut être assuré que ce fut une des causes qui contribuèrent le plus puissamment à les asservir à leurs rivaux. Après la réunion de Tlatilolco à Mexico, son tianquiz devint d'une manière plus effective le marché principal de cette grande ville (1), et la plupart de ses nobles, trouvant plus profitable d'entrer dans le commerce que de marcher à la remorque de l'aristocratie mexicaine, se livrèrent dès lors à une carrière qui paraissait plus en harmonie avec le caractère industriel de leur cité.

« Efforcez-vous, mon fils, disait un ancien, d'apprendre
« quelque état honorable, comme est celui des artistes en plumes,
« ou un office de mécanique; car ces choses donnent à manger
« dans les temps de nécessité. Donnez surtout votre attention à
« ce qui concerne l'agriculture; vos ancêtres connaissaient toutes
« ces choses, quoiqu'ils fussent nobles et fils de grands seigneurs;
« car, si vous ne vous occupez que de votre noblesse et de votre
« antiquité, de quoi maintiendrez-vous votre famille, avec quoi
« vous nourrirez-vous vous-même? Je ne sache pas qu'on ait vu
« nulle part qu'un homme se maintînt au moyen de sa noblesse

(1) Après la prise et la réunion de Tlatilolco, les chefs qui se succédèrent à la tête de la compagnie du commerce furent : Quauhpotohualtzin, Neutlamatitzin, Huetzcatocatzin, Canaltzin, et Hueycomatzin, qui vivait au temps d'Ahuitzotl et, probablement, sous Montézuma II.

« et de la grandeur de sa maison (1) ». Le commerce, en effet, n'avait rien qui fût capable de les faire rougir. Des princes de la famille royale de Tetzcuco étaient connus pour s'y livrer, et il n'était ignoré de personne que dans les états d'Acallan, voisins des bouches de l'Usumacinta, c'était toujours le marchand qui s'était le plus distingué par son industrie et sa capacité qui obtenait la couronne.

Quoiqu'il y eût une variété assez grande, comme partout, entre les différentes classes de marchands, on en comptait cependant trois principales et bien distinctes : les Pochtecas (2) avaient le premier rang ; ce nom leur venait du quartier de Pochtlan, dans Tlatilolco, où les familles les plus riches et les plus considérées de la finance et du commerce avaient leurs palais (3). C'était parmi les Pochtecas qu'on trouvait les hommes les plus élevés en dignité, ou qui avaient été décorés, par le souverain, des insignes de la chevalerie, qui possédaient les plus hautes charges dans les tribunaux mercantiles et la grande compagnie dont le siége avait continué à résider à Tlatilolco. La seconde classe se composait de ceux qu'on appelait Nahualoztomecas, gens qui se cachent ou se déguisent, de la coutume qu'ils avaient adoptée de se déguiser afin de pouvoir pénétrer sur les terres ennemies. Les marchands, appelés Teyaohualohuani, c'est-à-dire, qui font la traite des esclaves, formaient la troisième classe. Ces diverses catégories n'étaient nullement héréditaires; elles servaient seulement à classer le négoce, d'après le rang que ses membres pouvaient acquérir par leur travail ou leurs spéculations. Nous avons déjà dit quelque chose des priviléges dont jouissaient les marchands : outre

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, etc., lib. VI, cap. 17.

(2) Le quartier de Pochtlan paraît avoir été nommé d'une ville de ce nom située dans le Cuextlan, à la conquête de laquelle les marchands de Tlatilolco avaient contribué sous Montézuma Ier. Outre Pochtlan, ils avaient encore les quartiers d'Ahuachtlan et d'Atlauhco.

(3) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. IX, cap. 3.

l'exemption de l'armée, des corvées et des travaux en commun, ils avaient leur juridiction entièrement séparée, leurs tribunaux particuliers, où ils étaient jugés par ceux de leur profession, et leurs prisons spéciales. Leurs juges étaient en permanence dans les tianquiz. C'étaient leurs consuls et les membres des conseils mercantiles à qui il appartenait de maintenir le bon ordre, de régler les ventes et les achats, ainsi que le prix des marchandises et des denrées, et qui châtiaient même ceux qui, sans appartenir à aucune de leurs corporations, auraient cherché à mettre le trouble dans les marchés (1).

Du moment qu'ils avaient commencé à jeter leurs regards en dehors de la vallée de l'Anahuac, les chefs de l'empire s'étaient servis des marchands pour s'instruire des ressources des régions étrangères, du nombre et du caractère des populations, de la puissance de leurs rois, comme des moyens qu'ils pourraient employer pour les assujettir. C'est ainsi qu'ils parvinrent, dans le cours d'un petit nombre d'années, à étendre si prodigieusement leur domination. Le commerce mexicain avait des relations établies dans le nord-ouest, bien au delà du Michoacan, jusque sur les côtes baignées par les eaux du golfe de Californie, et, au nord, depuis l'embouchure du Rio Bravo, qui sépare le Mexique du Texas jusqu'à celle du fleuve San Juan de Nicaragua. Dans le sud et le sud-est, il avait fondé des comptoirs depuis Zacatula jusqu'au golfe de Nicoya et, peut-être, bien au delà (2); on ne connaît, toutefois, de ses opérations que ce qui s'applique aux contrées de l'orient et du midi. On sait, avec la dernière certitude, que ces hardis trafiquants rapportaient à leurs maîtres, non-seulement la description orale des pays qu'ils parcouraient, mais qu'ils en

(1) Id., ibid., chap. 5.

(2) D'après les traditions que nous trouvons dans les auteurs contemporains de la conquête sur la hardiesse et les longs voyages des marchands aztèques, on ne peut douter qu'ils aient porté leurs pas dans l'Amérique méridionale. Il serait, toutefois, difficile de déterminer jusqu'où ils allèrent.

relevaient les situations topographiques avec une parfaite exactitude et en formaient de véritables cartes qui restaient en dépôt dans les archives royales, de manière à ce qu'on pût s'en servir au besoin.

On y voyait marqués les montagnes, les forêts, le cours des fleuves et des rivières, les villes et les villages, avec leurs distances respectives, les frontières des divers états, et les routes qu'il fallait suivre pour y arriver. A la marge, on trouvait des annotations intéressantes, qui indiquaient les diverses statistiques, avec les principales choses qu'il importait d'en savoir. C'est ainsi que Cortès ayant demandé à Montézuma s'il y avait dans la partie des côtes du golfe du Mexique, dépendante de ses états, quelque port où les navires pussent mouiller en toute sécurité, ce prince lui remit une toile de coton où cette côte tout entière était représentée, comprenant les rivières et les rades, depuis Panuco jusqu'à Tabasco, indiquant avec une exactitude parfaite toute cette contrée avec les affluents divers du Coatzacoalco (1). Dans une autre occasion, Cortès étant sur le point d'entreprendre le voyage du Honduras, les marchands de Xicalanco lui montrèrent une toile où se trouvaient marqués, non-seulement tout son chemin jusque dans l'intérieur de cette contrée et à Nicaragua, mais encore toutes les parties de l'isthme de Panama, avec les rivières et les localités diverses où il devait passer, les stations où ils avaient eux-mêmes l'habitude de s'arrêter dans leurs voyages, lorsqu'ils allaient trafiquer dans les foires. Ce furent ces cartes et les indications de tout genre que le conquérant reçut des indigènes, qui le mirent à même de connaître à l'avance les régions du Mexique qui donnaient le plus d'or, et le caractère des populations qu'elles renfermaient (2).

(1) Lorenzana, Cartas de Hern. Cortes, Rel. II. — Herrera, Hist. Gen. de las Ind.-Occid., dec. II, lib. 9, cap. 1.—M. Aubin possède plusieurs cartes de ce genre.

(2) Bernal Dias, Hist. de la conquista de Nueva-España, cap. 175. — Herrera, ibid., decad. III, lib. 6, cap. 12.

La divinité particulière des marchands était Iyacacoliuhqui, dit aussi Iyacateuctli, ou le Seigneur au nez aquilin (1), symbole de l'astuce et de la finesse dont le trafiquant devait être doué: sa fête se célébrait avec une grande solennité, pendant le mois de Tlaxochimaco, au sanctuaire qui lui était dédié, dans les édifices de Huitzilopochtli, sous le nom de Pochtlan, et le commerce y entretenait avec somptuosité un collége de prêtres nombreux et richement doté (2). On donnait, d'ailleurs, à cette divinité cinq frères et une sœur qui recevaient également les honneurs divins (3). Mais, lorsqu'une caravane était sur le point de se mettre en marche pour une contrée lointaine, c'était à Xiuhteuctli, dieu du feu, que ses chefs offraient les premiers sacrifices. L'avant-veille de leur départ, ils se levaient à minuit et brûlaient en son honneur des banderoles de papier, portant des figures grossièrement dessinées avec de l'ulli liquide; ils en attachaient d'autres à un bourdon qui leur servait d'appui dans la marche et dans lequel ils honoraient encore leur divinité spéciale (4). Au jour, ils se lavaient le cou, le visage et les mains; car, à dater de ce moment, c'étaient là les seules parties du corps qu'ils pussent laver désormais, obligés qu'ils étaient, en vertu de leurs règlements, de s'abstenir de bains jusqu'à l'époque de leur retour, dût leur absence se prolonger durant plusieurs années. Cette cérémonie était suivie d'un banquet d'adieu qu'ils donnaient à ceux d'entre les marchands de leur connaissance qui demeuraient. Si, parmi les voyageurs, il se trouvait quelques jeunes gens qui se missent en chemin pour la première fois, les vétérans de leur classe se réu-

(1) *Iyacacoliuhqui*, c'est-à-dire, celui qui a le nez recourbé, et *Iyacateuctli*, le Seigneur du Nez; c'est le même sens que *nasutus* en latin.

(2) Hernandez ap. Nieremberg, Hist. nat., lib. VIII, cap. 22.

(3) Ces cinq frères étaient Chiconquiahuitl, Xomocuil, Nacxitl (nom de Topiltzin-Acxitl dans les MS. Quiché et Cakchiquel), Cochimetl et Yacapitzahuac; le nom de la sœur était Chalmecacihuatl (Sahagun, Hist. de N.-España, lib. I, cap. 19.)

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 28.

nissaient pour les renseigner sur les différentes contrées qu'ils allaient parcourir, pour les encourager à s'endurcir contre le danger et les hasards inévitables dans de si longs trajets, à souffrir patiemment la faim, la soif, les fatigues et les inclémences des saisons. Ils terminaient en les recommandant à Dieu qui prend soin de ses créatures, après quoi les novices les remerciaient humblement de leurs sages avis (1).

Ces voyages, qu'on pourrait appeler de long cours, se faisaient tantôt dans l'intérêt et pour le compte de la compagnie ou d'une entreprise particulière, tantôt au nom et par ordre souverain. Dans ce dernier cas, c'était dans l'intention de faire explorer quelque contrée nouvelle et peu connue ou de reconnaître un pays ennemi, comme l'étaient les provinces chiapanèques, avec le dessein d'y faire quelques conquêtes. D'ordinaire, les Nahualoztomecas étaient ceux qu'on choisissait pour une mission de cette sorte; leurs chefs se rendaient au palais sur l'ordre du roi qui leur donnait ses instructions; en sortant, il leur faisait remettre, par ses intendants, une valeur qui leur était comptée en aigles (2), pour subvenir aux premières dépenses de leur voyage. Aussitôt qu'ils l'avaient reçue, ils se rendaient à Tlatilolco, réunissaient les marchands de leur ordre des deux divisions de Mexico, et, après s'être partagé la somme, faisaient les apprêts de leur voyage.

Pour se mettre en chemin, ils choisissaient un jour, placé sous un signe regardé comme favorable. A quelque catégorie qu'ils appartinssent, que leur entreprise fût une affaire privée, du ressort de la compagnie ou bien du gouvernement, ils ne voyageaient jamais isolément; les petits commerçants se réunissaient, et c'était ordinairement par caravanes nombreuses, composées de sept ou huit cents personnes, et souvent davantage, qu'ils allaient cher-

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. IV, cap. 19.

(2) « Y daba les 1600 toldillos que ellos llamaban *Quauhtli* (aguila), para rescatar. » (Id., ibid., lib. IX, cap. 2.)

cher les productions des pays étrangers. Les effets, étoffes, graines et autres choses analogues étaient portés en ballots, enveloppés de nattes ou de peaux d'animal, dans des caisses oblongues appelées « petlacalli », fabriquées de bambous recouverts d'une peau, à la fois solides, légères et imperméables à l'humidité ou au soleil ; ce qui était fragile ou délicat, ayant besoin d'espace, comme la poterie, les plumes fines, les fruits, les fleurs, toutes les choses enfin qu'on ne pouvait entasser, se plaçait dans des cages hautes et étroites, assez semblables à la hotte parisienne et qu'on appelait « cacaxtle ». Ces hottes étaient faites également de bambous ou de pièces de bois unies et souvent recouvertes d'une sorte de filet. Au défaut de bêtes de somme, c'étaient des hommes qui en faisaient l'office ; on les désignait sous le nom de « Tlamama » ou « Tlamème ». Dès l'enfance, on les accoutumait à ce métier pénible, qu'ils continuaient durant toute leur vie. La journée ordinaire était de cinq ou six lieues, et la charge commune de soixante-dix à quatre-vingts livres ; le tlamème se l'attachait par une bande de cuir appelée « mecapal », qui lui couvrait le haut du front, en sorte qu'elle portait entièrement sur sa tête, comme aux portefaix de Lyon. Son vêtement était un maxtli ou un simple morceau d'étoffe qui cachait sa nudité. A sa charge étaient suspendus, d'un côté, un « matlatl, » ou filet renfermant ses provisions, de l'autre, un « Xoyacal » ou parapluie en feuilles de palmier, sous lequel il pouvait s'abriter, momentanément, avec son fardeau lorsqu'il survenait un orage, et, par-dessus la charge, une couverte, lui servant à la fois de manteau pour se garantir du froid et d'enveloppe durant la nuit (1).

Tous les tlamèmes n'allaient pas chargés également ; il y en avait toujours dans le nombre qui ne portaient que ces derniers objets, soit pour pouvoir veiller à la sécurité de la caravane,

(1) C'est la couverte qu'on appelle encore aujourd'hui Zerape, au Mexique.

soit pour s'alterner, au besoin, avec leurs compagnons. Il en était de même des marchands, à moins qu'ils ne fussent assez riches pour faire porter leur filet à provisions, leur xoyacal et leur couverte par leurs esclaves ou leurs serviteurs. Tous marchaient ordinairement en longues files, les uns derrière les autres, se suivant régulièrement, comme nous les avons vus tant de fois, en voyageant avec eux, dans l'Amérique-Centrale, où les hommes continuent à remplacer les bêtes de somme (1). La caravane se mettait en chemin avant le lever du soleil ; elle s'arrêtait de temps en temps pour reprendre haleine, et, deux fois le jour, elle campait, soit dans un village, soit au bord d'une rivière, à l'ombre de quelques grands arbres, pour prendre son repas et se reposer.

Outre les objets que nous avons mentionnés, tous les voyageurs, indistinctement, avaient à la main un bâton ou bourdon de route, autant que possible de bois noir et sans nœuds : ils donnaient à ce bâton le nom de leur dieu Iyacateuctli ; ils s'en servaient pour se défendre, en cas de nécessité et pour s'aider à gravir avec moins de travail les escarpements des montagnes ou à descendre les précipices. En arrivant le soir au lieu où ils comptaient passer la nuit, ils attachaient ensemble tous ces bâtons au moyen d'une courroie, les réunissant en faisceaux, comme les fusils de nos soldats. Chaque groupe alors allumait son feu ; les chefs de la caravane faisaient une offrande d'ulli et de papier à leur dieu qu'ils reconnaissaient dans le faisceau, ainsi qu'aux divinités protectrices des chemins, Zacatzontli et Tlacotzontli, et se tiraient du sang en leur honneur, persuadés que c'était le seul moyen d'obtenir leur faveur durant le voyage. Chacun prenait ensuite sa part de la nourriture et se préparait au repos : le sa-

(1) Ce mode de transport est même préféré à celui des mulets par un grand nombre d'Européens, à cause de la confiance qu'inspirèrent les Indiens allant chargés de marchandise et du bon marché.

crifice devait se renouveler deux fois durant la nuit ; c'était, d'ailleurs, le seul moyen de tenir sans cesse en éveil l'un ou l'autre des chefs qui se remplaçaient tour à tour, dans ce dessein, par mesure de précaution, les Indiens de l'Amérique étant, par leur nature, excessivement enclins au sommeil.

Pendant l'absence de leurs pères, de leurs fils ou de leurs frères, ceux de sa maison qu'il y avait laissés s'abstenaient, comme les voyageurs, de prendre des bains, en esprit de pénitence, jusqu'à leur retour. Si un marchand du rang des Pochtecas venait à mourir en chemin, on ne le brûlait pas et on ne l'enterrait pas non plus, suivant l'usage ; mais on habillait du mieux son cadavre ; on lui teignait les yeux de noir et les lèvres de rouge ; on lui mettait autour des bras et du cou certains ornements de papier, et on le plaçait ainsi dans un cacaxtle. Après cela, on le portait au sommet le plus élevé d'une montagne voisine, et on attachait la cage à un arbre, abandonnant le corps, qui se consumait lentement en plein air. Aussi ses compagnons disaient-ils de lui qu'il n'était pas mort, mais qu'il était allé rejoindre les guerriers et les héros dans les demeures du soleil (1).

Au retour de la caravane dans l'Anahuac, on allait d'abord en donner la nouvelle à deux vieillards, et ceux-ci la portaient à la maison du défunt, afin qu'on procédât à ses funérailles. Au bout de quatre jours, les obsèques étant terminées, tous se lavaient les mains et le visage, en disant qu'ainsi ils s'ôtaient la tristesse. Si le marchand avait été tué par les ennemis, ceux de sa maison arrangeaient un mannequin avec des échardes de pin, de celles qui servaient de luminaires en les attachant ensemble, et les recouvraient d'étoffe ; la poupée faite, on l'habillait des vêtements du défunt, après quoi on la portait au temple. On l'y laissait tout un jour, durant lequel ses amis le pleuraient comme si c'eût été véritablement le cadavre du mort. A minuit, on allait reprendre

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. IX, cap. 3, 4, 5.

le mannequin : on le brûlait dans la cour du Quauhxicalco, et l'on en enterrait les cendres comme à l'ordinaire (1). . . .

Si plusieurs caravanes de la compagnie ou des marchands envoyés par le gouvernement se mettaient en route ensemble, elles continuaient à marcher de concert jusqu'à Tochtepec. Cette ville avait été conquise sous Montézuma Ier. Sa situation, à la tête du fleuve Papaloapan, lorsqu'il sort des montagnes de la Mixtèque, où elle commandait l'entrée des chemins de la côte d'Anahuac-Xicalanco, au nord, d'Anahuac-Ayotlan au sud, et de Chiapas au nord-est, en avait fait l'entrepôt du commerce de l'empire, en dehors de la vallée. Là était le grand temple de Iyacateuctli, plus richement doté que celui de la capitale ; on y trouvait, en tout temps, un nombre considérable de marchands, et ceux de Tlatilolco, surtout les Pochtecas, y possédaient, non-seulement des comptoirs, mais de nombreuses et belles résidences. Jusqu'à leur arrivée à Tochtepec, ils voyageaient pacifiquement et sans crainte ; mais, en sortant de cette ville, commençait à peu de distance le territoire ennemi. Tous alors s'armaient comme en guerre, prenant l'épée et le bouclier, et élevant leurs étendards. C'était aussi le lieu où les caravanes se séparaient. Au moment de partir, tous ensemble se rendaient au temple, où ils offraient des sacrifices au dieu pour se le rendre propice : les uns, ensuite, descendaient vers le Zapotecapan et Tehuantepec ; les autres se dirigeaient vers l'intérieur des provinces chiapanèques à l'est, et les derniers vers les cités xicalancas, à l'embouchure du Coatzacoalco. Si les Nahualoztomecas avaient à remplir quelque message qui exigeât des précautions, ils se déguisaient, en prenant les vêtements des populations chez lesquelles ils entraient, se teignant même la peau de certaines liqueurs, de manière à ce qu'ils parussent appartenir à telle ou à telle province voisine ; dans cette classe de marchands, on trouvait ordinairement les hommes les

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 28.

plus instruits des mœurs, des coutumes, des usages et de langues étrangères, et il était rare qu'on les découvrît sous leurs déguisements.

Ceux qui se dirigeaient sur Coatzacoalco et les autres villes de la côte, quoique ayant à traverser, parfois, des terres hostiles, se contentaient communément de se mettre sur le pied de guerre, et même ils armaient leurs esclaves, afin qu'ils pussent se défendre s'ils étaient attaqués. Comme ils étaient souvent chargés, de la part de leurs souverains, de présents pour les princes Xicalancas, dès qu'ils s'approchaient, ils leur donnaient avis de leur arrivée ; ceux-ci leur envoyaient aussitôt une escorte qui les aidait à passer sans crainte jusque sur les provinces de leur domination. A leur retour à Tochtepec, ils se débarrassaient de leurs armes et de leurs déguisements, et revêtaient le costume mexicain ; de là les caravanes reprenaient la route de l'Anahuac ; mais un grand nombre de marchands, n'ayant pu se réunir à temps, retournaient isolément avec leurs tlamèmes et leurs esclaves, sans s'attendre les uns les autres. A tous les oratoires qu'ils rencontraient en chemin, ils s'arrêtaient pour faire une offrande, afin de se rendre les dieux propices, au moment de leur arrivée dans la vallée.

De Tochtepec ils se rendaient d'abord à Itzyucan, où ils demeuraient, d'ordinaire, plusieurs jours ; ils y offraient des sacrifices et consultaient le Tonalpouhqui ou astrologue, afin de rentrer dans leurs familles sous un signe favorable. Mais, en arrivant sur les terres de l'empire, accompagnés de leurs tlamèmes, courbés sous le poids de leurs riches marchandises, et conduisant des troupes d'esclaves des deux sexes, achetés dans les régions lointaines, ils se gardaient bien de dire que tout cela fût à eux. Au lieu de s'habiller suivant leur rang, ils n'usaient que d'habits misérables, évitant les regards, redoutant de passer pour des gens riches, s'humiliant devant tout le monde, et disant, à qui voulait l'entendre, que, loin d'être les propriétaires de toutes ces choses,

ils n'étaient que les commissionnaires et les serviteurs des marchands de Tlatiloleo ou de Tenochtitlan. Cette défiance avait deux causes ; c'était, d'un côté, la crainte de rencontrer des voleurs dans les gorges des montagnes qui séparent la terre chaude de l'Anahuac, ou dans les plaines voisines de la capitale, dont les habitants avaient alors, comme encore aujourd'hui, une fort mauvaise réputation. De l'autre, c'était, surtout depuis la rigueur que Montézuma II avait commencé à déployer contre le commerce, la crainte d'exciter l'envie de la noblesse et de passer pour riches aux yeux des officiers royaux. Dans cette appréhension, ils s'arrangeaient toujours à ne plus arriver que de nuit au bord du lac de Tetzcuco ou de Chalco : là ils embarquaient, à la hâte, leurs marchandises et leurs esclaves, et, au lieu de les transporter directement chez eux, ils se faisaient descendre dans la maison d'un parent ou d'un ami, de sorte que, au lever du soleil, il n'en restait plus de traces.

La même nuit, chacun rendait visite à celui des syndics dont il dépendait, et lui rendait compte de son voyage : en prenant congé, il l'invitait, pour le lendemain, à prendre le chocolat en compagnie des autres marchands, ce qui avait lieu toujours avec beaucoup de cérémonie et décorum. Ses parents et ses amis se réunissaient dans la maison : en leur présence, il faisait une offrande à ses dieux, et, s'étant lavé les mains et la bouche, tous ensemble se mettaient à table pour célébrer son retour ; c'était ce qu'on appelait laver les pieds au voyageur. A la suite du banquet, il faisait des présents à tous les convives ; puis, se levant devant eux, il disait : « Me voici, mes seigneurs, après avoir rempli mon « office de marchand, et de retour par la grâce du Dieu tout-« puissant. Si j'ai fait quelque mal à mon prochain, commis des « injustices, le temps le fera connaître, car je suis un pécheur et « j'ai bien des fautes à me reprocher. Toutefois, le ciel a eu pitié « de moi, puisqu'il m'a jugé digne de revoir encore une fois les « visages de mes amis et de mes proches. » Sur ce discours, un

des vieillards présents s'empressait de répondre dans le même sens, et la fête se terminait par des compliments et des souhaits mutuels (1).

L'introduction des marchandises au milieu de la nuit ne privait en rien le souverain de ses droits ordinaires, les ventes ne pouvant s'effectuer que dans les marchés publics. Mexico comptait un grand nombre de places et de tianquiz, mais le plus célèbre était celui de Tlatilolco, dont tous les historiens de la conquête ont fait une description si pompeuse; il était environné, tout autour, de vastes portiques couverts, distribués par rues et quartiers, comme les marchés de Paris. Les conquérants espagnols lui assignent généralement une étendue trois fois aussi grande que celle de la célèbre place de Salamanque. On y rencontrait des marchands de toutes les contrées voisines ou lointaines, étalant aux regards les produits variés du monde américain. Là se voyaient les potiers et les joailliers de Cholullan, les orfévres d'Azcapotzalco, les peintres de Tetzcuco, les cordonniers de Tenayocan, les chasseurs de Xilotepec, les pêcheurs de Cuitlahuac, les horticulteurs de terre-chaude, les nattiers et les menuisiers de Quauhtitlan, ainsi que les bouquetiers de Xochimilco (2), tous activement occupés à placer les objets de leur industrie dans le meilleur jour possible et à vanter le mérite et les qualités de leur marchandise.

Tout devait se vendre sur cette place, l'usage des boutiques étant ignoré des Mexicains et les autres marchés étant uniquement destinés à la vente des comestibles. « On y voit, dit Cortès (3), toute espèce de marchandises du pays, des vivres, des bijoux d'or et d'argent, du plomb, du cuivre jaune, du cuivre, de

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. IX, cap. 6, etc.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 22.

(3) Cartas de Hernando Cortes, Relat. Segunda, ap. Lorenzana, Mexico, 1772. — Nous avons voulu donner ici la description écrite par le chef des conquérants, comme étant la plus complète et la plus originale.

l'étain, des pierres à bâtir, des coquilles, des coraux, des plumes. On y vend de la chaux, des pierres brutes ou taillées, des briques crues et cuites, du bois de construction ou propre à toute espèce d'usage. Une rue est destinée au gibier ; on y trouve toute espèce d'oiseaux du pays, des poules, des perdrix, des cailles, des espèces de vautours, des hérons, des tourterelles, des pigeons, des petits oiseaux enfermés dans des cages de roseaux, des perroquets, des aigles, des faucons, des brutiers, des milans, des crécerelles et quelques autres oiseaux de proie de ce genre (la peau des oiseaux se vend avec les plumes, la tête, le bec et les ongles); des lapins, des lièvres, des cerfs et de petits chiens coupés, qu'ils engraissent pour les manger (1).

« Une autre rue est assignée aux herboristes, qui vendent toute espèce de racines et d'herbes médicinales du pays : on y voit des boutiques d'apothicaires où l'on débite des emplâtres et des médicaments tout préparés, liquides ou en onguent; des boutiques de barbiers, où les naturels se font laver la figure et coiffer. Dans d'autres maisons on vend à boire ou à manger (2). Il existe, comme en Espagne, des crocheteurs pour porter les fardeaux. On trouve dans ce marché une grande quantité de bois, de charbon, des brasiers en terre cuite, des nattes très-variées pour les lits, et d'autres plus fines pour s'asseoir et pour tapisser les salons et les chambres ; toute espèce de végétaux, surtout des oignons, des aulx, des poireaux, du cresson alénois, du cresson ordinaire, de la bourrache, de l'oseille, des cardons, une espèce de chardons bons à manger. Les fruits sont très-variés : il y a des cerises et

(1) C'est le *techichi*, espèce de chien du pays, sans poil et fort gras.

(2) Le licencié Zuazo, qui paraît parfaitement instruit de ces matières, conclut, dans son Mémoire, par un alinéa où il rend l'hommage suivant à la cuisine aztèque : « On y vend des œufs cuits, crus ou en omelette et une va-
« riété de mets qu'ils savent apprêter avec des condiments de toute sorte en
« casserole et en pâtisseries infiniment meilleures que tout ce qu'on trouve
« dans les mauvaises cuisines de Medina ou dans les hôtelleries des Fla-
« mands. »

des prunes semblables à celles d'Espagne. On y vend du miel, de la cire, du jus de canne de maïs, qui est aussi doux et aussi savoureux que celui de la canne à sucre ; du jus d'une autre plante que l'on nomme, dans les îles, maguey, et qui est bien préférable au sirop des raisins. Ils se servent de ces plantes pour faire du sucre et du vin ; on en vend aussi de tout préparé.

« On achète, dans ce marché, une grande variété de coton de toute couleur, préparé en écheveaux et que l'on prendrait exactement pour de la soie de l'Alcaycería de Grenade (1) ; mais cette marchandise est beaucoup plus abondante, ici, que la soie en Espagne. Il s'y débite une grande quantité de couleurs pour les peintres, aussi bonnes et aussi variées que l'on pourrait les trouver en Europe. Ils vendent des cuirs de cerf, avec le poil ou tannés, blancs ou teints de diverses couleurs ; toute espèce de vases d'argile, des terrines grandes ou petites, des cruches, des pots et une infinité d'autres espèces de vases d'une terre très-rare, et la plupart émaillés ou peints (2) ; une quantité considérable de maïs et de pains faits avec cette graine, dont la qualité et la saveur sont bien supérieures au maïs des îles et des autres parties de la terre ferme ; des pâtés d'oiseaux et de poissons, beaucoup de poissons frais ou salés, crus ou cuits ; des œufs de poules, d'oies et de toutes les espèces d'oiseaux que j'ai citées ; des omelettes ; enfin on vend, dans ces marchés, de tous les produits qu'on peut découvrir dans ce pays ».

Le commerce se faisait non-seulement au moyen des échanges, mais aussi par achat et vente. Il y avait plusieurs classes de monnaie courante, dont on se servait pour acheter, quoiqu'il ne paraisse pas qu'aucune ait été battue. La première était la graine de cacao commun, appelée « patlachté » ou « patasté », du mot

(1) C'est ainsi qu'on nomme un quartier de cette ville, qui, au XVIe siècle, n'était guère habité que par des marchands de soie. Voir Cobarruvias, Tesoro de la lengua castellana, etc. Madrid.

(2) C'étaient les poteries ou faïences de Cholullan et de Tlaxcallan.

« patla », changer, troquer, et dont les indigènes font encore aujourd'hui une boisson d'une qualité inférieure à celle du bon cacao. Elle roulait de mains en mains parmi les trafiquants comme chez nous la menue monnaie. On comptait le cacao par xiquipilli, qui valait huit mille grains, et pour se débarrasser de l'ennui de compter, lorsque la marchandise était de grande valeur, on calculait par sacs, estimés à trois xiquipilli, ou vingt-quatre mille noix de cacao. La seconde espèce de monnaie consistait en certains petits morceaux d'étoffe de coton qu'on appelait « patolcuachtli », et qui servaient uniquement à acheter les choses de première nécessité. La troisième était l'or en poudre contenu dans des tuyaux de plumes, dont la transparence laissait voir le précieux métal et dont la valeur variait suivant la quantité. La quatrième, qui se rapprochait davantage de l'argent monnayé, consistait en certains morceaux de cuivre, coupés en forme de T grec, et qui servaient pour des objets de peu de valeur. La cinquième, dont Cortès fait mention dans ses lettres à Charles-Quint, était fabriquée de morceaux d'étain, probablement les mêmes dont parle Cogolludo (1), en usage dans l'Yucatan et la Mixtèque, et ressemblant à des jetons ayant chacun un petit trou au milieu, afin de pouvoir les enfiler sur un cordon. Cependant il nous semble qu'il y en avait encore deux autres, que nous croyons devoir mentionner ici : la première est celle dont parle Sahagun (2), et que cet auteur appelle « toldillo », dans le créole de l'époque, et à laquelle les Mexicains donnaient le nom de « quauhtli » ou aigle. Ce nom seul suffirait pour y attirer l'attention, car il signale immédiatement une forme ou une empreinte également fort connue en Europe ; seulement, tout en la désignant comme une monnaie destinée à faire des échanges, il oublie de dire quelles étaient sa forme et sa valeur. Nous supposons qu'elle devait être d'or, d'a-

(1) Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3. Mais, s'il y en avait d'étain, il n'est pas impossible qu'il y en eût d'autres métaux, d'or ou d'argent.

(2) Hist. de las cosas de N.-España, etc., lib. IX, cap. 2.

près les renseignements qui suivent dans l'auteur précité, à cause de la variété et de la quantité d'habits et de riches ornements que les marchands de Mexico achetèrent des seize cents aigles dont le roi leur faisait présent, en leur confiant une mission lointaine. La seconde était une sorte de palet en or, appelé « tejuelo » par les auteurs, et valant cinquante ducats chacun, avec lequel Montézuma payait chaque fois qu'il perdait au jeu contre les Espagnols. Pourquoi ne serait-ce pas là encore une monnaie (1)?

On vendait et on troquait les marchandises par quantité et par mesures de longueur et de capacité, mais on n'a aucune donnée précise sur les poids dont ils pouvaient se servir. Au dire de plusieurs auteurs, les balances auraient été inconnues aux Aztèques, quoiqu'elles ne le fussent point chez d'autres nations moins policées; mais, outre que l'on trouve, dans plus d'un vocabulaire des langues du Mexique, des mots indigènes pour exprimer les mesures de capacité, les balances et différentes sortes de poids (2), nous trouvons encore dans Sahagun (3), qui a recueilli tant de

(1) Les Espagnols fondirent avec tant de précipitation tous les objets en or qui leur tombèrent sous la main, à l'exception d'un petit nombre que Cortès réserva, à cause du rare mérite de leur exécution, pour l'empereur Charles V, qu'il a dû être fort difficile ensuite de porter un jugement complet sur les monnaies mexicaines d'or ou d'argent. Les *aigles* et les *palets* dont il est question ici, n'étant pas frappés comme notre monnaie, les premiers conquérants qui les mentionnent purent oublier ou ne pas s'être aperçus que c'étaient là des moyens d'échange pour les riches marchands, comme c'était entre les mains du souverain celui de payer ses dettes au jeu.

(2) Vocabulario en lengua çapoteca, etc.—On pourrait objecter, ici, que ces mots auraient été introduits dans la langue zapotèque depuis la conquête; nous pourrions le penser plus ou moins s'ils étaient composés; mais les plus importants sont monosyllabiques.

(3) Sahagun, parlant des professions diverses et des offices existants avant la conquête parmi les Indiens, dit entre autres choses : « El que rescata plata « es mercader, y tiene hacienda, oro y plata; el que bien rescata, sabe el va- « lor del oro y plata, conforme *al peso y quilates*, y es diligente y solicito « en su oficio, y en *el pesar* no defrauda, antes pone mas que quita en el « peso... » (Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 16.) Sous le titre « Relacion del autor », à la suite du cap. 27, il a bien soin d'ajouter qu'il vient de parler de ce que les Mexicains connaissaient dans le temps de leur infidélité « habilidades y oficios que estos Mexicanos naturales tenian en « tiempo de su infidelidad. »

choses précieuses de l'antiquité mexicaine, une preuve complète de l'existence et de l'usage des poids dans les marchés (1).

Des commissaires étaient sans cesse occupés à parcourir les tianquiz, afin de voir qu'on ne commît aucune fraude dans les contrats ou de désordres dans les affaires ; ils surveillaient les marchands, inspectant les mesures, et les brisant si elles n'étaient pas exactes. Au centre de la place de Tlatilolco se voyait un édifice portant le nom de Tecpan ou palais : c'était là que siégeait la compagnie des corporations réunies, ainsi que le tribunal de commerce ; ce tribunal était composé de douze juges, chargés, comme nous l'avons dit, de prononcer sur toutes les questions qui pouvaient s'élever soit entre les marchands ou les vendeurs et les acheteurs, ainsi que de connaître des délits qui auraient pu se commettre dans les marchés. Tous les objets indistinctement et les denrées qu'on introduisait au tianquiz payaient un droit proportionnel au souverain, qui, pour sa part, s'obligeait à ce que les marchands obtinssent toujours une justice impartiale, ainsi que la sécurité la plus complète pour leurs biens et leurs personnes. Durant la nuit, les marchés étaient gardés, avec une extrême vigilance, par des hommes préposés par le gouvernement, qui les payait lui-même (2). D'un autre côté, la loi châtiait avec rigueur, chez les négociants, toute fraude qui pouvait porter de la perturbation dans les affaires ou donner atteinte à la confiance publique. Ainsi le débiteur, passé le temps fixé pour le payement, était amené, par force, à acquitter sa dette ; le banqueroutier insolvable était réduit en esclavage, et, si la banqueroute était considérable, il subissait la peine du garrot, comme voleur des deniers publics (3). Rarement on entendait parler d'un vol, tant était grande la vigilance des employés, tant était prompt et rigoureux à la fois le

(1) Clavigero est d'avis également que les Mexicains connaissaient la balance, mais que, comme tant d'autres choses, les conquérants oublièrent de la mentionner. S'il avait connu les preuves que nous apportons ici, il en aurait été encore plus convaincu.

(2) Gomara, Cronica de Nueva-España, apud Barcia, cap. 79.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XII, cap. 12.

châtiment appliqué au délinquant. Les nombreux Espagnols qui visitèrent si souvent le tianquiz de Tlatilolco en célèbrent éloquemment la belle disposition et ne trouvent point de paroles pour en décrire l'ordre admirable, la multitude des marchands comme le rare assemblage et la variété des marchandises (1).

Les tianquiz de Tetzcuco, de Tlaxcallan, de Chollulan, de Huexotzinco, ainsi que des autres villes de l'empire ou des états étrangers, se tenaient de la même manière que celui de Mexico. Cortès affirme que le concours qu'il vit à celui de Tlaxcallan était de plus de trente mille personnes. Motolinia, parlant de celui de Tepeyacac, où il assista, plus de vingt ans après la conquête, lorsque déjà les coutumes indigènes étaient considérablement tombées en décadence, assure qu'il conservait encore un aspect extrêmement animé. Les marchés de seconde classe, uniquement destinés à la vente des comestibles, étaient fort nombreux dans les différentes villes, particulièrement à Mexico. On y vendait abondamment des provisions et des vivres frais de toute sorte, les uns dans leur état naturel, les autres cuits ou tout préparés. Auprès de chacun de ces marchés, il y avait, pour les voyageurs ou les gens attardés, des cabarets ou des hôtelleries, où chacun pouvait aller manger et boire à sa guise, moyennant payement; mais ces lieux n'étaient pas toujours des mieux famés, et on n'y voyait guère que des gens de condition inférieure (2).

Nous avons déjà dit quelque chose de l'édilité mexicaine, à propos de la réparation et de la restauration des édifices sacrés qui avaient lieu, chaque année, après la saison des pluies. Pour la commodité des voyageurs, on profitait de cette époque et de la circonstance qui y donnait lieu, pour remettre en état les chemins, les chaussées, ainsi que les ponts. Dans les montagnes et dans les lieux déserts, on trouvait presque partout de vastes édi-

(1) Gomara, ibid. — Lorenzana, Cartas de Hernan Cortes, Relat. II. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 92. — Relation d'un gentilhomme, etc., § 16.

(2) Gomara, Cronica, etc., cap. 103.

fices de pierre, d'adobe ou de bambou, suivant le climat et l'éloignement des lieux, destinés à abriter les passants, sorte de caravansérails élevés par la munificence des princes ou des particuliers. Sur les rivières et les fleuves profonds et rapides, il y avait ou des ponts ou des barques, avec ou sans péage. Les ponts étaient de pierre ou de bois : les premiers étaient les plus communs, construits solidement, mais n'ayant généralement que des ouvertures assez étroites. On en voyait d'autres faits de lianes attachées, d'un bord à l'autre, à de grands arbres, et qui, depuis, ont donné, en Europe, l'idée des ponts suspendus. A défaut de ponts, sur les rivières dont le lit offrait trop de largeur, on se servait de canots creusés dans des troncs d'arbres, de bateaux plats et de radeaux appelés aujourd'hui balzas, établis sur des courges vides, ayant un plancher formé de bambous, et que deux nageurs faisaient passer d'une rive à l'autre. On ignore si le commerce maritime du Mexique était considérable; on sait, cependant, que les populations riveraines des deux océans trafiquaient le long des côtes, faisant une sorte de commerce de cabotage. Leurs barques, dont les plus grandes mesuraient jusqu'à soixante pieds de longueur, couvertes et abritées contre le mauvais temps, marchaient à la voile et à la rame, se portant à des distances considérables, et les premiers navigateurs européens en rencontrèrent qui s'étaient éloignées à plus de cinquante lieues de terre. Le lecteur sait déjà que, dans la vallée de l'Anahuac, le commerce se faisait presque uniquement par eau : l'étendue des lacs, alors plus grands qu'aujourd'hui et communiquant les uns avec les autres, la situation d'un grand nombre de villes et surtout de Mexico y favorisaient singulièrement la navigation. Des multitudes d'acallis et de bateaux de toutes formes voguaient continuellement d'un lieu à un autre, apportant à la capitale les bois, la pierre, les marchandises nationales et étrangères, les provisions de toute sorte, ainsi que les fruits et les fleurs, dont l'usage était si général.

Le soin religieux avec lequel les prêtres du Mexique et de l'Amérique-Centrale conservèrent les traditions relatives à l'origine

de l'agriculture dans ces contrées prouve, non moins que les fêtes nombreuses instituées en l'honneur des divinités protectrices des biens de la terre, l'intérêt qu'ils prenaient aux travaux de la campagne. N'ayant ni charrues, ni bœufs, ni autres animaux dont ils pussent utiliser les forces, ils y suppléaient par les fatigues personnelles et l'usage de quelques instruments assez simples. Pour ouvrir ou remuer la terre, ils employaient alternativement des pieux dont la pointe avait été durcie au feu, ou un instrument, à qui sa forme, apparemment, avait fait donner le nom de « Cohua » ou « Cohuatl », c'est-à-dire Serpent; il était de cuivre avec un manche en bois, mais très-différent de la houe d'aujourd'hui (1). Ils avaient, dans ce genre, une sorte de pelle ou de bêche en bois de chêne qu'ils appelaient « huictli », dans la langue nahuatl (2). Pour émonder les arbres, ils se servaient d'un autre instrument de cuivre assez semblable à notre faucille, ayant un anneau du même métal, où ils engageaient le manche, aussi en bois. « Sans doute, ajoute un historien du Mexique (3), ils avaient encore d'autres instruments aratoires ou ruraux; mais la négligence des anciens écrivains nous a privés des renseignements nécessaires pour les décrire. »

Pour arroser les champs, ils profitaient des eaux des rivières et des ruisseaux qui descendaient des montagnes, élevant des digues pour les retenir et creusant des canaux ou plaçant des conduits pour en diriger le cours à leur gré. Dans les sites élevés et sur les versants des monts, ils ne semaient pas tous les ans; mais ils y laissaient les terres en friche jusqu'à ce qu'elles se couvrissent de nouveau d'herbes et de ronces, qu'ils brûlaient dans les temps de sécheresse, afin que les cendres servissent

(1) La plupart des Indiens de l'Amérique-Centrale se servent aujourd'hui, pour travailler la terre, d'une houe fort incommode appelée *asadon* par les Espagnols.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 32.

(3) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 7.

d'engrais et prissent la place des sels enlevés par les pluies. Ils entouraient leurs champs de murailles de pierres ou de haies d'aloès épineux, le mois de Panquetzaliztli étant l'époque où ces travaux avaient lieu ordinairement (1).

La classe des agriculteurs était nombreuse dans ces contrées; à l'exception des rois, des princes, des seigneurs et des soldats actuellement sous les drapeaux, tout le monde, plus ou moins, s'adonnait à la culture, et se faisait honneur de travailler à la campagne. « Veille avec attention à tout ce qui concerne l'agri« culture, disait un ancien à son fils; car c'est la terre qui fournit « toute chose, et elle ne demande pas qu'on lui donne à boire ou « à manger, puisque c'est elle qui a soin de les produire. » Dans ce labeur, les femmes et les enfants aidaient leurs maris et leurs pères. Ceux-ci, armés du pieu qui servait à ouvrir la terre, allaient en avant, faisant de petits trous; les femmes les suivaient, un sac suspendu à l'épaule, d'où elles prenaient le maïs ou le frijol par petites poignées, jetant un ou deux grains dans chaque trou, qu'elles fermaient du pied, à mesure qu'elles passaient. Une ligne en suivait une autre, jusqu'à ce que le champ entier fût ensemencé; chacune était aussi droite que si elle avait été prise au cordeau, et les trous à égale distance les uns des autres, de sorte que les plantes, en croissant, formaient des parallèles d'une égalité parfaite. Ce mode de semailles, encore en usage aujourd'hui dans un grand nombre de contrées (2), quoique lent, est d'un grand avantage, en ce qu'il permet de proportionner avec exactitude la quantité du grain à la féracité du sol et qu'il empêche qu'il se perde rien de la semence. Les champs ainsi cultivés donnent des récoltes abondantes; lorsque la plante arrive à un certain degré d'élévation, les mêmes ouvriers la net-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 32.

(2) Nous l'avons observé encore parmi les Indiens de la plupart des provinces de l'Amérique-Centrale.

toient avec facilité des mauvaises herbes, et ensuite recouvrent le pied de chacune avec de la terre, afin de lui donner plus de sève et plus de force contre les ouragans. A l'époque de la maturité du maïs, on pliait la gerbe aux deux tiers de sa hauteur, pour qu'en pendant sur elle-même elle pût sécher sans craindre l'effet des pluies ; après la moisson, les femmes se chargeaient du soin de les sortir de leur enveloppe de feuilles, et ensuite de les égrener au besoin.

Les anciens habitants de ces contrées avaient, à cet effet, des aires, et, pour garder le grain, des greniers spacieux. Ces greniers, ordinairement, étaient de forme carrée et en bois. Pour les fabriquer, ils se servaient de l'oxametl, arbre d'une grande hauteur, n'ayant que des branches menues et en petite quantité, d'une écorce ténue et lisse, d'une complexion flexible et peu cassante. Ces greniers n'avaient d'autres ouvertures qu'une petite fenêtre en bas et une grande dans le haut, pour leur donner de la ventilation, avec un toit solide qui les mît à l'abri des eaux ; il y en avait de si spacieux qu'ils contenaient quelquefois jusqu'à cinq et six mille fanègues de maïs (1). Les greniers publics, placés, d'ordinaire, à côté des temples ou renfermés dans les édifices du palais royal, étaient les plus considérables ; ils étaient si bien tenus, qu'on y conservait du maïs pendant quinze et même vingt années. A côté des champs, on avait coutume de fabriquer de petites guérites en bois couvertes de nattes, où l'on mettait un homme de garde pour chasser les oiseaux qui venaient manger le grain encore tendre, et qui les tuait à la fronde ou à l'aide d'une petite sarbacane (2).

Si les travaux agricoles étaient en honneur parmi les nations

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 16.

(2) Les Indiens et, à leur imitation, les descendants des Espagnols sont très-habiles avec ces petites sarbacanes, ordinairement faites d'un tuyau de bambou, pour tuer les oiseaux ou seulement les étourdir, quand ils veulent les prendre vivants. C'est ainsi qu'on prend les oiseaux-mouches vivants pour les apprivoiser.

du Mexique, et si l'on constate avec intérêt les rares notions, qui ont survécu à la conquête, de leurs progrès dans cet art, on ne recueille pas avec moins d'intérêt celles qui nous sont restées de leurs progrès dans l'horticulture et le jardinage. Les mémoires des conquérants sont remplis des témoignages de leur admiration pour les jardins et les vergers des princes mexicains et acolhuas, pour la belle ordonnance qu'ils observaient dans la plantation des arbres fruitiers et résineux, dans les collections de plantes médicinales et dans l'aspect enchanteur de leurs plates-bandes, où ils réunissaient, avec un soin et un goût si parfaits, les richesses merveilleuses de la flore américaine. C'est un des contrastes les plus étonnants de la nature humaine de trouver dans un même peuple la coutume des sacrifices sanglants et du cannibalisme unie à l'amour innocent des fleurs. Nul, peut-être, n'en faisait un plus grand usage que les Mexicains, nul n'excellait plus qu'eux dans l'art élégant d'en orner les autels, d'en tresser des guirlandes et d'en composer des bouquets.

De tous les jardins les plus célèbres dont le souvenir se soit conservé, on met en première ligne les jardins de Mexico et ceux de Tetzcutzinco, dont nous avons parlé en traitant du règne de Nezahualcoyotl. Ceux d'Iztapalapan et de Huaxtepec ne sont pas moins mémorables. Le premier avait été planté et embelli par les soins de Cuitlahuatl, frère aîné et successeur de Montézuma II, qui était prince d'Iztapalapan ; son étendue et sa belle disposition attirèrent vivement l'attention de Cortès et des siens : il était partagé en grands quadrilatères, dont les intermédiaires formaient des allées ombragées non moins agréables à l'œil qu'à l'odorat. Divers canaux navigables y amenaient les eaux du lac : ils alimentaient un immense vivier, au fond duquel on pouvait descendre par des degrés de pierre, et sur sa surface on voyait continuellement une multitude d'oiseaux aquatiques au plumage le plus varié (1). Le jardin de Huaxtepec paraît avoir joui de plus

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., ap. Barcia, cap. 61.

de célébrité encore que celui d'Iztapalapan. Il avait six milles de contour et était arrosé par une belle rivière ; les arbres, les plantes, les fleurs présentaient la collection la plus précieuse du Mexique, et on continuait à l'enrichir encore, tous les jours, des produits végétaux les plus rares. Les Espagnols conservèrent pendant longtemps cette magnifique propriété ; on y cultivait toutes les plantes médicinales qui pouvaient convenir au climat, à l'usage de l'hôpital qui y avait été fondé et qui fut desservi, un grand nombre d'années, par le célèbre anachorète Gregorio Lopez (1).

De toutes les sciences en usage parmi les peuples du Mexique et de l'Amérique-Centrale, la médecine fut celle qui parut attirer le moins l'attention des conquérants. La plupart des écrivains se contentent de dire que les Mexicains, ainsi que les diverses autres nations, possédaient une grande connaissance des simples et qu'ils s'en servaient pour faire des cures merveilleuses, sans toutefois spécifier les progrès qu'ils avaient faits dans cette science si utile aux hommes. Sahagun est le seul qui parle, d'une manière claire et précise, des connaissances que les Toltèques avaient acquises à ce sujet (2), et qui entre dans quelques détails relatifs à la médecine des Mexicains et à l'histoire naturelle de ces contrées. Les mêmes besoins qui avaient obligé autrefois les Grecs à faire une collection d'expériences et d'observations sur la nature des maladies et la vertu des médicaments durent amener naturellement les Toltèques à étudier ces deux sections essentielles de la science médicale. On sait que les Mexicains, et les autres nations, héritières de la civilisation toltèque, possédaient des livres dans lesquels étaient consignées minutieu-

(1) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 7. Gregorio Lopez était un homme également remarquable par son savoir, sa charité chrétienne et sa haute piété. Sans être religieux d'aucun ordre, il vécut en anachorète, dévoué au service de ses semblables, et mourut dans le cours du XVII[e] siècle, laissant plusieurs ouvrages remarquables sur la médecine et les plantes américaines. On ignore généralement quelle était son origine.

(2) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, etc., lib. X et XI, *passim*.

saient toutes leurs observations relatives aux sciences naturelles. Les professeurs s'en servaient pour instruire leurs fils et leurs élèves du caractère et de la variété des maladies humaines et des remèdes que la Providence leur présentait dans la nature. Le docteur Hernandez (1), envoyé par Philippe II au Mexique pour examiner les produits végétaux de cette contrée, eut constamment les médecins mexicains pour guides dans l'étude qu'il en fit. Ceux-ci lui firent connaître douze cents plantes avec leurs noms en langue nahuatl, plus de deux cents espèces d'oiseaux et un nombre considérable de quadrupèdes, de reptiles, de poissons, d'insectes et de minéraux. La pharmacie européenne doit aux Mexicains la connaissance de la plupart des simples et des remèdes qu'elle a acquis depuis le seizième siècle.

Les médecins du Mexique se servaient, dans la pratique, d'infusions, de décoctions, d'emplâtres, d'onguents et d'huiles que les conquérants virent vendre en gros et en détail dans les divers marchés de la capitale et d'autres villes. Leurs huiles étaient celles

(1) Le docteur Hernandez, médecin de Philippe II, célèbre par la publication qu'il fit des œuvres de Pline, fut envoyé par ce prince à Mexico, afin d'examiner les productions naturelles de cette contrée. Il s'occupa de ce travail avec deux autres savants naturalistes pendant un grand nombre d'années, mettant à profit les lumières des médecins indigènes. Son ouvrage, digne des 60,000 ducats qui y furent dépensés, comprenait vingt-quatre livres d'histoire et onze tomes d'excellentes peintures de plantes et d'animaux. Le roi, le croyant trop volumineux, en fit faire un abrégé par son médecin Nardo-Antonio Recchi, Napolitain. Cet abrégé se publia, en langue espagnole, à Mexico, par les soins du dominicain Francisco Ximenez, en 1615, et ensuite à Rome, en latin, par les soins des académiciens Lincéens, en 1651, avec des notes et des dissertations érudites, mais trop longues et fastidieuses. Les manuscrits du docteur Hernandez furent envoyés à la bibliothèque de l'Escurial, et c'est de là que le P. Nieremberg tira en grande partie ce qu'il écrivit sur l'histoire naturelle, comme il le dit lui-même. Le P. Claude Clément, Jésuite français, parlant des manuscrits de Hernandez, disait : « Qui omnes libri et commentarii, si pro ut affecti sunt, ita forent perfecti et absoluti, Philippus secundus et Franciscus Hernandius, haud quaquam Alexandro et Aristoteli hac in parte concederent. »

d' « Ulli » (1), ou caoutchouc liquide, de « Tlapatl », arbre assez semblable au figuier, de « Chilé » ou piment, de « Chian » et d' « Ocotl », qui est une espèce de pin. Cette dernière s'extrayait par la distillation, les autres par la décoction ; celle du chian était usitée davantage par les peintres que par les médecins. Du « Huitziloxitl », on tirait les deux espèces de baumes dont parlent Pline ainsi que d'autres naturalistes anciens : l' « Opo » balsamum, qui était distillé de l'arbre, et le « Xilo » balsamum, tiré par décoction des branches. De l'écorce du « Huaconex », macéré durant quatre jours dans l'eau, on faisait un autre liquide onctueux comme le baume. De la plante appelée « maripenda » ils tiraient encore une autre sorte de baume, dont les effets n'étaient pas moins merveilleux que le parfum, en faisant bouillir les tranches encore tendres du fruit dans l'eau. C'est ainsi qu'ils réussissaient à faire une quantité d'huiles et de liquides précieux comme était encore le liquidambar, etc. (2).

Quant à la chirurgie mexicaine, les conquérants apprirent, par leur expérience propre, à juger de la promptitude et du succès avec lesquels ils guérissaient les blessures (3). Outre le baume et l'onguent de maripenda, ils y appliquaient du tabac et d'autres végétaux. Pour les ulcères, ils se servaient de « Nanahuapatli » (4), de « Zacatlepatli » et d' « Itzcuintoatli »; pour les abcès et autres tumeurs, du « Tlalamatl » et de l'électuaire de « Chilpatli », et, pour les fractures des os, du « Nacazol » ou « Toloatzin ». Après avoir tiré et pulvérisé les semences de ces plantes, ils les mêlaient avec une certaine résine et appliquaient l'ensemble à la partie

(1) *Ulli*, ou *olli*, ou caoutchouc liquide ; dans la langue nahuatl ce mot a le sens de l'*Oleum* des Latins, auquel il ressemble.

(2) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 7.

(3) Herrera, Hist. Gen., decad. II, lib. 10, cap. 14. — Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., ap. Barcia, cap. 114.

(4) *Nanahuapatli*, c'est-à-dire, Médecine ou potion du Nanahuatl ou du Syphilitique. Ce nom fait allusion au personnage célèbre de la fable du Nanahuatl transformé en soleil.

endolorie, la couvrant de plumes et attachant, au-dessus, quelques planchettes pour rejoindre les os brisés. Les mêmes médecins étaient, d'ordinaire, ceux qui faisaient l'office de chirurgiens; ils préparaient et appliquaient les remèdes, les accompagnant d'invocations et de rites mystérieux, afin de donner plus d'autorité à leurs ordonnances (1).

Ainsi que nous, ils usaient de la saignée et la pratiquaient avec beaucoup d'habileté et de succès, se servant, à cet effet, d'une petite lancette d'iztli ou d'obsidienne (2). Les gens du commun se la faisaient eux-mêmes, avec une épine de maguey, sans, pour cela, suspendre leurs travaux. Au lieu de sangsues, ils se servaient des pointes du porc-épic américain, qui ont un petit trou à l'extrémité. Le bain dans les étangs et les rivières était généralement usité entre toutes les classes de personnes, surtout dans les pays de terre chaude. Les bains de vapeur étaient également d'un grand usage; ils les prenaient dans de petites chambres construites à ce dessein, et ayant la forme d'un four avec un foyer à côté, qui y faisait pénétrer une chaleur douce qu'on augmentait ou diminuait à volonté. C'est à cette sorte de bain ou d'hypocauste que l'on donnait le nom de « Temazcalli ».

On a généralement regardé comme un fait assez remarquable que les Mexicains eussent été sujets à si peu de maladies, vu la qualité de beaucoup de leurs aliments. La misère à laquelle ils avaient été réduits durant les dernières années qui précédèrent la fondation de leur ville, et la nécessité de mettre à profit tout ce que la nature leur offrait sur les eaux du lac, les avaient accoutumés de bonne heure à se nourrir de reptiles et d'insectes, qui, dans d'autres circonstances, auraient dû rebuter les appétits les plus voraces; ils avaient appris à manger non-seulement les racines des plantes aquatiques, mais encore les serpents, l'Axolotl, l'Ate-

(1) Clavigero, Hist. Antig., etc., tom. I, lib. 7.

(2) Cette lancette d'obsidienne est encore aujourd'hui en usage parmi le Indiens, dont un grand nombre se saignent eux-mêmes.

tepiz, l'Atepinan, ainsi que certaines espèces de mouches, et surtout les œufs de ces mouches. De celles appelées « Axayacatl », ils en prenaient en quantité pour les manger et pour nourrir diverses espèces d'oiseaux, comme pour en vendre au marché. Ils les pétrissaient, et, de la pâte, faisaient des pains qu'ils cuisaient dans l'eau avec du nitre, enveloppés dans des feuilles de maïs. Ce mets, d'une composition si dégoûtante, ne paraît pas avoir trop répugné au palais des historiens espagnols qui voulurent en goûter. Des œufs que ces mêmes mouches pondent, en grande abondance, dans les joncs du lac, ils faisaient une espèce de caviar appelé « Ahuauhtli », assez semblable au caviar de poisson, et l'on en voit encore aujourd'hui sur plus d'une table espagnole à Mexico (1).

Les Mexicains se servaient aussi d'une sorte de substance fangeuse qui surnage sur le lac, la séchant au soleil et la conservant pour la manger comme du fromage, dont elle a presque la saveur et le goût; ils lui donnaient le nom de « Tecuitlatl », c'est-à-dire, excrément de pierre. Accoutumés à ces vils aliments, ils ne les laissèrent plus, même au temps de leur plus grande prospérité; de sorte que les marchés étaient toujours remplis d'une quantité innombrable d'insectes crus, frits et rôtis, qui se vendaient principalement aux pauvres. Mais, après les premières années de leur établissement, ils ne tardèrent pas, par le commerce qu'ils faisaient du poisson et l'industrie qu'ils déployèrent dans les chinampas ou jardins flottants, à améliorer le système de leurs aliments; aussi ne laissaient-ils rien à désirer, au rapport des conquérants, dans leurs banquets, soit pour l'abondance, soit pour la variété ou le bon goût des mets qui paraissaient sur leurs tables.

L'aliment le plus commun, le plus abondant et le plus salutaire à la fois que la Providence eût donné à ces contrées était le maïs, appelé, par les Mexicains, « Tlaolli », substance également agréa-

(1) Les Indiens surtout et les gens du peuple se régalent de ces œufs de mouche que l'on continue à vendre, ainsi que les autres denrées, sur le marché de Mexico.

ble et nutritive, d'une multiplication copieuse, également propre aux climats chauds et froids, et n'exigeant ni les mêmes soins ni la même attention, dans sa culture, que le blé. Pour amollir le grain, ils le font cuire dans l'eau, avec un peu de chaux ou de salpêtre; ils le dépouillent ainsi plus aisément de sa pelure et le moulent tout humide sur une pierre appelée « Metlatl » à l'aide d'un rouleau. La pâte se prépare sur la même pierre, et ils en font des galettes légères qui se cuisent sur une sorte de grande tourtière appelée « Comalli ». Ce travail est toujours réservé aux femmes. Les anciens Mexicains avaient coutume d'ajouter divers ingrédients à la pâte de maïs, afin de lui ôter sa fadeur naturelle. Le pain des princes et des gens riches était de maïs rouge mêlé avec la fleur « Coatzontecoxochitl » (1), ou d'autres plantes aromatiques, afin d'exciter la chaleur de l'estomac.

Le maïs, ainsi que chez nous la fleur de froment, servait à faire une foule de pâtisseries et de bouillies plus ou moins légères, comme le lecteur a déjà pu s'en convaincre. On tirait encore des farines de plusieurs racines, telles que la yucca, etc., qui servaient à divers usages. Ainsi que le maïs, le frijol ou haricot d'Amérique était partagé en plusieurs classes, et leur apprêt était fort varié; le bouillon qu'on en tire, en le faisant cuire, est un aliment fort substantiel et encore aujourd'hui très-recherché. Mais, de toutes les préparations culinaires du Mexique, celle qui a obtenu le plus de faveur, en passant en Europe, est, sans contredit, le chocolat. Le cacahuatl, ou cacao, que tout le monde connaît, servait à composer des boissons fort distinctes. Pour faire le chocolat qui a donné naissance au nôtre, ils pulvérisaient une quantité égale de cacao et de graine de pochotl ou ceiba; ils mettaient le tout dans un vase avec une quantité d'eau proportionnée, l'agitaient et le remuaient avec le petit moulinet connu des cafetiers, et, cela fait, la partie huileuse restant au-dessus, ils l'en séparaient. Avec le

(1) *Coatzontecoxochitl*, c'est-à-dire, la Fleur qui tue le serpent.

fond ils mêlaient ensuite une poignée de farine de maïs rôti, le mettaient au feu pour lui donner une certaine cuisson, le retiraient, y ajoutaient la partie huileuse et attendaient ensuite que la boisson se tiédît pour la boire. Tel fut le premier « chocolatl (1) », ou chocolat, que prirent les Espagnols et qui, depuis, s'est si bien popularisé en Europe. Les Mexicains avaient l'habitude de mêler, aux diverses boissons composées avec le cacao, le parfum d'une plante non moins connue aujourd'hui, la tlilxochitl ou vanille, ainsi que d'autres aromates, et, pour en adoucir l'amertume, ils y ajoutaient du miel (2).

Les Mexicains mangeaient, comme nous, les œufs de divers oiseaux, surtout ceux de la cane et de la poule d'Inde, de l'iguane et de la tortue. Le gibier, qu'ils avaient en abondance, ainsi que le poisson, était mangé rôti ou étuvé, ou bien apprêté avec des herbes, des fruits ou des légumes, d'une manière fort variée; on se servait, à cet effet, de la graisse du techichi, espèce de petit chien muet dont la chair est fort grasse et bonne à manger, et qu'on assaisonnait avec du sel, du poivre, du chilé, des tomates, etc.

Le vin des nations américaines, ou les boissons équivalentes, étaient tirés du palmier, du fruit de l'acajou, de la canne de maïs et du grain même; de ce dernier ils faisaient une liqueur appelée la chicha (3), dont font mention un grand nombre d'auteurs. La boisson la plus commune, cependant, à laquelle on peut le mieux donner le nom de vin, est encore le jus du metl ou maguey, appelé, par les Mexicains, octli et aujourd'hui pulqué (4).

(1) *Chocolatl*, composé de *choca*, gémir, pleurer, et de *atl*, eau; c'est-à-dire, l'Eau qui gémit, à cause du murmure que fait le moulinet en le tournant.

(2) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 7.

(3) La *Chicha*, ou Eau douce, liqueur forte et enivrante qui a assez de ressemblance avec notre ancien hydromel.

(4) *Pulqué* n'est ni espagnol ni mexicain, dit Clavigero, mais bien un mot de la langue araucane qui est parlée au Chili, dans laquelle *pulqué* signifie généralement toute espèce de boisson enivrante usitée parmi les Indiens... Il est difficile de dire comment elle est venue à remplacer le mot mexicain *Octli*.

Voici comment on le fait : lorsque le maguey a atteint un certain degré de croissance et de maturité, on lui coupe le cœur ou, pour mieux dire, les feuilles tendres d'où sort la tige qui est au centre de la plante, y laissant ainsi une cavité proportionnée. On gratte la superficie intérieure des grosses feuilles qui environnent cette cavité, et il en sort un jus doux en si grande quantité, qu'une seule plante en donne souvent en six mois plus de six cents livres, et, durant tout le temps de la récolte, plus de deux mille. On pompe ordinairement ce jus avec un long tuyau ou on le retire avec une calebasse étroite et longue, après quoi on le verse dans un grand vase jusqu'à ce qu'il fermente, ce qui arrive toujours dans les vingt-quatre heures. Pour faciliter la fermentation et donner plus de force à la boisson, on y met quelquefois d'une herbe appelée ocpatli, ou remède du vin. La couleur du pulqué est blanchâtre comme celle du petit-lait; le goût en est un peu âpre, et sa force est telle, qu'elle enivre, mais à un moindre degré que le vin de la vigne. C'est une boisson saine et agréable, un excellent diurétique et un remède efficace contre la diarrhée (1).

L'usage des Mexicains et de la plupart des nations de ces contrées était de prendre un léger déjeuner le matin, après une heure ou deux de travail : il se composait, d'ordinaire, de pain de maïs, d'atolli ou autres bouillies du même genre, et, chez les gens riches, de diverses pâtisseries dont le tamal était le fondement. Le dîner avait lieu après midi et le souper vers sept ou huit heures du soir. Ils ne mangeaient pas considérablement, excepté dans les festins; mais ils buvaient beaucoup de bouillies ou boissons épaisses, telles que le chilatl (2), qui était un mélange de cacao, de maïs, de chilé ou piment rouge, etc.

Quoique les femmes occupassent chez les Mexicains un rang

(1) Clavigero, Hist. Antig., etc., tom. I, lib. 7.

(2) *Chilatl* est une boisson épaisse et forte, encore très en usage dans la Véra-Paz, où rarement un Indien riche passera deux heures sans en prendre une grande tasse. C'est, du reste, une boisson très-nutritive.

presque aussi élevé que parmi nous, il n'était pas commun, toutefois, de les voir assister à des banquets parmi les hommes, à moins que ce fût tout à fait en famille (1). Ces banquets étaient généralement servis avec une grande somptuosité, et l'on en faisait les préparatifs plusieurs jours à l'avance. Une multitude de serviteurs et d'esclaves des deux sexes remplissaient toutes les avenues et les galeries de la maison ; les salles destinées au festin étaient décorées de guirlandes de fleurs suaves, et le sol des cours couvert de joncs et de verdure odorante. On distribuait des bouquets aux convives, à mesure qu'ils arrivaient, et chacun prenait sa place à table suivant son rang. Les siéges étaient fort bas, le couvert étant mis sur de grandes nappes, presque à fleur de terre (2). Aussitôt que les sénéchaux (3) leur avaient offert de l'eau pour se laver la bouche et les mains avec la serviette d'usage, ils apportaient tour à tour les plats dont se composait le festin et auxquels on conservait une chaleur suffisante au moyen de réchauds (4). La vaisselle était d'un grand luxe, spécialement chez les princes, où souvent on voyait paraître l'or, l'argent ciselé sous toute sorte de formes et des coupes faites d'une seule pierre précieuse.

Aussitôt le repas terminé, les jeunes gens se levaient et dan-

(1) Les femmes y étaient invitées, mais, d'ordinaire, elles mangeaient dans une autre salle avec les dames de la maison. (Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 23.)

(2) « Les seigneurs se nourrissent très-splendidement, dit le conquérant « anonyme, de toute sorte d'aliments, de viandes, de soupe, de beignets, de pâtés « faits avec tous les animaux qu'ils possèdent, de fruits, d'herbages, de poisson « qui est fort bon. Les Indiens les portent devant eux dans des plats, des as- « siettes et des espèces d'étoffes travaillées avec beaucoup d'art. Ils placent « ces aliments devant leurs chefs avec une serviette de coton qui leur sert à « essuyer les mains et la bouche. » (Relation d'un gentilhomme, etc.)

(3) Nous employons volontiers ici le mot sénéchal, déjà ancien et presque oublié dans la langue moderne, mais usité ici par le conquérant anonyme.

(4) Les réchauds de table sont d'invention américaine. Les Espagnols les trouvèrent sur la table de Montézuma et en rapportèrent l'usage en Europe, où ils étaient inconnus.

saient devant le dieu de la fête un ballet en rapport avec la circonstance ; ce ballet était accompagné de chants dont la monotonie n'excluait pas toute gaieté. Pendant ce temps, les vieillards, à qui seuls était permise une plus grande quantité de pulqué, savouraient la petillante et aimable liqueur. Vers minuit, le maître du festin congédiait ses convives, en leur distribuant avec générosité des ornements et de riches habits, et chacun se retirait chez soi, « les uns, dit un auteur presque contemporain de la conquête (1), faisant l'éloge de la fête, les autres ridiculisant le mauvais goût et l'extravagance de leur hôte, tout juste comme chez nous. »

Aux jours ordinaires, riches et pauvres faisaient la sieste après dîner. Les seigneurs et les gens riches y joignaient l'usage de fumer le tabac dans des pipes à longs tuyaux de bambous ou de quelque riche matière, en y mêlant des parfums ou de la résine de liquidambar: ils pressaient, en fumant, le tube avec les lèvres et se serraient le nez afin d'en aspirer plus complétement la fumée (2) ; mais ce qui n'est pas moins curieux à observer, c'est que souvent ils usaient du tabac en poudre pour le prendre par le nez (3), coutume ancienne parmi eux et qui ne s'introduisit, en Europe, qu'assez longtemps après. Dans le chapitre suivant, nous conclurons ce livre en mettant sous les yeux du lecteur un exposé rapide de l'état de l'art chez les Mexicains, tel qu'il était à l'époque de la conquête.

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. IX, cap. 10, 14. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 23.
(2) Sahagun, ibid., lib. IV, cap. 37.
(3) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 7.

CHAPITRE SIXIÈME.

Immobilité du costume américain. Bijouterie. Émail. Art de tailler les pierres précieuses. Outils. Fonte des métaux. Perfection des ouvrages en or et en argent. Finesse et beauté des tissus. Plantes textiles. Étoffes en mosaïque de plumes. Perfection admirable de ces travaux. Arrangement des nuances. Couleurs, teinture des étoffes. Peinture. Considérations sur l'architecture américaine. Formes coniques. Terrasses. Pyramides. Palais, maisons, leur distribution. Portes. Colonnes. Temple de Huitzilopochtli à Mexico. Sa description. Tours du sanctuaire. Le Techcatl ou pierre du sacrifice. Multitude des édifices du grand temple. Autres temples et sanctuaires. La prison des dieux étrangers. Jeux et danses des Mexicains. La danse des Oiseaux. Le Tlachtli ou jeu de Ballon. Sa description. Instruments de musique. Le grand ballet des seigneurs. Jeux divers. Les osselets. Le Patolli, sorte de trictrac. Bons mots, gageures, énigmes et charades. Poésie aztèque. Chants de Nezahualcoyotl. Scénique et théâtre. Théâtres de Mexico et de Cholullan. Spectacles de cette ville. Réflexions sur la condition de la société mexicaine au moment de la conquête du Mexique par les Espagnols.

Ce que nous avons dit, ailleurs, des meubles des Toltèques ou des nations qui dérivèrent d'eux leur civilisation s'applique également à celles du plateau aztèque. Nous n'entamerons donc plus cette question. Il serait également superflu de donner, ici, une description des divers costumes usités par les Indiens à l'époque de la conquête; nous en avons parlé assez fréquemment dans le cours de notre histoire, pour n'avoir rien à ajouter, ici, qui soit propre à intéresser beaucoup le lecteur. Le vêtement, chez la plupart des

Américains, était immuable à peu près comme parmi les Orientaux; quant aux différences qui existaient entre les populations diverses des contrées soumises à Montézuma ou aux rois voisins, si elles étaient sensibles pour elles et pour ceux qui les approchèrent à cette époque, elles ne sont pas connues suffisamment aujourd'hui pour que nous puissions en faire aucun objet particulier. Il n'en est pas de même de la bijouterie et des autres arts de luxe, dont le souvenir nous est resté avec celui des perfectionnements qu'ils y avaient apportés. On sait, entre autres choses, que les ouvriers de Mexico et de Cholullan émaillaient admirablement, et que leurs joailliers travaillaient et taillaient les pierres dures et les pierres précieuses avec un art sans égal (1), à l'aide d'instruments inconnus de nos jours : les pierres les plus connues et les plus estimées dans l'Anahuac étaient l'émeraude, l'améthyste, la cornaline, la turquoise et d'autres ignorées en Europe. Les outils en fer étaient inconnus parmi eux : les sculpteurs et les tailleurs de pierre se servaient d'outils de pierre plus dure ou d'un mélange de cuivre et d'étain qu'ils trempaient aussi bien que chez nous on le fait de l'acier (2). Le marbre, le jaspe, le porphyre, l'albâtre et l'obsidienne étaient partout mis en œuvre, soit pour être employés à l'ornement des palais et des temples, soit pour des statues et d'autres objets de sculpture, dont plusieurs atteignaient

(1) De l'aveu des artistes espagnols et d'autres, en Europe, qui virent les joyaux de Cortès, destinés par lui à sa seconde épouse, et dont l'impératrice, femme de Charles-Quint, se montra elle-même jalouse.

(2) Voici ce que nous trouvons à ce sujet de plus complet dans Sahagun : « Celui qui vend des miroirs appartient aux lapidaires, parce qu'il coupe également des pierres de miroir et les racle (raspar) avec l'instrument qu'ils « appellent *teuxalli* (sable divin), les scie avec un mastic fait d'excréments « de chauve-souris, et les polit avec certaines cannes massives appelées *quetzalotlatl*. Il vend des miroirs à deux faces polis des deux côtés; il en fait « de concaves, de pierres blanches ou noires... — Celui qui vend des aiguilles « les fond et les nettoie en les polissant fort bien; il fait aussi des grelots, « des poinçons, des burins, des clous, des haches, des haches à deux tranchants, des erminettes et des ciseaux (pour ciseler). » Hist. de Nueva-España, etc., lib. X, cap. 24.

un rare degré de perfection. De l'obsidienne, ils faisaient des miroirs garnis d'or et des couteaux qui n'étaient pas moins affilés que nos rasoirs (1).

Ce qui est resté de la poterie mexicaine suffit encore de nos jours pour prouver l'excellence de leurs travaux en ce genre. Mais, de tous les arts, le plus en honneur chez eux était celui de la fonte des métaux, art dans lequel ils surpassèrent les modernes Européens. Il serait difficile d'ajouter foi aux merveilles de leur talent en ce genre, si, en outre du témoignage de tant de conquérants qui les admirèrent, nous n'avions celui d'un grand nombre de princes européens, à qui ils en envoyèrent. Les ouvrages d'or et d'argent que Charles-Quint reçut de Cortès remplirent d'admiration les artistes de l'Espagne, de la France et de l'Italie, qui les déclarèrent inimitables (2). Les orfévres mexicains faisaient, en or et en argent, les images les plus parfaites des œuvres de la nature. Ils fondaient d'un seul jet un poisson qui avait alternativement une écaille d'or et une d'argent, un perroquet ayant la tête, la langue et les ailes mobiles ; un singe avec la tête et les pattes mobiles, avec un fuseau, ayant l'air de filer. Ils montaient les pierres précieuses et les taillaient avec un égal talent. Enfin telle était l'inimitable beauté de ces bijoux, que les soldats espagnols préféraient encore le travail au métal, malgré la soif de

(1) « Tenian oficiales de labrar navajas sacadas de una piedra mas reluciente « que el jaspe, de color negro, y causa admiracion el modo y facilidad con que « las sacan, porque toman un pedazo desta piedra rollizo y redondo de un « palmo, poco mas largo, y juntando los pies aprietan la piedra como si « fuera con tenazas, y con un palo del grueso de una lanza de dos ó tres co-« dos de largo, y otro trozuelo de un palmo que hase pezo, y poniendo el palo « de suerte que bese al canto de la frente de la piedra, aprietan acia el pecho, « y salta una navaja con dos filos como si la formasen de acero, y algunas salen « con punta agusada, y de esta suerte en menos de un cuarto de hora sacan « mas de veinte navajas algo corbas ; con ellas rapan el cabello como si fuera « con navaja del acero, etc. » (Vetancurt, Teatro Mexicano, tom. I, trat. 11, cap. 4.)

(2) Gomara, Cronica de N.-España, ap. Barcia, cap. 79.

l'or dont ils étaient dévorés. Les Mexicains employaient aussi le marteau dans ces œuvres d'art, mais d'une manière inférieure aux ouvriers européens. Les orfévres, dans cette capitale, formaient un corps respectable et riche comme celui des marchands ; mais les plus distingués de cette profession étaient ceux d'Azcapotzalco.

L'art de fabriquer des tissus était extrêmement répandu parmi les populations américaines, et c'était un des plus communs dans le Mexique et dans l'Amérique-Centrale. On n'y connaissait ni la laine, ni la soie ordinaire, ni le chanvre ; ils suppléaient la laine par le coton, la soie par la plume et le poil de lièvre ou de lapin, le chanvre par l'icxotl ou palmier des montagnes et la filasse de diverses espèces d'aloès. Ils fabriquaient de coton de grosses toiles et d'autres aussi fines que la batiste. Peu d'années après la conquête, on porta à Rome un costume de prêtre mexicain dont la finesse et la beauté excitèrent l'admiration de toute la cour pontificale. Ils faisaient ces tissus avec des figures de diverses couleurs représentant des plantes et des animaux. En mêlant des plumes au coton, ils confectionnaient des manteaux, des couvertes, des tapis et d'autres étoffes non moins douces au toucher qu'agréables à la vue (1). Avec le coton, ils tissaient également un mélange du poil le plus fin du ventre des lapins et des lièvres, ce qui leur donnait une étoffe extrêmement moelleuse, dont les princes et les seigneurs se servaient en hiver.

Des feuilles des magueys appelés « pati » et « quetzalichtli », ils tiraient un fil très-fin pour fabriquer des toiles analogues à celles de lin, et d'autres espèces d'aloès, et du palmier icxotl un fil plus gros semblable au chanvre. Leur préparation était la même qu'en Europe ; ils en macéraient les feuilles, en les faisant séjourner dans l'eau, les nettoyaient, les mettaient sécher au soleil et triaient le fil de manière à pouvoir ensuite le filer. De la même espèce de palmier et d'une autre espèce appelée « izhuatl », ils

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 34, et lib. XIV, cap. 14.

fabriquaient des nattes d'une grande finesse. Ailleurs, ils employaient, à cet effet, les joncs qui naissent spontanément au bord des lacs. Le fil de maguey servait encore à faire des cordes, des souliers et d'autres objets.

Entre les travaux d'art auxquels s'appliquaient les Mexicains, celui qu'ils appréciaient le plus entre tous était la mosaïque, qu'ils faisaient avec les plumes d'oiseaux les plus belles et les plus délicates; c'est pour cela qu'ils élevaient avec tant de soin les espèces précieuses d'oiseaux qui abondent dans ces régions, et qu'ils les tenaient non-seulement dans les palais des rois, mais encore dans les maisons particulières. A une époque fixe de l'année, ils leur enlevaient les plumes, afin de s'en servir dans la mosaïque ou pour les vendre au marché. Ils donnaient la préférence aux colibris et oiseaux-mouches appelés « Huitzitzilin », dans la langue nahuatl, si remarquables par leur délicatesse comme par la finesse et l'admirable variété de leurs couleurs : on peut dire, avec raison, que la nature s'était surpassée à leur égard. Les artistes se réunissaient, d'ordinaire, en grand nombre pour y travailler. Après en avoir esquissé le dessin, pris les mesures et les proportions, chacun d'eux se chargeait de la section qui lui revenait, et s'y dévouait avec tant d'application et de patience, qu'il restait quelquefois un jour entier à placer une plume, en en mettant successivement un grand nombre, pour voir quelle était celle qui remplissait le mieux son but. Chacun ayant achevé la partie qui le regardait, ils se réunissaient tous pour les assembler et former un cadre entier. S'il s'y trouvait quelque imperfection, ils retournaient à l'œuvre jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait disparaître. Ils prenaient les plumes à l'aide de quelque chose de moelleux, pour ne pas les froisser, et les collaient au tissu avec du tzauhtli (1) ou

(1) Le *tzauhtli* est une plante assez commune au Mexique. Ses feuilles sont grandes, la tige droite et noueuse, les fleurs d'un jaune vif, et la racine blanche et fibreuse. Pour en extraire le suc, on la met par morceaux et on la sèche au soleil. (Note de Clavigero, Hist. Antig., etc., tom. I, lib. 7.)

autre substance glutineuse ; après cela, ils joignaient les diverses sections sur une planche ou sur une lame de cuivre, et les polissaient si délicatement, que la mosaïque restait aussi lisse et aussi égale que si c'eût été une peinture.

Tels étaient les tableaux que célébrèrent avec tant d'enthousiasme les Espagnols et les autres nations de l'Europe, ne sachant ce qu'il fallait le plus admirer de la vivacité du coloris, de l'habileté de l'artiste ou de la manière ingénieuse de la composition.

« Œuvres, dit un écrivain déjà cité (1), justement vantées ; car c'était une chose merveilleuse qu'on pût exécuter, avec des plumes d'oiseaux, des dessins si fins et si délicats qu'ils paraissaient faits au pinceau, sans que le pinceau ni la peinture artificielle pussent imiter la vivacité et l'éclat qu'on y voyait. Il y a des Indiens d'une telle supériorité dans cet art, qu'ils imitent, avec la dernière exactitude, avec des plumes d'oiseaux, les œuvres de la peinture, ne cédant en rien à celles des meilleurs maîtres en Espagne. Le gouverneur du prince Don Philippe lui ayant fait présent de trois petites images pour lui servir de marque dans son livre d'heures, l'infant les montra au roi Philippe II, son père, qui dit n'avoir jamais vu, en de si petits ouvrages, un travail aussi parfait. Un tableau plus grand, représentant saint François, ayant été présenté au pape Sixte V, comme un travail de plumes exécuté par les Indiens, Sa Sainteté voulut le toucher, pour s'assurer que ce n'était pas une peinture ; il lui semblait merveilleux qu'il fût si bien ajusté et si lisse, que les yeux ne pouvaient distinguer si les couleurs avaient été placées artificiellement avec le pinceau, ou si elles étaient naturelles aux plumes avec lesquelles il était composé. L'assemblage du vert avec l'orangé ou doré, ou d'autres couleurs variées, est tout ce qu'on peut voir de plus beau, les mêmes couleurs changeant ou s'effaçant suivant qu'on pose l'image à la lumière. » Les Mexicains appréciaient de telle sorte ces ou-

(1) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., lib. IV, cap. 37.

vrages de plumes, qu'ils les estimaient bien au-dessus de l'or. Cortès, Bernal Dias, Gomara, Torquemada, et tous les autres historiens qui les virent, ne trouvaient point d'expression pour en relever suffisamment la perfection. A l'imitation des Amantecas ou artistes en mosaïque, il y en avait d'autres qui formaient dans les temples, devant les autels des dieux, des tableaux de fleurs et de verdure disposées sur des nattes, dont l'œil n'était pas moins ravi que l'odorat. On les imita, depuis, pour les fêtes chrétiennes, et l'on voit encore quelquefois de nos jours, dans les églises, des tapis de fleurs dont l'ensemble et la beauté sont faits pour enchanter les sens (1).

Ce que nous connaissons de l'état de la peinture chez les nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale, d'après les figures contenues, en si grand nombre, dans leurs annales, ne nous donnerait qu'une bien faible idée de leurs progrès dans cet art, s'il ne restait d'autres monuments qui permettent de formuler un jugement plus favorable. Mais nous avons expliqué suffisamment, dans l'introduction de cet ouvrage (2), sous quel point de vue on doit considérer ces figures. Dans leur grotesque et leur raccourci, on trouve encore cependant une délicatesse de pinceau fort remarquable, une pureté et une finesse dans les esquisses, qu'on ne saurait s'empêcher d'admirer; on y voit, d'ailleurs, un grand nombre de portraits de rois et de princes, qui sont évidemment faits d'après nature. Quant aux couleurs magnifiques dont ils se servaient à cet effet, ainsi que dans la teinture des étoffes, elles étaient extraites des bois, des fleurs, des plantes, des coquillages et des minéraux de toute sorte, et on ne peut leur refuser un talent incontestable dans leur emploi comme dans leur application.

(1) Nous avons vu souvent des tapis de fleurs d'une élégance exquise dans les églises de Mexico et de Guatémala, où le goût des fleurs est encore aujourd'hui presque aussi vif qu'avant la conquête.

(2) Voir la préface du tome I[er] de cette histoire, où nous avons réuni tout ce qui a rapport à la peinture des livres mexicains.

Dans les débris qui sont restés de la peinture américaine, on la trouve employée de la même manière que chez les peuples primitifs de l'ancien monde; ce sont des animaux, des oiseaux, des fleurs, des plantes et des arbres, reproduits au naturel et avec une exactitude parfaite, dans l'ornementation de leurs maisons, sur des murs recouverts d'un enduit glacé, ordinairement d'un fond bleu ou rouge. Ce caractère est identique dans la plupart des ruines qu'on rencontre au Mexique ou dans l'Amérique-Centrale, et les œuvres plastiques portent elles-mêmes encore des traces remarquables des couleurs dont elles furent recouvertes à l'origine.

Si de la peinture on passe à l'architecture, on y trouve également de ces ressemblances communes à la plupart des nations de l'antiquité et, à côté de cela, des différences trop notables pour ne pas attirer vivement l'attention de l'historien comme de l'archéologue; aussi croyons-nous qu'au lieu de tirer parti de ces ressemblances pour rattacher l'art américain à une souche étrangère, on doit plutôt y voir la preuve d'un principe commun, régissant instinctivement tous les peuples au sortir de leur enfance, et, dans les différences que nous constatons après, le même principe encore, conduisant ensuite ces mêmes peuples, par des voies diverses, au même but, celui de se créer des arts et une architecture particulière, en harmonie avec le caractère de chacun d'eux, avec leurs besoins et leurs institutions, avec la nature du climat et du sol où la Providence les a fait naître. De quelque contrée qu'on fasse venir les ancêtres des législateurs américains, nous ne croyons pas qu'ils aient emporté avec eux une civilisation toute faite, pour la passer aux nations qu'ils étaient destinés à policer; ils leur en donnèrent sans doute les éléments comme ils leur communiquèrent les éléments de l'art en général : de là, on peut le croire, sortit l'art américain, qui porte en soi un cachet d'originalité dont le caractère ne se retrouve que dans le génie des peuples qui en conçurent les dispositions.

Ce qui frappe, à première vue, dans l'architecture américaine, c'est la forme conique ou pyramidale, c'est, en général, le peu d'élévation des édifices relativement à leur étendue, ainsi que la solidité de leur construction ; mais, pour peu qu'on réfléchisse au caractère du pays, on trouvera immédiatement des raisons suffisantes de ces dispositions dans la fréquence des tremblements de terre. D'un autre côté, pour se mettre à l'abri de l'humidité, inévitable dans la saison des pluies, l'architecte américain avait compris la nécessité de bâtir les maisons à une certaine hauteur au-dessus du sol ; de là les soubassements ou terre-pleins, plus ou moins hauts, sur lesquels se construisaient toutes les habitations, et dont la loi toltèque, suivie, après cela, par les Mexicains et les Acolhuas, avait fait une obligation de police hygiénique pour tout le monde, même pour les maisons des pauvres. Ce qui n'était, pour les uns, qu'une mesure légale devint, pour les autres, une occasion de luxe et de grandeur, et ce fut peut-être pour pouvoir donner à leurs palais une hauteur analogue à leur rang, que les princes, élevant successivement un soubassement sur un autre, finirent par arriver à produire ces pyramides tronquées, composées de plusieurs terrasses majestueuses, au sommet desquelles on voit aujourd'hui un si grand nombre de monuments parmi les cités ruinées du Mexique ou de l'Amérique-Centrale (1). Dans quelques

(1) M. L. Angrand, ancien consul général à Guatémala, et auparavant au Pérou, et qui a parcouru cette contrée en archéologue, nous communique ici une note d'un haut intérêt sous le double point de vue de l'art et de la religion des peuples américains. « Dans les provinces de Huamanga et d'Abancay, situées au nord du Cuzco, dit-il, et habitées autrefois par plusieurs peuplades dont la principale était celle des Huilcas, on trouve des monuments nombreux ayant une forme pyramidale, composés de plusieurs terrasses superposées, construites avec plus ou moins de soin ; un escalier montant au sommet de l'édifice en occupe une des faces. Le nombre des terrasses est de trois à cinq, et leur hauteur totale varie de cinq à trente mètres. Ces édifices sont isolés et il n'y en a qu'un seul dans chaque localité, mais ils sont toujours environnés d'autres constructions ayant servi d'habitation et quelques-unes sont fort étendues. » — Nous avons vu chez M. Angrand les dessins de plusieurs de ces édifices pyramidaux ; ce sont de véritables teocallis comme ceux du

contrées, comme dans l'Yucatan, à Mexico, et dans les autres villes où la force des tremblements de terre se faisait sentir moins qu'ailleurs, on voyait un grand nombre d'édifices à plusieurs étages; mais, dans ceux d'une grande étendue, les étages étaient quelquefois superposés en gradins, comme on peut l'observer encore dans les ruines de Zayi, de Labnà et de Kabah, et dans les peintures qui sont restées du temps de la conquête ou de l'époque antérieure.

Les escaliers étaient, d'ordinaire, placés à l'extérieur; par leur disposition et le grandiose de leur construction, ils formaient un des principaux ornements des maisons princières. Quant à la distribution intérieure, elle était analogue à celle des habitations actuelles dans l'Amérique espagnole. Ce sont généralement quatre grands corps de logis, dont l'ensemble dessine un parallélogramme, renfermant une cour plus ou moins étendue, suivant l'opulence du maître. Les palais des princes et des rois se composaient d'une série d'édifices du même genre, une cour en suivant une autre. Au centre de ces cours on voyait alternativement un bassin rempli d'eau, un autel pyramidal, ou bien, si elle était assez grande, un teocalli, dont les proportions se mesuraient à l'étendue de la place où il était situé. Les habitations d'un rang inférieur

Mexique et de l'Amérique-Centrale. Ces dessins, joints aux observations qui précèdent, confirment encore ce que nous avions toujours pensé de la propagation de la civilisation et de la religion des Toltèques dans l'Amérique méridionale, bien au delà des provinces voisines de l'isthme de Panama, dont celles d'Abancay et de Huamanga sont éloignées de plus de quatre cents lieues au sud. Ce qui vient à l'appui de cette conviction, c'est qu'antérieurement à la religion et à la domination des Incas il existait au Pérou, suivant les historiens de cette contrée, une autre religion plus ancienne, qui avait été annoncée par un personnage divin nommé Con ou Contice (probablement le Comitl ou Huey-Comitl des traditions héroïques du Mexique), qui était venu y prêcher les doctrines et la connaissance d'un dieu unique de par delà les hautes montagnes du septentrion. Le temps, le nom du prédicateur et les circonstances de sa prédication semblent indiquer un disciple de Quetzalcohuatl, sorti, peut-être, de Chollullan, à la même époque que ceux que le prophète envoya dans la Mixtèque et à Mictlan.

consistaient en un seul corps de logis, oblong, d'ordinaire, partagé en plusieurs chambres ou salles, ayant, sur le devant, une galerie qui servait de corridor. Elles étaient bâties en pierres liées avec un ciment fort fin, et les murs étaient si bien blanchis et si lisses, quand ils n'étaient pas décorés de sculptures, que les premiers Espagnols qui les aperçurent crurent voir des murs d'argent (1). Le pavé était couvert de grandes dalles ou recouvert d'une sorte de ciment, qui se durcissait et se polissait comme le stuc.

A Mexico, et dans un grand nombre d'autres villes du Mexique, les maisons, qu'elles fussent à un ou à plusieurs étages, se terminaient presque toutes par un toit en terrasse; ces terrasses, environnées de parapets crénelés ou garnis de merlons, comme on en voit encore aujourd'hui dans cette capitale, étaient ornées de fleurs et d'arbustes, et l'on s'y promenait le soir pour prendre le frais. Quelques-unes avaient des tours servant de belvédères. Une particularité qu'on peut observer encore dans un grand nombre d'édifices antiques, c'est que les entrées y sont plus larges que hautes (2). Ils les fermaient non avec des portes, faites de planches rassemblées comme les nôtres, mais à l'aide de grandes claies de bambous, parfaitement joints, aussi solides que légères, et attachées aux linteaux avec des courroies; pour se serrer la nuit en dedans de leurs maisons, ils y appliquaient des barres de bois en travers, comme nous faisons nous-mêmes en maints endroits. On y attachait des sonnettes ou des morceaux de métal que remuait celui qui désirait entrer, afin d'aviser de sa présence les gens de la maison; à l'intérieur, les appartements étaient rarement clos autrement que par des portières en étoffes ou des nattes. Per-

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 32.

(2) Nous avons retrouvé au monastère de la Merced de la Antigua Guatemala des portes du même style, et il est assez remarquable qu'aux États-Unis, où l'architecture a pris son origine de l'Europe, on voie tant d'édifices et surtout d'églises, dont les portes sont, comme dans les monuments anciens, plus larges que hautes.

sonne n'entrait sans l'assentiment du maître, si la nécessité, ou des relations de famille ou d'amitié, ne l'y autorisaient; après avoir donné avis de sa présence, le visiteur attendait, dans la galerie extérieure, qu'on l'invitât à avancer.

Quoique la construction particulière des temazcalli ou bains de vapeur présente une sorte de voûte, et qu'on en retrouve encore d'un autre genre dans les arches de pierres superposées de Palenqué et de l'Yucatan, on n'a découvert encore aucun monument d'origine américaine, présentant des pleins cintres, à clef de voûte, comme les nôtres (1). Mais, entre la multitude d'édifices de divers âges antérieurs qu'on trouve épars sur le sol de l'Amérique, on n'en a, jusqu'à présent, exploré trop peu, pour qu'on puisse affirmer que le plein cintre n'y existe point. L'usage des colonnes, des corniches et d'autres ornements d'architecture se retrouve également parmi les différentes nations de ces contrées; il est douteux, toutefois, qu'elles employassent des bases et des chapiteaux de la même manière que nous; ce que l'on sait, c'est que le fût des colonnes et des piliers était généralement d'une seule pièce, et dans les palais des grands, il était de marbre ou d'albâtre, et souvent orné de bas-reliefs. On n'a pu vérifier encore, d'une manière rigoureuse, de quels instruments ils se servaient pour élever les pierres à la hauteur voulue, ni comment ils faisaient leurs échafaudages: ce dont nous avons nous-même été témoin dans la Véra-Paz, où nous avons vécu parmi les Indiens et fait construire par eux, sans aucun aide européen, nous incline à croire que les échafaudages que nous y avons vus, très-analogues aux nôtres, sont les mêmes que leurs ancêtres élevaient, il y a quatre siècles, et qu'ils transportaient à force de bras les pierres au moyen de plans inclinés, faits de grosses poutres réunies et montant en zigzag d'un échafaudage à l'autre

(1) Dupaix, dans la relation de sa IIIe Expédition, prétend avoir trouvé des voûtes à plein cintre dans le palais de Palenqué; Clavigero prétend également en avoir trouvé dans les ruines des palais de Tetzcuco.

Les seuls édifices dont il nous soit possible de présenter une idée à peu près complète sont les teocallis ou temples. Ceux que nous avons vus de nos propres yeux justifient parfaitement la plupart des relations données par les écrivains contemporains de la conquête. Le corps principal était une pyramide carrée, plus souvent oblongue, composée de plusieurs assises qui paraissaient comme autant de pyramides superposées, et dont la dernière était tronquée au sommet. Le temple de Huitzilopochtli, à Mexico, que nous allons nous efforcer de décrire ici avec autant d'exactitude que possible, permettra, peut-être, au lecteur de juger ce que pouvaient être les autres monuments du même genre. La base du teocalli avait une étendue de plus de trois cents pieds sur une largeur d'environ deux cent cinquante (1). Son ensemble comprenait cinq assises, revêtues, en dehors, de pierres de taille et placées l'une au-dessus de l'autre, de manière à laisser au pied de chacune d'elles un espace courant sur trois côtés, de cinq à six pieds de large, où l'on pouvait circuler librement. Le monument était parfaitement orienté : au couchant, était placé un escalier de cent quatorze marches, chacune d'elles d'un pied de haut; il couvrait, à ce qu'il paraît, presque toute la face occidentale du teocalli (2). C'est par là que l'on montait successivement à toutes les assises jusqu'à la dernière, dont le sommet présentait une plate-forme d'une étendue de plus de soixante pieds (3). Sur trois côtés régnait une balustrade sculptée en pierre; au levant, faisant face à l'escalier, s'élevaient deux pavillons, d'environ

(1) Nous prenons la moyenne des diverses mesures données par Clavigero, et nous croyons avec lui que le teocalli dédié à Huitzilopochtli était oblong. C'est la figure la plus commune dans les teocallis que nous avons vus.

(2) La plupart des teocallis que nous avons vus ont des escaliers sur toutes les faces. Quelques mots de Las Casas semblent annoncer également que celui de Huitzilopochtli avait du côté opposé au grand escalier un autre escalier en zigzag. (Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., tom. III, cap. 122.

(3) La plate-forme était d'environ soixante pieds d'étendue sur cinquante de fond, suivant Bernal Dias et Sahagun.

vingt pieds carrés, largement séparés l'un de l'autre et dressés sur des bases en pierre, recouvertes, à l'extérieur, de peintures représentant des figures monstrueuses (1).

Ces bases, auxquelles on arrivait par quelques marches semblables à celles du grand escalier, étaient ce qu'on appelait les autels des dieux; l'un était dédié à Huitzilopochtli et l'autre à Tlaloc ou à Tetzcatlipoca (2). Le pavillon bâti au-dessus de chacune de ces bases était le sanctuaire proprement dit; il devait être d'une hauteur remarquable, si l'on en juge d'après les images des divinités qui s'y trouvaient colloquées et qui étaient destinées, par leur stature colossale, à produire de loin leur effet sur le peuple stationné en bas du teocalli, lorsqu'on retirait le rideau de la chapelle. Ces deux pavillons étaient en bois sculpté avec une grande richesse; l'édifice continuait à s'élever au-dessus de chaque chapelle, formant une tour ronde à deux étages, peinte de couleurs brillantes et terminée en une sorte de coupole (3). Ces tours renfermaient les ustensiles destinés au culte; on y montait extérieurement à l'aide d'échelles qu'on appliquait contre les fenêtres, de l'ouverture desquelles on jouissait d'un panorama unique sur la ville de Tenochtitlan et la vallée (4).

Devant chacun de ces deux sanctuaires était placé un « techcatl » ou pierre en dos d'âne, destinée à l'exécution des sacrifices humains (5). La place était amplement suffisante pour permettre

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 11.

(2) Les auteurs ne sont pas d'accord sur la divinité qui régnait dans le second sanctuaire. Peut-être bien qu'on y plaçait leurs statues tour à tour, suivant la fête qu'on célébrait.

(3) On dit bien que ces tours terminaient en coupoles, mais avec quel genre d'ornements?

(4) Torquemada, ib. ubi sup. — Ces tours avaient, au-dessus du sanctuaire où elles étaient bâties, une élévation de cinquante à soixante pieds. Leur construction en bois donne à comprendre les incendies assez fréquents qui se déclaraient dans les temples et dont parle l'histoire.

(5) Le *techcatl* était, suivant la description d'Acosta, « une pierre verte de forme pyramidale et en dos d'âne, de cinq palmes de hauteur; elle était là

aux ministres de ce culte barbare de tourner autour de la victime, et ils y étaient assez rapprochés des premières marches pour qu'ils pussent, sans se déranger beaucoup, la précipiter aussitôt du haut en bas du teocalli. A droite et à gauche de la plate-forme brûlait, sur des autels en pierre de la forme d'un socle de lampe, le feu perpétuel qu'on entretenait de jour et de nuit; prêtres et vierges s'y alternaient avec une égale vigilance, persuadés que, s'il venait à s'éteindre, ce serait, pour la patrie, le signal des plus grandes calamités (1).

Dans toutes les villes d'une certaine importance, le teocalli principal était érigé au centre d'une grande cour carrée, formée par les édifices sacerdotaux, destinés aux différentes cérémonies du culte, à l'habitation des prêtres, des vestales et des jeunes gens des écoles employés au service du sanctuaire. A Mexico, l'ensemble des bâtiments et dépendances du temple de Huitzilopochtli couvrait toute l'étendue occupée aujourd'hui par la cathédrale et ses annexes, par la plus grande partie de la grande place, du palais national, de l'hôtel de Cortès, devenu le Mont-de-Piété, et d'autres édifices environnants (2). L'enceinte extérieure s'élevait tout autour en forme quadrangulaire, comme les murs d'une forteresse (3); elle était de pierres de taille, couverte de sulptures fantastiques où le serpent apparaissait spécialement, comme dans le temple d'Uxmal, ce qui lui avait fait donner le nom de Cohuapantli, ou la Muraille des serpents (4). Au centre de chacune des façades de ce vaste parallélogramme s'ouvrait une porte faisant vis-à-vis à l'une des faces du teocalli et embouchant à l'en-

placée pour les sacrifices d'hommes qui s'y faisaient, parce qu'en y renversant un homme sur le dos on lui faisait plier le corps, et on lui ouvrait la poitrine pour en arracher le cœur. » (Hist. nat. y moral, etc., lib. V, cap. 14.)

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 11.

(2) Voir Clavigero et les autres auteurs.

(3) Relation abrég. de la Nouvelle-Espagne, etc., § 19.

(4) Acosta, Hist. nat. y moral, etc., lib. V, cap. 13.

trée de chacune des quatre principales voies de la capitale (1). Sur chacune de ces portes s'élevait une tour spacieuse, décorée, à l'extérieur, d'une statue qui regardait la rue, et flanquée de divers édifices à plusieurs étages, servant de forteresses et d'arsenaux, où le souverain tenait toute sorte d'armes en réserve en cas d'urgence (2). A l'intérieur continuait, le long de l'enceinte, une série de bâtiments couverts en terrasse, colléges, écoles, bains, cours, jardins et galeries, corridors, demeures des prêtres, salons et salles de toute grandeur et de toute forme, à l'usage du temple et de ses habitants. Soixante-dix-huit autres sanctuaires ou teocallis de diverses hauteurs, consacrés aux divinités les plus en vogue, chacun ayant ses dépendances particulières, s'élevaient dans le reste de cette immense enceinte, laissant toutefois, devant l'escalier de Huitzilopochtli, une place d'une étendue considérable, qui servait aux danses sacrées des prêtres et de la noblesse, et aux principaux exercices du culte. Au centre de cette place s'élevait le « Quauhxicalli » ou grand autel des holocaustes: il était bâti en pierres, environné de marches; là brûlait aussi un feu perpétuel, où l'on jetait, dans la circonstance, les victimes que le rituel barbare des Mexicains devait offrir ainsi à leurs dieux. Un peu plus haut, vers l'escalier, était placé le petit monument pyramidal, au sommet duquel se trouvait la pierre gladiatoriale dont nous avons parlé ailleurs, et qu'on voit aujourd'hui dans la cour de l'université de Mexico (3).

Les teocallis renfermés dans l'enceinte du Cohuapantli ne différaient guère dans leurs formes; la variété devait surtout se trouver dans les chapelles situées à leur sommet, chacune portant une tour dont les ornements rappelaient, sans aucun doute, les his-

(1) Ces voies étaient d'abord la rue principale en face du grand escalier qui menait au port, c'est-à-dire, au bord du lac, pour aller à Tetzcuco: les autres étaient celles qui s'ouvraient sur les grandes chaussées d'Iztapalapan, de Tacuba et de Tepeyacac.

(2) Relation, etc., § 19. — Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 80

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 11.

toires symboliques relatives à la divinité qu'on y adorait. Qu'on ajoute à ces tours la vue de tant d'autres temples qui remplissaient la cité, celle des palais et des monuments de tout genre, ornés, aux jours de fête, de mâts et de banderoles éclatantes, et l'on pourra se former une idée du spectacle magnifique qu'elle présentait, vue de l'éminence de Chapultepec ou à la descente des montagnes voisines. Entre ces divers sanctuaires, le temple de Quetzalcohuatl était celui qui offrait le moins de ressemblance avec les autres ; sa forme était celle d'une rotonde, ayant une entrée basse et obscure, représentant la gueule béante d'un immense serpent toute prête à dévorer les visiteurs; elle était sculptée en pierre, peinte en-dedans et en dehors, et son aspect seul était capable de les remplir d'épouvante (1).

Un grand nombre de temples rappelaient, dans leur construction et les titres dont ils étaient décorés, les faits les plus remarquables des héros toltèques et mexicains; d'autres étaient consacrés aux souvenirs de la mythologie élémentaire et astronomique. L'un d'eux, appelé Ilhuicatitlan, ou la place du ciel, était dédié à la planète Vénus ; on y voyait une grande colonne offrant l'image, peinte ou sculptée, de cet astre, au pied de laquelle on immolait régulièrement des captifs au moment de son apparition.

Outre les arsenaux renfermés dans les quatre tours surmontant les entrées du quadrilatère, il y en avait un cinquième, attenant au temple appelé Tetzcacalli, ou des Miroirs (2). Le Teccizcalli, ou Maison des coquilles, rappelait peut-être le souvenir d'un palais et d'un sanctuaire du même nom construits, par Quetzalcohuatl, à Tollan. Tout près de cet édifice étaient situés les salons où le roi de Mexico se retirait pour faire pénitence. L'habitation du grand-prêtre de Huitzilopochtli s'appelait

(1) Id., ibid. — Gomara, ibid. ut sup.

(2) C'est ce qui fait croire à Torquemada, non sans raison, que ce temple était dédié à Tetzcatlipoca.

Poyauhtlan : à sa suite on voyait les logements destinés à recevoir les étrangers de distinction qui venaient, par dévotion, visiter le grand temple, ou que la curiosité amenait pour contempler les splendeurs de Tenochtitlan; il s'y trouvait des appartements spacieux et commodes, des bains, des fontaines et des pièces d'eau à l'usage des habitants du Cohuapantli. On se baignait, par esprit de piété, dans les eaux du Tezcapan, où l'on faisait vœu de se rendre en pèlerinage. Celles de la fontaine Toxpalatl étaient vénérées comme des eaux saintes; mais ce n'était qu'aux jours les plus solennels qu'il était permis d'en boire (1). La plupart de ces sources sacrées étaient environnées de bocages mystérieux, dont les ombrages servaient de retraite à une foule d'oiseaux, et, dans les jardins compris entre les résidences sacerdotales, on cultivait toutes sortes de fleurs destinées à l'ornement des autels.

Un édifice curieux, surtout pour la singularité de sa destination, était celui qui servait de prison aux divinités des nations vaincues, à qui l'on n'érigeait point de temple en particulier; on y enfermait les diverses idoles des peuples que la force des armes avait assujettis aux Mexicains, dans la persuasion que, aussi longtemps qu'elles y seraient retenues, elles ne pourraient aider leurs adorateurs à se libérer de leur oppression (2). Mais, dans cette variété de constructions et d'édifices de tout genre, celui qui parut causer le plus d'horreur aux Espagnols était le Tzompantli. C'était une sorte d'amphithéâtre situé en dehors du grand quadrilatère, à quelques pas de la porte principale, dont il n'était séparé que par la largeur de la rue : ses murs présentaient l'affreux spectacle d'une multitude de têtes de morts, insérées entre les pierres et montrant les dents d'une manière effrayante; les extrémités de cet édifice barbare se terminaient par deux tours

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VIII, cap. 12.
(2) Id. ibid., cap. 13.

construites avec le même ornement funèbre. Sur le contour du bord supérieur, on avait érigé plus de soixante mâts portant, de bas en haut, des bâtons en travers, auxquels on avait enfilé d'autres têtes humaines, trophées de la superstition cruelle du peuple mexicain (1).

Pour terminer ce chapitre, il ne nous reste plus qu'à traiter de la danse, des jeux et du théâtre mexicains. Ce que nous avons déjà dit à ce sujet, en parlant de la musique et des danses des Toltèques et de différentes nations de l'Amérique-Centrale, s'applique uniformément à toutes les autres qui avaient reçu la même civilisation. Quant aux jeux, ils en avaient un grand nombre et fort variés, les uns publics, pour les solennités de la religion et de la patrie, les autres privés, pour leur amusement domestique. A la première classe appartenait la course, à laquelle tous s'exerçaient dès leur enfance. A certaines époques de l'année, on représentait des jeux militaires, où les troupes donnaient le spectacle de ce que nous appelons la petite guerre. Ces amusements, à part de l'agrément qu'ils procuraient à la foule, avaient l'avantage d'exercer les soldats et de les préparer à des combats plus sérieux.

Mais un des jeux les plus célèbres de tous ceux qui existaient parmi les populations du Mexique et de l'Amérique-Centrale, c'est, sans contredit, le « Nototoliztli », ou Danse des oiseaux, encore en usage aujourd'hui dans la plupart de ces contrées (2). Il fallait, pour cela, un arbre d'une grande hauteur, droit et lisse comme le plus beau mât de navire; après l'avoir dépouillé de ses branches et travaillé à leur goût, ils le fixaient au milieu de la place, de manière à le rendre parfaitement immobile. A l'extrémité supérieure on plaçait un grand cylindre de bois, auquel les Espagnols donnèrent, depuis, le nom de mortier, à cause de sa

(1) Hernandez, ap. Nieremberg, Hist. nat., lib. VIII, cap. 22.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 38.

ressemblance avec cet ustensile. De cette pièce pendaient quatre câbles qui servaient à soutenir une espèce de cangue également en bois. Au tronc, entre le mortier et la cangue, ils attachaient quatre autres cordes, et leur donnaient autant de tours à l'entour de l'arbre que devaient en donner ceux qui devaient se lancer dans l'espace. Ces quatre cordes s'enfilaient par quatre trous faits au milieu des quatre pièces de bois dont se composait la cangue.

Les quatre principaux acteurs, déguisés en aigles ou autres oiseaux, grimpaient agilement au mât au moyen d'une corde nouée autour du tronc. Ils montaient ensuite, l'un après l'autre, au sommet du cylindre, et, après avoir dansé quelques instants pour amuser la foule, ils s'attachaient autour du corps une des cordes enfilées à la cangue, et, s'élançant avec audace dans le vide, commençaient leur vol, les ailes étendues. Le mouvement de leur corps donnait l'impulsion à la cangue et au cylindre; les cordes aussitôt se déroulaient, allongeant à mesure l'étendue du vol que les acteurs décrivaient tout autour. Pendant que ceux-ci circulaient dans l'espace, un autre dansait au sommet du cylindre, frappant un tambourin ou agitant un drapeau sans être effrayé du péril qu'il pouvait y avoir pour lui de se précipiter d'une telle hauteur. D'autres, au nombre de dix ou douze, qui étaient montés dans la cangue, se lançaient dans les quatre cordes au moment où elles donnaient leur dernier tour, afin d'arriver en bas en même temps que les premiers acteurs. Pour donner un gage plus assuré de leur savoir-faire, ils passaient, en sautant, d'une corde à l'autre, aux grands applaudissements de la multitude. L'essentiel, dans ce jeu, consistait à proportionner de telle manière la hauteur du mât avec la longueur des cordes, de façon à ce que, justement après treize tours consécutifs, les acteurs arrivassent à terre. Ce chiffre, ainsi que nous l'avons dit plus haut, devait représenter celui du cycle de cinquante-deux ans, composé de quatre périodes de treize années chacune.

Un autre jeu, dont nous avons eu souvent occasion de parler dès le commencement de notre histoire, est celui de la pelote ou du ballon, auquel les Mexicains donnaient le nom de « Tlachtli. » Les princes et les nobles avaient seuls le privilége de se livrer à ce divertissement. Le lieu qui y était destiné s'appelait Tlachco, sa forme était celle d'une galerie peu élevée qui allait en se rétrécissant par le haut (1) et qui avait généralement de soixante à quatre-vingts pieds de long; aux deux extrémités, cette galerie s'élevait et s'élargissait à la fois considérablement, de manière à laisser une place notable aux spectateurs. Les murs et le sol en étaient parfaitement brunis et stuqués; vers le milieu de la galerie, on voyait, de chaque côté, comme un large anneau de pierre enchâssé dans la muraille, à une certaine hauteur où le passage du ballon marquait un signe de grand bonheur pour le joueur. Cet anneau avait son dieu ou génie spécial aussi bien que le local lui-même, et l'on offrait, à l'occasion, des sacrifices à ces deux divinités. La consécration d'un nouveau jeu de ballon avait lieu de nuit, et l'on y pratiquait un grand nombre de rites superstitieux. A cet effet, on choisissait un jour heureux; à minuit, un prêtre du temple descendait au tlachco; on plaçait l'image du génie protecteur du jeu sur la muraille, au point le moins élevé de la galerie, et, du côté opposé, on colloquait le dieu protecteur du ballon et de l'anneau. Après le chant des hymnes, le prêtre prononçait quelques formules mystiques, et, ayant lancé quatre fois de suite le ballon dans l'enceinte du tlachco, la consécration du lieu et des instruments se trouvait terminée (2).

Le ballon était de caoutchouc; il ressemblait à celui dont les jeunes gens se servent parmi nous, et qui, autrefois, s'enflait à

(1) Gomara dit ici le contraire de Torquemada; mais l'ensemble des expressions nous fait croire qu'il y a erreur de sa part, ou que c'est une faute de l'éditeur de la Cronica, etc.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 12.

l'aide d'une vessie ; c'est pourquoi on l'appelait « ullamaliztli » (1). Les joueurs, auxquels les rois se mêlaient fréquemment, se mettaient, d'ordinaire, deux contre deux ; mais ils jouaient aussi un contre un, trois contre trois et deux contre trois. Pour jouer, ils se dépouillaient de tous leurs vêtements, à l'exception du maxtli ou caleçon, et se garnissaient le derrière d'un cuir, les règles du jeu ne permettant de recevoir le ballon qu'avec le postérieur, l'épaule ou le coude. La partie était d'un nombre de points déterminé, et l'habileté consistait, pour les uns, à recevoir et à chasser le ballon que leurs adversaires cherchaient à faire passer par-dessus le mur qu'ils avaient choisi pour leur côté. Celui qui le touchait autrement perdait un point. Autant de points gagnaient une certaine charge d'étoffes ou de cacao, et quelquefois les rois y engageaient jusqu'à des villes entières. Si l'un des joueurs réussissait à faire passer son ballon par un des anneaux du mur, ce qui était regardé comme un coup prodigieux et d'un bonheur sans égal, il avait droit d'enlever les manteaux de tous les spectateurs présents : tous cherchaient alors à s'enfuir, en riant, poursuivis par ceux du parti gagnant; ils accablaient l'heureux joueur de toute sorte d'épithètes, disant qu'il n'y avait qu'un brigand et un adultère à qui le sort pouvait accorder un tel succès, et qu'il ne pouvait manquer de mourir bientôt. Quant à lui, il fallait qu'il offrît alors des sacrifices en actions de grâces aux génies du jeu. La même obligation incombait au propriétaire d'un tlachco, chaque fois qu'il y admettait des joueurs pour faire une partie. Toute ville de considération avait son tlachco, situé ordinairement sur la place du marché, dont il formait un des ornements : il y en avait un dans l'enceinte du grand temple à Mexico, auquel on donnait le titre de teotlachco, ou jeu de ballon divin (2). Les jours de fête ou de foire étaient ceux qu'on choisis-

(1) Gomara, Cronica de N.-España, etc., ap. Barcia, cap. 69.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 12, et lib. VIII, cap. 12.

sait particulièrement pour jouer au ballon : pour les seigneurs, c'était une occasion de se produire en public et de signaler leur adresse aux yeux de leurs vassaux. Les Mexicains montraient pour le tlachtli un goût incroyable ; aussi évalue-t-on à plus de quinze mille le nombre des ballons que certaines provinces payaient annuellement à Montézuma (1).

Dans les jeux dont nous venons de parler, ainsi que dans la danse, les instruments les plus usités étaient le teponaztli et le tlapanhuehuetl. Nous n'entrerons pas, ici, dans de nouveaux détails sur la musique indigène, dont nous avons dit à peu près tout ce qui était possible à propos de la civilisation yucatèque, les instruments en usage parmi les populations d'origine toltèque étant universellement les mêmes. Le lecteur sait déjà que le teponaztli était une sorte de tronc de bois creusé n'ayant que deux ouvertures longitudinales, au-dessus desquelles le musicien jouait avec deux bâtons garnis de boules de caoutchouc. Le tlapanhuehuetl, ressemblant à nos tambours, était un cylindre de bois creux plus large, de trois pieds de haut, posé d'ordinaire sur un trépied et dont l'orifice supérieur était garni d'une peau de cerf, parfaitement tannée et tendue de façon à pouvoir la serrer ou la détendre à volonté, pour monter ou baisser le ton. On le touchait avec les mains comme le tambour de basque, et il fallait beaucoup d'habileté pour en jouer convenablement. « Ces deux tambours, dit un témoin oculaire (2), se touchent ensemble et de si bon accord, que c'est un véritable plaisir d'en entendre l'harmonie jointe aux voix dans toute la ville. »

Ces instruments servaient surtout dans les danses et ballets. Ces ballets étaient fort variés : dès la jeunesse, on y exerçait les enfants dans les monastères et colléges. Ils avaient lieu en rondes ou en files, suivant leur caractère ; quelquefois ils étaient d'hom-

(1) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, tom. I, lib. 6.
(2) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 94.

mes seuls et, en d'autres occasions, les femmes s'y joignaient aux hommes. Les nobles s'y revêtaient de leurs plus beaux costumes, portant à la main des bouquets de fleurs ou des éventails, et les plébéiens se couvraient de façon à ressembler à des aigles, à des tigres et à des animaux de toute sorte. Le ballet ordinaire, qui avait lieu dans la maison des princes et dans les palais, ne se composait que d'un petit nombre de danseurs; ils se plaçaient en lignes droites et parallèles, le visage tourné, tous ensemble, du même côté, se regardant les uns les autres, ou se croisant alternativement, ou bien encore laissant, entre les lignes, des espaces où quelques-uns, se détachant des autres, venaient danser.

Le grand ballet, qui avait lieu sur la place principale ou dans la cour du temple, se composait rarement de moins de quatre cents personnes et quelquefois de plus de deux mille. La musique en occupait le centre, et les nobles, formant en ronde plusieurs lignes concentriques, dansaient tout autour. Non loin de là d'autres rondes avaient lieu, composées de personnes d'une classe inférieure et, d'autres, de jeunes gens. On appelait les danseurs avec un sifflement aigu; deux des plus habiles et des plus hauts donnaient le pas et le geste, et, s'ils chantaient, la multitude répondait en chœur. Tous suivaient la même mesure, à l'exception de ceux des deux derniers cercles, qui, à cause de leur grand nombre, en faisaient deux pour une. « Mais tous en même temps lèvent ou abaissent les bras, le corps ou la tête avec tant d'ensemble, de grâce et de sentiment dans l'exécution, que tout le monde en est ravi (1). » D'ordinaire, la musique commençait sur un ton grave, lent et solennel, et les chanteurs à voix basse; mais, insensiblement, la mesure croissait. « Alors on s'échauffe; les chansons sont pétulantes et remplies de gaieté, la danse s'anime et les entraîne avec autant de force que de vivacité. » Quand elle était de longue durée, de nombreux échansons entraient dans les rangs

(1) Id., ibid.

et versaient aux danseurs du pulqué ou du chocolat dans des coupes peintes et dorées. Souvent aussi, lorsqu'ils étaient fatigués, un quadrille en remplaçait un autre, afin de leur donner lieu de se reposer (1).

Tels étaient, en général, les jeux et « mitotes » (2) ou ballets des Mexicains et des autres populations d'origine aztèque. Mais les exercices du corps n'étaient pas les seuls où ces nations aimassent à se divertir; elles ne se plaisaient pas moins dans les jeux de l'esprit et dans les combinaisons du calcul, peut-être, tout aussi variés chez elles qu'on les trouve parmi nous. Les osselets étaient parfaitement connus des Mexicains ainsi que les dés : les plus communs se faisaient avec des haricots ou des noyaux de certains fruits, où ils gravaient le nombre de points qu'ils voulaient y mettre ; les plus riches étaient des noyaux d'or émaillés ou des pierres précieuses. Le plus commun de leurs jeux de dés s'appelait « patolli » : ils le jouaient à peu près comme le trictrac, sur une natte légère, traversée par des lignes croisées formant des cases; ils jetaient les dés en l'air avec les deux mains, marquant les cases avec de petits signaux de diverses couleurs, et celui qui retournait le premier dans les cases gagnait la partie. Ce jeu, disent les auteurs, était tellement en vogue et ils y étaient si passionnés, qu'ils y perdaient souvent une grande partie de leur fortune, quelquefois leur propre liberté, engageant leurs personnes lorsqu'ils n'avaient plus autre chose à y mettre (3). Ils n'aimaient pas moins les bons mots, les proverbes et les énigmes ; les princes s'en proposaient eux-mêmes fréquemment d'une province à une autre, s'envoyant, à cet effet, des ambassadeurs chargés de porter la gageure, et le gagnant recevait toujours une récompense ou un prix proportionné à la difficulté et à la fortune des gageurs (4).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 11.

(2) *Mitoté* est le nom générique donné aux danses mexicaines; il vient de *mitotia*, danser.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 12.

(4) Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 10, cap. 16.

Le lecteur a pu juger suffisamment par l'ensemble de cette histoire de la considération que les Aztèques avaient pour l'art oratoire et pour la poésie. On a vu (1) comment, dès leur enfance, ils apprenaient de mémoire les harangues traditionnelles qui leur servaient ensuite dans une foule d'occasions; leur éloquence brillait surtout dans les ambassades, dans les conseils et dans les discours de félicitations qu'ils adressaient aux rois, lors de leur avénement : les raisonnements y sont graves, les arguments solides et pleins d'élégance, et aujourd'hui encore qu'ils sont courbés sous un joug étranger, privés d'une civilisation qui leur était propre, on ne peut s'empêcher d'admirer leur manière de parler, polie et noble à la fois, dans les compliments qu'ils s'adressent, principalement, aux mariages de leurs enfants (2).

Les poëtes jouissaient, chez eux, d'une grande influence. Dans leurs vers ils observaient la mesure et la cadence (3). Le langage poétique était pur et avenant, brillant et rempli de figures et de

(1) Voir Introduction, page XXXIV, etc.

(2) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, etc., lib. VI, *passim*.

(3) Nous reproduisons ici cinq vers mexicains avec leur traduction en espagnol, tels que nous les avons trouvés dans la grammaire de Carochi; c'est une rareté que Clavigero regrettait de ne pas pouvoir faire connaître dans son Histoire.

1. Tlauhquechollaz talehualto tonatoc,
2. Ayauh cozamalo tonameyoti mani.
3. Xiuhcoyol tzitzilica in teocuitla huehuetl.
4. Xiuhtlapalla cuilol amoxtli neuca.
5. Nic chalchiuh cozcameca quenmach totoma innocuic.
1. Esta ralumbrando con color encarnado como el pajaro tlauhquechol,
2. Y esta resplandeciendo a manera del arco iris.
3. El atambor de plata suena como cascabeles de turquesa.
4. Havia un libro de anales escrito y pintado con colores.
5. Voi de mil maneras desatando mi canto, como sartales de piedras preciosas.

Les trois premiers s'accordent assez bien; mais le sens des deux suivants paraît s'appliquer à un autre sujet. L'auteur de la grammaire les donne non comme un exemple de poésie, mais d'enchaînement des mots et de composition.

comparaisons avec les objets les plus agréables que la nature présente aux regards. Tels étaient généralement les hymnes et les ballades héroïques qui se chantaient aux fêtes principales de l'année : à la grande fête du mois de Panquetzaliztli, c'étaient un homme et une femme qui conduisaient les chants en l'honneur de Huitzilopochtli. Les princes de la monarchie tetzcucane étaient généralement renommés sous ce rapport, et nous avons eu l'occasion de donner ailleurs quelques fragments poétiques de Nezahualcoyotl. Nous ne saurions nous dispenser, ici, de citer encore un morceau de ces chants si célèbres encore au temps de la conquête, composé à l'occasion de la ruine de l'empire tépanèque (1).

« Quiconque a vu le palais et la cour du vieux roi Tezozomoc, « sa gloire et sa puissance tyrannique, aujourd'hui flétrie et des« séchée, aurait-il pu croire qu'elle aurait dû finir un jour? Tout « ce qu'offre cette vie n'est que dérision et tromperie, puisque « tout doit s'user et périr.

« Qui ne serait saisi au souvenir de la prospérité dont jouit, « pendant son règne, ce monarque; ce vieillard caduć, qui, tel « qu'un saule nourri de l'humidité de son ambition et de son ava« rice, s'élevait au-dessus des humbles et des faibles? Long« temps il jouit des prés et des champs fleuris que lui offrait le « printemps ; mais enfin, rongé par l'âge et desséché, il vit ve« nir l'ouragan de la mort, qui le déracina, le mit en pièces et « l'étendit sur le sol.....

« Aujourd'hui, par mes lamentations, je retrace le souvenir et « l'exemple de ce qui arrive dans la saison des fleurs et comment « finit Tezozomoc, après en avoir joui si longtemps. Qui donc, « en m'entendant, serait assez dur pour ne pas fondre en larmes? « Cette abondance de jouissances variées et de plaisirs somptueux « est comme des bouquets de fleurs qui passent de main en « main, finissent par se faner et se flétrir avec la vie.

« Fils des rois et des puissants, ouvrez les yeux et méditez avec

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. 1, appendice.

non-seulement devinrent plus fréquents, mais on s'accoutuma à immoler chaque fois un plus grand nombre de victimes. L'homme se familiarisa avec ces scènes effroyables; ainsi qu'à Rome, où les vestales et les femmes les plus respectables accouraient, avec délices, aux scènes les plus cruelles de l'amphithéâtre, ainsi qu'on voit encore, en Espagne, la société la plus élevée se repaître de la vue du sang dans les combats de taureaux, on voyait, à Mexico et dans les autres capitales de l'empire de l'Anahuac, les femmes et les vierges les plus pures se porter sans dégoût, avec empressement même, aux pompes impies de leur religion. Cependant, il faut le dire, les nations voisines ne se montrèrent que trop souvent irritées de ces abominations, et le peuple même, à Mexico, exprima plus d'une fois son horreur à la vue des captifs qu'on traînait aux autels de Huitzilopochtli.

Au milieu de ces descriptions cruelles, l'esprit se sent soulagé, cependant, en voyant le contraste qu'offrait la société mexicaine en dehors des rites de son culte. L'ensemble de sa morale, bien supérieure à celle des peuples de l'antiquité et même d'un grand nombre de nations encore existantes aujourd'hui dans les régions de l'Asie, est non-seulement en contradiction manifeste avec sa religion, mais on la dirait, en bien des endroits, copiée sur le code évangélique. Que l'on compare les lois sur l'esclavage et la condition des esclaves au Mexique avec ce que nous offrent encore aujourd'hui Cuba et les États-Unis. Si, d'un autre côté, les lois étaient sévères et rigoureuses dans leur application, elles étaient justes dans leur acception générale et parfaitement adaptées au caractère de ceux pour qui elles étaient faites. Si la polygamie était admise, c'était plutôt comme un abus, particulier à la noblesse, que comme une loi de la société, et la sainteté du mariage était inviolable comme chez les nations les plus chrétiennes.

Dans la vie domestique, on trouvait des mœurs simples et

douces, des relations suivies d'un caractère aimable et cordial, et qui feraient honneur à plus d'une société moderne. La femme, respectée presque à l'égal de son mari, n'en était point exclue, comme chez les Orientaux, et pouvait se montrer au monde à visage découvert, sans craindre de propos d'aucune espèce. Jeune fille, elle restait au gynécée, où la mère commandait; mais, une fois mariée, elle acquérait cette liberté honorable qu'on lui donne chez nous, du moment qu'elle sort de la maison paternelle pour suivre son mari. Elle recevait chez elle les amis de l'un ou de l'autre sexe ; dans le bonheur ou dans l'affliction, ils venaient la visiter, soit pour la féliciter, en lui donnant des fleurs ou d'autres présents, soit pour la consoler, en prenant part à ses chagrins. Si elle s'occupait des soins du ménage, elle savait également diriger les intérêts du dehors : durant les longues absences des marchands, c'étaient le plus souvent leurs femmes qui veillaient à l'entretien de leurs propriétés, à la ville comme à la campagne, qui allaient au tianquiz tenir leurs magasins, qui vendaient et achetaient, suivant avec aplomb les diverses opérations du commerce d'une manière qui ne laissait absolument rien à désirer. Enfin, ce qu'il faut admettre, ce que les annales de toutes les nations de la Nouvelle-Espagne donnent à entendre clairement, c'est que la société existante à l'époque de la conquête était partout en progrès. Plusieurs civilisations plus anciennes étaient disparues, ruinées par leur propre corruption et de nombreuses invasions de barbares. A la suite de diverses révolutions, une nouvelle civilisation renaissait de leurs débris, marchant avec une rapidité chaque jour croissante. A la féodalité nobiliaire succédait le despotisme royal, déjà miné lui-même par le tiers état : une ligue s'organisait pour renverser l'empire de Montézuma, comme d'autres ligues avaient détruit, auparavant, les formes diverses de gouvernement qui l'avaient précédé ; la renaissance marchait à grands pas, et tout donne à penser que

masque en bois, analogue à son rôle, parfaitement sculpté, ce qui a lieu encore actuellement dans la plupart des fêtes de ce genre, auxquelles nous avons nous-même assisté assez souvent dans l'Amérique-Centrale.

Ici se termine notre travail sur les mœurs, les coutumes, la religion, les sciences et les arts des nations aztèques et, en particulier, des Mexicains. Dans les bornes que nous nous sommes imposées, nous avons dû nous restreindre à un tableau comparativement succinct, en présence des nombreuses notions que l'on trouve dans les auteurs sur ce vaste sujet ; nous croyons cependant en avoir apporté suffisamment pour permettre au lecteur de se former une idée exacte de la civilisation et de la société dans l'Anahuac, au commencement du seizième siècle. Il est des détails sur lesquels nous avons passé avec une certaine rapidité, pour ne pas répéter ce que nous racontions, d'ailleurs, dans le cours de la narration ; il en est d'autres, tels que ceux qui sont relatifs au commerce en général, à son histoire et à son étendue, que nous avons cru devoir développer plus qu'aucun écrivain ne l'avait fait avant nous, persuadé de l'intérêt qu'ils ne peuvent manquer d'offrir au lecteur. Dans l'ensemble de notre récit, nous nous sommes attaché à éliminer, autant que possible, les longues descriptions de batailles et de combats qu'on rencontre dans les historiens indigènes et espagnols, et qui n'offrent, après tout, aucune variété, la stratégie des Américains, semblable à celle des Orientaux, n'étant jamais arrivée à l'état de science, comme chez les anciens Grecs et les Romains, ou chez les peuples de l'Europe moderne. Nous avons préféré donner place à des détails de mœurs bien plus propres à faire comprendre l'état de la société, et qui devaient animer le tableau au milieu de la monotonie d'un corps d'annales.

Cependant, pour bien comprendre cette histoire et ne pas tirer de fausses conséquences de l'exposé que nous venons d'achever, il faut bien se souvenir que la civilisation aztèque n'était que le

reflet d'une civilisation plus ancienne, et que, de toutes les nations existantes dans la Nouvelle-Espagne, au moment de la conquête, les Aztèques étaient les moins policés. Il serait donc aussi injuste que téméraire de les juger toutes également d'après les Mexicains. D'où venait le cannibalisme qu'on trouve mêlé aux rites de leur religion? Nous n'en avons découvert aucune trace dans les débris qui nous restent des annales toltèques, et il se pourrait qu'il eût été introduit dans l'Anahuac par ces tribus conquérantes venues du nord, qui avaient, d'ailleurs, tant d'autres affinités avec les races des Apaches et des Comanches. Quant aux sacrifices humains, nous sommes forcé de reconnaître qu'ils étaient établis bien antérieurement à la domination aztèque, et l'histoire toltèque nous en indique, avec plus ou moins de clarté, à l'apparition des premières tribus de la langue nahuatl. Dans les temps antiques, ces sacrifices se bornèrent, cependant, à un très-petit nombre de victimes, même à l'époque la plus orageuse de l'empire de Quetzalcohuatl, et ce furent, comme on l'a vu, les Mexicains qni multiplièrent si monstrueusement ces rites abominables.

D'où leur venaient cette exagération barbare et ce besoin inextinguible de verser le sang humain dans les cérémonies de leur culte? C'est là un problème encore difficile à résoudre, à moins qu'on en cherche l'explication dans le désir de répandre la terreur de leur nom et celui d'exercer des représailles contre les nations voisines, qui avaient travaillé souvent à les détruire, avant leur établissement définitif à Tenochtitlan. Ce qui est certain, c'est qu'ils furent les premiers à multiplier, à l'excès que nous avons vu, les immolations des captifs pris en guerre, et qu'ils introduisirent, par la violence, leurs superstitions inhumaines dans les contrées où elles étaient à peine connues auparavant. L'exemple de la capitale ne pouvait manquer, d'ailleurs, d'être contagieux; avec l'accroissement de leur puissance, ces sacrifices

« attention sur le sujet qui sert de thème à mes gémissements et
« à mes tristes poésies, en voyant ce qui arrive au printemps
« fleuri et la fin du grand roi Tezozomoc. Mais, je le répète, en
« m'entendant, qui serait assez dur pour ne pas fondre en larmes?
« Car cette abondance de jouissances variées et de plaisirs somp-
« tueux est comme des bouquets de fleurs qui passent de main
« en main, finissent par se faner et se flétrir avec la vie.

« Cependant les oiseaux ne cessent de faire retentir les airs de
« leurs voix mélodieuses; ils jouissent de l'abondance et de la
« beauté du printemps, et les papillons goûtent le nectar et le par-
« fum de ses fleurs; cependant tout ressemble à ces bouquets qui,
« passant de main en main, finissent par se faner et se flétrir avec
« la vie. »

Nous avons eu déjà l'occasion de dire quelque chose du théâtre américain, en parlant des coutumes de la nation yucatèque. Parmi les populations aztèques, la poésie dramatique n'avait pas moins de vogue que la poésie lyrique : les danses sacrées, accompagnées de chants et de ballades dialogués en l'honneur des dieux et des héros, peuvent être considérées, sous un certain point de vue, comme de vrais drames historiques. Mais, outre ces ballets parlés, le talent des indigènes se déployait dans de véritables pièces scéniques et sur des théâtres bâtis à cet effet : c'était ordinairement une terrasse découverte, située dans une partie du tianquiz, dans la cour d'un palais ou d'un temple, et d'une élévation suffisante pour que les acteurs fussent en vue de tous les spectateurs. Le théâtre principal de Mexico était situé sur le marché de Tlatilolco : d'après la relation de Cortès, il était bâti en maçonnerie; la scène était à une hauteur de treize pieds et son étendue était de trente pas. Les jours de représentation, on la couvrait d'une grande tente en feuillage, comme on le fait encore actuellement dans certaines processions, et on l'ornait de grands mâts portant des banderoles, ainsi que des insignes de la cité (1). Acosta, par-

(1) Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 58.

lant des jeux qui avaient lieu à Cholullan en l'honneur de Quetzalcohuatl, ajoute (1) : « Dans la cour du temple de ce dieu, il y avait un petit théâtre de trente pieds carrés, construit et blanchi avec beaucoup de soin; ils avaient soin de le tenir avec une grande propreté et, à l'occasion du spectacle, l'ornaient de rameaux verts, d'arcades de plumes et de guirlandes de fleurs, en plaçant, au milieu de tout cela, des oiseaux, des lapins et une foule d'objets curieux. La foule y accourait après le dîner. Les acteurs se présentaient au public, contrefaisant dans des scènes burlesques les sourds, les malades, les aveugles et les boiteux, qui allaient au temple implorer des dieux leur retour à la santé. Les sourds interrogés, répondaient par des coq-à-l'âne, les malades en toussant, les autres, suivant leur infirmité, de manière à exciter la risée des spectateurs. Après ces scènes bouffonnes, d'autres acteurs remplaçaient les premiers : ils se montraient déguisés, sous la forme de toute sorte d'animaux parfaitement imités, les uns en scarabées, en crapauds ou en lézards, les autres en quadrupèdes ou amphibies, s'expliquant, dans des dialogues variés, sur la nature des bêtes qu'ils représentaient. Chacun jouait son rôle avec beaucoup d'esprit; aussi les applaudissements étaient-ils fréquents. Des élèves du temple sortaient ensuite, portant, aux épaules, des ailes de papillons ou d'oiseaux de diverses couleurs; ils grimpaient dans les arbres disposés à cet effet, et les prêtres leur tiraient des boulettes de terre avec leurs sarbacanes, et les accompagnaient de toute sorte de quolibets. La représentation terminait avec une danse générale composée de tous les acteurs qui avaient paru sur la scène. C'est ce qui avait lieu à chaque fête solennelle. » Cette description d'Acosta, tirée de l'ouvrage curieux de Duran, rappelle les premiers essais scéniques des Grecs : il faut ajouter, ici, que, dans toutes les pièces dramatiques ou ballets parlés, l'acteur se servait constamment d'un

(1) Acosta, Hist. nat. y moral, etc lib. V, cap. 30.

les peuples, fatigués de la tyrannie militaire et religieuse de Mexico, n'auraient pas tardé à lui arracher le sceptre et à abolir, en grande partie, à l'aide d'une nouvelle révolution, les abominations de son culte.

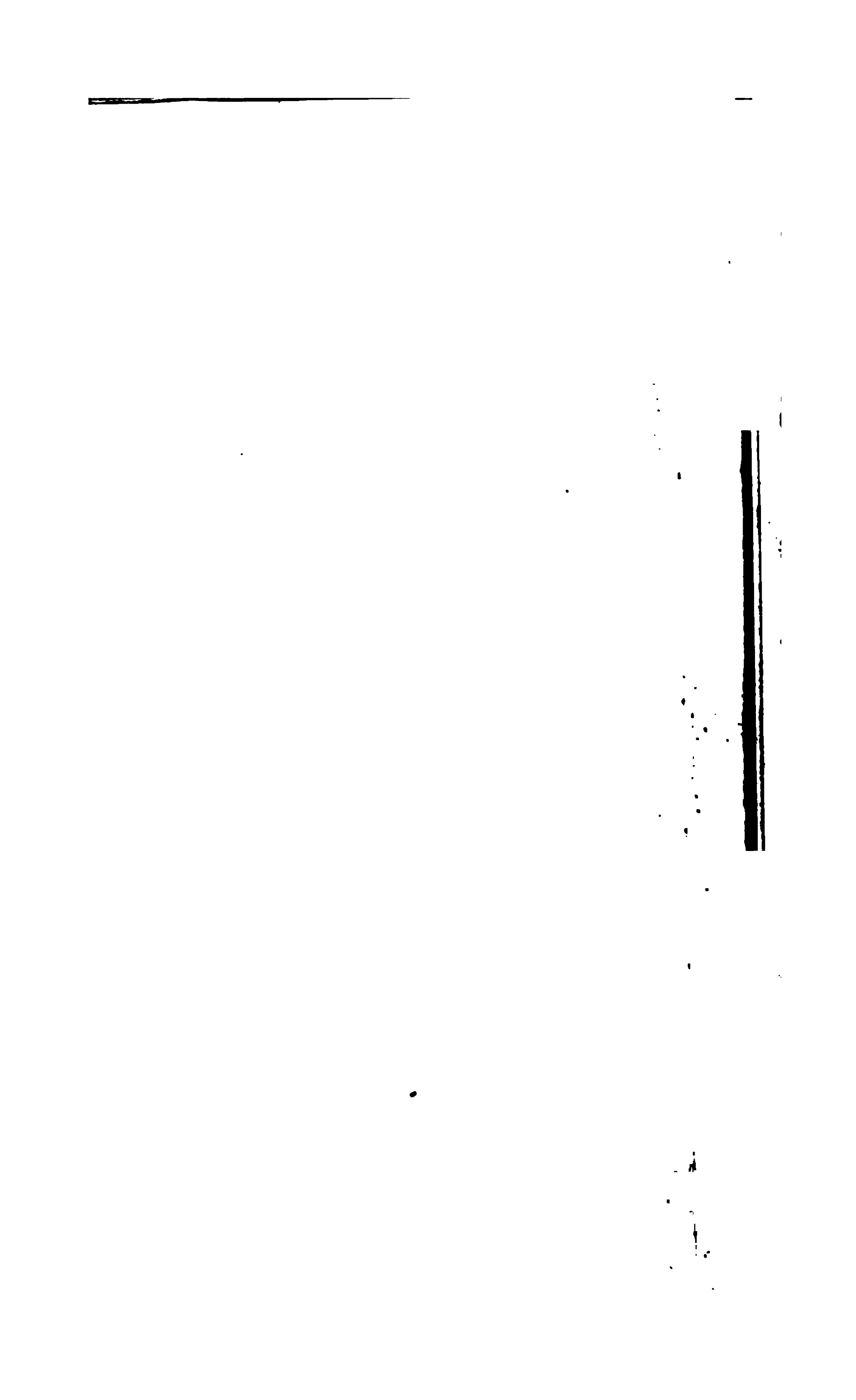
FIN DU TOME TROISIÈME.



TABLE DES SOMMAIRES.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE ONZIÈME.



et versaient aux danseurs du pulqué ou du chocolat dans des coupes peintes et dorées. Souvent aussi, lorsqu'ils étaient fatigués, un quadrille en remplaçait un autre, afin de leur donner lieu de se reposer (1).

Tels étaient, en général, les jeux et « mitotes » (2) ou ballets des Mexicains et des autres populations d'origine aztèque. Mais les exercices du corps n'étaient pas les seuls où ces nations aimassent à se divertir; elles ne se plaisaient pas moins dans les jeux de l'esprit et dans les combinaisons du calcul, peut-être, tout aussi variés chez elles qu'on les trouve parmi nous. Les osselets étaient parfaitement connus des Mexicains ainsi que les dés : les plus communs se faisaient avec des haricots ou des noyaux de certains fruits, où ils gravaient le nombre de points qu'ils voulaient y mettre ; les plus riches étaient des noyaux d'or émaillés ou des pierres précieuses. Le plus commun de leurs jeux de dés s'appelait « patolli » : ils le jouaient à peu près comme le trictrac, sur une natte légère, traversée par des lignes croisées formant des cases; ils jetaient les dés en l'air avec les deux mains, marquant les cases avec de petits signaux de diverses couleurs, et celui qui retournait le premier dans les cases gagnait la partie. Ce jeu, disent les auteurs, était tellement en vogue et ils y étaient si passionnés, qu'ils y perdaient souvent une grande partie de leur fortune, quelquefois leur propre liberté, engageant leurs personnes lorsqu'ils n'avaient plus autre chose à y mettre (3). Ils n'aimaient pas moins les bons mots, les proverbes et les énigmes ; les princes s'en proposaient eux-mêmes fréquemment d'une province à une autre, s'envoyant, à cet effet, des ambassadeurs chargés de porter la gageure, et le gagnant recevait toujours une récompense ou un prix proportionné à la difficulté et à la fortune des gageurs (4).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 11.

(2) *Mitoté* est le nom générique donné aux danses mexicaines; il vient de *mitotia*, danser.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 12.

(4) Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 10, cap. 16.

mes seuls et, en d'autres occasions, les femmes s'y joignaient aux hommes. Les nobles s'y revêtaient de leurs plus beaux costumes, portant à la main des bouquets de fleurs ou des éventails, et les plébéiens se couvraient de façon à ressembler à des aigles, à des tigres et à des animaux de toute sorte. Le ballet ordinaire, qui avait lieu dans la maison des princes et dans les palais, ne se composait que d'un petit nombre de danseurs; ils se plaçaient en lignes droites et parallèles, le visage tourné, tous ensemble, du même côté, se regardant les uns les autres, ou se croisant alternativement, ou bien encore laissant, entre les lignes, des espaces où quelques-uns, se détachant des autres, venaient danser.

Le grand ballet, qui avait lieu sur la place principale ou dans la cour du temple, se composait rarement de moins de quatre cents personnes et quelquefois de plus de deux mille. La musique en occupait le centre, et les nobles, formant en ronde plusieurs lignes concentriques, dansaient tout autour. Non loin de là d'autres rondes avaient lieu, composées de personnes d'une classe inférieure et, d'autres, de jeunes gens. On appelait les danseurs avec un sifflement aigu; deux des plus habiles et des plus hauts donnaient le pas et le geste, et, s'ils chantaient, la multitude répondait en chœur. Tous suivaient la même mesure, à l'exception de ceux des deux derniers cercles, qui, à cause de leur grand nombre, en faisaient deux pour une. « Mais tous en même temps lèvent ou abaissent les bras, le corps ou la tête avec tant d'ensemble, de grâce et de sentiment dans l'exécution, que tout le monde en est ravi (1). » D'ordinaire, la musique commençait sur un ton grave, lent et solennel, et les chanteurs à voix basse; mais, insensiblement, la mesure croissait. « Alors on s'échauffe; les chansons sont pétulantes et remplies de gaieté, la danse s'anime et les entraîne avec autant de force que de vivacité. » Quand elle était de longue durée, de nombreux échansons entraient dans les rangs

(1) Id., ibid.

et versaient aux danseurs du pulqué ou du chocolat dans des coupes peintes et dorées. Souvent aussi, lorsqu'ils étaient fatigués, un quadrille en remplaçait un autre, afin de leur donner lieu de se reposer (1).

Tels étaient, en général, les jeux et « mitotes » (2) ou ballets des Mexicains et des autres populations d'origine aztèque. Mais les exercices du corps n'étaient pas les seuls où ces nations aimassent à se divertir; elles ne se plaisaient pas moins dans les jeux de l'esprit et dans les combinaisons du calcul, peut-être, tout aussi variés chez elles qu'on les trouve parmi nous. Les osselets étaient parfaitement connus des Mexicains ainsi que les dés : les plus communs se faisaient avec des haricots ou des noyaux de certains fruits, où ils gravaient le nombre de points qu'ils voulaient y mettre ; les plus riches étaient des noyaux d'or émaillés ou des pierres précieuses. Le plus commun de leurs jeux de dés s'appelait « patolli » : ils le jouaient à peu près comme le trictrac, sur une natte légère, traversée par des lignes croisées formant des cases; ils jetaient les dés en l'air avec les deux mains, marquant les cases avec de petits signaux de diverses couleurs, et celui qui retournait le premier dans les cases gagnait la partie. Ce jeu, disent les auteurs, était tellement en vogue et ils y étaient si passionnés, qu'ils y perdaient souvent une grande partie de leur fortune, quelquefois leur propre liberté, engageant leurs personnes lorsqu'ils n'avaient plus autre chose à y mettre (3). Ils n'aimaient pas moins les bons mots, les proverbes et les énigmes ; les princes s'en proposaient eux-mêmes fréquemment d'une province à une autre, s'envoyant, à cet effet, des ambassadeurs chargés de porter la gageure, et le gagnant recevait toujours une récompense ou un prix proportionné à la difficulté et à la fortune des gageurs (4).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 11.

(2) *Mitotl* est le nom générique donné aux danses mexicaines; il vient de *mitotia*, danser.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 12.

(4) Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 10, cap. 16.

mes seuls et, en d'autres occasions, les femmes s'y joignaient aux hommes. Les nobles s'y revêtaient de leurs plus beaux costumes, portant à la main des bouquets de fleurs ou des éventails, et les plébéiens se couvraient de façon à ressembler à des aigles, à des tigres et à des animaux de toute sorte. Le ballet ordinaire, qui avait lieu dans la maison des princes et dans les palais, ne se composait que d'un petit nombre de danseurs; ils se plaçaient en lignes droites et parallèles, le visage tourné, tous ensemble, du même côté, se regardant les uns les autres, ou se croisant alternativement, ou bien encore laissant, entre les lignes, des espaces où quelques-uns, se détachant des autres, venaient danser.

Le grand ballet, qui avait lieu sur la place principale ou dans la cour du temple, se composait rarement de moins de quatre cents personnes et quelquefois de plus de deux mille. La musique en occupait le centre, et les nobles, formant en ronde plusieurs lignes concentriques, dansaient tout autour. Non loin de là d'autres rondes avaient lieu, composées de personnes d'une classe inférieure et, d'autres, de jeunes gens. On appelait les danseurs avec un sifflement aigu; deux des plus habiles et des plus hauts donnaient le pas et le geste, et, s'ils chantaient, la multitude répondait en chœur. Tous suivaient la même mesure, à l'exception de ceux des deux derniers cercles, qui, à cause de leur grand nombre, en faisaient deux pour une. « Mais tous en même temps lèvent ou abaissent les bras, le corps ou la tête avec tant d'ensemble, de grâce et de sentiment dans l'exécution, que tout le monde en est ravi (1). » D'ordinaire, la musique commençait sur un ton grave, lent et solennel, et les chanteurs à voix basse; mais, insensiblement, la mesure croissait. « Alors on s'échauffe; les chansons sont pétulantes et remplies de gaieté, la danse s'anime et les entraîne avec autant de force que de vivacité. » Quand elle était de longue durée, de nombreux échansons entraient dans les rangs

(1) Id., ibid.

et versaient aux danseurs du pulqué ou du chocolat dans des coupes peintes et dorées. Souvent aussi, lorsqu'ils étaient fatigués, un quadrille en remplaçait un autre, afin de leur donner lieu de se reposer (1).

Tels étaient, en général, les jeux et « mitotes » (2) ou ballets des Mexicains et des autres populations d'origine aztèque. Mais les exercices du corps n'étaient pas les seuls où ces nations aimassent à se divertir; elles ne se plaisaient pas moins dans les jeux de l'esprit et dans les combinaisons du calcul, peut-être, tout aussi variés chez elles qu'on les trouve parmi nous. Les osselets étaient parfaitement connus des Mexicains ainsi que les dés : les plus communs se faisaient avec des haricots ou des noyaux de certains fruits, où ils gravaient le nombre de points qu'ils voulaient y mettre ; les plus riches étaient des noyaux d'or émaillés ou des pierres précieuses. Le plus commun de leurs jeux de dés s'appelait « patolli » : ils le jouaient à peu près comme le trictrac, sur une natte légère, traversée par des lignes croisées formant des cases; ils jetaient les dés en l'air avec les deux mains, marquant les cases avec de petits signaux de diverses couleurs, et celui qui retournait le premier dans les cases gagnait la partie. Ce jeu, disent les auteurs, était tellement en vogue et ils y étaient si passionnés, qu'ils y perdaient souvent une grande partie de leur fortune, quelquefois leur propre liberté, engageant leurs personnes lorsqu'ils n'avaient plus autre chose à y mettre (3). Ils n'aimaient pas moins les bons mots, les proverbes et les énigmes ; les princes s'en proposaient eux-mêmes fréquemment d'une province à une autre, s'envoyant, à cet effet, des ambassadeurs chargés de porter la gageure, et le gagnant recevait toujours une récompense ou un prix proportionné à la difficulté et à la fortune des gageurs (4).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 11.

(2) *Mitoté* est le nom générique donné aux danses mexicaines; il vient de *mitotia*, danser.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 12.

(4) Herrera, Hist. Gen., decad. III, lib. 10, cap. 16.

LIVRE DOUZIÈME.

FIN DES SOMMAIRES DU TOME TROISIÈME.

